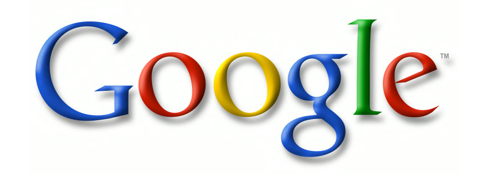
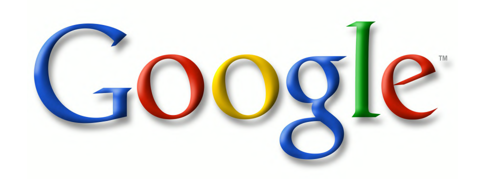
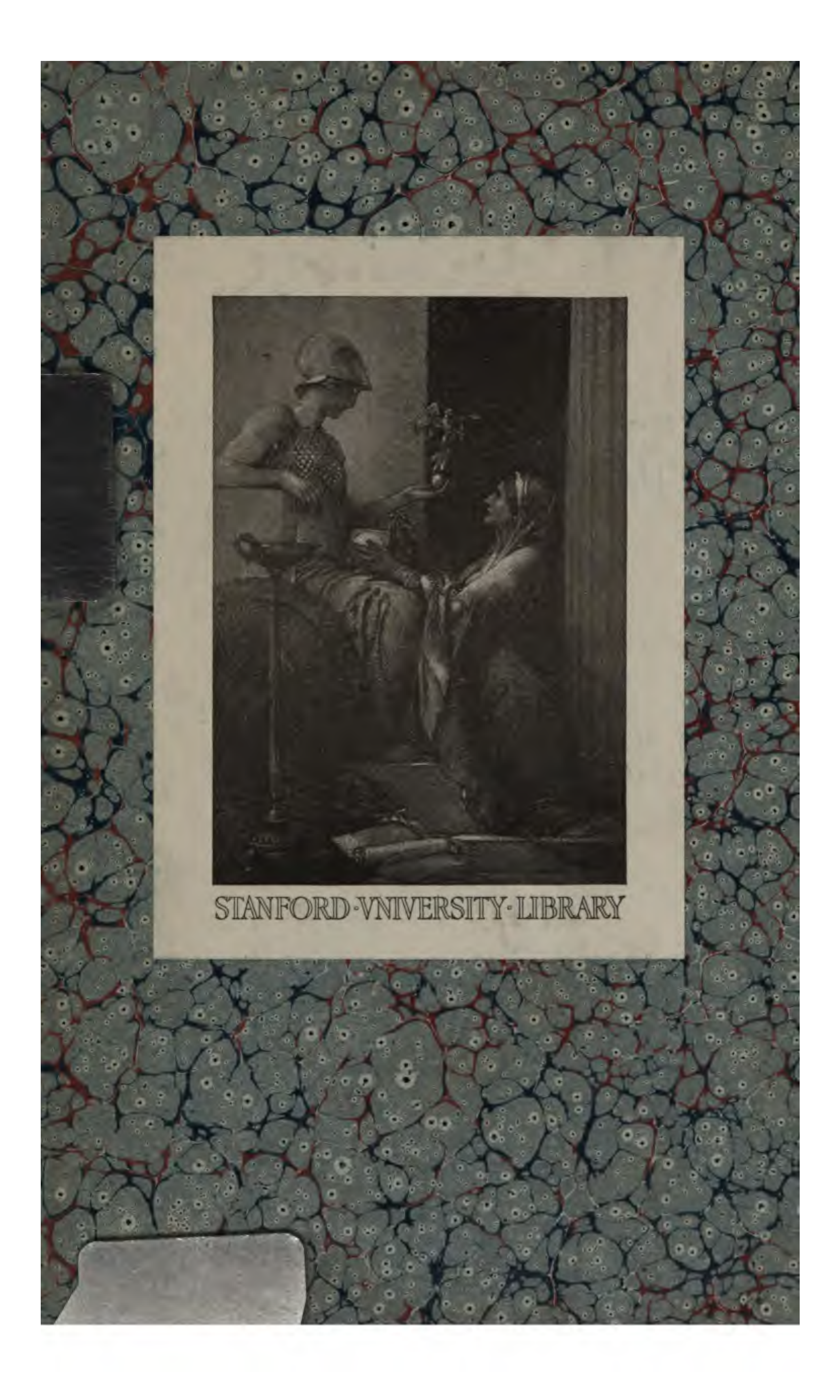







STANFORD·VNIVERSITY·LIBRARY



Le 3me volume a paru à Berlin en 1852 en
allem. et en 1853 en franç.



ETUDES

sur

la situation intérieure, la vie nationale et les institutions rurales

de la

RUSSIE

par

Le Baron Auguste de Haxthausen.

l'Europe. Отъ одного берега отсталъ къ другому не присталъ.
(J'ai quitté un bord, et n'ai pas encore atteint l'autre.)

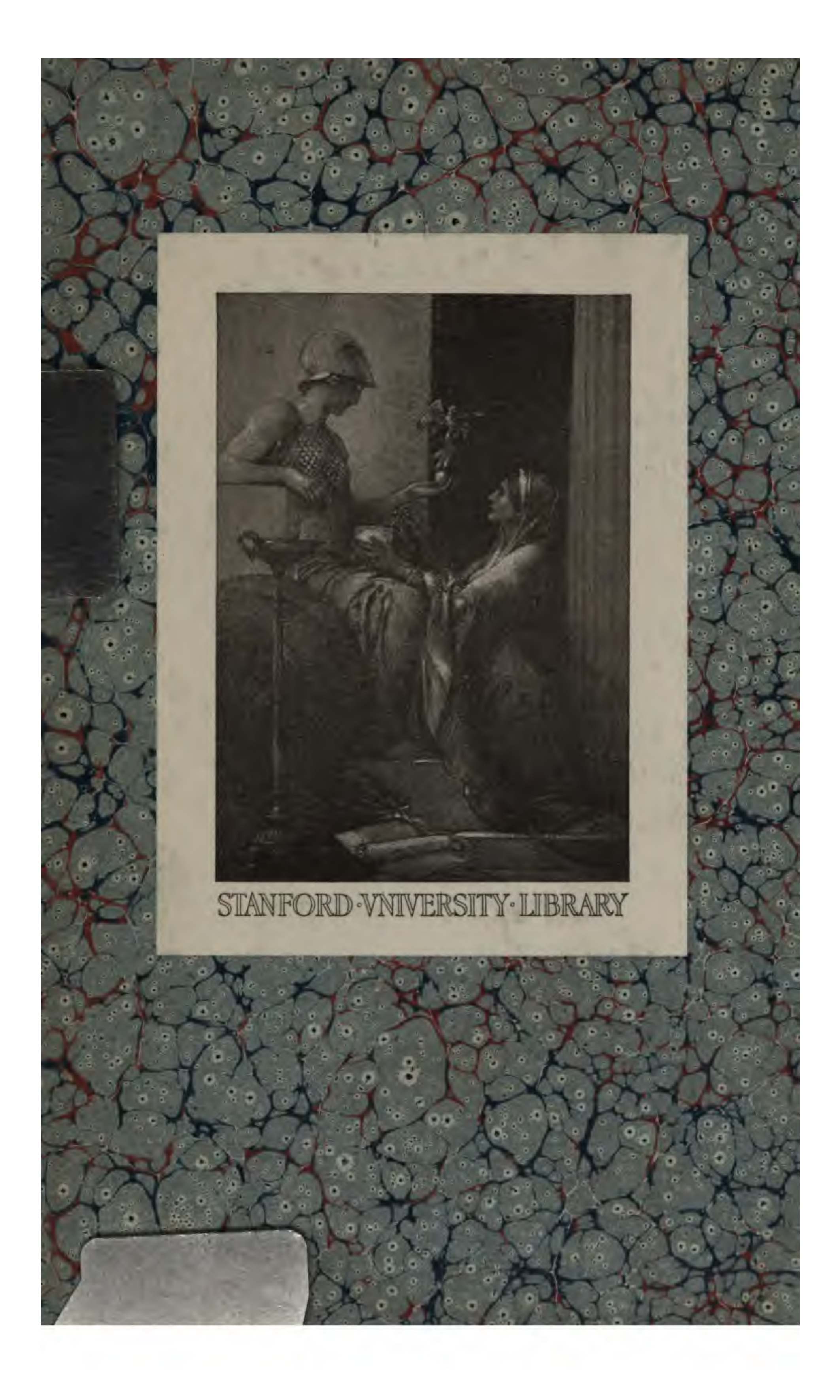
la Russie. Сижу у моря и жду погоды.
(Je suis assise sur le rivage et j'attends le vent.)

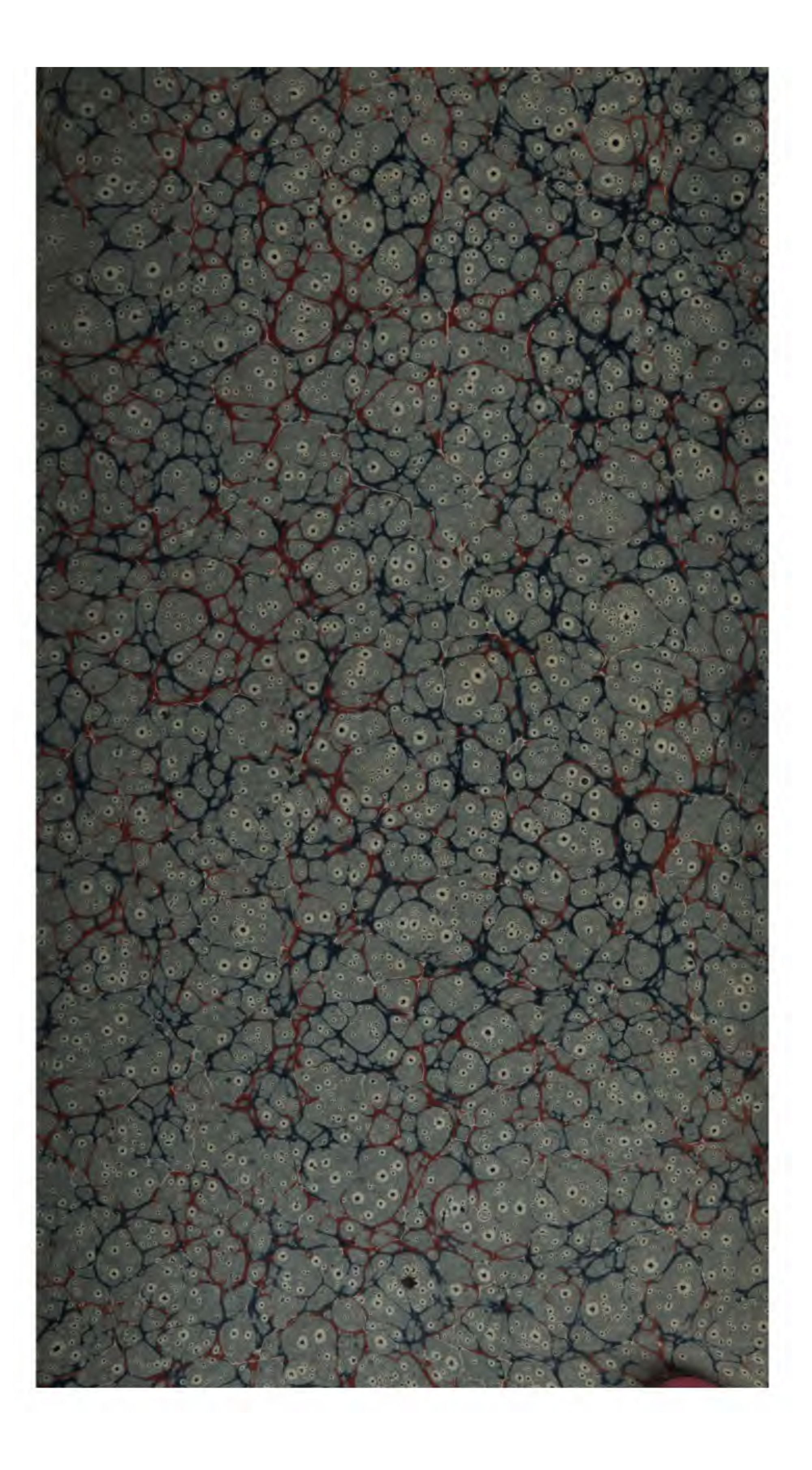
(Proverbes populaires russes.)

EDITION FRANÇAISE.

PREMIER VOLUME.

HANOVRE.
Hahn, libraire de la cour.
1847.


STANFORD·VNIVERSITY·LIBRARY



Le 3me volume a paru à Berlin en 1852 en allem et en 1853 en franç.



ETUDES

sur

la situation intérieure, la vie nationale et les institutions rurales

de la

RUSSIE

par

Le Baron Auguste de Haxthausen.

l'Europe. Отъ одного берега отсталъ къ другому не присталъ.
(J'ai quitté un bord, et n'ai pas encore atteint l'autre.)

la Russie. Сижу у моря и жду погоды.
(Je suis assise sur le rivage et j'attends le vent.)

(Proverbes populaires russes.)

EDITION FRANÇAISE.

PREMIER VOLUME.

HANOVRE.
Hahn, libraire de la cour.
1847.

Hanovre. Imprimerie de Fr. Culemann.

Introduction.

L'auteur de ce livre s'est voué depuis nombre d'années à l'étude des institutions rurales et à l'observation des rapports de la classe agricole avec l'état et avec les seigneurs. Il fut encouragé dans ses travaux par le gouvernement prussien, qui le chargea de parcourir les différentes provinces de la monarchie, et de lui présenter un rapport détaillé sur l'état des paysans pour servir de base à la législation future.

En recherchant l'origine de plusieurs institutions rurales de l'Allemagne occidentale, il y trouva quelque chose d'énigmatique impossible à expliquer d'après les seules données de la vie germanique, et fut naturellement porté à attribuer l'origine de ces anomalies aux peuples slaves qui, du 6e siècle jusqu'au 12e, habitèrent cette partie de l'Allemagne, et qui plus tard en ont disparu, ou ont été germanisés.

Afin de compléter ses études historiques, l'auteur dut faire un examen sérieux des moeurs et des institutions des peuples slaves. Les documents historiques étant insuffisants pour connaître véritablement un pays, quand on ne l'a pas préalablement visité, il éprouva le vif désir de parcourir les lieux habités, depuis les temps les plus anciens, par les

peuples slaves, et où les institutions nationales se sont conservées intactes et indépendantes. Les parties de la Prusse qui contiennent des populations slaves, comme les Casoubes, les Mazoures, les Polonais et les Silésiens, sont tellement pénétrées de l'élément germanique, qu'on ne saurait en dégager l'élément slave, dont le développement n'a été parfaitement libre et pur que dans les parties méridionales de la monarchie autrichienne, dans la Servie, la Bulgarie, et particulièrement en Russie.

Le gouvernement russe voulut bien prêter l'appui le plus bienveillant a l'auteur, et lui faciliter ses recherches. L'empereur le fit non seulement recommander à toutes les autorités, mais encore lui permit de puiser dans les archives tous les renseignements nécessaires à son travail. Après avoir fait à Pétersbourg les préparatifs nécessaires à un si grand voyage, l'auteur se rendit à Moscou, au printemps de 1843. De là il se porta d'abord au Nord, parcourut une partie de l'immense région des forêts, et revenant vers le Wolga, poussa à l'Est jusqu'à Kasan, au midi jusqu'à Saratoff et visita Penza, Tamboff, Woronicj et Charkoff, greniers de l'empire. Après avoir traversé les steppes d'Ekatérinoslaff à Kertsch, en Crimée, il fit une excursion dans les contrées méridionales du Caucase; il longea les côtes de la Crimée jusqu'à Odessa, et après avoir traversé la Podolie et la Wolhynie, il retourna à Moscou au mois de Novembre par les gouvernements de Kieff, de Tchernigoff, d'Orel et de Toula.

Ce livre contient donc les impressions personnelles du voyageur à travers la Russie, ses observations et les matériaux qu'il a rassemblés. Le principe qui a présidé à ces recherches, est que les institutions communales de chaque peuple, tant sous le rapport moral, que matériel, ont tou-

jours une base particulière de nationalité, qui seule peut les faire comprendre. Ces différences se remarquent chez tous les peuples; mais surtout dans les deux grandes familles germanique et romane, malgré leurs nombreuses ressemblances et leurs analogies. Depuis mille ans, il s'opère entr'elles un amalgame de langues, de moeurs et d'intérêts, et une mutuelle assimilation de la vie nationale, qui est due à la communauté d'église et à la propagation du droit romain; aussi cette fusion se retrouve-t-elle dans les langues qui expriment des rapports identiques par des mots équivalents, de telle sorte que des idées rendues dans une de ces langues, doivent être compréhensibles pour ceux qui connaissent l'autre idiome. Si nous comparons le sens attaché aux mots: *Gemeinde* = Commune, ou *Pächter* = farmer, fermier, nous verrons que ces expressions indiquent essentiellement les mêmes rapports sociaux et législatifs, et qu'elles sont comprises de même dans ces trois différentes langues. Quant aux peuples slaves, ils se trouvent dans une condition particuliére. Ceux de l'Occident, les Polonais et les Bohêmes, ont subi, depuis des siècles, l'influence des moeurs et des idées germaniques. Leur législation a revêtu le même caractère que celui des autres peuples d'Occident, et les institutions primitives, empreintes du cachet slave, en ont été considérablement modifiées.

Il en est tout autrement de ceux des peuples slaves qui ne se sont nullement rapprochés des idées et de la civilisation du reste de l'Europe, tels que les Serbes, les Bosniens, les Bulgares, ainsi que du peuple russe, chez lequel ce rapprochement n'a eu lieu que dans les temps modernes et de manière à n'effleurer que les couches supérieures de la société, sans pénétrer dans la masse de la nation et sans modifier sensiblement les rapports sociaux

et législatifs, non plus que les institutions communales. En effet, les rapports sociaux et législatifs des peuples slaves que n'influença pas la culture européenne, diffèrent tellement d'avec ceux des autres peuples, que souvent nous ne possédons pas dans notre langue les termes nécessaires pour désigner ces rapports, et que nous sommes obligés de recourir à des périphrases. Le mot, commune, *Gemeinde,* indique chez les peuples de l'Occident une agrégation d'individus que le hasard a rapprochés et dont les rapports ont été réglés par une action gouvernementale et législative venue d'en haut, aussi bien que par les moeurs et les usages. Mais combien ne diffère-elle pas de l'ancienne *commune slave*, qui n'était primitivement qu'une extension de la famille patriarchale, et qui maintenant encore représente une famille fictive, ne possédant qu'en commun, et dont le chef exerce une sorte d'autorité paternelle. Nous la retrouvons en cet état dans la Servie, la Bulgarie, pays dont la nationalité est demeurée intacte, ainsi que l'ont fort bien remarqué Mr. Cyprien Robert et le célèbre Ranke dans leurs ouvrages sur la Servie. En Russie, ce caractère n'a pas été aussi bien saisi: ce pays a formé, dans les temps les plus reculés, une unité politique, composée d'institutions reçues de Constantinople et modifiées par les influences germaniques, *Wariagues, Warègues.* Délivré du joug des Mongols, le Russe s'est, depuis le 16e siècle, rapproché de l'Europe occidentale et depuis 140 ans il s'est efforcé de s'en approprier la civilisation, les institutions et les lois. Cette assimilation cependant ne s'est fait encore sentir que dans les classes élevées. La civilisation étrangère n'a point pénétré dans les moeurs et les usages des basses classes: la famille, la commune, l'agriculture sont restées intactes; la législation et l'administration n'en ont presque pas altéré l'essence.

Ce manque d'homogénéité dans la culture de ces deux classes de la nation, a empêché que les institutions en fussent bien comprises. Habituée aux langues et aux moeurs étrangères, la classe supérieure comparait ce qu'elle voyait en Russie avec ce qu'elle savait des lois et de l'administration de l'étranger, et y cherchait des modèles. Cependant, depuis quelque temps, des sentiments plus nationaux se manifestent en Russie, et les savants russes se sont éfforcés de découvrir l'origine et la nature de l'état social de ce peuple*). Néamnoins, on pourrait soutenir qu'ils ne sont pas encore arrivés à une intelligence parfaite de leur vie nationale, et que la langue littéraire elle-même, entravée par les emprunts faits à l'étranger, ne reflète pas encore cette vie, comme elle le devrait, après l'apparition d'une école de poètes et de romanciers qui marchent sur les traces de Walter Scott et de W. Irving. Cette lacune se retrouve à plus forte raison dans tous les ouvrages étrangers qui traitent de la Russie. Aussi, quiconque voudra connaître par lui-même et étudier inpartialement un sujet aussi attrayant, devra-t-il commencer par effacer de sa mémoire tout ce qu'il a lu sur la Russie avant d'y entrer.

L'auteur ne peut se flatter d'en présenter un tableau complet, n'ayant été à peu près qu'une année en Russie; mais sa conscience lui dit qu'il a observé ce pays sans prévention, et avec cet amour que vingt années de voyages et d'études lui ont inspiré pour tout ce qu'il y a de primitif, de naturel et de sincère dans la vie des peuples. Il

*) C'est à des savants allemands qu'appartient l'honneur d'avoir donné cette impulsion. Schlötzer, Müller, Evers, Georgi, Storch et, de nos jours, surtout Reutz ont été les maîtres de la jeunesse russe et lui ont inspiré l'amour des institutions nationales et l'ardeur qu'il fallait pour en explorer les origines.

espère, grâce à une attention sérieuse et à un oeil exercé, avoir consigné dans cet ouvrage quelques faits nouveaux et inconnus et avoir ouvert une nouvelle route à ceux qui voudront continuer ses recherches par la pensée ou par l'expérience. Il ne prétend pas avoir donné, dans ce livre d'études, quelque chose de complet: il ne se croit pas infaillible, et ne répond pas de quelques inexactitudes; mais il se félicitera, s'il a indiqué les points sur lesquels doit s'appuyer un jour celui qui tentera de développer l'état social d'après la nature intime et non conventionnelle des éléments nationaux. Puisse le gouvernement russe, puissent les hommes éclairés et bienveillants examiner son système, sa méthode, et les résultats de ses observations! Que les opinions de l'auteur soient adoptées ou repoussées, son livre aura néanmoins atteint son but, s'il donne lieu à quelques améliorations, et s'il imprime quelque impulsion nouvelle au progrès social. A l'appui de ce qu'il vient d'exposer, l'auteur indiquera brièvement ici quelques-uns des résultats de ses observations. Tandis que les autres Etats de l'Europe sont, en raison de leur origine et de leur développement, des Etats féodaux, la Russie est un Etat patriarchal. Une foule de conséquences découlent de cette simple vérité, qui sert à expliquer, presque à elle seule, l'état politique et social de la Russie. La famille y est la miniature de la nation. Il y règne une parfaite égalité de droits. Tant qu'elle est réunie, son chef est le père de la famille; lui mort, le fils aîné a la disposition arbitraire de toute la propriété et assigne, sans consulter personne, la part qui revient à chaque membre de la communauté. La commune est la famille en grand: elle possède le sol, chaque individu n'a que l'usufruit de sa part, et la part de chacun est égale. Le lot du père ne passe pas par héritage à ses

fils; mais chacun d'eux en réclame une part en vertu de son droit individuel comme membre de la commune, dont le chef absolu ou le père fictif se nomme l'ancien (стаpocтa). La Russie appartient à la nation russe subdivisée en communes, comme à une seule famille, sous l'autorité de son chef ou père, *le Tsar,* qui dispose légitimement de tout et dont le pouvoir est absolu. Le peuple russe ne conçoit pas que ce pouvoir puisse être limité: l'autorité d'un père peut-elle être restreinte autrement que par la loi divine? C'est ce que le Russe dit aujourd'hui, comme il y a 230 ans, lors de l'avénement de la dynastie Romanoff. Les rapports du Tsar avec son peuple sont donc d'une tout autre nature que ceux des autres Souverains avec leurs sujets.

Tout Russe appartient à une commune et a droit à une part du sol; aussi n'y a t-il point de prolétaires en Russie. Dans tous les autres pays de l'Europe, des bruits sourds annoncent l'approche d'une révolution sociale dirigée contre la propriété. Sa devise est: l'abolition de l'hérédité et la division égale des terres. En Russie, un pareil bouleversement est impossible, l'utopie des révolutionnaires européens s'y trouve déjà réalisée par l'application de l'un des premiers principes de la vie nationale. Le libéralisme de l'Europe tend à effacer les distinctions sociales entre les habitants des villes et ceux des campagnes, à annuller, comme institutions surannées, les maîtrises et les corporations pour y substituer la liberté absolue des métiers. Elle existe en Russie de temps immémorial; mais elle y a empêché tout progrès intérieur. Aussi le gouvernement a t-il cherché par des lois à porter remède à cet inconvénient: des villes ont été fondées et privilégiées; on a institué des maîtrises et l'on a fait des efforts, jusqu'ici infructueux, pour créer une véritable bourgeoisie. La noblesse est peut-être un

élément qui n'entrait pas primitivement dans l'organisation nationale des Slaves. Avant Pierre le Grand, elle était peu nombreuse en Russie, et de tous temps, elle a dû son influence et son pouvoir plus à la confiance des princes, qu'à sa position dans la nation. Plus tard, son influence a été effacée par la noblesse du mérite et des services rendus. La carrière est ouverte à tous, et l'homme du peuple peut, sous certaines conditions, acquérir la noblesse pour sa personne et même pour ses héritiers. Et cependant l'expérience a prouvé les inconvénients de cette institution, et la nécessité d'une véritable noblesse provinciale est incontestable.

De nos jours, la Russie a fait d'immenses progrès dans l'industrie manufacturière: une grande partie de la noblesse possède elle-même des fabriques. Moscou, jadis cité aristocratique, est devenu une ville manufacturière et le centre de l'industrie nationale, transformation dont les conséquences ne sont peut-être pas toutes avantageuses, et à laquelle il faut attribuer en partie la hausse excessive de la main-d'oeuvre, qui, proportion gardée, est plus élevée en Russie que dans le reste du monde.

Les produits agricoles, éloignés des marchés de l'Europe et manquant de moyens de communication, se vendent à vil prix, ce qui, joint à la cherté de toute espèce de travail et notamment de la main-d'oeuvre, rend l'agriculture la moins lucrative de toutes les occupations.

Si les exploitations rurales avaient à supporter le salaire des ouvriers, le revenu net du sol serait réduit à zéro. Faut-il donc s'étonner que l'agriculture dans toutes ses branches y soit languissante et ne fasse que de très-faibles progrès ? Elle rétrograderait même si elle n'était soutenue par le servage et les corvées; ainsi l'industrie manu-

facturière est l'un des plus puissants obstacles à l'abolition de la servitude, qui commence à devenir pour la Russie un but vers lequel elle doit tendre insensiblement. De temps immémorial, il existe dans plusieurs parties de l'empire une industrie basée sur les institutions de la commune et formant un système particulier à la Russie de fabriques par association, qui réalise la théorie des Saintsimoniens sur la réforme sociale de l'Europe. Le gouvernement a jusqu'à présent trop négligé ces associations-fabriques si éminemment nationales.

Le développement intérieur de la Russie lui promet un grand avenir. L'unité politique du pays est une loi de la nature, qui l'a séparé en quatre grandes régions; car une fois convenablement peuplées, elles ne pourront exister indépendantes les unes des autres. Le Nord de l'Empire est la région des bois, où se trouve une seule forêt continue, plus grande que l'Espagne entière: puis vient une zone peu fertile, qui s'étend de l'Oural à Smolensk sur 18,000 milles carrés et elle contient 16,000,000 d'habitants, livrés aux industries les plus diverses, qui ne pourraient subsister sans les forêts supérieures du Nord et les contrées de terre noire, situées immédiatement au-dessous d'elle et dont la fertilité n'a point d'égale sur la terre. Dans cette zone, deux fois plus grande que la France, on voit des récoltes de froment se succéder depuis cent ans sans interruption et sans engrais. Le labour effleure à peine le sol, la paille et le fumier servent de combustible et remplacent le bois, que la nature ne produit point. Au Sud et au Sud-Est s'étendent des steppes immenses, que parcourent, depuis des milliers d'années, des populations nomades avec leurs troupeaux. Dans ce pays susceptible en grande partie de culture, il s'est formé de nos jours des colonies, venues de l'intérieur, qui sont

autant d'oasis, semés dans ce vaste espace. Reboisé et peuplé, ce pays deviendrait l'un des plus florissants de l'Europe.

Ce gigantesque Empire, égal en étendue au reste de l'Europe, baigné par quatre mers, est habité par une race homogène, saine d'esprit et robuste de corps. La couche supérieure de ce peuple a reçu, depuis un siècle, l'empreinte de la civilisation européenne, mais qui n'est pas nationale et ne dérive pas du développement intime du peuple russe. Dans les classes inférieures, le mouvement industriel, encore récent, a fait naître un vif désir de culture intellectuelle. Le gouvernement doit continuer à le favoriser et à le diriger dans des voies rationnelles, en s'appuyant sur le clergé rendu plus apte à cette direction.

Si la nature a voulu l'unité politique et indivisible de la Russie, il ne s'en suit pas qu'elle puisse ou doive être une puissance conquérante! Elle l'a été et elle devait l'être alors, qu'il lui fallait assurer son indépendance à l'extérieur et rendre compacte sa force intérieure. Mais arrivée au point où elle se trouve, toute conquête et tout accroissement de territoire serait pour elle un affaiblissement et un fardeau. La Russie a besoin encore de plus d'un siècle pour se conquérir intérieurement! Quel avantage retirerait-elle d'un million de sujets incertains, qu'elle aurait à surveiller et à contenir par la force, tandis que son progrès intérieur seul lui vaudrait, en peu d'années, une augmentation de dix millions d'habitants fidèles et homogènes!

Sommaire des chapitres du tome premier.

6

7

7

8

Chapitre I.

Départ de Berlin pour St. Pétersbourg. — Différence de température. — Débâcle de la Néva. — Semaine Sainte et messe de minuit dans l'église de l'hôtel de la poste. — Chant d'église russe. — Le Christósse voskrésse du jour de Pâques. — Grande parade devant le palais d'hiver. — Départ de St. Pétersbourg. — Ecoles forestières à Lissino et à Pétersbourg. — Novgorod, Wischnii-Wolotschok et Torjok. — Ouvrages en marroquin. — Twer. — Organisation des communes rurales. — Disposition et construction des villages. — Habitations des paysans. — Clôtures et haies. — Costume national. — Moeurs.

Les premiers jours du mois de Mars 1843, je partis de Berlin pour St. Pétersbourg. — A Berlin il faisait un temps printanier; mais après Cösslin, en Poméranie, je trouvais les endroits élevés encore couverts de neige tandis que le jour, dans les bas-fonds, le dégel succédait aux légères gelées de la nuit. Dans toute la longueur des côtes de la Baltique, depuis Danzig et Königsberg, jusqu'à la Lithuanie et à Riga, je ne remarquai aucun changement dans la température. La Duna était encore prise; mais on ne traversait pas sans danger sa glace déjà peu solide. Au dessus de Riga, nous retombâmes en plein hiver: la neige couvrait le sol et à quelque distance de Dorpat elle devint si profonde, que je me vis obligé de faire poser ma voiture sur des patins. Deux relais avant Pétersbourg, la neige avait complètement disparu: cette circonstance me força d'abandonner le traineau et de reprendre les roues. On prétend que ce phénomène tient à l'exposition particulière de cette petite étendue de pays. Les rues de Pétersbourg étaient encore sous la neige; aussi n'y voyait-on que des traineaux. L'hiver sembla bientôt

vouloir reprendre, le froid recommença et le thermomètre jusqu'à la mi-Avril varia de 8 à 14 degrés Réaumur.

J'omets pour le moment le récit de mon séjour à Pétersbourg; car y étant revenu à mon retour de l'intérieur et l'ayant habité beaucoup plus long-temps que la première fois, je compte placer à la fin tout ce qui se rapporte à cette ville.

Je profitai de ce premier séjour pour lier connaissance avec quelques personnes, pour me procurer toutes les lettres de recommandation, dont je pouvais avoir besoin pendant mon voyage à l'intérieur; et pour rassembler les données propres à me faciliter l'étude de cette nationalité étrangère. Je veux cependant faire ici mention des derniers jours que je passai dans cette capitale, lors de mon premier séjour.

Après le milieu du mois d'Avril, le printemps s'était définitivement établi. A mon arrivée, je m'étais logé au Wassili-Ostrow, sur la rive droite de la Néva. Un matin, on vint me dire que la débâcle allait commencer; que dans quelques heures on démonterait le pont de bateaux, qui joint cette île à la ville principale, et que, si je ne voulais pas être privé de toute communication avec elle, il fallait, sans perte de temps, me transporter sur l'autre rive. C'est ce que je fis aussitôt. Au bout de quelques jours la neige avait complètement disparu, le pavé était à découvert, et au lieu de traineaux, on ne rencontrait plus que des droschki, plus nombreux et plus nécessaires que jamais; car les rues ne formaient qu'un marais impraticable aux piétons. Le pavé de Pétersbourg est prodigieusement mauvais, et tous les efforts de l'autorité n'ont encore amené aucun résultat satisfaisant; bien qu'en maints endroits, on ait essayé différents modes de pavage. Cela tient certainement à la qualité du terrain et au climat; néanmoins, quand on voit combien est défectueuse la réparation du pavé, on ne peut pas comprendre qu'un pareil travail soit toléré.

Bientôt après, arriva la semaine sainte. Dans la soirée du Samedi saint, tous les membres d'une famille russe se réunissent et se rendent à l'église, pour y assister à la messe de minuit. Sur l'invitation que j'en avais reçue, je me joignis

à une famille de ma connaissance. Nous quittâmes la maison sur les 11 heures et demie. Les rues étaient illuminées, comme je ne l'ai vu qu'à St. Pétersbourg et à Moscou: indépendamment des réverbères, il y avait des deux côtés de la rue, le long des trottoirs, une rangée de lampions. Leur lumière répandait sur les objets environnants une clarté magique et impossible à dépeindre. Les rues étaient pleines de monde, se rendant aux différentes églises. Nous allâmes à celle qui se trouve dans l'hôtel de la poste et nous nous plaçâmes dans les galeries du choeur, d'où le regard embrassait tout l'intérieur. Peu à peu la nef se remplit de fidèles, tenant à la main chacun un cierge non allumé; l'enceinte était sombre et silencieuse; l'ikonostasse seul était éclairé par quelques cierges et deux ou trois lampes suspendues devant les images. A minuit moins un quart un diacre sortit du sanctuaire; il fut suivi de plusieurs autres, et bientôt après commença le chant grave et imposant des litanies, interrompues, de moment en moment, par le Gospodi pomilouï (Seigneur ayez pitié de nous) du choeur. Ce chant simple et majestueux, exécuté par de belles voix d'hommes, sans accompagnement d'aucun instrument et dont les accords harmonieux remplissaient la nef, plongée dans l'ombre, produisait un effet grandiose, que je ne pourrais rendre.

Les prêtres sont occupés près du Saint-Sépulcre, qu'ils emportent dans l'intérieur du sanctuaire. Tout d'un coup le grondement lointain du canon annonce l'heure de minuit, et aussitôt commence l'imposante cérémonie de la résurrection. La voix du prêtre fait entendre: le *Christosse voskresse* (le Christ est ressuscité), la porte du sanctuaire s'ouvre; le prêtre en sort, tenant à la main un cierge allumé; celui qui se trouve près de lui y allume le sien, passe la flamme à son voisin; l'étincelle semble courir en se multipliant, et dans un instant l'église entière s'illumine de mille feux*).

*) Le Jeudi saint à l'office du soir, chacun porte un cierge à la main. Dès que commence la lecture des Evangiles celui qui se trouve le plus en avant allume son cierge à celui du diacre,

Alors commence la messe de minuit, accompagnée d'un chant admirable. La musique de l'église catholique romaine est tout à fait profane, surtout en Italie. L'orchestre soutenant la voix des chanteurs et des cantatrices, resplendissantes de parure et exécutant les plus belles compositions des grands maîtres, les messes de Beethoven et de Mozart, comme des airs de bravoure, avec force roulades, est loin de causer l'impression profonde du chant de l'Église russe. En écoutant cette instrumentation bruyante et ce chant plein de fioritures et de difficultés vaincues, on croirait assister à un opéra. Plusieurs papes essayèrent, mais en vain, de réformer cette singulière confusion de chant: leurs efforts furent infructueux et la musique religieuse demeura, comme auparavant, un mélange hétérogène de chant sacré et de musique profane. Cet état de choses durera tant que l'instrumentation ne sera pas complètement défendue dans les églises. Il serait même à désirer, que les orgues ne se fissent entendre que pour accompagner le chant de la congrégation: la voix du prêtre et le chant des choeurs peuvent très bien s'en passer.

Le Choral de l'église protestante est d'une grande beauté: ceux de Sébastien Bach, par exemple, seront toujours regardés comme des chefs-d'oeuvre; néanmoins, généralement parlant, la musique de l'église protestante me semble trop simple, trop monotone, je dirai même, un peu froide.

Selon moi, le chant de l'église russe est celui qui élève le plus notre âme. Simple, grave et majestueux, il la dispose au recueillement et à la prière. C'est cette disposition religieuse que la musique sacrée doit s'efforcer de faire naître en nous.

Le chant de l'église russe actuel, n'est pas très ancien. Dans toute l'Église catholique grèque et jadis en Russie, comme cela se voit encore chez les Starovers (ancien-croyants qui ont conservé les vieilles formes religieuses jusque dans leurs plus petits détails), le chant d'église était bien différent

---

et passe la flamme à son voisin, qui à son tour la transmet à celui qui se trouve près de lui. Quel simple et noble symbole!

de celui qu'on entend de nos jours. C'était un plein-chant à l'unisson, où prédominaient les notes nasales, comme chez les mahométans et dans tout l'Orient; du reste les mélodies, pour la plupart, étaient d'une grande beauté.

Le chant de l'église russe a été complètement reformé sous le règne de l'impératrice Cathérine II. On transcrivit les anciens chants pour plusieurs voix; on envoya à Rome pour recueillir les anciennes mélodies chrétiennes, conservées dans la Chapelle Sixtine et on en composa le chant, tel que nous le connaissons. Cependant on ne s'en tint pas exclusivement à l'ancienne musique; on y mêla quelquefois des compositions plus modernes, comme par exemple celles de Bartniansky. Le gouvernement institua des écoles pour enseigner le chant aux prêtres et au bout de 50 à 60 ans, grâce aux dispositions naturelles du peuple russe pour la musique et aux bonnes mesures qui furent prises, le nouveau chant s'introduisit dans tout l'empire. Pendant mon voyage j'ai eu maintes fois l'occasion d'entendre, dans une simple église de village, le chant qui m'avait si vivement impressionné dans la capitale.

Mais je reviens à mon récit. Le service divin continuait toujours. Tout à coup le châle d'une dame, placée au plus fort de la presse, prend feu et devient le signal d'une scène que je n'oublierai pas. Tout le monde se porte plein d'effroi vers la sortie; le prêtre ferme les portes du sanctuaire; le désordre et la frayeur sont à leur comble: heureusement que les personnes environnantes parviennent, non sans quelques légères brûlures, à éteindre le feu. Il n'y a pas de doute que le plus grand danger ne fût alors pour les personnes placées dans les galeries du choeur; car elles n'avaient pour fuir qu'un petit escalier conduisant à l'église. Si le feu s'y était communiqué, pas une personne de toutes celles qui s'y trouvaient n'aurait pu échapper, et justement les galeries du choeur étaient encombrées de monde et surtout de dames de la haute société. Plusieurs d'entr'elles perdirent connaissance: à côté de moi, s'évanouit une jeune princesse de L..... Au bout de 10 minutes le calme se rétablit et l'office divin se termina sans autre accident.

En sortant de l'église, je trouvai les rues remplies de peuple; l'allégresse était générale; tous les passants s'embrassaient, en se souhaitant d'heureuses Pâques; à Christosse voskresse (le Christ est ressuscité), on répondait: vo istinou voskresse (il est ressuscité en vérité). Il était, à peu près, trois heures du matin; les maisons étaient ouvertes; tout le monde encore sur pied et une réception amicale attendait les arrivants. La table était dressée et couverte d'une profusion de mets divers, entr'autres le gâteau de Pâques et le fromage béni, par lesquels on commence ordinairement cette collation matinale. Je me rencontrai avec un de mes amis, le général de M....., devant sa maison. Dans le vestibule il fut reçu par les serviteurs réunis, qui l'attendaient pour lui adresser leurs voeux de Pâques; il les embrassa tous, sans distinction. Sur ces entrefaites, sa famille vint au devant nous et nous reçut à bras ouverts, comme après une longue absence.

Nous nous séparâmes à l'aube du jour pour prendre un peu de repos. Vers les onze heures, je me rendis sur la grande place du palais d'hiver, afin d'y assister à la parade. Grâce à l'obligeance d'un de mes amis, je trouvai, sous le balcon du palais une excellente place, d'où je pouvais embrasser le spectacle qui allait se dérouler devant moi. Il faisait un temps superbe et un beau soleil éclairait les magnifiques régimens de la garde, rangés en face du palais. Bientôt parut à cheval le Grand-Duc Michel et passa au galop devant les troupes, qui le saluèrent par de bruyants hourra! Quelques instants après l'Empereur, en uniforme des Cosaques du Don qui sied merveilleusement au caractère de sa mâle beauté, sortit du palais et se dirigea vers le flanc droit des troupes, qu'il passa en revue au son des farfares et des plus vives acclamations. L'inspection terminée, il vint se placer au centre des troupes et aussitôt une foule de soldats de différents corps s'avancèrent vers lui. Il les félicita tous, les uns après les autres, en leur disant: Christosse voskresse. Ce moment fut d'un admirable effet! — Chaque année, depuis des siècles, éclate à pareil jour l'allégresse publique, causée par la résurrection de notre Seigneur!

Chaque année la nation entière, le puissant et le faible, pénétrés du sentiment de leur fraternité et de leur égalité devant Dieu, s'embrassent, comme les membres d'une seule famille, et le maître absolu d'une grande partie du globe, le chef temporel de l'église, embrasse le dernier de ses sujets et semble reconnaître par là le lien religieux, l'amour et la fidélité qui l'unissent à son peuple!

Mes préparatifs de voyage terminés, je quittai Petersbourg, le 27 Avril, vieux style. J'avais pour compagnons de voyage le Dr. K., Messieurs d'A., W. de S. et le prince de L. Nous avions fait l'achat de deux tarantasses*), voiture éminemment russe, composée d'une caisse de calèche et de deux brancards, de 10 à 12 pieds de long, attachés à un train ordinaire à quatre roues. Le mouvement en est très doux et plus agréable même, que celui d'une voiture suspendue.

Pour franchir la distance qui sépare Moscou de St. Petersbourg, je m'étais décidé à voyager jour et nuit et de ne m'arrêter que peu de temps dans les endroits dignes d'attention.

A notre départ de St. Pétersbourg il faisait très beau; mais au bout de quelques heures le ciel s'assombrit et la neige ne tarda pas à couvrir le sol à la hauteur d'un demi pied. A dix milles de Moscou on n'en voyait déjà plus de traces: et nous atteignîmes le 2 Mai, vers midi, les portes de l'ancienne résidence des Tsars.

Désirant rapprocher sa nouvelle capitale de l'ancienne, Pierre I. chargea un anglais, nommé Facpherson, de tracer la ligne la plus directe entre ces deux villes, qu'il se pro-

---

*) On ne doit pas confondre le tarantasse avec le téléga. Le premier est d'origine tartare; aussi les meilleurs sont ils, jusq'à présent, construits à Kazan. Le téléga est un véhicule tout à fait russe, et le seul qu'on trouve aux relais de poste russe. Semblable à un bâteau posé sur des roues, et plus joli à la vue, que la charrette du paysan allemand, le téléga est néanmoins la voiture la plus rude que je connaisse. Je crois aussi, qu'une promenade quotidienne en téléga, serait un spécifique infaillible contre l'hypocondrie.

posait d'unir par une grande route. On en commença la construction; mais à peine avait-on terminé 100 verstes, que le gouvernement se vit obligé de renoncer à cette entreprise; car les difficultés du terrain, coupé de rivières, de lacs et de marais, la rendait presqu' impossible. Cette route fut abandonnée et on se décida à en ouvrir une seconde, passant par Novgorod, Tarjok et Tver, quoique cette dernière, soit de beaucoup plus longue que l'ancienne, qui ne comptait en tout que 595 verstes. Maintenant la distance entre ces deux villes est de 728 verstes.

Dès qu'on a perdu St. Pétersbourg de vue, la route, ne traversant que des bois et des marais, devient triste et monotone, surtout pendant les mauvais temps. A moitié chemin, on rencontre l'unique chaîne de montagnes de la Russie européenne: les monts Waldaï, qui forment le point du partage des eaux, entre la mer Noire et la mer Baltique. Ici l'aspect du pays devient plus agréable: en quelques endroits le site est même pittoresque. Près de Moscou la contrée est sablonneuse.

Le 27 Avril, à deux relais de St. Petersbourg, nous quittâmes la chaussée et nous prîmes à droite, pour aller à Lissino, où se trouve un nouvel établissement forestier, destiné à servir de succursale à l'institut de St. Pétersbourg, que j'avais visité quelques jours auparavant. Les élèves apprennent ici l'application pratique, de ce qui ne leur a été enseigné que théoriquement. Le plan des études et les méthodes, adoptés dans cette école, sont très satisfaisants et ne différent, presqu'en rien, de ceux des établissements du même genre en Allemagne. L'éducation et la discipline sont militaires, comme celles des corps de cadets; et les élèves portent l'uniforme. Le bâtiment, occupé par eux, est un vrai palais; l'intérieur en est arrangé avec un luxe extrême; tous les planchers sont parquetés; partout règnent l'ordre le plus minutieux et la plus grande propreté. Je m'étonnai de cette somptuosité, qui me semblait devoir produire, dans la suite, de facheux effets. Est-il possible, disais-je, que des jeunes gens, élevés au sein d'un luxe, si peu en rapport avec le manque de fortune de la plupart

d'entr' eux, ne se sentent pas malheureux et mécontents de leur position une fois que, sortis de l'établissement, ils se trouveront obligés de vivre dans une chétive cabane, au milieu des forêts du nord, loin des villes et de toutes ressources? Comment contenteraient-ils ce besoin de bien être matériel, développé en eux, par une éducation imprévoyante? Comment pourront-ils alors supporter les privations attachées à l'état de forestier et quel charme aura pour eux cette existence de regrets stériles et d'impuissants éfforts? On me répondit que les apparences me trompaient; que ce prétendu luxe n'etait au fond que de l'ordre et la plus rigoureuse propreté, à laquelle, comme on le pense bien, il était bon d'habituer la jeunesse; que le bâtiment n'était que d'un style sévère et noble et qu'à St. Pétersbourg, sous les yeux de l'Empereur, on ne pouvait bâtir autrement. Quant aux objets de luxe, tels que les parquets, ils n'étaient après tout, qu'une économie bien entendue; car ils durent fort long-temps et, pour les tenir propres, il suffit de les essuyer: tandis que les planchers ordinaires, qu'on lave continuellement, pourrissent en fort peu d'années et, communiquant l'humidité aux poutres sur lesquelles ils reposent finissent à la longue, par endommager le bâtiment lui-même. L'achat des parquets est, il est vrai, une dépense considérable; mais leur entretien ne coute que fort peu. La nourriture, donnée aux élèves, est très simple et ne dépasse pas, par jour, 13 à 14 copeks argent (4 silbergros) par tête. Le matin ils reçoivent du pain et du sbitène (boisson faite avec de la mélasse et de l'eau chaude); au dîner: de la soupe, du boeuf et des pâtés, et pour le souper: de la soupe et du gruau.

A Pétersbourg, devant l'Europe entière (à l'opinion de laquelle on attache en Russie beaucoup trop de prix) et surtout sous les yeux de l'Empereur, on ne saurait fonder un établissement qui eût les apparences de la pauvreté et de la mesquinerie. Il serait même difficile d'y attirer des jeunes gens de la noblesse, qui, égaux par la naissance et l'éducation et habitués au luxe usité dans les maisons d'éducation publique, se décideraient avec peine à

entrer dans un établissement qui ferait exception à la règle générale et paraîtrait en quelque sorte inférieur aux autres.

En Russie il n'y a ordinairement que les enfants de la noblesse qui soient élevés dans les établissements de la couronne. Habitués dans leur famille à un luxe, qu'on ne rencontre nulle autre part à un pareil degré, ils trouvent, même à présent, une grande différence entre la maison paternelle et le régime de ces écoles. Combien n'en ai-je pas entendu se plaindre de la nourriture qui, selon moi, est au contraire plus abondante et mieux apprêtée, que dans les premiers instituts de ce genre en Allemagne.

Sans la perspective d'un rang et des avantages qui les attendent à leur sortie, on aurait, je pense, de la peine à retenir dans ces établissements ces enfants gâtés du comfort moderne.

En Allemagne les enfants des classes indigentes reçoivent une fort bonne éducation dans les écoles primaires, et, en même temps, ils apprennent à endurer dans la maison paternelle la pauvreté la plus rude. S'ils parviennent plus tard à un emploi dans l'administration ou dans l'àrmée, satisfaits de leur sort, ils supportent sans murmure les privations qui y sont attachées.

Il est vrai qu'en Russie il n'existe pas, comme en Allemagne, un tiers-état qui, sans être complètement civilisé, est arrivé du moins à un degré assez élevé de culture intellectuelle, joint à l'habitude du travail le plus pénible.

Dès le règne de Cathérine II. le gouvernement s'est efforcé de créer cette classe et en 1832, sur la proposition du comte Cancrine, ministre des finances, l'Empereur rendit un Oukase, par lequel fut institué la classe des bourgeois honoraires (Potschotnïé Grajdanïé). Mais ce n'est encore qu'un germe, que le temps seul pourra développer!

Mais revenons à l'institut forestier. On demandera peut-être, avec quelque apparence de raison, si Petersbourg est le lieu qui convient à cet établissement et s'il n'aurait pas mieux valu le fonder dans l'intérieur de l'empire, dans une partie riche en forêts, comme par exemple le gouvernement de Wologda ou de Kazan? A cela on pourrait répondre: qu'en Russie la science forestière proprement dite, vient

seulement de naître; qu'on n'y rencontre presque pas de forestiers russes de naissance, et de professeur, formé dans le pays et que tous ceux, auxquels a été confié l'enseignement de cette partie, sont allemands. Le gouvernement peut trouver à l'étranger des professeurs de mérite, disposés à s'établir à Pétersbourg ou à Moscou; mais il est peu probable qu'il puisse s'en procurer pour l'intérieur du pays, malgré tous les avantages qu'il croirait devoir leur promettre. Dans l'intérieur il aurait de la peine à trouver même des élèves qui se décidassent à embrasser cette carrière. Cet institut ne peut pas être regardé comme destiné à fournir au gouvernement, le nombre de forestiers dont il peut avoir besoin pour l'administration de ses forêts; mais comme une pépinière de forestiers supérieurs et de professeurs pour les écoles avenir.

Lorsque je visitai l'établissement de Lissino, il venait de subir une réorganisation complète et, les fêtes de Pâques l'avait momentanément privé de ses élèves. Je m'abstiens d'autant plus d'en porter un jugement, qu'à la fin de ce volume on trouvera un article, détaché de mon compagnon de voyage, Mr. Kosegarten, sur la question forestière en Russie.

Après avoir quitté cette école, nous voyageâmes toute la nuit et le lendemain matin nous entrions à Novgorod.

La neige qui tomba pendant presque toute la journée, me retint à la maison; aussi ne pourrai-je dire que fort peu de chose sur cette ancienne ville, célèbre dans l'histoire du pays. Je visitai cependant la cathédrale de Sainte Sophie, une des plus anciennes églises de la Russie et la porte célèbre de Korsun; mais elles ont été déjà tant de fois mentionnées, que je m'abstiendrai d'en recommencer la description. Le 29 Mai nous atteignîmes les monts Waldaï. La chaussée était tellement mauvaise, qu'on y rencontrait des charriots embourbés, jusqu'à l'essieu. Dans les endroits, où la route était le plus endommagée, on l'avait recouverte de rondins couchés transversalement. Près de Wischni-Wolotschok nous passâmes la Msta sur un pont couvert, remarquable par sa construction et sa longueur; le temps

affreux m'empêcha de sortir de voiture pour l'admirer en détail.

C'est ici que se trouve le point de partage du canal colossal qui joint la mer Caspienne à la mer Baltique.

Nous continuâmes notre voyage et le lendemain, vers les onze heures, nous étions à Tarjok. En 1238 Bati-Chan brûla cet avant-poste de la république de Novgorod. Quand on jette les yeux sur la carte, on est effrayé de l'espace qui, s'étendant de Torjok à la Silésie et à Constantinople, offrait une porte immense aux incursions des Tartares. Qui sait, si les peuples de l'Asie, sans cesse croissants, ne viendront pas un jour déborder sur l'Euroqe et cette fois ne pénétreront pas jusqu'à l'Océan Atlantique? Soutenus par la dette nationale et une masse de soldats disciplinés, les états de l'Europe n'ont pour le moment rien à craindre; mais une fois que le relâchement, toujours augmentant, des liens sociaux aura engendré la dissolution du système militaire qui les protège, la ressource des corps francs et des volontaires ne sera pas un rempart, suffisant contre un tel danger et une invasion de ce genre, entrerait désormais dans l'ordre des choses possibles.

Tarjok est assis sur les bords de la Tvertza. La rive droite est très pittoresque et s'élève en amphithéâtre. La quantité d'églises et de clochers donnent aux villes russes un aspect tout à fait imposant: de loin le voyageur les prendrait pour des grandes villes; mais une fois entré, il voit seulement des rues larges et désertes et des vastes places, bordées d'une rangée de maisons en pierre, à deux étages. Ordinairement on ne rencontre qu'une seule grande rue, formée de maisons en pierre et aboutissant à une grande place: le reste ne se compose que de bâtisses en bois, à un étage et séparées les unes des autres. Sur l'espace occupé par les villes russes, on trouverait en Allemagne un nombre de maisons dix fois plus considérable. Tarjok couvre une étendue peut-être aussi grande que celle de Hambourg; mais la somme totale de sa population ne dépasse pas 12 à 14000 habitants.

Dans le premier hôtel de cette ville on nous servit

d'excellentes côtelettes de volaille qui méritent, à juste titre, la réputation européenne dont elles jouissent.

Tarjok est connu par ses ouvrages en peaux de couleurs et particulièrement, en marroquins qu'on fait venir de St. Pétersbourg ou de Kazan. Les Russes ont emprunté ce genre de travail aux Tartares et ils ont fini par les surpasser. Les bottes, appellées encore bottes de Kazan, les pantoufles, les souliers, les coussins etc. ornés de broderies en or, en argent ou en soie, sont d'un goût parfait. Dans l'hôtel, où nous nous étions arrêtés, il y avait un grand dépôt de ces ouvrages; mais les prix en étaient, pour la plupart, très élevés.

Le maître de police de la ville me fit entrer dans quelques maisons pour y voir travailler les ouvriers et recueillir les renseignements que je désirai obtenir sur cette branche d'industrie. En s'y adonnant, une femme peut avec facilité gagner par jour 1 rouble assign. et durant les longues journées d'été, même deux fois autant. La peau est donnée par le maître fabricant; mais l'ouvrier fournit l'or ou l'argent, dont il a besoin. Un zolotnik d'or coute 1 rouble 25 copeks assignat et suffit pour une paire de souliers de femme. Une paire de pantoufles toutes faites revient au fabricant de 3½ jusqu'à 4 roubles assignat et il la vend ensuite au prix de 8 à 10 roubles.

Le salaire se règle sur l'habilité de l'ouvrier. Indépendamment de la nourriture et du logement, qui doit être chauffé en hiver, un ouvrier ordinaire reçoit dans cette saison 30 copeks assignat et en été, 50 copeks. Les jours fériés et les dimanches leur sont également comptés. Les ouvriers plus habiles reçoivent encore d'avantage.

Le soir nous nous remîmes en route et, après avoir voyagé toute la nuit, nous arrivâmes le lendemain matin à Twer. Dans cette ville je passai le plus grand fleuve de l'Europe, l'imposant Wolga que, dans le cours de ce voyage, j'ai été obligé de traverser 12 fois. L'aspect de Twer est admirable. Rebâtie en entier, après l'incendie de 1763, cette ville peut être mise au nombre des plus belles de la Russie; du moins aux yeux de ceux, qui font consister la beauté

d'une ville dans de larges rues, tirées au cordeau; dans de belles maisons en pierre, ornées de colonnes et de balcons; de vastes places, entourées de bâtisses semblables à des palais et une multitude d'églises, surmontées de coupoles et de clochers. Dans quelques rues on voit de jolies allées de tilleuls. Des points, d'où la vue s'étend sur le fleuve, on aperçoit un mouvement extraordinaire: il est couvert d'une foule de barques, dont le nombre s'élève par an à environ 4000. Le mouvement des rues atteste la situation florissante du commerce et l'état prospère des habitants. Les russes disent en parlant de cette ville: Twer gorodok-Moskvi ougolok (Twer la ville de Moscou est un petit coin).

Je fis ici la connaissance des présidents de la chambre des domaines et de la chambre des apanages. Ils me communiquèrent différentes données sur l'état actuel des paysans dans ce gouvernement. Le sol en est peu propre à l'agriculture et ne rapporte que le troisième grain: la mauvaise qualité des pâturages rend l'élève du bétail très insignifiant. Les seuls objets d'exportation qu'on y cultive, avec quelque succès, sont le lin et le chanvre.

Ne pouvant subsister par les seuls produits de l'agriculture, le peuple est obligé de recourir à d'autres industries. Près de 12000 hommes sont occupés par le Wolga, comme bouriaki (travailleurs obligés de remorquer ou de haler les barques). Un grand nombre de paysans sont employés par les fabriques, dont le nombre en 1808, était de 31; en 1832 de 72 et maintenant s'élève à plus de 100.

Dans ce gouvernement on retrouve les anciennes corporations industrielles, c'est à dire, des communes entières, dont tous les habitants, hommes, femmes et enfants, s'occupent d'une seule industrie. Par exemple dans le village de Jourkinskaïa de l'Artimovskaïa Volost) on confectionne des bottes et des souliers qu'on expédie à Moscou. Quelques paysans y sont chargés de la vente en détail et en gros.

Les paysans des domaines de la couronne et des apanages paient tous le même impôt. Le paiement se fait à deux époques: la première s'étend de Janvier à Mars et la

seconde d'Octobre au nouvel an. Le premier paiement est assez difficile à acquitter; aussi l'arriéré était jadis très considérable; mais à présent la rentrée de l'impôt s'effectue avec beaucoup plus de régularité.

Depuis quelques années l'organisation des communes de paysans, appartenant à la couronne, a subi différentes modifications. Elle comprend trois degrés: le village, le selskoïe-obschestvo et la volost.

A la tête de chaque village se trouve le starosta (l'ancien), élu par les paysans eux-mêmes. Il a pour adjoints les dessïatsky (dixain), choisis chacun à la majorité des suffrages par dix pères de familles. Ils restent en fonction un an quoique, d'après la règle, ils dûssent être changés tous les mois. Les petits villages ne possèdent souvent qu'un dessïatsky. Ces derniers n'ont pas d'appointements; mais le starosta reçoit une paie qui s'élève à 185 roubles assignat, par an.

Le second degré se compose de 500 à 600 pères de familles, formant le selskoïe obschestvo (commune rurale), qui peut comprendre plusieurs villages. Jadis, le poste de starchina (chef d'âge) revenait de droit au plus ancien starosta de la commune: actuellement chacun des villages qui la composent envoie deux députés pour l'élection du starchina, auquel on donne par an 3 à 400 roubles assignat. C'est la commune qui est obligée de fournir les recrues, dont le nombre est ordinairement fixé par un Oukase, à tant par mille habitants.

Plusieurs selskiié obschestva forment une volost (troisième degré de l'organisation rurale) présidée par le Golova (tête) élu par suffrage pour trois ans. Le chef de l'arrondissement (l'Okroujnoi-Natschalnik) est tenu de donner par écrit son avis sur le choix du Golova et de l'envoyer à la Chambre des domaines, qui le présente au Gouverneur. C'est à ce dernier, qu'appartient le droit de confirmer ou de rejeter le candidat proposé par les paysans. Le Golova peut être réélu pour trois ans, si pendant tout le temps de sa première gestion, aucune plainte n'a été portée contre lui,

Le Golova reçoit par an 600 roubles assignat et même davantage.

Chaque arrondissement se compose de plusieurs volost, soumises à l'autorité de l'Okroujnoi-Natschalnik (Chef d'arrondissement). Cet employé du gouvernement appartient à la 7me ou 8me classe des employés civils et son adjoint à la 9me. Ces okroujnoi sont placés sous le contrôle de la Chambre des domaines, établie dans chaque gouvernement.

Le selskoïe-obschestvo a son tribunal présidé par le Starchina et deux adjoints (zassédatelli). Il décide de toutes les contestations, dont le valeur ne dépasse pas 5 roubles argent. Le maximum des châtimens corporels, qu'il a le droit d'infliger, est de 25 coups de verges.

Chaque volost a aussi son tribunal, sous la présidence du Golova et de deux adjoints. La compétence de ce tribunal s'élève jusqu'à 15 roubles argent; mais il ne peut qu'adoucir et non aggraver la peine prononcée par le premier. Si elle lui paraît trop légère et le jugement injuste, il a le droit d'en arrêter l'exécution et d'en référer au chef de l'arrondissement.

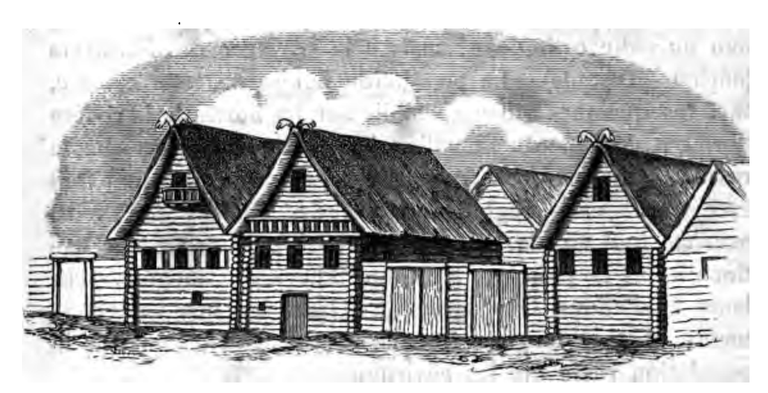
Sur la route de St. Pétersbourg à Moscou, la disposition et la construction des villages présentent quelques différences. Depuis St. Pétersbourg, jusqu'à Novgorod et sur plusieurs autres points de la route, on ne rencontre que des villages de poste (Yami), bâtis par Pierre I. et peuplés seulement par des russes: mais au delà de Novgorod, il établit des colons esthoniens, livoniens et même des prisonniers suédois et polonais. A Waldai, ces derniers furent colonisés sous le règne d'Aléxis Michailowitsch. Maintenant les traces de ces différentes nationalités sont bien effacées: l'influence de l'église grecque a fait des russes de tous ces colons. Immédiatement après la conquête de l'Ingrie, Pierre I. s'occupa à la rendre russe. Pour y parvenir plus sûrement, il mélangea à l'ancienne population de ces contrées, composée de Caréliens et de Finois, beaucoup de paysans russes et distribua à sa noblesse toutes les terres, dépeuplées par la guerre, avec l'obligation d'y coloniser des paysans, tirés de l'intérieur de la Russie. Le régime suédois et les privilèges, ac-

cordés aux Caréliens, furent remplacés par l'organisation des communes russes. La population en grande partie luthérienne, ou pour mieux dire encore à demi idolâtre, passa à l'église grecque et, ce qu'il y a de plus singulier, non au culte orthodoxe, mais à la croyance des Starovers (anciens-croyants). La population finoise de cette contrée, sauf les quelques villages établis sur les bords de la rivière Ijora, a déjà perdu sa nationalité et ne parle plus que le russe. Mais les Ijorzi (nom par lequel on les désigne) font exception à cette règle. Habitant des villages de 5 à 10 maisons tout au plus, ils ont su conserver intacte leur nationalité et la préserver de toute influence étrangère. Par leurs habitations, leur agriculture, leurs moeurs, leurs coutumes et leur langage ils diffèrent essentiellement de la population russe qui les environne.

La disposition et la construction des villages, situés sur la grande route de St. Petersbourg à Moscou, ressemblent à celles du reste de la grande Russie. Jusqu'au gouvernement de Twer le caractère des habitations est le même; il est partout adapté aux nécessités du climat et annonce la richesse forestière de la contrée; on y retrouve les mêmes habitudes et le même goût dans la manière de disposer et d'orner les habitations, qui dénotent le bien être de la population. Mais une fois qu'on a traversé le Volga et qu'on avance vers Moscou, la différence devient sensible: la disposition et la construction des villages y sont toujours les mêmes; mais les habitations sont moins spacieuses et plus modestes.

Les villages, situés sur cette route, n'ont ordinairement qu'une seule rue; les maisons sont peu éloignées les unes des autres, et quelquefois elles sont placées deux à deux avec une cour étroite des deux côtés. Le côté latéral des maisons qui seul est orné, donne sur la rue et n'a point de porte. L'entrée se trouve dans la cour, où un petit escalier conduit dans l'intérieur de l'habitation. Quoique les maisons à plusieurs étages ne soient pas dans le goût national, le paysan russe laisse toujours un espace vide de

8 à 10 pieds de haut entre le plancher et l'habitation. Cet espace vide est réservé au menu bétail.

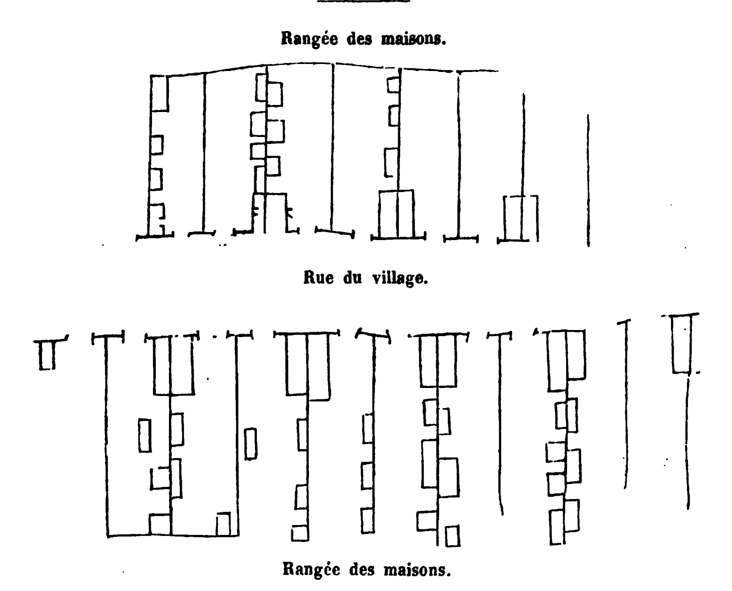


Maisons russes vues de la rue.

La pièce principale de l'habitation, éclairée ordinairement par trois fenêtres, occupe tout le côté donnant sur la rue. Au dessus se trouve quelquefois une petite chambre à une fenêtre, ouvrant sur le balcon : elle sert habituellement de chambre à coucher aux jeunes filles, et sous le nom de *téréma* revient sans cesse dans les chansons populaires, comme un lieu de mystère et de poésie. Derrière la maison se trouvent les différentes dépendances : l'étable, la remise, la cave, le magasin à farine et le bain. Les dépôts de



Dépôt de grains.

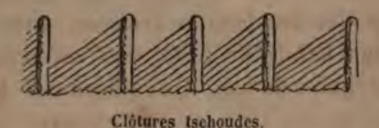


grains sont ordinairement réunis et rangés en ligne à l'entrée du village, à l'abri de l'incendie. Au fond de la cour, en face de l'entrée donnant sur la rue, se trouve une petite porte, conduisant à la prairie ou au jardin potager, planté de choux. Les jardins ne commencent qu'au delà de Waldai; mais en général dans cette contrée les arbres fruitiers sont fort rares.

Les paysans riches font seuls peindre extérieurement leurs maisons; les couleurs qu'ils préfèrent sont le vert pour les murs, et le rouge pour les toits; mais la plupart des habitations ne présentent que des poutres superposées, sans écorce et noircies par le temps; il en résulte, qu'un village russe apparaît de loin comme une masse grisâtre et monotone, sans effet pour le paysage. Si les maisons étaient d'une couleur claire, avec leurs gracieuses découpures qui ornent le côté donnant sur la rue, les volets peints de couleurs éclatantes, le balcon et les galeries supportées par de légères colonnes, elles feraient des villages russes un ensemble véritablement pittoresque. Les ornements et les découpures qui ornent le toit, les galeries et

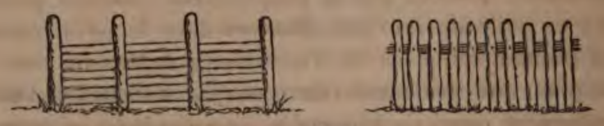
l'escalier conduisant à l'intérieur, rappellent les habitations des Alpes et particulièrement les châlets suisses; mais la distribution intérieure en est toute différente.

Les clôtures en bois, que je rencontrai sur cette route jusqu'à Novgorod, ressemblent à celles de l'Esthonie et de la Finlande et pour cette raison on pourrait peut-être les appeler clôtures tchoudes. Plus loin elles deviennent sem-



Clôtures tschoudes.

blables à celles de la Pologne, de l'Allemagne et de tous les pays riches en bois résineux. Dans la Petite-Russie les



Clôtures dans la Grande-Russie.

clôtures sont formées de ramées entrelacées d'une manière particulière. Le peuple de ces contrées est si habile dans



Clôtures dans la Petite-Russie.

ce genre de travail, que ces mêmes clôtures servent pour les granges et les étables. Le costume des paysans est, en hiver, une pelisse assez courte, en peau de mouton; en été, un caftan de gros drap gris et de drap bleu foncé, pour la classe plus aisée. Ce caftan est serré autour du corps par une large ceinture de couleur éclatante. Jusqu'au gouvernement de Twer le peuple porte un petit chapeau en

feutre noir, évasé vers le haut et à larges bords, orné d'un ruban et d'une boucle en métal. A mesure que l'on approche de Moscou il change de forme et devient pointu vers le haut et étroit des bords. Les élégants et surtout le coquet et entreprenant postillon (Jamstchik) ajoutent au ruban qui l'entoure, une rose, une plume de paon ou tout autre objet de ce genre. En été la chaussure se compose de *lapti* (espèce de soulier fait en écorce d'arbre), attachés autour des jambes par des bandelettes croisées, sous lesquelles se trouve une large bande de toile, dont on enveloppe le pied et le mollet en guise de bas. Un caleçon très large, enfoncé dans les bottes ou les lapti et une chemise, recouvrant le caleçon et serrée autour des reins par une ceinture assez mince, complètent l'habillement. Avant que la fabrication des cotonnades fut aussi répandue qu'elle l'est de nos jours, les chemises, portées par le peuple russe, étaient pour la plupart en toile de lin; actuellement dans le pays traversé par la grande route de St. Petersbourg à Moscou, on ne porte plus que de la toile de coton*). La couleur en est ordinairement rouge; car pour le commun du peuple russe le rouge et le beau sont identiques et synonymes**).

La coiffure des femmes de Tarjok et de Twer mérite l'attention du voyageur. Dans les autres parties de la Russie la coiffure des femmes se compose d'un bonnet en velours ou en soie, brodé d'or ou de perles, encadrant le visage et formant autour de la tête comme une gracieuse auréole (Kakoschnik). Cette coiffure fait partie de l'habillement de cour et sied à merveille; aussi représente-t-on souvent l'impératrice dans ce costume. Au lieu de cette belle coiffure les femmes de Tarjok et de Twer portent sur la tête un bonnet élevé et conique, dont la pointe retombe en avant,

---

*) Olearius assure qu'en 1633 les femmes du peuple russe portaient des chemises de coton.

**) Krasnii — rouge, signifie: beau. Il y a une chanson populaire qui commence par les mots:

Krasna litza	Visage rouge (beau)
Krougla litze	Visage rond.

et qu'on pourrait comparer à un soulier. Les femmes de la campagne le remplacent par un mouchoir de couleur, attaché sous le menton. Le vêtement principal est composé d'une longue robe sans taille en laine, en soie ou en coton et qu'on serre autour du corps par un cordon de couleur. Les manches en sont très courtes et laissent passer celles de la chemise, qui se terminent en bracelet et serrent le bras. Cette robe s'appelle *sarafanne*. En hiver les femmes portent par dessus une pelisse qui dépasse à peine les hanches prenant la taille et plissée par le bas, comme un éventail. Le nom qu'elle porte est fort original: *douchégreika,* ce qui veut dire chaufferette de l'âme.

Quand on traverse un village, on rencontre plus d'enfants et d'hommes que de femmes, ces dernières étant occupées dans l'intérieur des soins domestiques. Dans les villages éloignés des grandes routes et pour lesquels une voiture et des voyageurs sont une grande nouveauté, on voit les femmes se grouper à l'entrée des maisons et disparaître, dès qu'on cherche à les approcher. Cette curiosité timide, probablement un reste des moeurs orientales, ne cesse que pendant la danse qui les absorbe tellement, que rien ne peut les en distraire, pas même la présence d'un étranger.

L'arrivée d'un voyageur au relai de poste semble être un évènement! Les curieux s'assemblent autour de la voiture, regardent, critiquent, jasent, aident volontiers le postillon à atteler les chevaux et s'en retournent gaiment chez eux. Combien le paysan russe n'a-t-il pas de temps à perdre! Cependant l'intérêt y est aussi pour quelque chose; car souvent la poste manquant de chevaux, on est obligé d'en louer dans le village et cette manière de gagner de l'argent est celle que le paysan russe, né cocher, préfère à toutes les autres.

Dans la soirée du 1. Mai je quittai Twer et après avoir traversé Klin, ville de district située sur la Sestra, j'arrivai le lendemain vers le midi à Moscou.

Chapitre II.

Moscou et Petersbourg. — Le peuple de la Grande Russie. — Son développement moral. — Importance nationale de Moscou. — Pierre I. et son influence. — Aspect de Moscou. — Rues. — Eglises. — Kremlin. — Son architecture. — Ivan Wassiliewitsch. — Kitaigorod. — Le Basar. — Marchands russes. — Etat des femmes en Russie. — Population de Moscou. — Moscou ville nobiliaire, ville industrielle. — Maisons des nobles. Serfs domestiques. — Ouvriers des fabriques. — Importance industrielle de Moscou. — Formation d'un tiers état. — Esprit de la corporation germanique et de l'association russe. — Artisans. — Communes industrielles. — Absence de prolétaires. — Types nationaux: Dvornik, Plotnik, Boudoschnik.

On a souvent dit, et non sans quelque raison, qu'un séjour à St. Petersbourg ne donne qu'une idée bien imparfaite de la Russie: que Petersbourg n'est qu'une fenêtre, ouverte par Pierre I, pour faire entrer dans son pays l'air européen de l'Occident. Petersbourg est une ville européenne, moins empreinte du cachet national que Londres ou que Paris; avec un peu plus d'églises grecques, que de temples étrangers; avec une foule de soldats et d'employés, quelques bourgeois et beaucoup de paysans russes; et en outre habitée par des Allemands, des Finois, des Français, des Anglais etc. Elle n'est pas même bâtie sur l'ancien territoire national, mais sur le sol finlandais; et ce n'est qu'une colonie russe établie depuis un siècle et demi.

Comment le peuple russe est-il devenu une nation et la Russie une empire, ce sont là des questions historiques encore enveloppées de ténèbres, que la science ne perviendra peut-être jamais à éclaircir. L'élément prépondérant de cette

nation est l'élément slave que les Petits-Russiens ont conservé dans sa plus grande pureté. C'est la cause qui les a empechés de devenir la race dominante. L'histoire nous prouve qu'un peuple primitif, sans mélange de races, ne s'est jamais mis à la tête d'une civilisation conquérante et n'a pas joué un rôle principal dans l'histoire. Cette diversité de races n'apparait-elle pas dans les commencements des peuples grec et romain; et peut-on donner le nom de race primitive aux Italiens, aux Français, aux Espagnols et même aux Allemands? Certes les Hindous, les Mongols et jusqu'aux Nègres ont été des races fortes par l'intelligence et le nombre; mais pourquoi leur part d'influence dans la civilisation du monde n'a-t-elle pas laissé plus de traces*)? Les Juifs et les Arabes sont les seules exceptions à cette règle générale. Mais on peut dire que ces premiers sont une anomalie dans l'histoire et, si on ne voulait pas voir dans leur destinée une sorte d'arrêt providentiel, on serait néanmoins obligé de reconnaître que l'existence politique de cette nation est une énigme inexplicable, et d'ailleurs leur action sur le monde fut plutôt morale que matérielle. Les Arabes n'ont été que les instigateurs d'un évènement historique d'une grande portée. Fils de leur génie, le mahométisme, après avoir animé de son souffle le Chalifat, n'échut-il pas à d'autres nations, les Turcs et les Persans qui se chargèrent de son développement? Pour eux, épuisés par ce premier élan, ils se retirèrent de la scène active du monde et retombèrent dans leur ancienne insignifiance historique.

Les 36 millions qui forment la population de la Grande Russie, sont aussi un peuple mélangé. Ainsi que les Francs

---

*) Cette vérité est applicable même aux animaux. La meilleure race de chevaux est, sans contredit, le pur sang anglais, produit par le croisement du cheval arabe et de l'espèce chevaline du pays. Mais ce mélange de races différentes doit être naturel et approuvé par la raison; et une fois qu'une race d'hommes à nationalité distincte est parvenue à se former, il faut se garder de détériorer ce nouveau type par des croisements ultérieurs.

après la conquête des Gaules s'assimilant les Gaulois et les Romains constituèrent le type saillant du français de nos jours, les races slaves en s'étendant sur toute la Russie se mélangèrent aux habitans primitifs, aux Tchoudes (Finois) et plus tard encore à des peuples d'origine germanique (les Wariagues) ou tartare et mongole etc.

Pour arriver à la civilisation et aux lumières, le peuple russe eut à parcourir une route bien différente de celle des autres nations européennes. Les peuples germaniques furent plus heureux que les races slaves. Dans les contrées de l'empire d'Occident qu'ils envahirent, ils trouvèrent une ancienne population, une civilisation avancée, puissante par elle-même et par l'importance que lui donnait la langue latine, qu'avait adoptée l'église romaine et qui s'était introduite avec le christianisme dans tous les pays soumis à la domination des différentes races germaniques et scandinaves.

L'unité de langue et de moeurs servit encore à consolider les rapports de ces peuples entr'eux et la formation des différents idiomes de la langue romane ne put affaiblir des liens résultant de la communauté d'origine. Groupés autour de Rome, comme autour d'un centre commun, les peuples germaniques en reçurent le christianisme et la civilisation qui en découla pendant les premiers siècles de cette ère nouvelle. L'église d'Orient avait aussi conservé l'unité intérieure, la discipline et le dogme; mais, de fait, le pouvoir politique maintenait seul cette unité. L'église d'Occident avait une position plus indépendante : outre l'unité elle possédait de plus l'union intérieure, un centre d'unité qui en faisait un corps puissant et bien ordonné. Vis à vis du pouvoir temporel sa position était encore plus forte: favorisée par l'esprit du siècle elle devint elle-même une puissance politique, devant laquelle des empereurs ployèrent le genou. L'église, par l'enseignement des sciences, cultivant les lettres et les beaux arts, devenait le mobile de la civilisation générale et par son caractère d'unité, lui imprimait une tendance uniforme. Plus tard vinrent les Croisades qui sauvèrent l'Europe de l'assujetissement complet à l'église de Rome, vers laquelle elle semblait se diriger, et préservèrent

l'esprit moderne d'une empreinte exclusivement latine, en apportant des éléments nouveaux, le savoir et le génie de l'Orient. Avec les Croisades se développèrent la chevalerie et la bourgeoisie, institutions qui repandirent dans tout l'Occident une certaine unité de rapports sociaux et d'appréciation commune de la vie. Il en résulta que la civilisation, née des efforts réunis de toutes ces nationalités différentes, devint la propriété commune de tous les états de l'Occident. Le schisme réligieux qui éclata pendant le 16e siècle au sein de l'église catholique ne parvint pas même à ébranler cette unité intellectuelle des peuples. Aussi peut-on dire que toutes les nations de l'Europe ne forment plus qu'une famille, possédant en commun une somme d'idées et une condition sociale tellement identiques, que le plus léger changement chez l'une se manifeste dans la sphère politique de l'autre: je dirai même, qu'il suffit qu'une idée nouvelle éclate quelque part pour qu'au même instant on l'entende vibrer dans les contrées les plus éloignées et les coins les plus obscurs de l'Europe.

La Russie ne put participer à ces grands avantages, ni marcher de pair avec l'Occident. En s'établissant dans les contrées qui forment aujourd'hui le territoire de l'empire, les races slaves ne trouvèrent point à s'assimiler un peuple civilisé. Elles ne rencontrèrent qu'une population moins avancée qu'elles mêmes et chez laquelle tout emprunt était impossible. Lorsque Wladimir I. introduisit le Christianisme en Russie, l'église orientale en était déjà aux dissidences hostiles, d'où naquit plus tard le schisme qui la sépara de celle de l'Occident. La Russie se tint éloignée du reste de l'Europe, plus encore que l'empire d'Orient, que des considérations politiques obligeaient à des rapports avec la Chrétienneté latine. Vis à vis de Constantinople sa position était plutôt hostile que pacifique. Les seuls liens qui l'unissaient à cette rivale de Rome étaient ses rapports avec le patriarche grec devenu le chef suprême de sa jeune église bien que beaucoup plus faibles que ceux qui reliaient les peuples romano-germaniques à la ville des successeurs de St. Pierre. Par l'introduction de la langue slave dans le rite grec, le

clergé russe fut dispensé de connaitre la langue grecque. Cette ancienne littérature classique lui resta donc parfaitement étrangère: il n'eut besoin que d'étudier ce qui avait rapport à l'histoire de son église. C'était pour lui un grand avantage; car la langue slave était un idiôme riche, sonore et souple, susceptible de perfectionnement et digne, à tous égards, d'être conservée. Les passages de la Bible, traduite par St. Cyrille et Méthodius, peuvent nous en fournir la preuve. Jusqu'à ce jour on lui emprunte pour la haute poésie et le style élevé des mots et des tournures de phrases; malheureusement elle n'avait pas de littérature et ne put par conséquent se vulgariser.

Un concours de circonstances aussi défavorables explique pourquoi la Russie est restée en arrière du mouvement qui entraîna l'Occident vers la civilisation. On aurait cependant tort de croire qu'elle resta stationnaire et en dehors de tout progrès. Du 10e au 13e siècle les mêmes germes de civilisation que dans les autres états européens et il est probable, que son développement n'aurait été inférieur en rien à celui des pays qui adoptèrent le Christianisme à peu près, vers la même époque, comme par exemple la Scandinavie. Les annales de Nestor, moine du couvent souterrain à Kieff (il vécut vers la fin du 11e siècle), nous prouvent qu'à cette époque la Russie possédait déjà une langue faite et que son état religieux, politique et moral était au moins au niveau du développement social de la Pologne, de la Bohême, de la Suède et du Danemark. En étudiant cette époque on y trouve la trace d'institutions et d'idées germaniques, déjà profondement enracinées*), et même les idées et les sentiments nés de la Chevalerie. Pour s'en convaincre il ne faut que lire avec attention le chant épique de l'ex-

*) Il suffit d'un coup d'oeil superficiel, jeté sur la Rousskaïa Pravda, le plus ancien monument de droit en Russie (elle date du 12e siècle) pour s'assurer que le germe de la féodalité y avait été importé par les Wariagues. La *Droujina* (les compagnons, les Antrustiones des Francs) n'est-elle pas un commencement de noblesse féodale et dont l'origine est évidemment germanique?

pédition d'Igor contre les Polowtzi, composé au douzième siècle et tout le cycle des traditions héroïques de cette nation.

Mais arrivée à ce point la Russie s'arrêta! Violemment assaillie par les bandes belliqueuses des Polowtzi venues de l'Orient, et ménacée dans sa propre existence, elle ne put répondre à l'appel réitéré du Pape et de l'Empereur d'Orient et prendre part aux Croisades, si fécondes en conséquences civilisatrices. A peine remise de ces luttes sanglantes, elle devint la proie des hordes de Tartares et de Mongols qui retardèrent de plus de deux siècles sa croissance comme nation, dont les germes brillants furent comprimés. Le joug des Mongols fut pour la Russie une terrible entrave; mais pour son existence politique il eut des suites bienfaisantes d'une grande valeur. Les Wariagues y avaient implanté la féodalité germanique, par suite de laquelle les descendants de Riourik partagèrent le pays en une foule de petites principautés soumises à des princes, dépendant eux-mêmes de l'autorité immédiate du Welikii-Kniaz (Grand Duc), résidant à Kieff. Cette dépendance fut néanmoins impuissante à arrêter leurs dissensions intestines. Les intrigues, les ruses et les violences vinrent s'y joindre et cette discorde, fomentée par les villes elles-mêmes et la droujina se déclarant, tantôt pour l'un tantôt pour l'autre, mais fidèle par principe féodal, au sang de Riourik, amenèrent une suite de guerres sanglantes et de changements de domination. Affaiblie par ces désordres intérieurs, la Russie perdit son unité et devait nécessairement devenir une proie facile. Les conquérants étaient à ses portes. Pendant deux cent quarante ans les Mongols pesèrent sur ce pays et promenèrent, par toute la Grande Russie, le fer et le feu. La Russie-Rouge et la Petite Russie, avec la ville de Kieff, tombèrent bientôt après au pouvoir des princes de Lithuanie et plus tard du royaume de Pologne.

Les Mongols ne s'établirent jamais en Russie. Le Chan de la horde d'or fit bâtir sur les bords du Wolga la ville de Saraï; mais son peuple n'en resta pas moins nomade. Indifférent à toute chose, il n'exigeait des Russes qu'un tribut annuel, que prélevaient les terribles baskaki.

De ce long asservissement la Russie retira trois avantages, ou pour mieux dire, trois bienfaits. Le sentiment de nationalité qu'entretenait une langue commune, au lieu d'être étouffé, se reveilla plus vivace et plus fort. Sous la double influence de la haine et du malheur, les anciennes divisions furent oubliées. La religion, respectée par les Mongols, devint un puissant élément de nationalité. En y cherchant des consolations à son malheur, le russe y puisa le sentiment d'une sainte fraternité et l'opposant à la croyance de ses oppresseurs il imprima à la religion et au culte chrétien un caractère presqu'exclusif de nationalité. La suprématie du Grand-Duc sur les princes apanagés étant reconnue par les conquérants, le peuple demeura sous l'autorité d'un chef unique. Grande faute de la part des Mongols qui devait fortifier le pouvoir du Grand-Duc et amener l'unité de la Russie. Dans les champs de Koulikoff ils récoltèrent au 14e siècle les tristes fruits de cette politique. Dmitri Donskoi venait de briser leur joug*).

Même avant la domination des Tartares la Russie avait vu déjà s'élever deux principautés rivales, égales en puissance et en force: l'une était celle de Kieff, et l'autre celle de Wladimir, qui passa plus tard à Moscou. Kieff devint la proie des princes de Lithuanie et de la Pologne; il ne resta donc que Moscou qui, après avoir soumis à son autorité la ville libre de Novgorod et absorbé, peu à peu, les petites principautés indépendantes, devint le centre politique de la Russie! Aucun pays du monde ne possède une capitale, dont l'importance puisse se comparer à celle de Moscou pour les russes. C'est le foyer, où se concentrent tous les sentiments religieux et nationaux et sur toute l'immense étendue de l'empire, d'Archangel jusqu'à Odessa et de Tobolsk à Novgorod, on ne trouverait pas de russe qui ne parlât de Moscou, la sainte mère, avec un saint respect et une

*) On peut comparer l'influence exercée en Russie par la domination des Mongols à celle des Anglais en France. Dans les deux pays l'unité politique n'apparut qu'après l'expulsion de l'étranger.

sorte d'amour filial. Le paysan même, qui arrive d'un long voyage, ôte son bonnet et se signe dévotement, dès qu'il aperçoit de loin les coupoles et les clochers de cette ville. J'ai eu maintes fois moi-même l'occasion de voir au commencement du jour l'isvostchik (cocher de fiacre) se découvrir et faire le signe de la croix, à la vue des portes du Kremlin. Cet attachement profond se retrouve chez toutes les classes de la société, chez le puissant et le faible, chez l'homme civilisé comme chez le dernier paysan. Il n'y a peut-être que quelques Petersbourgeois, blasés sur tout, qui fassent exception de cette règle générale.

Il faut que Napoléon ait ignoré cette religiosité moscovite, sans quoi il aurait respecté la ville sainte. Si au lieu de se diriger vers cette capitale il se fut décidé à conduire son armée à St. Petersbourg ou en Petite-Russie, il n'aurait pas blessé au vif le coeur des Russes et n'aurait pas excité à un si haut degré l'élan de leur nationalité. En occupant Moscou, il fit de cette lutte une guerre d'extermination et dès lors la paix devenait impossible, tant qu'un seul français foulait le sol de la patrie.

Après l'incendie de 1812 Moscou a été rebâti dans le style moderne et le goût européen; circonstance qui doit avoir exercé une influence notable sur les moeurs et le genre de vie de ses habitants. On peut évaluer à 8 ou 10,000 le nombre de Français et d'Allemands qui y sont établis: de 15 à 18,000 le nombre des personnes appartenant à la classe sépérieure, composée d'employés, d'officiers, de nobles, de bourgeois honoraires, de marchands de la première et seconde guilde. Sous le rapport des idées, de l'éducation, des moeurs et du genre de vie, les 300,000 autres sont encore de vrais russes, à peine effleurés par la culture moderne.

Au 16e et 17e siècle l'esprit national dominait exclusivement; aussi les souverains de la Russie n'avaient pas manqué d'apercevoir dès nombre d'années, que le peuple était resté en arrière des peuples aussi jeunes que lui sur la scène politique du monde et auxquels il ne se sentait pas inférieur par l'origine et par les facultés physiques et

intellectuelles. Pour remédier à cette croissance tardive ils crurent nécessaire de le mettre en contact direct avec l'Occident afin d'en emprunter les lumières et les progrès. Les moyens les plus faciles d'arriver à ce but, leur parurent être d'appeler dans le pays le plus d'étrangers possible, de faire élever par eux la jeunesse, de donner à l'état des institutions nouvelles et d'en transformer les anciennes d'après le modèle de l'Occident. Ivan Wassiliewitsch avait déjà attiré une foule d'étrangers et particulièrement d'Allemands: il avait même essayé de mettre son armée sur le pied européen. Les successeurs de la branche des Romanoff suivirent cette voie avec zèle; mais aucun de ces princes ne sentit plus fortement que Pierre I. le besoin de placer la Russie au niveau de l'Europe. Sa nature vive et énergique lui rendait odieuses les mesures lentes et incomplètes: pour lui, ensemencer sans récolter ou greffer sans goûter des fruits, était un travail ingrat qui répugnait à son impatience. Mais des obstacles s'opposèrent à ses vastes desseins. Chaque effort tenté par lui, chaque innovation, jugée indispensable, rencontrait dans le vieil esprit national une opposition opiniâtre. Heureusement il n'était pas de ces hommes que des obstacles peuvent arrêter ou décourager: il ne voulait jamais rien à demi. Il comprit donc qu'aussi long-temps qu'il résiderait à Moscou, au centre de la vieille nationalité russe, il ne parviendrait pas à exécuter la réforme fondamentale qu'il méditait et que, malgré sa volonté énergique et sa puissance absolue, il n'atteindrait pas au but de ses désirs. Comme Archimède, il chercha donc hors de la terre un point d'appui pour remuer son empire. Ce point il le trouva sur les bords de la Baltique! Maître de ces contrées, qu'une guerre heureuse avait incorporées à ses états, il vit aussitôt les avantages incalculables que pouvait offrir la Baltique et les résultats qu'elle pouvait avoir pour le commerce de la Russie et ses rapports avec l'Occident. Il comprit qu'en construisant l'immense voie de communication fluviale, qu'il projetait déjà entre la mer Baltique et la mer Caspienne, il ferait d'une ville nouvelle, bâtie sur les bords du golfe de Finlande, un marché européen et l'entrepôt d'un com-

merce étendu et que le commerce amenerait la civilisation; car de tous temps il en fut la voie naturelle, le conducteur le plus sûr et le plus prompt. Petersbourg fut donc résolu! En choissant cette ville pour sa résidence Pierre I. pouvait compter sur le succès et remanier son vaste empire. Qui pourrait prétendre qn'il n'y a pas réussi?

La direction qu'il imprima à la Russie est celle qui existe encore de nos jours! Partout dans l'existence politique, comme dans la vie privée de ce peuple on sent encore l'impulsion qu'il lui donna. C'est un fait accompli, qu'aucune puissance humaine ne saurait annuler: aussi toutes les recherches qu'on voudrait faire pour savoir si cette direction était nécessaire et favorable à la Russie, seraient inopportunes et stériles. Il n'y a pas de doute que dans la précipitation avec laquelle Pierre I. s'est mis à l'oeuvre de réforme, il n'ait pas assez ménagé beaucoup de choses nationales, grandes et bonnes; qu'il ait introduit dans son pays une foule d'innovations étrangères fort médiocres et quelquefois même complètement mauvaises, sans se donner le temps de savoir si elles convenaient au climat, à l'ordre de choses déjà établi et si, entr'elles et la nationalité russe, il pouvait y avoir harmonie. Ce sont malheureusement des vérités que personne ne saurait nier! Pour civiliser son peuple Pierre I. prit à son secours des Hollandais, des Allemands, des Anglais, des Suedois, en un mot l'élément germanique. Il voulait produire une culture sérieuse et véritablement utile à son pays. Sous le règne d'Elisabeth ce fut la culture française qui prédomina. Une foule d'instituteurs et d'institutrices s'emparèrent de la jeunesse russe. Le mal que fit à la Russie cette éducation française est incalculable: elle y fit naître la frivolité, la légèreté et l'irréligion que mitigeait cependant le respect des convenances et des formes extérieures. On voit donc, que ce n'est pas à Pierre I. qu'il faut attribuer les effets pernicieux de la mauvaise direction donnée aux esprits; mais à la culture française, introduite après lui. Ce mal se fera sentir tant qu'on ne sera pas parvenu à l'extirper complètement.

Maintenant il ne s'agit plus que de savoir si l'on doit

persister dans cette voie ou bien si, satisfait des résultats obtenus il faut ouvrir une nouvelle route plus nationale en s'évertuant de maintenir et de développer tout ce qui est né sur le sol même du pays. Dans le cours de cet ouvrage je reviendrai encore une fois sur cette grave question de la politique intérieure du gouvernement russe.

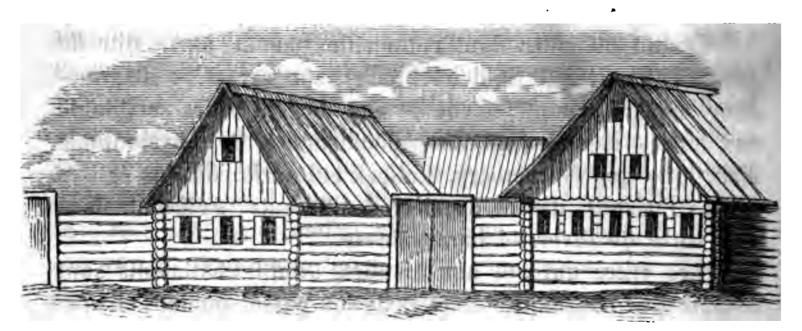
Quand on approche de Moscou et qu'on se place sur la montagne des moineaux, d'où l'on embrasse la ville tout entière, on jouit d'un aspect admirable et véritablement grandiose. Sur une vaste étendue de toits rouges se détachent plus de 400 églises, avec leurs innombrables coupoles vertes ou dorées, et au milieu, suspendu comme une couronne, s'élève sur une montagne le Kremlin environné de 32 églises et de deux cents tours, clochers et campanilles. C'est sur la montagne des moineaux que Napoléon à cheval, entouré de sa vieille garde, s'arrêta pour attendre que les boyars et les autorités de la ville vinssent, humbles et résignes, déposer à ses pieds les clefs de l'ancienne résidence des Tsars! Mais personne ne parut: les habitants avaient abandonné la ville sainte, et dans la nuit éclatèrent les sinistres lueurs de l'incendie! La fortune de Napoléon venait d'atteindre son zénith: depuis lors elle ne fit que décliner!

Quand on entre dans cette ville par la porte dite de Moscou (barrière de St. Petersbourg), son caractère de grandeur se perd complètement et elle devient alors semblable aux autres capitales et offre même moins de physionomie historique que Nuremberg, Lubeck et Danzig, où des églises et des maisons, datant de siècles différents, s'élèvent dans une sorte de diversité harmonieuse.

Les villes qui ont une histoire, dont les bâtiments sont comme des chroniques muettes de son passé, où dans chaque maison des générations entières après avoir traversé de bons et de mauvais jours se sont éteintes cédant la place à des générations nouvelles, ces villes, dis-je, ont pour moi un charme particulier qui me séduit et m'impressionne. Elles parlent à l'imagination beaucoup plus que ces villes modernes, comme Petersbourg et une partie de Berlin qu'on dirait être des champignons hâtifs poussés en une nuit par

ordre d'un des puissants de la terre! Je n'aime pas plus que je n'admire ces rues interminables, tirées au cordeau, cette double rangée de maisons froides et régulières comme des casernes, d'un style prétentieux qui s'éloigne de la pureté du goût et des règles de l'art. En les regardant, on serait tenté de leur appliquer le proverbe: vouloir et pouvoir, c'est deux! Ce que j'exige dans une maison, c'est qu'elle ait une certaine originalité pittoresque, ou bien, qu'elle soit un chef-d'oeuvre architectonique.

Comme je l'ai déjà dit, Moscou a été rebâtie depuis 1812 dans le style moderne auquel, pour complaire à une certaine manie nationale, on a ajouté une profusion de colonnes et de balcons. On n'y voit presque pas de maisons particulières remarquables par leur ancienneté. Dans les faubourgs on retrouve encore des maisons nationales construites en poutres superposées avec la façade sur la cour qui est séparée de la rue par une grille ou une clôture en bois. Ceci nous prouve qu'en Russie on ne faisait anciennement aucune différence entre l'architecture urbaine et l'architecture rurale.



Maisons russes nationales dans lés rues de Moscou.

Les églises rompent seules la monotonie du style moderne de Moscou. Elles s'élèvent tantôt au fond d'une large cour tantôt sur la rue même et apparaissent de loin comme de hauts arbustes des tropiques, entourés de plantes vulgaires du pays.

Leur architecture est, comme tout ce qui se rapporte au culte grec, soumise à des règles determinées, dont anciennement on ne s'écartait presque jamais. C'est pour cette raison que les anciennes églises qu'on y rencontre encore sont toutes d'un aspect assez uniforme, bien qu'au fond le style en soit noble et sévère.

Beaucoup de nos églises byzantines de l'Occident de l'Europe et même celles qui sont bâties dans le goût italien moderne, comme par exemple l'église de St. Pierre à Rome, présentent au fond le même caractère. Le vaisseau de l'église est ordinairement carré; au milieu, soutenue par des colonnes se trouve une coupole élevée représentant à l'intérieur en fresque le Christ bénissant le monde, comme dans les cathédrales de Novgorod et de St. Sophie à Kieff. Cette dernière a été probablement bâtie sur le modèle de l'église de St. Sophie à Constantinople. Le sanctuaire est séparé de la nef par une séparation assez élevée, avec trois portes conduisant à l'intérieur et qui se nomme ikonostasse. Extérieurement, à côté de la coupole principale se trouvent ordinairement encore deux autres coupoles de moindre grandeur, mais en général elles sont au nombre de quatre, une à chaque coin. Ces nombres ne sont pas arbitraires; car ils ont une signification symbolique qu'on peut expliquer ainsi: trois coupoles représentent la Trinité; cinq, Jésus et les quatre évangelistes; et treize, le Christ entouré des douze apôtres. Les cloches sont suspendues dans un clocher adjacent à l'église; là, où il n'y en a point dans une des campanilles du temple, qui sont pour lors construites en forme de tour. La coupole du milieu ouvre toujours sur la nef. Les anciennes églises n'ont généralement que des fenêtres très-petites et très-étroites; on en voit quelquefois une ou deux dans la nef et autant dans l'intérieur du sanctuaire; d'où vient, que les anciennes églises en Russie sont ordinairement plongées dans une ombre que le jour extérieur ne parvient pas à dissiper et que les cierges brûlant devant l'Ikonostasse éclairent seuls de leur pâle lumière.

Les églises principales bâties dans ces derniers temps sont toutes dans le style de l'église de St. Pierre à Rome,

par exemple les cathédrales de Kazan et d'Isaac à St. Petersbourg. Le temple inachevé du Sauveur à Moscou sera bâti dans un style byzantin moderne récemment adopté en Russie. On rencontre entr'autres beaucoup d'églises du temps de Cathérine II. dans le goût qu'on nomme style dégéneré des Jésuites, comme par exemple à Kieff.

La plus grande partie de Moscou est d'une architecture moderne: on trouve cependant certains quartiers originaux et d'un caractère historique tels que le Kremlin et le Kitaïgorod.

Les curiosités et les choses remarquables de cette ville ayant été déjà décrites dans une foule d'ouvrages, je me bornerai à quelques simples remarques.

L'étendue occupée par le Kremlin est celle d'une petite ville: on peut en faire le tour en une demie heure, et en une heure en y comprenant le Kitaïgorod, dont il n'est séparé que par une large place.

Les murailles crénelées, avec leurs tours et leurs trois portes et une partie de l'ancien palais des Tsars ne remontent pas au dela du 15. siècle*); le reste des édifices du Kremlin date du 18. siècle.

La Russie ne possède presque pas de ruines, par la raison que tous les édifices y étaient anciennement construits en bois.

On n'y trouve également pas de vestiges des temps antérieurs au Christianisme. Dans quelques unes des plus anciennes villes de l'empire on rencontre des églises bâties dans le 11e siècle. Toutes les habitations étaient en bois et même les fortifications et les remparts des villes étaient construits en poutres superposées**). Oléarius dit qu'en 1633 le Tsar habitait encore un palais en bois, quoique celui de pierre fut presque déjà achevé. La raison en était que les habitations en bois passaient alors pour les seules salubres.

*) L'église de Spass na borou est cependant du 12e siècle. Elle est plus ancienne même que Moscou.

**) Les murailles en bois des anciens Gelons, dans le pays des Scythes, dont parle Hérodote.

Les murs crénelés du Kremlin et les tours dont ils sont surmontés indiquent un architecte européen. Ils appartiennent à l'époque où le style gothique tombé en décadence n'avait pas encore était remplacé par un genre nouveau et determiné. Les traits principaux en sont cependant gothiques, mais il s'y trouve mêlé des ornements dans le goût italien moderne et un je ne sais quoi d'oriental et de tartare, impossible à qualifier, comme si l'architecte avait été influencé par l'aspect d'un pays si nouveau pour lui.

L'édifice le plus curieux et le plus extraordinaire est l'église de Wassili-Blagenoi, bâtie sur la place qui sépare le Kremlin du Kitaïgorod. Elle étale toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et à une certaine distance on pourrait la prendre pour un immense dragon aux éclatantes écailles accroupi et dormant. En 1554 Ivan Wassiliewitsch la fit bâtir par un architecte italien, en commémoration de la conquête de Kazan. On prétend que l'église terminée le Tsar demanda à l'architecte s'il se sentait capable de faire un édifice encore plus merveilleux et sur la réponse affirmative du malheureux artiste, cédant à un mouvement de vanité, il lui fit crever les yeux. C'était comme on le voit un maître d'humeur un peu singulière! Mais ce qu'il y a de remarquable c'est que dans le souvenir du peuple le prince passe encore pour un Tsar pieux, bienveillant, facile à tromper et d'un caractère irrésolu et vacillant*). Ainsi nous voyons dans les Niebelungen

*) Le nom de Jean (Ivan) si commun en Russie, y est aussi, comme chez la plupart des peuples européens, un nom symbolique, un sobriquet qui a la signification de benêt. L'équivalent chez les Allemands c'est le Hänschen et le Hanswurst, chez les Français le Jean-Jean, chez les Anglais le John-Bull. Le russe donne le nom d'Ivan-Ivanowitsch (Jean fils de Jean) à tous ceux dont il ignore le nom véritable et dont il veut s'amuser. C'est probablement pour cette raison que le terrible Ivan Wassiliewitsch de l'histoire apparait dans les chansons populaires, comme un autre bon roi Dagobert. Ce Tsar ordonne à son premier serviteur, à son grand-chambellan, Ivan-Ivanowitsch de venir lui tirer ses bottes; mais Ivan Iwanowitsch en vrai bon russe étendu à plat ventre sur le poële, ne se sent pas très disposé à obéir;

tradition poëtique de l'Allemagne, Attila (Etzel), le fléau de Dieu d'après l'histoire, représenté comme un bon-homme. Il en est de même de Charlemagne et de ses douze pairs. Les légendes populaires sont en contradiction continuelle avec l'histoire: mais elles n'en sont pas moins vraies pour cela; car ce que nous nommons histoire ne présente toujours qu'un seul côté des choses et par conséquent que la moitié de la vérité!

On construit maintenant au Kremlin un nouveau palais impérial. Du côté de la Moskva il étend son immense façade, et son énorme masse occupe peut-être trop de place au milieu de l'architecture délicate et fantastique des autres édifices.

Pour voir le Kremlin dans toute sa beauté féerique, il faut le contempler du pont Moskvoretskoi-most, comme j'ai eu l'occasion de le faire. Par une calme et magnifique nuit de Mai je revenais du quartier opposé: par ce vaste silence on n'entendait que le léger bruissement de la Moskva et à la clarté magique de la lune apparut devant moi le Kremlin, comme un conte en pierre des Mille et une nuits!

Sur la Krasnaïa Plostchad entre le Kremlin et le Kitaï-gorod commence l'immense bâtisse du bazar ou Gorod. Je crois que plusieurs heures ne suffiraient pas à parcourir ces longues et doubles rangées de boutiques et de magasins. C'est une foire qui dure toute l'année et où chaque marchandise a son emplacement déterminé: ici se trouvent les magasins de cuirs; là les cotonnades; plus loin les toiles etc.; aussi le voyageur doit rendre grâce à sa bonne étoile, si dans ses allées et venues à travers ces interminables passages il trouve enfin ce qu'il cherche. Des bazars de ce

---

il reste donc couché et s'adressant au poêle qu'il stimule de la main et du talon, il dit: Poêle, je t'ordonne de me porter vers le Tsar!" Ivan Wass.: „Mais Ivan-Ivanowitsch, le poêle ne t'obéit pas! Ivan Ivanow.: C'est très mal à lui! Ivan Wass.: Alors viens toi-même!" Voyant pour la première fois, sur le chemin de Tsarskoïe-Sélo une locomotive remorquant un train, un paysan s'écria: „Venez voir, Ivan Ivanowitsch qui se rend sur son poêle auprès du Tsar!"

genre existent dans toutes les villes de la Russie; mais celui de Moscou les surpasse tous en grandeur. Ils sont évidemment d'origine tartare et conviennent parfaitement à l'esprit d'association du peuple russe. On y trouve tout ce qu'on désire, mais à prix d'or! Devant la plus grande partie des boutiques se tiennent de jeunes garçons de 12 à 15 ans, habillés de longues redingotes, qui n'ont d'autre emploi que celui d'amener des chalands au marchand comme un chien de chasse bien dressé qui rabat le gibier. Dès que vous approchez de la boutique, il vient au devant de vous et vous engage avec force salutations, instances et flatteries à y entrer; mais si, insensible à ses prières, vous faites mine de vouloir passer outre alors il perd toute mesure, il vous barre le chemin et bien souvent joignant le fait à la parole, il vous appréhende au corps, il vous saisit par le bras ou le pan de l'habit et cherche à vous entrainer de force. Si malgré ces moyens extrêmes, vous persistez dans votre résolution, alors il vous relâche pour recommencer le même manège avec un autre passant. Heureusement qu'on n'a jamais à faire qu'à un seul de ces petits enjoleurs à la fois; car ils observent rigoureusement l'inviolabilité du territoire de la boutique voisine: aussi malheur à l'imprudent qui se hasarderait à marcher au milieu du passage, car alors il se trouverait exposé à un feu croisé d'importunités.

En Russie dans les magasins on ne rencontre presque pas de femmes du pays qui soient chargées de la vente: pas même dans les ateliers de modes, où des françaises et des allemandes sont placées comme directrices, les russes n'y étant employées que comme ouvrières.

Si au lieu d'aller en Egypte pour y chercher la femme libre, les Saint-Simoniens eussent fait un voyage en Russie, ils en seraient revenus peut-être plus satisfaits. Dans un état constitutionnel le roi règne, mais ne gouverne pas: dans une famille bien organisée c'est le mari qui règne et la femme qui gouverne; mais en Russie c'est tout le contraire! La condition des femmes y diffère selon les classes auxquelles elles appartiennent. Parmi les mougiks (paysans), et leur nombre s'élève à Moscou à 100,000, elles travaillent

bien moins que chez nous dans les campagnes. Les hommes y font même une partie des ouvrages du ménage: ils apportent l'eau, le bois et allument même le feu. Dans la bourgeoisie et la classe des marchands les femmes passent toute la journée à ne rien faire. La femme n'y a aucune idée de ce qui constitue une bonne ménagère allemande: c'est le mari qui fait tout et dirige même les affaires intérieures de la maison. Dans les classes supérieures les femmes sont ordinairement élevées dans des établissements où elles reçoivent une éducation bien supérieure à celle des hommes; mais ces instituts n'en font que des personnes du monde, des dames à la mode et non de bonnes ménagères. Parmi la haute noblesse cette règle est encore bien plus générale. De nos jours l'intérieur des ménages moscovites commence à se reformer et à devenir semblable à ce qu'on voit dans l'Occident. Dans un intérieur national russe tous les travaux du ménage sont remplis par des hommes, circonstance qui explique la disproportion qui existe à Moscou entre le sexe masculin et la population féminine. D'après un relevé statistique de l'année 1834 cette ville possédait 214,778 individus masculins et 133,784 femmes*).

Si vous avez la patience de lire les écriteaux qui indiquent le nom du propriétaire de chaque maison, vous en trouverez une sur trois appartenant à une femme. La même proportion se retrouve dans la propriété foncière! Il en résulte en Russie pour les femmes une importance réelle qui tient aux mutations rapides de la fortune des maris. En effet la propriété foncière y passe de main en main: par le service ou les emplois publics, le commerce et l'industrie manufacturière on acquiert en fort peu de temps une fortune considérable qu'on perd aussi avec la même rapidité. Dans le service public les abus et les malversations entrainent la confiscation des biens; dans le commerce les spé-

*) On ne saurait ajouter une foi complète aux chiffres statistiques publiés en Russie. Il se pourrait même que ceux-ci ne fussent pas entièrement exactes; néanmoins ils peuvent servir de terme de comparaison.

culations hasardeuses vers lesquelles le peuple russe est très porté, dissipent en un clin d'oeuil le capital du négociant et de l'industriel*). Toutes ces éventualités pourraient amener la ruine des familles, si dans leur prévoyance leurs chefs ne mettaient pas à l'abri du nom de leurs femmes leurs maisons et leurs popriétés. De nominal ce droit de possession devient réel et l'avenir n'est plus à redouter! Par ce moyen on parvient à rendre le bien du mari une propriété mobilière et celui de la femme une propriété immobilière et inattaquable, à l'abri du fisc et qui demeure intacte même après la disparition de celle du mari.

L'architecture moderne adoptée à Moscou, après l'incendie de 1812 a exercé une grande influence sur sa population. Jadis c'était une ville nobiliaire et maintenant c'est une cité manufacturière et commerciale. Un demi siècle auparavant sur les 8360 maisons particulières qu'elle possédait, 6400 appartenaient à la noblesse qui venait y passer l'hiver. A cette époque les nobles étaient trop fiers pour admettre des locataires ou des magasins dans leurs hôtels, bâtis entre cour et jardin, ou isolés par une cour latérale. Ces maisons construites soit dans le style national russe à un étage, soit à plusieurs étages dans le genre moderne et décorées avec élégance, n'étaient habitées que par le seigneur, sa famille et ses nombreux dvoroviés (serfs attachés au service de la maison seigneuriale). Les paysans cultivaient la terre et payaient la redevance au seigneur, qui vivait avec sa famille à Moscou. Son genre de vie moitié européen et moitié oriental se distinguait surtout par un grand luxe de dvoroviés et de chevaux. C'est même à cette dernière circonstance qu'il faut attribuer les ordonnances par lesquelles le gouvernement a cru devoir fixer le nombre des chevaux d'attelage, d'après le rang ou la condition des personnes.

*) Pour prouver à combien de chances les établissements industriels y sont exposés, je rapporterai qu'au dire de beaucoup de grands fabricants il faut dès les premières années pouvoir réaliser un bénéfice de 30 à 35 % si pour la première mise de fonds on a dû recourir à un emprunt au taux de 12 %.

Dans les autres pays on ne saurait se figurer, combien la domesticité était jadis nombreuse à Moscou. On m'a assuré que dans certaines maisons il y avait jusqu'à 1000 serfs et que des seigneurs même fort peu fortunés en entretenaient 20 ou 30. Il aurait été impossible de trouver une engeance plus paresseuse, plus oisive et plus désordonnée. Bien que chacun eût son travail fixe, qui souvent ne consistait qu'à balayer un seul escalier ou à apporter l'eau destinée à la table du maître, le service était toujours mal fait. La nourriture de ces serviteurs n'était pas délicate: pareille à celle des paysans elle ne se composait ordinairement que de pain, de stchi (soupe de choux) et de kvass (sorte de bière aigre). Leur habillement même ne différait presque pas de celui du peuple, et pour logis ils avaient l'isba (chambre noire et enfumée*).

La noblesse avec ses dvoroviés formait une masse de 250,000 habitants par conséquent la plus grande partie de la population moscovite. La moitié ou les deux tiers d'entr' eux allaient passer l'été dans leurs terres et ne revenaient en ville qu'à l'approche de l'hiver. Depuis l'incendie de 1812 cet état de choses a complètement changé! Les seigneurs, appauvris par ce désastre et hors d'état de rebâtir leurs maisons, furent obligés de renoncer à leur ancien genre de vie. Au lieu de venir à Moscou ils préférèrent passer l'hiver dans les villes des gouvernements, qui depuis cette époque ont prodigieusement gagné. Abandonné par la noblesse, mais repeuplé par une population manufacturière Moscou devint bientôt le centre industriel du pays. Les beaux hôtels, les palais, qui appartenaient jadis aux premières familles nobiliaires, sont de nos jours la propriété de fabricants et de marchands. Dans les principaux quartiers de Moscou, les rues sont bordées d'une rangée continue de maisons, parmi lesquelles on n'en rencontre presque pas, comme dans les autres parties de la ville qui soient situées au fond

*) Pour plaire aux russomanes qui prétendent à une assez proche parenté nationale avec les Grecs, je ferai observer qu'Homère fait mention de l'isba. (Iliade II, 414.)

d'une cour ayant portaie sur la rue. Dans les rues principales les maisons ont 3 et 4 étages avec un rez de chaussée occupé par des magasins. Certaines rues, comme par exemple le pont des maréchaux, peuvent rivaliser avec les plus belles des premières villes d'Europe. De nos jours c'est le fabricant avec ses mille ouvriers qui remplace l'opulent grand seigneur d'autrefois entouré de ses nombreux serviteurs. Mais le changement le plus sensible a été la diminution des dvoroviés réduits maintenant au nécessaire; mais dont le nombre est néanmoins beaucoup plus considérable qu'ailleurs. Il n'y a plus que quelques vieux boyars, quelques grands seigneurs de l'ancien régime tels que le prince Galitzine, qui aient conservé autour d'eux un nombreux domestique. Mais la noblesse en général a reconnu l'avantage d'un nombre de domestiques proportionné au service et permet aux dvoroviés superflus d'aller s'engager autre part moyennant une certaine redevance. Ceux qui ont contracté le genre de vie et les habitudes de l'Occident préfèrent à leurs propres serfs des domestiques appartenant à d'autres seigneurs.

C'est ainsi que dans l'espace d'une trentaine d'années l'aspect extérieur et le caractère de la population moscovite ont totalement changé; aussi celui qui aurait vu cette ville il y a 50 ans ne la reconnaîtrait plus aujourd'hui. Jusqu'à présent personne n'a encore essayé de déterminer l'influence qu'exerce Moscou sur les décisions du gouvernement. L'amour et l'attachement du peuple russe pour Moscou, la blanche et sainte mère de pierre, joint à son importance comme foyer d'activité de la région industrielle forcent bien souvent la main au gouvernement et l'obligent à se régler sur l'opinion de cette vieille résidence et à prendre certaines mesures qu'il n'aurait pas prises de son plein gré. On prétend qu'il était question il y a quelques années d'incorporer complètement la Pologne à la Russie mais qu'une députation moscovite démontra l'influence pernicieuse qu'exercerait cette mesure sur l'industrie manufacturière et commerciale de l'intérieur de l'empire et que par suite le projet fut abandonné.

J'ai déjà eu occasion de remarquer qu'une des lacunes

les plus importantes de l'état social de la Russie était celle qui résulte de l'absence d'un tiers état. En effet dans l'Occident cette classe moyenne, soutenue par l'esprit municipal et fière de sa position et de ses lumières a été l'un des mobiles les plus actifs de civilisation au moyen âge. Mais quand on jette les yeux sur l'histoire des peuples slaves, on croirait qu'une cause mystérieuse a rendu impossible le développement d'un tiers état. Cette absence se remarque non seulement chez le peuple russe, mais parmi toutes les races slaves, sans exception: chez les Polonais comme chez les Bohêmes, où la population des villes est presque entièrement allemande et n'est après tout qu'un produit étranger, qu'une pousse sans vigueur greffée sur le tronc de l'arbre slave par l'influence germanique et le contact avec l'Occident.

Depuis plus d'un demi siècle tous les efforts du gouvernement russe ont été dirigés vers la formation d'un tiers état. Cathérine II. publia le statut des villes et plusieurs autres ordonnances touchant leur organisation intérieure, qu'elle chercha à rendre semblable à celle de l'Allemagne. Mais ce demi siècle d'expérience nous prouve déjà suffisamment que le résultat est encore loin d'avoir répondu à l'attente et que cette législation semi-allemande n'est qu'une oeuvre manquée. Basées sur l'esprit de corporation, ces lois ne pouvaient s'harmoniser ni avec les moeurs ni avec les habitudes ni avec les opinions du peuple russe éminemment doué de l'esprit d'association*).

Je crois même qu'elles ne parviendront jamais à s'y acclimater. Le mouvement industriel en Russie a pris au contraire un développement prodigieux qui doit necessairement produire à la longue une classe intermédiaire, dont l'avenir déterminera le caractère spécial.

Le russe a une disposition merveilleuse pour toute

*) En parlant plus loin de l'organisation des villes en Russie, je dirai aussi un mot sur la corporation et l'association, deux choses tout à fait opposées et qui forment le véritable terrain sur lequel a lieu en Occident la lutte sociale de deux grands partis.

chose: par sa facilité à améliorer sa position sociale il l'emporte peut-être sur toutes les autres nations; mais ce qui caractérise par dessus tout l'allemand, l'attachement à sa classe, l'amour de son métier et du travail même de ses mains, le russe ne le connaît pas! L'artisan allemand fidèle à l'état qu'il a choisi ne voudrait le changer contre aucun autre: il s'en acquitte avec amour et une certaine fierté: il met son honneur à s'y perfectionner et sa joie dans la réussite de son oeuvre: sa position lui semble un decret de la providence, qui lui fait un devoir d'y demeurer.

Chez le russe c'est tout l'opposé! Le plus souvent c'est le hasard seul qui décide du métier qu'il embrassera. S'il est fils de serf, c'est le seigneur qui lui dit: tu seras cordonnier, cuisinier ou tailleur. Pour remplir les différents métiers nécessaires dans un régiment, le colonel ordonne de désigner tant de selliers, d'écrivains ou de musiciens, et la chancellerie du régiment exécute ses ordres sans hésiter. Ce qu'il y a d'étonnant c'est que ce choix fait pour ainsi dire au hasard, sans consulter ni les dispositions ni le goût de ces artisans improvisés, est ordinairement couronné d'un plein succès. Obligés par le service à persévérer, ils n'abandonnent pas leur partie et finissent bientôt par s'y perfectionner réellement. Quelle que soit au surplus la volonté qui ait présidé aux choix des métiers, on peut être sûr qu' aucun de ces artisans n'aura d'attachement pour son état. L'artisan russe n'a aucune idée du prix de son travail; aussi exige-t-il pour la plupart du temps ce qu'il croit pouvoir obtenir. Sans émulation et sans amour propre stimulant de tout bon travail, le russe ne cherche pas à perfectionner et se contente de l'apparence: quant à sa bonne réputation d'ouvrier il y est parfaitement indifférent. Mécontent de son métier il l'abandonne, pour en choisir un autre: de cordonnier il se fait tailleur ou menusier, et passe ainsi avec la plus grande insouciance d'un métier à un art et d'un art à la première industrie venue. Parvient-il à amasser un peu d'argent, aussitôt il s'empresse de faire l'achat d'un cheval et d'une voiture, se fait roulier, voyage du sud au nord, d'un gouvernement à l'autre, et si le bonheur fa-

vorise ses petites spéculations, il ne tarde pas à s'établir pour devenir au bout de quelques années un riche marchand. Ceci est sauf quelques légères variantes l'histoire de la plupart des négociants et des fabricants de ce pays.

Le marchand fait comme l'artisan! Comme lui il n'a aucune prédilection pour son état et n'envisage le commerce que comme un moyen de gagner de l'argent. S'il a plusieurs fils, il n'en destine qu'un seul au commerce et cela uniquement pour avoir plus tard un aide sur lequel il puisse compter. Aux autres il s'empresse de donner une éducation qui les mette en état d'entrer au service militaire ou dans l'administration et d'acquerir la noblesse. L'argent et les honneurs voilà les deux idoles du peuple russe! Tant qu'il n'est pas sorti de sa condition le paysan est bon, simple et honnête; mais dès qu'il passe à l'état de marchand ou de spéculateur il se pervertit entièrement et devient un fripon fieffé. Les désavantages qui résultent de cette fluctuation continuelle parmi les classes secondaires du peuple ne pouvaient échapper à l'oeil du gouvernement: il résolut donc d'y apporter un remède et pour créer une bourgeoisie stable et vraiment utile il institua la classe des bourgeois honoraires dont j'ai déjà parlé. Je suis persuadé, que le surcroit d'activité qui se fait sentir dans l'industrie manufacturière du pays favorisera le développement d'un tiers état et servira à le consolider. Le commerce ne peut jamais donner à la bourgeoisie le caractère de stabilité, qui en fait la principale force; car le négociant et surtout le marchand russe encore très ignorant de ce qui constitue le commerce, dans l'acception véritable du mot, n'est arrêté par aucun obstacle et si tel est son bon plaisir, il peut d'un moment à l'autre fermer sa boutique ou clore son magasin. Il n'en est pas ainsi du fabricant! Enchaîné à son industrie par la mise de fonds, sa fabrique, ses machines et toute la somme d'agents physiques et intelligents qu'il emploie, il est beaucoup moins libre que le négociant et ne saurait par conséquent changer d'état aussi facilement que lui. De plus les études necessaires à tout industriel, les connaissances théoriques et pratiques qu'exige la fabrication même du plus

simple produit donne au fabricant ce caractère de constance ou de stabilité si favorable au tiers état. On peut donc espérer sans présomption que le développement rapide de l'industrie manufacturière en Russie dotera le pays d'une bourgeoisie plus forte et plus réelle. Cependant on doit avouer qu'aujourd'hui la base de tout tiers état bien constitué c'est à dire la petite bourgeoisie n'existe pas encore. La partie supérieure de cette classe finit toujours par se confondre avec la noblesse, mais la couche inférieure celle sur laquelle elle s'appuie, les artisans et les industriels sont malheureusement trop démoralisés pour servir de noyau à cette classe nouvelle. Vouloir l'arracher à la démoralisation qui la ronge en instituant des corporations régulières d'arts et métiers serait, à mon avis, une oeuvre impossible ou stérile, car le caractère national entièrement porté vers l'association se refuse au joug de la corporation. L'exemple, l'aiguillon de l'amour propre et la concurrence sont encore ce qui a exercé l'influence la plus salutaire sur cette classe. Une grande partie des métiers sont pratiqués dans les villes par des allemands: aussi dès qu'un russe veut faire l'éloge d'un travail et dire qu'un objet est bien confectionné il dit: c'est un travail allemand (némétskaïa rabota). L'exemple et la concurrence étrangère ont eu quelquefois pour résultat d'obliger l'ouvrier russe à soigner son travail et à garder un prix fixe. Malheureusement les nouveaux ouvriers étrangers n'ont pas su maintenir la bonne réputation de leurs devanciers et depuis quelques années la solidité du travail et les mots némétskaïa rabota ont cessé d'être synonymes.

La production industrielle prend en Russie la forme nationale de la commune et l'on voit des villages entiers adonnés au même métier: ici on ne fait que des bottes, là que des tables ou des chaises, plus loin tous les habitants sans exception sont chapeliers ou tailleurs. Ces communes industrielles se retrouvent dans toutes les parties de l'empire.

Pour résumer je dirai donc que le russe est un excellent ouvrier de fabrique mais un détestable artisan: de plus

qu'il aime l'association mais ne pourra jamais se faire au régime des maîtrises.

A Moscou les caves ne sont pas habitées et il n'y a pas de mansardes. Cela tient à ce que la populace proprement dite y a été jusqu'à présent inconnue. De nos jours elle commence cependant à paraître. Jadis il n'y avait que deux sortes de gens auxquels ce nom pouvait être donné: les paysans et les dvoroviés. Comme paysan, l'homme du peuple était libre et appartenait à une commune quelconque, dont il était membre et de laquelle il avait le droit de réclamer un lot de terre. S'il était serf, il jouissait d'une partie de la terre seigneuriale et avait une maison. Pour les dvoroviés c'était le seigneur qui était obligé de subvenir à leur entretien, de les loger, de les habiller et de les nourrir. Mais on ne connaissait pas à Moscou de gens n'ayant ni feu ni aucun moyen d'existence fixe, en un mot des prolétaires.

L'état de soldat est l'une des formes par lesquelles s'acquiert en Russie la liberté personnelle et se rompt le lien qui attache le serf au seigneur. A l'expiration de ses années de service le soldat devient entièrement libre; mais cette liberté sans propriété est celle de l'oiseau dans les airs. L'empereur actuel a réduit le temps du service militaire et a introduit entre l'activité et la retraite un système de congé illimité dans le but de rendre le soldat à la vie civile, ce qui n'arrive malheureusement pas; les liens avec la famille, la commune et le seigneur une fois brisés ne peuvent se renouer que très difficilement. Si on ne réussit pas à les fixer comme propriétaires libres sur les terres de la couronne comme le gouvernement a déjà essayé de le faire, ils pourront devenir le germe d'une populace.

Dans toutes les villes on rencontre ordinairement des types originaux et des costumes pittoresques: A Hambourg par exemple c'est le Vierländer, à Berlin l'habitant de l'Oderbruch, à Leipsik l'Altenbourgeois, mais ces exceptions deviennent de jour en jour plus rares; car en s'établissant dans une ville l'habitant des campagnes s'empresse d'adopter le costume de la majorité. A Moscou toutes les classes

à Moscou toutes les classes inférieures, par conséquent les $\frac{9}{10}$ de la population ont conservé leur costume national: de là vient ce mélange d'habillements tout à fait extraordinaires et caractéristiques.

Un des types les plus curieux est celui du dvornik (valet de cour et portier). Hiver comme été, nuit et jour, il passe sa vie sous la porte cochère dans la cour ou sur la rue, qu'il est obligé d'entretenir dans un état de propreté convenable: sans quoi gare à lui, le boudoschnik ne plaisante pas! Soir et matin on le voit, armé d'un balai, nettoyer sans relâche les trottoirs ou l'intérieur de la cour, dont il est le maître absolu et dont il tire son nom. Chargé par le propriétaire du soin de veiller sur la maison, il lui sert d'intermédiaire avec les locataires, dont il est le factotum et tout ce qui a rapport, soit au loyer soit aux réparations, le regarde. C'est aussi à lui que s'adresse la police pour tout ce qui concerne les locataires: ont ils besoin d'un permis de séjour, d'un visa de passeport ou de tout autre certificat de police, c'est toujours au dvornik qu'on a recours: c'est l'homme universel, dont ne sauraient se passer, ni le propriétaire, ni les locataires, ni la police, qui en fait son bras droit dans chaque maison. Cet emploi recherché par les paysans est souvent rempli par des soldats congédiés.



Un Boudoschnik à Moscou.

Le Boudoschnik est à la rue, ce que le dvornik est à la maison. Au coin des principales rues se trouve ordinairement une petite maisonnette en bois, près de laquelle, majestueusement appuyé sur sa hallebarde, se tient nuit et jour l'impassible boudoschnik (soldat de police chargé de surveiller l'ordre et la propreté des rues). Il a deux remplaçants pour le relever. Connaissant les locataires de toutes les maisons de sa rue, il est à même de donner sur chacun d'eux les plus amples renseignements. Exposé à toutes les intempéries, brûlé par le soleil ou engourdi par le froid, il ne quitte pas son poste et remplit son rôle d'observateur muet avec une gravité et un stoicisme dignes d'un meilleur sort. Qu'un étranger s'adresse à lui pour obtenir quelques informations, point d'argent point de suisse, il répond niet (non), mais bientôt fatigué par les questions importunes de l'étranger, il rompt brusquement la conversation en indiquant du doigt une autre rue et la guérite du boudoschnik voisin. Que notre voyageur mette par mégarde sa main à la poche, aussitôt un éclair d'intelligence anime cette figure jusque là impassible, la vie se manifeste dans cette statue et vous voyez aussitôt devant vous l'homme le plus dispos et le plus serviable. Mais si, trompé dans son attente, il reconnait son erreur, alors clignant de l'oeil et le sourire sur les lèvres, il murmure bien doucement: a na vodkou barine? (et le pour-boire, monsieur?*). Le pour-boire est également puissant dans toutes les parties de l'empire; mais le peuple de Petersbourg plus policé ne se sert que du mot *na tschai* (pour le thé), tandis que le mos-

*) Après avoir créé la terre, Dieu pensa à la peupler; il forma donc à cet effet les différentes nations et leur distribua à chacune une partie du globe terrestre. Le russe obtint aussi pour sa part des biens et de la terre en abondance. Ce partage terminé, le bon Dieu demanda à ces peuples, s'ils étaient contents, tous répondirent oui, hormis le russe, qui ôtant son bonnet et s'approchant du Créateur, lui dit: a na vodkou tschto jé (et le pour-boire, seigneur?).

(Plaisanterie populaire russe.)

covite plus sincère vous dira sans détour: *na votkou* (pour eau-de-vie).



Un Isvostchik.

Un des types les plus singuliers des villes et particulièrement de Moscou est l'Isvostchik (cocher de fiacre). On voit dans ce pays peu de gens à cheval: le russe à l'exception du Cosaque, n'est pas cavalier de nature, mais comme cocher aucun autre peuple ne l'égale. L'idéal du genre est incontestablement l'Isvostchik! Sur toute la terre du bon Dieu, rien de plus aimable, de plus joli, de plus adroit et de plus rusé que lui! Il commence ordinairement ce métier dans la maison d'un seigneur, où, à l'âge de 12 ans, il sert comme postillon. A peine sorti de l'enfance et par tous les temps ce gamin est à cheval presque jour et nuit. Combien n'en ai-je pas vu dormir en selle du plus doux sommeil, par un froid de 18 à 20 degrés! Mais ce qui surprend plus encore c'est l'adresse, l'habileté, le coup d'oeil sûr, avec lesquels il dirige la voiture et conduit ses deux chevaux de devant qu'il lance ordinairement au grand trot. A 17 ou 18 ans il cesse le métier de postillon pour s'élever à celui de cocher. S'il ne trouve pas à se placer dans une maison particulière il s'engage chez un loueur de voitures et devient Isvostchik. Avec le temps il amasse un peu d'argent et finit par s'acheter un cheval et un droschki (fiacre). Dès lors, il passe sa vie sur le pavé; voiturant tous ceux que le ciel lui envoie, il ne se donne pas même le temps de dîner à son aise et profite d'un intervalle entre

deux courses pour donner à son cheval un peu d'avoine qu'il porte toujours avec lui. Frugal à l'excès il ne dépense presque rien pour sa nourriture et ne retourne que vers les 4 à 5 heures du matin à la maison, où lui et son cheval se reposent. La politesse, la décence et la patience sont les attributs distinctifs de l'isvostschik. Dans la rue le passant bien habillé n'a besoin que de se retourner une fois pour voir arriver à toute bride une demi douzaine d'entr' eux lui offrant leurs services et l'engageant avec les plus vives instances à monter dans leurs voitures. Rien ne saurait égaler leur empressement, les quolibets et les sarcasmes qu'ils s'adressent mutuellement, avant que le choix n'ait été fait, et les injures qu'ils disent à celui que le sort a favorisé. La surveillance que la police exerce sur les isvostschiks est très sévère. Celui qui écrase un passant, est arrêté et livré à la police, et on le fait soldat, si l'individu est mort des suites de sa blessure. Dans le cas contraire il reçoit une punition corporelle très sévère et son cheval est confisqué au profit du dépot des pompiers.

Parmi les types caractéristiques nous mentionnerons encore la figure exceptionnelle du Plotnik (charpentier). Cette classe jouit en Russie d'une très grande importance, car la plus grande partie des bâtiments y sont en bois. Dans les campagnes tous les paysans manient la hache, et les plus habiles d'entr'eux deviennent charpentiers dans les villes, sans cependant y former, comme en Allemagne, des corporations permanentes. Rien ne peut se comparer à leur adresse. C'est ici que se révèle le caractère national et les talents qui ont tant contribué au développement de la puissance matérielle de la Russie. Les Plotniks russes joignent à l'obéissance absolue le sentiment inné de la mesure exacte, un coup d'oeil sûr, le talent pratique des arrangements convenables et enfin le don d'exécuter même de véritables chefs-d'oeuvre avec les moyens les plus bornés et les outils les plus grossiers. Les charpentiers de Moscou forment une association parfaitement organisée, obéissant à des chefs électifs et à des règlements qu'ils se sont donnés à eux-mêmes, sans aucune intervention de la part du gouvernement. Le besoin,

l'amour de l'ordre et la sympathie ont inventé cette sorte d'union nationale. Ce qu'il y a de surprenant c'est la justesse du coup d'oeil, la rapidité de conception et l'adresse, avec laquelle ces charpentiers, type du peuple russe, exécutent ce qu'ils ont conçu. Le véritable plotnik ne connaît d'autre instrument que la hache et le ciseau: avec eux il parcourt l'empire, cherchant du travail qu'il trouve toujours. Le charpentier allemand possède la pratique et la théorie de son métier: parfaitement instruit de tout ce qui s'y rapporte il emploie en travaillant une masse d'instruments divers, mais si on voulait comparer son ouvrage à celui que le plotnik russe confectionne au seul moyen de sa hache, on serait obligé de convenir qu'il ne lui est supérieur en rien et que bien souvent sous le rapport de l'utilité celui du plotnik a l'avantage. Quand on regarde les légères coupures qui ornent les maisons de paysans, on croirait qu'il n'a pas été possible de les faire avec des instruments aussi lourds et aussi imparfaits que ceux du plotnik. Pour préserver son peuple de l'amollissement Lycurgue ne permit aux Lacédemoniens que l'emploi de la hache et de la scie. L'exemple du plotnik russe ne prouve-t-il pas que le génie créateur d'un peuple naturellement doué de goût ne saurait être arrêté par la grossièreté et l'imperfection des moyens? Le plotnik des campagnes méprise même la scie, dont le plotnik moscovite sait déjà très bien se servir. Dans le nord de l'empire, où le bois est encore en surabondance, le paysan qui a besoin d'une planche, se la procure en abattant un arbre qu'il réduit à coups de hache à l'épaisseur voulue.

Quand on connaît la passion du peuple russe pour les voyages, la quantité d'individus allant comme industriels ou colporteurs d'un bout de l'empire à l'autre, l'adoration et le respect du dernier des paysans pour Moscou et son désir si naturel de voir cette ville au moins une fois dans sa vie, on comprend, que Moscou doit présenter la réunion de tous les types et de toutes les races répandues sur l'immense territoire de cet empire. Ce n'est pas dans la noblesse qu'il faut étudier la physionomie nationale slave. Par sa position, son éducation et son genre de vie elle est trop éloignée

du peuple proprement dit chez lequel l'empreinte slavonne s'est transmise avec beaucoup plus de pureté. Le plus pur sang slave me paraît s'être conservé dans le clergé, qui depuis 8 siècles forme dans l'état une sorte de caste distincte et séparée des autres classes, auxquelles elle ne s'allie que fort rarement.

Le peuple qu'on voit à Moscou, appartient en grande partie aux gouvernements de la Grande-Russie, habitée par la belle et forte race des slaves septentrionaux. Au nord et au nord-est elle s'est mélangée avec le peuple aborigène des Tschoudes: à l'est, au sud-est et au midi avec des races mongoles et tartares, et à l'ouest avec d'autres peuplades slaves, notamment celle de la Petite-Russie, de la Russie-Blanche et enfin avec les Lithouaniens. De toutes les races slaves celle qui habite la Grande-Russie, est la plus nombreuse: elle s'élève à 34 ou 36 millions. De même que les Français et les Allemands, elle parle une lange commune à tous.

Le Grand-Russien a la charpente osseuse solidement bâtie, la taille moyenne et bien prise, le cou fort et les épaules larges. La partie postérieure de la tête forme avec la nuque une ligne presque droite, signe certain de l'amour physique: les muscles ne sont pas saillants et quoique les chairs soient arrondies, on ne voit que fort peu de personnes d'une corpulence excessive: tous les membres, surtout les mains et les pieds sont bien formés; de là l'adresse et la grâce des mouvements. Le front est étroit et proéminent, la chevelure abondante, blonde ou chatain clair; la calvitie très rare; les yeux de couleur bleue, grise ou brun clair sont ordinairement petits et enfoncés dans la tête; le nez droit et peu saillant; la bouche bien faite, les dents belles, les oreilles petites et collées contre la tête; la barbe courte et frisée, le teint rarement frais et le plus souvent basané. Les mouvements sont vifs; la position du corps naturelle et la démarche plus légère et plus élégante que chez les peuples d'origine germanique. L'expression du visage habituellement mobile, fine et spirituelle, est empreinte d'une bonté qui cependant manque de franchise.

Dans les provinces, où la population s'est croisée avec des races tartares et mongoles, on trouve beaucoup plus d'yeux et de cheveux noirs. Les pommettes des joues sont plus saillantes, le nez plus aplati et plus gros, la bouche plus grande, les lèvres plus épaisses. Les habitants de la Grande-Russie sont en général de très beaux hommes. J'y ai vu beaucoup de vieillards à la chevelure et à la barbe blanches qu'un peintre aurait pû prendre pour modèle. Le costume est tout à fait pittoresque: en été il rappelle celui des anciens Grecs et ne saurait être comparé à l'habillement des Scandinaves, des Allemands et des Français. L'extérieur des femmes est moins favorable et dans la plus grande partie de l'empire le costume qu'elles portent n'est rien moins que gracieux. L'ornement de la Russe est joli, mais elles ont la singulière habitude de mettre la taille immédiatement sous les bras et d'attacher leur robe au dessus du sein et non au dessous, comme partout ailleurs. Elles portent aux pieds des lapti avec des bandelettes roulées autour de la jambe ou des bottes d'un effet très disgracieux. Il est donc difficile de parler de leur tournure. En général elles sont petites de taille et disposées à l'embonpoint ce qui aux yeux des hommes du pays est une beauté. Elles se fardent et teignent quelquefois leurs dents en noir, mais cette mode est presque passée. Dans le gouvernement de Jaroslaff on trouve cependant une quantité de femmes et de filles d'une grande beauté.

Je n'ai jamais vu de russe contrefait ou bossu, et d'après les renseignements que j'ai pris, les difformités sont en général fort rares. La vue et l'ouïe sont très fortes et se conservent sans altération jusqu'à l'âge le plus avancé. Les russes sont non seulement endurcis, mais encore presqu' insensibles au froid, au chaud et à la douleur physique. Le peuple de la Grande-Russie ne possède pas la ténacité patiente de l'allemand pour le travail; mais il lui est bien supérieur quand il s'agit de supporter la chaleur, le froid, la faim, la soif, les souffrances physiques et toutes sortes de fatigues. La légèreté et la grâce des mouvements du corps rendent le paysan de la Grande-Russie très porté à

la danse. Celle des femmes entr'elles ou avec les hommes est ordinairement sérieuse et lente; mais les hommes entr' eux, et surtout les Cosaques, s'y livrent avec une passion, une vivacité de gestes et de pantomimes tout à fait caractéristiques. La voix des hommes, lorsqu'ils chantent, est d'une étendue, d'un timbre et d'une douceur vraiment remarquables: quelle qu'en soit le volume ou la force, elle n'est jamais criarde. Les femmes chantent beaucoup plus rarement que les hommes.

Au sud de Moscou, dans le gouvernement de Koursk, habite une race particulière et des plus curieuses. La taille ramassée et lourde, la tête presque quadrangulaire, mais plus large que longue, le front étroit entouré d'une chevelure de couleur noisette, les yeux d'un brun jaunâtre, le nez court et droit, l'espace démésuré entre la lèvre supérieure et le nez, — tous ces traits composent un type tout différent du reste de la Grande-Russie. Il se pourrait bien que ce fussent les descendants des anciens Drévlaniés, dont parle Nestor. Pour mettre un terme aux brigandages de cette population, l'autorité a été obligée, même sous le règne de Cathérine II, de faire abattre les bois sur une étendue d'une demi lieue des deux côtés des principales routes. Cela n'empèche pas, que même de nos jours on entende sans cesse parler d'accidents arrivés sur les grandes routes de cette contrée et tandis que dans le reste de l'empire on voyage nuit et jour avec la plus grande sécurité, il faut prendre ici des mesures de précaution fort peu honorables pour les habitants. On m'a parlé d'une famille de paysans, nommée Woropan, chez laquelle la passion du brigandage semble être héréditaire, aussi y a-t-il toujours un de ses membres en route pour la Sibérie. La servitude est très douce dans ces parages: l'autorité seigneuriale y trouve une forte résistance dans cette population violente et vindicative, portée au brigandage, au meurtre, à l'incendie et toujours prête à un coup de main: aussi le peuple n'y est-il soumis à aucune corvée et ne paie-t-il que l'obrok. Néanmoins, comme il est actif et laborieux, il jouit d'une certaine aisance et s'adonne avec succès au jardinage.

Après les habitants de la Grande-Russie viennent sous le rapport du nombre les Petits-Russiens, dont la population entière peut être évaluée à plus de six millions. On les voit rarement à Moscou, qu'ils considèrent encore comme une ville étrangère et à laquelle ils préfèrent Kieff, leur ancienne capitale. J'en parlerai donc plus tard avec plus de détail.

La population de la Russie-Blanche est incontestablement la moins vigoureuse de toutes les races slaves; aussi a-t-elle l'air d'un peuple abâtardi. Son extérieur porte l'empreinte de cette décadence; le visage est long et étroit, le nez pointu, le cou grêle, la poitrine et les hanches étroites, les jambes minces, les cheveux blonds, c'est à dire dans les parties où le croisement avec les races tartares et mongoles n'a pas donné une nuance plus foncée aux cheveux et aux yeux, dont la couleur est invariablement bleue ou grise. Les habitants de la Russie-Blanche sont peu enclins aux plaisirs de l'amour: leurs femmes sont petites, faibles de corps et peu fécondes; mais ils ont un grand attachement pour leur pays et leurs familles. Ils sont doux, pieux et soumis à toute autorité, même à celle de leurs seigneurs, qui sont pour la plupart polonais et catholiques et que pour cette raison ils haïssent profondément. Au lieu de la pelisse en peau de mouton, usitée chez les habitans de la Grande-Russie, ils portent un vêtement en drap gris, qu'ils nomment *switka*, et un feutre sans bords, de la même couleur. On les rencontre en hiver sur la route de Riga avec leur traineau étroit et long, attelé d'un seul cheval et chargé de chanvre ou de lin. Silencieux, mornes et tristes ils tiennent sur leurs genoux un morceau de terre gelée, sur laquelle ils arrangent pour se chauffer un petit feu de copeaux. Leur nourriture se compose uniquement de gruau, de blé de sarrasin, de pain et de miel; pour la viande ils n'en mangent que fort rarement. Ils vivent sous le joug des corvées les plus pénibles, d'autant plus difficiles à supporter, que la faiblesse de leur constitution les rend impropres au travail, et ce qui les énerve encore davantage c'est leur abus immoderé d'eau de vie. Ne pouvant faute de communica-

tions exporter leurs grains, les seigneurs sont obligés d'en distiller de l'eau de vie, dont ils imposent l'achat à leurs fermiers juifs, qui ensuite le débitent en détail. Obligés par contract à vendre une certaine quantité d'eau de vie, ces derniers employent tous les moyens de séduction pour disposer les paysans à en boire davantage, et il en résulte la démoralisation et la ruine complètes du peuple qui vend à ces juifs jusqu'à la récolte encore sur pied.

Le voisin le plus proche de l'habitant de la Russie-Blanche est le Lithouanien. Diamétralement opposés aux premiers les Lithouaniens forment une race forte et vigoureuse. Ceux qui peuplent la Samogitie ont la charpente osseuse très solide, tandis que ceux des environs de Wilna sont grands et élancés, larges d'épaules et minces des hanches. Ils ont la tête haute, large d'en haut et fortement développée à la partie postérieure du crâne. Au lieu de porter la moustache retroussée en l'air, comme le Petit-Russien, ils la rabatent vers le menton. Loin d'être énervés et mous, ils sont sensuels, fanatiques emportés, enclins à la boisson et à la vengeance. Les femmes y sont bien faites et jolies, et le duvet qui couvre ordinairement leur lèvre supérieure, fait l'effet d'une petite moustache tout à fait gracieuse. Très unis entr'eux ils sont en général mal disposés envers le seigneur, et sans être autrement voleurs et fourbes, ils ne se font aucun scrupule d'enlever des chevaux. Aussi les Lettois leurs voisins les appellent voleurs de chevaux, tandis que les Samogitiens les nomment en revanche voleurs de pourceaux.

Chapitre III.

Départ de Moscou. — Les étourneaux (skvortzi). — Le couvent de Troitzkaïa Sergievskaïa Lavra. — Son importance et son histoire. — Occupations et régime du couvent. — Le professeur Goloubinsky. — Le clocher. — La cathédrale Ousspensky Sobore (Assomption de la vierge). — Les tombeaux des Tsars et des princes. — Église de la Trinité. — Smoges remarquables. — Le saint suaire d'après les légendes de l'Église orientale et occidentale. — Le dogme du Purgatoire. — St. Sophie et ses trois filles. — Le trésor du couvent. — Le monceau de perles. — La cellule d'un moine. — Existence monacale en Russie. — Le réfectoire. — L'hôpital. — La bibliothèque. — Anciens signes de musique slave. — Miniatures russes. — École pour les pauvres. — L'académie théologique. — Mendiants. — Une république de corbeaux. — Départ de Troïtza. — Peresslaff-Zalessky. — Villages à églises de pierre ou de bois. — Couvent de St. Nicaise. — Le lac Plesschteïerskoe. Le monument d'Ivan. — Construction des villages dans le gouvernement Jaroslaff. — Rostoff et sa foire. — Villages de jardiniers.

Le 12 Mai de grand matin je quittai Moscou accompagné de toute ma société. Le temps était magnifique et un beau soleil faisait reluire les innombrables coupoles dorées de l'ancienne résidence des Tsars. Peu à peu la ville disparut à l'horizon. A quelque distance de Moscou la chaussée finit et on s'engage dans une route sablonneuse que nous parcourûmes assez rapidement grâce à la bonté des chevaux de poste. Les premiers villages que nous traversâmes, étaient pauvres et de chétive apparence: les habitations en général petites et peu commodes. A côté de chacune d'elles on voyait un pieu très élevé, au bout duquel était disposé un nid d'étourneaux. Cette coutume

très-répandue dans la Grande-Russie semble reposer sur une ancienne croyance populaire. Nous rencontrions à chaque instant des groupes d'hommes, de femmes, d'ouvriers et d'artisans se rendant en pélerinage à Troïtza. Ici je remarquai une certaine variété dans la mise des hommes selon leur plus ou moins de fortune: le caftan en drap gris, avec lequel le paysan porte ordinairement des lapti, et le caftan en drap brun ou bleu, avec lequel les bottes semblent de rigueur. La plus grande partie des femmes portaient une robe en étoffe de laine blanche, dépassant un peu le genou et sur la tête un mouchoir qui leur cachait aussi la bouche. Cette habitude doit être un reste de moeurs orientales. Autrefois chez ce peuple, comme de nos jours au Caucase, il n'était pas d'usage d'avoir la bouche découverte: maintenant encore les femmes du peuple se la couvrent, mais seulement en voyageant.

A trois relais de Moscou nous atteignîmes vers midi le celèbre couvent Troïtzko-Sergievskaïa Lavra, situé à une dizaine de milles de cette ville.

Ce couvent si connu dans l'histoire de Russie a été fondé en 1330 par un habitant de Rostoff, canonisé plus tard sous le nom de St. Serge Radonïesky, jouissant jusqu'à ce jour d'une grande vénération parmi le peuple. Il se fit ermite dans ces lieux sauvages: sa réputation ne tarda pas à se répandre et à lui attirer une foule de prosélytes désireux d'imiter la sainteté de sa vie et bientôt s'éléva le couvent de Troïtza, dont il fut le premier archimandrite (abbé). Lorsque le Chan des Tartares Mamaï pénétra en Russie, le grand-duc Dmitri Ivanowitsch s'adressa à St. Serge pour lui demander l'appui de ses conseils et de ses prières. Le saint homme lui envoya deux de ses moines, pour l'exhorter à aller au devant de l'ennemi et à le combattre au nom du Dieu des armées, qui ferait assurément triompher ses armes. Le grand-duc suivit le conseil de St. Serge et marcha au devant de l'ennemi qu'il rencontra sur la plaine de Koulikoff, non loin du Don. Une bataille sanglante s'engagea et bientôt les Tartares, battus sur tous les points, furent mis en déroute complète. Cette journée célèbre dans

l'histoire valut au grand-duc le nom de Donskoi, et délivra à jamais la Russie du joug de ses oppresseurs. La légende raconte que le jour du combat, St. Serge, éloigné à plus de 100 milles du théâtre de la guerre, avait réuni les moines à l'église, pour y implorer la protection du ciel, et que s'étant prosterné, il se releva tout d'un coup, annonça aux fidèles que les Chrétiens avaient triomphé, que l'ennemi fuyait de toute part, nomma même les victimes tombées sur le champ de bataille et fit dire la messe des morts pour le repos de leurs âmes.

Au commencement du 17e siècle ce couvent devint un foyer d'opposition nationale contre les Polonais. Les dons et les legs de toutes les classes du peuple avaient accumulé dans ce monastère d'immenses richesses*); mais les moines ne balancèrent pas un instant à en faire le sacrifice au salut de la patrie. En 1609 ils firent lever le siége de leur couvent bloqué 16 mois par les Polonais, que commandaient Lissorsky et le hetman Sapieha. Pour s'emparer de ce boulevard de la nationalité russe et le soumettre à la puissance du faux Démétrius, les Polonais employèrent tous les moyens, mais ni les armes, ni l'or, ni la ruse ne purent vaincre la résistance héroïque des moines et de la garnison sous les ordres du prince Dolgorouki et du boyar Golochvastoff. Après la retraite de l'ennemi, le couvent envoya à Moscou ses vases d'or et d'argent, pour y être vendus et solder les troupes. En 1612 (deux cents ans avant l'invasion des Français) après la chûte de Schouïsky, Moscou tomba au pouvoir des Polonais. Ce fut encore le couvent de Troïtza, qui s'arma le premier pour défendre la patrie. L'archimandrite Denis et le prieur Palitzine réunirent de tous côtés des troupes et expédièrent des courriers à tous les boyars en les exhortant à vole rau secours de la sainte mère Moscou. Sur leurs instances le prince Troubétzkoi livra

*) En 1764 lors de la sécularisation des biens appartenant aux monastères, le gouvernement trouva que le couvent de Troïtza possédait 107,000 serfs, ce qui de nos jours représenterait une fortune de 25,000,000 de thaler.

une bataille et parvint à réconquerir une partie de Moscou en réfoulant les Polonais dans le Kitaigorod. Cet exemple appuyé par les exhortations des patriotes de Troïtza, à la voix desquels répondit bientôt le célèbre bourgeois de Nijni-Novgorod, Minine, produisit un élan général et une levée en masse à la tête de laquelle se plaça le prince Pojarsky, et les Polonais furent expulsés de Moscou. En 1615 Troïtza fut encore une fois assiégé par le prince polonais Wladislaff, qui élevait des prétentions au trône de Russie; mais tous ses efforts furent vains; le couvent résista avec courage et se maintint dans sa fidélité à la cause des Romanoff. Après un combat sanglant les Polonais furent repoussés et en 1619 sous les murs mêmes du couvent fut conclue la paix entre la Russie et la Pologne. Ce fut ici, que les frères Jean et Pierre I, poursuivis par les Strélitz révoltés, vinrent chercher un refuge. Pierre I y revint une seconde fois en 1689, lorsqu'il parvint enfin à l'emporter sur son ambitieuse soeur Sophie. Ce monarque se faisait accompagner dans toutes les batailles et tous les siéges d'une image de St. Serge, peinte sur bois comme d'un paladium. On la montre encore avec l'indication de tous les combats, où elle fut portée*).

Les Russes regardent comme un miracle, que les Français ne se soient pas avancés en 1812 jusqu'à Troïtza, dont ils n'étaient plus éloignés. Il parait réellement qu'ils n'avaient aucune connaissance de l'immense trésor qu'il recèle et qu'on évalue à plusieurs certaines de millions. Ce couvent est situé sur une élévation et apparait de loin au voyageur avec ses 80 coupoles dorées qui resplendissent au soleil. On y arrive par une large rue bordée d'une double rangée

*) La plus grande partie de ces détails ont été empruntés au discours prononcé à Troïtza le 6 Juillet (fête de St. Serge) 1814, par le métropolitain de Moscou, Philarète. Ce discours a été traduit et imprimé en français sous le titre: Vie de St. Serge, fondateur du couvent de Troïtza, St. Petersbourg 1841. Lors de ma visite à ce couvent l'archimandrite Anterroise me fit présent d'un exemplaire.

de maisons et débouchant sur une grande place au bout de laquelle s'élève le vaste hôtel établi par le couvent pour les voyageurs et les pélérins.

J'avais une lettre de recommandation pour un prêtre nommé Fédor Alexandrowitsch Goloubinsky, professeur de théologie à l'académie de Troïtza. C'est un des ecclésiastiques les plus instruits et les plus spirituels que j'ai rencontrés en Russie. A l'érudition classique la plus étendue il joint la connaissance parfaite des littératures étrangères et de la philosophie allemande, qu'il a étudiée à fond. J'avoue que je fus extrêmement surpris d'entendre un pope russe raisonner avec tant de simplicité de savoir et en même temps de profondeur sur Schelling, Hégel, leurs tendances et leurs écoles. Il me questionna sur la vie et la personnalité de plusieurs de nos savants d'Allemagne, entr'autres sur Schleiermacher, Néandre, Hégel et Schelling. Je lui demandai ce qu'il pensait de Hégel et de son système. Il me répondit, que selon lui, Hégel avait immensément fait pour la conception, l'exposition et l'explication de tous les autres systèmes philosophiques; que sa dialectique était admirable, mais que son système n'avait probablement pas plus satisfait son auteur que ses disciples. Quant à Schelling, dit-il, ot odnovobéréga otstal k'drougomounie pristal! Ne comprenant pas ce qu'il voulait dire par ces paroles, je lui en demandai l'explication, et il me repondit: C'est un proverbe national russe, qui signifie: il a quitté un rivage sans atteindre l'autre. Malgré le peu d'occasions qu'il avait de parler l'allemand il s'exprimait dans cette langue avec la plus grande pureté, seulement avec une certaine lenteur provenant du manque d'habitude. Il avait traduit en allemand le cathéchisme russe composé par le métropolitain de Moscou, Philarète*). Sa figure était belle et intelligente et une certaine distinction de manières jointe à une grâce simple et presqu'enfantine donnaient à toute sa personne un charme particulier. Il mit la plus grande complaisance

*) Cette traduction a été imprimée en 1841 chez Prutz à St. Pétersbourg.

à me faire voir le couvent dans tous ses détails et à cette occasion je m'aperçus du soin scrupuleux, avec lequel il observait toutes les pratiques de sa religion.

Ce couvent n'est pas uniquement un monastère, mais toute une petite ville avec un palais impérial, un archévêché, neuf églises, un hôpital, un bazar etc. Des murs crénelés de 50 pieds d'élévation, percés de distance en distance par des portes, l'entourent de tous côtés. Nous commençâmes par visiter le clocher, construit par l'architecte, comte Rastrelli. Il est bâti au milieu d'une grande place dans le style Louis XV et à 250 pieds d'élévation. Ce clocher n'est pas beau, mais il est empreint d'un certain cachet d'originalité qui le rend moins vulgaire et plus agréable à la vue que l'architecture monotone des constructions sans originalité très-répandues en Russie et qui datent de 1790 à 1815. On voit dans ce clocher le plus beau et le plus imposant carillon du monde, composé de 35 cloches, dont la plus grande pèse à elle seule 140,000 livres. La cathédrale est une des plus belles églises de la Russie: on y voit les tombeaux d'un grand nombre de personnes remarquables, entr'autres celui du Tsar Boris Godounoff et de son épouse, des princes Odoiewsky, Galitzine, Troubétskoï, Wolinsky, Saltikoff, Glinsky, Worotinsky, Schouïsky, Pojarsky, Scopin, Mestschersky etc.

L'église de Troïtza (de la Trinité), qui a donné son nom au couvent et dans laquelle est enterré St. Serge, est l'objet d'un culte particulier. Le tombeau du fondateur de ce couvent est d'or et d'argent massifs, orné d'une profusion incroyable de pierres précieuses. Le dais d'argent qui le surmonte pèse à lui seul 1200 livres. L'enceinte du temple contient d'anciennes fresques fort remarquables et un grand nombre d'images qui remontent à plusieurs siècles. On y voit entr'autres le Paladium de Pierre I, dont j'ai déjà fait mention et un saint suaire de la légende de l'église orientale. Comme elle diffère de celle de l'Occident, je crois devoir la faire connaître. La légende de l'église raconte que Jésus accablé par la souffrance succombait sous le fardeau de la croix, lorsqu'une femme juive, touchée de

compassion s'approcha de lui et essuya avec un linge la sueur et le sang qui ruisselaient de sa couronne d'épines et qu'ayant ensuite déployé ce linge, elle y trouva empreinte la figure divine du Seigneur. Cette image souvent reproduite s'est conservée dans l'église comme un type sous le nom de verum icon (image vraie). La tradition n'ayant pas fait connaître le nom de la femme compatissante, elle fut appelée la femme au verum icon, qui servit plus tard à former le nom de Véronique*). Dans la légende orientale un empereur de Byzance (les Arméniens prétendent que c'était un roi d'Arménie), homme vertueux et profondément pieux, ayant éprouvé le plus grand désir de voir une fois de sa vie avec les yeux du corps la figure divine du Christ, le Seigneur lui apparut en songe dans tout l'éclat de sa majesté céleste et laissa son image sur un linge qui recouvrait le lit impérial. Le lendemain en se réveillant l'empereur retrouva l'empreinte sacrée. Comme dans l'église occidentale elle devint en Orient un type conservé par l'église**). Entre ces deux légendes il y a comme on voit une différence essentielle. L'image de Véronique représente le Christ souffrant et couronné d'épines et celle de l'empereur le visage du Christ descendu sur la terre dans tout l'éclat de sa gloire céleste.

Une autre image d'un grand interêt pour le dogme des deux églises se trouve ici placée à la porte de l'église de St. Pierre. Elle se nomme l'image de la tentation, et représente l'âme d'un trépassé conduite par ses deux anges gardiens vers les portes du ciel. Pendant cette longue ascension qui dure 40 jours, elle est sans cesse entourée du souvenir de ses péchés et une foule de tentations se présentent à

*) Ce nom se trouve chez les Bollandistes et dans le calendrier des Saints de l'église romaine, mais il n'est que celui d'une religieuse de Milan qui vécut au 15e siècle et qu'on avait baptisée de ce nom d'après la légende du Saint-Suaire.

**) Cette image se trouve aussi dans l'église occidentale; seulement elle ne dérive pas de la légende orientale, mais elle est considérée comme étant le portrait du Christ, peint d'après la description attribuée à St. Luc.

elle, sous les formes les plus diverses. L'église orientale n'a pas développé d'une manière aussi prononcée que celle d'Occident le dogme du Purgatoire commun à toutes les deux*). Il m'a été cependant impossible de découvrir le rapport entre le dogme et cette image: ni le cathéchisme de Pierre Mogla ni celui de Philarète n'en parlent.

Dans l'église de Spass (du Sauveur) je vis encore une image gracieuse très-répandue en Russie: c'est celle de St. Sophie, entourée de ses trois filles. Cette image a une haute signification symbolique et mystique. Elle représente la sagesse divine (sophia), entourée de ses filles, les trois vertus chrétiennes: la foi, l'espérance et l'amour (véra nadiejda, lïouboff).

Après l'inspection des églises, notre conducteur nous conduisit chez l'archimandrite du couvent, le père Antoine. C'était un homme d'une cinquantaine d'années et d'une figure admirable. Elevé dans la maison du prince de Georgie, il avait quitté l'état de médecin, pour embrasser la vie monastique. Il nous reçut avec une extrême affabilité dans un bel appartement meublé à la moderne; mais mon ignorance de la langue russe rendit la conversation un peu languissante. Je lui demandai la permission de voir le trésor du couvent, et il eut la bonté de nous y conduire lui-même.

Ce trésor occupe tout un bâtiment séparé. Il se compose d'ornements d'église, de vêtements, de vases sacrés, et surpasse en richesse et en valeur tout ce que j'ai vu autre part en Russie, en Europe, à Rome et même à Lorette. C'est ici qu'on peut admirer la finesse et le dessin

*) Les deux églises admettent un lieu transitoire, destiné aux âmes, mortes dans la foi; mais encore indignes des joies éternelles. Elles ne quittent ce séjour de repentir et de pénitence, qui doit leur ouvrir les portes du ciel que par le secours des prières et des messes expiatoires des vivants. Le concile de Florence nous prouve qu'il n'y eut divergence d'opinion que par rapport aux flammes que les Grecs ne voulaient pas admettre dans le Purgatoire (voir le cathéchisme de Philarète à la page 90).

des broderies russes, la beauté et la richesse de leurs brocards et de leurs tissus d'or et d'argent à partir du 14e siècle jusqu'à nos jours *). On y voit cependant beaucoup de vases de fabrication étrangère. Presque tous les Tsars et les Tsarines, les princes et les boyars ont fait des pèlerinages à ce couvent, et y ont laissé de précieuses offrandes. Les plus riches sont sans contredit celles du Tsar Boris Godounoff et de son épouse Marie dont on voit ici les tombeaux; de l'impératrice Elisabeth et de Cathérine II, qui sembla vouloir dédommager ce couvent des pertes immenses, que lui avait fait supporter sa politique hostile aux monastéres. De grandes armoires vitrées contiennent des vases précieux, des ciboires, des calices, des crucifix, des ostensoires, des reliquaires, des mitres épiscopales, des crosses d'évêque, pour la plupart en or, parsemés de pierres précieuses. Plus loin on voit des vêtements d'église, des évangiles et des missels reliés en or, des surplis, des étoles, des couvertures d'autel, des draps mortuaires, qui semblent des tissus de perles **). Parmi les curiosités on nous fit voir l'habit de chasse du Tsar Jean le Terrible, le cilice et le

*) De tous les temps les Russes ont excellé dans la fabrication des brocards qu'on emploie dans les églises. Les étoffes de ce genre, que j'ai vues en Russie, surpassent même celles de Lyon pour la beauté, mais aussi pour le prix.

**) Il serait, je crois, impossible de déterminer la quantité de perles, qui se trouvent à Troïtza: pour les compter il faudrait les mesurer à boisseaux. En Russie les images n'ont ordinairement que le visage et les mains découverts: tout le reste est caché par des plaques bosselées, en or ou en argent, parsemées de pierres précieuses ou de perles fines. Je crois que le couvent de Troïtza en possède à lui seul plus que l'Europe entière. Depuis bien des années toutes les perles apportées en Europe prennent la route de la Russie, où elles sont très recherchées tant pour les ornements d'église que par les femmes du peuple qui les préfèrent à tout autre parure. Dans certains gouvernements, comme par exemple dans celui de Nijni-Novgorod, les femmes du peuple garnissent de perles fines leurs coiffures et leurs colliers: elles en ont quelquefois 200, 300 et même plus de 1000.

gobelet en bois de St. Serge, des vêtements de prêtre brodés par l'imperatrice Cathérine II et ornés de diamants et de perles fines et un calice rayonnant de pierres du plus grand prix. On me fit remarquer en particulier une agathe taillée, au milieu de laquelle la nature s'est plu à représenter l'image parfaite d'un moine agenouillé devant une croix. On me montra aussi une lettre autographe de Paul I, par laquelle il annonçait au couvent la naissance de son fils Nicolas, l'empereur actuel.

En sortant du trésor je demandai à visiter une cellule de moine: on s'empressa d'accéder à ma demande et on me conduisit à celle du plus jeune des frères. C'était une petite chambre à une fenêtre de 10 à 12 pieds d'élévation, à côté de laquelle il se trouvait un cabinet servant de chambre à coucher. L'ameublement n'était composé que d'un lit, d'une étagère chargée de livres, de quelques chaises de paille et d'une table: mais le tout était loin d'offrir le caractère de dénûment et de mortification, que présente la cellule d'un chartreux ou d'un trappiste. Le comfort moderne y avait pénétré et lui donnait l'air d'une chambre de bénédictin ou de jésuite. En Russie la vie monastique a encore conservé l'empreinte primitive des premiers siècles du christianisme. Elle n'y est qu'un état transitoire entre l'existence solitaire de l'anachorète et la vie en commun du cloître de l'Occident. Séparé des autres, chaque moine y vit pour soi, arrange sa cellule comme bon lui semble et ne communique avec les autres frères que pendant les offices et les repas. Le régime sévère, les privations et les mortifications, auxquelles sont soumis les moines de l'Occident sont complètement inconnus ici: ils n'observent que le jeûne et un carême très-rigoureux. Ils ne mangent jamais de viande: seulement à certaines fêtes des oeufs, du lait et quelquefois du poisson. Leur nourriture ne se compose que de pain de gruau, de légumes et de champignons préparés à l'huile au lieu de beurre. On peut dire que l'état monastique en Russie a beaucoup déchu: les couvents de femmes y sont surtout d'une discipline très relachée; mais quelques évêques sévères y ont rétabli depuis quelque

temps l'ordre et la règle. Dans les couvents d'hommes on doit distinguer deux espèces de moines: ceux qui se sont retirés du monde pour se vouer dans l'enceinte du cloître à une existence religieuse et contemplative, et ceux qui par paresse ou fainéantise se sont réfugiés dans un couvent. Ces derniers, dont le nombre est malheureusement très considérable, sont pour la plupart du temps des individus ignorants, paresseux et sans moeurs. Indépendamment de ces deux classes tranchées, il faut encore distinguer celle des fils de prêtres. Elevés dans les séminaires et les académies théologiques, ils parviennent à acquérir un certain degré d'instruction et de savoir. Après qu'ils ont fini leurs cours, ils se font inscrire dans un couvent sans pourtant y demeurer et entrent dans la chancellerie des évêques, dont ils sont à la fois les secrétaires et les aides. Leur service devient alors en tous points semblable aux fonctions d'un aide de camp auprès d'un général, ou à la charge des employés pour affaires spéciales attachés à la personne des ministres. C'est de cette classe que sortent ordinairement les archimandrites (abbés) et les évêques. En Russie c'est une carrière comme une autre. Quelques uns embrassent l'état monacal par vocation réelle; mais la plus grande partie ne voit dans cette condition que les moyens de parvenir aux honneurs et de satisfaire leur orgeuil et leur vanité, ces deux fléaux des classes supérieures en Russie.

Le moine chez lequel nous entrâmes nous reçut avec modestie et simplicité. Il était fils du général de Kouliébïakine et avait servi dans l'armée comme capitaine*). C'était un homme de 30 ans et d'une beauté remarquable. Il me fut impossible d'apprendre ce qui avait pu le décider à se retirer du monde et à prendre l'habit de moine: peut-être quelque incident romanesque. De là nous nous rendimes

*) L'automne suivant, me trouvant sur le bâteau à vapeur de la Mer-Noire, j'eus l'occasion de faire la connaissance de son frère, aide-de-camp du général Budberg. C'était un jeune homme rempli d'esprit, de vivacité, adorant la discussion aimable et complaisant au possible.

à l'immense réfectoire construit jadis pour 5 à 600 moines; maintenant que le couvent n'en renferme plus qu'une centaine, cette salle parait déserte et abandonnée. Je visitai aussi un très bel hôpital destiné aux voyageurs et aux pèlerins malades et que desservaient les moines eux-mêmes. Je crois que cet hôpital est le seul essai qu'on ait tenté en Russie pour donner aux communautés religieuses une direction plus active et plus utile. Il est à regretter qu'on n'ait pas persévéré dans cette voie bienfaisante!

Nous visitâmes aussi la bibliothèque composée à peu près de 6000 volumes. Le bibliothécaire, qui était un laïque, me montra un Pentateuque en hébreu fort remarquable datant du 12e siècle, divers manuscrits russes sur des matières théologiques et un livre de psaumes avec des initiales russes et des miniatures peintes par une grande-duchesse, dont on ne m'a pas dit le nom. Mon attention fut surtout attirée par un manuscrit, contenant différentes liturgies avec la musique placée au dessus de chaque ligne. Ces notes étaient d'une espèce particulière et se composaient de croches, de traits et de points. On m'assura que ces notes étaient encore en usage parmi les sectaires ou les anciens croyants. En Allemagne dans la célèbre abbaye de Corvey on a trouvé un manuscrit avec des notes de musique impossibles à déchiffrer*). Ne seraient-ce pas par hasard les mêmes que les notes russes, dont je viens de parler**)?

En quittant l'église nous fûmes entourés d'un essaim de garçons, sortant de l'école institué par le couvent pour les enfants indigents. A chaque pas que l'on fait en Russie on voit combien le besoin d'écoles élémentaires s'y fait sentir: la nation entière va au devant de l'éducation et il

*) On m'a assuré, que ce sont des litanies du temps de Louis le Pieux et qu'elles ont été reproduites dans l'ouvrage de Maibom et de Leibniz, sur les disputes théologiques I, XVII.

**) L'évangile de l'église de Rheims, sur lequel les rois de France prêtaient serment, était aussi en caractères inconnus. Lors de son voyage en France Pierre I le désigna à l'instant comme un manuscrit slavon à écriture glagolitique.

n'est nullement nécessaire d'obliger les pères à envoyer leurs enfants à l'école. Celle du couvent compte 80 à 100 élèves.

Le séminaire ou plutôt l'académie théologique de Troïtza a été fondée en 1749 par l'impératrice Elisabeth. Lors de ma visite elle comptait près de 100 jeunes théologiens et 15 professeurs, dont trois étaient moines, deux ecclésiastiques et les dix autres laïques. L'organisation en est calquée sur celle des Jésuites. Le premier cours (de deux années) s'appelle philosophique et correspond aux humanités des anciennes écoles catholiques en Allemagne: le second embrasse la théologie proprement dite. Le bâtiment affecté à cet établissement est l'ancien palais impérial et la salle des cours a été jadis habitée par Pierre I.

Comme dans tous les couvents de l'Orient on rencontre ici une grande affluence de mendiants, et Troïtza en nourrit une centaine par jour.

Sur les beaux tilleuls et les bouleaux centenaires de la grande cour du monastère s'est établie une république de corneilles et de corbeaux. La tranquillité et la sécurité parfaite du cloître les garantit d'une grande partie des maux auxquels leur espèce est exposée ailleurs; aussi sont ils doux et apprivoisés comme nulle autre part.

Nous quittâmes Troïtza vers les 11 heures du soir et atteignîmes le lendemain matin Pereslaff-Zalessky, ville de district du gouvernement de Wladimir. Sur notre route les villages étaient mal bâtis, les maisons peu grandes avec de toutes petites fenêtres sur la rue quelquefois avec une seule lucarne et sans aucun ornement. Dans la cour les dépendances étaient jetées pêle-mêle sans aucun ordre et sans la moindre régularité. Ça et là on rencontre une galerie longeant comme un balcon le dessous des fenêtres sur la rue. Dans la plus grande partie des villages on voit de belles églises en pierre, mais à Novaïa je trouvai pour la première fois une église construite d'après l'ancienne coutume en poutres superposées avec un toit en planches. Ces églises en bois deviennent rares et sont regardées comme une honte pour le village. Ce seul fait ne montre-t-il pas

que l'orgueil et la vanité descendent en Russie même jusque dans la dernière classe du peuple. Pour s'élever à l'honneur d'une église en pierre le village n'a besoin d'aucun ordre et d'aucune permission de l'autorité: il lui suffit de réunir la somme nécessaire, 10, 20 ou 30 roubles argent, et ce chiffre, quelque considérable qu'il soit, est bientôt atteint. Pour y parvenir, quelques paysans du village se mettent en campagne et chacun de son côté va faire la quête pour l'église projetée. Dans tous les carrefours des villages et sur toutes les routes qui y aboutissent, on place un tronc pour recevoir les offrandes et l'année ne s'est pas écoulée, que la somme est complétée. Alors le village s'adresse à l'autorité pour obtenir un plan et l'envoi d'un architecte (car toutes les constructions doivent préalablement être approuvées par un comité résidant à Petersbourg) et au bout de quelque temps un nouveau temple en pierre d'un style moderne s'élève à la place de l'ancienne église en bois. Quant au village, son importance a grandi non seulement aux yeux de ses propres habitants, mais encore dans l'estime de toute la population des environs. Un fait pareil serait impossible à l'Occident de l'Europe, où les idées religieuses ont pris une direction toute différente et surtout parceque la fluctuation des idées religieuses a relâché tous les liens qui unissaient les hommes entr'eux *). Quant au russe il pense différemment: étranger à la politique, il n'est dominé que par deux sentiments, l'amour de son pays et l'attachement à son église, sentiments qui ont tant d'empire sur lui, qu'il ne balancerait pas un seul instant à leur sacrifier sa fortune et sa vie.

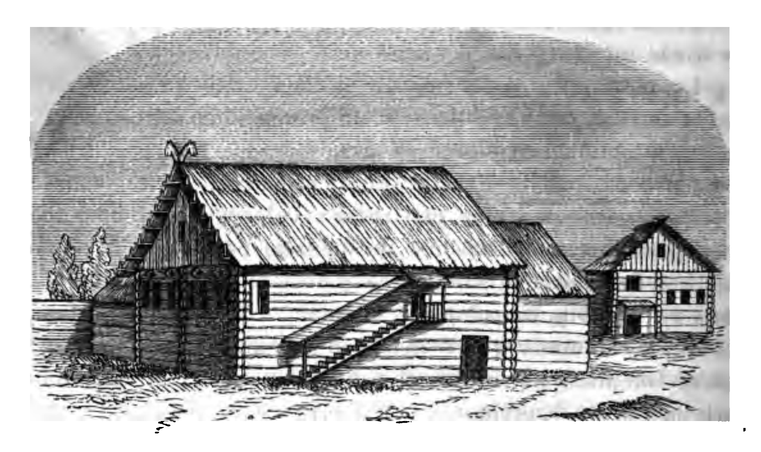
*) Jadis un petit prince d'Allemagne, un archevêque de Cologne, put à lui seul entreprendre et élever à moitié la grandiose cathédrale de cette ville. Plus tard l'Allemagne entière se décida à l'achever, mais cette belle résolution s'évanouit bientôt et les dons destinés à cet usage devinrent de jour en jour plus mesquins et plus rares. Sans les rois qui soutiennent encore cette entreprise, il n'en serait déjà plus question en Allemagne.

A propos de ces collectes faites par des paysans au profit d'un petit village on ne doit pas oublier qu'il est dans le caractère du peuple russe de donner et de prendre avec la même facilité. Les liens de la propriété ne sont en aucun pays du monde plus faibles et plus mobiles qu'en Russie. Riche aujourd'hui, pauvre demain, on s'enrichit aussi vite qu'on se ruine, on trompe et on est trompé, et ce qu'on prend d'une main on le donne de l'autre. Le peuple ne s'attache à aucune espèce de propriété: il perd aujourd'hui sans soureiller ce qu'il a l'espoir de remplacer demain. Naturellement bon, doux, bienfaisant, généreux, prodigue même, il semble ne pas connaître le prix des choses et le colporteur qui vient de tromper sans remords son voisin de 20 copeks, donne généreusement un instant après un rouble pour la construction d'une église dans un village qu'il ne connaît pas du tout.

La quantité d'églises et de clochers donnent de loin à Pereslaff l'apparence d'une grande ville; mais quand on y est entré, on ne voit qu'un bourg désert, groupé autour de quelques églises, seuls restes de son ancienne splendeur. Cette ville possède plusieurs monastères, entr'autres celui de St. Nikita, qui jouit d'une grande réputation et attire une foule de pélerins.

Sur le lac Plesstcheïerskoïe, situé près de la ville, Pierre I essaya pour la première fois de construire un vaisseau. On y conserve comme une relique un bâteau fait par lui et chaque année on célèbre sur le lac un service divin en son honneur. On prétend même, que les harengs qu'on y trouve ont été déposés par lui. Non loin de Pereslaff nous passâmes devant un monument en pierre moitié gothique et moitié russe, élevé par les ordres de Jean le Terrible en mémoire de la naissance de son fils, qu'il apprit en cet endroit.

Nous atteignîmes bientôt les limites du gouvernement de Jaroslaff. Les villages y prennent un aspect plus riant et plus prospère: les maisons sont spacieuses et commodes, quelques unes ressemblent même à des demeures seigneuriales ou à des habitations de ville. Elles ne sont pas



Maison de paysan russe entre Rostoff et Jaroslaff.

rangées en ligne des deux côtés de la rue, comme sur la route entre St. Petersbourg et Moscou, mais isolées les unes des autres. Dans quelques villages elles ne présentent pas le flanc à la rue, mais la façade avec un toit orné de découpures et ressemblent assez à l'habitation des paysans en Allemagne.

Nous passâmes la nuit par des chemins affreux: à tout moment il arrivait un accident à notre voiture. A l'aube du jour, vers les deux heures du matin, nous arrivâmes à Rostoff. L'heure matinale nous empêcha de voir autre chose que l'extérieur de cette ville intéressante, et l'une des plus anciennes de la Russie. C'était autrefois le siége d'une principauté indépendante des princes de Rostoff, descendant en ligne directe de Rïourik. La famille des princes Labanoff Rostovsky, existante de nos jours, est issue de cette branche.

Au commencement du grand carême il a lieu ici une foire, qui dure trois semaines et où affluent 30 à 40,000 marchands et acheteurs. La valeur totale des marchandises qu'on y apporte s'élève à 10 millions de roubles argent. Aux environs de cette ville et dans les villages situés sur le lac Néro, la population ne s'occupe que de jardinage et de la culture des légumes. Un grand nombre de paysans

rendent dans les villes, par exemple à Moscou et Riga pour y livrer au jardinage.

Le lendemain matin par un soleil magnifique nous traersâmes le superbe village de Sémibratorschina, appartenant u prince de Tschernischoff et dans lequel nous vîmes une ›rt belle église.

Porétschié, un des plus beaux villages de la Russie, vec plusieurs rues bordées de maisons en pierre et plus le 1500 habitants, appartient au comte Panine. Les habiants cultivent principalement les plantes médicinales, dont ils font un commerce très étendu et différents légumes, entr' autres les petits pois connus en Allemagne sous le nom de pois sucrés de Moscou.

A midi du même jour nous étions déjà sur l'élévation qui domine la ville de Jaroslaff, située d'une manière admirable au confluent du Wolga et d'une rivière qui tous les ans déborde au printemps et forme une espèce de lac. Pendant que nous traversions en chaloupe cette nappe d'eau imposante, le prince de L...., un de mes compagnons de voyage, eut le temps de dessiner dans mon album une église d'un style original et gracieux que nous avions devant nous près du débarcadère.

Chapitre IV.

Jaroslaff. — Auberges russes caravansérai ou hôtels pour voyageur. — Le thé et le samovar. — Le gouverneur et son épouse. — Dévotion et recueillement des russes dans les églises. — L'esturgeon. — Visite à Mr. de Karnowitsch. — Assemblée d'une commune. — La terre de Goropiatnitzskaïa. — Intérieur d'une habitation de paysan. — Singulière composition d'une famille. Une ferme modèle. — Le village de Wélikoé-Sélo. — Conflit entre l'état présent et la servitude en Russie. — La noblesse russe depuis 1812. — La noblesse du Tchine. — Industrie linière et singulier partage des terres à Wélikoé-Sélo. — La noblesse et les serfs. — Anecdotes. — Nouveaux règlements du comte de Kisseleff. — Manque de juge de paix. — Partage des terres en Russie. — Organisation communale. — Economie rurale comparée à celle de l'Angleterre, de la France et de l'Allemagne. — Comparaison, ressemblance et contrastes de l'état social en Russie avec les théories modernes des St. Simoniens, des Socialistes etc. — Agriculture dans les environs de Jaroslaff. — Départ de chez Mr. de Karnowitsch. — Le pope du village. — Blanchissage des toiles. — Voyage à Rybinsk. — Son importance commerciale. — Les bourlaki. — Retour à Jaroslaff. — Fabrique de Jakorleff.

En arrivant à Jaroslaff, je m'établis dans une auberge. Anciennement on ne connaissait en Russie au lieu d'hôtel qu'une espèce de caravansérai d'Orient, où le voyageur trouvait à un prix modique un abri pour lui et ses chevaux; mais rien de plus. Pour la nourriture, il fallait y pourvoir soi-même sans compter aucunement sur les soins de l'hôte et le service de la maison. Ces caravansérai existent encore dans le gouvernement d'Astrachan et au Caucase. Indépendemment de ces asiles il y avait encore des auberges dans lesquelles on trouvait à manger et à prendre le thé et le café. Alors le voyageur avait l'habitude d'emporter avec

lui tout ce dont il pouvait avoir besoin pendant la route, un lit de champ, puis ses provisions de bouche etc. etc. Avec la civilisation européenne s'introduisirent les hôtels montés sur le pied étranger, mais cette innovation a pris racine bien lentement. Même à Petersbourg on ne trouverait pas d'hôtel qui sous le rapport du comfort fût comparable aux auberges d'une petite ville, sur le Rhin: ceux de Coulon et de Démouth, quant à l'élégance et à la commodité, ne peuvent être rangés que dans la troisième classe des hôtels en Allemagne, quoique à l'extérieur ils ayent l'apparence de vrais palais. Les lits et les meubles y sont mauvais, je dirai même misérables, il faut commander d'avance le diner, et quant au service de la maison, il est presque nul. Le nombre des voyageurs et des étrangers est si restreint que l'établissement d'un hôtel élégant serait une mauvaise spéculation. Le marchand russe préfère toujours les hôtelleries nationales, et le seigneur apporte comme jadis tout ce qui lui est nécessaire. Arrivé dans un hôtel il fait acheter des provisions, monte une maison pour ainsi dire complète et s'arrange comme s'il était chez lui. La plus grande partie des hôtels de Petersbourg et de Moscou sont entretenus par des Allemands, des Français et des Anglais.

On trouve cependant dans ces deux villes pour les voyageurs, qui comptent y séjourner assez long-temps, des maisons bourgeoises parfaitement tenues, et où pour 25, 40 ou 60 roubles argent par mois on a une ou deux chambres chauffées et éclairées, du thé matin et soir, un bon diner à la table d'hôte et le service nécessaire. Dans toutes les villes de gouvernement on trouve déjà des hôtels dans le genre de ceux que j'ai décrits plus haut: ceux qui sont tenus par des allemands sont passables, mais ceux qui ont pour hôte un russe, ne sont encore qu'un mélange de caravansérai et de restauration asiatique. Quand on s'arrête devant un de ces hôtels, personne ne se présente pour vous recevoir; quant au maître, il est rare que le hasard vous le fasse rencontrer. On monte au premier étage, car le rez de chaussée est ordinairement occupé par la restauration, on choisit une chambre, après quoi, s'étant accordé sur le

loyer avec une espèce de sommelier on y fait transporter ses effets. Chez le restaurant vous êtes servi à la portion et si vous demandez la carte du jour on vous répond infailliblement par les mots beefsteak et côtelettes. Depuis 1815 ces deux mets ont pénétré jusqu'en Asie. Leur qualité est cependant prodigieusement mauvaise; tandis que les plats nationaux, comme par exemple le stschi (soupe aux choux) et les piroggi (pâtés farcis de viande, de poisson, d'oeufs etc.) sont au contraire parfaitement apprêtés. Le pain blanc est inférieur au pain noir qui est excellent et extrêmement sain. Le thé qu'on sert ordinairement dans les gobelets avec une tranche de citron à moins qu'on ne demande de la crême est d'une qualité supérieure surtout quand on le compare à celui qu'on boit à l'étranger. Le véritable russe, le rigoriste de l'ancien régime, use pendant le carême de miel au lieu de sucre que l'on clairifie ordinairement avec du sang de boeuf. Les voyageurs ont l'habitude d'avoir avec eux un petit coffre nommé pogrebets (de pogreb, cave) arrangé comme un nécessaire de voyage et contenant tous les objets pour la table ou le déjeuner; une théière, un sucrier, deux ou trois assiettes, des couteaux, des fourchettes, une petite provision de thé, de sucre etc. Avec cela ils peuvent aussitôt faire eux-mêmes du thé ou du café, et n'ont besoin que de demander un samonar (bouilloire pour l'eau) qu'on leur apporte moyennant 40 à 80 copeks assign. Le samovar est une bouilloire en cuivre traversée à l'intérieur par un cylindre dans lequel on met de la braise. Elles ressemblent à celles qu'on employait en Allemagne il y a 50 ou 60 ans; mais les russes en ont fait une invention nationale. Depuis que le thé est devenu d'un usage général, on trouve des samovars, non seulement dans chaque hôtellerie, mais encore dans chaque maison de paysan tant soit peu aisé.

Dans les auberges en Russie on ne voit pas de femmes; tout y est fait par de jeunes garçons, mis proprement et de bonne mine. Ils portent le costume national du peuple russe en été, sorte de blouse, chemise retenue par une ceinture et qu'à l'occident de l'Europe on a adoptée pour les enfants.

Quand on voyage en poste, on trouve à chaque relais une ou deux chambres convenablement meublées et chauffées en hiver, dans lesquelles le voyageur peut s'arrêter. Il a le droit d'y faire apporter ses effets, d'établir son lit sur le sopha et d'y passer la nuit, sans être obligé pour cela de payer la moindre chose. Sur les grandes routes comme celles qui joignent Petersbourg à Warsovie et Petersbourg à Moscou, ces maisons de relais sont superbes, passablement bien tenues et infiniment plus propres que les auberges.

A Jaroslaff je m'arrangeai dans l'hôtel aussi bien que possible, et pendant que Mr. de A. s'était rendu chez le gouverneur et le président de la chambre des domaines, pour annoncer ma visite, je me décidai à profiter du temps et à visiter la ville. Elle est tout à fait moderne, et si on ne voyait sur ses larges places des églises russes avec leur architecture bizarre, on serait tenté de se croire à l'étranger. Elle est située sur la rive droite du Wolga, qui coule majestueusement à ses pieds. La plus grande partie des fleuves en Russie ont le rivage droit escarpé et la rive gauche très basse, presque marécageuse et exposée à l'inondation des eaux printanières. De l'autre côté du fleuve Jaroslaff se présente d'une manière tout à fait grandiose. Dominant le Wolga qu'il borde d'une rangée de palais il a l'air avec ses 200 coupoles et clochers d'une ville comme Hambourg, mais sa population n'est que de 25,000 âmes. C'est le trait caractéristique de toutes les villes de la Russie. Sans tenir aucun compte de la population présente, elles semblent n'être bâties que pour celles de l'avenir. Aussi peut-on dire qu'aucun peuple et qu'aucun pays du monde ne produit une impression pareille à celle qu'on ressent en Russie: à chaque pas que vous y faites, vous voyez le germe, le développement et le progrès, le présent préparant une place à l'avenir.

Le Gostinoi Dvor ou le bazar de Jaroslaff est très animé: le mouvement des rues et la vie qu'on y rencontre rappellent Moscou. Ici je remarquai parmi le peuple beaucoup plus de cheveux foncés: les hommes y sont forts et bien faits, d'une figure régulière et expressive. Les femmes

de ce gouvernement passent pour les plus belles de la Russie; aussi la réputation des Jaroslaviennes y est elle aussi grande que celle des jolies bourgeoises de Lintz en Allemagne.

Dans le courant de l'après-midi je fis me visite au gouverneur et au président de la chambre des domaines, Mr. de Hahn, qui était en même temps propriétaire dans le gouvernement. Il me fit faire en voiture une promenade à travers la ville et me conduisit à un très-beau parc, nommé jardin d'été et qui sert de promenade aux habitants. A son extrémité se trouvent la maison des aliénés et l'hôpital de la ville.

Le lendemain matin je reçus la visite de M. le général de Bariatinsky; gouverneur militaire de Jaroslaff, et son invitation à diner. Au sortir de table nous allâmes avec son épouse arménienne, née princesse Abomelek et d'une beauté vraiment orientale, visiter quelques églises et plus tard chez un marchand de la ville, qui avait réclamé l'honneur de nous faire voir une merveille de l'art. Ce chef-d'oeuvre n'était qu'un orgue de Nienne à cylindre, exécutant une quantité d'ouvertures, de marches et de symphonies, et qui avait couté au brave homme rien que 30,000 roubles assign. Les orgues à manivelles ou à mécanique et les pendules à musique remplacent en Russie les bandes de musiciens ambulants de l'étranger. Aimant passionnément la musique et en connaissant à peu près toutes les productions grâce à l'usage si répandu du piano, le peuple russe cherche à remplacer les artistes ambulants qui lui manquent, par des machines dans le genre de celles que je viens de nommer.

Rien n'étonne et ne surprend plus l'étranger voyageant en Russie que la dévotion et l'observance rigoureuse des règlements établis par l'église qui distinguent même les hautes classes de la société. A Moscou j'avais déjà eu l'occasion de faire cette remarque. Le jeune prince de D., un des lions moscovites, avait eu la complaisance de se faire mon cicerone pour visiter les églises du Kremlin. Presque dans chaque église il s'était prosterné à terre, tantôt devant les reliques d'un saint, tantôt devant une image qu'il baisait respectueusement en faisant le signe de la Croix.

A Jaroslaff je fis la même observation. Mme de Bariatinsky et une dame qui l'accompagnait, pendant qu'elles me faisaient voir l'intérieur d'une église, se prosternèrent tout d'un coup devant une image et sans égard pour leur toilette élégante, touchèrent le sol de leur front. Et ces dames étaient des dames de la plus haute volée et du meilleur ton. Mme de Bariatinsky avait été demoiselle d'honneur et un des ornements du cercle aristocratique de St. Petersbourg. A tous les avantages extérieurs elle joignait une grande instruction et la connaissance parfaite des littératures allemande et française. Quelques instants auparavant, pendant que nous nous promenions sur le bord du Wolga, elle avait parlé avec infiniment d'esprit sur la beauté des poésies lyriques de Goethe et avait récité la fameuse ballade du pêcheur. Cette dévotion extrême ne se retrouve nulle autre part; pas même dans les pays d'un catholicisme rigide, comme la Belgique, la Bavière, Rome ou Munich. Elle s'y rencontre quelquefois parmi les femmes, mais jamais chez les hommes, et sous ce rapport les classes civilisées se sont complètement éloignées du peuple. Quand même elles seraient portées à la dévotion elles envisageraient comme contraire aux convenances toute manifestation extérieure, surtout en public. En Russie c'est le contraire. On y trouve autant que partout ailleurs des esprits forts et même des athées riant et doutant de tout, mais en public ils se soumettent du moins en apparence aux coutumes réligieuses du pays et s'astreignent comme malgré eux aux réglements de l'église. Sous ce rapport il n'y a pas de différence entre les classes civilisées et le peuple: tous, grands et petits, se soumettent avec une égale obéissance à l'unité religieuse du culte de l'église nationale. Mais ce qu'il y a de plus beau encore, c'est l'égalité qui règne dans les églises entre le puissant et le faible, entre le noble et le paysan. Ici on ne connaît point de rang, de privilége ou d'exceptions favorables à un seul: ici règne la fraternité la plus complète, telle que nous l'enseigne le dogme de la religion chrétienne. Le dernier du peuple a les mêmes droits que le puissant seigneur; le serf et le mendiant se placent où bon leur semble, devant

le riche ou le noble, et jamais l'idée ne viendra à ces derniers de s'en formaliser ou de vouloir prendre le pas sur eux. Dans les églises protestantes chacun a sa place, souvent même une petite chambre avec une porte, qui ne s'ouvre que pour ceux auxquelles elle appartient, et une fenêtre donnant sur la nef, et jamais on n'y verra s'y mêler les différentes classes. Les personnes d'une haute naissance ont leur place près de l'autel et celles d'une condition plus humble un peu plus loin ou derrière. Toutes les mesquineries de rang, de fortune et de priviléges sont transportées au sein même de l'Église. Dans les églises catholiques et surtout dans les cathédrales, cette coutume est moins répandue, mais toujours les classes supérieures cherchent à s'isoler du peuple et à se tenir d'un côté de la nef. Les catholiques du nord de l'Allemagne ont cependant déjà adopté les bancs fermés des temples protestants. En Russie, hormis quelques chaises destinées aux femmes, il n'y a ni places fixes, ni bancs ou prie-dieu pour s'agenouiller.

J'avais apporté de Moscou une lettre de recommendation pour un seigneur du gouvernement de Jaroslaff; en y arrivant je lui envoyai ma lettre et bientôt après je reçus l'invitation de le visiter à sa terre, située à quelques verstes de la ville.

Le 16 au matin nous descendîmes vers le Wolga pour y voir un esturgeon d'une grandeur prodigieuse, qu'on avait pêché quelques jours auparavant et qu'on gardait au fond de l'eau dans une caisse d'osier et de planches. Il n'y a qu'un fleuve comme le Wolga qui puisse recéler des monstres de cette grandeur. Il avait 8 à 10 pieds de longueur et à peu près autant de circonférence. Personne ne se souvenait d'avoir vu dans cette contrée un esturgeon de cette taille.

Je me fis expliquer l'organisation, la tenue des livres, l'ordre et la marche des affaires de la chambre des domaines. Je les trouvai assez semblables à ceux de l'Allemagne et surtout de la Prusse, mais le contrôle et la vérification me parurent encore plus compliqués et plus embrouillés. Les écritures ont pris dans l'administration russe un développe-

ment encore plus considérable qu'en Prusse, mais dans les choses essentielles, pour ce qui en est de l'instruction, du zèle, de l'ordre et de la probité des employés, ce pays est resté bien en arrière.

Vers les 6 heures du soir je montai en voiture avec M. de Hahn, pour me rendre à la terre de Goropiatnitzskaïa, appartenant à M. de Karnowitsch. La route passait par des champs assez bien cultivés: cependant de temps à autre on rencontrait des endroits couverts de broussailles et peu propres à l'agriculture. A moitié chemin nous nous arrêtâmes pour changer de chevaux dans un village qui une année auparavant avait été la proie des flammes, et comme M. de Hahn y avait quelques affaires à terminer, il me proposa de me faire assister à une assemblée communale de paysans réunis à l'improviste. L'ordre fut donné en conséquence et bientôt après les anciens de la commune avec le Golowa et les Starosta formèrent au milieu de la rue un petit cercle, autour duquel toute la commune vint se ranger. Tout le monde une fois placé, il s'engagea une délibération assez animée que mon ignorance de la langue russe ne me permit pas de comprendre, mais qu'on eut la bonté de me traduire. Il s'agissait d'affaires particulières à la commune et de quelques légers différends soulevés par les paysans entr'eux. La décision des anciens fut approuvée par le Golowa et obtint la sanction du président. Pendant tout le temps de la discussion l'ordre le plus parfait et la plus complète tranquillité avaient régné parmi les paysans. Le débat avait été animé; précis et clair; chacun avait émis son opinion avec convenance, sans embarras et avec la plus grande politesse, attendant pour commencer que celui qui parlait, eût fini d'expliquer son idée. Leur manière d'être envers le président parlait en sa faveur: ils étaient confiants, bienveillants, respectueux, mais nullement serviles ou flagorneurs. Un des paysans s'approcha de lui et le supplia les larmes aux yeux de lui rendre son fils devenu soldat; mais comme cet enrôlement avait été fait légalement, il dut refuser la demande du pauvre père et il le fit avec douceur, bonté et des paroles affectueuses de consolation. Après cela nous nous

rendîmes à la maison communale, accompagnés du Golowa, des Starosta et des anciens. Le scribe chargé des écritures présenta à M. de Hahn une masse de papiers: ce fait indique à quel point la manie d'écrire devient générale en Russie et s'étend même parmi le peuple. On me communiqua différents renseignements sur ce village. Il se composait de 23 familles ou de 82 âmes masculines et avait jadis appartenu au prince Kozlovsky. Les paysans s'étaient rachetés de la servitude et avaient acquis le droit de propriété sur toutes les terres assignées à ce village moyennant la somme de 50,000 roubles assign. (14,286 roubles argent). Les paysans payèrent à l'instant même 30,000 roubles et obtinrent pour le paiement des 20,000 restants le délai de 7 années*). Actuellement ils n'ont plus que l'impôt et les redevances communales à payer. Les terres n'y sont pas distribuées comme ailleurs, mais partagées en proportion de la somme, que chacun a payée pour le rachat collectif. Ce mode de répartition est tellement incommode que la commune s'est décidée à introduire à la première révision le mode de partage usité dans le pays et à considérer l'argent que quelques membres n'ont pas encore acquitté comme une dette particulière envers la commune.

Vers le coucher du soleil nous nous remîmes en route. Au moment de partir un paysan demanda au président la permission de monter derrière la calèche, et à peine fûmes nous partis qu'il commença avec M. de Hahn une conver-

*) Il faut avouer que la servitude en Russie est une étrange institution! Comme seigneur du village le prince Kozlovsky avait droit de propriété non seulement sur les terres du village et ses habitants, mais encore sur tout ce qui appartenait à ces derniers, par conséquent sur les 50,000 roubles qu'il payèrent pour leur liberté. Pourquoi donc n'enlevait-il pas cette somme et n'obligeait-il pas les paysans à rester serfs? aucune loi, aucune autorité n'aurait pû l'en empêcher. C'est qu'il y a quelque chose de plus puissant que les lois; ce sont les coutumes et les idées du pays et tant qu'elles resteront ce qu'elles sont, jamais un seigneur ne se permettra de commettre un acte conforme à la loi, mais contraire aux idées du peuple et du pays!

sation très-animée. Mon compagnon de voyage m'assura que les observations de ce simple paysan étaient frappantes de vérité et de justesse et qu'on aurait pû imprimer tout ce qu'il venait de lui dire. La langue parlée par le peuple est celle des classes civilisées: il n'y a pas de patois ni d'idiôme vulgaire, ce qui fait qu'il serait très facile d'élever le peuple à un certain degré de culture et d'instruction.

Nous arrivâmes chez Mr. de Karnowitsch vers minuit, heure à laquelle nous ne pouvions raisonnablement penser qu'à nous reposer. Les premières lueurs d'une matinée superbe, nous trouvèrent, mon hôte et moi, déjà sur pied, prêts à commencer l'inspection de sa terre. La régie de cette propriété n'est nullement basée sur les vieux principes de l'agronomie et les anciennes habitudes nationales. Il en est de même de l'administration domestique et de l'économie rurale; elles n'y sont pas enchaînées aux vieilles traditions, contraires à tout ce qui ne porte pas l'empreinte du passé, et ne se trainent pas servilement dans l'ornière tracée par les ancêtres. Quoique différentes de celles de l'Occident de l'Europe, elles sont cependant bien supérieures à ce que l'on rencontre ordinairement en Russie. C'est une administration éminemment rationale, améliorée dans toutes ses parties, partout ce que la science et la pratique présentent de bon et d'utile: c'est l'économie domestique de l'Occident de l'Euroqe, adaptée aux localités et au climat de la Russie.

Mr. de Karnowitsch est un homme d'une instruction réelle et variée, connaissant parfaitement l'Allemagne, la France et l'Angleterre, qu'il a parcourues avec fruit; un esprit pratique et observateur, habitué à se rendre compte de tout ce qu'il voit et s'étant instruit, dans tous les pays qu'il a visités, des progrès accomplis par la science économique. Revenu chez lui, plein d'ardeur et de zèle pour le bien de son pays, il s'est efforcé de mettre à profit les connaissances acquises pendant ses voyages, de réaliser ce que lui avaient appris l'expérience et l'observation, et enfin de devenir un modèle et un propagateur des connaissances agronomiques dans sa contrée. Il n'est pas marié (je le crois veuf),

il n'a pas d'enfants et habite sa terre, au milieu de ses paysans, avec une tante également non mariée. Il a essayé beaucoup d'innovations; quelques unes n'ont pas répondu à son attente, d'autres ont entièrement réussi; mais doué d'une persévérance à toute épreuve, d'une volonté ferme, qui seule peut conduire au but désiré, il ne s'est point laissé rebuter par l'insuccès: luttant contre l'aveuglement, l'ignorance et les préjugés du peuple, qui s'attache instinctivement à tout ce qui est ancien et repousse toute amélioration, toute innovation, quelque utile qu'elle soit, par la seule raison que le temps ne l'a pas sanctionnée, il est cependant parvenu à introduire une économie domestique, qui, si elle n'est pas encore parfaite, a du moins le mérite d'être une des meilleures de celles que j'ai eu occasion de voir en Russie. Les innovations utiles et rationelles que je remarquai dans toutes les parties de son économie domestique n'étaient pas nouvelles pour moi, mais il serait difficile de rendre l'intérêt que j'éprouvai en les rencontrant en Russie, adaptées au caractère de la contrée, et ayant cependant déjà une physionomie nationale distincte de celle des autres pays.

La terre de Gorapïatnizkaïa est située dans la partie la plus favorable du gouvernement (dont la fertilité n'est pas grande en général) sur une étendue accidentée où les collines peu élevées offrent un aspect agréable. La latitude est à peu près la même que celle de la Livonie. Le sol est en général sablonneux et contient des blocs de granit, entre lesquels on trouve çà et là une couche plus ou moins épaisse de terre végétale. La contrée est riche en eaux et possède beaucoup de sources, d'étangs, de lacs et de marais. Les forêts se composent principalement d'arbres résineux, entremêlés de bouleaux, de tilleuls etc.

La maison seigneuriale est bâtie sur une petite éminence au bout d'un petit village, qui a son église paroissiale. L'espace qu'elle occupe, avec les dépendances et les divers bâtiments affectés à l'agronomie, forment un long parallélogramme; sur le côté de la maison se trouve un jardin agréablement situé, mais un peu négligé. L'aspect général

ne diffère pas beaucoup de celui que présente ordinairement en Livonie ou en Prusse un établissement du même genre. La maison est construite en poutres superposées, comme le sont toutes les bâtisses russes nationales, mais elle a deux étages, en comptant le rez-de-chaussée : le haut est occupé par le seigneur. Après avoir visité les dépendances et tous les bâtiments, qui forment le carré de la cour, nous descendîmes la colline qui mène aux champs seigneuriaux, aux granges, à la bergerie etc. Mon hôte me conduisit vers ce point, pour me faire voir le moyen aussi simple que pratique que l'on emploie en Allemagne, afin de conserver, à peu de frais, les pommes de terre, et de les garantir des rigueurs de l'hiver. En automne il avait choisi des endroits assez élevés et parfaitement secs; il y avait fait déposer des pommes de terre par tas de 20 pieds de long, de 10 pieds de large et de 4 pieds de haut, puis les avait fait recouvrir d'un demi-pied de paille, sur laquelle on avait jeté une couche de terre d'un pied et demi d'épaisseur. La terre fut ôtée en ma présence, et quoique nous fussions déjà au $\frac{17}{29}$ Mai, nous y découvrîmes encore quelques traces de gelée; mais les pommes de terre étaient parfaitement intactes, et pour prouver l'excellence de ce moyen, mon hôte en fit servir au dîner, et nous les trouvâmes parfaitement conservées et du meilleur goût. Dans une grange peu éloignée et bâtie comme elles le sont ordinairement en Livonie, c'est à dire en bois avec des piliers en briques, distancés les uns des autres, et reposant, comme tout le bâtiment, sur un fondement en pierre, nous examinâmes une machine à battre le blé, d'une construction particulière, très-commune dans le gouvernement de Ssimbirsk. Vu l'époque peu avancée de l'année, il me fut impossible de m'assurer par moi-même de son mérite. Quelques paysans labouraient les champs préparant les semailles du printemps; ils étaient dirigés par un vieillard qui conduisait avec vigueur et dextérité la première charrue. Il avait une des plus belles têtes de vieillard qui se puissent voir, elle était ornée d'une longue chevelure et d'une barbe blanches comme la neige. Voyant sa verdeur et l'agilité qu'il déployait dans ses moindres

mouvements, je crus pouvoir lui donner tout au plus 60 ans: quel fut mon étonnement, quand j'appris qu'âgé de plus de 80 ans il avait un enfant de 5 à 6 ans!

De là nous nous dirigeâmes vers un petit village, dans l'intention d'y visiter une habitation de paysan. Les habitations avaient en général le même caractère que celui que nous avons décrit dans le second chapitre de cet ouvrage. La façade de la maison est située perpendiculairement à la rue, parallèlement à la cour, qui est étroite et longue, avec une porte-cochère sur la rue. La maison, vers laquelle nous nous dirigeâmes, avait son entrée principale sur la rue, ce qui n'a pas lieu d'ordinaire, du moins dans cette partie du gouvernement. Cette porte se trouvait à gauche, tandis qu'à droite il y avait une seconde porte donnant entrée dans l'espace vide formé par le sol et le plancher de l'habitation elle-même. Cet espace, qu'on pourrait nommer une cave à fleur de terre, était réservé au menu bétail. La porte d'entrée conduisait par un petit escalier à l'habitation proprement dite ou à l'Isba. Il n'y avait pour tout mobilier qu'un banc, longeant la muraille tout autour de la chambre; dans un des coins, vis-à-vis de la porte, se trouvaient les saintes images éclairées par une petite lampe; au dessous et le long des murs, étaient suspendus différents ustensiles des ménage, de rouets etc. La quantité de métiers à tisser et de rouets qu'on rencontre ici dans toutes les habitations de paysans, prouve que la culture du lin et l'industrie qui en dépend, sont très développées. Un énorme poële en forme de four, construit en briques, occupait un tiers de la chambre. En hiver le haut de ce poële, qui s'élève tout au plus à 5 pieds du sol, sert de lit à la famille. A côté du poële s'ouvrait une trappe, conduisant, par un petit escalier, à l'espace vide sous le plancher, dont j'ai déjà parlé. Cet espace s'appelle *pod-polie*, c'est à dire sous-plancher, et sert pour la nuit et pendant l'hiver, d'abri au menu bétail et à la volaille. En hiver on y trait même les vaches. L'escalier qui conduisait à la pièce principale, aboutissait aussi à des chambres de moindre dimension ayant une seule petite fenêtre, qui ne laissait entrer qu'une clarté douteuse et insuffisante. Elles étaient situées sur le

même palier, en face de la première, et servaient de garde-meubles, pour serrer toutes sortes d'objets. On y voyait plusieurs coffres appartenant aux différents membres de la famille, où l'on renfermait le linge et les habits. En été les habitants dorment dans ces petites chambres sombres et fraîches, à l'abri de la chaleur et de son cortége inséparable d'insectes. Le poële de la chambre principale, dont le fond est muni d'un four, sert à préparer le dîner de la famille. Une porte s'ouvrant sur le derrière de la maison, donnait sur l'écurie qui était adjacente, et abritée par deux toits, de sorte que la maison et l'écurie ne formaient qu'un tout, recouvert de 3 toitures, dont la première était plus élevée que la seconde, et la seconde plus élevée que la troisième. Là se trouvaient réunis les chevaux et les bêtes à cornes, séparées des premiers par des pieux, posés transversalement, et non par des cloisons en planches. En hiver il y fait très froid, mais ces animaux y sont habitués. Sur la même ligne que l'écurie et après elle venait la remise ou le *Sarai*, où étaient abrités les chariots et les instruments aratoires. A côté de la remise était l'espèce de magasin, dans lequel les paysans conservent leurs provisions de farine et de sel. La porte en était fermée par un lourd cadenas. Plus loin, mais toujours sur la même ligne, venait la cave, dans laquelle les paysans mettent leurs provisions de choux, de légumes, de lait etc. Derrière la cave il y avait un petit jardin potager pour la culture des choux, des navets, des oignons, des radis et des concombres, dont le peuple de ces contrées fait une grande consommation. Le potager s'ouvrait sur un emplacement uni, sur lequel les paysans battent ordinairement le blé et sèchent leur foin, avant de l'emmagasiner ou de le mettre en meule. Cette suite continue de bâtisses, était close par le bain qui se trouve toujours placé derrière les bâtiments et dont le peuple russe aurait de la peine à se passer. Chaque habitation de paysan est par conséquent longue et étroite, ce qui est l'opposé de ce que l'on voit en Allemagne, où elles sont plutôt rondes ou bien carrées. On serait tenté de croire que la chambre principale de l'habitation, occupée par la

famille, avec son plafond peu élevé, sa proximité de l'étable et de l'écurie et le voisinage des moutons et des cochons s'ébattant sous le plancher, en compagnie des poules, des oies et des canards, était sale et méphytique — et cependant il n'en était rien! L'air qu'on y respirait, était beaucoup plus pur que je m'y attendais, et cela sans doute grâce aux fenêtres ouvertes et au feu qui brûle presque sans cesse dans le poële. Sous le rapport de la propreté la chambre ne laissait rien à désirer; aussi en la voyant si bien arrangée, si bien soignée, mes tristes prévisions et ma pénible attente se changèrent-elles en un sentiment de plaisir véritable.

Mon hôte auquel je fis part de mon agréable surprise, m'assura que les paysans de cette contrée sont beaucoup plus propres et infiniment plus soigneux que la basse classe des villes.

Nous trouvâmes les habitants de cette maison occupés, les uns à tisser, les autres à filer. Ils nous reçurent avec cordialité, bonhomie et confiance, leur naturel était digne et exempt de timidité. A toutes les questions que je leur adressai pour satisfaire ma curiosité de voyageur, ils répondirent avec beaucoup de bonne volonté et d'à propos.

La composition de cette famille était tout-à-fait particulière. L'ancien ou le chef du ménage était un vieillard, veuf depuis plus de 20 ans et sans enfants; après lui venait sa parente éloignée, une vieille femme également veuve, qui n'avait qu'une petite fille de 14 ans, jolie comme un ange; ensuite le gendre de cette veuve, qui s'étant remarié, s'acquittait avec sa seconde femme et ses 5 enfants de tous les soins du ménage. M. de Karnowitsch m'assura que les membres de cette famille, quoiqu'ils ne fussent point liés par la consanguinité, n'en vivaient pas moins dans la meilleure intelligence, et avaient les uns pour les autres la plus sincère affection. De telles familles ne sont pas rares en Russie. Le Russe ne saurait vivre sans lien de famille; ces rapports lui sont aussi nécessaires que l'air; c'est l'élément qu'il recherche, et sans lequel il serait comme un être incomplet; aussi dès que la mort vient à briser les liens naturels, si nécessaires à son existence, s'empresse-t-il de les remplacer: au père

descendu dans la tombe, il en fait succéder un autre pour lequel il a le même respect, le même dévouement et la même obéissance, que s'il lui était attaché par les liens sacrés du sang. Il en est ainsi pour ceux qui n'ont point d'enfants. En sont-ils privés, ils s'empressent aussitôt d'en adopter, et cette adoption volontaire devient aussi puissante que les liens qui unissent le père et la mère à leurs propres enfants. On me demandera peut-être, pourquoi le vieillard devenu veuf n'a pas épousé sa vieille parente éloignée, également veuve, et préféré remplacer ces liens fictifs par les liens réels du mariage? A cela je répondrai que les moeurs et les coutumes de cette contrée s'y opposent, et qu'un veuf ou une veuve de plus de 50 ans ne saurait, sans inconvenance, contracter de nouveaux noeuds. Mais comme cette époque de la vie est justement celle où l'homme a le plus besoin du secours et des soins de la femme, celui qui atteint cet âge sans en avoir, s'empresse d'établir des rapports de famille dans le genre de ceux que je viens de rapporter.

M. de Karnowitsch est le premier en Russie (à ce qu'on m'a assuré à Moscou), qui ait essayé de transformer les rapports qui existent actuellement entre les seigneurs et leurs paysans, en des rapports pareils à ceux des fermiers de France ou d'Allemagne. A une verste de son village, il a construit une métairie, à laquelle il a affecté 12 dessatines et demie de terre labourable (50 arpents d'Allemagne), avec la quantité nécessaire de prairies et de pâturages, et il l'a donnée en fermage à une famille de ses paysans, qu'il a pris soin lui-même d'instruire. La construction et la distribution de la maison diffèrent complètement du type architectural russe; elles se rapprochent plutôt de celui des fermes anglaises, dont elles donnent une idée assez exacte. La culture et l'assolement y sont basés sur les principes d'une agronomie rationnelle, éclairée et en tout appropriée au sol et au climat; les instruments aratoires ou agricoles et les ustensiles de ménage ne laissent rien à désirer. Cette famille de paysans, convenablement instruite par une longue pratique sur la terre de son seigneur, et parfaitement au fait de tout ce qui constitue

une bonne agronomie, fut bientôt en état de réaliser les leçons du maître, qui avant de les installer, passa avec eux un contrat qui comprenait tous les détails de ce nouvel accord. *) Comme cet arrangement avait lieu avant l'Ukase du 2 Avril 1842, par lequel, comme on sait, fut créée la nouvelle classe de serfs émancipés, connus sous le nom de paysans obligés (*Obïazanié Krestïané*), M. de Karnowitsch se vit forcé, pour donner une forme légale à cet arrangement, de leur donner la ferme à bail. On peut regarder cet essai comme ayant complètement réussi; car cette ferme existe sur ce pied déjà depuis plusieurs années.

En parcourant ce nouvel établissement si différent de tout ce que j'avais encore rencontré en Russie, je fis quelques réflexions que je ne pus m'empêcher de lui communiquer. Je lui fis observer qu'un établissement de ce genre, nouveau non seulement par sa construction extérieure et son économie domestique, mais encore par son mode de culture plus large et plus éclairé, ainsi que par ses instruments d'agronomie, me semblait peu propre à atteindre le but désiré; car n'ayant rien de commun avec l'agriculture nationale, cette plante exotique, transportée sur un sol peu favorable, sous un climat en quelque sorte hostile, devait nécessairement s'étioler sans produire de fruits. — Essai isolé et nouveau, fait au milieu d'un état de choses enraciné par le temps et la routine, pourrait-il développer sa bienfaisante influence sur les contrées soumises au culte exclusif et intolérant de l'ancien régime? — Alors du moins, j'en doutais fortement; car à mon avis, pour produire une réforme salutaire et donner à l'agriculture une impulsion plus conforme aux besoins du pays et aux lumières de l'époque, il fallait prendre une route toute différente et employer des moyens moins extrèmes. Il aurait été plus efficace de greffer sur l'ancien tronc national, des

*) J'avais une copie et une traduction de cet intéressant document; mais depuis il m'a été impossible de la retrouver parmi mes papiers, malgré toutes les peines que je me suis données pour y parvenir.

améliorations et des perfectionnemens pris au sein du pays même, et de n'emprunter à l'étranger que ce qui aurait pû s'adapter à l'agriculture, aux moeurs et aux habitudes russes.

Je donnais comme preuve à mon hôte sa propre terre dont toutes les améliorations avaient ce caractère et tout il avait obtenu un plein succès.

Son opinion à ce sujet, différait de la mienne. Selon lui, sa terre avec le système agronomique qui y était introduit, étant un fait déjà existant, accompli avant lui, ne pouvait subir une réforme aussi complète que celle que je voyais réalisée à la ferme: ici c'était sa création à lui, là tout était déjà fait; par conséquent, il n'avait eu que la faculté d'améliorer, sans pouvoir cependant toucher au fond de choses elles mêmes. Il avait dû prendre en considération les habitudes des paysans et leur ignorance en agronomie, respecter leur attachement aux vieilles habitudes et aux anciennes coutumes, transmises par leurs pères, enfin ne pas perdre de vue le temps qu'il lui faudrait pour former des agriculteurs capables de répondre à ses vues, et pour les façonner à la nouveauté des principes théoriques et pratiques et des instruments aratoires introduits à la ferme. Quant à celle-ci, elle était sa création; c'était lui qui en avait eu la première idée et en avait jeté les fondemens. En mettant la main à l'oeuvre, il avait pû librement établir un système d'agronomie rationelle.

Il convenait cependant de la difficulté qu'il y aurait à faire entrer les paysans russes dans cette nouvelle voie. Mais l'économie rurale de sa terre, placée comme un juste milieu entre l'ancienne agriculture nationale russe et la nouvelle ferme, exploitée par une famille specialement formée par lui, devait servir comme un établissement préparatoire, destiné à produire progressivement la réforme désirée et à effectuer, sans transition trop brusque, le passage du vieux système national d'agronomie à un état plus en rapport avec les lumières du siècle et les besoins du pays. Il comptait beaucoup sur l'effet de l'exemple; car le paysan russe, possédant à un très haut degré le don de l'imitation; très-intelligent et très perspicace, surtout quand

il s'agit de son intérêt, devait comprendre les avantages de la ferme et la prendre pour modèle.

Cette course de plusieurs heures, employées sans relâche à voir et à discuter, nous fit gagner un appétit dévorant, qui nous amena bientôt à éprouver un entraînement irrésistible vers le dîner, qu'on s'empressa de servir, dèsque nous fûmes rentrés à la maison. Avant de nous mettre à table, on nous présenta différentes liqueurs stomachiques, du caviar, du fromage de différentes espèces, du hareng salé, et autres comestibles excitant l'appétit, qu'on emploie ici, comme en Suède (d'où cette habitude semble être venue), avant le dîner proprement dit, et qu'on mange debout, en se rendant à table. On nous servit un bon dîner préparé à la française, qui est la seule cuisine reçue dans toutes le bonnes maisons russes. Pour me faire connaitre la nationalité russe sous toutes ses faces, même sous le rapport de la table, mon hôte avait eu la galanterie de commander différens mets nationaux. Les *pirogis*, la boisson connue sous le nom de *Kvass* et le *Nalivki* (rataffia), comme de raison, n'y manquèrent pas. Les convives, sans compter mon hôte, moi et mes compagnons de voyage, se composaient de la tante de M. de Karnowitsch et du prêtre du village, convive de tous les jours et ami intime du maître de la maison.

Dans le courant de l'après-dinée, 17 Mai, nous allâmes en voiture visiter Wélikoe-Selo, village situé à 3 ou 4 verstes de la terre de Mr. de Karnowitsch. C'est un village de 1500 âmes ou 3000 habitans. Ce bien appartenait à 7 soeurs, dont 2 étaient déjà mortes. Elles n'y habitaient jamais, n'y possédaient aucun établissement économique, et avaient préféré, par cette raison, mettre les paysans à *l'obrok*. En se décidant pour cet arrangement, elles n'avaient pas pris pour base le nombre de *tiaglo* ou de familles; mais elles avaient cette réparti contribution collectivement sur tout le village, en la réglant sur le nombre des habitans, la quantité et la qualité de la terre de labour, l'étendue des prairies, des pâturages et des bois qui en dépendent, et des avantages industriels de la con-

trée, qu'on peut mettre au rang des plus avancées sous le rapport de la culture du lin et de la fabrication des toiles.

Depuis que la civilisation et l'industrie de l'Occident de l'Europe ont pénétré en Russie, la servitude y a subi de grandes altérations: dans quelques contrées de l'empire, elle a même complètement changé de forme et a perdu son caractère primitif. Anciennement, la servitude proprement dite, n'existait pas. Il n'y avait que la classe nombreuse des *devoroviè* ou des serviteurs, qui portât le nom de serfs. Cette classe de gens avait été formée par les descendants des anciens prisonniers de guerre. Les paysans ou les habitans des campagnes étaint libres, et n'habitaient les terres appartenant à la noblesse, qu'à titre de fermiers; aussi dès-que le Youriewdien (la St. George) arrivait, ils pouvaient quitter la terre qu'ils avaient cultivée et habitée pendant tout le temps du fermage, c'est à dire, pendant l'espace d'une année, et aller s'établir ailleurs. Cette faculté de passer d'un endroit à l'autre devait, comme on le pense bien, amener des résultats bien fâcheux; aussi pour arrêter, autant que possible, les effets pernicieux de cette migration continuelle, les princes souverains rendirent, chacun dans l'étendue de ses domaines, une ordonnance, par laquelle, tout en conservant aux paysans le droit de quitter un seigneur à la St. George pour aller s'engager chez un autre, ils leur défendaient sévèrement de sortir du pays, et de passer dans une autre principauté russe. Cette défense, bonne comme mesure politique, fut cependant impuissante pour arrêter les maux de différens genres que produisait cette pérégrination annuelle de la classe agricole, destinée déjà par la nature de ses occupations à une existence fixe et stable. Plus tard, lorsque le système quasi féodal des principautés isolées, si pernicieux à la Russie, ébranlé dans sa base par les guerres intestines, le fer des Tartares et la suprématie toujours croissante des princes de Moscou, croula pour ne plus se relever, les règlemens et les ordonnances princières en vigueur dans ces principautés indépendantes, durent aussi tomber. Alors recommença, d'un bout de l'empire à l'au-

tre, pour la basse classe du peuple, une époque de migrations et de pérégrinations continuelles, qu'aucune loi n'entravait et qu'aucun obstacle n'était capable d'arrêter. De tous les temps le Russe a été enclin à l'existence nomade. Vif et inconstant, ami de la nouveauté et des changements, il possède à un haut degré l'amour de la patrie, qu'il nomme sa mère, et pour laquelle il a un dévouement sans bornes, la vénération touchante et fière d'un fils respectueux; mais il a peu d'attachement pour le lieu natal: excellent patriote, prêt à tous les sacrifices qu'exige le bien de son pays, il est presque indifférent pour le lieu de sa naissance; les mots si expressifs et si chers de „mon pays“ pour le Français et de „Heimath“ pour l'Allemand, sont pour lui un mot comme un autre; il le trouve facile à comprendre, même bon à entendre, mais il en est peu profondément ému. S'il s'occupe d'agriculture, c'est par nécessité et non par goût, car ses inclinations le portent vers une industrie plus vive et plus hasardeuse; s'il aime l'activité, ce n'est pas celles qui résulte d'un travail continu et persévérant: différent en cela de l'Allemand, il préfère le travail saccadé et irrégulier; le labeur, dèsqu'il est calme et uniforme, devient pour lui une corvée pesante. On comprendra aisément, qu'avec un pareil caractère, les inconvénients résultant de la faculté illimitée de passer d'un endroit à l'autre, devinrent bientôt si grands, que l'autorité, pour y mettre un terme, se vit obligée d'avoir recours aux mesures les plus violentes et aux moyens les plus prompts. Les pays de plaines, privés de grandes villes, de rivières navigables et par conséquent de débouchés faciles, furent bientôt dépeuplés; car l'agriculture n'y récompensait pas suffisamment les peines du laboureur. En émigrant de ces lieux, la population se porta en masse sur les bords des fleuves et des rivières navigables, et vers les villes qu'elle finit bientôt par encombrer. Cet état dura jusqu'à l'Ukase du Tsar Boris Godounoff, rendu le 21 Novembre 1601, par lequel la faculté de changer de séjour fut à jamais abolie, et les paysans attachés à la glèbe (gleba eadscripti), sur laquelle ils se trou-

vaient lors du dernier jour de Jourieff. *) — A commencer de cette époque, les paysans, quoique personnellement libres, se trouvèrent placés sous l'autorité des Seigneurs ou des propriétaires fermiers, et plus tard, sous le règne de Pierre I, ils devinrent presque par hasard, seulement de facto, complètement serfs. Je dis de facto, car aucune loi, aucune ordonnance positive, n'établirent jamais la servitude de jure.

Tant que la Russie demeura un état agricole, la servitude ne parut pas bien pesante aux paysans, surtout dans les gouvernements de la grande Russie, où les terres seigneuriales, habitées par les propriétaires, n'étaient pas très-nombreuses. Dans cette partie de l'Empire, ils avaient l'habitude de céder toute la terre aux paysans qui en dépendaient, et se contentaient d'une redevance en argent payée par les habitans réunis en commune, comme cela se pratique encore aujourd'hui dans les domaines appartenant à la Couronne. Je ne sache pas que le Ministère des domaines de la Couronne possède, dans toute la Grande Russie, une seule propriété à économie privée, à corvée. La qualité de la redevance ou de la rente annuelle à payer, était fixée par le seigneur lui-même: voulait-il avant tout la prospérité de ses paysans, il se contentait d'un tribut raisonnable, mais dès qu'aveuglé par la cupidité, il ne prenait pas leurs forces en considération, l'agronomie de sa terre ne tardait pas à décliner rapidement. Les serfs passaient du découragement à la misère, et finissaient par tomber à la charge du seigneur.

En outre il faut ajouter, que les seigneurs ne résidant

*) Même de nos jours les chants populaires nomment le jour de Yourieff un jour de malheur, qui priva les paysans de leur liberté, quoique au fond cet Ukase n'abolît que le droit pernicieux, sous tous les rapports, de la libre pérégrination, droit fertile en désordres et en abus de tout genre. Il est à remarquer que les chansons populaires ne disent pas un mot sur l'introduction du servage qui abolit la liberté personnelle, respectée par le dit Ukase.

que rarement sur leurs terres, n'y ayant pas d'économie particulière, ne connaissant point la situation de chaque famille, ne pouvaient fixer justement leur attention sur les affaires; n'ayant point l'Obrok individuel, ils devaient le prélever sur la commune entière. Cet arrangement, très fréquent en Russie, servit à fortifier de plus en plus l'organisation communale. Ces institutions éminemment nationales étaient comme autant de petites républiques, organisées et administrées avec une sagesse et un degré de perfection vraiment remarquables; libres de toutes corvées et de tous devoirs envers le seigneur, elles n'avaient d'autre souci, que celui de leur prospérité, ni d'autres obligations, que celle de l'Obrok. Cette position des serfs était des plus heureuses; malheureusement depuis que la Russie s'est mise au rang des nations civilisées et a emprunté à l'Occident ses lumières, ses arts et ses industries, cette merveilleuse institution s'est sensiblement altérée, et tend de jour en jour à se détériorer davantage. Telle a été l'influence pernicieuse exercée par la civilisation européenne, par le développement de l'industrie commerciale et manufacturière, par la passion malheureuse des fabriques et enfin par le luxe, ce fléau de la Russie! Pierre I et ses successeurs immédiats, dans leur engouement pour les fabriques, cherchèrent par tous les moyens imaginables de les introduire en Russie. Ils appelèrent du dehors des ouvriers, leur firent l'avance des fonds nécessaires, leur assignèrent la quantité de terre dont ils pouvaient avoir besoin, et leur adjoignirent un ou plusieurs villages de travailleurs. Ces villages, assignés aux différentes fabriques, furent soumis aux mêmes lois que les serfs, avec la différence qu'ils ne pouvaient être employés à aucun autre travail qu'à celui de la fabrique. De son côté, le maître fabricant était obligé de subvenir à tous leurs besoins, et de pourvoir à leur habillement et à leur nourriture.*) Ces établissements firent bientôt naître l'idée, que tout le tra-

*) Les fabriques de ce genre existent encore de nos jours, comme on pourra le voir plus loin, par la description d'une d'elles que j'ai eu l'occasion de visiter à Jaroslaff.

vail des serfs appartient de droit au seigneur; que ce dernier possède la faculté légale de les employer à toute espèce d'ouvrage, et d'en tirer tout le profit possible, tandis qu'auparavant le seigneur ne pouvait leur imposer que la culture de la terre et le service domestique.

Mais lorsque l'industrie européenne, appelée par la voix puissante de Pierre I, eut pénétré en Russie, et que le gouvernement, dans le but de stimuler l'activité nationale, eut pris l'initiative, en fondant une grande quantité de fabriques et de manufactures, on vit peu à peu les seigneurs se laisser gagner à l'exemple et introduire dans leurs terres des établissements industriels modelés sur ceux du gouvernement.

Au commencement ils n'eurent pour ouvriers que la partie superflue de leurs *dvoroviés,* dont la paresse et le travail imparfait décidèrent les seigneurs à leur adjoindre des paysans enlevés à la charrue. Le nombre de ces derniers s'accrut en proportion des profits obtenus. Dans beaucoup de gouvernements et particulièrement dans ceux où l'agriculture ne présentait que peu d'avantages, elle fut bientôt complètement délaissée et sacrifiée à l'industrie manufacturière qui, depuis cette époque, semble avoir pris la première place dans le goût de la nation. D'essai en essai les seigneurs arrivèrent bientôt à la triste conviction, que le paysan russe, travaillant seulement par devoir ou par corvée, est un ouvrier détestable, et qu'il est au contraire actif et intelligent, dès que son intérêt est stimulé. Cette expérience les porta à permettre aux paysans de travailler pour leur propre compte, de chercher du travail, en s'engageant comme ouvriers dans différentes fabriques, à condition de leur payer une certaine redevance*) annuelle. De nos jours cet usage est le plus ré-

*) Je pense que le gouvernement a commis une grande faute, en développant, outre mesure, comme il l'a fait, il y a 25 ans, l'industrie manufacturière en Russie, sans avoir d'abord pensé à régulariser, d'une manière plus légale, les rapports des serfs vis-à-vis de leurs seigneurs et de n'avoir pas préalablement

pandu. Tout singulier et tout vexatoire qu'il paraisse, il n'en est pas moins conforme aux idées des serfs, qui n'y voient rien de pénible et qui l'ont accepté sans murmurer, comme une conséquence naturelle de la servitude, ou une nécessité absolue découlant de leur dépendance personnelle. Mais ce qui plaide le plus en faveur de cette coutume, c'est l'antipathie traditionnelle du peuple russe pour les travaux des champs; aussi, loin de la trouver oppressive, il l'accepte même avec joie et reconnaissance, et préfére toujours à l'agriculture l'industrie qui flatte son penchant pour la vie active et remuante. Il abandonne le soin de sa terre à sa famille et part gaiement, pour aller s'engager ailleurs, comme colporteur, manoeuvre, marchand, roulier, charpentier etc., etc. Il est à remarquer, que l'accroissement de l'industrie en général a fait augmenter d'une manière très-considérable le nombre de ces travailleurs nomades. Quand on connait le caractère du peuple russe, il est aisé de se convaincre que cette faculté de quitter l'agriculture pour s'adonner à une industrie quelconque, a pour lui beaucoup de charmes et beaucoup d'avantages. Il en est de même pour le seigneur auquel cet état de choses ne donne ni peine, ni souci: content de la redevance de ses paysans, il n'a à s'embarrasser de rien. On comprendra aisément cette préférence, si l'on compare cet arrangement sûr, facile et profitable aux ennuis sans nombre d'une agriculture arriérée, chanceuse et ordinairement peu lucrative.

Avant 1812 la partie la moins riche de la noblesse russe, retranchée dans les coutumes traditionnelles et les moeurs exclusivement nationales, n'avait qu'une idée bien in-

fait rentrer les droits de ces derniers, vis-à-vis de leurs serfs, dans les bornes positives de la justice et de leur droit réel. Cette mesure était commandée par une sage prévoyance politique, si nécessaire à tout gouvernement éclairé et progressif, et en second lieu elle était parfaitement réalisable, témoin l'Allemagne, où elle a été appliquée. Dans tous les cas, il aurait dû fixer son attention sur les serfs employés dans les fabriques particulières, où la nécessité de la protection légale se fait sentir chaque jour davantage.

complète de la civilisation matérielle de l'Occident; mais depuis cette époque, à l'exemple de la noblesse de cour, elle s'est initiée aux jouissances et au bien-être de l'Occident. Les agrémens et la facilité de l'existence, le comfortable en toute chose, le raffinement de l'élégance et d'un goût épuré, enfin le luxe même, vers lequel elle a toujours été portée, lui sont devenus des objets, je ne dirai pas de première nécessité, mais d'un usage trop habituel et trop séduisant pour que la privation ne lui en soit pas sensible. De retour dans ses foyers, cette noblesse provinciale pouvait satisfaire des gouts nouvellement pris, dédaigna bientôt les coutumes et le genre de vie national et voulut introduire au fond de la Russie, ce dont elle avait contracté l'habitude à l'étranger. Mais pour y parvenir, il fallait une fortune en proportion avec la grandeur démesurée des désirs, et elle n'avait pour y suffire qu'un revenu médiocre! Triste alternative qui amena bientôt après la nécessité d'engager les propriétés et de contracter des dettes. Trop légère et trop imprudente pour s'arrêter à temps sur cette pente dangereuse, la noblesse ne tint pas compte des avertissements salutaires que lui donnaient la raison et l'état toujours empirant de sa fortune; elle persista dans cette funeste voie, s'adonnant au luxe, contractant de nouvelles dettes, grevant ses propriétes d'hypothèques, et finit enfin par se trouver dans l'obligation de vendre ses biens et de les voir tomber entre les mains de riches parvenus, qui, par des speculations heureusement conduites, par quelque emploi du gouvernement, ou bien par des moyens répréhensibles, avaient réussi à amasser une certaine fortune. Sous l'autorité de cette nouvelle classe de propriétaires, l'administration des biens ci-devant seigneuriaux, prit une direction bien différente de l'ancienne: la face des choses y changea du tout au tout. Fils de leurs oeuvres, étrangers à la noblesse de vieille roche, par conséquent à ses idées, à ses goûts, à ses habitudes et à ses moeurs, ces nouveaux seigneurs par la grâce de l'argent ne trouvèrent pas, comme on le pense bien, beaucoup de sympathie parmi les serfs.

Au lieu des liens d'affection qui les unissaient à leur ancien seigneur et de l'attachement, transmis de génération en génération, pour la famille de celui dont les ancêtres avaient été les maîtres de leurs pères, le coeur des paysans n'éprouva pour cet intrus que froideur, malveillance et crainte. Lui, de son côté, parfaitement indifférent pour tout ce qui n'était pas d'un intérêt direct et matériel, ne voyait dans ses serfs que des instruments de fortune ou des machines pour le travail; non des hommes, mais des bras représentant seulement une force physique. On concevra donc aisément que des rapports de cette espèce n'étaient pas propres à établir la bonne intelligence entre le maître et les serfs, et à assurer leur bien-être mutuel.

Les choses n'en restèrent pas là! Chaque jour voyait croître de plus en plus le nombre de ces parvenus, incorporés à la noblesse véritable, par la puissance magique du *tschine* (classe ou rang dont se compose la hiérarchie du service civil).

Une certaine teinte de culture moderne, jointe à l'instruction la plus bornée et la plus superficielle mais cependant capable de corrompre à la longue le coeur de l'homme, y étouffa jusqu'au sentiment de la nationalité, qui devint méprisable aux yeux de cette noblesse nouvelle.

Bientôt toutes les charges et tous les emplois du gouvernement finirent par tomber entre les mains de ces seigneurs par le droit du rang; ils accaparèrent toutes les branches de l'administration qu'ils poussèrent dans la voie qui leur convenait le plus, et une fois maîtres de ces puissants moyens, ils ne tardèrent pas à conquérir une influence et une force tout-à-fait dangereuses pour l'Etat. Et réellement hors du tschine il n'y avait ni considération, ni pouvoir à espérer; sans un rang on n'était rien, on n'en exceptait même pas les nobles qui, pour se rendre utiles à leur pays et montrer leur dévouement à la personne du Souverain, ne pouvant le faire d'une autre manière, se virent malheureusement obligés d'entrer dans les rangs de cette légion. Trop peu nombreux pour pouvoir exercer une influence dienfaisante sur la marche des affaires et pour

lutter victorieusement contre l'esprit de corruption et de vénalité, introduit par ces employés, chercheurs du tschine, ils finirent bientôt par se convaincre de l'inutilité de leurs efforts et par se laisser gagner eux-mêmes par l'exemple. C'est de cette manière, que la vieille noblesse se vit bientôt ruinée et assimilée à une classe dont les habitudes, les moeurs et la culture intellectuelle différaient entièrement des siennes et avec laquelle elle n'avait de commun que la langue et la religion.

Jadis, à une époque déjà assez éloignée de nous, la servitude n'était pas, comme de nos jours, un élément dangereux, aussi nuisible aux progrès de la civilisation que contraire au développement politique de la Russie. Je dirai même qu'alors elle y aurait peut-être puissamment contribué; car au temps dont je parle, la noblesse était peu nombreuse et ne différait de la masse du peuple, ni par les moeurs et les habitudes, ni par l'instruction et les usages; elle ne formait avec les basses classes proprement dites, qu'une seule et même nation parfaitement homogène. Alors la servitude, beaucoup plus limitée dans ses bornes, n'embrassait que les individus adonnés aux travaux de l'agriculture: les communautés de paysans, vivifiées par la puissance d'un principe de liberté réelle, n'avaient pas encore été affaiblies par le partage et le fractionnement continuel auquel elles ont été soumises depuis lors; puissantes, bien ordonnées au dedans comme à l'extérieur, riches en élémens de prospérité, elles possédaient toutes les garanties d'un avenir brillant. On concevra donc aisément qu'avec un pareil état de choses la servitude ne pouvait avoir alors les inconvéniens nombreux qu'elle présente aujourd'hui. De nos jours, c'est tout le contraire, et toute personne un peu sensée conviendra qu'il est impossible de la maintenir encore longtemps dans son état actuel. Tout le monde le sait en Russie! Mais comment y parvenir sans produire de révolution et de secousse politique? Telle est la question du jour.

On pourrait dire, non sans quelque apparence de vérité, que de nos jours la servitude en Russie est un St. Simo-

nisme pris à rebours. Comme on le sait, la religion de St. Simon établit pour règle, que les hommes devraient être retribués selon leurs capacités et leurs besoins. Cette répartition faite à chacun en proportion de ce qu'il aurait besoin et de ce qu'il mériterait, serait donc comme l'intérêt d'un capital représenté par sa valeur personnelle. Cette règle se trouve en Russie à l'égard de la servitude; car chaque serf y est comme taxé par son seigneur. Quand il s'agit de fixer la redevance à lui payer annuellement, le seigneur dit à son paysan: Tu as tel âge, ta santé et ton organisation physique sont en bon état, tu possèdes tant et tant de degrés de force corporelle, de capacité pour le travail et la fatigue; tes facultés intellectuelles, ton instruction, ton adresse peuvent être estimées à tant; par conséquent, tu représentes une valeur ou un capital de tant. Mais ici cesse tout d'un coup la répétition des paroles de St. Simon, et au lieu de dire: puisque ta valeur est telle, tu as le droit d'obtenir telle part des biens de la terre, il fait tout-à-coup volte face et dit au contraire: puisque ta valeur est telle, tu dois me payer telle redevance, comme intérêt légal du capital ou de la valeur que tu représentes.

Mais mettons fin à cette petite digression historique et continuons notre description du village de Velikoïe-Selo. Ce village possède à l'instar des villes son bazar ou marché et une foire qui a lieu tous les ans, et pendant laquelle on vend plusieurs centaines de chevaux de tous prix. Les maisons y sont pour la plupart commodes et bien bâties; quelques-unes même témoignent, par leur élégance et leur dimension, de la prospérité des habitans et ne dépareraient pas les rues d'une ville. Ce village s'occupe particulièrement de l'industrie linière qui y a atteint un degré assez satisfaisant. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les habitans ne filent pas eux-mêmes le fil necessaire à leurs nombreux métiers, mais l'achètent déjà préparé dans les villages des environs. Le prix du travail ou de la main d'oeuvre pour chaque archine (grande aune allemande) de toile fine revient à 65 copeks assignats, de sorte qu'une femme, qui a l'habitude de ce travail, parvient à gagner

un rouble ou un rouble et demi assign., salaire très-élevé, si on le compare au bas prix des denrées et au mince revenu annuel du paysan, adonné au travail de la terre. Pendant une année fertile le prix d'un tschetvert de blé (4 scheffels berlinois) descend à 5 roubles assignat. La modicité de ce prix prouve déjà le peu d'avantage que présente l'agriculture dans cette partie de l'empire. Comment serait-il donc possible de forcer le paysan à s'en occuper plus sérieusement et à sacrifier son temps et ses peines pour un intérêt si mince, quand la plus facile industrie lui offre un profit beaucoup plus considérable? On voit donc qu'une femme y gagne déjà en un jour de quoi s'acheter au delà d'un scheffel de blé, tandis qu'à Bilefeld, en Westphalie, en employant la plus grande activité, elle ne parviendrait à gagner que 5 silbergr., somme suffisante tout au plus pour payer $1/10$ de scheffel.

Ce village possède une bonne école dont la direction a été confiée au pope ou prêtre de la paroisse.

Les règlements établis par les paysans entre eux pour le partage et la répartition des terres appartenant à la commune, sont remarquables par leur sagesse et leur équité et d'une application facile, grâce à leur origine communale.

Comme je l'ai déjà dit, une grande partie des habitans de ce village de tisserands étaient parvenus à amasser une fortune assez considérable et à agrandir la sphère de leur commerce. Cette prospérité et cette industrie toujours croissantes avaient servi plus tard de prétexte au seigneur pour imposer aux paysans un obrok beaucoup plus fort que celui qu'il aurait pu légalement exiger, s'il n'avait pris pour base d'évaluation que la terre possédée par chacun. Demeurant loin du village, et ne pouvant estimer justement la valeur et l'avoir de chaque serf ni faire par lui-même une répartition équitable de l'impôt, il préféra charger la commune de ce soin en faisant peser sur elle un obrok collectif. De cette manière il évitait le danger de commettre une injustice et de taxer peut-être une famille aisée, à l'égal

d'une famille dans le besoin, un paysan riche aussi fortement qu'un paysan pauvre. Ce fut donc à la commune à répartir avec justice la part de l'obrok échéant à chaque membre. C'est ici que se révèle éminemment l'esprit de haute equité de cette institution. Au lieu de taxer chaque membre séparément, elle commença par répartir l'obrok sur toute la terre communale, c'est-à-dire tant par dessatine; ce travail terminé, elle procéda à la distribution des lots qui, au lieu d'être simplement égaux, furent proportionnés à la fortune réelle de chacun. — Les paysans riches furent mieux dotés que les pauvres; quelquefois même ils eurent trois fois plus qu'un paysan moins fortuné qu'eux, mais cela, afin qu'ils payassent une part de la redevance seigneuriale trois fois plus grande. Cet esprit d'équité fut poussé si loin que beaucoup de paysans dont la fortune était très-considérable, reçurent une part tellement grande qu'il leur eût été physiquement impossible de la cultiver en entier et que pour s'en débarrasser, ils finirent par la céder pour une somme modique à ceux des membres qui, par pauvreté ou par surabondance de bras, avaient le loisir et la possibilité de s'en occuper. On serait dans l'erreur si l'on croyait que ce partage, contraire en quelque sorte aux lois de l'égalité, fit murmurer ces pauvres riches surtaxés outre mesure en faveur des pauvres heureux de leur commune, pas le moins du monde: ils s'y soumirent au contraire sans proférer la moindre plainte, et je dirai même, dans la ferme persuasion que la commune avait agi avec la plus parfaite justice; telle est la puissance extraordinaire qu'exerce cette institution sur le peuple russe!

De retour chez M. de Karnowitsch, nous fîmes encore une assez longue promenade à travers champs, pendant laquelle mon hôte me communiqua une foule de détails des plus intérressants et des plus caractéristiques sur les rapports qui existants aujourd'hui entre le serf et son seigneur. Le paysan russe est en général d'un caractère gai et facile, expansif, susceptible d'attachement: il suffit que son seigneur le traite avec bienveillance pour rendre leurs rapports doux et confiants.

A l'appui de cette assertion, mon hôte me conta que quelques années avant cette époque, vivait dans le voisinage un vieux célibataire, possesseur d'une terre peu considérable. Ce digne seigneur, nommé Mr. d'Archaroff, était l'idole, non seulement de ses propres paysans, mais de toute la contrée. Patriarche à cheveux blancs, respectable par son expérience, sa bonté inaltérable et les trésors d'une âme grande et simple comme toute sa vie, habitant une petite maison peu différente de celle de ses paysans, il vivait au milieu d'eux et avait à tous égards mérité le nom de père et de bienfaiteur. Peu riche lui-même, il partageait tout avec ses paysans dans le besoin, et malgré cela, on trouva après sa mort, qu'il avait trois fois plus de serfs que ne lui en avait laissé son père. Dès que la propriété d'un seigneur quelconque du voisinage se trouvait à vendre, les paysans qui en dépendaient, s'empressaient d'accourir vers Mr. d'Archaroff et le prièrent de l'acheter. Il s'excusait sur sa pauvreté. »Eh, Batïouschka« (père), lui répondaient les paysans, »ce n'est pas d'argent qu'il s'agit, car si tu n'en possèdes pas, nous en avons, nous, mais nous venons savoir seulement, si tu veux de nous; père, dis oui! et nous irons à l'instant t'apporter la somme, dont tu peux avoir besoin pour nous acheter.«

C'est par cet arrangement touchant, que ces âmes simples et confiantes levaient l'obstacle du peu de fortune de leur seigneur bien aimé. Il était non seulement le dépositaire du petit pécule de chacun, mais encore le juge auquel ils venaient soumettre leurs différends, l'arbitre qui décidait de toutes les questions.

Tels étaient aussi, autant que j'ai pu m'en apercevoir, l'affection et le respect dont jouissait mon hôte, M. de Karnowitsch, parmi les paysans. Tout ce que je voyais et entendais à cet égard, me l'a confirmé, malgré sa modestie, qui semblait vouloir m'en dérober les preuves. Le don de l'observation, dont la nature l'avait pourvu, joint à une longue expérience, puisée dans des rapports de plusieurs années avec les classes inférieures, rendait ses remarques sur le paysan russe et le pays pleines de vérité et de finesse;

malheureusement je ne pus les noter toutes et quelques-unes se sont déjà effacées de ma mémoire. Je me contenterai de citer deux ou trois remarques de mon hôte, prises au hasard parmi toutes celles que j'ai eu le bonheur de conserver.

En peignant le caractère de la basse classe du peuple russe, il me dit:

»Celui qui veut se faire obéir par le paysan, doit se garder de tout ordre vague, indécis ou mal formulé: ses paroles, comme ses actes doivent être absolus, sans explication de motifs et sans interprétations. Le russe mépriserait ces accessoires du commandement, comme il dédaigne celui qui, dans le jeu du pugilat national, au lieu d'aborder franchement son adversaire, piétine sur place, sans oser avancer et se prépare à reculer plutôt que de donner lui-même le premier choc. Avec lui il faut bien savoir et bien dire ce que l'on veut. Cette haine de l'indécision et du vague se révèle chez le paysan surtout dans les différends, les affaires en litige et les procès. Favorable ou défavorable, injuste ou impartial, superficiel ou consciencieux, il accepte le jugement tel qu'il est rendu et finit par en prendre son parti. Les mots: »je te l'ordonne« tout rudes qu'ils sont, étant prononcés avec résolution et dignité, exercent sur lui une influence vraiment magique à laquelle il ne saurait résister.

»Quelque étrange que paraisse cette obéissance passive, courbant la tête devant l'ordre d'un supérieur, il faut cependant se garder de l'attribuer a un caractère servile. Pour être dans le vrai et pour découvrir la source véritable d'où découle cette anomalie, il faut remonter aux premiers siècles de l'histoire du peuple russe. Contrairement à la plupart des nations civilisées de l'Europe, nations féodales formées par la bande guerrière des conquérants et la masse subjuguée des habitants primitifs, la nation russe est éminemment patriarcale. L'autorité qu'exerçait ce vieux père, dont la sagesse, l'expérience et l'amour réglaient les destinées de la famille, était réelle, toute puissante, comme celle du pater familias de la république romaine. Il ne

faut donc pas s'étonner, quand on voit un peuple d'origine patriarcale et dont les moeurs le sont encore, malgré tous les changements opérés par les siècles, se montrer si passif et si disposé à se soumettre au joug d'une volonté supérieure. Pour ceux qui, comme moi, ont étudié l'histoire de la nation russe, cet hiéroglyphe inexplicable aux yeux des écrivains de l'Occident, voulant toujours mesurer au compas de leur propre nationalité féodale les éléments même les plus hétérogènes et les plus disparates, n'a rien d'incompréhensible ou de monstrueux; car c'est à ce caractère que se rattache cette obéissance, qu'on ne retrouve chez aucun autre peuple de l'Europe. Dans tout ce qu'on lui préscrit, il faut que le Russe voie le signe de l'autorité paternelle, animée de l'amour du bien général; alors il s'empresse d'obéir, même contre sa conviction. Respectant l'autorité du père, son dévouement filial lui défend de peser l'ordre qu'il en reçoit: il accepte tout, les yeux fermés, et exécute tout ce qu'il lui commande de faire avec zèle et ponctualité.

Malheureusement les Tschinovniks (les employés) subalternes pervertissent le peuple et étouffent en lui tout sentiment de justice et d'équité naturelle.

Le ministre actuel des domaines de la Couronne, comte de Kisseleff, songea à réveiller dans le peuple les idées de justice. Il trouva que la commune est un boulevard derrière lequel peuvent se développer le sentiment de la dignité personnelle et celui d'une liberté bien ordonnée. Il voudrait préserver la commune de l'arbitraire et de la cupidité des employés inférieurs, et lui assurer la faculté de s'administrer elle même. Il s'est efforcé de faire naître chez les paysans la conviction qu'en obéissant à des chefs de leur choix, le Golova (président de la commune) et les Starostas (ses adjoints), ils trouveraient aussi en eux aide et protection qui remonteraient jusqu'au ministre, ou même jusqu'à l'empereur. Au commencement, lorsque l'expérience n'avait pas encore sanctionné cet état des choses, les paysans de ces contrées témoignèrent un certain mécontentement surtout contre l'augmentation de l'impôt direct; mais ils

en sentirent bientôt l'avantage en le comparant aux exigences infinies et cent fois plus vexatoires de l'Ispravnik. Aujourd'hui, délivrés de l'arbitraire, ils trouvent justice auprès de l'autorité locale, et à son défaut auprès du ministre, à la suite d'une enquête qui amène souvent la punition du coupable.

Dans nos entretiens M. de Karnowitsch me dit une chose qui me parut parfaitement vraie. Il prétendait que le manque de petits tribunaux locaux pour juger les différends des paysans entre eux, se faisait sentir de jour en jour davantage. Bien souvent pour éviter une course de 40 à 50 verstes, afin de plaider sa cause en personne (car en Russie il n'y a pas d'avocats), le paysan préfère se désister de son droit, ou par un arrangement plus ou moins onéreux aplanir les difficultés qui pourraient amener un procès. Pour comprendre ce désistement de toute poursuite en justice, et cet abandon volontaire d'un droit, il suffit de considérer l'état bien souvent déplorable des routes, les lenteurs de la procédure, les embarras et les ennuis de tout genre qui attendent le plaideur à la porte des tribunaux; enfin le temps précieux qu'il perd en allées et en venues, sans avoir aucunement l'assurance que son bon droit sera reconnu.

Ces inconvéniens prouvent l'avantage qu'il y aurait à établir en Russie des juges de paix comme en France. C'est ce qui ne serait pas bien difficile; et il n'y a pas de doute que le gouvernement ne puisse trouver un nombre nécessaire d'individus capables de remplir ces fonctions importantes. Seulement il faudrait se garder de les incorporer à la classe des tschinovniks.

De son vivant le respectable M. d'Archaroff dont j'ai déjà parlé, avait prouvé la possibilité et l'utilité d'une pareille institution. Combien de différends, de procès, de querelles n'a-t-il pas terminés par la seule influence de son caractère estimable, de sa justice et de la confiance qu'il avait su inspirer aux paysans! De nos jours un autre propriétaire du même gouvernement, M. de Polosoff, jouissant de l'estime générale la plus méritée, semble avoir pris

à coeur de remédier au manque que je viens de sig… Aussi l'autorité que lui donnent ses rares qualités, sa pa-role douce et persuasive lui ont fait terminer, comme juge ou comme arbitre, une infinité de litiges.

Au dire de M. de Karnowitsch, un des grands maux de cette partie de la Russie provient du peu de profit qu'y donne l'agriculture. Il est si peu considérable, si peu proportionné aux avantages offerts par d'autres branches d'industrie, que personne ne veut risquer ses capitaux pour améliorer son exploitation agricole. Celui qui possède un capital disponible, au lieu de l'employer à augmenter la valeur de son ancien fond, et d'entreprendre des travaux capables d'en hausser le produit, achète de nouvelles terres, qu'il fait valoir aussi mal que celles qu'il possédait déjà! Les ventes et les achats prouvent que le prix des biens-fonds ne cesse de s'élever, non parceque les terres acquièrent plus de valeur intrinsèque, mais parceque les capitaux disponibles y deviennent de plus en plus nombreux. A la vérité, le revenu foncier commence aussi à grandir; mais cela provient de ce que l'industrie en général, dans son développement rapide, a donné du prix à beaucoup de choses qui jadis n'en avaient pas*).

Dans la maison d'un paysan, chez lequel M. de Karnowitsch me fit entrer, nous trouvâmes un tailleur occupé à confectionner un caftan, et nous apprimes que dans cette partie de la Russie on trouve des villages entiers dont tous les habitants sont tailleurs et vont chercher de l'ouvrage, principalement pendant l'hiver. Arrivé dans un village, le paysan tailleur passe successivement d'une maison à l'autre, et n'en sort que lorsque la garde-robe des habitants a été complètement remontée. Pendant tous le temps que dure

*) L'exemple le plus frappant de la hausse du prix des biens-fonds nous est donné par la côte méridionale de la Crimée. Celui qui y acheta des terres il y a 60 ans, peut les vendre aujourd'hui, du jour au lendemain, pour un prix 50 fois plus élevé. Mais il ne faut pas oublier que la côte méridionale de la Crimée alors fort peu cultivée, est devenue un véritable jardin.

le travail, il est nourri et logé aux frais des paysans, et reçoit en sus une paie pour son ouvrage, qu'on lui compte par pièce et non par journée. Pour un simple caftan gris il reçoit 50 à 60 copeks assign. (5 à 6 silbergr.), et pour un caftan bleu 2, 3 et jusqu'à 4 roubles assign. (de 18 silbergr. à 1 thlr. 6 silbergr.). Dans chaque habitation de paysan nous trouvâmes un ou plusieurs samovars, bouilloires pour le thé; car dans ces contrées cette boisson devient d'un usage très répandu parmi le peuple. Mais il ne faut pas croire pour cela que le thé qu'on y consomme soit exclusivement du thé exporté de Chine; la plus grande partie est une espèce de thé national, vulgairement connu sous le nom d'Ivan-tschai (thé Jean). Il y a des villages, dont les habitants n'ont d'autres occupations que de le récolter.

On rencontre ici fort peu d'individus qui ne portent pas de chemise en toile de coton.

Sur la manière de partager les terres j'ai recueilli les données suivantes:

Le principe, sur lequel se fonde le partage des terres parmi les paysans est que toute la population masculine représente une unité collective, en conséquence de quoi la somme des terres, tant champs de labour, prairies et pâturages que forêts, broussailles, lacs et étangs, forme aussi une unité foncière, appartenant non aux différents membres dont se compose la commune, mais à l'unité collective représentée par tous les paysans ensemble. Chaque individu mâle a le droit de réclamer pour sa part l'usufruit d'une quantité de terre égale à celle des autres membres.

Les forêts, les pâturages, les droits de chasse et de pêche, ne pouvant être soumis au partage, restent indivisés et livrés à l'usage de tous. Mais les champs ou la terre labourable et les prairies sont effectivement partagés. Quel moyen emploie donc la commune pour partager avec justice les terres labourables d'une valeur si différente selon le plus ou moins de fertilité du sol et la proximité du village?

La difficulté est grande, il est vrai, mais le paysan russe est cependant parvenu à l'aplanir d'une manière tout-

à-fait satisfaisante. Chaque commune a ses arpenteurs, gens de tradition et d'expérience, qui remplissent ces fonctions avec intelligence et au contentement de tous. Ils partagent la totalité du bien-fond en plusieurs grandes divisions, homogènes par leur valeur ainsi déterminée, qu'on subdivise en autant de lots que la commune a de membres et qu'on distribue par la voie du sort*).

Tel est le mode de partage généralement usité; mais on rencontre ça et là quelques légères différences et quelques modifications locales. Il serait très-intéressant de les rassembler et d'en faire une description détaillée**).

Dans le gouvernement de Jaroslaff, par exemple, on trouve encore dans beaucoup de communes des perches révérées comme des mesures sacrées d'arpentage. La longueur de ces bâtons est en raison inverse de la qualité de la terre, de sorte que le bâton le plus court correspond à la meilleure terre; un autre, un peu plus long, indique une qualité inférieure et ainsi de suite jusqu'au plus long, qui est le signe du terrain le plus mauvais. Tous les lots sont ainsi inégaux en grandeur et par là même égaux en valeur.

Nous avons décrit ici ce qui se pratique dans les com-

*) Toute la commune réunie, avec les femmes et les enfants, assiste ordinairement au tirage et à l'adjudication des lots; néanmoins l'ordre et la tranquillité n'y sont jamais troublés, parceque chacun est fermement persuadé de la justice et de la loyauté qui président au partage et de l'exactitude rigoureuse de l'évaluation. Celui qui croit sa part inférieure à celle des autres, peut adresser ses réclamations à la commune qui, après s'être assurée de la justice de sa plainte, s'empresse de le dédommager en lui ajoutant quelque chose de la réserve.

**) Le ministre des domaines, M. le comte de Kisseleff, a fait faire en plusieurs endroits du gouvernement de Woronïcje l'arpentage et l'estimation des terres par des arpenteurs et des taxateurs véritables, connaissant leur partie à fond. Les résultats de ce travail prouvèrent que l'arpentage des paysans était en tous points, sauf quelques différences insignifiantes, parfaitement conforme à la vérité. Qui sait encore lequel des deux était le plus juste!

munes libres et possédant en propre — nombreuses en Russie — et auxquelles appartiennent tous les Cosaques. Mais le même mode de partage est usité dans celles qui n'ont qu'une possession plus ou moins limitée, comme les paysans de la couronne et les serfs.

Le principe du partage égal et par tête découle du plus ancien principe de droit des Slaves, savoir l'indivisibilité du bien de la famille et la division de l'usufruit. Ce trait me paraît commun à tous les peuples d'origine slave, car de nos jours encore, dans certaines parties de la Servie, en Croatie et en Esclavonie, les terres ne sont pas même partagées annuellement, mais elles sont sous la direction des anciens habitants du village, qui répartissent entre eux le produit total de la récolte.

Dans les gouvernements de la Grande-Russie le partage égal par tête subsiste encore et se retrouve même parmi la classe des serfs, qui pour la plupart du temps payent l'obrok bien moins souvent que jadis, comme j'ai déjà eu l'occasion de le remarquer. Chez les serfs soumis à la corvée, parcequ'ils ne peuvent payer l'obrok, le système de partage a subi différentes modifications. La forme la plus ancienne et la plus usitée de l'exploitation rurale est celle où le seigneur prend le quart ou le tiers de la terre assignée au village en fait de champs seigneuriaux, et oblige les paysans à les cultiver pour son compte. En retour de ce travail, il leur laisse pour leur usage particulier les $\frac{3}{4}$ ou $\frac{2}{3}$ restant de la terre.

Les travaux imposés aux paysans consistent à labourer et à herser la terre, à l'ensemencer avec la graine que leur donne le seigneur, à faire la moisson et ensuite à conduire le blé jusqu'au marché voisin. Ceci est la forme la plus grossière d'une économie basée sur la corvée.

Tant qu'elle régit une terre, les paysans qui en dépendent ne paient ni obrok, ni redevance, et n'ont point d'autre obligation à remplir. Pour empêcher les abus de l'autorité seigneuriale, le gouvernement a établi une loi qui fixe à trois jours par semaine le maximum du travail que le seigneur ait le droit d'exiger de ses serfs.

On voit donc que ce travail par corvée rend si non impossible, du moins très difficile le partage égal par tête. Lorsque les paysans sont à l'obrok, chaque membre a droit à une part égale, chaque individu du sexe masculin, jeune ou vieux, peut réclamer de la commune une part équivalente à celle des autres; le jeune homme le fait pour lui-même, le père au nom de son fils encore en bas âge, et ainsi de suite; mais la part d'obrok de chacun n'est pas toujours la même, elle dépend de la quantité de terre qu'il s'est fait adjuger par la commune. Le paysan qui n'a pas d'enfants à nourrir, peut se contenter pour lui et sa femme d'une portion de terre bien inférieure à celle de son voisin chargé d'une famille nombreuse et possédant plus de bras disponibles. La redevance que paient ces deux pères de famille ne saurait donc être la même!

Entre la quantité de terre que possède un paysan et la grandeur de l'obrok, qu'il est obligé de payer, il y a toujours une juste proportion; aussi peut-on établir comme loi générale la formule suivante: beaucoup de terre, grand obrok; peu de terre, petit obrok. Telle est ordinairement la règle que suit, dans une propriété à l'obrok, la fixation de la redevance.

Dans une économie qui a pour base la corvée ou le travail obligatoire, on suit une marche toute différente. Là le point de départ était la quantité de terre, que chaque individu se faisait assigner; ici c'est au contraire la capacité de travailler ou la faculté de remplir la corvée qui détermine la possession d'une part plus ou moins grande de la terre seigneuriale. Par conséquent, l'enfant, le vieillard, l'impotent placés dans l'impossibilité de travailler, sont par ce fait seul exclus du droit de réclamer une portion de terre, qui n'est en quelque façon que l'équivalent ou la paie donnée par le seigneur à ceux qui lui prêtent le secours de leurs bras. Point de travail, point de terre; telle est la règle apparente: mais au fond le travail n'est pas la seule règle de cette possession.

L'unité partageante, c'est le tïaglo, mot impossible à rendre par un équivalent. Ce n'est pas simplement un

couple conjugal, ni une famille; c'est souvent un terme moyen entre les deux. Par exemple, un paysan, son vieux père, son fils déjà d'âge à travailler, et plusieurs autres enfants en bas âge, toutes ces personnes réunies ne forment qu'un seul tïaglo, ne reçoivent qu'un seul lot de terre, et ne sont obligées qu'à trois jours de travail par semaine, c'est-à-dire à une part de corvée. Que le fils vienne à se marier, aussitôt il forme un second tïaglo, et dès lors la famille obtient deux portions de terrain avec l'obligation de deux corvées ou de six jours de travail par semaine.

Il en résulte que le mariage est constamment nécessaire à la formation du tïaglo. Multiplier les unions, c'est multiplier les tïaglos; car un grand nombre de tïaglos est en général également favorable au seigneur et aux paysans. Beaucoup de tïaglos procurent au seigneur beaucoup de bras et lui donnent la possibilité d'étendre son exploitation agricole. Cependant si sa propriété est restreinte, il pourrait se trouver embarrassé du trop grand nombre de bras, qu'il ne saurait comment occuper, tandis que ses paysans auraient des lots insuffisants à leur subsistance. Il ne lui resterait d'autre ressource que d'acquérir de nouveaux terrains, ou de procurer à ses serfs d'autres moyens d'existence.

Mais de nos jours ce danger n'est pas à redouter; car si un cas pareil se présentait, les besoins sans cesse augmentants de l'industrie nationale absorberaient bien vite ce surcroit embarrassant pour le seigneur.

Un grand nombre de tïaglos peut aussi être un avantage pour la commune. Dans le cas où la quantité de terre dont elle dispose est trop considérable pour pouvoir être cultivée en totalité par ses habitants, alors chaque tïaglo nouveau assume une portion de terre vacante et diminue par conséquent la grandeur de la corvée répartie sur les autres membres.

Il en est de même pour la famille qui, dans la classe populaire, a conservé l'habitude de rester unie tant que le père ou le chef est encore en vie. C'est une coutume profondément enracinée, à laquelle ni l'âge ni le mariage des

enfants ne sauraient porter atteinte. Chaque union contractée par un des fils devient par conséquent une augmentation de la famille; car les nouveaux époux viennent faire avec elle ménage commun et habiter sous le même toit*).

Ce nouveau tïaglo rapporte au père une nouvelle portion de terre. Elle lui impose, il est vrai, une augmentation d'obrok ou de corvée, mais il s'en console aisément, car il a, par compensation, un surcroit de force active dans la personne de sa belle-fille. Pour cette raison l'arrivée d'une belle-fille sous le toit domestique est toujours agréable à la famille: riche ou pauvre, jolie ou non, mais saine et robuste, elle est toujours la bien-venue et peut être sûre de trouver dans la maison de son nouvel époux un accueil cordial. Cette circonstance confirme ma précédente assertion, sur la position heureuse des femmes en Russie, même dans la basse classe.

Ce concours d'interêts différents est très favorable au mariage, et c'est aussi pourquoi le célibat est presque inconnu au peuple russe. Il serait plus facile de trouver parmi les paysans deux individus qui sont déjà à leur troisième femme, qu'un seul célibataire.

Une tendance ou plutôt un entraînement aussi fort et aussi général vers les liens du mariage fit naître, jusqu'à une époque très-rapprochée de nous, les abus les plus singuliers et les plus contre nature.

Wichelhausen, dans sa description de Moscou, prétend

*) A l'occident de l'Europe les familles nombreuses parmi le peuple sont plutôt un désavantage, pour ne pas dire un malheur, car les moyens de subsistance et les facilités pour élever un grand nombre d'enfants manquent très souvent à la basse classe. En Russie, un grand nombre d'enfants est tout au contraire une richesse véritable. Ceci explique l'accroissement rapide de la population de cet empire, malgré l'incurie des parents pour la nourriture et l'habillement de leurs enfants, dont une grande partie meurt dans l'âge le plus tendre. En Russie les unions parmi le peuple sont extrêmement fécondes, il n'est pas rare de voir 10 et 12 enfants, mais le tiers parvient à peine à l'âge adulte.

avoir souvent vu des femmes de vingt-quatre ans porter dans leurs bras robustes leurs petits maris, âgés de 6 à 8 ans tout au plus.

Heureusement, de nos jours ces mariages contre nature ne peuvent plus avoir lieu, car par une loi, établie il y a quelques années, le gouvernement a rigoureusement défendu le mariage avant 18 ans pour l'homme, et 16 ans pour la femme.

Les rapports que je viens d'esquisser, forment en général la base, sur laquelle repose la commune russe, que l'on peut, en toute justice, placer au rang des institutions politiques les plus remarquables. Il y existe un accord organique et une forme sociale, qu'on ne retrouve nulle part ailleurs. Grâce à la commune, le prolétariat est inconnu à la Russie, et tant que cette institution existera, il ne pourra jamais s'y former. Un homme peut y devenir pauvre et dissiper sa fortune; mais les fautes ou les malheurs du père ne sauraient y atteindre les enfants, car ceux-ci ne tenant pas leurs droits de la famille, mais de la commune, n'héritent pas la pauvreté du père.

D'un autre côté la coutume du partage continuel des terres et du changement des lots assignés à chaque membre, est, sinon tout-à-fait contraire, du moins très peu favorable aux progrès de l'agriculture. Il se pourrait même, que de long-temps encore l'agronomie et les différentes branches de l'économie rurale restassent stationnaires et ne pussent s'élever au degré de perfection qu'on voudrait leur voir atteindre. L'avenir tranchera toutes ces questions. Néanmoins il serait curieux de connaître, si cette institution pourra se maintenir intacte et se perpétuer chez le peuple russe, malgré les modifications qu'y devront nécessairement apporter un plus haut degré de culture matérielle et morale et une civilisation plus avancée ?

C'est une question capitale, mais, comme je l'ai déjà dit, il n'y a que le temps seul qui puisse la résoudre.

Les agronomes instruits et intelligents, comme M. de Karnowitsch, ne sont pas favorables à cette institution, envisagée au point de vue agronomique. Tout en lui rendant

justice sous le rapport social et politique, ils prétendent que le sol n'arrivera jamais à un degré convenable de culture, tant que le principe fondamental de la commune sera rigoureusement observé.

Cependant depuis quelques années ce principe a prodigieusement faibli et dans son application, dans le domaine de la réalité, il est loin d'avoir conservé sa pureté primitive. Une foule de modifications utiles et commodes sont déjà venues en altérer le caractère, et, à vrai dire, il ne pouvait en être autrement; car le peuple russe en général a trop d'esprit naturel et trop de bon sens pratique pour avoir long-temps les yeux fermés sur ce qu'il est dans son intérêt de voir. Je crois même qu'il possède ce don à un plus haut degré que tout autre nation, et c'est ainsi que, malgré des apparences contraires, il a déjà reconnu les défectuosités et les inconvénients sans nombre, qui résultent de l'application rigoureuse de ce principe.

M. de Karnowitsch, auquel je m'adressai pour savoir si les communes en général sont disposées en faveur du partage continuel des terres, me répondit négativement; c'est aussi la réponse que me firent plus tard tous ceux auxquels j'adressai la même question.

On sait que le gouvernement russe fait faire dans tout l'empire, au bout d'un certain nombre d'années, le recensement de la population, qu'on nomme en Russie révision. Depuis le règne de Pierre I, c'est à dire dans l'espace de 130 années, il y en a eu huit. Le but de ces révisions est de connaître au juste le nombre de la population, afin de régler l'impôt personnel et les registres du recrutement. Chaque année de révision, est *de jure* une année de partage des terres dans les communes; sans cette ordonnance obligatoire, fort peu goûtée du paysan, elles ne se décideraient jamais à faire, de leur plein gré, un nouveau partage, qu'elles considèrent comme plutôt onéreux qu'utile: aussi dans son langage poétique le paysan le nomme-t-il *tschòrnoi peredèll* (partage noir, c. à d. mauvais, funeste).

Lors de la dernière révision, le partage a été fait ici et dans les gouvernements avoisinants de la manière sui-

vante (le même mode est usité du reste dans une grande partie de la Russie):

Les arpenteurs de la commune commencent par faire un relevé général de toute la terre. Ce travail achevé, ils procèdent à l'estimation comparée des différentes parties qui la composent et les partagent en portions égales. Dans les terres de la couronne, la quantité des lots à faire se détermine par le nombre d'âmes, c. à d. de paysans composant la commune; et dans les terres du ministère des apanages ou dans celles des particuliers par le nombre de tïaglos. Il en résulte donc, que le nombre des portions est toujours égal au nombre des paysans ou des tïaglos, plus quelques fractions qu'on tient en réserve, pour l'accroissement probable de la population, et qui, tant qu'elles ne sont pas assignées à la jouissance exclusive d'un seul, forment la réserve communale, c. à d. la terre appartenant collectivement à tous les membres de la commune. La configuration de ces lots est aussi régulière que possible, par conséquent tout le terrain accidenté, coupé de fossés, de ruisseaux ou de routes, en un mot, tout le sol qui ne se prête pas à cette régularité voulue, est placé dans la réserve.

C'est sur ce reliquat que la commune prend dans la suite la terre, dont elle peut avoir besoin pour dédommager les membres plus mal dotés que les autres. Les portions irrégulières de terre, les angles, les courbes impossibles à régulariser, s'appellent Zapoloski, c. à d. restes de bandes ou de portions.

Une fois que ce partage préalable est terminé, la commune s'assemble et procède à la distribution des lots par le sort. C'est comme une loterie, dont tous les numéros gagnants et d'égale grandeur ne diffèrent entre eux que par la qualité de la terre, et le plus ou moins d'éloignement du village. La réserve est donnée en bail, en ferme, ou se cultive par la commune. Une portion de terre, restée vacante après la mort d'un membre, retombe à la commune, c. à d. à la réserve. Cependant la commune s'efforce, autant que cela se peut, de concéder la jouissance de la portion

d'un membre décédé à son fils ou à sa famille, afin que le travail du père ne soit pas perdu pour ses héritiers. C'est là la raison pour laquelle les familles préfèrent rester unies et repoussent toute idée de partage et d'isolement.

Après la mort d'un père on voit ordinairement le fils aîné lui succéder comme chef de la famille qui, obéissant et soumise, reste unie comme par le passé, et continue à vivre sous l'autorité fraternelle, comme sous celle du père défunt.

On voit par là, que ce mode de partage n'est pas aussi nuisible aux progrès de l'agriculture, qu'il semble l'être en principe et qu'en réalité les résultats qui en découlent, sont bien moins pernicieux que ceux qu'on pourrait en redouter. L'on me dira peut-être: dès que le paysan n'est pas propriétaire de sa terre ou ne possède pas la certitude légale d'en jouir une longue suite d'années et de la transmettre à ses enfants ou à ses héritiers légitimes, il ne se décidera jamais à l'améliorer convenablement, et à y employer son capital, son temps, et ses peines!

A cela on pourrait opposer le fait précité, savoir qu'une portion de terre reste entre les mains d'un même individu, pendant les 10 ou 15 années qui s'écoulent entre deux révisions. Ensuite il ne faut pas oublier que les améliorations agronomiques, étant fort rares en Russie, ne peuvent pas encore entrer en ligne de compte: pour en parler, il faut donc attendre qu'elles existent réellement.

A l'Occident de l'Europe, comme par exemple en Allemagne, le fond territorial par lui-même, ne forme que les deux tiers de la valeur de la propriété — le tiers restant représente le matériel agronomique. Avec un pareil état de choses, il serait désavantageux de ne pas pouvoir jouir de sa terre pendant un certain nombre d'années, et de ne pas avoir la certitude de recueillir les fruits des différentes améliorations qu'on y aurait faites. S'il n'en était pas ainsi, on courrait le risque de perdre le tiers de sa fortune; on ne pourrait pas rentrer dans les dépenses faites pour engraisser les champs, pour solder la main-d'oeuvre du labourage et les frais de la semence: on serait embarrassé de l'entretien

du bétail. Finalement, toute la masse des instruments aratoires et des ustensiles de ménage, rendus inutiles, perdraient de leur valeur et deviendraient un capital mort, dont on aurait même de la peine à se débarrasser à vil prix. Qu'on veuille, par exemple, en Allemagne, faire l'acquisition d'une terre de 500 morgens de champ, de 100 morgens de prairie et de 10 morgens de jardin, le prix d'achat vers le 1 de Juin sera à peu près le suivant:

1)	Terre de labour ou champs	20,000 $
2)	Prairies	9000 »
3)	Jardin	1000 »
4)	Engrais, labour et semences	3000 »
5)	Améliorations des prairies	500 »
6)	Arbres fruitiers et améliorations du jardin	500 »
7)	Bétail et matériel agronomique	6000 »
8)	Bâtisses et constructions économiques .	6000 »
		46,000 $

Si la possession du Nr. 1, 2 et 3 de ce tableau, s'élevant à une somme de 30,000 Tlr., n'était pas assurée au propriétaire pour un certain temps, il courrait le risque de perdre complètement les Nrs. 4, 5 et 6, ou la somme de 4000 Tlr. et d'éprouver une perte considérable sur les Nrs. 7 et 8, représentant un capital de 12,000 Tlrs.

En Russie, un calcul de ce genre serait impossible. Dans les gouvernements du centre, c. à d. dans la partie qui embrasse la contrée de la terre noire (dont le sol est recouvert d'une couche épaisse de terreau), la fertilité est si grande que les champs ne demandent aucun engrais et n'ont besoin que d'être une fois retournés par la charrue, au lieu d'être labourés comme partout ailleurs; là, dis-je, il n'y a presque pas de déboursé à faire pour l'engrais et le labourage, par conséquent, pas de capital à placer en ligne de compte.

Pour la semence, il en est à peu près de même, car pendant une année fertile, le scheffel de seigle n'y coûte que 7 à 8 sgr. Les prairies artificielles et les arbres fruitiers y sont rares; les bergeries et l'éleve du bétail presque

nuls; quant aux chevaux, le prix en est trop modique pour pouvoir être considéré comme un article de dépense. Dans le gouvernement de Jaroslaff qui, sous ce rapport, n'est pas encore le mieux placé, un bon cheval de paysan ne coûte que 50 à 60 roubles assign. (15 à 18 tlr.). Ce léger aperçu démontre d'une manière suffisante l'exiguité du capital nécessaire à l'exploitation agricole. Les maisons et les bâtisses en général n'y coûtent que fort peu de chose, car le bois de construction est fourni aux paysans par la commune, qui leur délivre un permis pour abattre dans ses forêts le nombre d'arbres dont ils peuvent avoir besoin. Chaque paysan bâtit sa maison lui-même avec une rapidité vraiment surprenante, et ne dépense pas pour la construire la somme de 5 roubles argent. On voit donc que l'estimation des propriétés foncières en Allemagne diffère complètement de celle qu'on fait en Russie. En Allemagne elle ne se règle pas exclusivement sur la valeur du bien fond, mais encore sur une foule d'objets accessoires plus ou moins importants qui en élèvent considérablement le prix.

En Russie ces accessoires sont ordinairement inconnues ou de si peu de valeur réelle, que l'estimation des bien-fonds ne saurait en être influencée. Ce parallèle nous permet donc de conclure, qu'en Russie la stabilité de la possession ou la jouissance continue du sol est loin d'avoir la même importance qu'à l'occident de l'Europe, où elles sont une des conditions essentielles de prospérité et de progrès agronomiques. Dans la plus grande partie des gouvernements de la Russie, la terre par elle-même ne possède que fort peu de valeur; elle n'y forme pas le capital principal de la propriété foncière. Celle-ci n'y a de prix que par la main-d'oeuvre, que par la quantité de paysans qui en dépendent; et c'est pour cette raison que tous les contrats de vente, tous les actes de dotation, tous les testaments qui s'y faisaient, il y a quelques années, ne stipulaient que le nombre de paysans et passaient sous silence l'étendue de la terre proprement dite.

Sans le travail de l'homme pour la faire valoir, la terre

n'y représentait aucun capital réel et n'était, à la rigueur, que l'accessoire indispensable ou plutôt l'annexe du paysan.

Un état de choses, si opposé à celui de l'occident de l'Europe, amène naturellement à se demander, si l'agriculture pourra jamais fleurir en Russie; l'avenir seul pourra résoudre cette question. Quant à moi, je crains que dans l'avenir le plus prochain, l'agriculture ne prenne pas encore la place qu'elle mérite et qu'elle devrait occuper en Russie. Elle ne peut pas fleurir tant qu'elle n'offrira qu'un médiocre profit et qu'on lui préférera le système artificiel de l'industrie manufacturière, à moins qu'un accroissement de population ne lui fournisse assez de bras. Dans le reste de l'Europe, les fabriques n'employent que les bras non occupés par l'agriculture; en Russie c'est le contraire, les forces superflues ou inhabiles à l'industrie servent seules à l'agriculture.

Je suis convaincu que le partage égal des terres dans les communes satisfait de nos jours à toutes les exigences de l'état social du peuple et correspond pleinement à son degré de civilisation. Aussi serait-il à désirer, que le gouvernement ne persistât pas à forcer les paysans au partage (noir) de la révision, qu'il leur laissât la liberté d'agir selon leur convenance et leur intérêt, et qu'il les autorisât à faire toutes les modifications et tous les changements qu'ils pourraient juger utiles*). Cette liberté exercerait une in-

*) Pendant mon voyage j'ai eu l'occasion de visiter les colonies allemandes du gouvernement de Saratoff. Lors de leur établissement, ces nouveaux colons avaient apporté de leur patrie le principe de la succession des terres par droit d'héritage et toutes les idées de droit répandues dans leur patrie. Le gouvernement russe leur concéda non seulement la permission de conserver le principe de la succession des terres par voie d'héritage, mais leur en fit encore une règle précise. Le croirait-on, ce fut la colonie elle-même qui prit l'initiative pour solliciter l'introduction du partage égal des communes russes, et ne se tint pour satisfaite que lorsque l'autorisation lui en fut accordée. Ceci prouve d'une manière irrécusable les avantages réels que présente dans la pratique ce dernier mode.

fluence vraiment bienfaisante, car si l'intervention trop directe de la loi est à redouter quelque part, c'est certainement dans la sphère des intérêts privés, qu'on ne saurait trop respecter!

De nos jours, trois principes ou trois modes de possession territoriale se partagent le continent de l'Europe. Ces trois principes sont représentés d'une manière tranchée par trois pays: dans les autres, ils n'apparaissent que confusément, avec plus ou moins de modifications, et quelquefois même mêlés les uns aux autres.

Le premier principe se trouve représenté par l'Angleterre, qui établit pour règle, *que le sol doit être partagé aussi peu que possible, et qu'on ne doit donner à l'agriculture que le nombre de bras strictement nécessaire. L'opinion régnante est, que c'est alors seulement qu'il est possible de faire fleurir l'agriculture et d'amener le sol à un haut degré de production.* Le résultat de ce système est la division du sol en grandes propriétés. Tous les travailleurs qu'elles emploient ont de l'ouvrage et par conséquent une subsistance assurée pendant toute l'année, et il n'y a pas de forces perdues. Les grandes propriétés seules se prêtent à de larges et puissantes améliorations: aussi l'Angleterre est-elle le pays, où l'agriculture est arrivée au plus haut degré par l'amélioration successive du sol, par la quantité et la qualité du bétail et la masse d'engrais toujours disponible. A peine un tiers de la population s'y occupe-t-il d'agriculture, et un dixième tout au plus possède en propre une portion de terre et une habitation quelconque; les $\frac{9}{10}$ sont à strictement parler des prolétaires, bien que parmi cette classe on trouve souvent des individus parfaitement à leur aise et même des millionnaires. Mais il n'y a personne qui n'aperçoive les dangers d'un pareil état de choses pour l'ordre social.

Le second principe règne en France. Engendré par les idées révolutionnaires du siècle passé, il ne s'y consolida que par la violence d'un terrible bouleversement social. Il établit, *que l'agriculture est une industrie libre et que, par cette raison, le sol doit être partageable et achetable à volonté;* en d'autres termes, *que le sol doit être une marchan-*

dise, passant de main à main, comme la monnaie. Le sol y est fractionné en une infinité de propriétés parcellaires, dont le nombre est si considérable, qu'en supposant qu'il y en ait 400 mill. en Angleterre, la France devrait, en proportion de son étendue, en avoir 1,400,000; mais de fait elle en comptait, en 1831, 10,404,121, par conséquent un nombre 26 fois plus grand. Plus des $\frac{2}{3}$ de la population y sont adonnés aux travaux de l'agriculture. Pour démontrer les inconvéniens d'une pareille situation, je me contenterai de citer ce qui y arriva, il y a bien des années, à un voyageur anglais, Sir Arthur Young. Etant en France, il rencontra sur une grande route un paysan, portant quatre poules. Ayant demandé à ce dernier à quel usage il destinait cette volaille, celui-ci lui répondit, qu'il la portait à la ville prochaine, située à quatre lieues, pour la vendre. Combien espères-tu donc avoir de tes quatre poules? lui demanda de nouveau Sir Arthur Young. Mais 24 sous, lui répondit le paysan. Combien recevrais-tu de salaire par jour, si, au lieu de porter des poules au marché, tu t'engageais chez quelqu'un comme travailleur? Aussi 24 sous. Pourquoi ne préfères-tu donc pas t'épargner cette longue course, t'engager comme travailleur, recevoir 24 sous par jour et garder à la maison tes quatre poules qui valent aussi, à ce que tu prétends, 24 sous? Ces quatres poules seraient un bénéfice net, et faute de mieux, tu pourrais les mettre à la broche et t'en régaler toi et les tiens! — Tout cela est bel et bon, répliqua le paysan: certainement qu'en travaillant chez un autre, je gagnerais 24 sous par jour; mais la difficulté est de trouver du travail. Dans mon village chacun possède sa maison, son jardin et son coin de terre, ce qui ne l'occupe qu'un quart de l'année; les autres industries y sont presque nulles: par conséquent, personne ne s'y trouve dans la nécessité de prendre un aide ou de louer un travailleur.

Ce récit peint d'une manière frappante la situation du pays, sous le rapport de la propriété foncière. L'agronomie pratiquée sur une aussi petite échelle, sans le secours d'une industrie secondaire, ne suffit pas pour y occuper la classe agricole pendant les douze mois de l'année: et les bénéfices

qu'elle procure, sont trop insignifiants pour donner au cultivateur les moyens d'entreprendre de grandes améliorations. Ces quelques toises de terre, en demandant pour leur culture proportionnellement beaucoup plus de temps, de peine et de dépenses que les champs d'une étendue plus considérable, placent ce propriétaire en miniature dans l'impossibilité de mettre en pratique les préceptes de l'agronomie.

Le jardinage peut y prospérer, mais l'agriculture jamais; car le bétail y manque et sans cet accessoire indispensable, il n'y a pas d'engrais, qui est la base de toute amélioration et de tout progrès agronomique. C'est pour cette raison, comme le remarque fort judicieusement Sir Arthur Young, qu'en France on cultive parfaitement le bon terrain, qu'on s'occupe fort peu du médiocre et qu'on néglige complètement le mauvais. Maintenant si l'on voulait établir un parallèle entre la France et l'Angleterre, on serait obligé de convenir que ce dernier pays, tout en possédant un sol en général beaucoup moins fertile, est cependant bien supérieur par le développement de son agronomie et la haute culture du sol. En Angleterre la moitié des terres en culture est assignée à l'entretien du bétail: en France c'est à peine si $\frac{1}{10}$ de toute la masse cultivée est employé à cet usage. Quelle puissance et quelles ressources immenses présente à l'agriculture ce bétail nombreux, fécondant le sol et livrant encore à la population la plus grande partie de sa nourriture! On peut dire, que la moitié de la nourriture consommée en Angleterre par le peuple, se compose de viande; en France la proportion n'est que d'un quart. Dans son rapport de l'année 1812 le ministre de l'intérieur fixait à 19 livres de viande par tête la consommation annuelle de la classe rurale, tandis qu'en Angleterre elle est de 220 livres.

On voit donc que sous le rapport de l'agriculture l'Angleterre est bien supérieure à la France, mais en revanche cette dernière possède bien moins de prolétaires, ce qui est un vrai bonheur, car cette classe y est infiniment dangereuse. Tant que subsistera en Angleterre la ligne tranchée de démarcation, qui sépare les possesseurs de ceux qui ne jouissent d'aucune propriété foncière, le pays n'aura rien

ou du moins fort peu à craindre d'une classe qui ne peut légalement prétendre à la possession d'aucun bien-fond et ne peut raisonnablement aspirer à en acquérir. L'impossible satisfait aisément les hommes; aussi s'y résignent-ils, pour la plupart du temps, beaucoup mieux qu'à la réalisation imparfaite de leurs désirs et de leurs espérances. En France les positions sont différentes: personne n'y est exclu du droit de possession; elle est le prix des efforts, de la persévérance de la fortune, aussi chacun y prétend-il et il en résulte un mouvement continuel dans tous les rapports sociaux.

En Angleterre la richesse et la pauvreté vivent tranquillement l'une à côté de l'autre, tout en se menaçant quelquefois. En France il y a entr' elles guerre ouverte. L'Allemagne est à une égale distance de ces deux systèmes. Elle n'admet ni l'immobilité rigoureuse et l'indivisibilité absolue du sol comme en Angleterre, ni le morcellement à l'infini de la propriété française. Les grands biens y sont en grande partie indivisibles, d'après les lieux et d'après les coutumes. Pour les propriétés d'une étendue moindre, leur fractionnement varie suivant les contrées: dans quelques unes le partage des terres est aussi excessif et aussi illimité qu'en France; dans d'autres, les propriétés ne peuvent être divisées que parmi les membres d'une même commune; ailleurs une partie du sol est divisible, et l'autre, formée de terres de paysans (geschlossene Bauerngüter), ne peut être fractionnée, tandis que dans quelques endroits le sol n'est soumis à aucun partage.

Cette situation, que dans son ensemble on peut considerer comme favorable, a été produite par une foule de causes diverses: les coutumes traditionnelles, les principes administratifs de tel ou tel pays, la nature et la qualité du sol, les différents modes de culture et la multiplicité des intérêts privés et généraux.

En résumé, l'agriculture n'y est pas partout aussi avancée qu'en Angleterre; mais elle est bien supérieure à celle du sol français. La classe des prolétaires ne s'y trouve encore que dans les villes; dans les campagnes leur nombre est presque nul.

Le troisième principe est représenté par la Russie. La France reconnaît à ses habitans le droit de morceler le sol et de le vendre comme tout autre marchandise; la Russie va encore plus loin; elle soumet sa terre à un partage continuel, elle donne à chacun de ses enfans un droit égal à l'usufruit de sa terre qui n'est pas, comme en France, propriété exclusive de l'individu, mais la propriété collective du peuple, représenté par la commune. La Russie veut, que chaque individu du peuple jouisse d'une portion de terre, et que cette jouissance ou ce droit de possession soit parfaitement identique pour tous les membres. — En France, le sol est la propriété exclusive des individus; en Russie il constitue un bien général qui ne concède aux unités que le droit de possession temporaire ou d'usufruit.

On concevra aisément que ce systéme est, rigoureusement parlant, peu favorable à l'agriculture, et qu'il ne saurait la faire fleurir, comme en Angleterre ou même en Allemagne. Mais une fois que le gouvernement russe aura écarté les obstacles extérieurs qui s'opposent aux améliorations territoriales et remanié quelques rapports sociaux, la Russie pourra égaler les autres pays quant à l'état agricole.

On me donna les renseignements suivants sur l'agriculture de cette partie du gouvernement, le système d'assolement ou de rotation, employé par les paysans et dit des trois champs. A la fin de Juillet ou au commencement d'Août on transporte l'engrais sur les champs, destinés aux céréales d'hiver, et 4 ou 6 semaines après, on commence le labour. Au labourage et au hersage succèdent l'ensemencement, après lequel on retourne la terre avec une légère charrue à dents afin de recouvrir le grain ensemencé. En automne les paysans ne labourent qu'une fois les champs à ensemencer au printemps; mais dans les terres seigneuriales, où règne une agronomie plus avancée, il n'est pas rare de voir un double labourage.

Un ordre parfait, semblable à la discipline militaire, préside aux travaux des champs. Le même jour, à la même heure, tous les paysans se rendent à l'ouvrage, les uns pour

labourer, les autres pour herser et ils en reviennent tous ensemble. Cette régularité n'est pas prescrite par le starosta ou les anciens du village, elle n'est que le résultat de cet esprit de sociabilité qui distingue le peuple russe, et du besoin d'union et d'ordre qui anime la commune.

A Wélikoé-Sélo l'agriculture est très-arriérée, les paysans qui jouissent de quelque aisance s'occupant principalement de l'industrie linière; les pauvres seuls se vouent à la culture des champs. On n'y laboure qu'une fois, immédiatement avant l'ensemencement, afin de conserver plus longtemps les champs en jachère et procurer ainsi à leur bétail une nourriture qu'un été court et le manque de prairies et de paturages rendent précieuse. Cette rareté d'herbages est un assez grave inconvénient et les prairies sont ou trop sèches, ou trop marécageuses et d'une herbe aigre. Les irrigations y sont encore complètement inconnues, quoique d'après la nature du sol on n'éprouverait aucune difficulté à les introduire. Si les propriétaires se réunissaient et s'associaient les villages de la couronne, pour former une compagnie d'irrigation et de dassèchement, l'avantage qu'ils retireraient de ces améliorations serait très-considérable. La première mise de fonds serait peu considérable; car en multipliant et en améliorant les prairies, on activerait l'éléve du bétail qui, à son tour, exercerait l'influence la plus salutaire sur l'agriculture. Maintenant le prix relatif du fourrage est très-élevé: lors de mon voyage un poud (37 livres) de foin y coutait 40 copeks assig. (3 silbergros 6 pfenn.) et pendant les années de sécheresse le prix s'élève même jusqu'à 1 roub. 20 copeks assig. (10 silbergros 10 pfennig).

L'élève du bétail est, comme on le pense bien, très-arriérée: les bêtes à cornes sont petites et de mauvaise race et l'oviculture est tout à fait insignifiante. Les chevaux y sont de petite taille; mais chez quelques paysans plus riches et chez quelques propriétaires on rencontre quelquefois une race chevaline plus vigoureuse qu'on paie de 180 à 220 roubles assig. par tête (54—66 thalers). Chez M. de Karnowitsch je vis quatre superbes étalons éle-

vés par lui. Le manque de fourrage oblige très-souvent les paysans à acheter des chevaux à l'approche du printemps et à les revendre en automne, aussitôt que les travaux des champs sont terminés. Ils n'éprouvent ordinairement aucune difficulté à s'en défaire; car les isnostschiks, toujours très-occupés en hiver, les achètent volontiers. C'est de cette manière que les différentes industries se soutenant mutuellement compensent les désavantages que chacune d'elles présente séparément.

L'industrie linière y est très-avancée; mais son développement rapide dans le gouvernement avoisinant de Wologda a depuis quelques années fait baisser quelquefois les prix dans le gouvernement de Jaroslaw de 60 p. C.

Les pommes de terre n'y ont été introduites que depuis 5 à 6 ans. Jusque là le peuple regardait la culture de ce tubercule comme un péché; mais de nos jours il s'y est habitué et beaucoup de propriétaires l'employent même pour nourrir le bétail.

Quant à une administration forestière bien organisée, il ne faut pas y penser. Il n'y a que les forêts des seigneurs habitant leurs terres qui soient ménagées; celles qui appartiennent aux villages mis à l'obrok sont complètement dévastées et déjà on commence à sentir le manque de bois. Il en est de même dans les villages de la couronne et du ministère des apanages; aussi le gouvernement s'est-il mis à l'oeuvre pour arrêter cette déplorable dévastation à présent qu'il en est temps encore.

Dans la matinée du 10 Mai nous allâmes avec notre aimable hôte chez le pope de son village qui nous avait engagés à venir prendre le café chez lui. Plus tard, dans le cours de mon voyage, j'ai eu maintes fois l'occasion de faire visite à des popes de villages et le plus souvent je trouvai l'intérieur de leur habitation en désordre et malpropre et quelquefois même beaucoup plus négligé que celui d'une maison de paysan. Ce qui me choquait surtout c'était la saleté et les manières communes des femmes et des enfants. Ici, régnait au contraire une propreté presque

hollandaise : les planchers étaient soigneusement lavés ; le mobilier européen, ancien de forme, mais bien conservé ; les murs, quoique en bois, car la maison etait construite à la mode du pays en poutres superposées, avaient été égalisés au rabot et présentaient une surface plane aussi agréable à l'oeil qu'un mur badigeonné recouvert de papier. Tout cela donnait à cet intérieur une certaine apparence de comfort et de bien être. Au mur étaient suspendus les portraits de la mère de notre hôte et de son père qui, à deux réprises, avait été pope dans ce village, une fois à l'age de 25 ans et plus tard ayant déjà dépassé la soixantaine. Dans un des coins de la chambre on voyait une image de la Vierge éclairée par une lampe et plus loin une petite bibliothèque composée d'ouvrages religieux et de quelques livres français et allemands parmi lesquels je remarquai la Messiade de Klopstock. Ce pope avait une belle figure, pleine d'expression et de bonté ; selon la mode des prêtres de l'église grecque il portait de longs cheveux, partagés au sommet de la tête et retombant en boucles sur ses épaules, et une large robe flottante en soie violette descendant jusqu'à terre. Son extérieur rappelait celui d'un savant bénédictin. Pour un simple pope de village son instruction était peu commûne : ce qui me surprit surtout, ce fut sa connaissance de la langue française qu'il était parvenu à apprendre tout seul au moyen de la grammaire et du dictionnaire. L'ayant étudié comme une langue morte, il ne la lisait que des yeux et se trouvait dans l'impossibilité de soutenir la moindre conversation : à livre ouvert il traduisait couramment les ouvrages même les plus difficiles, mais dès qu'il s'agissait de prononcer à haute voix ce qu'il avait lu, son langage devenait inintelligible. Il s'appelait Nicolai Ivanowitsch Rosoff. Etabli depuis nombre d'années dans ce village et veuf depuis plus de 20 ans, il était chéri et respecté de toute la paroisse à l'égal d'un père. Cette existence simple et oubliée, mais utile et bienfaisante, avait quelque chose de touchant : l'amour des hommes et la paix du ciel semblaient reposer sur cette humble demeure et sur le respectable serviteur de Dieu qui l'habitait.

A notre retour nous apercûmes une quantité d'enfants

se dirigeant vers la maison de M. Karnowitsch et nous apprîmes qu'ils se rendaient à l'école établie chez lui pour les enfants de ses dvorovies et de ses paysans. Sans cette rencontre fortuite, nous n'aurions jamais appris ce trait de sage bienfaisance si digne de cet homme estimable. Le nombre des élèves des deux sexes était d'une vingtaine. Le pope du village dont je viens de parler et un pauvre aveugle instruit par lui enseignaient aux enfants à lire, à écrire et à compter. Un de mes compagnons de voyage, M. de S., improvisa un petit examen et fut très-satisfait de leurs réponses: ils lurent couramment son écriture qui était assez difficile à déchiffrer. Au mur étaient suspendues quelques cartes géographiques que mon hôte avait fait placer, comme il me le dit lui-même, pour voir si quelquesuns de ces élèves ne demanderaient pas à en connaitre la signification. Chaque fois où un cas parail arrivait il s'empressait de satisfaire la curiosité de l'enfant et de lui donner une instruction proportionnée à son désir de savoir. Que de tact, de finesse et d'esprit dans cette seule idée si simple en apparence!

A notre départ M. de Karnowitsch nous reconduisit jusqu'à une autre de ses terres nommée Talitza. Il y possédait un établissement pour le blanchissage des toiles. Dans le courant de l'année 1842 on y avait blanchi 70,000 archines (grande aune de Prusse). Nous y trouvâmes des nappages envoyés de Moscou et des toiles de Wélikoé-Sélo parmi lesquelles je vis un morceau non blanchi qui, pour la solidité, la finesse, l'égalité et le lustre du tissu, pouvait être comparé aux produits hollandais du même genre. Il coûtait 4 roubles assignat l'archine, c'est à dire 1 thaler 6 silbergros. Cependant la toile livrée par les paysans est en général plus solide que celle des tisserands de Wélikoé-Sélo qui emploient pour leur industrie du lin acheté autre part. La surveillance de cet établissement était confiée à deux allemands de Bielefeld en Westphalie; aussi ne se refusèrent-ils pas, à titre de compatriotes, de me donner tous les renseignements désirables. La saison pour le blanchissage y est à peu près de deux mois plus courte qu'en Westphalie; mais l'eau y est parfaite et le soleil suffisant

et chaud. Malgré ces avantages le lin n'y est pas aussi bien blanchi que celui d'Allemagne par les opérations préparatoires, et surtout le rouissage laisse encore beaucoup à desirer. Le prix de la main-d'oeuvre rend ici la fabrication très dispendieuse. Le salaire le plus élevé est celui des savonneurs dont le travail pénible exige des forces et une activité extraordinaires. Un bon ouvrier savonne par jour jusqu'a 70 archines et reçoit pour chacune 2½ copeks argent, par conséquent 1 rouble 75 copeks argent, c'est à dire 1 thaler 26 silbergros 9 pfennige. En revanche le lait y est meilleur marché qu'en Westphalie, où le seau coûte 9 copeks argent et ici il n'en valait que cinq; mais aussi la qualité en était inférieure dans la même proportion.

A Talitza nous prîmes congé de l'homme estimable auquel nous devions tant de détails instructifs et à midi du même jour nous retournâmes à Jaroslaff.

Le lendemain nous nous décidâmes avec M. de Hahn, président de la chambre des domaines, à visiter Rybinsk, ville située sur le Wolga et très importante par son commerce.

Le 19 Mai de grand matin nous partîmes de Jaroslaff, et vers les 10 heures nous entrions à Borisoglebsk, petite ville de district, dont les habitans sont connus comme d'excellents forgerons. On y fabrique même des chaudières à vapeur. La partie de la ville située de l'autre côté du fleuve se nomme Romanoff. Sa population n'est presque composée que de tanneurs parmi lesquels quelques uns ont acquis une grande fortune. Nous y visitâmes une fabrique de tisserands en crins. Les ouvriers qui y travaillent sont des serfs à l'obrok. Cette redevance s'élève par an à 60 roubles assignats et ils y gagnent par jour, leur entretien décompté, de 70 copeks jusqu'à 1½ roub. assig., de 6 à 13 silbergros.



Maison russe à Romanoff entre Jaroslaff et Rybinsk.

Au relai de poste suivant je profitai de quelques moments de liberté pour recueiller des renseignements sur le mode de partage des terres, usité dans les communes. Il était le même que celui que j'ai déjà décrit. On ne faisait un nouveau partage qu'après les révisions. Le lot de terre resté vacant après la mort d'un membre retombe à la réserve, que la commune donne en ferme ou cultive elle-même, jusqu'à ce qu'elle en ait besoin pour doter un nouveau membre. Quand après la mort d'un père de famille les fils qui jusqu' alors n'avaient formé qu'un seul ménage désirent se séparer, ce qui est toujours regardé comme un grand malheur, alors le fils aîné garde la maison qu'il fait estimer et donne à ses frères une part égale à celle qui lui reste de l'héritage, dont les soeurs reçoivent une quatorzième et la veuve une $\frac{1}{7}$ part.

Dans les villages sur notre route nous rencontrâmes beaucoup de mendiants. Dans les terres des particuliers la mendicité est sinon plus rare, du moins moins apparente, par la raison que la noblesse russe regarde comme une honte qu'un serf soit obligé de mendier. Dans les villages de la couronne c'est une industrie libre comme toutes les autres en Russie. Il y a des villages très-riches qui ne vivent que d'aumônes. Chaque habitant a son costume de mendiant

et à l'approche du printemps chaque famille envoie un ou plusieurs de ses membres pour aller mendier dans les environs, que ces faux mendiants se partagent ordinairement en différens cercles. Le partage une fois terminé ces honnêtes industriels se mettent en campagne pour aller chacun de son côté récolter des aumônes dans le rayon qui leur a été assigné exclusivement. En automne ils retournent au village pour y vivre au sein de leur famille du contenu de leur besace.

Rybinsk est situé à 82 verstes de Jaroslaff. Cette ville est l'entrepôt du commerce intérieur qui se fait par le moyen du Wolga. Les produits et les marchandises qui remontent ce fleuve à la destination de Petersbourg s'y arrêtent pour être rechargés sur des barques de moindre dimension appropriées aux différents canaux par lesquels ils doivent passer. Ces marchandises arrivent à Rybinsk sur 1700 à 1800 barques et bateaux. Leur valeur totale est évaluée à 40 ou 50 millions.

Avant la construction des trois systèmes de canalisation qui joignent la mer Baltique à la mer Caspienne, Rybinsk n'etait qu'un petit bourg sans importance dont les habitants, uniquement occupés de la pêche, étaient obligés de payer un obrok en nature ou en argent. Plus tard lorsqu'il fut éléve à la dignité de ville, le gouvernement abolit l'obrok et n'imposa aux habitants que l'impôt de la capitation et les redevances municipales (pour l'entretien et les dépenses de la ville). Le budget annuel de ces dépenses s'élève à 50 ou 60,000 roubles argent. De nos jours le nombre des marchands qui l'habitent, sans compter les petits industriels de la classe des mestchané (bourgeois) et des raznotschitsi (classe intermédiaire entre le bourgeois et le paysan), monte à plus de 600. Ordinairement ces industriels, non inscrits dans les guildes, font leur petit négoce sous un nom d'emprunt on sous la raison commerciale d'un patenté. Pour être inscrit dans une des trois guildes, il suffit de déclarer le montant de son capital et de prendre l'engagement de payer l'impôt fixé par la guilde. La première paie 2500, la seconde 550 et la troisième 200 roubles par an. Les droits concédés à ces trois classes sont

différents. Les membres de la première ont seuls la faculté légale de faire le commerce avec l'étranger; tandis que ceux de la seconde ne peuvent se livrer qu'au commerce intérieur avec un capital supérieur à 50,000 roubles.

Le lendemain de notre arrivée, nous fîmes la connaissance d'un marchand millionnaire de cette ville, nommé T., véritable russe à barbe, avec de longs cheveux partagés sur le sommet de la tête et un large caftan bleu. Sa maison était cependant montée sur le pied européen et se distinguait par un grand luxe. Son fils aîné, jeune homme déjà marié, vint dans un costume fait d'après le dernier journal de mode et une coiffure non moins recherchée, nous faire mille politesses; mais son élégance d'emprunt était loin de valoir la noble simplicité du père. Ce vieillard avait écrit sur la ville de Rybinsk un petit opuscule plein de données statistiques d'une exactitude contestable mais renfermant une infinité de détails très-intéressants: à notre dernière entrevue il eut l'amabilité de m'en donner un exemplaire. Nous allâmes avec lui voir la bourse nouvellement bâtie; mais elle était déserte et à cette occasion notre respectable cicerone nous dit que les marchands russes ne pouvaient pas encore s'habituer à cet établissement étranger, et que le bruit, le mouvement continuel et le vacarme de mille voix parlant d'affaires étaient antipathiques au marchand russe qui aime la tranquillité, le secret et le chuchotement de l'aparte. A la publicité et au mouvement d'une salle de bourse ils préfèrent encore, comme jadis, le calme du traktir (traiteur), où, assis autour d'une table, la tasse de thé en main, ils font leurs arrangements commerciaux et terminent leurs affaires en se parlant à l'oreille. C'est pour cette raison que la plus grande partie des transactions et des spéculations se font encore hors de la bourse. En sortant nous nous rendîmes chez le traiteur établi à côté et nous y trouvâmes réellement, comme nous l'avait dit notre conducteur, les principaux marchands de la ville assis le long des murs, devant une table à thé, buvant en silence une quantité innombrable de tasses et ne s'arrêtant de temps en temps que pour jeter quelques mots à l'oreille de leurs voisins. Il

y avait dans cette salle plus de cent personnes; mais le bruit qu'elles faisaient n'égalait pas la bruyante gaité de dix habitués d'une bier-stube d'Allemagne; ce silence attentif était dû peut-être à l'enchantement produit sur l'assemblée par les sons aigus et criards d'un orgue de barbarie écorchant sans pitié le *di tanté palpité* de Tancrède. Un orgue, quelque delabré qu'il soit, est le complément indispensable de tout traiteur en Russie! Au mur pendait un instrument ressemblant à une guitare, nommé *torban* (théorbe): malheureusement il ne se trouvait alors personne qui fût en état d'en jouer.

De là nous nous dirigeâmes vers le Wolga pour y voir les différentes espèces de barques qui naviguent sur ce fleuve, dont la largeur est ici double de celle de l'Elbe à Magdebourg.

Quoique nous ne fussions encore qu'au mois de Mai, époque pendant laquelle l'arrivage n'est jamais considérable, nous y trouvâmes cependant une forêt de mâts. En été le fleuve est tellement couvert de barques qu'on peut le traverser en passant sur une planche d'une embarcation à l'autre. Parmi celles qui se trouvaient alors à l'ancre, je remarquai de petites galiotes, nommées Beloserki, qui se distinguent par l'élégance de leur structure et leur extrême propreté. Plus loin je vis un Karbasse (espèce de barque), qui me frappa surtout par les découpures gracieuses et les innombrables arabesques dont il était orné à l'extérieur. Ces découpures faites, comme je l'ai déjà observé, au seul moyen de la hache et du ciseau, prouvent l'amour du peuple russe pour les enjolivures et les ornements et indiquent de grandes dispositions pour les arts du dessin.

Sur chaque embarcation nous vîmes des livres de dévotion, des légendes de saints en langue slave et des prières écrites à la main: à ma demande un marinier consentit à m'en donner une. Sur l'un des vaisseaux nous entendîmes chanter les matelots en choeur: leurs voix étaient belles, pures, sonores et parfaitement adaptées à ces mélodies plutôt mélancoliques que vives. Le rivage opposé était couvert de magasins et d'abris pour les marchandises déchar-

gées à terre. La plus grande partie de ces hangars étaient en planches recouvertes de nattes. Une foule de charpentiers s'occupaient joyeusement à de nouvelles constructions, les anciennes étant insuffisantes pour contenir toute la masse de marchandises et de produits. En notre présence un jeune plotnik creusa dans le bois un hexagone régulier, d'un demi pied de largeur et de profondeur, sans autre instrument que la hache et sans trace préalable. Voulant nous convaincre de la justesse de son coup d'oeil, nous attendîmes qu'il eût fini, et ayant mesuré les faces, nous fûmes tout surpris de les trouver complètement égales: le sextangle était parfait et personne de nous n'aurait pu même le dessiner sans le secours de la règle et de l'équerre. Un autre garçon, moins habile que son camarade, frappa faux une ou deux fois, et voyant que nous nous moquions de son inhabileté, il répondit ironiquement, qu'il avait aiguisé sa hache sur la meule de l'état.

Rybinsk ne compte que 6000 habitants fixes, mais en été, pendant la foire surtout, la population s'élève quelquefois jusqu'à 130,000 âmes, y compris les travailleurs de toute espèce et les haleurs occupés à remorquer les barques. Sur ce chiffre il n'y a pas plus de 2500 femmes: ceci est une circonstance presque incompréhensible pour un voyageur de l'Occident de l'Europe. Comme je viens de le dire, la plus grande partie de cette population se compose de travailleurs venant à Rybinsk avec des marchandises et s'en retournant après qnelques jours pour aller chercher de nouveaux chargements. Parmi eux se trouve la classe intéressante des bourlaki (remorqueurs). Ils se sont constitués en communes et en artelli (petites associations) gouvernées par des starosta élus parmi eux. Cette classe de travailleurs appartient presqu'en entier aux gouvernements traversés par le Wolga. Pour un voyage de Samara à Rybinsk, c'est à dire de 1000 verstes en ligne directe, et de 1500 verstes quand on compte les sinuosités du fleuve, un bourlak reçoit une paie de 50 roubles et pour une traversée. de Nijni-Novgorod à Rybinsk, à 700 verstes l'un de l'autre, 70 roubles assignats. La durée de ces traversées est soumise à beaucoup d'éventualités et

varie entre 15 jours et six semaines. Si le temps est favorable et qu'il ait du bonheur, le bourlaki peut faire dans le courant de l'été trois fois le trajet de Samara à Rybinsk et économiser, tous frais payés, 60 à 70 roubles assignat; mais s'il a à lutter contre des vents contraires et les mille accidents qui peuvent survenir pendant un aussi long voyage, il ne fait que deux trajets et dépense son salaire tout entier. A Rybinsk le patron de la barque est obligé de donner à ces remorqueurs un bâteau pour s'en retourner chez eux, et ce voyage, qu'ils font tantôt à la rame et tantôt à la voile favorisée par un courant rapide, s'effectue de Rybinsk à Nijni Novgorod ordinairement en trois jours.

On comprendra aisément qu'un encombrement de population dans une ville aussi peu étendue doit produire un renchérissement momentané des subsistances et qu'alors les marchands, les patrons des barques, et les spéculateurs s'empressent d'en profiter et d'en retirer tout l'avantage que leur donnent leur fortune et les besoins de la classe ouvrière qui se trouve en quelque sorte à leur merci. Il n'y a pas d'emprunt ruineux, de vexation usurière et d'indigne tromperie auxquels ces pauvres gens ne soient forcés de se soumettre pour obtenir des objets de première nécessité. Afin de remédier à ce mal on a déjà songé à établir des magasins où le bourlak puisse acheter à prix fixe tout ce dont il a besoin pour vivre et à régler la paie du travailleur et du cheval d'après les prix courants de la farine et de l'avoine. La police russe est excellente pour maintenir l'ordre, pour prévenir et découvrir les crimes; mais à l'exception des villes, elle est nulle pour arrêter les abus et exercer cette surveillance protectrice et bienfaisante qui est la plus belle et la plus importante de ses attributions.

Vers le soir nous fîmes une petite promenade sur les boulevards situés fort agréablement et le long des quais du fleuve qui sont en granit avec une superbe grille en fer de fonte. En voyant la profusion avec laquelle on prodigue en Russie le granit et le fer, on serait tenté de croire que ces matériaux n'y coûtent rien.

Nous rencontrâmes beaucoup de pilotes et on nous dit

qu'ils étaient tous natifs du village de Kopino, situé sur le Wolga, dont les habitants n'exercent pas d'autre métier.

A 9 heures du soir nous quittâmes Rybinsk et le lendemain matin nous étions de retour à Jaroslaff. Sur toute la route je remarquai une agriculture plus avancée: les champs étaient cultivés et ensemencés avec plus de soin. Cette circonstance doit être attribuée au voisinage du fleuve. Les villages n'étaient pas grands, mais bien disposés et les habitations éloignées les unes des autres et dessiminées sans régularité.

La journée du 21 Mai et une grande partie du 22 furent passées à Jaroslaff dans la société du gouverneur et du président de la chambre des domaines. Nous visitâmes quelques fabriques, entr'autres une ancienne manufacture établie sur le mode introduit par Pierre I, notamment la manufacture de toiles et de nappages, appartenant à Messieurs de Jakorleff. Elle est située hors de la ville, et pour y arriver, il faut traverser un grand village, habité par les ouvriers, dont le nombre s'élève à plus de 3000. Après avoir franchi le mur d'enceinte, on se trouve sur une grande place entourée d'immenses édifices en pierres, percés de petites fenêtres. Au milieu nous vîmes une belle église dans le style européen, plus digne de figurer au centre d'une ville que d'orner la cour d'un établissement industriel qui, de loin, par son aspect triste et lugubre, rappelle un couvent d'Allemagne ou une abbaye de bénédictins. La visite de cette fabrique produisit sur moi une impression bien désagréable, car tout y portait l'empreinte de l'abandon et de la ruine. L'atelier était sale et sombre, les machines vieilles et usées, les surveillants et les travailleurs malpropres, oisifs et misérables. Cette fabrique a été établie sous Pierre I en 1720 par un marchand, nommé Zatrapésnow. D'après les principes économiques existant alors en Russie, le gouvernement concéda au fondateur 1200 paysans de la couronne à condition de se borner à la fabrication linière et de fournir à la subsistance et aux besoins des travailleurs. Elle ne tarda pas à prospérer; mais l'époque de sa plus grande splendeur est l'année 1786, pendant laquelle elle fut achetée par Ja-

karleff qui y adjoignit encore un certain nombre de paysans, et quelques familles profitèrent d'une révision pour se faire inscrire parmi les ouvriers. Dans le courant d'une année elle vendait souvent pour deux millions de roubles argent et retirait une bénéfice de 100 pour 100 d'intérêt. La proximité d'une ville considérable et du plus grand fleuve de l'empire, le nombre de bras qu'elle avait à sa disposition et la facilité à se procurer les matières premières expliquent cette prosperité extraordinaire.

Les paysans, dont cette manufacture avait été dotée, formèrent un village où chaque famille avait sa maison et son jardin. Ceux qui s'y attachèrent plus tard n'obtinrent qu'une place pour y construire leur habitation et une avance en argent, pour le payement de laquelle on prélevait 25 % de leur paie annuelle. La manufacture donnait par mois à chaque paysan $1\frac{1}{2}$ pouds de farine, à chaque enfant 1 poud et pour un nourrisson 30 copeks argent. Indépendamment de cette subvention en nature, chaque ouvrier soldé à la pièce gagnait par an de 100 à 120 roubles, une femme de 50 et un enfant de 20. Actuellement cette manufacture jadis si florissante est en complète décadence. Les progrès dans la manipulation du lin, les nouvelles découvertes, les améliorations apportées aux machines et le développement rapide de l'industrie cotonnière deviennent de jour en jour plus nuisibles aux interêts des fabricants de toile et sont avec le prix élevé les causes de l'état déplorable dans lequel végète cette manufacture, l'une des plus anciennes et des plus considérables de la Russie. Appartenant en commun par droit d'héritage aux 33 successeurs de M. de Jakorleff et ne pouvant d'après le statut qui lui a été donné à son origine être partagée entre plusieurs possesseurs, elle a perdu l'unité de direction qui seule pouvait la maintenir florissante. En outre les commandes faites jadis par le gouvernement cessèrent, et quoiqu'en 1840 on ait vendu encore pour plus de 600,000 roubles, il est cependant notoire que depuis 10 ans la fabrique de Jakovleff travaille à perte. Dernièrement le gouvernement s'est enfin décidé à remédier à l'état déplorable dans lequel elle se trouve et de

la réorganiser sur une nouvelle base. Moyennant la somme de 35,000 roubles argent il lui retira les paysans dont il l'avait dotée à l'époque de la fondation, et fit de leur village un faubourg de la ville de Jaroslaff, pour laquelle cette adjonction de 3000 indigents est une véritable charge, vu que ces ouvriers sans conduite, habitués à la fainéantise, se trouvent sans aucun moyen d'existence assurée. N'ayant plus que les paysans achetés par elle, la manufacture s'est décidée à les mettre à un obrok de 8 roubles par tête. Outre cette redevance ils sont encore obligés de remplir des corvées et de travailler dans la manufacture toutes les fois qu'ils y sont appelés. Si le comptoire ne les réclame pas, ils sont maîtres d'aller chercher de l'ouvrage ailleurs. La subvention en nature a cessé, mais la paie donnée aux ouvriers a été poussée de 20 à 30 $\frac{0}{0}$. Au lieu des 1300 à 1500 métiers existant avant cette réorganisation, on n'en a conservé que 200 dans la manufacture et 500 dans la maison des ouvriers. La paie se fait par pièce ou par archine. Une femme qui tisse de la toile pour chemises, reçoit par archine 6 copeks, de sorte qu'en livrant le produit d'une journée de travail ou 10 à 12 archines de toile, elle reçoit 60 à 72 copeks (6 à 7 silbergr.). Un tisserand de nappages reçoit par archine 1 rouble 10 copeks et peut gagner 2 roubles par jour (18 silbergr.). Nous demandâmes à un ouvrier qui faisait des serviettes, combien il gagnait: il nous répondit qu'une archine lui rapporte 34 copeks, et que les 4 à 5 archines qu'il peut fabriquer, lui donnent de 136 à 170 copeks (14 à 17 silbergros). Quelle immense différence entre cette paie et le salaire si minime des tisserands de Silésie, où d'ailleurs les produits de première nécessité sont infiniment moins chers! Le blé par exemple n'y coutait que 7 silbergros le scheffel, tandis qu'en Silésie on le paie ordinairement 17 silbergros. Cette circonstance jointe à tous les renseignements que j'ai pris à ce sujet m'ont persuadé qu'en aucun pays du monde, proportion gardée, le prix du travail ou de la main-d'oeuvre n'est aussi élevé qu'en Russie. Pour la vente des produits on a établi trois dépots, un à Jaroslaff, un à Moscou et le troisième à

Nijni-Novgorod. Excepté l'église dont j'ai déjà parlé, cette manufacture possède encore une école pour les enfants des ouvriers, une pharmacie et un hôpital pour ses malades.

De cette manufacture nous nous rendîmes à une fabrique montée sur un pied tout différent. Nous entrâmes dans une vaste cour entourée de bâtiments en pierres. A droite, sous un abri en charpente, étaient suspendues des cloches d'église, parmi lesquelles on nous fit voir une qui pesait 202 pouds 7676 livres. Elles avaient été coulées à la fonderie du propriétaire de cet établissement et se vendaient au prix de 42 roubles le poud, quelle que fût la grandeur de la cloche. Plus loin venaient les fabriques de blanc de céruse, de cotonnades imprimées et finalement de soieries. Nous visitâmes cette dernière assez en détail. Parmi les produits que le propriétaire eut la complaisance de nous montrer, nous remarquâmes quelques jolies étoffes faites avec de la soie tirée d'Italie. Les prix variaient de $2\frac{1}{2}$ jusqu'à 10 roubles assignat l'archine. Notre attention fut particulièrement attirée par un très-beau tissu national, aux couleurs éclatantes et très-recherché des femmes cosaques, appelé termolama. Cette fabrique en vend jusqu'à 30,000 archines par an.

Elle comptait à peu près une vingtaine de métiers. La paie des ouvriers était égale à celle des autres fabriques et montait de 11 à 20 silbergros par jour. Pendant ce temps un homme peut tisser de 6 à 7 archines d'étoffe légère et reçoit par archine 20 copeks assign., mais il ne peut faire que $1\frac{1}{2}$ ou 2 d'étoffe brochée qu'on lui paie à raison d'un rouble assign. l'archine.

Avant de clore ce chapitre sur Jaroslaff, je crois devoir placer quelques réflexions générales et quelques remarques assez importantes extraites des données officielles qui m'ont été communiquées et des renseignements que j'ai recueillis moi-même pendant mon séjour dans ce gouvernement. Je citerai entr'autres :

1) L'ouvrage non imprimé de M. H. de L. sur l'industrie de quelques districts du gouvernement de Jaroslaff.

2) Monographies de plusieurs villages du gouvernement

de Jaroslaff. Elles me furent communiquées par la chambre des domaines de ce gouvernement.

3) Sur l'industrie des paysans et les foires du gouvernement de Jaroslaff.

4) Rapport du ministère de l'intérieur sur l'état du gouvernement de Jaroslaff.

5) Monographie de la ville de Jaroslaff, insérée dans le journal du ministère de l'intérieur de l'année 1843.

Chapitre V.

Considérations générales sur le gouvernement de Jaroslaff. — Ses industries et son agriculture. — Propriétés seigneuriales et économie privée des paysans. — Production par association ou communes industrielles. — Fabriques modernes; leurs avantages et leurs défauts. — Organisation nationale qu'il faudrait leur donner. — Données statistiques sur cinq districts de ce gouvernement. — Administration et organisation intérieure de la ville de Jaroslaff.

Le gouvernement de Jaroslaff appartient au centre de la partie de l'empire habitée par les Grands-Russiens. Le sol en est peu fertile, le climat rigoureux, mais salubre. Le Wolga et beaucoup de rivières navigables, qui arrosent ce pays, lui valent d'innombrables avantages. Sa population est reconnue comme la plus belle et la plus intelligente de toute la Russie.

Pour connaître l'état social de la monarchie russe, nulle partie de l'empire mérite au plus haut degré l'attention de l'observateur. Il y trouve une population énergique, fortement empreinte de nationalité, luttant contre les rigueurs du climat et la stérilité du sol, et par conséquent obligée de se vouer aux industries et aux nombreuses fabriques favorisées d'ailleurs par l'engouement du peuple pour cette branche d'activité.

Chez les peuples barbares l'agriculture est le premier degré par lequel, passant de l'état nomade à l'existence sédentaire, ils commencent leur marche vers la civilisation et les lumières. Au commencement les produits qu'ils en retiraient, suffisaient à leurs besoins simples et peu nom-

breux; mais une population croissante et les exigences d'une culture plus avancée engendraient bientôt de nouveaux besoins et de nouveaux goûts, différents suivant les lieux et les nationalités. L'histoire des temps passés n'offre pas de peuple qui, dédaignant l'agriculture, se soit immédiatement adonné à l'industrie et au négoce. Qui peut nous prouver que les Phéniciens, leurs colonies et celles qui furent établies par les Grecs, n'eurent jamais une époque d'agriculture antérieure à celle du commerce florissant où l'histoire nous les montre? Tout peuple établi sur un vaste territoire, sans littoral maritime, a toujours eu pour point de départ une période d'agriculture! Nous voyons cependant assez souvent, qu'une nation agricole, se trouvant à l'étroit sur un sol stérile ou insuffisant, est forcément poussée vers l'industrie et le commerce, qui en est la conséquence directe.

Il en a été ainsi d'une partie de la Russie et notamment du gouvernement de Jaroslaff. Déjà au moyen âge nous observons ici une grande activité industrielle et commerciale. Echangeant par Novgorod et Pskow leurs produits avec les villes anséatiques, les habitants de ces contrées entretenaient des relations commerciales avec l'Asie, ce débouché naturel de la Russie. Depuis que Pierre I a ouvert au commerce national les ports de la Baltique et qu'un réseau de communications fluviales relie l'intérieur à St. Petersbourg, l'industrie de l'empire a établi l'un de ses grands centres dans le gouvernement de Jaroslaff. L'aridité du sol et le manque de terre ont beaucoup contribué à produire cette tendance; mais c'est au goût prononcé du peuple russe, c'est à ses dispositions innées pour ce genre d'activité qu'on doit principalement attribuer l'extension rapide qu'elle y a prise. Les récoltes n'y rendaient ordinairement que le troisième grain. Il n'y a pas de doute qu'en engraissant convenablement la terre et qu'en y introduisant les améliorations d'une agronomie plus éclairée, on parviendrait à corriger cette stérilité naturelle et à obtenir de meilleurs résultats; mais jusqu'à ce jour l'agriculture, cette branche importante pour la Russie, y est complètement négligée. Les efforts tentés par les propriétaires éclairés, comme M. de

Karnowitsch, dans le but de stimuler l'esprit d'imitation du paysan, sont encore restés sans succès notable. Et à vrai dire il ne saurait en être autrement, tant que l'industrie et le commerce rapportent des bénéfices sinon très-considérables du moins infiniment supérieurs à ceux que peuvent tirer du sol les travaux du laboureur et les capitaux employés pour son amélioration.

On aurait tort cependant de vouloir comparer l'agriculture de l'Occident de l'Europe à celle du Nord de la Russie, où le travail de l'homme est infiniment plus cher, où la stérilité du sol déprime nécessairement le chiffre des revenus fonciers. De plus, à cause de la brièveté de la belle saison, les travaux des champs s'exécutent avec une hâte et un excès de fatigue inconnus au cultivateur des environs d'Orléans ou des contrées sur le Mein, qui a 7 mois pour vaquer aux travaux des champs, tandis qu'ici on est obligé de les effectuer en 4. Par conséquent pour faire l'ouvrage de 4 hommes et de 4 chevaux, il faudrait sur un champ d'égale grandeur et de même qualité y employer en Russie 7 hommes et 7 chevaux. Pour cultiver une terre de 1000 morgens de champ et de prairie sur le Mein, je n'aurais besoin que de 4 paires de chevaux, de 8 hommes, de 6 femmes et de 500 journées d'ouvriers loués. La somme totale de ce travail ou de cette main-d'oeuvre représente un capital de 3500 thalers qui, étant décomptés du revenu brut de 8500 écus, donnés par la terre, me laisseraient une rente foncière nette de 5000 thalers. Une terre de la même étendue dans le gouvernement de Jaroslaff rapporterait un revenu inférieur de la moitié. Pour la faire valoir, on devrait y employer 7 paires de chevaux, 14 travailleurs, 10 femmes et 2100 journées de travail qui, déduits de la rente foncière, ne donneraient qu'un bénéfice de 2600 thalers, au lieu des 5000 obtenus sur les bords du Mein.

On contrebalancerait cette inégalité, si en hiver, époque pendant laquelle l'agriculture repose, on pouvait se défaire des travailleurs et des animaux*), car la somme nécessaire

*) Ceci n'est pas rare en Russie. Une fois que la récolte est

pour l'entretien de 8 chevaux pendant 7 mois est à peu près égale à celle qu'on doit employer pour en nourrir 14 pendant 4 mois. Cet arrangement n'est possible que dans des cas isolés; mais il est impraticable, quand il s'agit de toute une contrée. Il résulte de cette impossibilité une foule de circonstances toutes en faveur d'une propriété sur le Mein. Dans cette dernière on n'est obligé d'entretenir que les $\frac{4}{7}$ des travailleurs et des chevaux employés par l'autre: l'entretien n'y dure que 5 mois, tandis qu'à Jaroslaff il est de 8 mois. Outre cela l'ouvrage qu'ils peuvent faire pendant ce temps et les travaux auxquels on peut les employer, sont beaucoup plus considérables. L'hiver n'y est pas aussi rigoureux et aussi continu: la terre n'est pas toujours recouverte d'une couche de neige rendant impossibles ou infructueux tous les efforts qu'on tenterait pour son amélioration. Les hommes et les chevaux, si chers à entretenir, peuvent être employés à toute sorte d'ouvrages: ils peuvent transporter sur les champs de l'engrais, de la chaux, de la terre végétale ou de la marne; ils font une provision de bois de chauffage et de construction pour toute l'année; ils portent au marché les produits et profitent du moindre adoucissement de température, pour creuser des canaux de desséchement, d'irrigation et des cuvettes. Dans leurs moments de loisir les femmes préparent et filent le lin. On voit donc qu'on parvient sans beaucoup de peines à y occuper hommes et bêtes pendant les 5 mois de l'hiver et quand même la brièveté des jours ne permettrait pas de faire autant d'ouvrage qu'en été, la quantité de forces superflues ne dépasserait pas un homme et deux chevaux.

Dans ce cas il ne serait pas même nécessaire de se débarrasser de forces si abondantes: par la raison que dans les contrées populeuses, d'une grande activité industrielle,

---

terminée, beaucoup de paysans s'empressent de vendre leurs chevaux et en achètent d'autres au printemps. Les isvostschiks, toujours très-occupés en hiver, achètent volontiers les chevaux des paysans.

on trouve toujours de l'occupation pour un homme et deux chevaux. Il en résulte donc que dans une économie bien administrée l'entretien des forces employées en été pour la culture de la terre n'entraîne pas une perte en hiver, le profit balançant et surpassant quelquefois les dépenses de nourriture. Toutes ces considérations ne sont pas applicables à Jaroslaff. Dans ce gouvernement les travaux économiques de l'hiver, ne se composant que de l'approvisionnement en bois de chauffage ou de construction et du transport des produits au marché, ne suffisent pas même pour occuper continuellement un attelage et un homme. Ici la durée du temps pendant lequel l'agronomie se repose, dure 8 mois au lieu de 5, et ce qu'il y a de plus défavorable encore c'est qu'on est obligé d'y entretenir un surplus de $\frac{3}{7}$ forces humaines et animales. Quand on envisage toutes ces particularités et qu'on prend en considération le bon marché des produits de l'agriculture, l'éloignement des marchés, la rareté de la population et par conséquent la cherté de la main-d'oeuvre, la faiblesse des chevaux russes plus vifs, mais moins forts et pas aussi bons traineurs que ceux de la France et de l'Allemagne, on se convaincra que la plus grande partie du revenu brut de la terre doit être absorbée par les dépenses de culture et d'entretien. De plus nous ne devons pas oublier que, pour établir ce parallèle, nous avons admis que le sol du gouvernement est aussi fécond que celui des contrées arrosées par le Mein; mais de fait la force productive de ces deux pays est bien inégale: sur le Mein on récolte 6 ou 7 fois la semence, tandis qu'à Jaroslaff le produit n'est que de 3 grains pour 1. Ce calcul nous fournit une appréciation assez exacte des bénéfices agricoles dans ce gouvernement et nous prouve qu'on ferait un bien triste présent à quelqu'un, en lui donnant, comme cela se pratique à l'Occident de l'Europe, une certaine quantité de terre avec l'obligation d'y établir une économie rurale et de se procurer le matériel nécessaire. Bien loin d'y gagner, le fermier qui aurait eu la folie d'accepter un pareil arrangement, se trouverait en perte et serait au bout de quelques années complètement ruiné. Ceci nous prouve

que dans cette partie de l'empire les grandes propriétés, dès qu'elles se basent uniquement sur l'agriculture, ne rapportent presque pas de revenu. Cependant la nécessité force à s'en occuper. Pour cette raison elle doit être envisagée sous deux points de vue: 1) comme une charge et un devoir imposés par Dieu même: tu travailleras la terre à la sueur de ton front; par conséquent, il n'est pas loisible de l'abandonner, quand même aucun avantage pécuniaire ne vient indemniser l'homme de son labour. Aussi doit-on y persévérer en l'absence de tout lucre; puisqu'en résumé l'agriculture peut seule dans un pays continental nourrir la population; — 2) sous le point de vue industriel. Ici la question est de savoir jusqu'à quel degré elle doit être poussée, lorsqu'elle est improductive. En examinant ce problème on trouve que la grande culture ne peut réussir qu'à l'aide de la corvée, qui annulle pour le propriétaire toute dépense d'entretien, ou bien avec le travail rétribué, joint à une exploitation industrielle, occupant les forces que l'agriculture laisse inactives en hiver. Je crois que dans ces contrées les grandes propriétés sont nécessaires au perfectionnement de l'agriculture qui est trop importante pour qu'il soit permis de la négliger plus longtemps. Chaque jour cette vérité devient plus pressante et plus absolue: malheureusement peu de personnes encore en paraissent bien convaincues. Pour relever l'agriculture de son état de langueur, il faudrait avant tout que la noblesse se décidât à habiter ses terres; c'est une condition expresse de progrès et sans laquelle il n'y a pas d'amélioration possible: ce besoin se fait aussi vivement sentir dans les campagnes, que celui d'un tiers état dans les villes. Mais tant que la noblesse n'aura pas un système d'exploitation rurale qui lui rende le séjour de la campagne agréable et nécessaire, elle ne se décidera jamais à s'y établir. Jusqu'à présent en Russie cette classe, comme l'aristocratie italienne, habite en grande partie les villes, et vit du revenu de ses terres ou de l'obrok. Si la grande propriété est nécessaire aux progrès de la civilisation et la prospérité nationales, ce qui à mon avis est inconte-

stable, on ne doit pas encore abolir la servitude *): seulement il serait convenable de la transformer en une dépendance déterminée et fixée par la loi, à l'abri de l'arbitraire seigneurial, comme a cherché à l'établir l'oukase du 2 Avril 1842.

La Russie retirerait d'immenses avantages d'un système d'économie rurale à l'européenne, joint à un établissement industriel; mais ce mode d'exploitation combinée exige non seulement une grande instruction, une longue expérience, mais encore une haute intelligence, une activité infatigable et une énergie peu commune de caractère sont nécessaires pour y réussir. Des propriétaires aussi heureusement doués sont partout fort rares à l'Occident, comme en Russie, mais quand il s'en rencontre, le devoir du gouvernement est de les protéger de toutes les manières; eux seuls peuvent en effet exercer une influence vraiment salutaire sur l'intelligence agricole des masses et servir de modèles dans la contrée qu'ils habitent. L'expérience nous démontre que ces novateurs intrépides deviennent ordinairement les martyrs de la bonne cause. M. de Karnowitsch est un homme de goûts simples et modestes, n'agissant toujours qu'avec une grande circonspection, malgré cela je doute fort qu'il ait retiré de grands bénéfices de sa mise de fond.

Quant à l'agriculture des paysans de cette partie de l'empire, elle se borne au strict nécessaire par la rigueur du climat et la pauvreté du sol. Les fruits récoltés ne récompensent que bien faiblement le laboureur de ses peines;

*) L'abolition de la servitude en Russie aurait dû être traitée comme une question locale et non comme une question générale, si la Russie possédait des parties distinctes les unes des autres et ayant chacune un caractère et une individualité propres, comme les petites principautés d'Allemagne. Sous le rapport de son organisation intérieure la Russie est toute d'un bloc: les limites des anciennes principautés sont déjà complètement effacées et fondues dans une vaste unité. Aussi serait-il impossible de songer à y établir une législation provinciale. La Russie est un pays à associations, et l'Allemagne un pays à corporations.

les produits agricoles, d'ailleurs d'un prix modique, doivent être transportés à des marchés éloignés. Les bêtes de somme et de labour y sont faibles et peu propres à l'agriculture; quant au peuple lui-même, il n'a aucun goût pour le travail monotone des champs. N'est-il donc pas naturel que les habitants de ces contrées ne s'occupent d'agriculture que par nécessité, pour se procurer le pain pour leur consommation annuelle et la nourriture de leur bétail? Comment pourraient-ils vouloir retirer un surplus quelconque, quand au prix des plus grandes fatigues, il n'obtiennent souvent qu'un revenu à peine suffisant pour les besoins de leurs familles? Au lieu d'employer à l'agriculture toutes les forces dont ils disposent, l'interêt leur commande de n'en employer que le moins possibles; plus ils en économisent et plus ils peuvent gagner par d'autres industries. En cultivant sans beaucoup de soins une grande étendue de champs, ils ne récoltent qu'une petite quantité de blé; s'ils voulaient au contraire s'occuper plus particulièrement d'un champ de moindre dimension, ils retireraient peut-être une plus grande somme de produits, mais le bas prix leur prouverait bientôt que leur surcroît de travail n'est pas compté et qu'ils retirent à peine l'interêt des dépenses et des perfectionnements faits pour la culture de ce champ.

En Europe et certainement en Russie, on trouve des contrées, où le cultivateur ne saurait mettre en ligne de compte le travail employé par lui en agriculture, par la raison, que sans cet emploi son travail serait resté un capital mort impossible à placer, par conséquent une non valeur. En pareil cas il ne saurait jamais être question de perte, et même s'il y consacrait encore deux fois autant de temps et de peine, l'interêt qu'il en retirerait, quelque petit qu'il fût, serait toujours un bénéfice net. Alors il se trouve dans la situation du paysan français, dont parle Sir Arthur Young.

J'ai dit déjà plus haut, que les travaux agricoles ne durent dans le gouvernement de Jaroslaff que 4 mois. Pendant ce temps toutes les forces travaillantes sont occupées, mais passé cette époque elles restent inactives et se reposent

pendant 8 mois de l'année. Quel était dans la suite des siècles le résultat amené par cet état de choses? Les ténèbres qui enveloppent le commencement de l'histoire de ce pays, nous empêchent de remonter à l'origine de cette question: nous ne parlerons donc que de ses conséquences connues. Il eut pour suite un développement prodigieux d'activité industrielle aussi général dans les campagnes que dans les villes. La position de ce gouvernement favorisa cet essor. Dès les temps les plus reculés nous voyons les habitants en relations commerciales avec les villes anséatiques, envoyant leurs produits à Brême, à Lubeck, à Hambourg ou transportant en Asie les denrées de l'Occident de l'Europe. Mais l'époque la plus florissante pour le commerce de cette contrée date de la fondation de St. Petersbourg. D'après le plan gigantesque de Pierre I, Petersbourg devint le port principal de la Baltique, qu'on réunit bientôt à l'intérieur et à la mer Caspienne par trois voies de communication fluviale, à laquelle le Wolga et ses nombreux affluens servent de base commune.

Ces trois systèmes de canaux de Wischni-Wolotschok, de Tichvine et de Marie, débouchant par le Wolga, la Mologa et la Cheksna, non loin de Rybinsk, convertirent bientôt ce petit bourg, jusqu'alors sans importance, en une ville de commerce de premier ordre. C'est aujourd'hui l'un des plus grands entrepôts de denrées que possède la Russie. Tous les bâtiments qui remontent le Wolga doivent s'y arrêter, pour recharger leur cargaison sur des barques, d'un moindre tirant d'eau, appropriées à chacune des trois voies de communication, dont je viens de parler.

Ce commerce embrasse tous les produits bruts de l'intérieur, dont une partie est envoyée jusqu'à St. Petersbourg et dont l'autre sert à la fabrication industrielle de la population des environs qui, pendant les 8 mois de cessation des travaux champêtres, confectionne une foule d'objets divers qu'elle envoie ensuite aux différents marchés de l'empire. Des dispositions naturelles pour cette branche d'activité donnèrent au peuple de cette contrée la première impulsion vers le commerce et les industries. Vif, dispos, actif, plein

de talent pour inventer et imiter, avide de gain et très-porté au commerce*), le paysan de ce gouvernement possède toutes les qualités du marchand russe, tous les goûts du spéculateur. La forme particulière de la servitude vint fortifier ces dispositions naturelles dans un pays, où la plus grande partie des paysans payaient l'obrok. Les seigneurs avaient déjà depuis bien longtemps trouvé préférable à la corvée un arrangement favorable à leur indolence et à leur goût décidé pour le séjour des villes. Cet état de choses fut, comme on le pense bien, un puissant stimulant pour développer l'activité industrielle. L'agriculture ne fournissait que la nourriture et des denrées à vil prix et comme, pour payer l'obrok, il fallait de l'argent, on se le procurait au moyen d'objets fabriqués qui trouvaient sur les marchés des acheteurs empressés. Les mêmes causes ont produit les mêmes résultats dans une grande partie de la Russie. Dans les contrées riches en forêts, les habitants confectionnèrent toutes sortes d'objets en bois, des ustensiles de ménage, des roues, des lapti (espèce de sandales en écorce); ils distillèrent du goudron, de la résine, de la poix et de la térébenthine, construisirent des barques etc.; les tisserands et les cordiers apportèrent aux marchés du chanvre, du lin, de la toile pour voiles, des câbles et des cordes: les cordonniers et les corroyeurs des bottes et des peaux. Ces industries n'étaient pas pratiquées par des corporations d'artisans établies dans une localité pour fournir à la consommation de ses habitants; mais cette fabrication en gros devait pourvoir aux besoins d'une partie de l'empire. C'est par ce moyen que se développa parmi le peuple l'esprit d'association, dont j'ai déjà parlé: phénomène exceptionnel, né sur le sol russe, comme l'organisation de la commune qu'il semble avoir prise pour modèle. Dans les autres pays un homme se

*) Les Tchouvaches et les Tcheremisses, peuples d'origine finoise établis sur les bords du Wolga, au milieu d'une population russe, ne connaissent aucune industrie et ne font pas le plus petit commerce malgré l'exemple du peuple environnant. La servitude n'a jamais existé parmi eux.

consacre exclusivement à la profession ou à l'industrie pour laquelle il a du penchant: en Russie il semblerait au contraire que le peuple est également propre à toutes les industries. En effet son aptitude à tous les arts et à tous les métiers est vraiment incroyable. Avant de fixer son choix le Russe s'essaie à tout, et tout lui parait facile. Sans vocation et sans goût prononcé pour une profession déterminée, il ne s'arrête qu'a celle qui lui rapporte le plus de profit.

Les différentes industries sont exercées ici par des communes entières, composées de familles nombreuses qui réunissent quelquefois plusieurs générations pour la même industrie. Le peuple russe arrive ainsi naturellement à la division du travail si nécessaire à la production. De son côté la commuue vient en aide à ses membres et au besoin leur fait même l'avance des fonds. Achetant en commun les matières premières ils vendent de même les produits fabriqués. A cette fin ils établissent dans les villes des dépots et entretiennent des agents chargés de la vente. Ces communes industrielles ne forment pas comme en Allemagne des corporations fermées. Sans obligations et sans devoirs envers leurs confrères, les membres qui les composent n'ont d'autres liens que ceux que leur impose la commune et peuvent, selon leur bon vouloir, quitter l'industrie générale pour se livrer à un autre travail; mais ce cas est très-rare par la raison que l'avantage qu'ils en retireraient ne compenserait pas celui qu'ils auraient abandonné. Il ne reste à celui qui prend ce parti que la ressource de se faire inscrire dans une autre commune adonnée à son nouveau métier. La liberté la plus complète régne dans ces villages manufacturiers: on n'y connaît ni les règlements, ni les statuts qui font des maîtrises allemandes des corporations si exclusives et si fortement organisées. Ce ne sont après tout que des fabriques par association qui rappellent les doctrines St. Simoniennes.

Ces industries procurent d'immenses avantages aux communes qui s'y livrent, surtout dans le gouvernement

de Jaroslaff particulierement favorisé par sa position géographique. Aussi la masse du peuple y jouit-elle d'une grande aisance. Cet exposé sommaire conduit naturellement à se demander si un parail état de choses est favorable à l'agriculture en général et si ce mode de fabrication est propre à faciliter les progrès des différentes industries. La réponse à cette question ne peut être que négative. Sans condition de progrès et sans stimulant qui les porte à rechercher un plus haut degré de perfection dans leur ouvrage, ces communes industrielles ne livrent ordinairement que des produits de qualité inférieure. Et certes ce n'est pas dans le sentier battu de la routine que se trouve le perfectionnement et l'amélioration! Peu soucieuses de perfectionner leur travail, elles semblent avoir pour but la quantité et non la qualité. Si d'un coté il y a avantage pécuniaire pour ces communes, d'un autre l'imperfection des produits met le consommateur dans la nécessité de se contenter d'une marchandise médiocre. Sous le rapport économique du pays, ces communes industrielles sont cependant d'un avantage incontestable! En effet, les forces que les longs hivers laissent inactives sont employées utilement et sans dommage pour l'agriculture. C'est pourquoi il serait à désirer que tout en cherchant à perfectionner ces industries, le gouvernement s'efforcât à les consolider et à développer d'une manière plus complète cette propension du peuple. Malheureusement il a négligé ce soin et s'est uniquement occupé d'introduire les fabriques de l'Occident dont la forme est étrangère à la nationalité russe. Depuis lors on trouve dans le pays une quantité de fabriques pour la plupart assez florissantes et sur lesquelles j'émettrai mon opinion pour redresser les faux jugements qu'on en porte à l'étranger On y oublie trop souvent que la Russie est un pays différent des autres et par son origine et par son histoire, et que pour arriver à la connaissance de la vérité il faut le juger, non pas à notre point de vue mais à celui qui lui est propre.

La science économique n'établit-elle pas comme principe, que les fabriques qui travaillent les produits bruts

du pays et les adaptent aux besoins intérieurs sont les plus avantageuses et les plus dignes de fixer l'attention du gouvernement; que celles qui employent des matières étrangères pour subvenir aux demandes intérieures méritent aussi d'être protégées, sans cependant imposer au gouvernement l'obligation d'en faire naître; enfin que les établissements manufacturiers n'employant pour la fabrication que des produits de provenance étrangère dans le but d'en faire un objet de commerce extérieur sont dangereux et nuisibles, car ils créent, sans aucun profit réel pour le pays, une classe qui, dans un moment de crise, comme une guerre civile ou étrangère, pourrait troubler la sécurité de l'état.

Ces principes économiques sont en quelque sorte des axiômes incontestables. Et cependant les fabriques de coton qui, par leur nature, appartiennent à la seconde ou à la troisième catégorie, ont produit en Russie des résultats tout différents; non seulement elles n'y ont engendré aucun inconvénient mais méritent encore, à tous égards, d'être placées dans la première classe, au nombre de celles que le gouvernement doit protéger et multiplier. La toile de coton compose la plus grande partie de l'habillement du peuple russe: les descriptions des voyageurs qui ont parcouru ce pays vers le milieu du 17e siècle nous prouvent que les cotonnades y étaient déjà très-repandues; actuellement leur usage devient de jour en jour plus commun et plus général. Il n'y a pas de jeune garcon qui ne mette son amour propre à se procurer une chemise en toile de coton. Le gouvernement se trouve donc obligé d'agir en contradiction avec ces préceptes d'économie politique et de soutenir de tout son pouvoir une industrie manufacturière si étroitement liée aux besoins de la masse du peuple.

Mon intention n'est pas de porter un jugement sur le système adopté en Russie pour développer et protéger l'industrie manufacturière. Je ne veux parler que de la forme. On y a introduit des fabriques à l'instar de celles de l'Occident, c'est à dire *des fabriques par entreprise*, en opposition aux *fabriques par association*, nées sur le sol même, au sein de la nationalité russe. Au lieu d'encourager le

peuple à multiplier et perfectionner ces dernières, c'est la noblesse qui a été poussée à établir des fabriques, montées sur le pied étranger et à devenir une classe industrielle. N'aurait-il pas été par exemple possible, vu l'obéissance du peuple russe, d'établir dans les terres de la couronne des fabriques de cotonnades, dirigées par des contre-maîtres étrangers, comme celles de la noblesse? Le bâtiment pour l'atelier, les machines et les métiers auraient été construits par l'Etat qui, pour couvrir cette dépense, aurait pu obliger les paysans à l'acquitter à long terme. Une fois les paysans habitués à ce genre de travail, on aurait sans inconvénient confié à la commune ces établissements, qui seraient devenus ainsi des fabriques par association. Il est bien entendu que pendant longtemps il aurait été nécessaire de les contrôler et de les diriger; mais l'obéissance du peuple russe et ses grandes dispositions pour tous les ouvrages techniques auraient assuré la réussite. Pour avoir la mesure de ces dispositions il suffit de savoir qu'un grand nombre de fabriques ont été établies par de simples paysans, sachant à peine lire et écrire et n'ayant pour tout gage de succès que le désir de parvenir et des connaissances nécessaires acquises d'eux mêmes. Deux des plus riches et de plus estimables fabricants de la Russie, M. Goutschow de Moscou et M. Joukoff de St. Petersbourg appartiennent tous les deux à cette catégorie.

On pourrait me répondre que le système et la forme des fabriques de l'Occident sont les résultats de l'expérience et de l'observation, les produits d'un haut degré de culture intellectuelle et d'une civilisation plus avancée que celle de la Russie. Pourquoi n'emprunterait-on pas à l'étranger les fruits de la science et de le pratique, surtout quand on possède, comme le peuple russe, un esprit aussi apte à concevoir qu'à imiter? Faut-il donc, par la seule raison qu'une plante ne peut prospérer que difficilement sur un sol étranger, renoncer entièrement à sa culture!

Dans ce raisonnement il y a un point que je crois devoir réfuter. Une nation ne saurait transplanter sur son sol une civilisation étrangère parce que la culture morale et

matérielle d'un peuple est le produit d'un travail intérieur, l'oeuvre de son développement progressif et non la résultat d'un effort momentané.

Depuis une longue suite de siècles les peuples de l'Occident sont dans la voie du progrès. En succédant au monde ancien ils héritèrent de sa civilisation et de ses lumières; mais ils ne se les approprièrent pas comme un fruit mûr cueilli sur un arbre étranger: tout en les étudiant et en les copiant dans ce qu'elles avaient de beau et d'utile, ils n'en devinrent pas les esclaves et n'en restèrent pas moins fidèles au caractère de leur propre nationalité. Depuis des siècles l'Occident possède les chefs-d'oeuvre de l'antiquité classique: toutes les générations en firent l'objet de leurs premières études; mais nous ne fûmes en état de les comprendre et de les estimer à leur juste valeur, que lorsque notre développement fut arrivé au niveau de celui de nos maîtres.

La position de la Russie est infiniment plus favorable; aussi son développement sera-t-il plus facile et plus rapide que le nôtre. Les peuples de cet empire n'ont pas comme les nations de l'Occident l'enseignement d'une civilisation éteinte. Leurs maîtres et leurs guides, avec lesquels depuis deux siècles ils se trouvent en rapports directs et incessants, qui sont l'exemple, le commerce et l'échange des idées, agissent beaucoup plus sûrement que la lettre morte du passé ou l'enseignement muet d'instituteurs depuis longtemps disparus de la scène du monde. Pour s'assimiler une civilisation véritable, un peuple doit subir préalablement un travail préparatoire et terminer son éducation intérieure de développement national sans lequel l'inoculation d'une culture étrangère ne saurait être réelle et efficace. Cet apprentissage est indispensable et aucune nation ne saurait s'y soustraire!

La civilisation se compose de deux éléments dont l'un est général et commun à tous les peuples, sans distinction de race et d'origine, et l'autre plus particulier, et produit par le caractère spécial de la nationalité. Le premier est le résultat de la civilisation, prise dans sa plus haute accep-

tion, l'expression générale du développement humain tel qu'il apparaît dans la societé moderne de notre époque. Engendré par le Christianisme, s'appuyant sur le génie de l'antiquité classique, il n'est la propriété exclusive d'aucun pays et d'aucun peuple. Bien général de l'humanité entière, auquel tous prennent part, il peut être revendiqué comme une propriété universelle. Le second n'est que le développement de chaque nationalité, se révélant d'après les lois de sa nature, différente chez chaque peuple et devant par cette raison porter l'empreinte de son origine particulière.

Le premier ne manque pas à la Russie. Voilà bientôt un siècle et demi que Pierre le grand y jeta les premiers fondements de la civilisation moderne. Depuis cette époque, la noblesse de ce pays a marché sur les traces des classes civilisées des pays de l'Occident: et en se poliçant au contact étranger, elle leur est devenu complètement égale. Ceci nous prouve donc que l'élément général de la civilisation s'est déjà développé en Russie; aussi le russe des classes civilisées possède-t-il la même éducation, les mêmes moeurs et les mêmes appréciations communes de la vie que le noble des autres nations; mais c'est aussi pour cette raison qu'il est moins russe qu'un anglais n'est anglais ou qu'un allemand n'est allemand. Cette civilisation, cosmopolite de sa nature, est également propre à tous les peuples, quelle que soit leur origine et leur histoire. Forcément introduite en Russie, elle n'est pas l'oeuvre d'une seule génération. Pierre I parvint à y transplanter les moeurs et les coutumes de l'Occident, à couper la barbe à sa noblesse et à lui faire revêtir l'habit de cour français; mais malgré ces apparences parvint-il à en faire des hommes civilisés? Ce n'est qu' après la sanction de quatre générations qui ont passé sur l'oeuvre de ce souverain que la noblesse russe, confiée dès sa plus tendre enfance aux soins de maîtres étrangers ou formée dans les grands établissements du pays sur le type de l'Occident et complétant son éducation par de longs voyages, marche de pair avec celle des autres pays et que pour elle le travail de la civilisation est consommé. Cet événement ne remonte pas au delà de 130 années, époque vers

laquelle on doit aussi rapporter la naissance de sa littérature nationale.

Grâce à la civilisation intérieure qui se révèle au sein de la vie nationale, on n'a rien fait jusqu'à présent pour en hâter le développement. Pierre I et ses successeurs immédiats crurent devoir civiliser les hautes classes pour faire répandre par elles l'instruction dans le peuple proprement dit; mais le premier pas qu'on fit réellement vers ce but ne date pas de plus de 20 ans. Selon moi, cette résolution tardive est un véritable bonheur; car par le moyen seul de la noblesse on n'aurait obtenu qu'une culture mondaine, qu'une éducation superficielle, sans base religieuse et morale. Contraire à la nationalité et aux instincts du peuple, cette tentative n'aurait amené que des conséquences déplorables. Par l'unité de son église et sa propre force intellectuelle, le peuple russe peut arriver à une culture religieuse et morale vraiment nationale, et ce n'est que de cette culture indigène et populaire qu'il est permis avec raison d'attendre le progrès. Mais jusqu'à ce jour on n'a encore rien fait pour préparer l'Eglise à se charger de cette tâche difficile. On s'est même efforcé d'étouffer en elle cette tendance et à la détourner d'entreprendre l'éducation du peuple. Ce n'est que tout récemment qu'on s'est décidé à former la jeunesse des académies et des écoles théologiques de manière à pouvoir plus tard lui confier le soin de cette importante fonction.

Entre les classes supérieures de la société et le peuple il existe en Russie un abîme qui est loin d'être comblé et qu'on ne comblera de longtemps encore. Quelle utilité peuvent donc avoir pour le pays les fruits de la civilisation avancée de l'Occident? Quel avantage peut-il retirer de cette culture et de toutes les innovations étrangères, comme par exemple du système manufacturier de l'Occident? Le gouvernement n'aurait-il donc en vue que de rompre le peuple à l'imitation servile et a le façonner, comme une machine, aux travaux techniques; ou bien, espère-t-il réveiller en lui l'instinct du luxe et du goût européens et le conduire par cette voie trompeuse sur la route d'une véritable

civilisation? A quoi servent en Russie les fabriques d'objets de luxe et de mode, car, après tout, pour qui y travaillerait-on? Serait-ce pour les classes supérieures, qui seules encore sont initiées aux mystères de la civilisation europeénne; ou bien, pour ceux qui, contents de l'apparence, s'efforcent de cacher les aspérités d'une nature inculte sous des dehors mensongers, empruntés à l'Occident? Certainement non! *car elles n'emploient jamais les produits des fabriques indigènes* et toute illusion sur ce point est impossible.

Quelle que soit au surplus la manière de voir du gouvernement, on ne saurait nier que dans les modes et le luxe modernes il y a quelque chose de mystérieux et d'incompréhensible qui échappe à l'esprit de l'observateur. Quelle signification possède donc le mot *goût* par rapport au luxe et à la mode? Comment se fait-il que seulement Paris, Londres et jusqu'à un certain point Vienne règnent en despotes sur l'Europe entière et qu'un peuple artistique par excellence, comme les Italiens, que Rome et Florence, villes de chefs-d'oeuvre en tous genres, que Berlin, centre intellectuel moderne, n'exercent pas la plus petite influence sur la mode, cette puissance souveraine du monde civilisé? Il faut nécessairement qu'une atmosphère invisible, qu'un milieu favorable à sa nature mystérieuse enveloppe et vivifie les sources d'où elle s'épanche! Il n'y a que les fabriques en contact direct avec ces centres privilégiés qui obtiennent l'assentiment et la sanction de cette reine fantastique et capricieuse. Des fabriques russes peuvent-elles y prétendre? Privées de cette atmosphère, elles ne sauraient rien créer qui obtînt les suffrages de la mode et elles ne parviennent qu'à imiter les produits des industries manufacturières plus favorisées. Aussi ne peuvent-elles jamais satisfaire les enfants gâtés de la culture européenne dont se composent les classes supérieures de la société en Russie, qui ne veulent et n'acceptent que les produits au timbre de Londres ou de Paris!

Si les produits des fabriques russes ne peuvent satisfaire les hautes classes de la société, ils ne servent qu'à entretenir parmi les rangs intermédiaires, à peine effleurées

par la civilisation, le goût du luxe, l'ostentation et la vanité! Est-il donc nécessaire que les femmes des marchands aient les dehors élégants d'une dame à la mode, tandis que moralement elles ne présentent que rudesse et ignorance? N'eût-il pas mieux valu qu'elles aient conservé le costume national avec la poésie et la simplicité des moeurs primitives? Faut-il donc que les familles des employés inférieurs, pour se pavaner sous les atours de l'élégance européenne et suivre leur penchant passionné pour la mode, mettent les Tchinovniks, en général très-mal payés et déjà fort enclins à la vénalité, dans la nécessité de manquer à leurs devoirs?

Pour me résumer je crois devoir dire, que l'introduction des fabriques calquées sur le modèle des établissements manufacturiers de l'Occident, sauf quelques exceptions peu nombreuses, n'était pas nécessaire à la Russie et qu'elle y a même exercé une influence pernicieuse sur la moralité des classes moyennes. Si, au lieu de se faire les imitateurs serviles de l'Occident, on avait pris à tâche de développer les fabriques par association, de les perfectionner par toutes les nouvelles découvertes, d'introduire des machines, de faire fleurir l'industrie du lin, du coton et même de la soie (en se bornant, comme de raison, à la fabrication des étoffes ordinaires, sans prétendre aux tissus de luxe, qu'on ne parviendra jamais à rendre aussi beaux que ceux de l'étranger), on serait arrivé à un résultat plus satisfaisant et plus digne de servir de but aux efforts du gouvernement.

J'ai déjà fait observer que le système des fabriques introduit en Russie a exercé sur l'état social de l'empire une influence, dont il est presqu'impossible de calculer la portée; mais nulle part elle ne s'est fait plus vivement sentir que sur la classe des serfs. L'introduction de ce système est un fait accompli, profondément enraciné dans tous les rapports sociaux, et impossible à détruire: il ne reste donc qu'à aviser aux moyens de rendre ce système plus conforme aux besoins réels du pays et plus en rapport avec l'esprit national, dont les fabriques par association sont en quelque sorte l'expression la plus vraie.

La pensée qui présida à l'établissement des fabriques

fondées par Pierre I, comme celle de Jakorleff à Jaroslaff, est parfaitement juste; car elle satisfait complètement aux exigences du caractère national. Il ne pouvait que les baser comme il l'a fait sur l'état de servitude. Le maître avait le droit d'employer aux travaux de la fabrique les serfs qui y étaient attachés; mais il devait en même temps pourvoir à leur entretien. Si par suite de maladie, de vieillesse ou quelque accident, un ouvrier devenait incapable de travailler, le maître ne pouvait ni le renvoyer ni refuser de subvenir à tous ses besoins: c'était une obligation, que la mort du serf pouvait seul rompre.

Cette donnée fondamentale ne doit jamais être perdue de vue. De nos jours les ouvriers employés dans les différentes fabriques sont rarement des serfs qui y soient attachés: la plupart d'entre eux sont des paysans appartenant à d'autres seigneurs et engagés par le maître fabricant, moyennant une paie fixe. Pour suppléer au manque de liens directs et de garanties d'avenir, on pourrait obliger les chefs de fabriques à constituer les travailleurs en communes industrielles, à exercer sur eux une bonne jurisdiction seigneuriale, à se charger de tous leurs besoins, à établir des écoles et des hôpitaux et à ne pas renvoyer un ouvrier sans de graves raisons, déterminées par la loi. On préviendrait ainsi bien des abus et l'on éviterait bien des maux, au nombre desquels on doit placer en premier lieu la démoralisation de la classe ouvrière. Les avantages immenses que procure aux fabricants le système protecteur des douanes donne au gouvernement le droit de leur imposer, dans l'intérêt des ouvriers, ces obligations qui d'ailleurs leur seraient généralement profitables. La menace d'abaisser le tarif suffirait pour les décider à accepter ces obligations et à se soumettre à toutes les mesures que le gouvernement jugerait convenable d'établir pour le bien de la classe ouvrière.

Les établissements manufacturiers, montés sur une grande échelle, supporteraient sans peine le surcroît de dépenses qui en résulterait; les petites fabriques au contraire ne s'uniraient peut-être pas à cette innovation; mais ce n'est pas un mal, car le coup ne serait sensible que pour quelques unités in-

dustrielles: la chose publique n'en souffrirait nullement. En Russie les grandes fabriques n'oppriment pas les paysans, il n'y a que les petits seigneurs et les petites fabriques qui soient réellement un mal pour le pays et un véritable fardeau pour le serf.

Je reviens à la description du gouvernement de Jaroslaff.

Je possède des données statistiques très-détaillées sur les districts de Pochéchonié, de Mologa, de Rybinsk, de Mischkine et d'Ouglitsch*), mais celles qui ont rapport au cinq autres districts de ce gouvernement, sont malheureusement moins complètes.

Le gouvernement de Jaroslaff peut être divisé en deux parties, distinctes l'une de l'autre. Dans la première on trouvre une grande activité industrielle, une agriculture arriérée, suffisant à peine aux premiers besoins de la population, et dans la seconde, tout au contraire, une agriculture florissante et fort peu d'industries. La première se compose des grandes villes; elle est riche en forêts et arrosée par le Wolga, cette grande voie commerciale et industrielle de l'empire. La seconde, composée des districts de Jaroslaff, de Lioubime, de Daneloff, de Romanoff et de Rostoff, présente une physionomie toute différente, elle est presque totalement privée de bois et traversée par les routes de Moscou à Jaroslaff, à Kostroma, à Wladimir et à Nijni-Novgorod et plus rapprochée du grand centre industriel de l'empire. Ici l'influence du Wolga ne se fait presque plus sentir: ici on ne trouve ni les nombreuses industries forestières, qui occupent sans relâche la population de la première, ni les travaux produits par le voisinage des trois voies de communication. Au lieu de cela, on y trouve une agriculture très-étendue, une culture linière florissante, un jardinage qui passe pour le meilleur de la Russie, enfin l'élève de la volaille et du bétail.

---

*) Ces données statistiques sont dignes de foi. Elles ne m'ont pas été communiquées par les autorités locales ou les bureaux de police, rarement au fait de la vérité, mais par un jeune employé, s'occupant de science et qui les a recueillies sur les lieux mêmes.

Dénomination des districts.	Superficie de la terre.					Colonisation.							Population.			
	Terre labourable.	Prairies.	Bois et forêts.		Terre inculte et occupée par les villages.	Villes.	Villages		Nombre des propriétés.		Nombre des habitations		Paysans de la couronne.	Paysans des apanages, des fabriques, du Lycée de Démidoff etc. etc.	Nombre des serfs.	Paysans libres.
			Bois de construction, de chauffage et bois sur pied.	Buissons et bruyères.			avec une église paroisiale.	sans église paroisiale.	Grandes propriétés et grands villages	Petites propriétés et villages appartenant à plsrs.	dans les villes.	dans les villages.				
	Dessat.	Dessat.	Dessat.	Dessat.	Dessat.											
Pochéchonié	138,908	28,171	134,773	183,238	19,415	1	32	927	49	220	420	12,697	8500	49	29,855	1634
Mologa	89,101	18,290	138,100½	164,406	21,515½	1	6	639	51	52	699	9489	8756	5	30,708	102
Rybinsk	77,785	11,232	78,243	52,056	16,155	1	21	879	33	77	624	11,232	7063	109	21,000	2728
Mischkine	117,144	12,560	3387	71,861	10,334	1	14	678	46	128	150	10,476	8089	—	31,600	31
Ouglitsch	98,598½	14,340½	32,163½	139,052	15,642½	1	25	837	53	81	1158	11,472	14,698	2920	24,353	25
	521,536½	84,593½	386,667	610,613	83,062	5	98	3960	232	558	3051	55,366	47,106	3083	137,516	4520

La superficie de ces 5 districts est de 1,686,471 dessatines ou de 331 lieues □, habitées par une population de 193,570 hommes et de 196,430 femmes, formant un total de 390,000 âmes. Il revient par conséquent 1145 habitants par mille carré; mais cette proportion n'est pas générale; elle varie dans chaque district. Sur les 99 milles □ du district de Pochéchonié il revient 815 individus par mille □; sur les 85 milles □ du district de Mologa 941 par mille; sur les $46\frac{1}{5}$ milles □ du district de Rybinsk 1350 par mille □; sur $42\frac{3}{4}$ milles □ du district de Mischkine 1882 par mille, et sur les $54\frac{4}{5}$ milles □ du district d'Ouglitsch 1452. Un vingtième du territoire est inculte et plus de la moitié des forêts est complètement dévastée. On peut par conséquent évaluer à $\frac{1}{3}$ de la superficie totale la somme des terres incultes. Les terres de labour et les prairies occupent un peu plus d'un tiers. La proportion entre les champs et les prairies est $1:6\frac{4}{13}$. Les bois, à moitié détruits, occupent les $\frac{5}{8}$ de tout le territoire. Ces différentes proportions varient dans chaque district.

Dénomination des districts.	Terrain inculte.	Champs et prairies.	Proportion entre les terres de labour et les prairies.	Espace, occupée par les forêts.
Pochéchonié	$\frac{2}{5}$	$\frac{1}{3}$	$1:4\frac{13}{14}$	$\frac{5}{8}$
Mologa	$\frac{3}{8}$	$\frac{1}{4}$	$1:4\frac{80}{81}$	$\frac{3}{4}$
Rybinsk	$\frac{3}{11}$	$\frac{3}{8}$	$1:6\frac{13}{14}$	$\frac{7}{15}$
Mischkine	$\frac{4}{11}$	$\frac{1}{7}$	$1:9\frac{51}{157}$	$\frac{4}{11}$*)
Ouglitsch	$\frac{1}{2}$	$\frac{1}{3}$ ou $\frac{11}{30}$	$1:6\frac{76}{90}$	$\frac{11}{19}$**)

En Russie on ne saurait, comme en Allemagne, employer le mot ville par opposition au mot campagne. Ca-

*) Mais il n'y a que $\frac{1}{81}$ qui soit en bon état, par conséquent on y éprouve déjà le manque de bois.

**) Les forêts bien conservées n'occupent que $\frac{1}{9}$, le reste est déjà fort détérioré.

thérine II donna le nom de ville aux villages dans lesquels furent établis les autorités locales et les tribunaux du district. Peu à peu les industries y apparurent et ce ne fut qu'au bout d'un certain nombre d'années, que ces bourgs devinrent véritablement des villes. Qu'un village favorisé par une position avantageuse s'accroisse au delà des proportions ordinaires, aussitôt le gouvernement s'empresse de lui concéder le titre de ville avec tous les droits qui y sont attachés.

Sur les 5077 milles carrés de la monarchie prussienne on compte 972 villes, par conséquent une ville par 5 lieues carrées. Dans les 5 districts du gouvernement, dont il est question, c'est à dire sur une étendue de 331 milles □, on ne trouve que 5 villes, par conséquent 1 ville par 66 milles □. En Prusse les $\frac{2}{7}$ de toute la population habitent les villes, tandis que dans ces districts cette proportion n'est que d'un vingtième *).

Ces 5 districts comptent 4058 villages, c'est à dire un peu plus de 12 villages par mille □. Ils sont fort peu considérables; car ils ne peuvent être évalués, terme moyen, qu'à 13 maisons et à 91 habitants. Chaque village possède en moyenne 420 dessatines ou 1680 morgens prussiens de terre. Il y revient par âme masculine $2\frac{3}{4}$ dessatines de terre labourable, $\frac{4}{9}$ dessatines de prairie, 2 dessatines de forêt et $3\frac{1}{7}$ dessatines de bois de qualité inférieure.

*) Quand on considère que la plus grande partie de la population des villes se compose de serfs et de paysans, on voit, combien est faible le nombre des bourgeois et à quel point le germe de la bourgeoisie est encore peu développé en Russie.

Dénomination des districts.	Nombre de villages par lieue carrée.	Terme moyen combien de maisons par village.	Terme moyen combien d'habitants par village.	Terme moyen combien de terrain possède un village.	Terme moyen sur chaque âme masculine il revient:			
					Terre de labour	Prairies	Bois en bon état	Bois de mauvaise qualité
				Dessat.	Dessat.	Dessat.	Dessat.	Dessat.
Pochéchonié	9	13	83	525	$3^{9}/_{20}$	$^{3}/_{4}$	$3^{3}/_{5}$	$4^{3}/_{5}$
Mologa	8	16	124	668	$2^{1}/_{4}$	$^{1}/_{2}$	$3^{9}/_{20}$	$4^{1}/_{8}$
Rybinsk	21	11	63	235	$2^{1}/_{2}$	$^{1}/_{3}$	$2^{1}/_{2}$	$^{3}/_{5}$
Mischkine	16	15	114	311	3	$^{3}/_{10}$	$^{1}/_{11}$	$1^{4}/_{5}$
Ouglitsch	15	13	99	348	$2^{1}/_{3}$	$^{1}/_{3}$	$^{4}/_{5}$	$3^{1}/_{2}$

On voit par ce tableau que l'agriculture ne saurait nourrir la population de ces contrées. La preuve en est facile à donner. Dans le district d'Ouglitsch il revient par âme masculine à peu près 9 morgens de champs, et en estimant d'après le terme moyen de 10 années, la récolte annuelle à $2\frac{1}{2}$ fois la semence, on trouvera que:

3 morgens de champs ensemencés de seigle rapportent, en décomptant la semence, . . $4\frac{1}{2}$ scheffels berlin. de seigle,
$1\frac{1}{2}$ morgens ensemencés d'orge, idem . . . . $2\frac{1}{4}$ » » » »

total $6\frac{3}{4}$ scheffels berlinois.

L'avoine récoltée sur le terrain restant ($1\frac{1}{2}$ morgen) est consommé par le bétail.

$4\frac{1}{2}$ scheffels de seigle donnent . 387 livres de pain
$2\frac{1}{4}$ » d'orge » . 169 » » »

total 556 livres.

Or il ne faut pas oublier que le pain constitue la nourriture principale du peuple russe. Les pommes de terre sont encore trop peu répandues et parmi les légumes il n'y a que les choux qui soient d'un emploi général. La consommation de la viande, du lait et du beurre est presque nulle. Dans l'armée chaque soldat reçoit par jour $2\frac{1}{2}$ livres de pain du gruau etc. Un paysan robuste ne saurait se

sser de moins de trois livres de pain par jour et pendant saison des travaux agronomiques, de 5 livres. Dans la ssie-Blanche on rencontre des individus qui en mangent r jour jusqu'à 7 livres. En ajoutant les femmes, les vieil- rds et les enfants, on aura une moyenne d'une livre et mie par tête. Il en résulte qu'un homme et une femme nsomment par an, terme moyen, 1094 livres de pain. En comptant les 556 livres de la récolte annuelle, on trou- ra, pour deux personnes, un déficit de 538 livres et pour totalité de la population du district un déficit de 22,855,000 res ou de 285,687 scheffels berlinois de blé. Ce déficit peut être comblé que par les gouvernements avoisinants ceux du midi, et pour acheter une aussi grande quantité blé, il faut de l'argent que la population ne peut se procurer que par le moyen des industries.

Le peu de fertilité du sol, la facilité qu'offre le Wolga pour se procurer le blé nécessaire à la consommation, l'a- version innée du peuple russe pour tout ce qui est travail des champs, la possibilité de trouver parmi les nombreuses industries une occupation moins pénible et plus lucrative, telles sont, en peu de mots, les raisons qui ont éloigné le peuple de ces contrées de l'agriculture, en y substi- tuant la tendance industrielle. Non seulement on y aban- donne complètement les terrains stériles, mais encore ceux qui, pour produire, ne demandent que plus de travail et plus d'intelligence agronomique. Le tableau suivant fera ressortir le petit nombre d'agriculteurs de ces pays.

Dans les districts de:

Mologa	sur une	population	de	39,927	âmes	le nombre	est	de	14,500	hab.
Rybinsk	„	„	„	31,127	„	„	„	„	12,500	„
Mischkine	„	„	„	39,965	„	„	„	„	13,800	„
Ouglitsch	„	„	„	42,371	„	„	„	„	15,700	„

Encore ne faut-il pas croire, que tous les individus adonnés au travail de la terre soient des habitants appartenant à la localité: la plus grande partie d'entr'eux ne sont que des travailleurs loués dans d'autres gouvernements.

A propos de ces ouvriers salariés je citerai un fait qui

sert à démontrer qu'en Russie plus que partout ailleurs on trouve des rapports sociaux qui, pris isolément, paraissent désavantageux, mais qui, mis en contact avec d'autres, produisent, par la compensation, des résultats satisfaisants. Dans les contrées septentrionales, comme Olonetz, Wologda et Archangel, on rencontre le long des fleuves et des rivières une population compacte: tandis que dans l'intérieur des terres, couvertes de forêts impénétrables, on n'aperçoit souvent pas le plus petit vestige d'habitation. Pour cette population nombreuse le travail des champs est si peu de chose qu'il ne mérite pas le nom d'agriculture. On abat une certaine quantité de bois et sur cette place, défrichée par le feu, on laboure et l'on sème, procédé simple et expéditif qui sans engrais donne toujours une riche récolte. Les industries locales, c'est à dire celles qui occupent particulièrement les habitants et forment la partie essentielle de leurs occupations, s'exercent ordinairement en hiver. Abattre du bois, équarrir des poutres, les scier en planches, distiller de la térébenthine, fondre de la résine, de la poix, du goudron, ou préparer de la potasse, tels sont en général les travaux d'hiver, sur lesquels se concentre l'activité de la population. Pendant l'été quelques journées d'un travail facile suffisent à assurer le produit des champs: il reste donc aux paysans beaucoup de temps libre, dont ils trouvent l'emploi en allant par bandes nombreuses chercher du travail et un bon salaire dans les gouvernements d'autour. Ces travailleurs nomades se rendent régulièrement tous les ans depuis un temps immémorial au gouvernement de Jaroslaff; mais jamais ils ne furent si nombreux que depuis l'introduction du système moderne de fabriques. Leur arrivée est regardée comme un véritable bienfait par les habitants qui pour les 4 à 5 mois de l'été leur paient 60 à 80 roubles assign., tandis qu'eux mêmes continuent leur industrie particulière ou leur travail dans une fabrique, moyennant la nourriture et un salaire de 90 à 100 roubles assign. Tant qu'il ne fallait que passagèrement un aide pour les travaux agricoles, cet arrivage annuel de travailleurs, rompus à la fatigue, n'avait rien de désavantageux ou de contraire aux

intérêts privés; mais depuis l'introduction des manufactures il en est résulté une foule de conséquences fâcheuses. Les pères de familles, dont la présence au foyer domestique est toujours si nécessaire, en sont éloignés pendant toute l'année. En hiver les soins intérieurs sont confiés à la femme et aux enfants, mais à l'approche du printemps arrive un étranger, et ce travailleur salarié devient le maître du logis et dirige sans contrôle, selon son bon plaisir, les affaires du ménage. Quelle atteinte cette intrusion ne porte-elle pas aux liens moraux et aux intérêts de la famille!

Jadis dans les fabriques de Moscou on ne retenait que difficilement les ouvriers à l'époque de la fenaison et de la récolte: tous s'empressaient alors de retourner chez eux pour aider leur famille. Cette absence périodique ne pouvait s'allier avec l'intérêt des fabricans, obligés quelquefois de donner aux ouvriers, pour les 5 mois de l'été, une paie double de celle des 7 mois d'hiver: ils résolurent donc de n'engager des ouvriers qu'à l'année et depuis lors le paysan, employé dans une fabrique, passe un an et quelquefois davantage sans avoir vu sa famille.

La proportion entre les champs et les prairies n'est pas défavorable dans ces districts. Dans les grandes propriétés du Nord de l'Allemagne cette proportion est ordinairement comme 1 à 5 ou à 6. Chez les paysans, elle surpasse rarement le rapport d'un à neuf. Dans ces 5 districts elle est comme 1 : $6\frac{4}{13}$, par conséquent très-satisfaisante. Malheureusement les prairies sont dans un très-mauvais état: pour l'ordinaire elles ne donnent qu'une faible récolte et un foin de qualité très-inférieure: aussi ne sont-elles généralement employées que comme pâturages. Au total on peut admettre que des améliorations convenables et une gestion bien entendue pourraient faire fleurir l'économie rurale dans ces contrées.

Les chiffres du tableau statistique que j'ai déjà placé sous les yeux du lecteur prouvent à quel point les forêts y sont dévastées. Dans le district de Mischkine les bois sont presque complètement détruits et dans celui d'Ouglitsch on a même de la peine à suffire à la consommation locale.

Je veux faire suivre ce petit aperçu de quelques données statistiques qui m'ont été communiquées sur les industries de ces districts et à la fin je placerai le tableau des différentes fabriques qui y existaient lors de mon voyage.

Dans ce gouvernement l'activité industrielle est assez généralement répandue. Le plus ou le moins d'éloignement du Wolga, quelque sensible qu'il soit, n'exerce pas cependant de différence notable. Néanmoins ces 5 districts possèdent plusieurs branches d'industrie ou complètement inconnues aux autres districts ou du moins exercées plus en grand. Leur position avantageuse permet aux habitants de transporter dans toutes les directions les produits de l'Est ou du Midi apportés par le Wolga et débarqués à Rybinsk. Une grande partie des habitants y sont employés comme pilotes, portefaix, remorqueurs etc.; d'autres flottent du bois de chauffage et de construction. Dans le district de Mologa plus de 7500 individus s'adonnent à cette industrie. Sur les bords de la Mologa plus de 1000 paysans construisent des barques et des canots qu'ils conduisent ensuite à Rybinsk pour y être vendus au prix de 100,000 roubles assign. 1500 individus abattent pendant l'hiver du bois qu'ils forment ensuite en radeaux pour être flottés au printemps vers Rybinsk, Jaroslaff ou Kostroma. Plus de 5000 sont pilotes ou possesseurs de chevaux pour remorquer les barques jusqu'à Twer, Somina ou Krochino. Sur ce nombre 500 gardent leurs chevaux même pendant l'hiver et profitent du trainage pour transporter des marchandises*).

*) Les paysans de la terre Kalitinsk et ceux des villages appartenant à MM. de Gleboff, de Wlassieff, de Svinine, de Bibikoff et de Woieikoff font en été le métier de pilotes, de portefaix, de remorqueurs etc., et en hiver ils emploient leurs chevaux à conduire de la farine à St. Petersbourg. Après y avoir pris un chargement quelconque, ils retournent dans l'intérieur, souvent même jusqu'à Kasan. Dans cette ville ils chargent leurs traineaux de savon, de potasse et d'autres produits de la contrée et reviennent à Rybinsk. Pour un transport de Rybinsk à Petersbourg ils ne gagnent qu'un rouble et demi assign. par poud, mais de cette ville à Rybinsk le prix baisse quelquefois jusqu'à

Plus de 2000 forgerons confectionnent des ancres et différents instruments aratoires. On peut estimer leur travail à 60,000 roubles assign. Au printemps, après la débâcle, plus de 500 paysans sont occupés par la pêche: en été leur nombre ne s'élève qu'à 80 ou 100. Le produit annuel de leur pêche peut être évalué à 8000 roubles.

Une grande partie de la population du district de Pochéchonié distille en hiver de la térébenthine, du goudron et de la poix. D'autres préparent de l'écorce pour tanneries, dont le nombre s'élève dans ce district à 70. Cette industrie est très-répandue et s'exerce en famille, sans le secours de travailleurs loués. A cet effet une ou deux cuves et quelques autres ustensiles fort simples suffisent aux habitants. Les peaux, ainsi préparées, sont envoyées à Rybinsk, où on en vend pour une somme de 25,000 roubles. La vente de bois de chauffage et de construction rapporte aux habitants à peu près 40,000 roubles par an, la vaisselle en bois plus de 4000 roubles, le lin filé 10,000 roubles.

Dans les districts de Mischkine et d'Ouglitsch le manque presque total de bois empêche les habitants de s'adonner aux industries forestières; cependant les paysans de quelques terres, situées comme celles de MM. de Moussine-Pouchkine, d'Affrassimoff etc., dans une contrée riche en forêts, sur les bords du Wolga et de la Soutka, construisent des barques qu'ils revendent à Rybinsk ou à Twer. Tous les habitants de la terre Roudinsk sont potiers. Près de 2000 individus fabriquent des câbles, des cordages et différents objets pour voitures de paysans. D'autres confectionnent des bottes et des souliers en feutre. En 1835 les habitants du district d'Ouglitsch apportèrent aux marchés de Rybinsk et de Moscou plus de 3 millions d'archines de toile.

---

50 copeks assign. par poud. L'avantage pécunier qu'ils retirent de cette industrie n'est pas considérable; mais ils parviennent à se nourrir eux-mêmes et à entretenir leurs chevaux, et c'est déjà un grand avantage, car en été pour un seul voyage de Rybinsk à Twer (40 milles) ils reçoivent 150 à 180 roubles assign.

Toute la population des villages du comte Mamonoff, d'Arefino et de quelques autres villages des environs, sont tailleurs et confectionnent des vêtements de paysan. Dans le district de Pochéchonié on trouve aussi des villages entiers habités exclusivement par des artisans de cette espèce.

Les habitants de la terre Spask, située sur les bords du Wolga, et quelques autres villages fabriquent des chandelles et des chapeaux en feutre.

Les paysans de M. de Svinine sont pilotes en été et en hiver ils font avec une argile bleue, qu'ils tirent des environs, une très-bonne poterie. Ceux de M. de Wlassieff sont pilotes en été, et quand cesse la navigation, ils reprennent le métier de cordier.

Les paysans du prince Youssoupoff et de Mme de Kogine sont potiers.

Les habitants du village Nicolsk sont forgerons et confectionnent particulièrement des haches. Ceux de quelques autres villages des environs sont maréchaux-ferrants.

Les paysans de la terre de Tschesmé, appartenant à la comtesse Orloff, de la terre Alexandrovskaïa-Poustine, de Kermsk, et ceux du général Chomoutoff s'occupent principalement de commerce. Ceux de Tschesmé sont même bien connus à la bourse de St. Petersbourg, où ils trafiquent avec de la farine et du blé.

La terre de M. de Bachmétieff n'est habitée que par des charpentiers et des constructeurs de barques.

Dans ce gouvernement la culture du lin occupe à elle seule plus de 20,000 individus et plus de 100,000 travaillent à le filer.

Mais la principale ressource pour les habitants de cette contrée est d'aller dans d'autres gouvernements pour y exercer toutes sortes d'industries. Dans l'intérieur même de ce gouvernement, dont la superficie est à peu près égale au royaume d'Hanovre, ce mouvement de la population est déjà très-considérable; mais il nous manque à ce sujet des données statistiques positives. Quand les paysans ne sont éloignés de leurs maisons que de 8, 10 ou 15 milles, les conséquences qui en résultent ne sont pas aussi fâcheuses, parce-

qu'ils y retournent plusieurs fois dans l'année, mais lorsqu'ils émigrent à 80 ou 100 milles ils ne peuvent revoir leurs familles qu'une fois par an tout au plus, et la plupart d'entre eux passent des années entières loin d'elles.

Sous le rapport politique ce mouvement de la basse classe du peuple est un puissant élément de consolidation intérieure. Ce mélange continuel des races, mises en rapport les unes avec les autres, ce contact de l'habitant du nord avec celui de l'est ou du midi, efface peu à peu les empreintes particulières et donne à toute la population de l'empire un cachet général, une physionomie commune, si favorable au développement de l'esprit national et de l'amour du pays. C'est aussi pour cette raison que tout paysan russe, fût-il à Archangel, Odessa, Kieff ou Kazan, a le sentiment d'être chez lui et au sein de sa patrie.

Mais ce mouvement présente aussi de grands désavantages. En relâchant les liens de famille, il affaiblit l'attachement naturel au foyer domestique. De plus, il enlève à l'agriculture un grand nombre de bras. On a reconnu comme un fait général en Russie, que le paysan, une fois sorti de la classe des agriculteurs, ne revient jamais à sa première condition. Cette remarque s'applique surtout aux soldats libérés: jamais ils ne retournent à la charrue et préfèrent devenir dvorniks, gardiens, colporteurs etc. plutôt que de reprendre leur premier état. Le contraire arrive chez les peuples amis de l'agriculture, comme les Allemands. Tous les soldats admis à la retraite redeviennent ordinairement laboureurs: même les fils de paysans, après 10 ou 20 années de service comme cocher ou domestique, s'empressent de rentrer au sein de la classe agricole.

En Russie l'amour de la grande patrie absorbe ou étouffe celui du pays natal. Néanmoins dans certaines contrées le lieu de la naissance, le toit paternel parlent puissamment au coeur du peuple et conservent sur lui un attrait que rien ne peut détruire. Il n'est pas rare de voir un marchand enrichi par le commerce retourner après de longues années au lieu où s'écoula son enfance, redevenir membre de son ancienne commune, bâtir une maison sur la glèbe paternelle

et payer, outre la redevance obligée de sa guilde, un impôt volontaire comme paysan. Bien souvent, retenu à la ville par ses intérêts et ne pouvant regagner son village, il préfère plutôt que de perdre sa qualité de membre de la commune, louer sa portion de terre à un autre paysan ou la donner gratuitement en usufruit à une famille indigente. En 1841 un marchand qui avait passé 20 années à New-York, où il s'était enrichi dans le commerce et avait épousé une anglaise, revint dans son village natal, dont il n'avait pas cessé un seul instant d'être membre, et où sa femme et lui furent reçus avec la plus franche cordialité.

A l'Occident de l'Europe on voit aussi des émigrations de plusieurs années, dans un but industriel quelconque, par exemple les habitants de l'Andalousie porteurs d'eau à Madrid, les Auvergnats et les Savoyards à Paris, les Hollandgaengers westphaliens en Hollande (ils se chargent ordinairement des travaux de terre), les Italiens vendeurs de figures en plâtre, les faiseurs de souricières des Alpes, les chaudronniers des monts Carpathes, les Hessoises vendeuses de balais etc. Mais ces industries sont particulières à certaines localités. Nulle part on ne voit, comme en Russie, des charpentiers, des maçons et autres industriels parcourir le pays par bandes nombreuses pour chercher de l'ouvrage. En Allemagne l'apprenti est aussi obligé de voyager, mais c'est pour terminer son éducation (apprentissage) et non pour gagner de l'argent.

Chez le Russe cet amour du mouvement ne se restreint pas à certaines industries: connaissant plusieurs métiers, il les essaie l'un après l'autre et s'arrête à celui qui lui promet le plus d'avantages. A l'Occident on rencontre parfois des caractères amis du changement et de la locomotion, des individus remuants, toujours sur pieds, pour chercher le bonheur par le monde; mais ce ne sont que de rares exceptions, tandis que dans cette partie de la Russie c'est une habitude, même pour les industries qui ont besoin d'être exercées en commun. C'est là un nouveau trait du caractère national russe, qui semblerait avoir réalisé un des rêves de la doctrine saint-simonienne sur l'association.

Une grande partie de ces industriels nomades sont col-

porteurs, par suite du goût qu'a le russe pour le petit commerce. Un plus grand nombre encore deviennent isvostschiks (rouliers), voyageant du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, se trouvant partout comme chez eux et n'ayant d'autre souci que celui de trouver de l'occupation. Jadis ils venaient même à la foire de Leipsick. Beaucoup d'entre eux, surtout des environs de Rostoff, sont jardiniers et portent le nom tantôt de Zelentschiki (vendeurs de légumes), ou d'Ogorednikі (maraîchers). Dans le voisinage des grandes villes, comme Petersbourg, Moscou ou Riga, ils louent souvent une certaine quantité de terre, y établissent un jardin potager et cultivent des légumes qu'ils vendent aux habitants. Ce sont ordinairement d'excellents sujets, honnêtes et laborieux.

Un grand nombre de paysans de la terre du comte Mamonoff et des environs se placent à Moscou et à Petersbourg comme boulangers. Les habitants de ces contrées sont réputés comme excellents cochers.

Les paysans de la terre Sidoroff sont tous charpentiers. Ils sont connus à Moscou sous le nom de Jaroslaviens et jouissent d'une grande réputation, justement méritée. Les objets dans lesquels ils excellent sont les châssis pour fenêtres, chambranles et battants de portes etc.

Le gouvernement de Jaroslaff compte un grand nombre de foires. En Russie elles ont en général une importance bien différente de celles de l'étranger. On trouve en Allemagne dans la plus petite ville, dans le bourg le plus obscur, tous les objets nécessaires à la consommation; mais dans ces contrées du nord il faut faire d'avance toutes ses provisions. D'après les données statistiques qui m'ont été communiquées le gouvernement de Jaroslaff a par an 37 foires. La valeur totale des produits et des marchandises qu'on y apporte, s'élève à 6 millions de roubles argent, dont on place les deux tiers. A la foire de Rostoff, qui est considérée comme une des plus importantes de l'empire, on apporta en 1842 pour plus de 4,930,000 de marchandises, dont on vendit pour 3,686,000. A celle de Petroff de la même année le prix des marchandises s'est élevé à 465,000 roubles, sur lesquelles on plaça pour 156,000 de marchandises. Celles

de Borissoglebskaïa, d'Affanassierskaïa, de Blagorestchenskaïa de Bonissow pour une somme de 40 à 70,000 chacune. Huit autres vendent pour près de 10,000 roubles chacune. Indépendamment de ces foires très-importantes pour la contrée, le gouvernemeat compte un grand nombre de marchés moins considérables, tenus tous les ans, à époque fixe, dans certains villages: mais les ventes n'y dépassent pas quelques milliers de roubles.

On m'a communiqué le tableau suivant sur les fabriques modernes établies dans le gouvernement de Jaroslaff.

Nombre des Fabriques	Dénomination des fabriques	Valeur des produits de la venteannuelle Roubles arg.
1	de savon	300,000
9	de toile	287,000
7	de coton	174,000
4	de cotonnades imprimées . . .	58,000
1	de calicot	32,000
1	de chicorée	1000
1	Huilerie	3000
6	de dreche	6000
7	de blanc de céruse	102,000
3	de vitriol	7000
2	de vinaigre	4000
1	de couleurs	1000
26	de peaux	355,000
1	Scierie	2000
3	de papier	238,000
2	Fonderies de cloches	64,000
4	Usines de cuivre	15,000
18	Briqueries	11,000
4	d'objets en cuivre	14,000
5	de bougies	16,000
34	de chandelles	304,000
6	Brasseries de bière	40,000
2	de tabac	43,000
6	d'orge perlé	6000
1	de drap	47,000
3	Distilleries	300,000
158		2,430,000

Le nombre des ouvriers employés par ces différentes fabriques n'est pas indiqué, par la raison qu'il est impossible de le connaître au juste, l'interêt des fabricants leur commandant de ne faire connaître que le moins de travailleurs possible.

Chapitre VI.

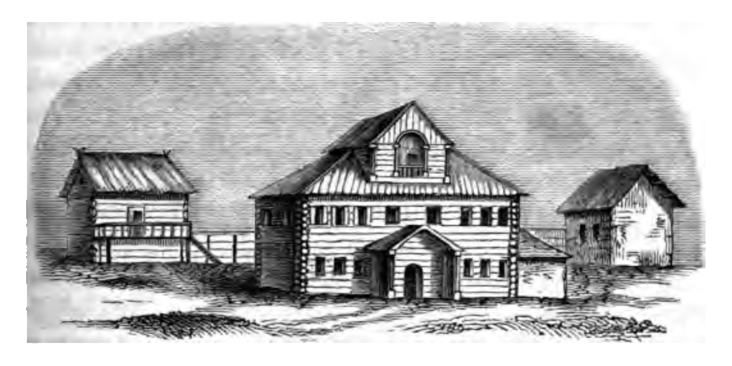
Départ pour Wologda. — Fabriques de Samovares à Daniloff. — Wologda. — Son organisation municipale. — Son importance passée et actuelle. — Ouvrages en filigrane. — Tournée au lac Koubensk. — Organisation des villages. — Ferme modèle. Paysans des apanages. — Départ de Wologda. — Ancien système de colonisation russe dans le Nord. — Région forestière. — Le Jamstschik et ses chevaux. — Chants nationaux russes. — Totma. — Architecture chinoise. — Le peintre Wagenow. — Rapports statistiques entre l'agriculture et l'élève du bétail. — Instruction des écoles. — Route jusqu'à Oustioug. — Aspect de cette ville et son intérieur. — Nuit dans le nord. — Voyage par eau à Troïtza. — Visite au Starosta de Pestovo. — Costumes. — Fête de la Pentecôte à Troïtza. Les Saints Jean et Etienne. — Les Syrianes.



Une famille de paysans russes des gouvernements de Jaroslaff et Wologda.

Dans la soirée du 22 Mai nous quittâmes Jaroslaff. De la rive opposée du Wolga, nous aperçûmes pour la dernière fois la charmante ville de Jaroslaff et ses nom-

breuses coupoles, éclairées par le soleil couchant. La route entra bientôt dans une sombre forêt de sapins où le terrain sablonneux ralentit la marche de nos tarantasses. Bercés par le balancement de nos voitures, nous finîmes bientôt par nous endormir et à notre reveil, il faisait déjà jour.



Maison d'un paysan russe à la 2e station entre Jaroslaff et Wologda. A gauche le magasin à blé. Les habitants y excercent ordinairement l'industrie et le commerce; par conséquent la maison précédente est bien celle d'un riche marchand.

Nous ne tardâmes pas à arriver à Daniloff, ville de district. Son aspect rappelle plutôt une ville étrangère que celles qu'on est habitué de rencontrer en Russie. Elle est habitée par une population industrielle, dont l'occupation principale consiste à fabriquer des samovares (bouilloires pour le thé), qu'on envoye même jusque dans l'intérieur de l'Asie. Quelques habitants ont donné à cette industrie un grand développement et l'ont mise sur le pied de fabrique. Après avoir visité deux établissements de ce genre, nous continuâmes notre route vers Wologda. L'aspect de quelques villages de la couronne témoignait en faveur de la prospérité des habitants de ce district. Les habitations étaient abritées sous deux toits: l'un pour la maison et l'autre pour la cour et les dépendances. D'un côté se trouvait l'habitation d'été, avec trois grandes fenêtres sur la rue, et de l'autre l'isba d'hiver, percée de petites lucarnes faites d'un seul carreau, à travers lesquelles on pouvait à peine passer



Maison d'un paysan russe sise à Korchas, entre Jaroslaff et Wologda.

la tête. La porte principale était arrondie par le haut, comme celle des maisons de paysans d'une partie de la Saxe et de la Westphalie. On rencontrait parfois des maisons bâties dans le style moderne, mais ornées, selon l'usage en Russie, de colonnes en bois et d'un balcon.

Nous traversâmes plusieurs villages très-considérables, parmi lesquels je remarquai surtout ceux de Téliatschijam et de Levinskoe, dans lesquels se trouvent des relais de poste. Le village de Pretschistinskoie, de MM. de Scoulsky et de Kireieff, attira mon attention par la variété élégante et caractéristique de ses maisons presque toutes différentes l'une de l'autre.

Vers minuit nous atteignîmes Griazowits, ville de district du gouvernement de Wologda. Un marchand voulut bien nous recevoir dans sa belle maison, construite et meublée dans le goût européen moderne, et nous fit servir d'excellent thé. Dans la matinée du 24 Mai nous arrivâmes par un temps superbe à Wologda.

La malpropreté de l'auberge dans laquelle on nous fit descendre nous obligea à chercher sans retard un gîte plus habitable. Un marchand de la ville eut la bonté de nous offrir sa maison et nous nous empressâmes d'accepter son invitation. Nous fîmes visite au gouverneur, au président de la chambre des domaines et au maire de la ville. Pen–

dant ces courses nous eûmes occasion de connaître la ville. Elle est très-étendue: on prétend que pour aller d'un bout à l'autre il faut mettre plus d'une heure. La plus grande partie des rues, bordées d'une double rangée de maisons russes, en poutres superposées, ne sont pas même pavées. Seulement autour d'une grande place, qui occupe le centre de la ville, on voit une quantité de bâtiments en pierre, ornés d'ailleurs, comme il semble être de rigueur en Russie, de colonnes et de balcons. Ne possédant que 14,500 habitants, quoique d'après sa grandeur elle puisse en contenir plus de 100,000, elle paraît déserte et silencieuse. Par analogie à toutes les villes de la Russie elle contient beaucoup d'églises, surmontées d'innombrables coupoles et clochetons. On y compte une église par 260 habitants. D'après les données qui m'ont été communiquées par le maire, la ville possède 600 dessatines de terre, la plupart en pâturages. Ses revenus s'élèvent à 70,000 roubles assign. et sont de même nature que ceux de Jaroslaff. Ils se composent de l'impôt sur les auberges, les boutiques, les magasins, les artisans et les maisons particulières qu'une commission, formée à cet effet, taxe d'après la surface de terre qu'elle occupe, en y ajoutant 1 pr. Ct. pour les besoins de la ville, 1 pr. Ct. pour garnisaires et $\frac{1}{2}$ pr. Ct. pour le pavage. Jusqu'à présent la ville n'a pas de dettes et si on ne se décide pas à en contracter, il faudra bientôt faire monter l'impôt pour garnisaires à $1\frac{1}{2}$ pr. Ct.; car au lieu de 600 hommes de garnison, elle en compte maintenant 1300. Elle possède un hôpital pour 260 malades et indigents. En 1786 une compagnie de marchands fonda une banque avec un capital d'un million huit cent mille roubles assign. qui s'élève de nos jours au double. Un interêt de 2 pr. Ct. prélevé sur le revirement annuel de cette banque (12 à 15,000) est donné à la ville pour l'entretion de ses pauvres. Ce secours pécuniaire est distribué entre de pauvres marchands ruinés et des artisans dans le besoin. Un hospice pour les indigents proprement dits n'existe pas. Actuellement on y établit une maison des orphelins. Je tiens, toutes les fois que l'occasion s'en présente, à donner ces différentes notices

afin de faciliter au lecteur les moyens d'établir un parallèle entre la situation de ce pays et celle des autres états de l'Occident.

La ville de Wologda, une des plus anciennes de la Russie, remonte au 12e siècle. Elle appartenait à la république de Novgorod et était au moyen âge l'entrepôt de son commerce avec l'Asie. Au 16e siècle elle établit des relations commerciales avec l'Angleterre et un grand nombre d'Anglais vinrent s'y fixer. Avant que la Russie n'eut de port ouvert sur la Baltique, son commerce avec l'Europe se dirigeait vers Archangel et la mer Blanche et, par cette raison, donna à cette ville une grande importance. Jean IV avait une certaine prédilection pour Wologda. Désirant se mettre en rapport avec les pays de l'Occident, il eut l'idée d'en faire sa résidence et à cet effet, en 1569, il y creusa trois canaux. La terre qu'on en retira servit à former le tertre que l'on voit encore de nos jours et qui s'appelle le mont des Tartares, parcequ'il devint le lieu de sépulture des prisonniers de cette nation. Indépendamment de ces canaux il ordonna de ceindre la ville d'une muraille en pierres; mais on ne l'acheva pas. Actuellement cette ville sert d'étape à un commerce assez insignifiant avec la Chine. Le riche fabricant Nikiforoff expédie tous les ans par cette voie 100,000 archines de coutil à Kiachta, entrepôt principal du commerce de la Russie avec les Chinois.

Nous dinâmes chez le gouverneur civil. A table se trouvaient quelques exilés polonais et à cette occasion j'appris qu'avant la conquête de la Sibérie, cette ville avait été un lieu d'exil. De nos jours on y envoit encore tous ceux qu'on croit devoir placer sous surveillance, sans cependant les obliger à mener une vie contraire à leurs habitudes et sans les priver des avantages d'une société policée.

Dans l'après-diner nous visitâmes, chez un marchand de la ville, une exposition d'objets en filigrane. Ces ouvrages en argent qu'on ne sait faire en perfection qu'en Italie (je crois à Gênes) se fabriquent également ici depuis un temps immémorial. Cet art est un secret que certaines familles se transmettent de génération en génération. Selon la tradition quelques

habitants de cette contrée, ayant fait un voyage au Japan et en Chine pour affaires commerciales, en auraient rapporté cette industrie dans leur patrie. Nous y vîmes aussi une quantité de nielles en argent, connus sous le nom d'ouvrages de Toula, mais que plusieurs familles fabriquent ici avec beaucoup de goût.

Après avoir visité la ville, nous nous décidâmes à faire le lendemain une partie de campagne. Le major Tiesenhausen qui connaissait parfaitement les environs voulut bien nous accompagner. Cette course ou plutôt cette partie de plaisir de 27 verstes avait pour but le village de Koubensk, situé sur les bords du lac du même nom, que pendant mon séjour à Moscou M. le Baron Alexandre de Meyendorff m'avait particulièrement recommandé.

Le pays entre Wologda et le lac de Koubensk est très-peuplé: de la moindre élévation de la rue on découvre une multitude de villages pour la plupart de 6 à 10 maisons chacun. Les habitations et les jardins qui en dépendent sont entourés d'enclos, et pour entrer dans le village, il faut passer par une barrière. On nous reçut à Koubensk avec la plus grande hospitalité. Un jeune paysan, d'un extérieur très-agréable, nous introduisit dans sa maison. Elle était spacieuse et propre: les murs en étaient unis et rabotés et sur le plancher, soigneusement lavé, on avait semé de vertes aiguilles de pins. Le mobilier et les ustensiles de ménage formaient un singulier mélange de produits russes de la plus grande simplicité, d'antiquités venant de quelque héritage et d'objets d'un goût moderne. Dans un des coins on voyait les images saintes, éclairées par une lampe: le long des murs des bancs fixés à la muraille et six chaises de paille. A côté d'une vieille table se trouvait une table moderne avec un tapis et un service à thé en porcelaine. Les gravures, suspendues au mur, présentaient la même confusion. C'étaient des légendes de saints, dans le goût national, mêlés aux sujets les plus disparates, des contes, des fables avec un texte explicatif au bas, tantôt en vers et tantôt en prose, et au milieu de tous ces chefs-d'oeuvre le

portrait de l'empereur Napoléon, entre celui de l'empereur Alexandre et de l'empereur Nicolas *).

Notre hôte se nommait Ikannikoff. Il avait long-temps habité St. Petersbourg pour affaires de commerce et comprenait même un peu d'allemand; ce qui me permit de lui adresser la parole en cette langue. Après avoir pris un excellent déjeûner, composé de thé, de poisson et de pâtés (pirrogi), il fit à ma prière venir sa femme, vraie beauté russe, grasse, blanche et rose, pour nous montrer le costume national des jours de fête. La jupe et la jacquette (chaufferette de l'âme) étaient en belle étoffe de soie blanche, brochée d'or et avait coûté plus de 500 roubles argent.

Après avoir admiré la richesse et l'élégance de ce costume, je profitai de quelques instants pour parcourir avec mon hôte le village. Toutes les maisons, sans exception, étaient belles et grandes: nous entrâmes dans quelques-unes et partout nous trouvâmes la plus grande propreté, les mêmes signes d'aisance et de prospérité, le même accueil gracieux et prévenant. Dans l'une d'elles nous vîmes trois frères, tous trois mariés et pères de nombreuses familles; mais ces trois ménages réunis n'en formaient qu'un seul, sous l'autorité exclusive de l'aîné.

Ce village avait trois églises, mais nous n'en visitâmes que deux; une d'été et une d'hiver (qui peut être chauffée).

---

*) Dans les villes du Nord de la Russie j'ai trouvé presque chez chaque bourgeois, et dans les villages un peu considérables dans chaque maison de paysan, le portrait de Napoléon. Dans le moindre magasin d'une grande ville, vous êtes sûr de voir, parmi une foule d'estampes et de gravures sur toute sorte de sujets, l'image inévitable de ce grand homme, reproduite par le pinceau de quelque artiste de campagne. Aucun nom, aucun personnage historique n'est aussi connu et aussi populaire parmi le peuple de Grande-Russie. Pendant la guerre de 1812 il était l'objet d'une haine implacable, qui enflammait tous les cœurs: après sa retraite il fut en but au ridicule et à l'ironie et à présent l'imagination populaire en a fait un héros mystique, un être fabuleux et sublime contre lequel les traits de la satire s'émoussent insensiblement.

Dans cette dernière je remarquai à l'ikonostasse de très-belles sculptures dans le style maniéré du 18e siècle et une bonne copie de la Cène de Léonard de Vinci. A notre retour nous trouvâmes les habitants du village rassemblés devant la maison de notre hôte: ils nous saluèrent avec la plus grande cordialité. Dans l'intérieur se trouvaient les starosta et les anciens qui s'étaient réunis pour nous donner tous les renseignements que nous pouvions désirer.

Ce village appartenait jadis au prince Soltikoff; plus tard il revint par héritage aux Orloff qui le revendirent à une dame Jaroslartseff. Il contient 150 maisons et 800 habitants. Ses dépendances sont 400 dessatines de terre labourable et 200 dessatines de prairie. Le manque total de bois oblige les paysans à en acheter et le prix de la toise cubique varie entre 6 et 10 roubles assignat. Chaque maison en consomme par an pour la somme de 50 roubles assign. Le terrain est excellent et d'une grande fertilité, car autour du lac s'étend une bande de terre végétale, occupée en grande partie par les champs. La culture, comme je m'en suis assuré par moi-même, était pratiquée avec un zèle intelligent; mais ce qui me surprit surtout, ce fut de rencontrer dans cette contrée du nord la charrue belge. On prétend qu'elle y a été introduite par Pierre I. Il est vraiment incroyable à quel point ce prince était doué de justesse d'esprit et avec quelle étonnante sagacité il savait toujours choisir les innovations les plus utiles et les mieux appropriées à chaque localité. Rien n'échappait à son regard: il saisissait les grandes comme les petites choses, et à chaque pas que l'on fait en Russie on rencontre une oeuvre commencée par lui et portant la puissante empreinte de sa main: son souvenir vit encore partout; malheureusement ses successeurs n'ont pas marché sur ses traces et n'ont pas songé à diriger l'activité de ce peuple si intelligent et si docile vers l'amélioration de son économie domestique et rurale. De nos jours seulement on s'est souvenu de ses leçons et on s'efforce de suivre son exemple. Sous ce rapport Cathérine II n'a presque rien fait. Tous ses règlements ne sont que des imitations calquées sur un modèle étranger, des copies qui

n'ont de réel que l'apparence extérieure. Dans l'administration du pays elle a même fait naître une tendance pernicieuse qu'on ne saurait trop déplorer, c'est que depuis son règne, chaque fois qu'on est sur le point d'introduire une innovation quelconque, on commence par se demander: qu'en dira l'Europe? au lieu d'examiner, si cette réforme est appropriée au caractère de la nation et si elle est réellement utile au pays.

La terre rapporte 6 grains pour un de céréales d'automne et 4 grains pour celles de printemps. On coupe le blé avec la faucille, la faux n'étant employée que pour faire le foin. A côté de chaque maison se trouvent d'assez grands jardins qui se transmettent par héritage dans une même famille, tandis que les champs passent d'un paysan à l'autre, comme il est d'usage dans les communes de la couronne.

Dans les environs les femmes travaillent beaucoup; mais ici elles ne sont employées que durant la moisson. Pendant cette époque des occupations nombreuses surviennent tout d'un coup et obligent les habitants à louer des aides, pris ordinairement dans les districts du Nord de ce gouvernement. Ces travailleurs reçoivent pour les quatre mois d'été leur entretien et 60 roubles assign. Pendant les semailles on y paie un attelage à un cheval 2 roubles 50 copeks assign. et lors de la récolte 2 roubles assign. Une journée de travail y coûte d'un rouble à $1\frac{1}{2}$ rouble assign. pour homme et 70 à 80 copeks assign. pour femme.

Avec le traînage les habitants reprennent les uns leur commerce et les autres le métier de roulier ou d'isvostschik. Le lac Koubensk qui communique avec les rivières navigables la Souchona, la Scheksna et la Dwina, leur sert aussi de voie commerciale. Ils exportent des grains, des légumes, du suif et des poissons qu'ils pêchent dans le lac. Les légumes se vendent en grande partie à Wologda: le reste est envoyé même jusqu'à St. Petersbourg. On assure que la vente des produits d'un seul potager procure à chaque famille, outre son entretien, un revenu de 80 roubles assign. Cela explique la richesse et l'état prospère des habitants de ce village, où des fortunes de 40 à 50,000 roubles assign.

ne sont pas rares. Cette terre a toujours eu des seigneurs très-bienveillants, jamais ils n'établirent d'impôt par tête et se contentèrent d'un obrok collectif réparti sur tout le village. De 1798 jusqu'à 1813 il ne paya que 4000 roubles assig., plus tard on lui imposa une redevance annuelle de 7000 roubles assig. et actuellement le seigneur exige un obrok de 9000; mais ce point n'a pas encore été réglé. Cette augmentation d'impôts est la preuve la plus convaincante de la prospérité croissante de ce village. Les redevances fiscales et communales ne dépassent pas la somme de 5 roubles assig. par tête. En cas d'incendie le seigneur n'accorde pas de secours en argent, mais une diminution d'obrok. La couronne dans ces villages donne par chaque ménage une somme de 100 roubles assig. et la quantité de bois nécessaire pour la construction d'une maison. Pour le grenier d'abondance la commune du village prélève 1 tschetverik de seigle et 2 garnetz d'avoine par tête. Indépendamment de cet impôt en nature, elle a encore établi un impôt de 10 copeks par âme pour faire face aux dépenses et aux malheurs imprévus.

A la tête de cette terre et d'un couple de petits villages formant avec celui de Koubensk un total d'environ 800 âmes, se trouve un starosta préposé par le seigneur. Il reçoit des appointements de 500 roubles assig. par an et choisit, de concert avec la commune, 5 adjoints et 12 anciens qui constituent le tribunal communal auquel est attaché un scribe avec une paie de 200 roubles assig. par an. La compétence de ce tribunal s'étend à toutes les querelles entre paysans et embrasse tous les différends par rapport aux limites, aux héritages etc. Il choisit les tuteurs et décide des questions entre une veuve qui se remarie et les enfants du premier lit. Le second mari devenant le chef de toute la famille, la commune doit alors veiller aux intérêts des mineurs. Les punitions corporelles que ce tribunal peut infliger ne dépassent pas 25 coups de verges: les délits et les crimes ne sont pas comme de raison de son compétence.

Un oukase impérial a concédé à l'établissement de ce

village deux foires par an pendant lesquelles on peut y faire un commerce libre de tout impôt. Outre ces deux foires il y a un marché tous les Jeudis.

Un prêtre, un diacre et deux marguilliers sont attachés aux trois églises. Le prêtre est nommé par l'évêque et jouit avec ses aides de 33 dessatines de champs et de prairies, partagés de la manière suivante: le pope possède la moitié, le diacre un quart et les deux desservants inférieurs la quantité restante. Ils n'ont aucune paie en argent, si ce n'est ce qu'ils retirent des fonctions de leur ministère, pour baptêmes, mariages, messes de mort etc. Un baptême est payé ordinairement de 15 à 25 copeks argent, un mariage, taxé ordinairement d'après la fortune des contractants, s'élève quelquefois à 5 roubles argent. Il faut dire que la redevance que nous appelons à l'Occident de l'Europe: les droits d'étole, *jura stolae*, n'étant pas déterminés et fixés d'avance comme chez nous, donnent lieu en Russie à une foule d'abus. La somme totale de ce casuel ecclésiastique varie par an de 100 à 1000 roubles argent. La culture des 33 dessatines de terre assignées à ce personnel de clergé nécessite par an un déboursé de 200 roubles assig. tout au plus. Moyennant un bon déjeûner, le pope se fait aider des paysans. Cela arrive aussi entre paysans; quand ils ont besoin d'assistance, quelques verres d'eau de vie donnés à propos servent de paiement et leur procurent le travailleur voulu.

A la prière des habitans un des marguilliers s'était chargé de l'éducation des enfants du village et avait formé une école. Une fois que l'élève sait lire, écrire et compter, le maître reçoit un salaire fixé d'avance *).

---

*) Dans ce gouvernement j'ai trouvé presque dans chaque habitation de paysan des livres de religion. Quelquefois en les ouvrant, il m'est arrivé de tomber sur des pages écrites à la main pour remplacer les feuillets imprimés, déchirés ou perdus. Quel soin et quel amour religieux ce seul fait n'indique t-il pas? On m'a assuré qu'en Russie on trouve encore des contrées où l'art d'écrire et de lire passe pour de la magie, pour un savoir diabolique dont on doit se garder. Ce gouvernement ne

Je m'informai du genre de vie des habitants de ce village, de l'emploi de leur temps et de leurs occupations journalières. Ils se lèvent avec le soleil: déjeûnent des restes de leur souper de la veille et se rendent à leurs occupations. A dix heures ils font un repas composé de pain, de laitage, de gruau, de poisson (susch), les jours de fête quelquefois de champignons, préparés à l'huile, au beurre on à la crême aigre *). Ordinairement ils ne mangent de la viande qu'une fois par semaine. Ceux qui travaillent dans les villes ont l'habitude d'en manger tous les jours. Les viandes qn'ils préfèrent sont le boeuf, le veau et le mouton; pour le porc, ils n'en mangent presque pas. L'après-diner et le soir ils réchauffent ce qu'ils ont eu le matin; de sorte qu'on ne fait la cuisine qu'une fois par jour. A neuf heures du soir on se couche. Les riches mè-

---

parait pas appartenir à ce nombre; car nulle part on ne rencontre un besoin d'instruction plus marqué, une tendance plus générale à se civiliser.

*) Dans un vieil ouvrage, assez rare, intitulé: Voyage dans le nord, sans nom d'auteur, Leipsick 1718, on trouve page 244 l'énumération et la description détaillées des différentes espèces de champignons existant au nord et que le peuple de la Russie emploie pour sa nourriture. De nos jours ces espèces sont encore les mêmes, comme on peut s'en convaincre par l'extrait suivant: 1) Rizhices (rijiki) noirs rougeatres et petits, ils poussent dans une nuit. 2) Smortski (morilles) passent pour très-délicats: on les sert même sur les tables seigneuriales. 3) Gribbi, la tige droite enflée au milieu, aussi très-délicats. 4) Velnizi (volnouschki) de la forme de nos champignons. 5) Maslenniki, bruns et gras: leur saison est le mois de juillet. 6) Dojdieviki, passent pour très-vénéneux. L'auteur ajoute: En Moscovie le nombre et la variété des champignons est incroyable: pour suffire à la consommation de la ville de Moscou, il faut au moins mille charrettes par an. C'est la nourriture principale des indigents: les riches les regardent aussi comme un mets fort délicat. Ces espèces sont presque toutes bonnes à manger; et parmi elles il n'y en a aucune de vénéneuse au dire des botanistes.

nent le même genre de vie avec la différence que leur repas se compose ordinairement de la soupe nationale aux choux (stchi) avec de la viande ou du poisson, de gruau, de pirrogi et à quatre heures de l'après-midi de thé, sans crême, qu'ils sucrent en prenant un petit morceau de sucre dans la bouche et qui, quelque petit qu'il soit, suffit dans la règle pour trois ou quatre tasses. Depuis quelques années la consommation des pommes de terre commence à se répandre dans ces contrées.

Par rapport à l'habillement du peuple on me communiqua les données suivantes. Le caftan en gros drap gris, pour homme, se paie ordinairement 70 copeks assig. l'archine. Il n'a qu'une demi archine de large. Indépendamment de la nourriture, le tailleur reçoit 1 rouble assig. pour la façon. La plus grosse toile pour caleçon se vend 7, 8 et 10 copeks assig. l'archine: elle n'a aussi qu'une demi-archine de largeur. Celle de meilleure qualité revient à 15 ou 25 copeks assig. l'archine. Les bottes ordinaires coûtent 3 à 4 et les meilleures 7 roubles assig. Pour travailler les hommes mettent habituellement des lapti, dont le prix est de 12 à 15 copeks assig. Ici on les confectionne d'écorce de bouleau et de saule et non de tilleul, comme dans les gouvernements du centre. Le chapeau en feutre de mouton, coûte 1 roub. 50 copeks assig. Les jours de fête les paysans portent un caftan en drap bleu qu'ils paient 40 roubles assig. et qui leur sert 10 à 15 ans. La caleçon en drap leur revient à 12 ou 14 roubles assig. Un caftan d'été en nanquin bleu, très-repandu dans cette contrée, se vend au prix de 10 à 12 roubles assig. et peut être porté pendant deux étés. L'écharpe en tissu de laine, rouge ou bigarrée, dont ils se servent en guise de ceinture, coûte $1\frac{1}{2}$ ou 2 roubles assig. Quelquefois elle coûte même 5 roubles assig. Quant à l'habillement des femmes, elles tissent elles mêmes l'étoffe pour la jupe ordinaire qu'elles emploient dans la maison. Leur costume des grandes occasions ou des jours de fête se nomme l'habit allemand*).

*) Dans la coupe il est impossible de ne pas reconnaître la forme

Il se compose d'un mouchoir en soie attaché autour de la tête et coûtant 3 roubles et demi assignat. Une espèce de cravate en soie, en laine ou en coton entoure le cou et revient à 10 et même à 25 roubles assig. Une robe de cotonnade (corsage et jupon) coûte de 7 à 10 roubles assig., une en étoffe de laine 15 à 20 roubles assig., une en soie 40 à 50 roubles et une en damas ou en brocart ornée de fourrure, comme celle que j'ai décrite, 500 roubles argent ou 1750 roubles assig. Une paire de souliers revient à 1 roub. 20 copeks assignat. Elles tricottent elles mêmes leurs bas.

On voit par ces chiffres combien est cher en Russie le travail de l'homme. L'habillement d'un paysan aisé de cette partie de la Russie revient à 80 roubles assig., c'est à dire à 25 thaler et celui de sa femme à 90 roubles assig., c'est à dire 28 thaler; sans parler du grand costume de 600 thaler. Les mêmes objets, de même étoffe, en Allemagne, ne coûteraient pas la moitié de ce prix.

Après avoir fait pour la seconde fois un excellent repas, nous prîmes congé de ces braves gens. Au lieu de recevoir nos remercîments pour leur bonne hospitalité, ils nous exprimèrent leur reconnaissance de l'honneur que nous leur avions fait. Le starosta et notre hôte nous embrassèrent à plusieurs reprises et me prièrent de leur garder bon souvenir.

En retournant je m'arrêtai un instant à Simonkeiera, village de la couronne, pour y recueillir différentes données et pouvoir par ce moyen établir un parallèle entre les terres des particuliers et celles qui appartiennent au fisc.

C'est un petit village à peu près de 19 maisons et de 130 habitants. A Koubensk il ne revenait par âme que deux dessatines de champ et de prairie: ici le partage était de plus

allemande, à tel point que l'on croit quelquefois voir une paysanne de nos contrées. Comment expliquer cette coupe étrangère dans cette partie éloignée de la Russie et sur un seul point aussi isolé, surtout quand on connait l'amour du russe, de cette partie de l'empire, pour les anciens usages et les vieilles traditions de ses pères?

de 7 dessatines. Un petit bois, adjacent au village, donnait aux habitans le combustible nécessaire; mais le bois de construction devait être acheté. Les redevances payées par les paysans étaient les mêmes que dans toutes les terres de la couronne et ne dépassaient pas la somme de 15 roubles assig. par tête. Ce village possède des champs en commun avec celui de Korownitskoié, situé à peu de distance. Le partage se règle à l'amiable et il n'y a de difficulté que pour assigner à chaque paysan un lot de terre rapproché de son habitation. Ces deux villages, réunis à douze autres, également petits, composent une commune sous l'autorité d'un seul golowa et du même starosta. Tous ensemble n'ont que 1730 habitants et 258 maisons.

Les habitants de Simonkeieva sont tailleurs de pierre. Au printemps ils se rendent dans toutes les parties de l'empire afin de chercher de l'ouvrage et pour la récolte ils reviennent à la maison qu'ils abandonnent à la cessation des travaux agricoles. En hiver ils font le commerce ou le métier de roulier. Les tailleurs de pierre les plus habiles se rendent à Moscou et à Petersbourg où ils passent tout l'été; mais leur nombre dans ces quatorze villages ne dépasse pas 80 individus. Par mesure de surveillance on les oblige, lorsqu'ils quittent le gouvernement, de prendre un passeport qui n'est pas obligatoire pour ceux qui restent dans l'intérieur de la province, à Wologda, ou les autres villes de district. Ceux qui s'absentent de chez eux pour tout l'été, sont obligés de louer des travailleurs auxquels, outre la nourriture, ils donnent ordinairement une paie de 40 roubles assig. A Wologda, ces tailleurs de pierres recoivent pendant la saison propre au travail, tous frais soldés, 100 à 130 roubles assig. et de St. Petersbourg ou de Moscou ils ne rapportent habituellement que 70 à 80 roubles assig.

Trente paysans de ce village n'ont pas de chevaux et se trouvent par cette raison dans la nécessité d'en louer pendant l'été, moyennant une paie de 17 roubles assig. Ceux qui en hiver font le métier de roulier peuvent toujours leur en fournir. Les paysans les plus riches de ce villages

n'ont en général que 2 chevaux, 5 vâches, 10 à 20 moutons; mais rarement des cochons. Après le travail les chevaux sont menés au pâturage et ne reçoivent aucune autre nourriture. Les troupeaux paissent en liberté, sans berger pour les surveiller: cela oblige les paysans à entourer leurs champs de clôtures. En somme la prospérité des habitants de ce village ne peut pas se comparer à celle de Koubensk: aussi les femmes y travaillent-elles beaucoup plus.

Le même soir, à mon retour à Wologda, je profitai de quelques instants de liberté pour aller à une demi-heure de la ville visiter une ferme modèle du ministère des apanages. En qualité de directeur de ce ministère, Monsieur le Ministre Pérowsky a établi à Petersbourg une école d'agriculture qui ne laisse rien à désirer. Les enfants de paysans y recoivent les connaissances théoriques indispensables; mais l'attention principale est dirigée sur la pratique. Cet établissement est destiné à former des cultivateurs entendus, capables de mettre en pratique les leçons qui leur ont été données et à servir de modèles aux paysans de leur contrée. On leur enseigne les principes agronomiques, modifiés dans tout ce qu'ils ont de trop général selon les besoins de chaque localité. Indépendamment de ces connaissances, on les exerce à toutes sortes d'ouvrages pratiques. Pendant leur apprentissage ils préparent le matériel agronomique, nécessaire à leur installation future, élèvent et dressent les bêtes de somme et à cornes, qui doivent leur appartenir plus tard et confectionnent d'avance même une grande partie des ustensiles de ménage. Une fois leur éducation terminée, ils retournent chez eux, où le gouvernement leur donne une certaine étendue de champs, de prairies, de pâturages, un jardin et un emplacement pour bâtir une maison, qu'ils sont tenus de construire eux mêmes sur un plan déterminé d'avance par l'autorité. Pour l'installation ils reçoivent ordinairement 1000 roubles. Ils sont toujours colonisés deux par deux.

C'est à un établissement de ce genre que je me rendis après mon retour à Wologda dont il n'était éloigné que de deux verstes. Il était entouré d'un fossé et une bar-

rière, dans le genre de celles qu'on voit à l'entrée de chaque village, empêchait le bétail d'y pénétrer. Une large avenue conduisait à l'établissement proprement dit et aux dépendances groupées autour du bâtiment principal. Sur la gauche du chemin on voyait les champs déjà cultivés; tandis que sur la droite on ne voyait encore que des broussailles et des branches entassées pour être brûlées. Un des colons dirigeait la charrue, tandis qu'un jeune garçon tenait le cheval par la bride. L'instrument aratoire paraissait très-léger et retournait la terre, en mettant un pied de distance entre les sillons, qu'un apparail plus lourd devait ensuite tracer à une plus grande profondeur. Dans la maison nous fûmes reçus par le plus vieux des deux paysans. Il avait été colonisé six mois avant son camarade et pendant ce temps il avait bâti la maison d'après le plan qui lui avait été donné. Elle était commode, bien distribuée et ressemblait aux habitations de paysans en Westphalie. Lorsqu'elle fut terminée, le second colon arriva avec le bétail et tous les instruments aratoires et domestiques qu'ils avaient confectionnés à eux deux pendant leur séjour à l'école. Dans l'intérieur régnait la plus grande propreté et l'ordre le plus parfait malgré les soins continuels que réclamait de la mère un nourrisson de quelques mois. La première pièce contenait une étagère, avec une vingtaine de livres, une bible, un missel et quelques ouvrages sur l'économie domestique et rurale, traduits en grande partie de l'allemand. A côté, dans une petite chambre, était placé un établi de menuisier devant lequel un jeune garcon du village voisin rabotait quelques planches, sous l'inspection d'un des colons qui en avait fait son apprenti. Dans le jardin on voyait des plates-bandes de fleurs plantées et cultivées par les maîtres de l'établissement. Le bain russe à vapeur n'y manquait pas; seulement il avait été perfectionné. Le fumier était préparé dans une fosse destinée à cet usage. Plus on observait l'établissement et plus on était convaincu que l'éducation donnée avait poussé de profondes racines. Comme de raison le système de culture leur avait été tracé d'avance; mais à l'exécution ils avaient eu pleine liberté et le peu

qu'ils avaient déjà fait montrait une grande intelligence pratique.

La superficie totale de la terre qui leur avait été donnée en partage s'élevait à 126 dessatines; mais il n'y avait encore que $4\frac{1}{2}$ de mises en culture (17 morgens). Le terrain était bon mais argileux, mou pendant les temps humides et poudreux pendant la sécheresse. Ils ont adopté le système d'assolement de six champs. Cet établissement ne datait que de deux années: cependant on commençait déjà à apercevoir son influence salutaire sur la contrée voisine et j'y vis de tous côtés des champs de pommes de terre, jusqu' alors inconnus dans le pays.

Le lendemain matin nous visitâmes un célèbre couvent de la ville et le gymnase établi par la noblesse du gouvernement pour 200 élèves, sur lesquels soixante-dix seulement paient par année la somme modique de 400 roubles assig. (125 thaler); les cent soixante-dix restants sont entretenus gratis.

Nous nous rendîmes ensuite au village Doubrorskaïa dont tous les habitants sont des ciseleurs. Ce village n'est composé que de 11 maisons habitées par autant de familles. Le commerce d'oiseaux leur rapporte à chacune un bénéfice net de 100 roubles assig. par an.

En passant devant les champs situés le long de la route je remarquai après tous les 5 à 6 compartiments une bande de gazon d'un pied et demi de largeur, servant comme dans le milieu de l'Allemagne à séparer les portions de terre appartenant à des familles différentes. A propos de cette raie, on m'assura que la plus grande partie des petits villages avaient abandonné le mode de partage usité en Russie et que les lots une fois distribués restent invariablement dans la jouissance d'une seule et même famille, au lieu de passer comme ailleurs, après chaque révision ou chaque nouveau partage, dans d'autres mains. Le nombre de ces bandes de gazon était par conséquent égal au nombre de familles habitant le village. Pendant mon voyage c'est la seule exception que j'aie recontrée au système généralement adopté en Russie, pour le partage des terres.

Dans l'après-midi du 26 Mai nous quittâmes Wologda

pour nous diriger vers Wélikii-Oustioug. Pendant les trente premières verstes c'est à dire jusqu'à la Souchona, le pays ne différait en rien des environs de Wologda : c'était partout la même agriculture florissante et la même prospérité des habitants. Villages, églises, habitations, hommes et femmes, tout avait un air de contentement et de bien-être; mais non loin de la Souchona commence l'immense région forestière du Nord de la Russie. Sur les bords peu escarpés mais très-fertiles de la rivière on apercevait des villages, tantôt isolés, tantôt réunis par groupes de quatre ou de six. La lisière des bois est défrichée et les champs qui la couvrent sont d'une fertilité vraiment surprenante. Tout le Nord de la Russie est cultivé de cette manière. Anciennement cette contrée n'était qu'une vaste forêt vierge pareille aux savanes de l'Amérique, et plus grande à elle seule que l'Espagne, la France et l'Allemagne réunies. Alors elle n'était habitée que par des groupes errants d'un peuple chasseur, d'origine tschoude (finoise), de même que sur les steppes incommensurables du midi on ne rencontrait que les tentes nomades des peuples pasteurs d'origine scythique. Placées entre ces deux extrêmes se trouvaient les races slaves, établies depuis longtemps sur le versant méridional des monts Waldai. Devenant de jour en jour plus nombreuses et plus fortes, elles finirent enfin par se constituer en nation et par envoyer, tant vers le Nord que vers le Sud, des colonies toutes pacifiques. Prétendre que les Russes ont expulsé du Nord de la Russie les tribus tschoudes ou finoises qui l'habitaient, serait à mon avis une erreur grossière; car les races slaves n'étaient pas conquérantes, et s'amalgamaient avec les peuples d'origine étrangère sans violence et sans secousse. Arrivant comme industriels, artisans ou agriculteurs, les Slaves s'établissaient partout et de préférence le long des fleuves et des rivières navigables, ces débouchés naturels du commerce et de l'industrie. Au lieu d'être asservis ou expulsés, les oborigènes restèrent libres comme auparavant; seulement ils se retirèrent plus profondément dans l'intérieur de leurs forêts, vers lequel les entraînaient leurs habitudes et leur penchant pour la

rie errante du chasseur. Mis en rapport avec les nouveaux colons, établis le long des rivières, ils ne virent pas en eux des envahisseurs ennemis de leur repos ou avides de leurs biens, mais de paisibles industriels, des commerçants tranquilles auxquels ils pouvaient vendre le produit de leur chasse et demander, en échange, tous les objets nécessaires qu'ils ne pouvaient se procurer ailleurs. Ainsi vécurent pendant une longue suite de siècles et vivent encore de nos jours, dans la meilleure intelligence, les races slaves et les tribus d'un peuple chasseur, d'origine tschoude, dont le nombre a considérablement diminué. La plus nombreuse de ces tribus est celle des Syrians, qui habite encore cette contrée, au milieu d'une population slave, avec laquelle elle n'a que des rapports de bon voisinage. Quelques tribus de ce peuple chasseur ont complètement disparu; comme certains peuples des sauvages de l'Amérique elles se sont éteintes sans laisser aucune trace. D'autres, en embrassant le christianisme, ont perdu leur nationalité et se sont fondues dans les races slaves voisines.

Celui qui sait déchiffrer le caractère indélébile de toute nationalité, se convaincra facilement que la population établie le long des fleuves et des rivières du Nord de la Russie n'est pas une race tschoude russifiée. Elle n'est pas aussi purement slave, bien au contraire, c'est un composé de ces deux nationalités, un produit mixte dans lequel prédomine l'élément slave, mais que le caractère particulier à la race finoise a considérablement modifié. Quelle que soit au surplus la proportion dans laquelle se trouvent ces deux parties intégrantes et l'influence qu'elles exercèrent l'une sur l'autre, il faut reconnaître que le mélange produit par la réunion de ces deux types nationaux a été des plus heureux et des plus parfaits; car il serait difficile de trouver un peuple plus largement doué de qualités essentielles, plus honnête et plus estimable que ces russes du Nord. Selon moi, c'est la meilleure et la plus intelligente de toutes les races slaves.

Après avoir longé pendant quelque temps les bords de la Souchona, nous la traversâmes pour continuer notre

route sur la rive gauche de la rivière que les anfractuosités et les courbes du chemin nous faisaient quelquefois perdre de vue. Bientôt commencèrent à surgir à l'horizon de magnifiques forêts de pins et de bouleaux centenaires. De temps en temps on découvrait des éclaircies et des espaces déboisés, en pleine culture, bordés d'un côté par la masse imposante de la forêt et de l'autre, sur les bords de la rivière, par de jolis petits villages assis au bord de l'eau. Ils ne se composaient pour la plupart que de 6 à 8 habitations, semées çà et là dans un désordre pittoresque, bien préférable à l'aspect monotone et à la triste régularité des villages russes, bâtis ordinairement sur une seule ligne, comme les rues d'une ville moderne.

Quel charmant garçon que le Iamstschik russe! A-t-on jamais rien vu de plus adroit, de plus infatigable, de plus poli, de plus aimable, d'une gaité plus naive et plus enfantine, d'un caractère plus jovial et plus carressant? Il s'agite, se démène, bondit du siége à terre, passe entre les chevaux, sous la voiture, reparaît de l'autre côté, se retrouve comme un écureuil sur le siége avec une grâce, une adresse, et une légèreté vraiment surprenantes. Le harnais des attelages russes est toujours mauvais; à chaque pas quelque chose se rompt, mais aussitôt le Iamstchik est à terre, il attache ici, rajuste là, peste, siffle, chante, remonte sur le siége et reprend sa course furibonde au grand galop de ses chevaux. Pendant tout le relai il ne sait pas se tenir tranquille, il est en conversation perpétuelle avec ses chevaux, il les gronde, les sermonne, les moralise, les menace de la voix et du fouet, mais ne les frappe qu'à contre-coeur et seulement pour la forme. Souvent la route passe par vaux et par monts; qu'importent à l'insouciant Iamstschik ces obstacles pitoyables qui n'existent pas pour lui et que la voiture seule ressent toujours: enivré par la rapidité de la course il franchit au galop ornières, ravins, montées, descentes, ponts et fondrières; le quadrige vole et s'arrête haletant à la voix despotique du maître qui modère de temps à autre son ardeur pour le faire respirer. Le galop est l'allure qui convient le

plus aux chevaux russès, excellents pour la course, mais non pour le trait. La montagne qui n'est pas franchie au galop ne sera jamais franchie, car traîner lentement, tirer à plein collier sans se presser, comme les chevaux de paysans en Allemagne, leur est impossible. Dès qu'il faut monter et qu'ils sentent derrière un poids un peu lourd, ils s'arrêtent, regimbent, préfèrent même reculer qu'avancer et alors forcent de recourir à la patience, cette première vertu du voyageur. Bien que nos deux légers tarantasses fussent attelés chacun de quatre chevaux, nous avons été plusieurs fois obligés de les faire mettre tous les huit à une seule voiture, pour franchir l'obstacle, puis revenir au tarantasse abandonné et recommencer la même opération. Quelque bruyant et grondeur que soit le Iamstschik, quelque terrible et menaçant que paraisse son fouet tournoyant au dessus de sa tête, il ne s'en sert que fort rarement et préférerait même, j'en suis sûr et j'ai eu l'occasion de m'en assurer, recevoir lui même, en cas extrême, quelques bourrades et quelques horions plutôt que d'offenser du fouet ses chères petites bêtes. C'est ce qui m'arriva précisément alors. A mon départ de St. Petersbourg on m'avait donné un courrier ou un postillon de la poste, chargé du soin de me faire avoir à tous les relais le nombre de chevaux nécessaire, de solder les frais de route etc. Pendant tout le voyage il avait su se faire respecter des commissaires de poste et surtout des Iamstschiki; aussi grâce à lui n'ai-je pas eu l'occasion d'éprouver par moi même aucun des désagréments dont se plaignent la plupart des voyageurs qui ont parcouru la Russie. Ce brave homme était un petit-russien fin et résolu en diable; rompu à toutes les ruses du métier, connaissant son monde et particulièrement apte à sauvegarder le voyageur contre toutes les petites misères dont est semée la vie des grands chemins. Habituellement il était d'humeur enjouée, cordiale et parfois même sensible, mais aussitôt que les chevaux ralentissaient leur course ou s'obstinaient à ne pas avancer, alors il savait faire respecter son autorité et employait même à l'égard du Iamstchik des moyens coërcitifs

d'une parfaite efficacité. Partout il avait obtenu un succ complet; mais ici, dans le nord de la Russie, il dut enfi se convaincre de l'impuissance de ces moyens. Il ava beau gronder, tempêter, pincer ou frapper le Jamstchik pou l'obliger à stimuler ses chevaux; peine perdue, le coche restait impassible et supportait avec un stoicisme vraiment sublime le courroux du terrible petit-russien, plutôt que de lever une main sacrilége sur ses quatre bêtes. — Voyant enfin l'inutilité des menaces et des voies de fait, le postillon se décida à prendre le fouet et à frapper lui même les chevaux. Rien ne saurait rendre l'air contr du pauvre Jamstchik et le regard de triste compassion avec lequel il semblait alors implorer la pitié du postillon. Au surplus il faut avouer que les bourrades reçues par le Jamtschik n'étaient rien moins que terribles: elles avaient été données et acceptées avec les formes voulues, sans colère ni rancune, comme des mesures exigées par la circonstance, à tel point, qu'un instant après le battant et le battu bavardaient et riaient ensemble, comme de bons amis et en se séparant ils s'embrassèrent à plusieurs reprises avec la plus grande tendresse et avec une effusion de cœur vraiment admirable.

Plusieurs fois je me suis fait traduire les expressions que le Jamstchik emploie en parlant à ses chevaux et toujours elles étaient tendres et caressantes. Par exemple en s'adressant à une jument il disait: Chère petite mère, ne me laisse donc pas en chemin; tu auras bientôt de l'herbe fraîche et de l'avoine dorée. — Et à un étalon: Bon petit frère, ne me fais pas honte: pense à ton honneur et à ta réputation: que dirait le monde si on savait que tu t'es embourbé? — Ce dialogue, avec des variations infinies et les diminutifs les plus gracieux, continua pendant toute la route. Aucune langue ne se prête mieux que le russe aux diminutifs et aucun peuple ne s'en sert aussi fréquemment et aussi volontiers que le paysan de ce pays. Quand le Jamstchik demandait au postillon son briquet pour allumer sa pipe, il disait: Cher petit frère, donne-moi ton petit amadou et ton joli petit briquet pour allumer ma petite pipe. —

Quand on voit l'habitant du Nord de la Russie si gai, si insouciant, si vif et si léger, on est vraiment frappé du contraste qui existe entre lui et ses chants, cette image expressive de l'état de l'âme! Toutes les chansons populaires sont d'un rhythme monotone, pour la plupart en mineur et finissent ordinairement par une note prolongée, décroissante et plaintive. A quoi doit-on attribuer ce singulier désaccord? Est-ce une plainte contre la rigueur du climat, contre les froides teintes d'un ciel à peine azuré, ou contre la parcimonie de la nature, si avare de lumière, de fleurs et de fruits? Où trouver le mot de cette bizarre énigme si ce n'est dans l'opposition entre le caractère de l'homme, porté à la joie, et une nature âpre et sévère? L'attribuer à une autre cause ou en chercher l'explication ailleurs, serait, je crois, déraisonnable; car la condition du paysan de ces contrées est avantageuse: il est libre, indépendant, à l'abri de vexations, dans une heureuse aisance, sinon riche, simple de goût, de besoins et de coeur. Cet accent, ou plutôt cette intonation mélancolique, semble avoir influé sur le timbre de voix de tout ce peuple: il est doux et agréable à l'oreille, soit dans les moments de gaité ou de colère, qu'il chante, ou qu'il dispute. Quand le paysan excite ses chevaux, on n'entend jamais les sons durs et gutturaux des peuples d'origine germanique et romaine: toujours perce, comme à travers un gosier voilé, l'intonation mélancolique, l'accent plaintif dont j'ai parlé.

A minuit nous atteignîmes la ville de Totma, située sur la Souchona. Comme il ne s'y trouvait pas d'hôtel pour les voyageurs, le gouverneur de Wologda nous avait recommandés d'avance à un marchand de cette ville qui voulut bien nous loger dans sa maison. Le lendemain le maître de police me fit voir la ville. On peut juger de son ancienne importance par son étendue, par la quantité d'églises qu'elle possède et par le nombre des rues, pour la plupart désertes, et où je vis paître des vaches. C'était autrefois comme Wologda, une étape du commerce de Novgorod avec l'Asie et la Chine. De tout ce brillant passé il ne reste aujourd'hui que quelques vestiges et tout au plus on y trou-

verait encore deux ou trois marchands en relations avec la Chine. L'architecture de cette ville, encore pleine de réminiscences chinoises, a conservé l'empreinte de ses rapports séculaires avec le céleste Empire. Mon attention se fixa particulièrement sur une église, bâtie dans le goût chinois au commencement du siècle dernier par les principaux marchands de cette ville. On m'y fit remarquer quelques tableaux d'un peintre russe, nommé Wagenow *). Il était né à Totma, avait fait son éducation à Petersbourg et, de retour dans sa patrie, s'était acquis une grande célébrité, en peignant des images pour plusieurs églises. Son dessin était correct; mais la composition manquait de simplicité et visait trop à l'effet. Le pinceau gracieux mais trop léché rappelait la miniature. Ce qu'il y avait surtout de remarquable c'était le teint de la Vierge. On sait que dans l'église grecque la Mère du Sauveur est toujours représentée très-brune; ce qui l'a fait appeler en Occident la noire Marie. Obligé de se conformer aux règles de son église, il voulut donner à sa Vierge un teint chaud, mais, au lieu de la faire brune, il lui avait donné une couleur bleu de fer, et malgré ce singulier coloris, l'image produisait un effet plein d'originalité.

A Totma j'avais été recommandé au chef des domaines de la couronne. Comme il connaissait parfaitement ce district, il eut la bonté de me communiquer les renseignements suivants que je place ici en regard de ceux qui m'ont été donnés sur Wologda.

---

*) Ne serait-il pas par hasard d'origine allemande? Il est possible que son nom de famille véritable fut Wagener, et que le peuple russe, qui possède un talent particulier pour russifier les noms étrangers, en ait fait Wagenow. En Lithuanie j'eus l'occasion de rencontrer un compatriote nommé Becker qu'on avait fini par appeller Beckersky.

Nom du district	Rapport foncier				Rapport de la population d'après la 7e révision				
	Champs Dessat.	Prairies Dessat.	Bois Dessat.	Terres incultes Dessat.	Paysans de la couronne âmes mascul.	Paysans des apanages âmes mascul.	Paysans libres âmes mascul.	Paysans attachés à des fabriques âmes mascul.	Serfs âmes mascul.
Wologda	122,552	39,333	336,637	18,228	7759	439	213	294	26,485
Totma	85,652	32,821	1,730,481	163,698	21,159	7881	—	—	818

En résumant ces chiffres, on obtient le résultat suivant :

Le district de Wologda possède une population de 72,850 habitants (hommes et femmes) et une superficie égale à peu près à 93 milles carrés; ce qui fait, terme moyen, 784 habitants par mille carré. Celui de Totma, grand de 176 milles carrés, ne possède qu'une population de 63,904 âmes, par conséquent 176 individus par mille carré. Mais le district de Totma, comme tous ceux qui sont situés au Nord de celui de Wologda, n'est à vrai dire qu'une grande forêt, où la population est agglomérée le long des fleuves et des rivières navigables. En comparant les terres cultivées des deux districts, on trouvera que celui de Totma est le plus peuplé. Dans ce dernier la totalité des champs et des prairies s'élève à 29 milles carrés avec une population de 2572 par mille carré, et dans celui de Totma à $23\frac{1}{3}$, habités chacun par 2994 habitants. Dans l'un un tiers de la superficie est cultivé et dans l'autre un douzième seulement, le reste n'est que bois et forêts.

Dans les conditions sociales de la population de ces deux districts on trouve cependant une différence notable. Dans le district de Wologda les $\frac{3}{4}$ de la population appartiennent à la classe des serfs; tandis que dans celui de Totma leur nombre ne dépasse pas la proportion de $\frac{1}{36}$.

Dans le district de Totma les bois et les pâturages sont possédés en commun par toute la population, mais chaque

commune a ses champs et ses prairies, séparés des autres par des enclos, tandis que dans le district de Wologda il y a des champs appartenant à plusieurs villages en commun. Les troupeaux paissent en liberté, sans berger, et afin d'empêcher que les bêtes ne s'écartent, on leur suspend au cou une petite clochette qui sert à retrouver l'animal égaré. L'agriculture y est soignée: terme moyen on évalue la récolte annuelle à trois grains pour un. Pour le défrichement on détruisait jadis par le feu une grande quantité de bois: de nos jours ce moyen barbare et destructif a été sévèrement défendu et ne peut être employé que dans les parties de la forêt, où les traces d'une ancienne culture n'ont pas encore été effacées. Le terrain défriché par le feu est si disposé à se reboiser que les champs et les prairies qui n'ont pas été cultivés pendant deux ans, se couvrent de jeunes pousses qui ne tardent pas à devenir des arbres. Leur fertilité est tellement grande qu'il n'est pas rare de leur voir rapporter 8 et 10 grains pour un. Le lin y prospère particulièrement. L'époque vers laquelle commencent les semailles et la récolte ne saurait être précisée, comme au midi; car les gelées blanches et les froids tardifs si fréquents dans cette contrée du nord, obligent les habitants à se régler d'après les variations du climat. Pendant une année ordinaire voici la marche que suivent les travaux agricoles. Jusqu'au neuf Mai, nouveau style, les champs sont ensemencés. Cependant lors de mon voyage en 1843 les semailles ne commencèrent que le 13 Mai. Vers la mi-août le blé est mûr, et le 9 Septembre (21 Sept. nouveau style) la récolte est terminée. On y cultive le seigle, l'orge, l'avoine et le seigle d'été, qu'on sème de préférence sur les terres brûlées. Dans ce district l'élève du bétail est très-considérable: le paysan même le plus pauvre possède 1 ou 2 chevaux, 2 vaches et deux brebis, dont la fécondité ici est étonnante; elles donnent ordinairement 3 ou 4 agneaux à la fois. Les porcs y sont rares. Le bétail est de race mélangée, formée par le croisement de l'espèce du pays et de la race appelée Cholmogorskaia (race hollandaise, introduite dans le pays par Pierre I). Le bétail que l'on voit ici a le corps gros

et fort, les jambes courtes et la tête moyenne. En hiver la viande fraîche gelée est envoyée à Archangel, et en été on en fait de la salaison. Le beurre est expédié à Petersbourg, par conséquent à une distance de 130 milles. Le lin, à l'exception de la quantité nécessaire à l'usage local, se vend non préparé. Les habitants de ce district distillent aussi du goudron et de la poix, mais pas en aussi grande quantité que ceux de Oustioug-Welikii. Les autres industries sont trop insignifiantes pour mériter d'être mentionnées. La population de ce district est loin d'avoir le génie industriel des habitants de Wologda ou des contrées sur le Wolga. Sans goût pour ces occupations et pour les métiers qui s'y rattachent, elle préfère l'existence paisible du cultivateur: honnête et laborieuse, d'humeur sédentaire e de moeurs patriarcales, elle mérite sous tous les rapports l'éloge qu'on en fait. Proportion gardée, les femmes travaillent ici plus que les hommes: mais seulement les femmes mariées, car les filles s'occupent à la maison et ne vont jamais aux champs.

Le besoin d'instruction se fait sentir ici plus vivement qu'ailleurs. Pendant l'hiver, les paysans placent souvent leurs fils en pension chez le prêtre du village, auquel ils paient pour ces quelques mois, malgré leur peu de fortune (quand on les compare à ceux du gouvernement de Jaroslaff) de 25 à 30 roubles assign. Aussi trouve-t-on ici beaucoup plus de paysans qui savent lire et écrire*).

Le ministre des domaines de la Couronne a fait établir une école dans les six arrondissements de ce district. L'en-

*) Les Raskolniki (sectaires) dont le nombre dans le Nord de la Russie est très-considérable, savent presque tous lire et écrire; mais ils ne connaissent que l'écriture slavonne, l'écriture russe moderne leur est parfaitement inconnue. Dans leurs couvents qu'ils dérobent autant que possible à l'attention du gouvernement, les nonnes s'occupent à copier de vieux livres de religion qu'elles vendent ensuite à leurs coreligionnaires. Chez quelques-uns de ces gens reconnus pour la pureté de leurs moeurs, leur extrême propreté et l'amour de l'ordre, je vis des prières qui avaient été parfaitement bien copiées par des religieuses.

seignement, confié aux soins des popes des paroisses, est simple, sans fatras scientifique inutile et approprié aux besoins réels du peuple. On y enseigne à lire, à écrire, à compter, la religion et l'histoire sainte. Le salaire de ces instituteurs ecclésiastiques est fixé à 200 ou 250 roubles assign. Afin d'assurer le succès de cette mesure, le ministre s'est adressé au métropolitain pour le prier de ne nommer à ces cures que des prêtres recommandables par leur savoir et leur intelligence.

A Totma nous fûmes reçus avec la plus grande hospitalité et quittâmes la ville vers le midi du même jour. Nous traversâmes la Souchona pour passer sur la rive droite que nous ne quittâmes plus jusqu'à Oustioug. L'aspect du pays était le même qu'entre Totma et Wologda: des forêts aux arbres gigantesques, des villages, groupés sur les bords de la rivière; puis encore des bois, reflétant leur sombre verdure sur la brillante face des eaux. Les villages avaient une apparence d'aisance et de bien-être, et parmi les habitations je vis quelques unes dont l'architecture gracieuse et simple avait un caractère d'originalité qu'on ne rencontre nulle part. Dans cette partie de l'empire, je ne vis plus à côté des maisons la perche au nid d'étourneau, ce constant accessoire des maisons de paysans dans les gouvernements de Moscou, de Jaroslaff et de Wladimir. Ici je vis pour la première fois une charrue d'une construction tout-à-fait particulière: elle me sembla simple, légère et éminemment pratique.

La chaleur extrême de l'après-midi (il faisait 22 degrés Réaumur) nous obligea après le troisième relai à chercher un refuge dans un village de la route. Quelle fut ma surprise, quand en franchissant le seuil d'une maison, je me trouvai comme dans une fournaise ardente: le poêle avait été chauffé et l'air brûlant qu'on y respirait nous fit bientôt regretter la température plus modérée du dehors. Nous entrâmes dans une autre maison, puis dans une troisième; mais ce jour-là nous jouions de malheur; elles avaient toutes été tellement chauffées qu'elles semblaient bien plus des serres, destinées à des plantes tropicales, que des ha-

bitations humaines. Intérieurement les murs étaient décorés d'une multitude de lithographies coloriées et de gravures sur bois, représentant une foule de sujets, des scènes populaires, des histoires, des contes, des fables etc. Dans une habitation on nous présenta, à notre grande surprise, de la glace; c'était dans ce moment un vrai trésor, plus précieux que la manne du ciel; aussi nous empressâmes-nous de faire une bonne limonade glacée. Le samovar, meuble indispensable de tont ménage de paysan, ne manquait nulle part: mais ce qui nous parut assez surprenant, ce fut de trouver dans chaque maison des tasses et des assiettes de porcelaine.



Je profitai de cette halte pour dessiner d'après nature une jolie petite maison de paysan, et après nous être reposés, nous nous dirigeâmes vers nos voitures. En sortant nous vîmes une bonne vieille que mon compagnon de voyage salua par ces mots: »Prosstchai matouschka!« (adieu mère!) »Prosstchaité goloubtschiki!« (adieu mes petits pigeons!) lui répondit-elle. Quelle politesse et quelle réponse gracieuse de la part d'une simple paysanne: entendra-t-on jamais de la bouche d'une femme des campagnes en Allemagne une expression aussi gracieusement poétique?

A partir du sixième relai, le site devint ravissant. Ce n'étaient que vallons, se dirigeant vers le rivage escarpé de la rivière; que collines verdoyantes, ombragées d'arbres séculaires; que sentiers, se perdant dans la profondeur des bois!

Ici les roues de nos tarantasses furent graissées avec de la *graisse d'ours*, au lieu de goudron.

La route postale entre Wologda et Welikii-Oustioug longe toujours la Souchona. Si au lieu de lui faire suivre les bords et les sinuosités de la rivière on l'avait fait passer par le bois à 20 ou 25 verstes de la rivière, on aurait conquis à la culture et à la colonisation, toujours si lente dans cette contrée, un espace considérable de terre; car les villages apparaissent aux routes, sans lesquelles les populations ne se décideraient jamais à s'établir dans la solitude des bois. En Russie, et surtout dans cette partie de l'empire, les routes sont des moyens infaillibles de colonisation.

Dans un village situé sur les bords de la Souchona je vis, amarrés au rivage, des canots de forme primitive; ils étaient faits d'un tronc d'arbre creusé. Encore enfant, j'avais entendu parler du verre russe (mica transparent, pierre spéculaire, vitrum ruthenicum); plus tard j'en avais vu quelques échantillons dans différents cabinets de minéralogie: ici, je le vis employé, pour vitres de fenêtres, dans toutes les habitations de paysans.

Le 28 Mai vers midi, nous étions déjà sur le rivage de la Souchona, opposé à la ville de Welikii-Oustioug et aussitôt se déroula devant nous le panorama le plus imposant qu'il soit possible de voir. Assis de l'autre côté de la rivière, plus large ici que le Rhin à Cologne, s'étendait sur une distance de plus de deux verstes, Welikii-Oustioug, reflété par les eaux avec ses innombrables églises aux coupoles dorées, avec ses tours et ses clochetons resplendissants au soleil. Mais entre ces dehors brillants et l'intérieur de la ville il y avait une disparate complète. Le bord seul de la rivière était orné de belles maisons en pierre, de plusieurs étages, avec des colonnes et des balcons; derrière

cette rangée trompeuse on ne trouvait que maisonnettes en bois, jardins et cours, entourés d'un mur en planches, places désertes, servant même de pâturages; et néanmoins un grand nombre d'églises riches et belles. On y compte deux cathédrales, 28 églises paroissiales, 30 à 40 églises de moindre grandeur, deux couvents et une population de 8000 âmes; par conséquent à peu près une église par 100 individus.

Ayant été annoncés d'avance, nous fûmes reçus par un des plus riches marchands de la ville (sa fortune s'élevait à 9 millions de roubles assign.), nommé Ilia Jakovlewitsch Gribanoff. Il nous reçut avec la plus grande hospitalité et nous céda le premier étage de sa maison, meublée et arrangée dans le goût moderne.

Un de nos tarantasses s'étant cassé, nous fûmes obligés de le conduire chez un charron. Nous trouvâmes le maître tout disposé à se mettre à l'ouvrage; malheureusement il avait besoin d'aide et son premier ouvrier, ce jour-là, s'était enivré et ronflait étendu au soleil, dans un coin de la cour. Il l'appela à plusieurs reprises, le poussa, le secoua, mais inutilement; l'ivresse était plus forte que la voix du maître, le dormeur ne bougeait pas. Voyant l'inutilité de ses efforts, le carrossier prit un seau d'eau froide et le versa avec le plus grand calme et un sérieux imperturbable sur la tête du dormeur que cette douche inattendue dégrisa comme par magie. Il se releva tout d'un bond et vint se mettre à l'ouvrage de l'air le plus satisfait du monde.

Je trouvai en cette ville un hanovrien, le docteur Landenbeck, qui remplissait ici les fonctions de médecin de district. Il mit le plus grand zèle et l'empressement le plus aimable à nous faire les honneurs de la ville. Ce jour-là et tout le lendemain, il devint ici notre compagnon inséparable.

Nous commençâmes par visiter les églises. A l'entrée de l'une d'elles nous vîmes une grande pierre, entourée d'une grille et que d'après une légende on m'assura d'être tombée du ciel. Cette église est consacrée à St. Procope, natif de Hambourg, qui s'établit à Novgorod et puis à Oustioug, où il est mort et a été inhumé. On raconte que

pendant un terrible ouragan, la ville ne fut préservée d'une destruction complète, que par la puissante intercession du saint homme. L'orage qui n'était rien moins qu'une pluie de pierres, tomba sans faire le moindre mal à la ville. Pour éterniser la mémoire de ce miracle, on conserva soigneusement le bloc dont j'ai parlé, et qui n'est simplement que de granit. On prétend qu'aux portes de la ville se trouve une plaine jonchée d'une quantité prodigieuse de pierres tombées pendant ce terrible orage. Dans une autre église on nous fit voir un grand nombre d'images, peintes par un peintre encore vivant, nommé Wassili-Oleniew, né à Oustioug et père du maire actuel de la ville.

Le docteur Langenbeck nous conduisit chez une vieille femme qui s'occupait avec ses petits fils à fabriquer des chaînes en or et en argent, d'un travail et d'un fini merveilleux. Indépendamment de ces objets ils confectionnaient encore des chaînes appelées vénitiennes. Cet art est un secret que certaines familles se transmettent de génération en génération. Personne ne sut me dire comment et à quelle époque cette fabrication s'était introduite dans le pays. Mais ce qu'on fait ici dans la dernière perfection ce sont les cadenas en acier. Le docteur Langenbeck m'en donna deux qui n'étaient pas plus grands que la moitié d'un grain de froment et qu'ornait une clef presqu'imperceptible. Ces cadenas se vendent au prix de 3 roubles et demie assign. On m'a assuré que l'impératrice possède une chaîne formée de ces petits cadenas accrochés les uns aux autres et fermés à clef. Ce genre d'industrie est aussi un secret, connu seulement de quelques familles.

Nous passâmes la soirée au logis, afin de terminer nos arrangements pour la course que nous projetions de faire le lendemain à un couvent célèbre, situé à une heure de distance de la ville. Ayant encore une foule de ettres à écrire je veillai jusqu'à 2 heures après minuit. C'est alors que je vis pour la première fois une nuit du Nord, pendant laquelle le crépuscule et l'aurore se confondent dans une pâle clarté, douce et transparente, assez vive pour permettre de lire et d'écrire sans lumière. Avant de se cou-

cher le soleil resta à l'horizon pendant plus d'une demi heure. En Allemagne il lui faut pour cela tout au plus 5 minutes et au Sud moins encore. C'est pour eette raison que le crépuscule dure bien plns longtemps au nord et que l'aurore paraît, quand chez nous règne encore l'obscurité la plus complète.

Le 30 Mai au matin (c'était la Pentecôte) nous montâmes dans une barque qui nous descendit par la Souchona jusqu'à un village, situé sur la rive droite de la rivière, presqu'à moitié chemin entre Oustioug et le couvent de Troitza. La matinée était superbe: les trois ou quatre cents coupoles et tours de la ville, inondées de lumière, s'élevaient majestueusement dans les airs: toutes les cloches sonnaient à la fois. Les Russes n'aiment rien autant que le son des cloches; seulement ils les frappent avec le battant, qu'on agite au moyen d'une corde au lieu de les mettre en volée, comme chez nous.

Nous descendîmes à terre dans le petit village de Pe-wo, où nous fûmes reçus par le Starosta, Siméon Timo-ewitsch Schoukine, qui nous fit dans sa maison l'accueil plus hospitalier. En moins d'un instant la table se couvrit d'un excellent déjeûner, composé de pâtés de veau rôti, saumon, de gâteaux de fruits, de gaufres, de thé et excellent Madère.

La maison, sa distribution, le mobilier et les ustensiles ménage ne différaient en rien de ceux des autres pay-s. Quoique riches, notre hôte, sa femme et leurs enfants, n'avaient pas voulu renoncer aux habitudes nationales et aux coutumes de la contrée. Cependant sa fille aînée qui avait été élevée à la ville, où elle devait épouser un marchand, crut devoir se montrer à des voyageurs dans un costume européen, fait d'après la mode, mais pourtant d'assez mauvais goût.

L'habillement ordinaire du paysan se compose d'un armiak en drap de couleur blanchâtre qu'ils tissent eux-mêmes et qu'on achète au prix de 10 à 15 roubles assign. Il dure 10 années. Il n'est pas rare aussi de rencontrer les armiaks bruns en drap de poil de chameau, qu'on tire

de la Sibérie et qu'on ne paie que 10 roubles assign. Les jours de fête ils portent le caftan bleu avec le *kouchak* (ceinture) qui coûte 25 roubles assign. Le caleçon et la chemise de toile (je n'en ai point vu en toile de coton) s'achètent ici, première qualité, 20 copeks l'archine. Les bottes que portent les paysans riches pendant les jours de fête, coûtent de 5 à 6 roubles assign. Une paire de souliers de femmes coûte $1\frac{1}{2}$ rouble assign. Le bonnet porté par les femmes est brodé d'or et d'argent; mais l'objet sur lequel se porte ordinairement leur plus grand luxe, est la *fata*, une espèce de voile attaché au sommet de la tête et tombant jusqu'à terre. Il est en étoffe de soie, broché de fleurs et d'arabesques d'or et d'argent du meilleur goût. Le prix de ce voile monte quelquefois à 350 roubles assign.

Après le déjeûner nous retournâmes vers notre embarcation. Notre hôte nous reconduisit, la tête découverte, et à notre départ nous baisa la main (dans les autres parties de la Russie il n'est pas d'usage parmi les paysans de le faire), en nous priant avec instance de le visiter encore une fois à notre retour. De ce village nous continuâmes notre route, en descendant la rivière jusqu'au couvent de Troïtza situé au confluent de la Souchona et du Jug qui, à partir de ce point, prennent le nom de Dwina. En cet endroit le rivage de ces deux rivières a une élévation de 100 à 150 pieds, et c'est sur le point le plus élevé qu'est situé le couvent de Troïtza avec sa belle église aux nombreuses coupoles. On assure que jadis existait ici la ville de Gléden, d'où le couvent a tiré son nom. De cet endroit on jouit d'une vue admirable jusqu'à Oustioug qui apparaît à l'horizon lointain. On voyait une foule de paysans se diriger de tous côtés vers le couvent, gravissant la côte, et portant des rameaux à la main*). Je n'ai jamais rien vu de semblable au coup d'oeil que présentait cette masse vivante et bigarrée, d'hommes

*) Dans l'église catholique-romaine on a aussi la coutume de bénir des rameaux (ce qui a fait donner au dimanche avant Pâques le nom de dimanche des rameaux). A la Pentecôte on ne bénit que des cierges. Il m'a été impossible de savoir quelle signi-

avec leurs femmes, couvertes de leur riche fata, brodée d'or et d'argent. Après la messe l'archimandrite du couvent nous engagea à déjeûner. Voulant répondre à l'hospitalité cordiale de ces bons moines, nous nous fîmes violence et acceptâmes ce second déjeûner après l'ample repas du brave Starosta de Pestowo. Le couvent ayant été en quelque sorte supprimé, il n'y restait plus que l'archimandrite et le nombre de moines nécessaires pour desservir l'église, qui jouit d'un grand renom de sainteté. Les autres frères avaient été transférés à Archangel, et l'on avait donné les fonds appartenant au monastère à un couvent de nonnes à Odessa. L'archimandrite nous conduisit ensuite à une petite chaumière, objet d'un culte général et dans laquelle avait jadis habité St. Saint-Ivan. A côté se trouvait un puits, creusé par lui, et le gobelet en fer dont il s'était servi pendant sa vie. L'archimandrite nous conta une légende sur St. Etienne, l'apôtre des Syrani. Il leur avait défendu l'usage de la chair humaine que ce peuple aimait passionnément. Ne pouvant se faire obéir d'eux, il les punit de leur désobéissance en les rendant aveugles, et c'est pour cette raison que ce peuple est si sujet aux maux d'yeux. A notre départ le bon religieux nous reconduisit jusqu'à notre barque et nous réitéra ses remercîments pour la visite que nous lui avions faite. Pendant la route j'appris des rameurs que beaucoup d'habitants de cette contrée s'engagent sur les barques remontant ce fleuve jusqu'à Archangel, et que pour cette traversée ils reçoivent indépendamment de l'entretien une paie de 20 roubles assign. par mois.

A Oustioug notre hôte avait eu l'aimable attention de réunir dans sa maison quelques Syrani, dont le nombre dans cette ville est très-considérable. Ils étaient petits de taille mais d'une structure vigoureuse: pour la plupart blonds, avec des yeux clairs. Le peu de temps que je passais dans ces contrées et le manque d'occasions favorables me privèrent malheureusement des moyens de rassembler sur

fication symbolique l'église catholique-grecque attache à cette bénédiction des rameaux au jour de la Pentecôte.

cet intéressant peuple chasseur les renseignements qu'il eût été curieux de connaître. Je ne répèterai donc que ce qui m'a été dit pendant cette après-dînée par les Syrani eux-mêmes et les habitants d'Oustioug, qui me parlèrent d'eux. Quels récits pleins d'interêt et quels détails caractéristiques ne pourrait-on pas donner sur un peuple, dont le dicton habituel est: mourir pour la justice et la vérité; sur un peuple simple et honnête qui ne met jamais de serrures ni de verroux a ses portes, par la raison que le vol et la fraude lui sont complètement inconnus; sur un peuple, dis-je, dont l'idiôme ne possède pas d'expression pour dire adieu!

Quoique sédentaires, les Syrani ne possèdent pas d'agriculture stable. Ne travaillant la terre que pour se procurer le grain nécessaire à leur consommation, ils brûlent et défrichent des étendues de bois, sans ordre ni régularité, tantôt ici et tantôt là. Mais en revanche, ils élèvent un nombreux bétail. Celui d'entr'eux qui n'a qu'une dizaine de vaches est regardé comme pauvre: les plus riches en ont 30, 40 et quelquefois 50. Les rivières qui arrosent leur contrée ont un cours très-irrégulier, plein de sinuosités et de courbes, ce qui produit par conséquent d'excellentes prairies. Indépendamment de la race bovine*), ils élèvent des moutons mais rarement des porcs, qu'on n'entretient dans cette partie de l'empire que pour en vendre les soies. L'occupation principale des Syrani est la chasse qu'ils aiment avec passion et à laquelle ils s'entendent on ne peut mieux. Ils se servent d'une race particulière de chiens, ressemblant aux lévriers, dont ils ne se séparent jamais.

Dans la soirée du 1 Juin nous prîmes congé de notre hôte**) qui voulut bien nous reconduire jusqu'à la barrière, et nous nous dirigeâmes vers Nikolsk.

---

*) Le bétail des Syrani est très-commun à Oustioug. Il est petit, de couleur brune et n'a pas de cornes.

**) Ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de le dire, nous avions été logés chez ce riche marchand, par ordre supérieur, et pourtant il nous fit l'accueil le plus aimable. Tant que dura le séjour que nous fîmes dans sa maison, il eut l'attention de nous offrir

Ici la route devint solitaire et triste. Bientôt elle s'enfonça, de plus en plus, dans une forêt impénétrable qui, au dire de nos cochers, s'étendait sans discontinuer à plusieurs centaines de milles jusqu'aux frontières de la Sibérie. Toute trace d'habitation humaine avait disparu: nous étions dans le domaine des ours et des loups, seules créatures vivantes dans cette immensité de forêts de sapins séculaires. Seulement à de rares intervalles le feu et la cognée avaient conquis quelques maigres arpents de terre sur les forêts sans cesse renaissantes de cette froide région. Pendant deux années le pionier du Nord jouit des fruits de sa conquête; mais ensuite la forêt reprend ses droits et efface sous sa puissante végétation ces traces passagères de l'homme. Malgré cette lutte persévérante contre la nature, l'aspect du pays n'en reste pas moins triste et sombre et dans le clair obscur des nuits du Nord, ces espaces défrichés, au sol tantôt noirâtre et tantôt gris, avec leurs troncs d'arbres élevant vers le ciel leurs branches à demi consumées par le feu, produisaient un effet fantastique et lugubre, qu'il serait impossible de peindre.

Nous traversâmes quelques petits villages, comme oubliés au fond des bois. J'en vis cependant deux qui me parurent bien bâtis et dans un état prospère. Ils étaient habités par des Polowniki, sur lesquels je me propose de donner, à la suite de ce chapitre, quelques renseignements curieux.

Une fois nous rencontrâmes une troupe de bohémiens voyageant avec tout leur bagage. Les anciens de la bande s'étaient fait inscrire comme marchands dans la 3e guilde

---

un dîner et un souper exquis, auxquels étaient conviées chaque jour les personnes de la ville, dont la société pouvait nous être utile ou agréable. A notre départ, il prit congé de nous avec la plus grande effusion de coeur, nous remerciant de la visite que nous avions bien voulu lui faire; mais ce qui me surprit surtout, ce fut de voir les gens de sa maison refuser notre pour-boire et nos domestiques recevoir au contraire de lui un cadeau de 10 roubles assign. chacun! En Allemagne les coutumes sont bien différentes et l'usage opposé s'y maintient en rigueur dans plus d'une ville.

et apportaient des denrées de Sibérie à Oustioug, Archangel, Wologda etc. Les bohémiens de la Russie ont quelque chose de mystérieux. Je crois qu'en étudiant et qu'en recherchant avec soin les secrets de cette vie exceptionnelle, si différente de celle des autres nations, on parviendrait à éclaircir plusieurs points de leur histoire et à trouver le mot des nombreuses énigmes qui remplissent l'existence passée et présente de ce singulier peuple.

Un accident survenu à notre voiture nous força de nous arrêter pendant plusieurs heures dans le village de Waronina. Un paysan, nommé Grigori Ovaschnine, voulut bien nous recevoir dans sa maison, et pendant ces quelques heures, il nous donna avec intelligence et précision tous les renseignements que nous pouvions désirer. Une partie de la terre, assignée au village, était une propriété communale et se trouvait partagée entre les membres de la commune. La seconde, intercalée entre les lots de terre de la première, mais beaucoup plus considérable qu'elle, se composait de différents fonds héréditaires ayant appartenu jadis à des nobles et à des bourgeois de la ville avoisinante, mais échus par la suite à des paysans qui en devinrent les propriétaires à titre de Polowniki. Le grand-père de notre hôte en avait cultivé à ce titre une portion assez considérable et avait fait sa fortune. Plus tard il s'établit à Oustioug, où il devint bourgeois et avait par conséquent acquis le droit de posséder par lui-même une propriété foncière héréditaire. En 1811 il acheta plusieurs lots de terre, possédés à titre de Polowniki et les transmit par héritage à ses enfants qui firent de même à l'égard de leurs descendants. Indépendamment de la part qui lui était revenue par succession, notre hôte jouissait encore de deux lots de terre qu'il avait pris à ferme. Se basant sur cette propriété, il aurait pu refuser la portion de terre qui lui était assignée par la commune, cesser d'en être membre et devenir, ce qu'à l'Occident de l'Europe on appelle un propriétaire foncier. Mais en Russie cet isolement ou cette exclusion volontaire est impossible; car tout individu qui n'est ni noble, ni employé, ni ecclésiastique, est obligé de

faire partie d'une corporation rurale ou d'une commune quelconque. C'est aussi ce qui avait forcé notre hôte à conserver son titre de paysan. Je sais même que pour rester dans la commune du village il avait fait des sacrifices considérables. Quelles furent les raisons qui le décidèrent à agir ainsi? Il ne voulut pas s'en expliquer. Il s'était chargé de payer un impôt de huit âmes et aurait pu, par cette raison, exiger de la commune huit lots de terre communale; mais il les refusa et se contenta de son fond héréditaire. La superficie de sa propriété foncière égalait un tiers de toute la terre appartenant à la commune. Son économie rurale était très-étendue. Il entretenait huit travailleurs loués, sur lesquels quatre restaient à son service pendant toute l'année et recevaient chacun, indépendamment de la nourriture, de l'habillement qu'ils pouvaient échanger contre 25 roubles assign., une paie de 75 roubles assign. Les quatre autres ne restaient chez lui que pendant les cinq mois de l'été et recevaient outre la table et l'habillement qu'il leur était aussi loisible de se faire payer en argent, comme les premiers, un salaire de 50 roubles assign. A ces huit travailleurs il faut encore ajouter cinq femmes auxquelles il donnait l'entretien et 25 roubles assign.*)

Le bétail de cette économie se composait de 8 chevaux, de 25 vaches, de 15 moutons, de 8 porcs et de 30 poules. Dans cette partie de la Russie je n'ai vu nulle part des oies et des canards. Les $\frac{2}{5}$ des champs étaient ensemencés de blé d'hiver et les $\frac{3}{5}$ restants de céréales de printemps. Pour le grain d'hiver on labourait deux ou trois fois et pour le blé d'été seulement une fois. Dans le potager je vis des

*) Ces salaires ne sont pas beaucoup plus élevés qu'en Westphalie, où le premier Knecht (garçon de ferme) reçoit, indépendamment de la nourriture, 25 thalers et un sheffel de lin semé que l'on peut estimer à une valeur de 6 thalers. Les autres Knecht reçoivent 18 thalers et un demi sheffel de lin semé. Le premier reçoit par conséquent 30 et les autres 21 thalers. Dans le Nord de la Russie ils reçoivent tous également 31 thalers 10 silbergros. Les femmes reçoivent en Westphalie de 8 à 12 thalers et dans cette partie de l'empire 11 thalers.

choux, des betteraves, des haricots, des fèves, des carottes, des pois, des navets blancs et des pommes de terre.

Cette ferme avait pour moi un grand intérêt; car c'était la première fois que je rencontrais en Russie une agriculture à travailleurs loués. Notre hôte n'était nullement un agronome expérimenté et instruit, c'était tout simplement un brave paysan d'un esprit pratique et juste. Dans les environs on comptait encore quelques économies du même genre et, à ce qu'on m'assura, elles étaient toutes dans un état très-florissant.

Après tout notre hôte n'était plus ce qu'on appelle un paysan véritable; car il était déjà lancé dans les spéculations et fesait le commerce des grains. Sa fortune s'élevait à 100,000 roubles assign. Il s'était déjà rasé la barbe et portait un caftan bleu. Même dans la manière de faire les honneurs de sa maison on voyait percer à chaque instant les mille riens qui caractérisent cette classe d'individus moitié marchands et moitié paysans et la séparent de l'habitant véritable des campagnes, hospitalier, simple et bienveillant. Au lieu de l'excellent déjeûner qui nous avait été offert avec tant de cordialité par le paysan de Pestowo, il nous fit servir une tasse de thé, un mauvais gâteau et un verre de vin d'Oporto.

Ce qui excitait toujours mon étonnement c'était de voir la franchise et le sans gêne avec lesquels le paysan russe dévoile ses affaires privées et initie aux secrets de son ménage des étrangers que non seulement il n'a jamais vus, mais encore des personnes qui, comme moi, ne pouvaient s'entretenir avec lui qu'au moyen d'un interprète. On voyait qu'il prenait plaisir à faire comprendre à l'étranger attentif tout ce qui pouvait exciter la curiosité de ce dernier. Je n'ai trouvé cette franchise et cette bonne volonté que chez l'habitant de la Grande-Russie: chez le Petit-Russien elles sont plus rares, et chez les peuples d'origine différente, comme les Tartares, les Circassiens etc., on trouve bien souvent tout le contraire.

Dans le district de Nikolsk que nous traversâmes dans toute sa longueur j'ai observé une coutume qui ne se ren-

contre nulle autre part et dont je n'avais même jamais entendu parler. C'est un acte de colonisation qui entraîne le droit de proprieté, ou de possession usufruitière et héréditaire. Voici comment: Dans cette partie de l'empire le gouvernement a assigné aux communes de grandes étendues de forêt d'où chacun peut tirer le bois de construction et de chauffage dont il a besoin. Si un paysan appartenant au village désire s'établir dans la fôret, il s'adresse à la commune pour en obtenir la permission que cette dernière ne refuse presque jamais. Aussitôt l'autorisation obtenue il s'installe dans l'endroit choisi par lui, défriche l'étendue de terre qui lui convient et acquiert comme premier occupant un droit de possession usufruitière, transmissible par héritage et toujours reconnu valable par la commune. Le gouvernement qui depuis quelques années porte une sérieuse attention sur l'état des forêts et s'efforce d'en prévenir les dévastations, a jugé nécessaire de permettre ce moyen de colonisation, en soumettant celle-ci à des règles plus précises.

Nous ne nous arrêtâmes qu'une nuit dans la ville de Nikolsk; néanmoins j'eus le temps de recueillir de la bouche du chef des domaines de la couronne quelques renseignements curieux sur ce district. Son étendue est à peu près de 549 milles carrés et sa population de 83,000 habitants, par conséquent de 150 âmes par mille carré. Mais sur ces 549 milles carrés il faut compter 523 milles carrés de bois. Les terres labourables ne s'élèvent qu'à 100,800 et les prairies à 34,725 dessatines, ce qui donne un total de 23 milles carrés. En ne prenant donc que les terres défrichées, on trouvera une population de 3192 âmes par mille carré. On voit donc que $\frac{1}{21}$ de toute la superficie du district est cultivé et que les $\frac{20}{21}$ restants ne sont que forêts inhabitées. La couronne y possède 39,000 âmes masculines, par conséquent presque la totalité de la population; seulement dans la partie du sud de ce district, vers la frontière du gouvernement de Kostroma, on trouve des terres seigneuriales avec un total de 1140 serfs.

La noblesse est si peu nombreuse dans les districts

de Totma, d'Oustioug et de Nikolsk, que les places de chef de district (Ispravnik) qui, dans les autres parties de l'empire, sont occupées par des nobles élus au scrutin par l'assemblée de la noblesse du gouvernement, ne peuvent être remplies, ce qui oblige le gouvernement à nommer lui-même des Ispravniks.

Dans cette contrée sauvage, où l'apparition d'un étranger est regardée comme un phénomène, notre arrivée était véritablement une fête pour toute la population. A peine nous arrêtions-nous dans un village, ce qui nous arrivait souvent pour réparer nos tarantasses, qu'aussitôt tous les habitants sortaient des maisons et venaient nous regarder; les hommes autour de la voiture, les femmes et les enfants groupés au seuil des maisons ou sur les escaliers. Aux relais il nous arrivait de voir atteler à nos deux voitures tous les chevaux du village, car personne ne voulait rester en arrière et se priver du plaisir de voiturer des étrangers. Une fois on mit à nos deux tarantasses 28 chevaux et presque sur chaque cheval un postillon et malgré cette richesse embarrassante de bêtes et de conducteurs nous fîmes le trajet ventre à terre, avec la rapidité d'une course au clocher, et à faire dresser les cheveux d'épouvante.

Non loin d'un village nous vîmes une foule d'hommes occupés à démolir une clôture. J'appris qu'ils exerçaient un acte de justice et d'obéissance à la loi. Un paysan s'était permis, contrairement aux prescriptions de la commune, de ceindre sa prairie d'un enclos. Sommé de comparaître pour rendre compte de cette infraction, il avait préféré se soustraire par la fuite au châtiment sévère qui l'attendait. Ne voyant pas paraître le délinquant, la commune l'avait jugé par contumace et avait décidé que la clôture serait détruite et c'est au moment de notre passage que cet arrêt avait été mis à exécution. *Mir pologil* (la commune l'a décidé), nous dit notre postillon sans ajouter le moindre mot de blâme ou d'approbation, tant était grand son respect pour l'autorité communale. A chaque pas on aperçoit en Russie la pouvoir absolu de la commune sur le peuple : elle commande et tout lui obéit, avec la soumission passive d'un esclave, tremblant devant son maître.

A mesure que nous approchions des limites du gouvernement de Kostroma nous vîmes dans les bois reparaître le tilleul et quelques industries inconnues dans le nord, telles que le tressage des laptis et des nattes. Sur notre route nous aperçumes beaucoup d'établissements pour la préparation du goudron et de la poix. Le procédé employé ici pour extraire le goudron est fort simple. On creuse une fosse assez profonde dans laquelle on range des pôts pour le recevoir, on place au-dessus les écorces de bouleau destinées à le produire, puis on les recouvre d'une couche de bois et d'une autre de terre. Sur cette dernière couche on en jette une seconde de bois et on y met le feu. Une fois qu'elle à été consumée, on découvre la seconde qui n'est que réduite en charbons et on retire les pôts avec le goudron qui s'y trouve. Dans cette contrée on extrait également beaucoup de poix des arbres résineux.

Tant que nous voyageâmes dans le nord, nous n'avions pas rencontré de mendiants; mais à peine eûmes-nous passé la frontière du gouvernement de Kostroma, qu'ils reparurent, comme par enchantement. Il se pourrait bien que dans ce gouvernement, si industriel et si riche, la mendicité soit au nombre des industries lucratives et bien organisées.

Ne pouvant obtenir tout de suite des chevaux de poste au relai de Diakowo, nous fîmes arrêter notre voiture devant la maison du seigneur du village, qui eut l'attention de nous offrir du thé. Issu d'une famille anglaise émigrée en Russie, il avait fini par devenir complètement russe, et n'avait conservé de son origine étrangère que le nom de Peterson. La maison qu'il habitait était le type de toutes les maisons de campagne de la noblesse des provinces. Elle était construite en poutres superposées, n'avait qu'un étage, et sur la façade un large escalier, entouré de colonnes en bois, et conduisant au vestibule. A l'intérieur les murs, non stuqués, sans tenture ni papier, laissaient à découvert des poutres jaunâtres mais soigneusement rabotées. Le mobilier était un composé de simplicité patria-



Maison d'un noble (M de Peterson) à Diakowa, entre Nikolsk et Youriew. Presque toutes les maisons des nobles en Russie sont en bois, à un étage, et rarement sans colonnes ou balcon.

cale et d'élégance moderne. Les tables en bois de tilleul ou de sapin, sans vernis et de forme rustique, n'auraient pas été déplacées dans la plus modeste habitation de paysan. Les chaises étaient aussi en bois blanc avec un siége en planche. Mais à côté de ces meubles d'une extrême simplicité, on voyait un excellent sopha rembourré et recouvert de maroquin, une pendule anglaise magnifique, sur la table des flambeaux en argent, et le long des murs de très-belles gravures et quelques tableaux à l'huile, peints par le seigneur lui même. Ces toiles étaient correctes et pleines de goût. Il nous fit voir la mâchoire d'un animal fossile qu'il avait trouvée dans le sable, sur les bords de la rivière. Je crois que c'était celle d'un mammouth. Elle avait deux pieds et demi de long et l'unique dent qui s'y trouvait encore, avait neuf pouces de long sur $3\frac{1}{2}$ de large.

Pendant le relais le Jamstchik nous mena si lentement, que le postillon, assis sur le siége, finit enfin par perdre patience et lui administra, en guise de remontrance amicale, une correction que nous trouvâmes cependant parfaitement modérée. Mais cette fois ci, la chose ne se passa pas comme d'ordinaire: le Jamstchik devint furieux et fit brusquement entrer notre voiture dans la cour d'une maison, située sur la route. Cette maison se trouva être justement celle de son seigneur. Aussitôt commença un vacarme

épouvantable: le seigneur, informé de la cause de la querelle, prit aussi la chose au sérieux et voulait à toute force faire arrêter le postillon; mais un pourboire, donné par nous fort à propos au Jamstchik, leva l'obstacle et éteignit comme par magie son courroux. Le seigneur finit aussi par se calmer, et nous continûames notre route, riant de notre aventure et de la susceptibilité du cocher, se formalisant de quelques taloches que tant d'autres de ses confrères avaient reçues sans sourciller et de la meilleure grâce du monde.

Les serfs, placés sous l'autorité et la protection de leur seigneur, ne sont pas, comme les paysans de la couronne, exposés aux vexations et aux mauvais traitements des employés subalternes. Cependant depuis l'établissement du nouveau ministère du domaine, la situation des paysans appartenant à l'état s'est considérablement améliorée, et chaque jour ils acquièrent davantage la certitude que l'appui et la protection des employés du ministère et même du ministre ne leur manquent jamais. A propos de ceci on me conta une histoire qu'on m'assura être vraie, mais dont je ne garantis pas l'authenticité. Pendant sa tournée dans le gouvernement, le gouverneur s'arrêta un jour dans un village de la couronne et voulut avoir des chevaux au prix fixé pour la poste. Les paysans n'y consentant pas, je suis votre gouverneur, leur disait-il, et vous devez me donner des chevaux! Non, lui répondaient les paysans, nous ne te connaissons pas; nous n'avons qu'un chef, Alexandre Parlowetsch, notre président, et nous n'obéissons qu'à lui.« Les suppliques et les requêtes que les paysans du Nord de la Russie présentent, à leurs seigneurs sont ordinairement écrites en lettres slavonnes et non en caractères russes inusités parmi eux. Pierre I composa lui-même un alphabet qu'il introduisit dans l'empire; mais le peuple ne s'y est pas encore habitué; car les écoles où il eût pu l'apprendre n'existent encore que depuis peu de temps; tandis que l'écriture slavonne se perpétue traditionellement et se transmet de génération en génération.

Dans le gouvernement de Kostroma j'aperçus de nou-

veau auprès des habitations de paysans la perche au nid d'étourneau dont j'ai déjà parlé.

Le village de Balachir-Ougori dans lequel se trouve le relais de poste que nous atteignîmes dans l'après-dînée du 4 Juin est fort bien bâti. Je dessinai la maison devant



Habitation complète d'un paysan russe, entre Nikolsk et Youriew. Une singularité de cette espèce de maisons, c'est que les fenêtres d'une maison sont plus élevées que celles de l'autre.

laquelle nous étions arretés et j'en observai attentivement l'intérieur. Elle était composée de plusieurs bâtimens réunis, l'habitation d'été et celle d'hiver communiquaient par un passage couvert. Chacune de ces maisons avait son toit séparé; mais la distribution intérieure était commode. L'habitation d'hiver avait sur le devant l'isba avec une chambrette à côté et les tchoulant (garde-meubles); celle d'été était occupée par la Gornitza (chambre d'été) avec de grandes fenêtres et le Sarai (remise), situé derrière. Le toit de la maison est orné du côté de la rue de ciselures en bois d'un effet très-gracieux et se termine par deux planches également découpées à jour. Dans cette maison nous trouvâmes par hasard l'ispravnik (chef du district), se rendant pour affaire de service dans un village des environs. Quelques livres que je vis dans une armoire me servirent de prétexte pour lier conversation. Je lui demandai comment faisaient les paysans de ces contrées pour apprendre à lire et à écrire. Il me répondit qu'à l'exception des écoles de district il n'y avait pas d'au-

tres établissements de ce genre; mais que le besoin d'apprendre était si général, que chaque paysan, tant soit peu à son aise, s'empressait d'envoyer ses enfants chez le pope ou le diacre du village pour y apprendre à lire et à écrire et ne payait pour le cours entier que la somme de 10 roubles. Le fils du paysan chez lequel nous nous étions arrêtés avait appris d'un cantoniste (fils de soldat) à lire et à écrire; le père avait payé pour cela 24 roubles. Ce village se composait de 11 habitations et de 45 âmes masculines. Sur ce nombre 5 seulement savaient lire et 3 lire et écrire.

Le 5 Juin à midi nous arrivâmes à Yourieff, ville située sur le Wolga, et terminânes ainsi notre voyage dans le Nord, ou plutôt dans le gouvernement de Wologda.

Chapitre VII.

Remarques générales sur la situation administrative et économique du gouvernement de Wologda *).

Le gouvernement de Wologda est situé entre le 58° et le 64° de latitude et le 56° et 77° de longitude. Sa plus grande étendue du nord-Est au Sud-Ouest est à peu près de 2000 verstes ou de 300 milles. Un relevé complet de la superficie de ce gouvernement n'a pas encore été fait; mais elle peut être estimée à 6 ou 7000 milles carrés, par conséquent supérieure à celle de la monarchie prussienne. Ce gouvernement est 12 fois plus étendu que la Belgique; mais il n'a tout au plus que $\frac{1}{5}$ ou $\frac{1}{6}$ de sa population; car on n'y compte que 114 habitants par mille; tandis que dans ce dernier royaume le mille carré est habité par une population de 7600 âmes. L'espace qui en Belgique est habité par 130 individus, n'en compte ici que 2 tout au plus. Mais sur une aussi vaste étendue de pays on doit nécessairement trouver de grandes différences, certaines parties ont une population assez compacte et d'autres sont complètement désertes. En 1838 la population de ce gouvernement était composée de la manière suivante **):

---

*) Ces détails ont été empruntés en grande partie à un rapport imprimé, présenté au ministre des domaines par le président de la chambre des domaines de ce gouvernement, M. de Lohde.

**) Sur la population de la Russie et des villes de cette empire voyez l'ouvrage de M. de Koeppen (imprim. à St. Pétersbourg).

Appartenant au clergé		5555
»	à la noblesse héréditaire	1003
»	à la noblesse personnelle, non transmissible par héritage aux enfants	739
Marchands et bourgeois		10,976
Agriculteurs libres		3090
Paysans de la couronne		201,273
Paysans à titre de Polornik		3299
Paysans des salines de Leden		239
Paysans des apanages		31,412
Appartenant à des seigneurs c. à d. serfs		92,559
Duorovies héréditaires		2717
		352,862

En ajoutant à ce chiffre la population féminine on obtiendra un total de 741,000 habitants. Sur ce nombre 40,780 habitent les 13 villes de ce gouvernement et 700,220 les 11,160 villages qui s'y trouvent. On voit donc qu'il n'y a que $\frac{1}{17}$ de la population qui appartienne aux villes et sur ce nombre c'est tout au plus si la moitié, par conséquent $\frac{1}{34}$, a droit de bourgeoisie; $\frac{1}{213}$ appartient à la noblesse et $\frac{1}{67}$ au clergé. Les $\frac{56}{59}$ de toute la population composent la classe des paysans. Sur ce dernier nombre les $\frac{3}{7}$ sont serfs et les autres paysans libres.

Je place ici un tableau formé sur les renseignements qui m'ont été communiqués; mais je ne puis en garantir l'exactitude. Toutefois ces chiffres peuvent en quelque sorte servir de terme de comparaison entre ces différents districts.

M. de Koeppen est un des meilleurs statisticiens de la Russie. Il s'est donné une peine infinie pour coordonner et rassembler les données statistiques envoyées au ministère par les différentes autorités; aussi peut-on avoir pleine confiance dans les chiffres adoptés par lui.

Dénomination des Districts	Nombre des villes et de leurs habitants	Nombre des villages	Champs	Prairies	Bois	Terres incultes	Paysans de la couronne	Paysans des apanages	Paysans libres	Serfs	Population masculine	Population féminine
			D'après le relevé de 1782				D'après la 7e Révision (dénombrement)					
			Dess.	Dess.	Dess.	Dess.						
Wologda . .	1 ville 14,500	1798	122,552	39,333	336,637	18,228	7759	439	213	26,485 294	35,190	37,600
Griajowetz	1 ville 1800	2443	91,746	27,698	360,112	24,660	36,844	22	395	20,625	57,886	63,100
Kadnikoff .	1 ville 900	1228	101,999	44,237	765,462	68,334	5216	380	112	31,732	37,440	40,403
Welsk . . .	2 villes 1340	1178	72,478	37,829	2,383,955	67,202	11,571	11,796	80	8900	32,374	36,105
Totma . . .	1 ville 2800	1383	85,652	32,821	1,730,481	163,698	21,159	7881	—	818	30,010	34,195
Oustioug Welikii .	1 ville 8000	941	76,370	33,617	1,784,331	38,613	29,641	516	—	77	30,234	34,240
Solivitschegodsk . .	2 villes 1700	1902	58,347	65,301	3,514,580	61,611	22,062	5035	—	44	27,189	31,170
Jarensk . .	1 ville 1000	206	141,915	27,243	5,452,431	58,431	10,479	—	—	—	10,479	12,342
Oust-Sessolsk . .	1 ville 2000	319	22,826	43,510	13,777,570	90,210	16,563	—	—	—	16,563	18,178
Nikolsk . .	1 ville 1000	762	109,825	34,725	2,807,003	100,131	33,607	977	—	—	34,109	37,937
Somme .	12 villes 35,040 habitants	12,160	883,710	386,314	32,912,562	691,118	194,901	27,046	800	88,975	311,474	345,270

Comme je l'ai déjà fait observer, ce gouvernement est trop étendu pour ne pas présenter beaucoup de nuances dans ses diverses parties. Sous le rapport du climat, il peut être partagé en trois zones distinctes. A la première appartiennent les districts de Griajowetz, de Wologda, de Kadnikow, la partie méridionale de celui de Welsk et une portion de celui de Totma; à la seconde, qui est celle du milieu, appartiennent les districts de Welsk, de Totma, de Nikolsk et de Welikii-Oustioug, et à la troisième, située le plus au nord, les districts de Soliwitschegodsk, de Oust-Sessolsk et de Jarensk.

L'étendue de cette première zone est à peu près de 2,580,000 dessatines ou de 465 milles carrés. Son caractère est le même que celui des gouvernements limitrophes de Novgorod et de Jaroslaff. Elle se trouve encore sur le point de partage des eaux qui alimentent le Wolga. Au sud elle touche au gouvernement de Jaroslaff. Sous le rapport de son agriculture, de la proportion entre les champs, les prairies, les forêts et les terres incultes, elle peut être placée dans la même catégorie que les districts situés sur la rive gauche du Wolga, du gouvernement de Jaroslaff.

Dans les districts de Wologda et de Griajowetz les champs occupent le $\frac{2}{9}$ de toute la superficie; les prairies $\frac{1}{15}$, les bois $\frac{7}{10}$, et les terres incultes $\frac{1}{24}$. Dans le district de Kadnikoff et le sud de ceux de Welsk et de Totma cette proportion est de $\frac{1}{10}$ pour les champs, de $\frac{1}{22}$ pour les prairies, de $\frac{15}{19}$ pour les bois et de $\frac{1}{14}$ pour les terres incultes. La population de cette zone comparée à celle de la Russie en général, peut encore passer pour agglomérée. Terme moyen il y revient 700 habitants par mille carré; mais pris séparément, cette proportion varie dans chaque district. Dans celui de Griajowetz on compte 1330 habitants par mille carré; dans celui de Wologda 802, et dans celui de Kadmikoff 443. Si on ne prend que les terres cultivées, c'est à dire les champs et le prairies, on trouve que sur chaque mille carré il revient plus de 3500 âmes et $1\frac{3}{5}$ dessatine par tête. Dans le district de Griajowetz on

ne peut cependant évaluer qu'à une dessatine la quantité de terre qui revient par âme.

Ce n'est que dans cette zone du gouvernement de Wologda que l'on trouve des serfs, c'est à dire des paysans appartenant à la noblesse. Leur nombre est assez considérable et se rapporte aux paysans de la couronne et des apanages, comme 20 : 13.

Pour ce qui en est de l'agriculture dans cette partie du gouvernement de Wologda, nous commencerons par les terres seigneuriales dont le nombre ici est très-considérable. Beaucoup de propriétés au lieu d'être à l'obrok, sont à la corvée. Le système dominant est celui de trois champs; mais on rencontre beaucoup d'économies basées sur celui de quatre champs. Le premier champ reste en jachère; le second est ensemencé de blé d'hiver, le troisième de céréales de printemps et le quatrième de trèfle. Mais ce sysème d'assolement n'a pas réussi, tant à cause du manque d'expérience, qu'à cause de la rigueur du climat. Quelques propriétaires de ce gouvernement ont établi des fabriques de fromages sous la direction d'hommes entendus venus de Suisse. On prétend qu'un de ces propriétaires est parvenu à se faire par ce moyen un revenu annuel de 20,000 roubles assign. La manière de préparer les fromages est inconnue aux indigènes; car les Suisses chargés de cette fabrication mettent le plus grand soin à en garder le secret.

L'agriculture est en général dans un état satisfaisant. Dans beaucoup de propriétés on récolte 5, 6 et quelquefois 7 grains pour les céréales d'hiver, et 5 fois la semence du blé de printemps. La récolte y suffit ordinairement aux besoins de la consommation locale; la preuve en est que trois distilleries établies dans le district de Kadnikoff distillent par an plus de 150,000 seaux d'eau-de-vie et n'emploient à cet usage que des grains récoltés dans la contrée. Celle qui appartient à M. de Woltzky livre à elle seule au gouvernement plus de 75,000 seaux par an.

Les semailles du printemps finissent ici vers le 21 Juin, et du 29 Juin au 20 Juillet la fenaison est complètement terminée. Dans la partie septentrionale de cette zone,

couverte de forêts, on trouve d'excellents pâturages. Au lieu de retourner à la maison après chaque journée de travail, les faucheurs s'établissent avec leurs voitures dans le bois et ne reviennent chez eux que lorsque la récolte du foin est terminée. Cette coutume, excellente pour accélérer l'ouvrage, est cependant cause d'un grand nombre d'incendies dans les forêts. Le foin reste sur les lieux en tas jusqu'à l'hiver, pendant lequel on le transporte au village.

A la même époque que la fenaison, on retourne l'engrais sur les champs, qu'on laboure et qu'on herse deux fois avant d'y jeter la graine. Vers le 8 Août (20 Août nouveau style) les semailles sont terminées. La facilité avec laquelle la terre produit ici les mauvaises herbes, aurait dû convaincre les habitants de la nécessité de labourer plusieurs fois et de préparer encore en automne les champs destinés au blé de printemps; mais il est bien rare qu'ils le fassent. On y sème du seigle (de l'espèce appelée Wasa), de l'orge, de l'avoine et du froment d'été qui y vient parfaitement, mais qui donne une farine un peu grisâtre. Le froment d'hiver n'y réussit pas. La culture des légumes y est très-arriérée: on y plante des choux, des radis, des pois, des navets, des betteraves et quelques autres légumes; les pommes de terre y sont encore peu répandues.

Les instruments aratoires sont probablement les mêmes qu'au temps de Riourik. En premier lieu vient la charrue russe, simple mais assez incommode; la Kossoula (espèce de charrue), éminemment pratique, malheureusement encore trop peu répandue en Russie, et la Sacha. La herse a 30 dents en bois; mais celles que j'ai eu l'occasion de voir dans quelques propriétés seigneuriales sont en fer. On coupe le blé avec la faucille. En résumé les instruments agronomiques, employés dans cette contrée, sont bons et commodes; aussi les champs y ont-ils une apparence tout à fait satisfaisante.

Quant à l'élève du bétail, il est fort peu considérable. Les vaches y sont plus grandes et plus fortes que celles du gouvernement de Jaroslaff; mais elles ne donnent pas plus de lait. Elles ont les jambes longues et grêles; la

poitrine étroite, une mauvaise encolure et des côtes très-plates. Par-ci par-là on rencontre quelques échantillons d'une race améliorée, produite par le croisement de cette espèce avec celle de Cholmagor, dont il a été déjà parlé. En hiver on fait geler la viande et le beurre et on les envoie à St. Petersbourg. La ville de Griajowetz est le point où viennent se réunir tous les envois de beurre, destinés à la capitale; aussi l'abondance de cette denrée en hiver est incroyable; bien que le prix en soit assez élevé et varie de 15 à 19 roubles le poud.

Dans le district de Kadnikoff on trouve quelques petits haras particuliers; mais ils ne peuvent suffire qu'aux besoins de la contrée. Le manque de prairies et la mauvaise qualité des herbages ne permet pas de donner à cette partie un développement plus considérable. Pendant les deux foires qui ont lieu tous les ans, une à Griajowetz et l'autre à Kamsk, les chevaux se vendent de 200 à 500 roubles assign. la pièce.

Dans la terre du prince Gortschakoff on a essayé d'introduire des moutons de race supérieure; mais la rigueur du climat et le manque de soins ont rendu cet essai infructueux. L'élève des moutons de la race du pays y est au contraire très-considérable, car l'habillement du peuple de cette contrée se compose en grande partie de laine. Cette race ressemble à celle du district de Romanoff, seulement la toison en est moins longue et moins épaisse.

On y élève aussi beaucoup de volaille, et pour le transport des oeufs, qu'on envoie ordinairement à Petersbourg, on construit des barques d'une forme particulière, adaptée à cet usage.

Dans cette zone on s'occupe aussi d'abeilles; mais le manque de fleurs et d'arbres propres à cette culture la rend très-insignifiante.

Quant aux différentes branches d'industrie, elles sont les mêmes que dans le gouvernement de Jaroslaff, seulement elles y sont exercées sur une moindre échelle et d'après le mode que nous avons nommé le système national russe.

Toute la Wolost Zemskaia (composée de plusieurs villages sur la Sisma) construit des barques qu'elle expédie

ensuite à Rybinsk pour y être vendues. Ces barques ont 16 toises de long, 4 de large et un fond plat afin de pouvoir naviguer sur les canaux. Tous les habitants de la Wolost Bogtinskaïa sont charpentiers. Le village de Prilouki, situé à 4 verstes de Wologda, n'est habité que par des maçons et des tailleurs de pierre. La Wolost Kokoschkinskaia, hommes et femmes, ainsi que plusieurs villages des Wolost Rostioslavskaïa, Opotschininskaïa et Lipowskaïa du district de Griajowetz, s'occupent à filer du lin qu'ils achètent brut dans le gouvernement de Jaroslaff.

Pour faciliter aux paysans de la couronne les moyens de voyager à l'intérieur, on a établi dans chaque Wolost un bureau de passe-port, ce qui épargne aux paysans de faire, comme autrefois, un trajet de 200 ou 300 verstes jusqu'à la ville de district.

La seconde zone se compose de la plus grande partie des districts de Totma et de Welsk et des districts de Nikolsk et de Wélekii Oustioug. Elle a une superficie de 8,987,000 dessatines ou de 1619 milles carrés. Le caractère de cette zone diffère complètement de la première. Elle est couverte de forêts, entrecoupées à de rares intervalles de champs en culture et n'est habitée que le long des rivières qui l'arrosent. Les champs occupent $\frac{1}{30}$ de toute la surface; les prairies $\frac{1}{67}$ et le reste par conséquent les $\frac{20}{21}$ ne sont que forêts. La population qu'on évalue à 169,000 habitants, donne le chiffre moyen de 110 individus par mille carré; mais si on ne prend que la somme des terres cultivées, c'est-à-dire des champs et des prairies estimés à 82 milles carrés, on trouvera que le mille carré contient une population de 2014 individus. Il y revient par âme $2\frac{23}{34}$ dessatines de terre de labour et de prairie.

On ne trouve des propriétés seigneuriales, par conséquent des serfs, que dans la partie du Sud des districts de Nikolsk et de Totma; mais leur nombre ne dépasse pas 1200 âmes masculines et se rapporte au reste de la population comme 1 : 66.

Cette zone ne possède pas de grandes propriétés; aussi n'y trouve-t-on pas d'exploitations rurales établies sur une

grande échelle. On comprendra donc qu'il serait impossible de vouloir y introduire une agriculture plus en rapport avec les principes de la science agronomique; néanmoins l'interêt, ce grand mobile de perfectionnement, luttant contre la stérilité du sol et l'âpreté du climat, a produit une foule de particularités dignes d'attention.

La construction et la distribution intérieure des maisons de paysans de cette zone ne diffèrent presqu'en rien de celles de la première. Au lieu de chaume, on emploie des planches, ce qui prouve un manque de paille et une grande richesse en bois. Dans les villages bâtis depuis longtemps les maisons sont pressées les unes contre les autres; mais dans ceux qui, par suite d'un incendie, ont été reconstruits depuis quelques années, les habitations sont plus distancées.

Les champs destinés au blé d'hiver, sont labourés trois fois. Pour les céréales de printemps on prépare et engraisse les champs en automne. On y cultive du seigle et pendant l'été un peu de froment.

La manière d'abattre et de brûler le bois pour en faire des champs, semble avoir été empruntée aux tribus finoises qui n'emploient ordinairement que le tronc de l'arbre; abandonnant les branches et les racines dans la forêt. Il y a deux espèces de défrichement par le feu. Quand on abat des arbres à haute futaie, il se forme une forte couche de cendre d'une grande fertilité. Pendant deux années consécutives on y sème du blé. Ces espaces brûlés, nommés *podseki*, donnent ordinairement une récolte magnifique qui s'élève la première année quelquefois jusqu'à 50 grains pour un. Au bout de ce temps les jeunes pousses qui reparaissent à la surface, sont si nombreuses et si puissantes qu'il devient impossible d'y semer du blé. Alors on les laisse croître pendant 8 à 12 ans, et on les abat de nouveau pour être brûlées. Il se forme une seconde couche de cendre de beaucoup moins épaisse qu'après les podseki, et on y sème du lin. Ce second défrichement par le feu s'appelle *palviki*. Après que la récolte est faite, on laisse ces champs pendant 8 à 12 années se reboiser comme auparavant et on recommence le même procédé.

Cette manière de défricher rappelle le procédé usité en Westphalie dans le duché de Nassau et l'Allemagne du centre.

La culture du lin, qu'on sème toujours sur des palviki, et jamais sur des champs, est très-étendue, surtout sur les bords de la Souchona. Pour ensemencer une dessatine (4 morgens) on emploie ici 8 à 10 tschetweriks de graine, qu'on renouvelle tous les 3 ou 4 ans et qu'on fait venir de St. Petersbourg ou de Riga; aussi les champs ensemencés de cette graine n'ont ils pas besoin d'être sarclés.

La mauvaise qualité et le manque d'herbages devraient nécessairement décider les habitants à établir des prairies artificielles; mais on ne sème ici que du trèfle. La luzerne et le sainfoin (esparcette) y sont complètement inconnus: quant au thimolhée, il est surprenant qu'il y ait été introduit plus tôt qu'en Occident. On le sème avec le seigle sur les podseki. Il peut être fauché pendant 3, 7 ou 9 années consécutives: au surplus cela dépend de la qualité du sol. Le foin n'est pas mis en bottes coniques, mais en tas oblongs de la forme d'un toit. Pour faucher on se sert de la Garboucha (faux à lame recourbée et courte). Le maniement en est incommode et fatiguant; mais au dire des habitants il est impossible d'employer une autre faux; car la qualité du sol, recouvert de terre, oblige à se servir d'un instrument de cette forme. De là vient la lenteur avec laquelle on y récolte le foin.

La culture du houblon y occupe un grand nombre de bras. Quelques villages de cette partie du gouvernement en vendent par an plusieurs milliers de pouds; mais quelqu' abondant que soit le produit de cette culture des habitants, la totalité en est consommée tant par les distilleries que par les brasseries dont le nombre ici est très-considérable. Malheureusement les gelées blanches, si communes dans cette contrée, font beaucoup de mal à cette plante et lui enlèvent une grande partie de son arôme. Pour la bière les habitants emploient ici non seulement la fleur, mais encore les feuilles et une partie des jeunes tiges, qui lui ajoutent de la force.

Les légumes qui réussissent parfaitement dans cette zone, sont les choux et les navets qu'on sème souvent sur des champs, comme du blé. Dans le district d'Oustioug on cultive avec succès les concombres. Afin de préserver la plante des gelées blanches, on la recouvre pendant la nuit de fumier ou de nattes. Les pommes de terre commencent aussi à se répandre dans la contrée. En 1841 M. de Wolkoff fit planter de pommes de terre une dessatine, et la récolte abondante qu'il obtint décida la population des environs à imiter son exemple.

Les instruments d'agronomie, employés dans cette zone, sont les mêmes que dans la première: excepté qu'au lieu de soc, la kossoulïa a ici deux dents ce qui la rapproche encore plus de la Socha.

La longueur de l'hiver et le manque de fourrage empêchent les habitants de s'occuper sérieusement de l'élève du bétail, que dans cette partie du gouvernement on peut regarder comme tout à fait nul. Jusqu'à la mi-Juin le bétail a encore son poil d'hiver.

Les industries de cette seconde partie sont aussi les mêmes que dans la première zone; seulement elles n'y sont pas aussi développées. Ces habitants du Nord sont d'une nature plutôt contemplative qu'active et d'un caractère facile à contenter!

Le long de la Dwina, de la Souchona et du Jug on rencontre des villages dont l'occupation principale consiste à construire des barques *).

Les habitants de plusieurs villages, situés près d'Oustioug, sont sans exception charpentiers. On trouve aussi des villages qui ne sont habités que par des maçons, des potiers etc. Mais l'occupation principale d'une grande partie de la

*) L'étranger s'étonne toujours de voir que les barques arrivées à Petersbourg ou à Riga avec des cargaisons y sont démontées et employées comme bois de chauffage. Ce procédé qui semble barbare et gratuitement destructif, n'est cependant qu'une conséquence naturelle du bas prix du bois dans l'intérieur, qui n'acquiert de valeur que par le transport.

population de cette contrée, couverte de bois et forêts, consiste dans la chasse de l'ours, du loup, du renard, du blaireau, de l'écureuil etc.; mais avec la diminution croissante des forêts, le gibier commence à devenir plus rare.

Troisième zone. D'après les données officielles recueillies sur ce gouvernement, les districts de Solivitschegodsk, d'Oustsissolsk et de Jarensk présentent une surface de 24,239,755 dessatines ou de 4363 milles carrés, par conséquent, une superficie égale à celle de l'Angleterre et de l'Ecosse réunies, ou de l'Allemagne sans l'Autriche et la Prusse. Cette zone n'est à vrai dire qu'une vaste forêt habitée par les tribus errantes d'un peuple chasseur d'origine finoise et par une population slave établie sur le bord des rivières qui l'arrosent.

Sur la même étendue de pays on trouve en Angleterre une population de 18 et en Allemagne de 15 millions d'habitants. Ici, d'après un document officiel de l'année 1834, il n'y avait en tout que 115,921 habitants, ce qui donne 27 âmes par mille carré. La somme totale des terres cultivées ne s'élève qu'à 232,142 dessatines ou 42 milles carrés: il revient donc 2760 habitants par mille carré et deux dessatines de terre par tête.

Presque la moitié de la population, composée toute de paysans libres, appartient à la peuplade des Syriani dont j'ai déjà parlé. Ce peuple d'origine tschoude ou finoise est l'un des plus intéressants qu'il soit possible de trouver. La langue qu'il parle, au dire de M. de Sonni, finois de naissance, se rapproche beaucoup du finois, parlé de nos jours. Le plus grand nombre d'entre eux sait cependant le russe. Ils sont tous de la religion grecque; mais leurs idées religieuses sont encore fort incomplètes et se ressentent de l'état à demi sauvage dans lequel ils se trouvent. Honnêtes, probes et consciencieux, ils sont néanmoins enclins à la vengeance et à l'ivrognerie. Quand un Syrian s'absente et qu'il ne reste personne pour garder la maison, dont la porte est sans loquet et sans

verrou, il place en travers de la porte d'entrée un balai*) et s'en va tranquillement vaquer à ses affaires, dans la ferme persuasion que personne n'osera en franchir le seuil, et il ne se trompe jamais; car une maison fermée de cette manière devient un objet sacré, plus respecté que ne l'étaient les murs de la ville de Romulus pour les premiers Romains. S'il pénètre dans une maison, dont le maître est absent et qu'il y prenne un peu de nourriture, il ne manque pas de mettre consciencieusement sur la table en paiement de ce qu'il a consommé, une pièce d'argent ou une peau de bête qu est sa véritable monnaie. Chasseur infatigable, armé d'une courte carabine, d'une hache et d'un couteau, suspendus à une courroie, serrée autour des reins, il parcourt pendant des mois entiers d'immenses forêts de cette contrée, n'ayant pour nourriture qu'un morceau de pain sec, pour compagnon que son chien fidèle, de couleur fauve, aux extrémités noires, aux oreilles pointues, à la queue longue et touffue. La boussole à la main, la carabine sur l'épaule, il erre ainsi au fond des bois et se guidant sur les entailles faites au tronc des arbres, ne perd jamais sa route, même à plusieurs centaines de verstes de son habitation. Au mois de Septembre il part pour faire sa chasse d'automne et ne revient chez lui que vers Noël. Vers la moitié de Janvier il se met de nouveau en campagne et poursuit jusqu'au 25 de Mars sa vie vagabonde, dormant à la belle étoile au pied d'un arbre centenaire ou épiant le gibier qui ne lui échappe jamais. Le butin qu'il fait pendant cette chasse de plusieurs semaines, est attaché à une perche de 5 archines de long qu'il pose sur un traîneau attelé de 2 chiens. Son adresse au tir est vraiment surprenante; car pour ne pas gâter la peau il ne tire l'écureuil qu'à la tête tout près du nez, et ne manque jamais son coup. Ses munitions se composent d'une poire à poudre et d'un fil de plomb qu'il coupe avec les dents, pour en faire des chevrotines. Les marchands auxquels il ven-

*) Ce qui est vraiment singulier, c'est que cette coutume existe aussi parmi les paysans westphaliens!

dait les fourrures et qui lui fournissaient sa provision de poudre et de plomb, le trompaient indignement; mais depuis quelques années, grâce à la surveillance et aux bonnes mesures prises par l'autorité supérieure, ces abus de confiance deviennent de jour en jour plus rares.

Les peaux que les chasseurs rapportent ordinairement ne sont pas de grande valeur; mais s'il leur arrive de tuer une martre zibeline (malheureusement ces précieux animaux ont presque disparu), le prix qu'ils en retirent suffit pour acquitter l'impôt de toute l'année.

Les Syriani ont un attachement sans bornes pour le lieu de leur naissance. Ceux qui vont jusqu'à Petersbourg pour y chercher du travail n'oublient jamais le pays et y retournent toujours, même après vingt années d'absence.

Ils habitent les districts de Solivitschegodsk et d'Oustsessolsk. Leurs maisons sont petites, sales et de mauvaise apparence, les poêles n'ont pas de cheminée et laissent échapper la fumée par un trou pratiqué dans la toiture. En revanche les maisons de la population russe, établies le long des rivières, ne diffèrent en rien des habitations de paysans dans la première et seconde zone.

Les instruments aratoires sont la Sacha (charrue), comme celle qu'on emploie en Lithuanie, dans la Russie-Blanche et en Prusse, avec la seule différence, que la partie gauche du soc est recourbée vers le haut. La herse est faite avec des branches fraîches de sapin. La faux est remplacée par la Garboucha, instrument éminemment incommode. Au lieu de charrettes et de brouettes, on emploie ici des patins-traîneaux.

Dans cette partie du gouvernement on engraisse les champs pour les céréales de printemps et non pour le blé d'hiver. On y cultive fort peu de seigle et d'avoine, mais beaucoup d'orge, car pour mûrir complètement il lui faut tout au plus 10 à 12 semaines. Vers la fin du mois de Juillet le seigle d'hiver est déjà semé. Dans cette zone les récoltes ne sont jamais abondantes; mais en revanche elles sont constantes et la disette y est inconnue. A l'exception de quelques plants de radis, de navets et de quelques

échalas de houblon, adossés aux habitations, on ne rencontre ici ni potager, ni verger. Les pommes de terre n'y sont connues que depuis quelques années. Le premier essai de cette culture a été fait par les soldats de la garnison. Dans les villages, situés sur le bord des rivières, l'élève du bétail est très-considérable, comme on peut déjà le voir par la disproportion qui existe entre les champs et les prairies. Ces dernières sont plus étendues que les premiers dans la proportion de 7 à 5. La somme totale des prairies s'élève à $24\frac{1}{2}$ milles carrés; tandis que celle des terres de labour n'est que de $17\frac{2}{7}$ milles carrés. On rencontre ça et là quelques irrigations. L'élève du bétail constitue ici une branche essentielle d'industrie. La race bovine, privée de cornes comme celle des Syriani, est grande et vigoureuse, bien proportionnée, riche en lait et très facile à engraisser. On enferme un ou deux jeunes taureaux dans une petite étable obscure, où on leur apporte jusqu'à l'eau. La nourriture qu'on leur donne se compose d'abord de foin et plus tard de différentes farines. La plus grande partie du bétail engraissé de la sorte est envoyé à Oustioug pour y être vendu à un certain M. Brown qui en fait de la salaison qu'il expédie à Archangel.

L'oviculture est très-insignifiante: quant aux porcs, il est bien rare d'en rencontrer. La production chevaline est assez importante; mais se borne seulement aux besoins de la contrée. La race n'est pas grande, mais forte et pleine de feu, ressemblant assez à l'espèce si connue des chevaux de Wiatka. Ceux des Syriani sont vifs et vigoureux.

Chapitre VIII.

Sur les Polowniki établis dans les districts de Nikolsk, d'Oustioug et de Solvitschégodsk.

A ma grande surprise je rencontrai dans le Nord de la Russie un mode de culture que j'avais souvent eu l'occasion d'étudier dans le Midi de l'Europe, mais que je ne croyais pas pouvoir s'adapter au degré de civilisation, à la qualité du sol et au climat de cette partie septentrionale de l'empire. Dans la majeure partie de l'Italie et dans le Midi de la France la plus grande partie des terres d'un village appartiennent aux habitants des villes; mais les habitations qui s'y trouvent, sont la propriété des paysans. Quelquefois encore ce sont de petites économies de paysan avec la quantité nécessaire de terre, fermes ou métairies, sur le Rhin *Halfenwirthschaften*, où la totalité des terres appartient aux habitants des villes. Ces fermes sont données à bail contre la redevance fixe de la moitié de la récolte annuelle. Cependant il y a suivant les diverses localités, des différences notables dans la valeur de cette prestation en nature qui ne comprend pas toujours la partie des fourrages — quelquefois aussi l'entretien des habitations, les semailles, les instruments aratoires et les impôts sont à la charge du fermier.

La science économique établit comme principe ou règle absolue que les exploitations agricoles de cette nature ne conviennent qu'aux pays méridionaux et ne peuvent prospérer que dans une contrée fertile, sous un climat égal et doux,

favorable aux travaux des champs, et où le laboureur trouve un débouché facile à ses produits et une récompense assurée de ses fatigues. Ce n'est que dans ces pays que le fermier peut accepter un pareil arrangement et consentir à payer au propriétaire de sa ferme la moitié de la récolte annuelle. Dans les contrées situées entre la mer du Nord, la mer Baltique et le Danube, il est établi en principe que le prix du fermage ne doit pas dépasser le tiers de la récolte. C'est sur ce principe qu'est basée l'exploitation agricole faite par le moyen de la corvée. Le seigneur donne au village ou aux habitants qui l'habitent les $\frac{2}{3}$ de sa terre à la condition d'exécuter tous les travaux agronomiques sur le tiers restant. Ce tiers n'est donc que le prix de fermage ou la rente foncière des $\frac{2}{3}$ concédés aux paysans.

Dans les pays du centre de l'Europe ce genre d'exploitation par la corvée a complètement disparu. Attaquée d'un côté par les théories des économistes qui l'ont déclarée contraire au bien-être des masses et à la cause de la civilisation et de l'autre par les idées modernes, hostiles à tous les priviléges et tendant de plus en plus à l'égalité civile, la corvée a dû céder la place à un état de choses plus en rapport avec l'esprit du temps. Daus les pays où elle ne fut pas violemment abolie par la puissance destructice d'une révolution sociale, comme en France, elle a été lentement minée par la force, non moins absolue, de la législation et s'est transformée graduellement en rente pécuniaire. En Russie elle s'est encore maintenue et même en Courlande, où la servitude a cessé d'exister, l'exploitation agricole des propriétés appartenant à la noblesse a encore pour base ce travail obligatoire. Ordinairement les $\frac{2}{3}$ de la terre sont donnés en jouissance aux paysans qui en retour s'obligent à cultiver à leurs frais et de leurs bras le tiers réservé par le propriétaire. Ce même principe régit aussi la Russie; mais dans le Nord de cet empire la stérilité du sol et l'âpreté du climat rendent son application impossible. Au lieu des $\frac{2}{3}$ de la terre on est souvent obligé de leur donner les $\frac{3}{4}$. Dans les gouvernements du Midi dont le sol recouvert d'une couche épaisse de terreau est si riche et si fécond, la pro-

portion de $\frac{3}{4}$ pour $\frac{1}{4}$ ne saurait être admise; on y prend donc pour mesure la moitié de tout le terrain cultivé, ce qui, on le voit, donne un résultat parfaitement égal à celui des fermes de métayers de l'Italie.

Quelle que soit au surplus la proportion de ces rentes foncières, je ne m'attendais pas à trouver dans le Nord entre le 59° et 64° de latitude une exploitation agricole de ce genre aussi parfaitement développée. Dans cette contrée, comme dans tout le Nord de la Russie, on ne trouve pas de noblesse indigène née dans le pays. Les nobles qui y résident appartiennent presque tous à la classe des employés, soumis aux éventualités du service, par conséquent au changement de place qui les met dans l'impossibilité de former nulle part un établissement fixe. Dans la ville d'Oustioug on trouve bien quelques familles de vieille noblesse; mais elles ne possèdent pas de propriétés foncières avec des serfs qui y soient attachés. Les terres qui leur appartiennent à l'égal de beaucoup de bourgeois des villes ne sont habitées que par des paysans, établis à titre de Polowniki, dont la situation diffère complètement de celle des serfs et ne se peut comparer qu'aux obligations des métayers français ou italiens.

Si les terres ne se composent que d'une certaine quantité de champs et de prairies, entremêlés aux terres appartenant aux paysans de la couronne, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, alors elles sont données à ferme à condition de payer la moitié de la récolte de blé, sans la paille qui revient toujours au métayer. Il m'a été impossible de savoir au juste, si cette redevance de la moitié s'étend aussi sur le foin. Dans les endroits, où les prairies sont insuffisantes, la totalité du fourrage appartient aux paysans; mais dans les contrées, où elles sont nombreuses, le partage a lieu même chez les Polowniki. Quelquefois cependant il est remplacé par une paie en argent ou toute autre redevance en nature, stipulée d'avance d'après le libre consentement des deux parties. Quand les terres ne forment qu'un tout compact d'une assez grande étendue, elles sont exploitées comme celles de l'Occident. Sur les terres con-

cédées à des Polowniki, le propriétaire établit un village. Quand les habitations ont été construites par les paysans sans aucun secours en argent ou en nature de la part du seigneur, elles sont leur propriété, et ils peuvent les abattre à l'expiration du contrat pour être transportées sur les lieux de leur nouvelle installation. Mais quand elles ont été bâties par le propriétaire ou qu'il a fourni les matériaux nécessaires à leur construction, elles restent attachées à la terre, comme parties intégrantes. Le matériel agronomique et tous les ustensiles de ménage sont fournis par les paysans et leur appartiennent en propre. Les terres sont partagées en lots et distribuées aux Polowniki établis dans le village. Le seigneur est obligé de payer les impôts et de fournir les semailles. Il reçoit la moitié de toute la récolte annuelle; mais quand les prairies sont insuffisantes ou que le sol est de mauvaise qualité, il n'obtient que la moitié de la récolte de blé. Pendant les années de disette il est obligé de se charger, en partie ou en entier, de l'entretien des paysans. Les contrats sur lesquels s'appuient les arrangements convenus entre le propriétaire et les Polowniki sont conclus pour 6, 10 ou 20 ans. Un an avant l'expiration ou l'échéance du contrat, les deux parties doivent se prononcer et déclarer d'avance, si elles comptent le renouveler. La forme de ce contrat est très-simple. Les parties contractantes se rendent au tribunal du district et font inscrire dans un livre de Polowniki, destiné à cet usage, l'accord stipulé entre eux : M. N. cède en ferme, moyennant telle ou telle redevance, aux paysans N. N. son village N. avec toute la terre, dépendances etc. Quand un paysan quitte un village de Polowniki, les membres qui le composent sont obligés de transporter sa maison, si elle lui appartient, et tous ses biens meubles sur le lieu qu'il a choisi pour sa nouvelle demeure. La somme totale des Polowniki établis dans les trois districts d'Oustioug, de Solvitschegodsk et de Nikolsk s'élevait, lors de mon voyage dans cette contrée, à 3910 âmes masculines.

L'opinion sur l'état de Polownik varie dans chaque district. Dans celui d'Oustioug on envisage ces rapports

comme étant très-favorables aux deux parties. On m'a assuré que les avantages qui en découlent, tant pour le propriétaire que pour le paysan, établi sur ses terres à titre de Polownik, assurent à ces contrats une longue durée. Sous le rapport économique les baux à longue échéance sont, on le sait, très-avantageux et aussi profitables à l'intérêt des contractants qu'au bien-être général de la contrée. Les rapports entre le Polownik et le propriétaire de sa terre sont fixes, légaux et soigneusement déterminés par la loi, avantages dont la classe agricole en Russie est généralement privée. C'est au manque de précision, de permanence et de légalité de ses rapports envers le seigneur qu'on doit en grande partie attribuer les maux de cette classe. Ici le propriétaire et le Polownik connaissent tous deux leurs droits et leurs obligations, et tous deux sont fermement persuadés que leur interêt consiste dans l'accomplissement scrupuleux de leurs devoirs et de leurs engagements réciproques. Le paysan est protégé par le propriétaire qui constitue son défenseur contre l'arbitraire et la violence et devient son avocat devant la loi. La bonne intelligence entre eux vient-elle à être troublée, le mal n'est pas irréparable; leurs rapports librement consentis peuvent être facilement modifiés ou annulés. C'est du reste ce qui arrive rarement. Habitué au village, à sa maison, aux champs qu'il cultive depuis nombre d'années, le Polownik finit enfin par les regarder comme son patrimoine héréditaire, comme un sol natal, et par ne plus vouloir s'en séparer; de son côté aussi le propriétaire ne veut pas perdre légèrement et au moindre prétexte un bon fermier, vieilli sur sa terre. De plus cet arrangement a pour lui un avantage réel qu'aucune considération ne saurait balancer; car comment retirerait-il dans cette contrée du Nord, si âpre, si rigoureuse et si peu fertile, une rente foncière s'élevant à la moitié de la récolte? Quand on envisage la qualité du sol et le climat de cette partie de l'empire, on serait tenté de croire qu'un pareil arrangement n'est pas possible et on se demande, si avec la moitié des produits qui lui restent le paysan peut subvenir aux besoins de sa famille et à l'entre-

tien de son bétail pendant les 12 mois de l'année? Certainement non! Mais l'exportation agricole en Russie, la nature du climat et le caractère du paysan donnent la solution de ce problème en apparence insoluble. Pendant 7 ou 8 mois de l'année les travaux des champs reposent et l'habitant de ces contrées ne peut se livrer à aucune occupation agricole; intelligent et apte à tout comme il est, il profite de ce chômage pour s'adonner à l'industrie ou pour exercer un métier quelconque, au moyen duquel il supplée à l'insuffisance des produits de la terre et réalise même un bénéfice considérable. Aussi sous ce rapport le Polownik ne diffère-t-il en rien des autres paysans: comme eux il spécule, trafique, se lance dans les entreprises, se fait tantôt roulier et tantôt artisan. Cette activité accessoire, venant à l'appui de l'agriculteur, place le Polownik dans une situation tout-à-fait satisfaisante; plusieurs d'entre eux sont même très-riches et infiniment plus à leur aise que les paysans de la couronne, quoique l'impôt payé par ces derniers soit de beaucoup inférieur à la redevance imposée aux Polowniki par le seigneur de leur terre. En outre ils ne sont pas obligés de cacher, pour ainsi dire, leur bien-être, comme le faisaient, avant l'organisation du ministère des domaines, les habitants des villages de la couronne, pour n'être pas exposés à une foule de vexations de la part d'employés avides et subalternes. Cette sécurité et ce bien-être moral et matériel ont beaucoup contribué à relever la moralité des Polowniki qui m'ont paru plus honnêtes, plus francs et plus simples de moeurs que la plupart des paysans russes.

L'opinion qu'on avait dans le district de Nikolsk sur l'état de Polownik était moins favorable. Les paysans de ce district craignaient de s'engager comme métayers, non que les avantages y fussent moins certains, que dans celui d'Oustioug; mais par la crainte que des liens de cette nature ne devinssent funestes à leur liberté. Dans le contrat (zapiss) exigé avant la conclusion des arrangements entre le propriétaire et son fermier, ils ne voyaient qu'un acte perfide, aboutissant d'une manière détournée à une servitude complète (kaballa), qui s'étendrait même jusqu'aux enfants. Il

n'a été de toute impossibilité de découvrir les causes qui ont pu produire cette idée singulière. Etait-ce simplement une de ces opinions sans fondement, communes aux masses peu éclairées, ou bien était-ce le résultat d'un fait positif et avéré? Selon toutes les probabilités cette opinion est dénuée de toute base et ne repose sur aucune circonstance réelle qui puisse la légitimer; car l'état de Polownik est une condition trop favorable, trop sûre et trop bien déterminée par la loi, pour qu'elle puisse amener un aussi fâcheux résultat.

Quoiqu'il en soit, cette opinion a exercé dans ce district une grande influence sur l'état de Polownik et a fini par le discréditer. Tous les jours le nombre de ces métayers continue à décroître. Jadis leur nombre s'élevait à plus de 1000 et maintenant il n'est plus que de 300. Les propriétaires de terres sans serfs, exploitées jadis par des Polowniki, se trouvent maintenant obligés de les faire cultiver à prix d'argent ou de les donner à bail. De nos jours la défaveur dans laquelle cet arrangement est tombé ne fait qu'augmenter; aussi voit-on souvent des Polowniki venir demander à être inscrits sur les régistres d'une commune de paysans de la couronne. Cette circonstance a fixé l'attention de l'autorité et l'a décidée à régler d'une manière plus positive l'admission des Polowniki par les communes rurales. On a donc établi que leur incorporation parmi les paysans de la couronne ne souffrirait à l'avenir aucun empêchement et ne dépendrait que du consentement de la commune. Si l'admission leur était refusée, ils pouvaient s'établir dans l'intérieur des forêts et exiger des paysans des villages voisins, appartenant à la couronne, de leur pratiquer une route à travers le bois, jusqu'à leur nouvel établissement. Les difficultés et les embarras qu'entraîne à sa suite une colonisation de cette nature, décident presque toujours les communes rurales à admettre ces métayers.

L'origine et le développement de cette sorte de fermage en Russie sont encore fort peu connus et malgré les recherches auxquelles je me suis livré, je n'ai pu rassembler à cet égard

que des données historiques fort incomplètes. A Oustioug M. de Rakoff me communiqua un petit aperçu plein de renseignements curieux. A Petersbourg dans le ministère des domaines j'ai trouvé un second mémoire sur la situation des Polowniki. En outre de ces deux documents on m'a encore communiqué la traduction française d'un chapitre de l'ouvrage de M. Ouspensky, sur les antiquités russes; mais ces différentes données sont insuffisantes et cette question, selon toutes les probabilités, restera obscure; car la plus précieuse partie des documents qui pouvaient l'éclaircir a été détruite dans l'incendie de la ville d'Oustioug en 1710.

Dans l'ouvrage dont je viens de parler, M. Ouspensky démontre que dans le 11e siècle il était déjà question des Polowniki et de leurs droits. Dans le statut concédé aux habitants de Novgorod, par le Grand-Duc Jaroslaff Wladimirowitsch, on trouve deux classes d'agriculteurs ou d'individus occupés aux travaux de la terre. La première était formée par les paysans qui, moyennant une redevance de la moitié de la récolte annuelle, cultivaient les terres appartenant à différentes personnes. C'est de là que leur est venu le nom de Polowniki, dérivé de polevina, moitié. A la seconde appartenaient les paysans qui, ne voulant pas accepter un pareil engagement, préféraient se retirer au fond des forêts, où, après avoir brûlé une certaine étendue de bois, ils cultivaient la terre pour leur propre compte. Le nom que portait cette seconde classe était *ognistchane*, d'ogone, feu. Les Polowniki ne sont donc qu'un débris des anciennes institutions agraires du pays, remontant à l'époque où les terres étaient concédées aux paysans ou contre la moitié de la récolte, comme aujourd'hui dans le Nord de la Russie, ou bien à condition de cultiver la terre réservée par le propriétaire (corvée barschina), comme cela se pratique encore de nos jours dans les gouvernements du centre et du Midi et enfin moyennant une certaine redevance en argent (obrok).

L'oukase de Boris Godounoff par lequel le droit de libre migration fut aboli à jamais, puis l'oukase de Pierre I

par rapport au recensement de la population de l'empire, transformèrent ces rapports de la classe agricole en une servitude complète. Cependant tous les législateurs de la Russie ont envisagé la classe des Polowniki comme très-favorable au pays, surtout dans les contrées du Nord de l'empire, où la manière destructive de cultiver la terre en brûlant des espaces considérables de bois était généralement usitée. Cette préférence, accordée aux Polowniki, se voit clairement dans un vieux document sauvé de l'incendie de la ville d'Oustioug. Il est du règne d'Iwan Wassiliewitsch et de l'année 1552. On y voit que les princes donnaient leurs terres à ferme à ces métayers.

Dans une gramota (charte) du Tsar Alexei Michailowitsch, concédée en 1652 (8 Juin) au district d'Oustioug, il est dit, que les acquéreurs de biens-fonds peuvent les faire valoir, selon leur bon plaisir et les faire cultiver par des Schernossoschnie, même sans contrat (c'est-à-dire établis non à titre de Volownick).

Une autre gramota du 31 Mars 1609 porte que les marchands qui font le commerce avec Archangel et la Sibérie, et les employés attachés aux douanes et aux fermes d'eau de vie, se trouvant dans l'impossibilité d'exploiter eux-mêmes leurs terres, peuvent les faire cultiver par des Tschernossoschnié, moyennant une redevance de la moitié de la récolte annuelle.

Pendant le voyage qu'il fit dans ce gouvernement, en 1690, Pierre I remarqua que les villages habités par des Polowniki avaient un aspect plus florissant et une apparence d'ordre et de propreté qui contrastait avec l'extérieur des habitations des autres classes de paysans. Désirant en connaître la cause, il chargea une commission présidée par le général Lichareff de rechercher sur les lieux mêmes la raison véritable de cette différence. S'étant enfin assuré des avantages réels du métayage et de l'influence salutaire qu'il exerce sur la contrée, Pierre I concéda en 1699 aux posadski de cette ville une charte par laquelle il leur octro-

yait la liberté de conserver l'ancienne coutume. Plus tard cet empereur gratifia de terres plusieurs familles nobiliaires et quelques marchands de cette contrée, en leur reconnaissant le droit de les vendre, de les aliéner etc., mais sous condition expresse de ne les faire cultiver que par des paysans établis à titre de Polowniki.

Afin de régulariser la perception de l'impôt dû par les Polowniki et de remédier à l'inexactitude provenant du va et vient de cette population, Pierre I ordonna, par l'oukase du 25 Octobre 1723, de la soumettre à un règlement particulier, dont le projet serait présenté par les employés chargés du recensement, nouvellement établi. Ces *réviseurs* des gouvernements d'Archangel, de Kazan, et de la Sibérie présentèrent en effet un mémoire, en conséquence duquel, par deux oukases, du 11 Janvier et du 22 Février 1725, il fut ordonné, que les Polowniki, étant libres et non serfs, avaient pleine faculté de passer d'un endroit à un autre; mais que le propriétaire quitté par le métayer et celui chez lequel il s'était engagé devaient, tous deux, en informer l'autorité. Les propriétaires des terres exploitées par des Polowniki devaient se charger du paiement de leur impôt au gouvernement. De plus il était sévèrement défendu de recevoir et d'engager les Polowniki qui auraient rompu leurs contrats et abandonné la terre du seigneur avant l'expiration du bail.

Les droits des Polowniki furent encore une fois reconnus par l'oukase du 8 Mars de l'année 1753 et, lors du relevé général de la superficie de l'empire, des terres exploitées par les Polowniki furent considérées comme propriété seigneuriale. C'est sur ces terres que l'on répartit même l'impôt dû par les Polowniki*). Les plans, les ré-

---

*) Ces renseignements historiques m'ont été communiqués par M. de Rakoff.

Serait-ce vraiment un impôt foncier, quand dans tout l'empire l'impôt payé au gouvernement est un impôt personnel et non un impôt réel?

gistres et les livres, concernant ce relevé général, furent premièrement sanctionnés par le Sénat et plus tard par un oukase Impérial.

Par un oukase du Sénat (en date du 31 Mars 1783) il fut permis aux paysans de la couronne qui n'avaient pas de terres ou qui en avaient trop peu pour payer l'impôt de s'engager chez des propriétaires comme métayers; seulement, ils devaient en informer préalablement l'autorité.

A une époque encore plus rapprochée de nous le ministre de l'intérieur publia un règlement, daté du 1 Décembre 1827 dans lequel il était dit: 1) Le Polownik est obligé de payer au propriétaire de sa terre la moitié de la récolte, mais cette redevance peut être acquittée en argent ou en nature; 2) le Polownik est tenu à fournir à ses frais les instruments aratoires et le bétail. Pour la construction et la réparation des habitations le seigneur fournit les matériaux et le Polownik le travail; 3) à l'expiration du contrat les Polowniki peuvent aller s'établir ailleurs, pourvu qu'ils en aient fait la déclaration un an avant l'échéance du terme; 4) les Polowniki qui s'établissent dans un village de la couronne perdent leur qualité de Polownik et sont incorporés à la commune rurale; 5) à l'expiration du contrat les bâtisses pour lesquelles le seigneur a donné les matériaux font partie de la propriété foncière. Si elles ont été construites aux frais des paysans, sans aucune subvention en argent ou en nature de la part du seigneur, elles appartiennent aux métayers et ils peuvent les abattre, les vendre ou les transporter ailleurs; 6) les Polowniki peuvent s'engager comme métayers pour un laps de temps, à commencer de 6 jusqu'à 20 ans: après ce terme le contrat doit être renouvelé; 7) si le propriétaire n'est pas disposé à le renouveler et compte exploiter sa terre d'une autre manière, il doit aussi le déclarer à son métayer, un an avant l'expiration du terme; 8) lors de l'installation d'un nouveau Polownik, le seigneur est obligé de lui fournir les semences; 9) il n'est permis d'exiger des Polowniki que les travaux qui se rapportent directement à l'exploitation du bien-fond dont ils se sont chargés; 10)

la mort du métayer annulle le contrat; la veuve ou héritiers directs ne peuvent pas se substituer au dé et continuer la tenance, mais ils ont le droit d'exige propriétaire de payer pour eux l'impôt; de son côt seigneur est libre de leur donner un passe-port qui permette d'aller s'engager ailleurs et de lui payer obrok.

Chapitre IX.

Youriewetz. — Notices sur le gouvernement de Kostroma. — District de Kologriw. — Sa situation économique. — Etat de la classe agricole. — Constructeurs de barques. — District de Wetlouga. — Préparation du goudron. — Tressage de nattes en écorce de tilleul. — Départ de Youriewetz. — Diakonowo, village des apanages. — Ecoles de métiers. — Economie rurale. — Aspect et ornements des habitations dans cette contrée. — Arrivée à Nijni-Novgorod.

Comme toutes les villes situées sur le Wolga, Youriewetz est bâtie sur la rive droite du fleuve, beaucoup plus élevée que la rive gauche, et apparaît de loin, grâce à ses nombreuses coupoles et à ses tours bizarres, comme une ville assez considérable; mais de près, ce n'est qu'une petite ville de district assez insignifiante. Vers midi du 5 Juin nous traversâmes le grand fleuve et nous entrâmes dans la ville, où, comme d'habitude, nous fûmes logés chez un marchand. Etant obligés de nous arrêter pour faire réparer nos voitures assez maltraitées par la route, je profitai de cette halte forcée pour mettre en ordre mes notes et pour compléter les renseignements qui m'avaient été donnés la veille et le matin même, pendant que nous traversions quelques districts du gouvernement de Kostroma.

L'aspect et la situation intérieure de la plus grande partie des districts de ce gouvernement ne diffèrent presque pas de ceux du gouvernement de Jaroslaff. Les données générales qui ont été rapportés sur ce premier peuvent par conséquent s'appliquer à celui de Kostroma.

Le chef des districts de Kologriw qui forme la partie

la plus septentrionale du gouvernement, me communiqu[illegible] les données statistiques suivantes.

Sous le rapport administratif, ce district est partag[illegible] comme tous les districts en général, en deux section[illegible] (stanne).

District de Kologriw.	Villages avec une église	Villages sans église	Somme des habitations dans les villages	Population masculine						
				Nobles habitant le district	Ecclésiastiques	Marchands	Bourgeois faisant le commerce	Paysans de la couronne	Serfs	Cultivateurs libres (volnié chlebopach)
I. Section	18	501	5018	22	271	5	208	3152	13,187	74
II. Section	17	301	2752	21	185	1	10	195	10,628	42
	35	802	7770	43	456	6	218	3347	23,815	116

Les 3347 paysans de la couronne habitent 5 villages à église et 84 autres villages formant un total de 1055 habitations.

Les 23,815 paysans appartenant à des particuliers composent la population de 30 villages avec une église et de 716 simples villages, présentant un total de 6693 habitations.

Dans ce district la classe des serfs est beaucoup plus nombreuse que celle des autres paysans et se rapporte comme 7 à 1.

Comme on le voit par le tableau placé ci-dessus, le nombre des seigneurs résidant dans ce district est fort peu considérable. Les terres n'étant donc pas exploitées par les propriétaires eux-mêmes sont données en jouissance à leurs serfs qui leur payent par an un obrok de 70 roubles assign. Indépendamment de la terre les paysans ont encore le droit de tirer des forêts seigneuriales tout le bois de chauffage et de construction dont ils peuvent avoir besoin Cette permission d'user à volonté des forêts seigneuriales a servi à développer dans ce district une industrie commun[illegible]

aux gouvernements avoisinants de Jaroslaff et de Kostroma. Tous les villages, situés sur les bords de la Sounja, construisent des barques de 32 toises de long et de 8 à 10 toises de large. Pour en faire une de cette dimension il faut tout un hiver et le travail de 10 tiaglos (familles). Jadis elles se vendaient à Nijni-Novgorod pour le prix de 1500 roubl. assign., mais depuis il est descendu à 800. Le bien-être des habitants s'est ressenti de cette baisse, surtout ces dernières années, pendant lesquelles les récoltes ont été très-insuffisantes. Dans cette partie du gouvernement l'agriculture n'existe presque pas, vu que toute la population est adonnée aux industries forestières. Plusieurs villages ne cultivent même pas un pouce de terre et sont par conséquent obligés de s'approvisionner dans les districts avoisinants des gouvernements de Wologda et de Wiatka. Un grand nombre de paysans de la première section quittent ordinairement leurs villages pour aller à plusieurs centaines de verstes exercer le métier de charpentier. Cette section est très-peuplée et possède à elle seule plus des $\frac{6}{10}$ de toute la population du district; mais il n'en est pas ainsi de la terre qui ne s'élève tout au plus qu'à $\frac{1}{10}$ de toute la superficie. Les habitants de la seconde section, couverte d'immenses forêts, ne s'absentent presque jamais de leur village. Les seuls paysans qui fassent exception à cette règle sont les constructeurs de barques qui sont obligés d'aller à Nijni-Novgorod pour les vendre. Dans ce district le nombre des propriétés particulières est très-considérable; mais la plus grande partie d'entre elles ne compte pas au delà de 700 paysans. Il y a des villages qui sont partagés entre plusieurs seigneurs, comme par exemple celui de Michaïlowo qui est habité par des serfs appartenant à 11 seigneurs différents; mais comme la terre elle-même n'est pas divisée, il en résulte des disputes continuelles entre les paysans. Dans les villages placés sous l'autorité d'un seul seigneur, c'est lui qui décide de toutes les contestations de ses serfs; mais dans une terre soumise à plusieurs maîtres, il est impossible de les prendre pour juges et arbitres et de s'en rapporter à leur décision. En pareil cas, c'est la Zemskaia

politsia (police du district) qui tranche la difficulté et décide du point en litige.

La remarque que j'avais faite sur le besoin d'instruction généralement senti dans ces contrées fut confirmée par le chef du district. J'appris de lui que les paysans aisés envoient en hiver leurs enfants chez le prêtre ou le diacre du village pour y recevoir l'instruction nécessaire moyennant une somme de 10 à 20 roubles assign.

Le district de Wetlouga se rapproche beaucoup du gouvernement de Wiatka. Le propriétaire M. Peterson dont j'ai déjà parlé et chez lequel nous passâmes deux heures, nous donna des renseignements assez curieux sur les deux principales industries de ce district, notamment sur la préparation du goudron et le tressage des nattes. De même que les autres seigneurs de cette partie du gouvernement, il avait permis à ses paysans de prendre dans ses forêts tout le bois nécessaire à cette industrie et exigeait d'eux, au lieu d'obrok, les 50 % de leurs produits.

En Russie l'écorce de tilleul sert à tresser des nattes qui, selon leur plus ou moins de finesse, sont employées pour sacs à blé, voiles, couvertures etc. A l'Occident de l'Europe le tilleul n'est pas un arbre de forêt, et on ne le cultive que comme ornement des jardins, avenues et allées. A partir de la rive droite de la Vistule, on le rencontre déjà dans les bois (comme par exemple en Prusse); mais depuis la Lithuanie il forme de grandes forêts qui vont toujours en s'augmentant à mesure qu'on avance vers les monts Oural et qui, dans les gouvernements de Kostroma, de Wiatka et de Perm, m'ont paru magnifiques. Dans ces contrées le tilleul croît toujours sur un sol couvert d'une couche épaisse de terreau; dans un terrain sablonneux il ne prospère pas. Les arbres âgés de 15 ans sont déjà propres à l'industrie, et quand on considère la croissance rapide de cet arbre et sa force de reproduction, on conçoit l'inépuisable ressource de ces forêts.

Au printemps, pendant que la sève monte, l'écorce n'ad-

hère presque pas au tronc. Vers la seconde moitié du mois de Mai ou vers le commencement de Juin, on fait au tronc une entaille de haut en bas, afin que la sève montante puisse détacher complètement l'écorce qui au bout d'un mois et demi finit par tomber elle-même. Ce n'est qu'à cette époque de l'année qu'on peut avoir recours à cet expédient, car avant ou après l'écorce est fortement adhérente. Dans les premiers jours du mois de Mai les paysans se rendent dans la forêt, s'y construisent une cabane et commencent le travail. Les arbres de 4 pouces de diamètre recoivent du haut en bas une entaille et plus tard, quand l'écorce est bien détachée, on les abat et on fait provision de loub ou de loubok (écorce qui recouvre le tronc) et de motschala (celle qui recouvre les branches). L'écorce ainsi recueillie est plongée dans une eau courante ou à son défaut dans des trous, remplis d'eau et creusés à cet effet. Elle reste ainsi pendant deux ou trois mois, afin d'être bien dégagée de la partie ligneuse qui la recouvre; puis on la suspend sur des perches pour être séchée et en hiver, par le premier traînage, on la transporte au village.

Les nattes sont expédiées à différents entrepôts d'où elles se répandent dans toute la Russie et sont dirigées vers les ports de mer qui en font le commerce avec l'étranger. Les nattes pour voiles sont en grande partie fabriquées dans le gouvernement de Kostroma qui en vend tous les ans 500,000, 800,000 et quelquefois même 1 million. De 1824 à 1835 le prix d'une centaine de nattes a varié entre 14 et 31 roubles assign. Les habitants du district de Wetlouga vendaient jadis leurs produits à une compagnie de marchands de la ville d'Oustioug qui les revendait à la riche maison Brandt à Archangel. Abusant de leur position, les marchands d'Oustioug avaient tellement réduit les prix que les paysans ne retiraient aucun bénéfice de leur industrie. Un certain Wasselnovsky, commis de cette compagnie de marchands, s'entendit avec les paysans et fit savoir à la maison Brandt que le millier de nattes que la compagnie lui vendait au prix de 36 roubles arg., s'achetait sur les

lieux moyennant 14 roubles arg., et lui fit comprendre l'avantage qu'il y aurait pour elle de s'adresser directement aux producteurs et d'acheter les nattes de premières mains. Cet avertissement ne fut pas perdu. Brandt chargea ses propres agents d'acheter les nattes et la compagnie d'Oustioug ne tarda pas à se dissoudre complètement. Depuis lors, chacun fait ce commerce pour son propre compte et la concurrence qui en est résultée a fait de nouveau monter les prix à 38 roubles arg. le mille.

Dans la matinée du 6 Juin nous quittâmes Youriewetz. La route qui mène à Nijni-Novgorod est bordée des deux côtés par une double rangée de bouleaux et longe la rive droite du Wolga. Vers les 8 heures nous arrivâmes au relai de poste, établi dans un village du ministère des apanages, Diakonowo. Il ne se composait que de 9 habitations et formait avec plusieurs villages des environs une voloste dont le Golowa demeurait à Diakonowo et fut notre guide. Nous visitâmes en premier lieu une école, où grâce à l'instruction du pope du village les élèves lisaient tous très couramment et avaient pour la plupart une très-belle écriture. Je leur donnai quelques calculs à faire et ils s'en tirèrent parfaitement au moyen de la planche à calculer, usitée en Russie. Le pope donnait par jour 3 heures de leçons et recevait pour cela du ministère des apanages 500 roubles assign. par an. De là nous nous dirigeâmes vers une école, instituée par le dit ministère pour les métiers. Les élèves dont le nombre varie entre 12 et 18, sont pris parmi les familles de paysans appartenant à la voloste. Ils peuvent choisir un métier et devenir charpentiers, corroyeurs, forgerons etc. Pendant les 6 premières années ils sont entretenus au frais du ministère, et après ils reçoivent encore pendant 2 années, indépendamment du logement et de la table, la somme de $52\frac{1}{2}$ roubles assign. Nous y vîmes des meubles très bien travaillés, différents instruments en fer et une véritable fabrique de chapeaux dont le produit revenait à la caisse de l'établissement, déjà subventionnée par le gouvernement.

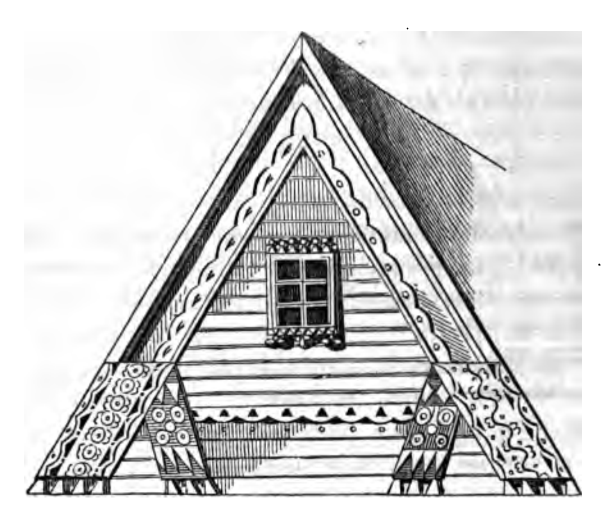
Au sortir de l'école nous visitâmes les églises. La première qui est en bois et dans le vieux style national russe, a été bâtie en 1717 et sert pour l'été; la seconde en pierre et d'architecture moderne, n'est ouverte qu'en hiver. Elle date de 1797. La paroisse compte 65 villages. Le personnel qui la dessert se compose de 2 prêtres, de 2 diâcres, de 3 sous-diâcres et de trois marguilliers et a la jouissance de 38 dessatines de terre. Les prêtres font cultiver leurs champs par des travailleurs auxquels ils donnent par an 30 roubles assign. En été, pour une journée d'ouvrage ils sont obligés de payer jusqu'à 80 copeks assign.

Ce village ne compte en tout que 9 familles, formant un total de 50 âmes masculines. La somme des terres qui lui sont assignées, s'élève à 59 dessatines de champs, 11 dessatines de prairies et 2 dessatines de pâturages. Le système d'assolement est celui de trois champs. Le manque complet de bois oblige les habitants à en acheter ailleurs et à payer pour la toise cubique $3\frac{1}{2}$ roubles assign. On y cultive du seigle, du froment d'été, de l'orge, de l'avoine, du lin, des pois, des choux, des pommes de terre et quelques autres légumes. Le seigle donne ordinairement $3\frac{1}{2}$ et les céréales $4\frac{1}{2}$ grains pour un. A côté de chaque habitation se trouve un petit jardin, indépendant de la terre, et qui par conséquent reste toujours à la même famille.

Cette commune possède un magasin (grenier d'abondance), dans lequel chaque famille est obligée de verser son contingent. En outre, $\frac{1}{16}$ de tous les champs est cultivé en commun, au profit de la commune. Le golowa et les starosta veillent à ce que chaque membre s'acquitte ponctuellement de sa tâche. Le grain pour l'ensemencement est tiré du magasin. Quant à l'engrais, chaque famille est tenue à en fournir par an 7 charrettes, calculée chacune au poids de 15 pouds.

Quelques habitants s'engagent pendant l'été comme remorqueurs (bourlaki) sur le Wolga et reçoivent à cet effet un passe-port pour lequel ils paient par mois 15 copeks argent.

Dans tous les villages, situés sur notre route, je remarquai aux habitations, particulièrement au côté du toit tourné vers la rue, de nombreuses découpures et des ornements en bois d'un goût charmant. Un toit surtout me parut si



Côté du toit tourné vers la rue d'une maison de paysan à Loukourki, entre Youriewetz et Nijni-Novgorod.

original, que je m'arrêtai pour le dessiner. En général les maisons ne sont plus ni aussi grandes, ni aussi bien bâties, que dans le Nord de la Russie et surtout dans le gouvernement de Wologda.

A la nuit tombante nous atteignîmes le bord de l'Oka, opposé à Nijni-Novgorod et après avoir traversé cette rivière nous descendîmes dans un hôtel assez confortable, situé dans la ville haute.



Maison de paysan russe dans le gouvernement de Nijni-Novgorod, avec toutes les décorations russes, avec la perche à girouette et le Sworzi.

Chapitre X.

Nijni-Novgorod. — Le gouverneur. — Le palais impérial. — Le Goulianie (promenade). — Réjouissances populaires. — Chants nationaux. — Costume national russe en opposition avec l'habit allemand. — Richesse de perles. — Théâtre de province. — Superstition. — Journée à Arzamasse. — Visite dans un couvent de religieuses. — Discipline et règle du couvent. — Sa fondation et son histoire. — Réforme des couvents. — Ecole de peinture à Arzamasse. — Le village de Visena et l'association de cordonniers. — Organisation du village. — Paiement de l'impôt. — Combat d'oies. — Retour à Nijni. — Visite à la prison. — Bienfaisance et charité envers les prisonniers. — Les Bourlaki.

La matinée du 7 Juin se passa en visites. Le comte de Steinbock, maître de police de la ville, mit la plus grande amabilité, pendant tout le temps de mon séjour, à me faire voir tout ce qu'il y avait de curieux et d'intéressant. Je fis aussi la connaissance du gouverneur, le général de Boutourlin, qui voulut bien nous engager à dîner le jour même. Il avait été pendant bien des années aide de camp de l'empereur Alexandre et avait fait les campagnes d'Allemagne et de France. Appartenant à une des meilleures familles dont le nom reparaît souvent dans l'histoire de cet empire, il avait conservé un certain air de boyar et joignait aux manières distinguées d'un gentilhomme un esprit noble et éclairé.

Dans les villes anciennes de la Russie, notamment dans celles qui furent jadis le siége d'une principauté indépendante, on trouve toujours un Kremlin ou palais fortifié, situé sur une élévation, dominant la ville. Ces chateaux forts se retrouvent aussi à Novgorod, à Wladimir, à Kazan etc. Celui

qu'on voit à Nijni-Novgorod est entouré de hautes murailles en pierres, et couronne l'élévation au pied de laquelle l'Oka vient se jeter dans le Wolga. Sur le point culminant est placé le nouveau palais impérial, des fenêtres duquel on aperçoit la ville à ses pieds, la jonction de la rivière et du fleuve, formant une espèce de mer, bordée dans le lointain d'une ceinture de villages. Derrière cet imposant panorama s'étendent à perte de vue de vastes forêts encadrant l'horizon de leur sombre verdure. C'est là le caractère général de toutes les vues de la Russie: sur le premier plan un gracieux paysage, souvent une idylle vivante, réunissant les riantes images de la vie champêtre; mais cette culture n'apparaît que comme une oasis à l'entour de laquelle s'étend un rideau de forêts ou de vastes plaines silencieuses et inhabitées.

En sortant de table j'allai avec le comte de Steinbock au goulianie (promenade), situé sur l'Oka dont le bord en cet endroit s'élève à plus de 200 pieds. L'espace choisi pour cette promenade est une vaste pelouse, dénuée d'arbres et de buissons. C'est sur cette plaine sans ombrage que viennent une fois par semaine, quand il fait beau, se réunir les habitants de la ville pour s'y promener joyeusement jusqu'au soir. Le coup-d'oeil pittoresque de cette pelouse, couverte d'une foule de peuple aux costumes variés, me fournit, à part le plaisir des yeux, l'occasion d'étudier les moeurs et les coutumes populaires. Devant une rangée de tentes et de cabanes, improvisées au moyen de branches d'arbres, on avait allumé de petits feux sur lesquels des femmes préparaient entr'autres mets populaires, des pirrogi, pâtés favoris du peuple russe. De jeunes garçons à l'allure dégagée, parcouraient cette masse vivante en équilibrant sur la tête une planche, chargée de différents comestibles et de friandises. Partout on voyait des groupes immobiles d'hommes et de femmes, tantôt assis sur le gazon, tantôt debout. Par moment chaque groupe semblait se transformer en une petite commune et grâce à la puissance du principe d'association chez le peuple russe, on voyait reparaître ici les starostas et les golowas. En Russie le peuple ne sait pas

se promener. La locomotion qui consiste à changer presque machinalement de place, à se mouvoir d'un endroit à un autre ou dans une certaine direction, sans but déterminé et pour le seul plaisir de faire de l'exercice, n'est pas dans la nature de ce peuple. Aussi malgré l'affluence considérable de monde, le mouvement de la foule était-il presqu' imperceptible. Les seules personnes qui donnassent un peu de vie à cette scène, étaient quelques femmes débitant leurs marchandises et quelques oisifs des classes moyenne et supérieure de la ville. Dans plusieurs groupes d'hommes on s'amusait à chanter; mais aucune voix de femme ne se faisait entendre. Le directeur de la troupe commençait seul un air plaintif et monotone dont le refrain était répété en choeur. Dans un endroit nous vîmes un groupe de soldats, rangés en cercle, et au milieu le zapevala (le directeur), tenant un tambour de basque à la main. Les chansons étaient à plusieurs voix, le chant correct, quelquefois même brillant et artistique, l'exécution nette et parfaitement accentuée. Les airs bouffes ou gais étaient accompagnés d'un spectacle vraiment curieux. Le directeur, placé au centre de la bande, s'adresse en chantant au choeur qui lui répond; il interroge de nouveau, fait des grimaces, gesticule, se démène, saute, danse, bondit avec une vivacité et un talent mimique admirables. Les bouffes italiens possèdent quelquefois au suprême degré le don du comique; mais je n'ai jamais vu un spectacle plus original, plus amusant et plus animé que celui d'un choeur de chanteurs russes, avec un *zapevala* au milieu.

En parcourant les différents groupes, j'eus l'occasion d'observer et d'étudier à mon aise le costume du peuple. Il est vraiment incroyable à quel point l'uniformité est grande sous ce rapport en Russie! Dans tous les gouvernements de la Grande-Russie l'habillement des hommes, sauf quelques légères différences dans la forme de la coiffure, est à peu près le même. Même celui des femmes, quoique plus varié dans ses détails, conserve cependant dans ses parties essentielles une uniformité caractéristique. En Allemagne on trouve dans chaque district, quelquefois même dans deux ou trois

petits villages isolés, un costume distinct. Aujourd'hui, grâce à la civilisation moderne et au nivellement qui en résulte, ces différences locales deviennent de plus en plus rares et moins prononcées. Néanmoins, malgré cette tendance vers l'unité, on trouve encore dans le costume des peuples qui habitent le centre du continent européen, plus d'une douzaine de types exceptionnels, d'habillements caractéristiques, n'ayant rien de commun entre eux, comme par exemple celui des habitants de la Westphalie sablonneuse, de la Westphalie montagneuse, de la Basse-Saxe, de la Hesse, de la Thuringue, des Souabes, des Bavarois, des différentes populations des Alpes etc. Dans chacun de ces pays, pris isolément, on trouve encore une foule de nuances et de subdivisions qui même, lorsqu'elles ne s'écartent pas complètement du type général de la contrée, n'en sont cependant pas moins différentes sous le rapport de la coupe, des couleurs, du choix des étoffes ou des ornements. Egal dans ses parties essentielles, il présente souvent dans ses détails une variété infinie. C'est ce qui fait que rien qu'en Allemagne on trouve déjà plusieurs centaines de costumes différents. Dans la Grande-Russie qui à elle seule est six fois plus étendue que toute l'Allemagne, on ne voit qu'un seul et unique costume, avec une douzaine tout au plus de nuances plus ou moins tranchées. En Allemagne le même phénomène se reproduit aussi dans la langue. Le nombre de dialectes et de patois qui s'y parlent est aussi considérable que celui des costumes; à tel point que des peuples, éloignés les uns des autres, comme par exemple les habitants des bords du lac de Constance et les Grisons ou les Hollandais, ne sauraient mutuellement se comprendre. En Russie on ne parle qu'une langue parfaitement égale pour l'homme du peuple et l'individu des classes civilisées. On n'y entend pas même de dialectes ou de patois; toute la différence se borne à un petit nombre de mots détachés, à une ou deux expressions particulières et à quelques variations dans l'accent et l'intonation. Il en résulte aussi qu'aucun pays de l'Europe ne présente une population plus homogène et plus égale que celle de la Grande-Russie, et plus propre à faire

par son unité la force d'un grand état politique; mais en revanche on n'y trouverait que peu d'originalité, peu de spontanéité et presque point de contrastes poétiques.

J'ai été étonné de la prodigieuse quantité de pierreries et de perles que j'ai vues en Russie. On serait tenté de croire que le monde entier ne livre ses trésors qu'à ce seul pays! Toutes les femmes que je rencontrai à cette promenade, même celles des pêcheurs, avaient autour du cou 3 et 4 fils de perles fines; les femmes dont la fortune était plus considérable en portaient 10 à 12 rangs, indépendamment de la coiffure, en forme de diadème, qui en était parsemée. On me dit que les femmes de marchands aux grandes occasions paraissent couvertes de pierreries, de la tête jusqu'aux pieds, et qu'il n'est pas rare de leur voir porter des parures dont le prix s'élève à plus de 100,000 roubles assign.

Ayant appris que la ville possédait une salle de spectacle et que le soir même on jouait une pièce nationale russe, je voulais me faire une idée d'un théâtre de province. Nous y allâmes donc avec le comte de Steinbock. L'édifice, la distribution intérieure, les loges, le parterre étaient, comme partout ailleurs, convenables et commodes. Ce jour-là on donnait Askoldova Mogila, opéra composé par Werstowsky. Le sujet me parut un peu confus, peut-être à cause de mon ignorance complète de la langue russe. Il s'agissait d'un complot, ayant pour but de faire monter sur le trône de Grand-Duc un prince de Jaroslaff, qu'un amour violent et partagé pour la fille d'un pauvre pêcheur portait à décliner cet honneur. Pour l'obliger à se rendre à leurs désirs, un des boyars conjurés enlève l'amante du prince et l'enferme dans son château. Le bouffon et confident favori du prince parvient cependant à découvrir le lieu ou gémit emprisonnée la jeune fille; il forme tout de suite un plan pour la délivrer. Il se déguise en conteur, rassemble près du château tous les habitants du village et commence à leur conter une histoire qui excite la curiosité des spectateurs et finit même par capter l'attention du poste chargé de veiller sur le château. Pendant que les sentinelles écoutent

chanter le rusé Toropka, le prince réussit à délivrer son amante et à fuir avec elle. En apprenant la fuite de sa prisonnière, le boyar devient furieux; il veut à tout prix connaître ce qu'elle est devenue, et pour y parvenir il va chez une sorcière dont le savoir surnaturel peut seul l'éclairer. Vient une scène bruyante de sorcellerie et de conjurations, enfin un dénouement à la satisfaction générale. Dans la musique on entendait quelques réminiscences du Freyschütz, de la Somnambule etc.; mais les cavatines et les airs, rappelant des mélodies nationales, étaient vraiment délicieux. Les acteurs étaient passablement bons; quelques uns et surtout celui qui avait fait le rusé conteur, avaient rempli leur rôle dans la perfection. La prima dona était excellente, la basse faible et le ténor très-bon. Le jeu du conteur, personnage comique, espèce de bouffon, était plein de verve, d'originalité et d'entrain. Ce rôle est sans contredit le plus intéressant de la pièce, parcequ'il est moulé sur un type national que l'on retrouve encore aujourd'hui.

Je ne pus me défendre d'une extrême surprise en apprenant à Nijni-Novgorod, que tout le personnel, acteurs, chanteurs et chanteuses étaient des serfs, appartenant à un seigneur! Je ne saurais dire quelle impression bizarre firent sur moi ces paroles. La prima dona, actrice choyée du public, habituée aux applaudissements et aux triomphes, était fille d'un pauvre paysan soumis à l'autorité d'un maître; les acteurs qui avaient rempli le rôle de prince, de boyar et de héros, étaient également de pauvres hères, fils de serfs attachés à la glèbe seigneuriale. Quel singulier contraste ne devaient-ils pas trouver entre ce rôle momentané et leur situation habituelle, entre l'oubli, produit par l'inspiration artistique et le sentiment de leur véritable condition? Pour avoir le droit d'être acteurs, pour exercer le plus libre, le plus indépendant de tous les arts, ils étaient obligés de payer à leur seigneur un obrok, comme on l'exige pour un métier, d'acquitter ponctuellement une dîme, prélevée sur l'intelligence!

Voici l'histoire du théâtre de Nijni-Novgorod. Il y a

quelques années, un seigneur célibataire fit construire dans sa terre une salle de spectacle et fit parmi ses serfs choix d'un certain nombre d'individus, propres à devenir musiciens ou acteurs. Plus tard, lorsque leur éducation fut terminée, il fit monter plusieurs opéras et finit par venir s'établir à Nijni-Novgorod, où il fit aussi bâtir un théâtre. Au commencement il n'engageait, au moyen de cartes d'invitation, que ses amis et ses connaissances; mais plus tard, quand l'état déplorable de sa fortune, entamée par ses grandes dépenses, l'obligea à mettre plus d'ordre dans ses affaires, il se décida à se faire payer les billets d'entrée et à devenir simplement entrepreneur ou directeur d'une troupe de comédiens. Après sa mort il fut remplacé par un autre directeur et actuellement, comme on me l'a assuré, c'est encore un seigneur qui se trouve à la tête de cette entreprise.

Malgré le talent des acteurs et l'attrait d'un opéra national, très-aimé du peuple, la salle était presque vide. Sans nous compter, il n'y avait dans les loges et au parterre pas plus de 20 personnes et aux dernières places le nombre des spectateurs ne dépassait pas le chiffre de dix. On prétend que le public n'est jamais plus nombreux; or cela prouve nécessairement qu'en Russie l'amour ou plutôt le besoin de théâtre ne s'est pas encore développé parmi le peuple. L'entreprise ne pourrait nullement marcher, si pendant les quatre semaines que dure la foire on ne faisait régulièrement une recette de 24 à 30,000 roubles argent. Tant que dure la foire, la salle est pleine de monde, mais le nombre de personnes qui la fréquentent, même pendant cette époque, ne dépasse pas 8 à 900, ce qui est fort peu sur 300,000 étrangers arrivant pour la foire.

Pendant le reste de l'année le directeur ne fait jouer la troupe que pour la tenir en haleine et ne pas lui laisser perdre l'habitude de la scène; car au fond il ne gagne pas de quoi éclairer la salle et solder les musiciens.

Le lendemain matin je fis quelques visites. Dans la maison d'un allemand dont j'avais fait connaissance la veille, il venait d'être commis un petit vol domestique. En parlant de cet événement, on me conta les moyens qu'on

emploie ordinairement pour découvrir le voleur. La maîtresse ou quelque personne attachée à la maison fait chercher une vorogeïa (sorcière, diseuse de bonne aventure). Dès qu'elle est arrivée, on rassemble tous les gens et on leur annonce que, si le voleur se trouve parmi eux, il doit par un aveu volontaire obtenir son pardon, sinon la sorcière, pour laquelle rien ne saurait être caché, ne tarderait pas à le découvrir et alors rien ne pourrait le préserver d'un châtiment juste et mérité. Souvent, et c'est ce qui arriva ce jour-là, le coupable, intimidé par sa conscience et sa foi dans l'infaillibilité de la bonne femme, avoue sa faute et implore sa grâce, avant qu'on ait réellement mis à l'épreuve le savoir-faire de la vorogeïa. La vieille procède de la sorte: elle fait avec de la mie de pain autant de boulettes qu'il y a de domestiques; ensuite elle place sur la table un vase, rempli d'eau, et ordonne aux gens de se ranger en cercle. Quand ces préléminaires sont terminés, elle prend une boulette et dit en regardant celui qui se trouve le plus près: »Ecoute, Jean, Pierre, ou Paul, si c'est toi qui a commis le vol, cette boulette tombera au fond du vase, comme ton âme aux enfers; mais si tu es innocent, elle surnagera à la surface et tu n'as rien à craindre.« Le russe de la basse classe du peuple ne laisse jamais les choses aller aussi loin et c'est aussi pourquoi il est impossible de s'assurer de l'efficacité de ce moyen. Tout en ayant fort peu de foi dans le savoir surnaturel de la bonne vieille femme, je crois cependant, qu'au point de vue psychologique ce moyen est assez ingénieux, aussi réussit-il souvent.

Je m'étais décidé à faire de Nijni-Novgorod une petite tournée dans l'intérieur du gouvernement et à visiter Arzamasse. Le gouverneur eut la bonté de me faire accompagner par son aide de camp, un officier parlant bien l'allemand, et d'une instruction distinguée.

Nous partîmes de Nijni-Novgorod dans la soirée du 8 Juin et, après avoir franchi 16 milles, nous arrivâmes le lendemain matin à Arzamasse, où nous fûmes reçus avec la plus grande hospitalité par le maître de police, un Géorgien

de naissance, marié à une Livonienne et connaissant, par cette raison, très-bien l'allemand. Il eut même l'attention de nous offrir un logement chez lui.

Arzamasse est une ville assez considérable, comme on peut le voir par les données statistiques suivantes. Elle compte 8992 habitants, dont 4390 hommes et 4602 femmes. Elle possède 78 maisons en pierre, 1390 maisons en bois, 34 églises et 2 temples. Il revient donc par église 265 habitants et une église sur 44 bâtiments. En outre, il s'y trouve 2 couvents, l'un avec 80 moines et l'autre avec 30, et deux monastères dont l'un compte 500 et le second 150 religieuses. Si on compte les moines, les ecclésiastiques séculiers, leurs familles et tout le personnel attaché aux Eglises, on trouvera que leur nombre s'élève à 14 ou 1500, par conséquent à $\frac{1}{7}$ de toute la population. Quelle ville catholique d'Italie ou d'Espagne, même au moyen âge, pourrait-on sous ce rapport comparer à Arzamasse?

Les propriétés foncières de la ville comprennent 4362 dessatines, pour la plupart bois et pâturages. Les prairies ne s'élèvent qu'à 262 dessatines et ne donnent tout au plus que 3000 pouds de foin. On y compte 34 fabriques au nombre desquelles on doit placer 19 tanneries très-considérables qui préparent le cuir, appelé à l'Occident cuir de Russie.

Notre hôte nous conduisit au couvent d'Alexeiewsky, dont l'organisation intérieure diffère complètement de celle des autres établissements de ce genre; néanmoins il jouit d'une réputation bien méritée. Il est situé dans la ville même. Après avoir traversé le mur d'enceinte, long de 300 toises, nous pénétrâmes dans l'intérieur par une large porte conduisant à la première cour. On y compte 56 bâtiments en pierre, 25 bâtisses en bois, 3 églises, un hôpital, une foule de dépendances de toutes espèces, une paneterie, une brasserie, une buanderie, un moulin etc. Ce grand nombre de bâtiments lui donne plutôt l'aspect d'une petite ville. A la porte d'entrée nous fûmes reçus par la supérieure, une vénérable vieille de 72 ans, d'un extérieur imposant dont la sévérité était tempérée par un regard

plein de douceur et de bonté. Elle était fille d'un sergent de la garde et avait été recueillie comme orpheline à l'âge de 2 ans par la défunte abbesse, sa parente et, comme elle, fille d'un ancien militaire. Ayant été élevée dès sa plus tendre enfance dans cet asile de la religion, elle n'avait pas voulu le quitter. Elle ne parlait ni le français ni l'allemand, et fit mander la supérieure en second, une dame de Pakoudin, tante d'un gentilhomme dont j'avais fait la connaissance à Nijni, et la pria de lui servir d'interprète. Cette dernière parlait très-bien le français.

En traversant de longs couloirs assez obscurs, nous passâmes devant la cuisine, où la surveillante nous offrit, en signe d'hospitalité, du pain et du kwass. Ensuite nous visitâmes les églises. Celle d'été, bâtie dans le style national, n'a rien de remarquable; mais l'église d'hiver est au contraire un édifice tout-à-fait singulier. Elle a trois étages: au premier se trouvent des magasins de blé, au second une grande cuisine pour une partie des religieuses dont le nombre s'élève ici à 500, et le troisième est enfin occupé par l'église qui n'ayant, comme on le pense bien, ni la hauteur, ni les proportions habituelles d'une église en Russie, ressemble plutôt à une chapelle. La maçonnerie et les charpentes seules ont été construites par des ouvriers loués; le reste, c'est-à-dire l'arrangement intérieur, l'autel, les images, les sculptures et jusqu'aux dorures a été exécuté par les religieuses elles-mêmes; aussi y trouve-t-on jointe à une exquise propreté l'empreinte d'un zèle pieux, d'une coquetterie dévote. Les dorures sont dues à une anglaise, Miss Warwer qui, après s'être convertie à la religion grecque, était venue prendre le voile dans ce couvent. On me la fit voir ainsi qu'une allemande, à laquelle, comme compatriote, je crus devoir adresser la parole; mais elle ne me répondit pas. Plus tard on me dit que les règles du couvent défendent de parler toute autre langue que le russe et que la supérieure en second, qui avait bien voulu se charger de nous montrer le couvent, ne s'était servi de la langue française que par condescendance envers des étrangers.

À 11 heures nous entrâmes au réfectoire, où les sœurs

s'étaient déjà réunies pour prendre leur frugal repas qui ne se compose que de pain, de légumes, d'huile au lieu de beurre, et deux fois par semaine de poisson. Le régime du couvent est très-sévère. Les nonnes se lèvent à 4 heures, se rendent à l'office du matin qui dure jusqu'à 6 heures, et vont ensuite travailler. Le soir de 8 à 10 elles se réunissent de nouveau à l'église. Se réglant sur la naissance, l'éducation, les facultés et les talents, la supérieure divise les religieuses en artelli (petites associations)*), composées de 5, 6, 8 ou 10 nonnes chacune, et choisit parmi elles une sœur surveillante (starchaïa), à laquelle elle confie le soin de diriger et de contrôler l'artell placée sous ses ordres. La starchaïa règle les occupations, elle est chargée de l'ordre et de la propreté, et veille à ce que les religieuses ne se livrent pas à des conversations inutiles et à des discussions qui troubleraient le repos et la tranquillité du couvent. Sans sa permission aucune nonne ne peut quitter sa cellule. Chaque artell a ses occupations déterminées qu'on peut diviser en trois classes, savoir: les objets d'art, les ouvrages de fabrique et les métiers. La première peint des images, dore ou sculpte, brode en or ou en argent des vêtements d'église qu'on vend ensuite au profit du monastère.

Les broderies qu'on y exécute jouissent d'une grande célébrité, non seulement en Russie, mais encore à Constantinople, à Jérusalem et même à Kiachta, où elles sont très recherchées des Chinois. Dans la seconde division on s'occupe à tisser des toiles, des draps noirs et toutes les étoffes nécessaires à l'habillement des religieuses. Quelques-unes même apprêtent des peaux et font des chaussures. La troisième classe est vouée aux travaux domestiques. Les artelli qui la composent soignent le bétail, cultivent le jardin et le potager, préparent la nourriture et surveillent la brasserie et le moulin. Pendant le travail ou les occupations qui n'exigent que peu de mouvement ou de bruit, une religieuse,

*) Partout perce le caractère national. Même dans les murs du cloître, au sein d'une congrégation religieuse, on retrouve l'association, la commune, l'artell et l'ancien.

ordinairement une novice, lit à haute voix des homélies, des légendes saintes ou quelqu'autre lecture édifiante.

L'égalité la plus complète règne parmi les religieuses. Avant de prononcer les vœux, chaque novice est obligée de présenter à la supérieure tous les papiers concernant sa famille, son certificat de baptême, la permission de ses parents de prendre le voile, de son seigneur, si elle appartient à la classe des serfs, ou de la commune, si elle est inscrite sur les registres d'un village de la couronne. La supérieure et ses aides prennent seules connaissance de ces documents, qui restent inconnus aux simples sœurs.

La durée du noviciat varie d'un mois à deux ans. Il n'y a pas eu d'exemple, qu'après un séjour d'une année dans les murs du cloître, une novice, encore fille, soit rentrée dans le monde. Cela arrive quelquefois à l'égard des femmes dont les maris, après avoir disparu pendant quelque temps, reviennent inopinément. En général aucune novice, veuve ou fille, n'éprouve un désir bien vif de quitter le couvent.

Pendant son noviciat, la novice peut s'éprouver elle-même, consulter les autres sœurs et apprendre à connaître la vie du cloître. Une fois ce temps d'épreuve terminé, la supérieure lui délivre un certificat, avec lequel elle se rend chez l'évêque, qui lui accorde enfin la permission de prendre le voile. Alors elle reçoit un nom religieux et brise avec son passé et avec le monde.

Les religieuses ne peuvent porter que de la laine et de la toile; la soie leur est défendue.

Celle qui n'observe pas les règlements ou enfreint les ordres donnés par la supérieure, ne subit la première fois qu'une sévère réprimande; à la seconde, elle est exclue du couvent. Les nonnes portent une longue robe noire de laine serrant la taille et sur la tête un petit capuchon de la forme d'un bonnet ou d'un mouchoir, serré autour de la tête. Chez les filles il est remplacé par un petit chaperon pointu.

On me fit voir une religieuse qui se trouve, à ce qu'on prétend, dans un état de somnambulisme. Chaque fois, avant qu'un étranger vienne frapper à la porte du couvent, elle devient inquiète et s'agite comme dans l'attente

d'un grand événement. Si elle se met à chanter, c'est un signe certain que l'étranger mourra sous peu; mais si, au contraire, elle est calme et sérieuse, l'étranger ne se trouve pas en danger de mort.

La supérieure nous conduisit enfin à son appartement particulier, orné d'une quantité d'images, au dessous desquelles se trouvaient, suspendus par ordre chronologique, les portraits des abbesses défuntes, ses devancières. Cependant telle est la puissance qu'exerce la mode en Russie, qu'elle a déjà pénétré dans les murs du cloître; la chambre était tapissée et remplie de meubles modernes!

A mon départ ces bonnes religieuses me firent présent de deux petites images, dont le visage, les mains et les pieds étaient peints et le reste recouvert de clinquant, de dorure et de fleurs artificielles. A ce joli cadeau elles joignirent un petit mémoire historique sur le couvent. J'en extrais les détails suivants:

Sur l'emplacement occupé de nos jours par ce monastère, se trouvait jadis un couvent déjà bâti sous le règne du Tsar Michaïl Feodorowitsch. Il en est pour la première fois question en 1643, sous le nom d'Alexeivskoi ou Novodévitschii. L'impératrice Cathérine II abolit ce monastère et ordonna aux nonnes de s'établir dans celui de Nikolaïeff. Cinq religieuses refusèrent cependant de se soumettre à cet ordre et obtinrent bientôt après la permission de rester dans leur antique demeure, grâce à l'impossibilité où se trouvait le couvent de Nikolaïeff de contenir un plus grand nombre de nonnes. Bientôt de nouvelles sœurs vinrent se joindre à ce petit noyau et le total des religieuses s'éleva bientôt jusqu'à 38. Alors elles s'adressèrent à Jérôme, évêque de Wladimir, au diocèse duquel appartenait la ville d'Arzamasse, et lui demandèrent l'autorisation d'occuper les bâtiments vides de l'ancien monastère et de se nourrir du travail de leurs mains.

Cette permission leur fut accordée. Cette communauté religieuse n'ayant alors qu'une règle fort incomplète que leur avait envoyée cet évêque, s'adressa, pour en obtenir une nouvelle, à un saint homme, Théodore de Senaksar, de la

famille des Ouchakoff, qui depuis longtemps s'était chargé de la conduite spirituelle de la congrégation. Cette nouvelle règle est encore en vigueur aujourd'hui.

En 1813 le nombre des religieuses était déjà très-considérable, et elles s'étaient acquises par une vie exemplaire l'estime et le respect de toute la contrée. Bientôt leur réputation parvint jusqu'à l'autorité ecclésiastique, et sous l'abbesse Protassoff, fille d'un brigadier de ce nom, Moïse, évêque de Nijni-Novgorod, dans le diocèse duquel se trouvait alors la ville d'Arzamasse, donna à cette communauté le titre de couvent et prescrivit au consistoire de reconnaître officiellement l'abbesse.

C'est la règle aussi simple que concise, donnée à ce monastère par Théodore, laquelle a produit ces résultats, a rendu ce couvent l'un des plus remarquables de la Russie, et en a fait un véritable modèle de la vie religieuse. Cette règle comprend quatre points:

1) Obéissance absolue envers la supérieure.

2) Les biens et le travail étant communs, toute propriété particulière est sévèrement interdite.

3) En prenant le voile, la novice doit renoncer aux amis, à la société, aux plaisirs, au luxe etc. Les cellules doivent être simples et austères, comme la vie de celles qui les habitent, et n'avoir pour ornements que les saintes images.

4) Les exercices religieux et les actes de piété.

En effet la vie monastique consacrée par les grands exemples de l'église chrétienne, répond aux plus profondes aspirations de l'âme; elle se retrouve en tout temps et partout chez les Hindous, comme chez les sectateurs de Mahomet et les adorateurs de Lama. L'organisation d'un assez grand nombre d'hommes les porte instinctivement à la contemplation mystique, aux jouissances idéales d'un monde éthéré, où, recueillis en eux-mêmes, ils oublient les choses terrestres pour se lancer vers l'infini. C'est à ce besoin universel et toujours vivace de la nature humaine que l'église chrétienne a donné satisfaction, en fondant, dès les

premiers siècles de l'ère nouvelle, des institutions fortement organisées.

De la vie ascétique des anachorètes naquit l'existence monacale et sa règle sévère! Sous le ciel heureux du Midi et de l'Orient les hommes sont enclins à la contemplation; aussi, dès les temps les plus anciens, les vit-on se livrer avec amour à l'état monastique. Mais à l'Occident, chez les Européens, doués d'une nature plus active que mystique, plus positive qu'abstraite, cette institution s'est développée d'une manière bien différente. Au lieu de l'extase spirituelle qui enlève les Orientaux aux choses terrestres, l'Européen demeura sur la terre, tout en regardant le ciel. Il s'efforça de concilier l'activité de la charité chrétienne avec les aspirations de son âme et le dogme de la religion! Les idées fondamentales de la vie monastique, l'immolation à Dieu et le mépris des biens périssables ne l'absorbèrent pas entièrement; homme d'action autant qu'esprit pensant, il ne se contenta pas de méditer mais chercha à réaliser les préceptes du christianisme en se vouant au bien-être de ses semblables. C'est ainsi que naquirent les ordres religieux pour le soulagement des malades et des indigents, les missionnaires etc.

La Russie s'est jointe à la branche orientale de l'église chrétienne, à celle qui avait basé l'existence du cloître sur la contemplation ascétique et lui avait donné ce caractère de spiritualisme exalté. Mais les Russes sont des Européens; ils appartiennent aux peuples septentrionaux, plus froids et moins disposés à cette tendance extrême que l'habitant des pays orientaux; de plus, depuis le 16ième siècle et le règne de Pierre I, ils se sont complètement rattachés au mouvement des idées européennes et ont accepté la culture et les lumières de l'Occident. Malgré les efforts qu'elle fit pour s'y soustraire, l'église russe finit cependant par ressentir les effets de ce rapprochement et de nos jours il est déjà impossible de ne pas apercevoir l'influence qu'a exercé sur elle la théologie allemande.

La fougue ardente des impressions, l'extase mystique, l'oubli complet des choses terrestres qui distinguaient les

Anachorètes des déserts brûlants de la Thébaïde sont incompatibles avec le caractère de la nationalité russe! C'est aussi pourquoi la vie contemplative, à quelques rares exceptions près, ne s'est jamais fortement développée dans les cloîtres de ce pays. Néanmoins les couvents furent et sont encore pour lui d'une grande utilité. Au moyen âge ils furent les propagateurs du christianisme et de la culture morale qui en découle; les dépositaires vigilants des germes de l'ancienne civilisation nationale et du feu sacré des sciences, les consolateurs du peuple gémissant sous le joug des Tartares. Ce furent eux surtout qui le maintinrent dans le giron de l'église chrétienne. C'est aussi de leur sein que sortaient les évêques! En comparant le clergé séculier d'alors aux communautés religieuses de la même époque, on est obligé de convenir que ces dernières se distinguaient par une vie plus régulière et une plus grande instruction.

La vie contemplative sur laquelle s'appuyait l'existence monacale, empruntée à l'Orient, ne se produisit ici que chez quelques individus isolés; on y voyait bien quelques pieux ermites, de saints anachorètes; mais la majorité des moines resta toujours étrangère à cette tendance de l'esprit, s'élevant au dessus des choses terrestres pour se perdre en extases sublimes et en muettes adorations! Même dans les couvents de premier ordre, jouissant, comme celui de Troïtza, d'une immense renommée, ce qu'on admire le plus c'est le patriotisme de ses moines qui de tous temps appartinrent plus à l'église militante qu'à l'église spirituelle du pays.

On a encore moins de renseignements positifs sur les couvents de femmes. Il se peut bien que quelques nonnes se soient distinguées par une pureté de mœurs, une vertu et une piété exemplaires; mais pour ce qui se rapporte à toute la classe, l'histoire profane et l'histoire religieuse de la Russie n'en font presque pas mention. Du moins de nos jours, je n'ai jamais entendu prétendre, que les moines et les nonnes de cet empire vécussent dans l'opulence et la mollesse. Cela a pu avoir lieu jadis, mais actuellement ce reproche serait injuste. Depuis l'oukase de Cathérine II, par lequel, en 1764, les biens des couvents furent confisqués

au profit de l'état, les revenus de ces communautés religieuses ont tellement diminué, qu'il leur serait même impossible de subsister, si des dons volontaires et des legs pieux, tant de testateurs étrangers, que de personnes entrées dans les ordres, ne leur donnaient les moyens de vivre convenablement. Les religieuses s'aident du travail de leurs mains et font une foule d'ouvrages, qu'elles revendent ensuite hors du couvent. Enfin si tous ces moyens ne suffisent pas, elles ont recours à la mendicité et c'est pour cette raison que bien souvent on rencontre sur les grandes routes de la Russie des religieuses demandant l'aumône.

La confiscation arbitraire des biens monastiques ne produisit en Russie aucun effet fâcheux; on n'entendit ni plainte ni murmure; et cela prouve à n'en point douter, que les monastères, dans l'état où ils se trouvaient alors, ne jouissaient pas de la sympathie du peuple. En Russie, où depuis le règne de Pierre I l'autorité suprême spirituelle et temporelle sont pour ainsi dire concentrées dans la personne du souverain, tous les changements qui surviennent dans le sein de l'Eglise ne découlent que de cette source unique. Pierre I méditait une réforme complète de l'état monacal. Il voulait transformer les couvents d'hommes en hôpitaux et transformer les moines en frères de charité. Dans ce but il leur envoya une foule de soldats blessés et d'invalides à soigner. Mais sous le règne de ses successeurs ce projet fut oublié et l'ancien état de choses reprit peu à peu le dessus. Néanmoins quelques couvents, comme celui de Troïtza, dont il a déjà été question, possèdent encore un hôpital, desservi par des moines; mais à la manière dont ils s'acquittent de ce devoir, on voit bien que le soin des malades n'est pas le but qui réponde à leur vocation. Pour réaliser cette bienfaisante idée, il aurait fallu d'abord réformer la règle monastique; mais jusqu'à présent on n'y a pas encore pensé.

Il en est de même du petit nombre d'écoles qui se forment dans les couvents. La réforme devrait tendre spécialement à créer un ordre ou une classe d'instructeurs, sans quoi les moines ne se croiront jamais destinés à l'enseignement de la jeunesse, et ne verront dans cette obligation

salutaire qu'une occupation indifférente ou un moyen de remplir leurs loisirs.

En parlant de Troïtza, j'ai dit qu'en Russie il s'était formé une nouvelle classe de moines, composée de jeunes religieux qui, ayant fait de bonnes études, se placent dans les chancelleries des évêques, pour y apprendre le maniement des affaires et s'instruire dans l'administration intérieure de l'Eglise. Attachés à la personne de l'évêque, on pourrait dire en qualité d'aides-de-camp, ils portent l'habit de moine mais n'habitent pas les monastères auxquels ils n'appartiennent que nominalement. C'est par cette route facile, ouverte à leur ambition, qu'ils se préparent aux plus hautes charges de l'église et même à l'épiscopat. Je ne prétends pas que ces jeunes gens ne deviennent par la suite d'excellents employés, rompus aux affaires; mais je doute fort qu'ils soient jamais des ecclésiastiques bien exemplaires.

Pour la réforme des couvents de femmes, rien n'a été fait jusqu'à présent. Dans quelques diocèses, ils ont été soumis, depuis quelques années, à une surveillance rigoureuse, devenue malheureusement indispensable par le relâchement des mœurs et les désordres graves qui s'y étaient introduits. Mais ce n'est là après tout qu'une mesure partielle, sans importance pour l'ensemble. Dans un couvent de religieuses du gouvernement de Kazan, j'ai trouvé un établissement d'éducation pour les filles de prêtres. L'idée en était excellente; mais l'exécution laissait encore beaucoup à désirer.

Le gouvernement ou pour mieux dire feu l'Impératrice Mère avait conçu l'idée de créer en Russie des sœurs de charité. A cet effet elle institua un établissement de veuves, soumises à une règle assez semblable à celle d'un couvent de religieuses. A Moscou j'eus l'occasion d'en visiter un, et on m'assura que cette institution, éminemment pratique, avait parfaitement répondu à ce qu'on en attendait. On fesait les plus grands éloges de la régularité de leur vie, des soins vraiment touchans qu'elles donnaient aux malades; mais je ne crois pas qu'on puisse regarder cette innovation comme une nouvelle institution religieuse, ou comme un développement progressif de l'état monastique. L'or-

ganisation intérieure et la destination de cet établissement ont un caractère trop séculier pour qu'il soit possible de le regarder comme le résultat d'une réforme religieuse. Rigoureusement parlant, ce n'est qu'une maison d'utilité publique, où quelques veuves de pauvres employés trouvent un asile et des moyens d'existence.

Tous les efforts pour réformer l'état monastique ou bien pour donner une nouvelle vie aux couvents déjà existants ont été faits par l'autorité temporelle du consentement des évêques qui, bien souvent, furent chargés de les mettre en pratique. La congrégation d'Arzamasse, dont j'ai parlé plus haut, est au contraire un produit indépendant, une œuvre qui s'est développée sans aucune influence étrangère au sein de l'Eglise russe, et comme telle, elle mérite la plus grande attention. Cette communauté dont les nonnes ne sont nullement des religieuses, du moins dans les sens qu'on y attache en Russie, ne se gouverne que d'après une règle particulière et non officielle et ne saurait être mise dans la classe des couvents véritables. La différence consiste en ce que les nonnes proprement dites ont conservé encore quelque chose du caractère primitif des anachorètes! Ne connaissant aucun lien intérieur, elles vivent séparées les unes des autres, quelquefois deux par deux, sans ces rapports et ces obligations reciproques qui, en rapprochant les membres d'un couvent catholique, finissent par en former un corps entier, une communauté réelle. Quelquefois elles possédent une fortune particulière et distincte de celle des autres. Elles ne sont nullement obligées de s'astreindre à une obéissance absolue envers l'abbesse, ou à faire un travail quelconque, qu'elles n'entreprennent ordinairement que comme passe-temps ou comme moyen de se procurer un peu d'argent. Dans la congrégation d'Arzamasse, c'est tout le contraire! Là, l'obéissance passive envers la supérieure est une condition à laquelle chaque sœur doit se soumettre sans réplique. Dans la fortune, la propriété, le travail et les occupations règne la plus complète communauté. L'activité et le travail ne sont pas un délassement volontaire ou un moyen industriel de gagner de l'argent.

mais une règle fondamentale de la maison. En entrant, la novice ne prononce pas des voeux proprement dits; car ils ne sont que temporaires. Toute sœur peut à volonté s'en délier, quitter le couvent et rentrer dans le monde. Cette congrégation, qui compte aujourd'hui 500 religieuses, existe déjà depuis 70 ans, sans aucun fonds, sans avoir reçu la sanction officielle de l'autorité et sans aucune protection spéciale qui veille sur ses intérêts. Elle s'est déjà adressée plusieurs fois mais toujours en vain au gouvernement, pour obtenir de lui des garanties de sécurité. Tous les pouvoirs, à commencer par l'Empereur et le St. Synode jusqu'au plus petit ecclésiastique, s'accordent à en faire l'éloge et néanmoins elle est restée comme jadis en dehors de la classe des couvents, proprement dits, parce que son organisation intérieure en fait un institut exceptionnel. Pour acquiescer à cette demande, il faudrait en former un ordre à part, et c'est en quoi consiste la principale difficulté. On a proposé aux religieuses de se soumettre à la règle générale des couvents de nonnes; mais elles ont refusé; car, en y consentant, elles détruiraient leur véritable caractère et fausseraient la nature de leur institution. Je crois que le gouvernement devrait se féliciter de voir un pareil élément de vitalité se développer au sein de son église et protéger efficacement cette communauté modèle; mais la Russie est si étendue que l'autorité, constamment occupée de l'ensemble, perd souvent de vue de précieux détails. On m'a dit qu'il existe encore dans le gouvernement de Nijni-Novgorod trois petites communautés dans le genre de celle d'Arzamasse, ce qui prouve d'une manière irrécusable, que cette institution répond à un besoin réel du pays et s'est acquis les sympathies publiques. Dans les autres parties de la Russie, on trouve également quelques communautés semblables.

En sortant du couvent, nous visitâmes les églises. La cathédrale, qui a une longueur et une largeur de 75 archines, a été commencée en 1812 et terminée en 1841 par l'architecte Korinsky. Elle a été construite, aux frais des marchands d'Arzamasse, sur le modèle de l'église d'Isaac de St.

Pétersbourg et a coûté 800,000 (plus de 3,000,000 de francs) roubles argent; ce qui prouve la richesse des négociants de cette ville. Les images ont été également peintes par un artiste de cette ville. L'ikonostasse est dans le style national russe; mais les images des autres parties de la nef ne sont que des copies d'après des originaux de l'Occident. Les fresques d'après Rubens étaient très bien exécutées. Je rendis visite au peintre qui les avait faites. Il se nommait Osip Sémionowitsch Serebriakoff et appartenait comme Serf à Monsieur de Bezobrasoff de Moscou. Il avait deux fils qui tous les deux s'étaient adonnés à la peinture; l'un d'eux avait même fait ses études à l'académie de St. Pétersbourg. Il paraît qu'il en avait rapporté des dessins des meilleurs tableaux des différentes écoles de l'Occident; car dans la composition et le dessin d'une grande partie des images de cette église, on voyait clairement que l'artiste y avait cherché ses modèles. Les compositions du père étaient dans le style national russe, le dessin correct, les couleurs éclatantes, l'expression très bien rendue. Quant aux figures elles-mêmes, elles présentaient un mélange de types sanctionnés par l'église et des physionomies nationales. Moyennant 25 roubles assign. il me vendit une image d'un pied et demi de haut, sur un de largeur, représentant un groupe réuni de saints du calendrier russe. Ce vieux peintre et ses deux fils payaient à leur seigneur un obrok de 350 roubles assign. par an. Le fils aîné avait fait le portrait d'une charmante jeune fille (on me la fit voir le jour même) et l'avoit vendu à St. Pétersbourg à un anglais, pour la somme de 100 guinées. Il me montra une copie qu'il en avait faite; c'était réellement un petit chef-d'œuvre dans son genre.

Dans le courant de la matinée, je visitai la tannerie d'un fabricant, nommé Popoff Chitinin. Le poud de cuir, pour lequel il faut ordinairement 6 peaux, se vend ici sur place 48 roubles assign. Les meilleures peaux sont tirées des gouvernements de Kazan et de Simbirsk; celles de Podolie et de Wolhynie sont trop épaisses et ne peuvent être employées que pour semelles. Les cuirs préparés ici sont

très-recherchés en Autriche et en Italie. Un bon travailleur gagne dans cette tannerie de 160 à 170 roubles argent par an.

Après le dîner nous sortîmes de la ville pour visiter le village de Wizena, appartenant au prince Soltikoff et connu dans toute la Russie pour sa fabrication et son commerce de bottes et de souliers. L'intendant qui, depuis 12 ans, gouverne cette terre, M. Alexei Sergécewitsch Tarchow, nous reçut avec la plus grande hospitalité et s'empressa de nous donner tous les renseignements que nous pouvions désirer. Pour commencer, il nous conduisit, comme d'usage, à l'église. Elle a été bâtie dans le style italien par un des ancêtres du prince Soltikoff. J'y remarquai un grand nombre d'excellents tableaux qu'un prince de cette famille avait rassemblés à l'étranger pendant le séjour de plusieurs années, qu'il y fit en qualité d'ambassadeur. En mourant, il avait légué la collection à cette église. On nous montra entr'autres une délicieuse toile, d'un peintre français, dont on ne sut me dire le nom. C'était une Vierge à laquelle l'artiste, par un singulier caprice, avait donné les traits de la célèbre la Vallière. Qui croirait qu'au fond de la Russie, dans une simple église de village, se trouve le portrait de cette duchesse profane? Mais l'instinct du peuple semble l'avoir détourné de cette image étrangère, et c'est vers une Madone dans le style national, ornée de pierreries et de perles, qu'il a porté sa fervente adoration.

Ce village est bien bâti et se compose de 700 habitations, parmi lesquelles on remarque beaucoup de maisons en pierre. Lors du dernier recensement, la population s'élevait à 1820 âmes. Les terres de labour sont très-insuffisantes; 500 dessatines tout au plus; mais les prairies et les pâturages s'élèvent à plus de 5000 dessatines et sont situés, de même que le bois appartenant au village, de l'autre côté de la ville.

J'ai déjà dit que la plus grande partie des habitans forme une association industrielle, occupée de la fabrication de bottes et de souliers. Tous les ans, pendant la

foire de Nijni Novgorod, on en vend pour plus de 50,000 roubles assign. et aux foires moins considérables des environs, pour 10 à 20,000 roubles assign. On trouve encore dans ce village 6 fabriques de colle forte, 2 fabriques de bougies, 8 fabriques de tapis et de bottes en feutre qu'on fait avec du poil de vache. Près de 500 paysans, munis de passe-ports, sont ordinairement absens du village et vont chercher de l'ouvrage dans les gouvernements de Saratoff, d'Astrachan, sur l'Oural et même en Sibérie. Quelques-uns restent hors de chez eux pendant 10 à 15 années; d'autres finissent même par s'établir définitivement dans des villes comme Astrachan et Saratoff. Néanmoins ils ne cessent pas d'appartenir à la commune, de payer exactement leur part de l'obrok et d'y conserver leur maison avec la portion de terre dépendante et qu'ils afferment à un autre paysan ou font cultiver par des travailleurs loués. Sur la population restante, plus de 200 se rendent tous les ans à la foire de Nijni y vendre les produits de leur industrie et chercher de l'ouvrage.

On observe la plus grande inégalité dans la fortune des paysans de ce village. Jadis la richesse y était en général beaucoup plus considérable: il y avait même deux paysans qui possédaient chacun un capital de plus de 500,000 roubles assign. Néanmoins, malgré cette décroissance dans la prospérité des habitants, on trouve encore plus de 15 maisons, dont le revirement annuel varie de 20—50,0000 roubles assign.

Le prince de Soltikoff n'a imposé à ce village qu'un obrok collectif, laissant à la commune elle-même le soin d'en faire la répartition parmi ses membres. L'intendant m'assura que le prince retire par an de cette terre un revenu de 18 à 20,000 roubles argent; mais j'ai tout lieu de croire qu'il ne m'a pas dit toute la vérité. Voici de quelle manière a été faite la répartition de l'impôt. La commune a choisi un starosta par chaque centaine de paysans, en tout 18 starosta, et leur a ordonné de répartir l'obrok en proportion de la fortune de chaque membre. Le plus riche d'entr'eux paie à lui seul pour 30 âmes, les deux

fabricants de bougies pour 20 âmes, et ainsi de suite jusqu' aux plus pauvres qui ne paient rien ou seulement pour une demi-âme *).

L'agriculture y est très-arriérée et on n'y cultive la terre qu'autant qu'il faut pour satisfaire à sa propre consommation. Les paysans moins riches, trop pauvres pour s'adonner à une industrie, préfèrent s'occuper de jardinage, qui dans cette contrée est d'un assez bon rapport. Le sol est très-fertile et donne sans beaucoup de peine une récolte abondante, mais la rente foncière est encore de beaucoup inférieure au bénéfice produit par les différentes branches d'industries.

La paie d'un journalier y est par jour d'un demi-rouble argent, et lors de mon voyage le tschetwert de blé (4 scheffel) ne coûtait qu'un rouble argent. Peut-on donc s'étonner qu'avec une main-d'oeuvre proportionellement si élevée, l'agriculture, au lieu de se développer et de prospérer, ne fasse que rétrograder? Voici les renseignements qui m'ont été communiqués sur la fabrication des bottes et des souliers. Il y a ici des familles composées de trois membres qui, dans le courant d'une semaine, parviennent à confectionner jusqu' à 40 paires de bottes, n'ayant pour toute aide que leurs femmes et leurs enfants. Une paire de grosses bottes se vend 8 roubles assign. et une paire de souliers à grosses semelles 2 roubles 40 copeks assign. Le cuir qu'ils emploient est ordinairement de la dernière qualité; mais pour les commandes, ils prennent plus cher et fournissent des produits supérieurs. Les bottes en feutre coûtent 40 copeks assign. la paire!

*) L'étranger qui ne connaît pas l'expression par âme, ne saurait comprendre le calcul usité en Russie, par rapport au dénombrement de la population ou à l'impôt. A l'Occident on compte par tête, hommes et femmes, sans distinction de sexe; mais en Russie, par le mot âme on ne doit comprendre que les individus masculins. Il en résulte donc qu'une femme noble, qui, à la rigueur, n'est pas une âme elle-même, peut cependant posséder en propre beaucoup d'âmes!

L'intendant Tarchoir nous conduisit vers la maison d'un des fabricants de bougies. A l'extérieur, elle ressemblait aux autres habitations et était ornée d'un balcon et des colonnes d'usage. Intérieurement, nous y trouvâmes un mobilier européen assez bien conservé et une pendule à musique; mais tout ce luxe d'emprunt n'était que pour l'apparat; l'hôte lui-même, vrai russe à barbe, sa femme, une grosse ménagère habillée à la mode du pays, et ses enfants habitaient l'isba (la chambre noire), construite de l'autre coté de la porte cochère et ne se distinguant en rien de celle des autres paysans du village. Il nous offrit du thé, des gâteaux, différents plats de viande, et du Champagne. J'exprimai le désir d'entendre chanter les paysans et bientôt après il se forma dans la chambre attenante un choeur d'hommes, dont le chant, vraiment délicieux, produisit sur moi la plus vive impression. C'étaient des airs nationaux, pleins de mélodie et de gracieuses modulations; mais ce qui me charma surtout, ce fut une ballade sauvage et triste, chantée par cinq voix. L'arrivée d'une jeune fille, mandée par l'intendant pour me faire voir le costume des femmes de la contrée, mit fin au petit concert. Cette jeune fille était celle que le peintre d'Arzamasse avait prise pour modèle, et réellement, c'était la plus ravissante créature qu'il soit possible de voir. Toute sa personne respirait l'innocence, la douceur et la simplicité; une beauté suave, aussi parfaite par la pureté des lignes, que par la grâce des mouvements et des gestes. C'était l'Eve du paradis, avant la chute. Après avoir admiré son costume et lui avoir demandé quelques explications sur les modes de la contrée, je lui dis, qu'elle était une des plus belles créatures de Dieu, à quoi elle répondit. „Je ne suis que la fille d'un pauvre paysan, encore serf.“ La jeunesse, la grâce, la beauté, sans la liberté, sont donc des biens incomplets. Mon compagnon de voyage, l'aide de camp, lui fit cadeau d'une petite bague: elle l'accepta en rougissant et lui dit. „Je suis une pauvre fille qui ne peut rien te donner en retour; mais je prierai la Sainte Vierge pour qu'elle répande sur toi ses bénédictions.“

fabricants de bougies pour 20 âmes, et ainsi de suite jusqu' aux plus pauvres qui ne paient rien ou seulement pour une demi-âme *).

L'agriculture y est très-arriérée et on n'y cultive la terre qu'autant qu'il faut pour satisfaire à sa propre consommation. Les paysans moins riches, trop pauvres pour s'adonner à une industrie, préfèrent s'occuper de jardinage, qui dans cette contrée est d'un assez bon rapport. Le sol est très-fertile et donne sans beaucoup de peine une récolte abondante, mais la rente foncière est encore de beaucoup inférieure au bénéfice produit par les différentes branches d'industries.

La paie d'un journalier y est par jour d'un demi-rouble argent, et lors de mon voyage le tschetwert de blé (4 scheffel) ne coûtait qu'un rouble argent. Peut-on donc s'étonner qu'avec une main-d'oeuvre proportionellement si élevée, l'agriculture, au lieu de se développer et de prospérer, ne fasse que rétrograder? Voici les renseignements qui m'ont été communiqués sur la fabrication des bottes et des souliers. Il y a ici des familles composées de trois membres qui, dans le courant d'une semaine, parviennent à confectionner jusqu' à 40 paires de bottes, n'ayant pour toute aide que leurs femmes et leurs enfants. Une paire de grosses bottes se vend 8 roubles assign. et une paire de souliers à grosses semelles 2 roubles 40 copeks assign. Le cuir qu'ils emploient est ordinairement de la dernière qualité; mais pour les commandes, ils prennent plus cher et fournissent des produits supérieurs. Les bottes en feutre coûtent 40 copeks assign. la paire!

*) L'étranger qui ne connaît pas l'expression par âme, ne saurait comprendre le calcul usité en Russie, par rapport au dénombrement de la population ou à l'impôt. A l'Occident on compte par tête, hommes et femmes, sans distinction de sexe; mais en Russie, par le mot âme on ne doit comprendre que les individus masculins. Il en résulte donc qu'une femme noble, qui, à la rigueur, n'est pas une âme elle-même, peut cependant posséder en propre beaucoup d'âmes!

passer une partie de l'été. Connaissant la belle tenue des troupes russes pendant une parade ou lorsqu'elles attendent la visite d'un étranger, je témoignai le désir de visiter le camp à l'improviste et de voir le régiment pour ainsi dire en négligé. J'y trouvai l'ordre le plus parfait, et comme c'était l'heure du déjeûner, je pus me convaincre que sa nourriture était très-suffisante et parfaitement apprêtée. Nous parcourûmes les allées entre les tentes, et bientôt un grand nombre d'officiers vinrent se joindre à nous. Nous arrivâmes à une grande place, destinée aux exercices gymnastiques, et quel fut mon étonnement en y retrouvant l'appareil bien connu de gymnastique, employé en Allemagne.

Nous ne tardâmes pas à rentrer en ville, où, après m'être débarrassé de la poussière de la route, je me rendis chez le Comte Steinbock, pour le prier de me faire voir la prison. Il s'empressa d'accéder à ma demande et nous nous y rendîmes avec le Colonel Pochotin. La prison se compose de bâtiments en pierre, réunis autour de plusieurs cours et entourés d'une haute muraille. Ce jour-là elle n'était pas très-remplie, parce que la veille un convoi assez considérable de condamnés avaient été mis en route pour la Sibérie. Cette prison sert à deux usages et contient deux espèces de prisonniers : 1° les détenus pour différents crimes, pendant l'instruction de leur procès, et 2° les malfaiteurs dont l'arrêt à été prononcé et qui n'attendent que leur départ pour la Sibérie. Le second dépôt de ce genre se trouve à Kazan. Les condamnées qui doivent être exportés en Sibérie, sont réunis ici et quand leur nombre s'élève à 100 ou à 200, on leur donne une escorte qui les accompagne d'étape en étape jusqu' à leur destination. Ces envois ont lieu, dans la règle, une fois par semaine. L'aspect et l'intérieur de cette prison n'avaient rien d'effrayant ; les cellules, quoique voutées, étaient suffisamment éclairées et chauffées par un poêle en hiver. Ayant été bâtie sous le règne de Catharine II, sa construction comme prison était encore très imparfaite. Elle contenait un grand nombre de salles, pour 10, 20 ou 25 pri-

sonniers, mais fort peu de cellules séparées. Les prisonniers étaient classés selon le genre des crimes ou délits, et réunis dans des salles particulières. Ceux qui avaient subi leur condamnation, n'étaient pas séparés de ceux dont le procès s'instruisait encore: ils pouvaient donc se parler en pleine liberté, se concerter, et s'avertir les uns les autres.

Cette liberté, accordée aux prisonniers, doit nécessairement produire un mauvais résultat et rendre l'enquête judiciaire, ou l'instruction criminelle infiniment plus difficile et plus embrouillée. Mais il faut dire aussi qu'ici on n'a pas à faire aux malfaiteurs rusés de l'Occident, à des fripons madrés, connaissant quelquefois aussi bien que les juges eux-mêmes, toutes les subtilités du code et les différentes manières d'interpréter la loi. Dans chaque cachot contenant plus de trois ou de quatre détenus, on choisit parmi eux un Starosta qui sait maintenir parmi les prisonniers un ordre surprenant et une complète obéissance. Dans des cellules séparées, nous vîmes deux individus, enfermés pour dettes, et deux gentilhommes auxquels on avait accordé la permission de se procurer, à leurs frais, un lit moins dur et un mobilier plus confortable. Pourtant la nourriture était la même pour tous les détenus. On leur donnait, avec $2\frac{1}{2}$ livres de pain, deux fois par jour du stschi, du poisson ou de la viande bien apprêtés, et en quantité suffisante.

Voici quels étaient les prisonniers d'après la nature des crimes et des délits: meurtriers (en assez grand nombre), incendiaires (pour la plupart des femmes), déserteurs, voleurs, filous etc. Parmi les criminels de première classe se trouvait une femme qui avait cherché à empoisonner son mari. Qu'on dise maintenant, que la civilisation n'a pas encore pénétré en Russie! Une infanticide venait d'accoucher en prison. En pareil cas, la loi prescrit de garder la mère pendant un an et demi, afin de lui donner le temps de nourrir et de sevrer son enfant. Tant que dure la grossesse ou l'allaitement, il est défendu de faire subir sa peine à une condamnée. Nous visitâmes aussi l'hôpital de la prison. L'ordre et la propreté n'y laissaient rien à

désirer: les lits étaient commodes, les chambres parfaitement éclairées et aérées. Au nombre des malades se trouvait une belle et jeune femme, qui, par amour pour un paysan, avait voulu assassiner son mari; n'y ayant pas réussi et ayant été condamnée, elle avait essayé de se donner la mort en se coupant la gorge; mais la blessure n'avait pas été mortelle.

Nous y vîmes aussi une femme avec quatre enfants, de trois à neuf ans, qui avait sollicité et obtenu la permission de rejoindre son mari, exilé en Sibérie. Etant tombée malade, elle avait été admise à l'hôpital, jusqu' à complète guérison.

A la porte de la prison je vis une charrette, chargée de provisions que des paysans, après une réunion de noce, avaient envoyées, pour être distribuées aux prisonniers. A côté se tenait aussi une bonne vieille, avec un immense sac, rempli de pains blancs et de viande, déstinés au même usage. Personne n'inspire plus de pitié et d'intérêt au peuple russe que les prisonniers! A toutes les occasions, pendant toute l'année, il ne cesse d'envoyer aux détenus une foule d'objets et d'offrandes charitables. Il ne saurait y avoir de fiançailles, de mariage, de baptême ou de fête, sans que tous les convives s'empressent de contribuer, chacun en proportion de sa fortune, au soulagement des malheureux détenus. On m'a assuré qu'ici du moins les prisonniers se trouvent dans l'impossibilité de consommer toutes les provisions qui leur arrivent, et qu'on en vend une grande partie pour acheter aux condamnés, envoyés en Sibérie, des vêtements plus chauds et plus commodes. Tous les envois faits aux prisonniers, leur parviennent fidèlement, et jamais un gardien, même le plus subalterne, ne se permettrait d'en détourner la moindre partie. Ce serait commettre un crime, un sacrilège irrémissible! Le peuple en a du moins la conviction intime, et c'est aussi pourquoi il vient, sans cesse, déposer sur le seuil des prisons les pieuses offrandes de sa charité. A mes yeux, ce fait avait une signification particulière et une grande valeur; c'était une preuve irrécusable de la douceur et de l'humanité avec laquelle

on y traitait les détenus. Ce témoignage des faits me convainquit plus que tous les récits, souvent inspirés par le désir de montrer à un étranger les choses sous le jour le plus favorable.

Ayant brisé mon tarantasse et ne pouvant le faire réparer assez vite, je me décidai à faire le voyage de Nijni-Novgorod jusqu' à Kazan par eau, et d'acheter dans cette ville, véritable patrie de ces véhicules, un tarantasse plus solide que le mien. Nous nous rendîmes donc sur le bord du Wolga pour y louer une barque et un équipage. A peine eûmes-nous fait connaître l'objet de nos recherches, que nous nous vîmes assaillis par un essaim de patrons empressés, gesticulant et parlant tous à la fois, pour nous engager à accepter leurs offres de service. Assourdis et ennuyés de tout ce vacarme, nous nous adressâmes particulièrement à un individu de la troupe, comme si notre choix avait été déjà fait; aussitôt le bruit cessa, les autres se mirent respectueusement à l'écart, sans proférer la moindre parole, et nous laissèrent discuter nos conditions. N'ayant pu nous arranger, nous brisâmes avec celui-ci et en un clin-d'oeil nous fûmes de nouveau cernés de tous côtés par la foule hurlante d'officieux. Dès que nous eûmes trouvé un patron plus traitable, les autres s'écartèrent comme auparavant, et nous laissèrent terminer tranquillement nos arrangements. Il est vraiment impossible de ne pas être émerveillé de l'extrême politesse et de l'urbanité parfaite qui règnent parmi la basse classe du peuple russe.

La plus grande partie des individus qui nous entouraient, appartenait à la classe des bourlaki (remorqueurs ou haleurs), une des plus intéressantes de celles que j'aie observées pendant mon voyage. Elle se compose principalement de serfs. Voici quelle en est la raison. Par la fixation de l'obrok qu'il perçoit des paysans domaniaux, le gouvernement ne se règle, ni sur les capacités, ni sur les talents, ni sur l'industrie, ni sur la fortune des individus; cet impôt est égal pour tous les membres de la commune ou du village. Par cette raison, le paysan de la couronne suit librement son penchant dans le choix

Pétersbourg et a coûté 800,000 (plus de 3,000,000 de francs) roubles argent; ce qui prouve la richesse des négociants de cette ville. Les images ont été également peintes par un artiste de cette ville. L'ikonostasse est dans le style national russe; mais les images des autres parties de la nef ne sont que des copies d'après des originaux de l'Occident. Les fresques d'après Rubens étaient très bien exécutées. Je rendis visite au peintre qui les avait faites. Il se nommait Osip Sémionowitsch Serebriakoff et appartenait comme Serf à Monsieur de Bezobrasoff de Moscou. Il avait deux fils qui tous les deux s'étaient adonnés à la peinture; l'un d'eux avait même fait ses études à l'académie de St. Pétersbourg. Il paraît qu'il en avait rapporté des dessins des meilleurs tableaux des différentes écoles de l'Occident; car dans la composition et le dessin d'une grande partie des images de cette église, on voyait clairement que l'artiste y avait cherché ses modèles. Les compositions du père étaient dans le style national russe, le dessin correct, les couleurs éclatantes, l'expression très-bien rendue. Quant aux figures elles-mêmes, elles présentaient un mélange de types sanctionnés par l'église et des physionomies nationales. Moyennant 25 roubles assign. il me vendit une image d'un pied et demi de haut, sur un de largeur, représentant un groupe réuni de saints du calendrier russe. Ce vieux peintre et ses deux fils payaient à leur seigneur un obrok de 350 roubles assign. par an. Le fils aîné avait fait le portrait d'une charmante jeune fille (on me la fit voir le jour même) et l'avoit vendu à St. Pétersbourg à un anglais, pour la somme de 100 guinées. Il me montra une copie qu'il en avait faite; c'était réellement un petit chef-d'œuvre dans son genre.

Dans le courant de la matinée, je visitai la tannerie d'un fabricant, nommé Popoff Chitinin. Le poud de cuir, pour lequel il faut ordinairement 6 peaux, se vend ici sur place 48 roubles assign. Les meilleures peaux sont tirées des gouvernements de Kazan et de Simbirsk; celles de Podolie et de Wolhynie sont trop épaisses et ne peuvent être employées que pour semelles. Les cuirs préparés ici sont

très-recherchés en Autriche et en Italie. Un bon travailleur gagne dans cette tannerie de 160 à 170 roubles argent par an.

Après le dîner nous sortîmes de la ville pour visiter le village de Wizena, appartenant au prince Soltikoff et connu dans toute la Russie pour sa fabrication et son commerce de bottes et de souliers. L'intendant qui, depuis 12 ans, gouverne cette terre, M. Alexei Sergécewitsch Tarchow, nous reçut avec la plus grande hospitalité et s'empressa de nous donner tous les renseignements que nous pouvions désirer. Pour commencer, il nous conduisit, comme d'usage, à l'église. Elle a été bâtie dans le style italien par un des ancêtres du prince Soltikoff. J'y remarquai un grand nombre d'excellents tableaux qu'un prince de cette famille avait rassemblés à l'étranger pendant le séjour de plusieurs années, qu'il y fit en qualité d'ambassadeur. En mourant, il avait légué la collection à cette église. On nous montra entr'autres une délicieuse toile, d'un peintre français, dont on ne sut me dire le nom. C'était une Vierge à laquelle l'artiste, par un singulier caprice, avait donné les traits de la célèbre la Vallière. Qui croirait qu'au fond de la Russie, dans une simple église de village, se trouve le portrait de cette duchesse profane? Mais l'instinct du peuple semble l'avoir détourné de cette image étrangère, et c'est vers une Madone dans le style national, ornée de pierreries et de perles, qu'il a porté sa fervente adoration.

Ce village est bien bâti et se compose de 700 habitations, parmi lesquelles on remarque beaucoup de maisons en pierre. Lors du dernier recensement, la population s'élevait à 1820 âmes. Les terres de labour sont très-insuffisantes; 500 dessatines tout au plus; mais les prairies et les pâturages s'élèvent à plus de 5000 dessatines et sont situés, de même que le bois appartenant au village, de l'autre côté de la ville.

J'ai déjà dit que la plus grande partie des habitans forme une association industrielle, occupée de la fabrication de bottes et de souliers. Tous les ans, pendant la

d'un état. Tous les travaux pénibles et toutes les occupations qui éxigent de grands efforts et ne rapportent qu'un mince bénéfice, lui sont antipathiques, aussi n'y a t-il recours qu' à la dernière extrémité. Il n'en est pas ainsi des serfs. Soumis à l'autorité d'un seigneur, qui les considère comme son bien, comme une propriété dont il peut à volonté tirer le plus de profit, ils n'ont pas la liberté d'action des paysans de la couronne et ne peuvent pas, comme eux, ne consultant que leurs goûts, s'adonner à une industrie de leur propre choix. Se réglant sur la nature de la contrée, sur les conditions locales qu'elle présente, et les avantages qu'on peut en retirer, le seigneur taxe ses paysans à sa convenance, selon les vues de son intérêt personnel. La couronne fixe un impôt sur l'âme, sur l'individu, sans faire de distinction entre les unités et les qualités individuelles qu'elles possèdent: le Seigneur prélève l'obrok partiaglo, d'après les capacités personnelles et le gain probable de chacun. Il en résulte donc une différence ou une opposition notable! Dans le premier cas, c'est l'âme et au second, l'individualité qui serve de base ou de mesure à la fixation de l'impôt. Par la perception arbitraire de l'obrok, le seigneur oblige indirectement le serf à se faire bourlak. Sans cette nécessité, le serf ne se déciderait jamais à embrasser un état aussi pénible et aussi fatiguant, ou du moins, il ne ferait monter le salaire à un taux démesuré. Or, sans bourlaki, la navigation sur le Wolga, si important pour la Russie, serait paralysée; le commerce s'arrêterait et l'activité industrielle et agronomique, qu'il engendre dans les gouvernements du centre et du midi, s'éteindrait aussitôt, pour faire place à l'inertie la plus complète et la plus déplorable.

Les bourlaki, montant la barque que nous avions engagée pour nous conduire à Kazan, étaient serfs du prince Gagarin et appartenaient à un village, situé à 30 verstes d'Arzamasse. Ce village, dont la population s'élève à 480 âmes, manque presque de terre; il n'y revient que $1\frac{1}{2}$ dessatine par âme. Il en est de même par rapport au bois, que chaque paysan est obligé d'acheter

d'ailleurs pour une somme de 10 à 14 roubles assign. par an. Ne pouvant se nourrir du produit de la terre, ils sont obligés de recourir à une de ces industries nombreuses que le Wolga offre naturellement. Presque toute la population virile quitte le village au printemps et n'y revient que pour l'hiver. Sur ce nombre, 150 deviennent bourlaki et gagnent pendant la navigation, tous frais décomptés, jusqu' à 100 roubles assign. chacun. Durant ce temps, les femmes et les enfants cultivent la terre et entretiennent le ménage. La commune paie au seigneur par tiaglo 50 roubles assign. On voit donc qu'ici l'obrok n'est pas un impôt fixé sur la terre, mais sur la personne du serf, et qu' aulieu d'être réel, il n'est que personnel; car, comme je l'ai déjà dit, les paysans de ce village n'ont presque pas de terre.

Chapitre XI.

Nijni-Novgorod. Eglise des Jedinowertzi (Uni-croyants). Schismatiques ou sectaires de la Russie. Sectes anciennes. Les Scoptzi (eunuques), la secte Chlistorstschino (flagellants), la secte des Bezslovesstnicé (muets), la secte Sabatniki (des observateurs du Sabbat). Sectes modernes, nées sous le patriarche Nicon. Les Starowerzi (vieux croyants), leur caractère et leur signification. Discussion religieuse après Pâques dans le Kremlin. Les trois divisions formant cette secte. Les Jedinowertzi (Unitaires) les Tschassovennié et les Pomorane. Leur doctrine, leur organisation et leurs cérémonies religieuses. Leur grand hôpital à Moscou. — Sectes depuis Pierre le Grand. Les Malakani. Leur doctrine et les points de ressemblance qu'elle présente avec les Quakers. Les Douchoborzi et leur doctrine. Visite dans un de leurs villages sur la Molotschna. Kapoustin, leur Jésus Christ, leur village Terpéncé.

En revenant des bords du Wolga, nous passâmes devant une église, dont la porte était ouverte et dans laquelle on baptisait un enfant. C'était une église d'Jedinowertzi (unitaires, uni-croyants). Quand la cérémonie fut terminée, je fis la connaissance du prêtre et je lui demandai de vouloir bien me donner quelques renseignements sur sa croyance et les cérémonies religieuses de son église. Il y consentit et afin de satisfaire ma curiosité, il me donna la promesse de venir me voir le jour même. Effectivement, après le dîner, il entra chez moi accompagné d'un autre prêtre de sa secte. Je ne perdis pas de temps et me mis aussitôt à les questionner? Leurs réponses étaient tellement évasi-

ves, si brèves et si peu en rapport avec le sens réel de mes questions, qu'il me fut impossible d'en tirer rien de positif et de savoir même, si l'ignorance ou la ruse avait été le mobile de cette conduite singulière: peut-être l'une et l'autre. Néanmoins ces réponses, tout incomplètes et tout énigmatiques qu'elles étaient, servirent pourtant à mes recherches ultérieures.

L'étude des différentes sectes religieuses en Russie présente une foule d'obstacles, pour ainsi dire insurmontables; car presque tout y est ténèbres et mystère! Les renseignements qu'on peut obtenir à ce sujet des écclésiastiques de l'église dominante ou des employés de l'administration, sont loin d'être satisfaisants tant à cause de leur ignorance sur ses matières, que de la discrétion qui leur est imposée. Les sectaires de leur côté mettent un grand soin à cacher tout ce qui se rapporte à leur croyance et à leur existence privée; il faut donc beaucoup de peine et de patience pour découvrir même le moindre fait. Mais comme il est impossible de bien connaître le caractère d'une nation, et d'apprécier les institutions politiques et les rapports sociaux d'un pays, si on n'en a pas étudié l'état religieux, je m'en suis occupé spécialement, et quoique je ne prétende nullement avoir épuisé le sujet, je crois cependant avoir réuni plus de renseignements que mes devanciers et la plupart des Russes eux-mêmes.

Dans plusieurs endroits, jai trouvé les moyens de me mettre en contact avec les sectes défendues, de gagner la confiance des adeptes et d'assister même en secret à leurs cérémonies religieuses.

Je donne ici un léger aperçu de leurs doctrines, me éservant d'en parler plus au long à l'article: sur l'état re-gieux de la Russie.

Le Christianisme se répandit en Russie au neuvième cle. Ralliée à l'Eglise d'Orient, l'Eglise russe devint né-sairement comme une succursale du patriarchat de Con-tinople. Quoique le temps des hérésies gnostiques fût passé, les idées dogmatiques qu'elles avaient produites, erpétuaient encore, surtout en Orient, d'où les Croisades

les transportèrent plus tard en Occident. Même de nos jours, elles sont encore repandues parmi les Mahométans.

L'histoire intérieure de l'église russe n'étant pas encore suffisamment éclaircie, on ne saurait démontrer positivement, qu' au moyen âge, les idées gnostiques trouvèrent accès en Russie. Tout ce qu'il est donc permis d'affirmer c'est, que, chez quelques sectes de ce vaste empire, on trouve encore les traces de ces idées et des marques certaines de leur influence. Mais on ne saurait décider si elles sont directement venues de l'Orient pendant le moyen âge, ou si elles ont été empruntées de l'Occident.

La nation russe n'est pas disposée, ainsi que les peuples contemplatifs de l'Orient, aux subtilités et aux rêveries abstraites; aussi les sectes religieuses de la Russie, à l'exception des Douchobortzi, n'ont-elles pas créé un corps complet de doctrine, elles n'ont, en général, qu'un certain nombre d'idées sans liaison, mais arrêtées, et produisant une sorte de manomanie, qui mène au plus terrible fanatisme.

En premier lieu viennent les Morelstschiki (qui s'immolent partiellement ou en entier).

La doctrine de cette secte est restée inconnue jusqu' à ce jour. Seulement dans différentes parties de l'empire, et surtout dans les contrées du Nord, la Sibérie, le gouvernement de Saratoff etc., on entend parler d'actes d'atroce barbarie, se répétant presque tous les ans, comme de sanglants témoignages de la réalité de son existence. Hormis ces drames affreux, qu'on croirait plutôt empruntés à l'antiquité païenne, rien ne transpire et ne dévoile son action. Dans un lieu retiré, quelques sectaires creusent, avec d'étranges cérémonies, une fosse profonde qu'ils entourent de bois, de paille et de matières combustibles. Quand elle est terminée, une troupe de ces fanatiques, dont le nombre varie de 20 à 100 individus, viennent processionnellement se placer dans la fosse, mettent le feu au bûcher et, s'excitant par un chant de mort, se laissent brûler avec un courage et un stoïcisme, dont rien ne saurait donner une idée. Ou bien encore, quelques individus se réunissent dans une maison, préalablement entourée de paille et à laquelle ils mettent le

feu. De nombreux spectateurs, rangés autour de la maison, contemplent cet affreux spectacle; mais personne ne les dérange dans l'accomplissement de leur pieux devoir, car ils sont réputés saints et reçoivent, ce que dans leur terrible langage, ils appellent le baptême du feu*).

Personne ne sait qu'elle idée ils attachent à cette horrible pratique. Symbole isolé que rien n'explique; le baptême du feu se dresse lugubre et sanglant, comme pour prouver par son apparition l'existence réelle d'un dogme cruel et mystérieux. En effet, on ne saurait douter qu'il existe une croyance religieuse quelconque, cause secrète de ces atroces suicides qui se renouvellent presque tous les ans, dans des endroits et des gouvernements les plus éloignés les uns des autres, toujours sous la même forme et accompagnés de circonstances à peu près semblables. A l'appui de notre récit, on pourrait réunir des témoignages authentiques remontant à plus d'un siècle.

Vient ensuite la secte des Scoptzi (eunuques). On n'est pas encore parvenu à savoir, si, comme Origène, ils s'attachent à un ou à deux passages de la Bible; car ils révoquent en doute la vérité des saintes écritures, prétendant que les

*) Les voyageurs Pallas, Gmelin, Georgi, Lepouchin etc. font aussi mention de ce fait. On m'a raconté qu'il y a quelques années, dans une terre située sur la rive gauche du Wolga, et appartenante à un M. de Gourieff, une petite communauté de ces sectaires prit le parti de mourir en s'immolant les uns les autres. Après avoir fait leurs préparatifs, ils se réunirent pour mettre à exécution leur abominable projet. Déjà 36 de ces fanatiques étaient tombés sous le couteau de leurs frères quand; l'amour de la vie se réveillant tout d'un coup chez une jeune femme, elle s'arracha des mains de ceux qui se préparaient déjà à lui porter le coup de mort, et s'enfuit dans un village voisin. Quand on accourut sur les lieux du carnage, on ne trouva plus debout que deux meurtriers au milieu de 47 cadavres, baignés dans le sang. Ces deux survivants subirent la peine du knout et à chaque coup qui les déchirait, ils faisaient éclater leur joie d'être enfin parvenus au martyre.

passer une partie de l'été. Connaissant la belle tenue des troupes russes pendant une parade ou lorsqu'elles attendent la visite d'un étranger, je témoignai le désir de visiter le camp à l'improviste et de voir le régiment pour ainsi dire en négligé. J'y trouvai l'ordre le plus parfait, et comme c'était l'heure du déjeûner, je pus me convaincre que sa nourriture était très-suffisante et parfaitement apprêtée. Nous parcourûmes les allées entre les tentes, et bientôt un grand nombre d'officiers vinrent se joindre à nous. Nous arrivâmes à une grande place, destinée aux exercices gymnastiques, et quel fut mon étonnement en y retrouvant l'appareil bien connu de gymnastique, employé en Allemagne.

Nous ne tardâmes pas à rentrer en ville, où, après m'être débarrassé de la poussière de la route, je me rendis chez le Comte Steinbock, pour le prier de me faire voir la prison. Il s'empressa d'accéder à ma demande et nous nous y rendîmes avec le Colonel Pochotin. La prison se compose de bâtiments en pierre, réunis autour de plusieurs cours et entourés d'une haute muraille. Ce jour-là elle n'était pas très-remplie, parce que la veille un convoi assez considérable de condamnés avaient été mis en route pour la Sibérie. Cette prison sert à deux usages et contient deux espèces de prisonniers: 1° les détenus pour différents crimes, pendant l'instruction de leur procès, et 2° les malfaiteurs dont l'arrêt à été prononcé et qui n'attendent que leur départ pour la Sibérie. Le second dépôt de ce genre se trouve à Kazan. Les condamnées qui doivent être exportés en Sibérie, sont réunis ici et quand leur nombre s'élève à 100 ou à 200, on leur donne une escorte qui les accompagne d'étape en étape jusqu' à leur destination. Ces envois ont lieu, dans la règle, une fois par semaine. L'aspect et l'intérieur de cette prison n'avaient rien d'effrayant; les cellules, quoique voutées, étaient suffisamment éclairées et chauffées par un poêle en hiver. Ayant été bâtie sous le règne de Catharine II, sa construction comme prison était encore très imparfaite. Elle contenait un grand nombre de salles, pour 10, 20 ou 25 pri-

de toutes les extrémités de la terre pour se ranger autour de lui. Et alors commencera, dans toute la splendeur du monde, le véritable règne des Scoptzi.

Ils ne croient pas à la résurrection de la chair et n'observent pas le dimanche. Ils ont une certaine communion mystique, qui consiste à enfermer dans la tombe d'un de leurs saints, un pain qui reçoit ainsi une consécration mystérieuse. Le premier jour des Pâques, qui est leur unique fête de l'année, ils communient avec ce pain. Ordinairement ils se réunissent pendant la nuit qui précède le dimanche, et se livrent à une foule de cérémonies religieuses et de pratiques bizarres. Ils se donnent le nom de Korablik, petit vaisseau, ou nacelle battue par la tempête. Dans leurs assemblées ils chantent quelquefois à l'unisson des chants, espèces de mélodies récitatives, comme celle dont je donne plus bas la traduction. Ne connaissant pas la langue et me trouvant un jour à une de leurs réunions, je ne pus comprendre le sens des paroles; mais l'éclat strident des voix, le feu sombre des regards, l'exaltation qui se lisait dans les traits de leur visage, produisirent sur moi une impression pénible et ineffaçable.

Chant des Scoptzi.

Soyez fermes, nautonniers,
Triomphez de la tempête!
L'esprit saint est parmi nous!
Ne craignez ni l'incendie ni l'ouragan!
Notre père, le Christ, est avec nous!
Sa mère Akoulina Ivanowna*) est avec nous!
Il viendra! il paraîtra!
Pour réunir l'équipage fidèle de la nacelle!
Il posera des mâts qui ne sauraient rompre!
Il tendra des voiles qui ne déchirent pas!
Il mettra un gouvernail qui dirige sûrement!
Il est parmi nous! Il est avec nous!

*) Jaqueline, fille de Jean.

désirer: les lits étaient commodes, les chambres parfaitement éclairées et aérées. Au nombre des malades se trouvait une belle et jeune femme, qui, par amour pour un paysan, avait voulu assassiner son mari; n'y ayant pas réussi et ayant été condamnée, elle avait essayé de se donner la mort en se coupant la gorge; mais la blessure n'avait pas été mortelle.

Nous y vîmes aussi une femme avec quatre enfants, de trois à neuf ans, qui avait sollicité et obtenu la permission de rejoindre son mari, exilé en Sibérie. Etant tombée malade, elle avait été admise à l'hôpital, jusqu' à complète guérison.

A la porte de la prison je vis une charrette, chargée de provisions que des paysans, après une réunion de noce, avaient envoyées, pour être distribuées aux prisonniers. A côté se tenait aussi une bonne vieille, avec un immense sac, rempli de pains blancs et de viande, déstinés au même usage. Personne n'inspire plus de pitié et d'intérêt au peuple russe que les prisonniers! A toutes les occasions, pendant toute l'année, il ne cesse d'envoyer aux détenus une foule d'objets et d'offrandes charitables. Il ne saurait y avoir de fiançailles, de mariage, de baptême ou de fête, sans que tous les convives s'empressent de contribuer, chacun en proportion de sa fortune, au soulagement des malheureux détenus. On m'a assuré qu'ici du moins les prisonniers se trouvent dans l'impossibilité de consommer toutes les provisions qui leur arrivent, et qu'on en vend une grande partie pour acheter aux condamnés, envoyés en Sibérie, des vêtements plus chauds et plus commodes. Tous les envois faits aux prisonniers, leur parviennent fidèlement, et jamais un gardien, même le plus subalterne, ne se permettrait d'en détourner la moindre partie. Ce serait commettre un crime, un sacrilège irrémissible! Le peuple en a du moins la conviction intime, et c'est aussi pourquoi il vient, sans cesse, déposer sur le seuil des prisons les pieuses offrandes de sa charité. A mes yeux, ce fait avait une signification particulière et une grande valeur; c'était une preuve irrécusable de la douceur et de l'humanité avec laquelle

tout au plus à 2 ou 3000; mais de fait il est dix fois plus considérable. Comme ils sont presque tous riches, la police peut mettre plus facilement la main sur leur argent, que sur leur personne.

La doctrine de Chlist (flagellants), que les Scoptzi reconnaissent pour frères, paraît avoir une certaine ressemblance avec celle de ces derniers; du moins, ne s'en écarte-t-elle qu'en fort peu de points. Le gouvernement ne regarde pas cette secte comme très-dangereuse, et ne la défend pas aussi rigoureusement que les autres. En s'adressant aux flagellants, on pourrait peut-être apprendre quelque chose de positif sur ces doctrines théologiques et philosophiques, si bizarres et si curieuses; mais jusqu' à présent personne n'a cru devoir se donner cette peine et étudier sérieusement ces singulières aberrations de l'esprit humain*).

*) Depuis plus d'un siècle, une foule d'étrangers, appartenants à la classe civilisée de la société, vont s'établir en Russie, comme médecins, apothicaires, professeurs, instituteurs, ministres luthériens etc. On en trouve dans toutes les parties de l'empire, et il n'y a pas de ville qui n'en compte au moins un; mais sur ce grand nombre de personnes instruites, pas une n'a encore pris le soin d'étudier la nature, l'histoire et les doctrines des différentes sectes de la Russie. Ce reproche s'adresse particulièrement aux ecclésiastiques luthériens, établis en Russie! Quand ils s'occupent de science, ils préfèrent se tenir au courant de tout ce qui se passe à l'Occident, suivre les progrès et le développement des différentes branches des connaissances humaines, quelquefois même, se mêler des disputes théologiques en Allemagne, prendre le parti du rationalisme ou du piétisme et se faire les champions ou les adversaires de la moindre cause, jugée au tribunal européen; mais quant à l'étude du développement graduel et des rapports intérieurs de l'Eglise russe et des sectes nombreuses qui s'y sont formées et qui, sans aucun doute, joueront un rôle important dans l'histoire future du monde, ils croient cette tâche au-dessous de leur dignité et retranchés dans un superbe dédain, ils regardent

On ne connaît encore rien de bien positif sur leur croyance et leur doctrine. Réunis dans une chambre où il ne se trouve aucune image, ils sautent et dansent en rond en se flagellant. Un seau d'eau, placé au milieu de la chambre, leur sert à se mouiller de temps en temps la tête ou à en puiser avec la main, jusqu'à ce qu' épuisés de lassitude, ils finissent par tomber par terre*). On rencontre

---

avec indifférence des faits méritant, à plus d'un titre, l'attention d'un écrivain consciencieux.

*) A un certain jour de l'année, après ces singulières évolutions et ces mouvements bizarres, les hommes tombent tout d'un coup sur les bancs placés autour de la chambre, tandis que les femmes se glissent dessous. Soudain les lumières s'éteignent, et alors commence une scène dégoutante, qu'ils nomment svalnii grech, péché de la chute. Pendant mon séjour à Moscou, j'ai eu pendant trois mois pour secrétaire un apothicaire allemand ruiné, qui pendant long-temps avait dirigé une distillerie dans les environs de Rostoff, où il avait fait connaissance de quelques Chlisti et avait maintes fois assisté à leurs réunions. Ce qu'il me conta à ce sujet, dépasse toute croyance et cependant c'était un homme parfaitement digne de foi, comme j'ai pu, à plusieurs reprises, me'n assurer moi-même. Il prétendait que les Chlisti et les Scoptzi ont entr'eux de fréquents rapports et s'accordent parfaitement. Mais selon lui, les Chlisti ne sont pas aussi inoffensifs, que je l'ai dit plus haut. Pendant les réunions auxquelles il avait assisté, il n'avait rien vu de bien condamnable. Quelques sectaires de sa connaissance lui avaient proposé d'assister à l'assemblée où sont admis les Scoptzi, tous les ans une fois; mais à condition d'embrasser leur croyance. Quelque grande que fût sa curiosité, il préféra cependant rester un bonnête luthérien, comme par le passé. Le considérant néanmoins, malgré ce refus, comme un demi-adepte, ils lui avaient fait plus tard le récit détaillé de tout ce qui se passe à ces réunions annuelles. La vérité de tout ce qui lui avait été dit, lui fut démontrée plus tard par les documents et les dossiers de la police, lorsqu' en 1840, elle surprit dans une maison située près de la Souchareva baschnia (tour de Souchareff) à Moscou, une bande de ces sectaires au moment même où ils s'apprêtaient à commencer leur office divin. Des

des individus de la secte Chlistovstschina et même des Scoptzi qui, pour mortifier la chair, portent à nu sur le

interrogatoires qu'elle leur fit subir, il résulte que les Chlisti et les Scoptzi ne sont qu'une seule secte et n'ont qu'une même doctrine. Ils prétendent qu' Adam ou le Christ avait été le fondateur de leur secte, et qu'ils sont les dépositaires de ses véritables préceptes et de ses secrètes instructions. Que du temps du Tsar Alexei Michaïlowitsch vivait à Novgorod une grande prophétesse, nommée Marfa Possadnitza, femme d'un Odnodroretz, qui avait compulsé tous les préceptes de leur doctrine et en avait formé plusieurs volumes, qui s'étaient perdus et qu'on ne parviendrait jamais à découvrir. L'instruction criminelle de la police ne s'est pas particulièrement arrêtée à leur dogme. On n'y trouve que quelques réglements détachés. Voici cependant les renseignements qui y sont puisés : Ils n'observent pas le dimanche et se réunissent deux fois par semaine dans la nuit du Mardi au Mercredi et du Jeudi au Vendredi pour tenir leur messe, qui dure depuis minuit jusqu'à 4 heures du matin. Ils abhorrent les chiens qui, selon eux, sont possédés du démon et leur préfèrent les chats. Les tarakanes noirs (insectes) sont des esprits protecteurs, et pour cette raison c'est un grand péché de les tuer. Quoique le Christ soit le fondateur de leur secte, le néophyte qui assiste pour la première fois à leur office divin, est obligé d'outrager l'image du Sauveur et de cracher sur elle. Ils ne reconnaissent pas le mariage pour un sacrement et admettent la communauté des femmes ; mais afin de dérouter la police et d'échapper à ses recherches, il se font unir à des femmes. Tous les enfants appartiennent à la communauté, à laquelle ils sont confiés à un certain âge avec de grandes cérémonies. Les Scoptzi se marient plus souvent que les Chlisti. Ces derniers passent ordinairement aux Scoptzi, comme à un grade plus élevé. On prétend que des paysans n'appartenants à aucune secte, ont quelquefois subitement disparu pour ne plus reparaître, parce qu'ayant épousé des veuves de Scoptzi et ayant eu connaissance de la religion de leurs femmes, ils s'étaient permis de leur en faire un reproche ou d'en parler trop ouvertement. Pendant la nuit qui précède le premier jour de Pâques, les Scoptzi et les Chlisti se réunissent pour assister en commun à un office divin en l'honneur de la Vierge. Durant la messe, une jeune fille de

corps des cercles de fer ou des cilices. Un de ces sectaires, que je vis moi-même, portait sur la poitrine une petite croix en cuivre et sur le dos, une petite image du même métal. L'une et l'autre étaient suspendues au cou par une mince lanière en cuir et se maintenaient dans cette position au moyen d'une chaînette passant de la poitrine au dos par-dessous la peau elle-même. On assure que des fanatiques de cette espèce ne sont pas rares.

Une secte encore plus mystérieuse et encore moins connue est celle des Bezslowesstnié (muets). Celui qui ac-

---

15 à 16 ans, qu'on est parvenu à décider à force de promesses, est placée dans une cuve remplie d'eau tiède. Lorsqu'elle s'y est assise, de vieilles femmes s'approchent d'elle et lui font une profonde incision à la poitrine, lui amputent le sein gauche et étanchent le sang avec une adresse merveilleuse. Tant que dure cet affreux supplice, on lui place dans la main l'image du Saint Esprit, afin qu' absorbée par une pieuse contemplation, elle ne sente pas autant les souffrances de cette terrible opération. Ensuite le sein détaché est mis sur un plat, coupé en morceaux et distribué aux adeptes présents, qui en mangent. Quand cet acte de hideux cannibalisme est terminé, la jeune fille est placée sur un autel, élevé à cet effet, et toute la congrégation se met à danser autour en chantant:

po pliassachom	dansons et
po gorachom	sautons sur la montagne
na Sionskouiou gorou	de Sion.

La danse devient de plus en plus vive; elle se change bientôt en véritable frénésie; la démence est à son comble; soudain, les cierges s'éteignent et alors commence une scène dont on chercherait en vain un exemple dans l'antiquité païenne. Mon écrivain me conta qu'il avait eu l'occasion de connaître plusieurs de ces jeunes filles opérées, que les sectaires regardent toujours comme des demi-saintes, et qu'à l'âge de 19 ou 20 ans, elles semblaient en avoir plus de 50. Dans la règle, elles meurent très-jeunes: fort peu d'entr'elles dépassent l'âge de 30 ans. Mais il en connaissait une qui, après s'être mariée, avait eu encore deux enfants.

cepte leur croyance, doit se faire muet pour le reste de ses jours. L'autorité s'est vainement éfforcée d'obtenir d'eux des renseignements sur leur croyance. Quelques employés de l'administration, emportés par un zèle excessif, ont même soumis ces malheureux à de mauvais traitements; mais toujours sans le moindre succès. Sous le règne de Catherine II, un gouverneur de la Sibérie a fait subir à quelques-uns d'entr'eux un véritable martyre, qu'on pourrait comparer aux tortures de la question: il les fit chatouiller sous la plante des pieds, leur fit tomber sur le corps des gouttes de cire brûlante, les tourmenta de toutes les manières imaginables; ils supportèrent tout avec le plus sublime stoïcisme, sans faire entendre la moindre plainte ou proférer une seule parole.

Au nombre de ces sectes fanatiques, se soumettant volontairement à un martyre partiel ou complet, on doit placer celles qui basent leur croyance sur un fait mystique quelconque, comme par exemple la secte du Christ béatifié ou glorifié. En donnant la description du couvent de Troïtza, j'ai parlé du saint suaire. Selon la légende occidentale, le saint suaire est l'image du Christ souffrant, empreinte sur le linge de Véronique, et d'après celle de l'Eglise d'Orient, l'image du Sauveur resplendissant de gloire, après son assomption au ciel. C'est cette dernière image à laquelle se rapporte la croyance en question. Ces sectaires n'en possèdent aucune autre et la prennent pour l'objet de toutes leurs cérémonies religieuses. Dans le recueillement et la prière, ils sont tellement absorbés par la contemplation qu'ils oublient le monde entier, et, transportés par une pieuse extase, semblent jouir de toutes les félicités célestes. C'est tout ce que j'ai pu apprendre sur leur compte.

On me dit encore le nom de plusieurs autres sectes du même genre; mais n'ayant aucun renseignement sur leur croyance et leur doctrine, je crois inutile d'en faire mention*).

---

*) Un évêque de Rostoff a écrit en russe un ouvrage sur les

Une secte non moins curieuse est celle des Sabatniki (observateurs du Sabbat). L'historien Karamzine prétend qu'elle a été formée à Novgorod en 1470 par un Juif, nommé Zacharie. Il parvint à persuader à plusieurs popes de l'église russe que la loi de Moïse est la seule croyance véritable et d'origine divine. Depuis lors, cette secte ne fit que se multiplier, et malgré les mesures rigoureuses, employées en 1503 par le gouvernement pour l'extirper, le nombre des sectaires de nos jours est encore assez considérable, surtout en Sibérie. Ils ne connaissent pas l'hébreu et ne se servent que des anciennes traductions de l'ancien testament en langue slave. Ils attendent aussi l'arrivée d'un Messie et, comme les Sadducéens, ne croient pas à la résurrection des morts. S'occupant en général de science cabalistique, ils passent parmi le peuple pour des sorciers et des magiciens*).

La seconde classe ou catégorie des sectes religieuses a été produite par le schisme qui éclata au 17e siècle dans le sein de l'église russe.

Au dire des connaisseurs, comme Griesbach, la traduction des Ecritures saintes, faite par SS. Méthodius et Cyrille, ne laisse rien à désirer. Elle date du 9e siècle. Vers la même époque, on commença dans les couvents de la Russie à cultiver les sciences. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur les manuscrits rédigés jusqu'au 13e siècle; ils sont tous d'une écriture très-belle et très-

sectes religieuses de la Russie au commencement du 18e siècle. Il y cite, dit-on, près de 200 sectes différentes. Depuis ce temps, un grand nombre d'entr'elles se sont éteintes; mais il s'en est aussi formé beaucoup de nouvelles.

*) On m'a assuré qu'un manuscrit, rédigé par un moine du 16e siècle, pour réfuter la doctrine de cette secte, prouve d'une manière incontestable, que la philosophie scolastique et l'étude d'Aristote étaient alors répandues dans les couvents de la Russie.

correcte. La domination des Tartares arrêta ce développement et étouffa, pour plus de deux siècles, les germes féconds de cette civilisation nationale. Bientôt, les ecclésiastiques et les moines finirent par ne plus comprendre eux-mêmes la langue d'église; une foule de fautes et d'erreurs grossières s'introduisirent peu à peu dans les manuscrits, employés pour les liturgies; sanctionnées par le temps et l'habitude, elles finirent par dénaturer complètement le texte; tandis que dans chaque principauté indépendante, livrée aux désordres et à l'anarchie, on voyait paraître des cérémonies particulières, de nouveaux rites et usages détruisant l'unité du culte. Il en résulta des suites funestes! Bientôt l'Eglise russe, affaiblie par ses discordes intérieures et son manque d'unité, présenta le triste spectacle d'une religion sans culte uniforme, sans dogme précis, et livrée à la confusion des opinions les plus contradictoires. Telle fut l'influence désastreuse qu'exerça sur l'Eglise russe la domination des Tartares. Quand le Grand Duc de Moscou, s'élevant peu à peu sur les ruines des principautés indépendantes, parvint enfin à ramener la Russie à l'unité politique et qu'en créant la dignité de Patriarche, il eut replacé l'Eglise divisée sous l'autorité d'un chef suprême, ces divergences et ces inconvénients devinrent plus saillants. Stimulés par les Tsars, les Patriarches se mirent à l'oeuvre, pour purger le texte des erreurs sans nombre qui s'y étaient glissées et pour rétablir l'ancien rite. Malheureusement, les Patriarches eux-mêmes n'étaient pas toujours sûrs de leur fait. Même le célèbre Patriarche Philarète, de la maison des Romanoff, ne corrigea pas toutes les erreurs du texte sacré et reconnut pour authentiques beaucoup de passages évidemment falsifiés. Cet état de choses dura jusqu'au Patriarche Nicon, prélat d'un vaste savoir et d'une énergie peu commune. Ne se laissant arrêter par aucun obstacle, il entreprit avec un zèle infatigable la tâche difficile de rendre au dogme et au culte de l'Eglise russe leur pureté primitive. A cet effet, il envoya des moines instruits sur le mont Athos pour y compulser les anciens manuscrits. Ce pénible travail terminé, il fit imprimer les livres litur-

giques et donna, en 1659, l'ordre de n'employer à l'avenir dans tout l'Empire que ce texte revu et corrigé*).

Cette sage mesure trouva cependant une grande opposition parmi le peuple. Au lieu de reconnaître l'immense service que ce digne Patriarche avait rendu à la cause de la religion, une foule de prêtres ignorants lui reprochèrent d'introduire arbitrairement des innovations contraires à l'esprit de l'ancienne liturgie, de pencher vers les Polonais et le Catholicisme, au point de dénaturer le dogme de la véritable religion grecque. Oui, disaient-ils, Luther a aussi prétendu ramener l'Eglise Catholique à la simplicité de l'Eglise Apostolique et la purger de tous les abus qui s'y sont introduits depuis des siècles, et cependant il a tout bouleversé de fond en comble et il a même retranché cinq sacrements sur les sept. Comme l'Eglise russe ne possédait aucune autorité supérieure à celle du Patriarche pour décider du différend, l'opposition devint plus prononcée et plus tenace, les partis s'aigrirent, les disputes s'envenimèrent et bientôt toute réconciliation devint impossible. Rien ne saurait excuser et légitimer, aux yeux du peuple russe, le plus petit changement apporté dans le culte extérieur; car l'essence, la base fondamentale de l'Eglise d'Orient, est la tradition. Tout, jusqu'au moindre ornement dans la construction extérieure d'une église, repose sur une coutume traditionnelle, fidèlement transmise d'âge en âge. Dans cette Eglise, la hiérarchie n'a pas à décider des questions religieuses; son autorité spirituelle ne porte ni sur l'explication du dogme, ni sur l'organisation du culte; dépositaire fidèle du passé, sa mission se borne a conserver tout ce qui a été établi et sanctionné par les siècles**).

---

*) Les sectaires ne se servent au contraire que des manuscrits qu'ils font copier dans leurs couvents de femmes.

**) On entend souvent dire à l'Occident, même en Russie par une certaine coterie, que le gouvernement a complètement asservi l'église, et que, la privant de toute liberté, il lui ôte les moyens de vivre de sa propre vie. L'Eglise russe, en tant qu' église universelle, ne saurait se passer d'un centre commun ni

Nicon avait parfaitement raison; aussi tous les autres Patriarches de l'Orient approuvèrent-ils cette réforme et rendirent justice à l'excellence de ses mesures; néanmoins il n'aurait jamais réussi, s'il n'avait été vigoureusement appuyé par l'autorité temporelle, qui avait elle-même un grand intérêt politique à introduire l'uniformité du culte. C'est

---

exister sans direction extérieure. Le catholicisme trouve ce centre dans la personne du Pape, chef et arbitre suprême, qui la dirige et lui donne son caractère de force et d'unité. Il en est autrement en Russie. Anciennement, c'était le Patriarche qui y remplissait cette haute fonction; mais il relevait du Siège de Constantinople, il était trop dépendant et trop faible par lui-même, pour inspirer aux populations la confiance et le respect nécessaire. Cet état des choses dura jusqu'à la nomination d'un Patriarche russe indépendant à Moscou. Création du pouvoir temporel, dans un but plutôt politique que religieux, et ne dérivant pas d'un besoin intérieure de l'église, la dignité de Patriarche ne s'identifia jamais complètement avec la vie de l'Eglise, et ne poussa sur le peuple que des racines peu profondes. Ce Patriarchat, devenant par son isolement trop exclusivement national, devait nécessairement conduire, par la suite, à l'intolérance, à des persécutions religieuses, à une domination ecclésiastique dangereuse, à la suprématie de l'état. C'est ce que Pierre I comprit parfaitement, et pour remédier à ce grave inconvénient, il remplaça cette dignité ambitieuse, par un concile permanent (le Synode), en réservant à l'Etat le droit de régler et de diriger les rapports extérieurs de l'Eglise. Quant au dogme lui-même, il n'y porta jamais atteinte. Le lecteur impartial conviendra que, sous le rapport du développement intérieur de l'Empire, cette mesure énergique a eu l'influence la plus salutaire. Depuis lors l'autorité temporelle exerçant un pouvoir modérateur entre l'Eglise et la nation, a établi dans cet empire, composé de tant de nationalités, de religions et de cultes divers, un principe de tolérance religieuse, également nécessaire comme mobile de civilisation, et comme moyen de gouvernement. Grâce à cette sage conduite, on est parvenu à réunir ces parties si hétérogènes en un seul corps politique sans rien ôter de son influence spirituelle et de sa vitalité à l'église, qui a continué à se développer librement sans bruit et sans entraves, selon les lois de sa nature.

ici que se révéla, pour la première fois, le peu de crédit dont jouissait en Russie la dignité de patriarche. Cette circonstance explique aussi la facilité avec laquelle Pierre I parvint plus tard à l'abolir. Or, ceci prouve, que même avant cette époque, le pouvoir temporel était plus fort que celui de l'Eglise.

Le schisme, auquel donna lieu la correction des textes par Nicon, ne prit un caractère saillant que sous le règne de Pierre I. A dater de cette époque, les dissentions intérieures de l'Eglise devinrent plus prononcées et prirent ce caractère de permanence et d'opiniâtreté qu'elles ont conservé jusqu'à nos jours.

J'ai eu à ce sujet une longue conversation avec un Roskolnik (schismatique) d'une certaine instruction et doué en outre d'un esprit naturel peu commun. Il s'ouvrit à moi complètement et me témoigna la plus grande confiance; car je lui avais été amené par un ami et un compatriote pour lequel ce brave sectaire avait beaucoup d'attachement et professait une grande estime. Nous causâmes sans aucune gène, comme de bonnes et vieilles connaissances. Ce n'est pas Nicon, me dit-il, qui nous a séparés de nos frères russes; mais Pierre I, par son amour démesuré pour l'Occident et par le tendance anti-nationale qu'il donnait à toute chose.

Partout j'ai entendu les Roskolniki adresser le même reproche à Pierre I. Dans une maison, je vis des portraits de quelques Roskolniki qui, au dire des sectaires présents, avaient été martyrisés par ce souverain. Ailleurs encore, on l'appelait l'Antichrist et son avénement au trône, l'époque de sombre mémoire, vers laquelle commença le règne de l'esprit des ténèbres. C'est pour cette raison, disait-il, que maintenant il n'y a plus de véritables évêques et de vrais prêtres : c'est la nuit obscure qui précède l'arrivée lumineuse du Seigneur; c'est le temps de deuil, pendant lequel les saints sacrements sont inutiles, hormis celui du baptême, que tout père croyant peut administrer lui-même à son enfant. N'est-il pas dit dans la bible, que l'Antichrist changerait le temps? Pierre I ne l'a-t-il donc pas fait en transportant le

commencement de l'année du 1 Septembre au 1 Janvier? N'a-t-il pas aboli l'ancien calcul depuis la création du monde, et introduit celui des hérétiques latins, depuis la naissance de Jésus Christ? N'est-il pas écrit, que l'Antichrist exigerait des morts de l'or et de l'argent? Et qu'est-ce donc, sinon le plus affreux blasphème envers la divinité que de prendre un impôt de l'âme, de ce souffle impérissable de Dieu, au lieu de le prélever sur les biens terrestres.

Pierre I persécuta les Starowertzi, proprement dits vieux-croyants; car le nom de Roskolniki, schismatiques, leur est appliqué à tort. Ayant appris leur participation à la révolte des Strélitz, il leur imposa un double impôt, qui, au bout de quelques années, tomba en désuétude et finit par être complètement oublié. A commencer de Catherine II, le gouvernement a essayé de les réconcilier avec le nouvel état des choses. Sous les règnes d'Alexandre I et de l'Empereur régnant, on s'est maintes fois efforcé de les ramener dans le giron de l'Eglise dominante. On a même été jusqu'à leur céder sur la plupart des points, et à leur donner le nom d'Jedinowertzi (uni-croyants). On leur persuadait que, n'envisageant nullement comme hérétiques les différences de leur liturgie et de leurs cérémonies religieuses, on leur permettrait de les conserver sans aucune restriction, pourvu qu'ils consentissent à faire ordonner leurs prêtres par des évêques orthodoxes. De plus, on leur donnait l'assurance que l'ordination se ferait d'après leurs usages particuliers et non d'après le rite moderne, et que l'autorité ne se mêlerait en rien de l'éducation de leurs prêtres.

Tous ces louables efforts et toutes ces concessions n'ont cependant produit aucun résultat satisfaisant. Un bien petit nombre de communes de Starovers accéda à cet arrangement; encore cette demi-réconciliation est-elle loin d'être sincère. Dans tous leurs rapports avec l'autorité ecclésiastique, règne une réserve et une méfiance, trop significatives pour qu'il soit possible de les regarder comme des schismatiques réellement portés à se rapprocher de

l'Eglise orthodoxe. Cette réserve et cette défiance s'observent même dans leur manière d'être avec leurs propres prêtres, qu'ils redoutent plus qu'ils ne les aiment, dans la supposition que l'évêque peut exercer sur eux une influence cachée, et contraire à leurs intérêts. Pour cette raison, la plus grande partie des Starowertzi préfère se servir des transfuges, c'est à dire, des prêtres de l'église dominante, qui ont été gagnés à embrasser leur foi, ou bien, qui ayant commis un crime ou un délit quelconque, ont été obligés de fuir pour échapper au châtiment. On prétend que dans les bois du Nord de la Russie il existait jadis des couvents de Starowertzi et des évêques de leur secte; mais ayant été signalés à l'autorité, ils furent immédiatement abolis. Pendant quelques années après cet événement, ils avaient encore leurs propres prêtres, c'est à dire, ordonnés par leurs anciens évêques; mais depuis qu'ils sont morts, ils n'ont d'autre ressource que d'en recruter parmi les apostats de l'Eglise orthodoxe.

Les Starowertzi exercent sur la Russie et son gouvernement une influence morale tout à fait mystérieuse. A chaque innovation religieuse, à la mesure la plus insignifiante de politique intérieure, à chaque projet d'amélioration ou au moindre changement, on se demande toujours, tout bas: Et qu'en diront les Starowertzi?

Les Starowertzi sont l'ancienne nationalité russe pétrifiée! Ils représentent en Russie le principe de la stabilité ou plutôt, de l'immuabilité! Ils sont les régulateurs que l'on consulte pour savoir, jusqu'à quel point les réformes peuvent être poussées.

Celui qui voudrait connaître les particularités nationales du peuple de la Grande Russie, doit les étudier chez les Starowertzi. Or, il ne faut pas croire que cela soit aussi difficile qu'on le dit, même pour un étranger; car le vrai Russe, le Russe pur sang, est d'un caractère sociable, enjoué, expansif et confiant, surtout envers l'étranger. Sous ce rapport il se distingue essentiellement des peuples de souche germanique, des Allemands, des Anglais, des Hollandais, en général réservés, peu communicatifs, froids et

même défiants avec des inconnus. En ceci le Russe se rapproche plus du Français et se sent très-flatté, quand un étranger semble prendre intérêt à ses affaires privées, aux coutumes et moeurs de son pays. Malgré mon ignorance de la langue russe et la triste obligation de parler par la bouche d'un interprête, ces bonnes gens me répondaient toujours avec un laisser-aller, une confiance et une franchise vraiment étonnants. Ils me parlaient de leurs affaires domestiques, de leurs familles, de la commune, de leurs rapports envers le seigneur: d'autres me chantaient des airs nationaux, me contaient des histoires, des légendes, disaient à leurs femmes ou à leurs filles de se parer de leurs plus beaux habits pour satisfaire la curiosité du voyageur, en un mot, si j'eusse connu le Russe, j'aurais observé et rassemblé chez eux plus de faits, de détails, et de renseignements que chez tout autre peuple.

Les Starowertzi sont en général beaucoup plus sûrs que les autres paysans. On peut même dire, que plus l'homme du peuple se rapproche, sous le rapport de moeurs, des habitudes et du costume du Starover, plus il vaut; car dès qu'un paysan s'est civilisé, qu'il a rasé sa barbe, déposé son costume national, pour endosser l'habit européen, et s'est bâti une maison dans le goût moderne, il devient ordinairement un fripon fieffé, et gare à celui qui lui accorderait sa confiance! La plupart des Starowertzi possèdent un certain degré d'instruction et en ceci ils sont supérieurs aux autres paysans. Presque tous savent lire et écrire, quoiqu' ils ne se servent que des lettres slavonnes: l'alphabet russe moderne est regardé par eux comme hérétique. Chacun d'eux connaît parfaitement la Bible, qu'il pourrait, je crois, réciter par coeur, d'un bout à l'autre. Habitués aux controverses théologiques et aux discussions, ils acquièrent une certaine éloquence et fortifient leur esprit et leur jugement, comme on peut s'en assurer par la conversation que j'ai eue avec un d'eux et que je rapporte plus bas. C'était précisément le Starover dont il a été question. Je lui disais qu'à mon avis, il était juste et bon de conserver les coutumes de ses pères; qu'il avait par-

faitement raison de ne pas vouloir raser sa barbe; que j'en ferais autant, si telle était la coutume dans mon pays; mais qu'au fond, je ne voyais aucun péché à faire passer le rasoir sur le menton, quand on en a bien envie, et que je serais enchanté de connaître son opinion là-dessus. Voici le dialogue qui s'ébtalit entre nous:

Le Starower. Es-tu chrétien?

Moi. Certainement!

Le Star. Crois-tu que Jésus est le fils de Dieu et que nous devons faire tout ce qu'il nous ordonne?

Moi. Assurément!

Le Star. Crois-tu que la Bible, ou plutôt les quatre Evangiles sont réellement la parole de Dieu, et que nous sommes tenus à observer toutes les ordonnances de Jésus-Christ, qui s'y trouvent?

Moi. Oui, je le crois!

Le Star. Ne dit-il pas: Je ne suis pas venu pour abolir l'ancienne loi, mais pour la remplir! La loi dont il parle, n'est-elle pas celle de Moïse? Jesus-Christ ne s'en réfère t-il pas souvent à cette loi et n'ordonne t-il pas de l'observer?

A toutes ces questions je ne pouvais que répondre affirmativement.

Le Star. Dans le Nouveau Testament n'est-il pas dit: que les préceptes, ou plutôt les ordonnances de la loi de Moïse qui n'ont pas été expressément abolies par Jésus-Christ, sont obligatoires pour le Chrétien?

Moi. Telle est du moins mon opinion!

Le Star. Les dix Commandements doivent être, sans aucun doute, mis au nombre des ordonnances conservées, par conséquent, obligatoires. Or, dans le Chapitre 19 du 3 Livre de Moïse, dans lequel sont expliqués les dix commandements, il est dit: Vous ne couperez ni vos cheveux, ni votre barbe!

J'étais au bout de mon latin et ne savais que répondre.

Le Star. La raison et la vérité sont par conséquent de notre côté; car nous observons un précepte de la Bible.

De plus, nous avons encore pour nous la tradition de l'Eglise! Nos pères, nos aïeux ont porté la barbe, et depuis que les Russes sont chrétiens, il leur a été dit, de génération en géneratin, que c'est une loi à laquelle on ne doit pas déroger. L'image du Christ et celles de tous les saints, vénérés par l'Eglise et qu'elle nous donne comme un modèle à suivre, sont toujours représentées avec une barbe.

J'étais complètement battu et assurai avec contrition au brave homme, qu'aussitôt de retour dans ma patrie, je publierai les arguments irréfutables par lesquels il avait démontré la légalité religieuse des longues chevelures et l'importance biblique d'un menton à tous poils, et que j'avais d'autant plus l'espoir d'étre écouté, que depuis quelques années, la jeune génération, la jeune Europe, sans en excepter la haute volée, inclinait visiblement vers le grandiose en ce genre. Qui sait, lui dis-je, si à son propre insu, elle n'est pas même devenue de la Secte des Starovers.

Voici encore, mot pour mot, une autre discussion qui m'a été dictée par la personne elle même qui y avait pris part. Mais pour en saisir toute l'originalité et l'estimer à sa juste valeur, il est nécessaire de faire connaître une coutume particulière du peuple de Moscou.

Depuis un temps immémorial, il s'assemble, pendant la semaine des Pâques, sur la grande place devant l'Ouspenskoi Sobor, ou Kremlin (la cathédrale de l'Assomption), pour discuter sur des matières religieuses. A ces réunions, uniquement composées de gens du peuple, on ne voit ni ecclésiastiques, ni employés de l'administration ou de la police, et la présence d'un kvartalnoi (officier de quartier) ou d'un boudoschnik (soldat de police) y serait inutile; car l'ordre le plus parfait et la plus complète tranquillité y régnent constamment. Le peuple fait lui-même la police et sait jusqu'à réprimer les paroles un peu trop vives. D'un côté se rassemblent les défenseurs de l'église orthodoxe, et de l'autre les Roskolniki des différentes sectes, mais surtout les Starovers. Les groupes se forment, les adversaires s'avancent, et alors commencent des discussions, remar-

quables par l'aménité et une convenance surprenante. Un des champions aborde, en ôtant son chapeau, celui qui se trouve en face de lui, et demande la permission de lui adresser une question qu'il serait bien aise d'entendre réfuter. Personne n'interrompt la discussion, et chacun attend, pour commencer, que son tour soit venu. Quand on entend de simples paysans discuter ainsi, on est vraiment étonné de la dialectique et du bon sens, dont ils font preuve. Si l'un des adversaires se trouve embarrassé pour répondre et est obligé de battre en retraite, un autre vient à son aide, ou bien continue la conversation à sa place. Que l'un s'échauffe, se mette à crier ou dise seulement, ce n'est pas vrai: aussitôt les autres l'arrêtent et le rappellent à l'ordre par les mots: paschla na da i na niet (tu te lances dans les oui et les non). S'il persiste et ne veut pas se calmer, on lui retire la parole et la donne à un autre.

Jadis les classes supérieures de la société ne faisaient aucune attention à cette coutume intéressante; mais la tendance à étudier le caractère de la nationalité ou pour mieux dire, à sonder la vie intime des peuples, laquelle, depuis une dizaine d'années, s'est developpée dans tous les pays de l'Europe, s'est fait aussi sentir en Russie. Cinq jeunes gens de la société moscovite prirent donc le parti d'assister incognito à une de ces réunions. Ils étaient tous les cinq des hommes aussi distingués par leur savoir et leur intelligence, que par leur caractère et leurs goûts. Parmi eux se trouvait M. de C., poète d'une très-belle réputation et doué d'une grande éloquence naturelle. Ils se déguisèrent en paysans et se rendirent, pendant la semaine des Pâques de 1841, sur la place du Kremlin, pour se mêler inaperçus à la foule et prendre même, s'il était possible, part aux discussions. Ils y trouvèrent une grande foule de peuple et s'approchèrent des parleurs. Ce fut M. de C. qui le premier se mêla de la conversation. On le regarda pardessus l'épaule, probablement parceque n'étant pas autorisé à parler, il avait osé prendre la parole; mais bientôt, étant venu victorieusement au secours du champion de l'église orthodoxe, que son adversaire avait mis au pied du mur,

il attira l'attention générale et finit, peu à peu, par s'emparer de la conversation.

Alors du côté des Starovers s'avança vers lui un vieillard à tête vénérable, avec de longs cheveux et une barbe blanche descendant sur la poitrine. Il était de la secte des Pomorane ou Bezpoporstschina (sans prêtres).

La discussion était arrivée à l'argument suivant.

Le Roskolnik. Il n'y a pas d'église extérieure; car Jésus a dit: que ses disciples sont des églises vivantes, mais, disséminés par la persécution, ces serviteurs de la vraie foi ont été obligés de fuir dans les bois et dans des antres impénétrables, connus de Dieu seul. L'église en pierre, le temple érigé par la main des hommes peuvent-ils donc aussi se soustraire par la fuite aux persécutions des forts?

Mr. de C. Frère, tu interprètes mal le texte des saintes écritures. Il n'y est pas dit: Vous, disciples, vous êtes les églises, mais l'église. L'apôtre dit: celui qui n'obéit pas à l'église, celui qui enfreint les commandements de l'église etc. par conséquent tu vois bien qu'il est question d'une église morale et non des maisons pour le culte du Seigneur. C'est la communauté des fidèles, avec ses évêques et ses prêtres, qui forme l'église dont parle Jésus-Christ.

Le Roskolnik (passant tout d'un coup à un autre sujet). Mais les sacrements, dis-moi, comment peut-on les administrer et les recevoir, quand il est écrit: »Celui qui est en état de péché, reçoit dans l'eucharistie la mort et la condamnation éternelle.« Or, quel est l'homme sans péché? où est la créature humaine qui puisse dire: je suis pure devant Dieu? Même au moment de la confession, pendant les courts instants qui séparent cet acte expiatoire de la communion, il commet déjà une foule de fautes! Il n'y a qu'un moment où l'homme ne pèche pas; c'est celui de la mort: et à cette heure suprême c'est son ange gardien qui lui administre invisiblement les saints sacrements!

Mr. de C. Que dis-tu, frère? C'est Jésus qui a institué l'eucharistie en disant: Mangez, ceci est mon corps; buvez, ceci est mon sang, versé pour la nouvelle alliance.

Serait-ce donc pour les morts qu'il l'aurait établie, quand à chaque instant il dit: »je suis le Dieu des vivants!« Comment pourrait-on confesser ou communier un mort, un froid cadavre dont l'âme est déjà devant Dieu? C'est aussi pour administrer les saints sacrements qu'ont été établis les évêques et les prêtres!

Le Roskolnik. Que me parles-tu des évêques et des prêtres! Ne sont-ils pas des hommes et des pécheurs comme nous? Ote-leur les riches vêtements qui les recouvrent, et tu verras, s'ils sont autre chose que de pauvres mortels.

Mr. de C. Tu as raison, ce ne sont que des hommes comme nous; mais le Tsar est aussi un homme, et tu lui obéis cependant? En te soumettant à sa volonté, tu courbes la tête, non devant le mortel, mais devant le pouvoir, la dignité, la charge qu'il revêt. Il en est de même des évêques et des prêtres; car c'est par eux que parle l'église.

Le Roskolnik. Tu me parles toujours de l'église; mais où est-elle donc dans ce temps de misère et de ténèbres? Quand je suis jeté sur une île déserte ou au milieu de païens, puis-je dire que je me trouve au sein de l'église? Non, frère, c'est impossible; car alors je ne puis pas la connaître.

Mr. de C. Que tu ne connaisses pas l'église, frère, c'est possible; mais elle te connaît. Chaque jour, à chaque messe, elle prie pour toi le tout puissant; car tu es en elle, quand même ton corps, ta personne physique serait éloignée d'elle à l'autre extrémité du monde.

Le Roskolnik (revenant à un autre thème, après un moment de silence). Oui? par rapport à la croix? Dis-moi donc comment se fait-il que vous fassiez le signe de croix autrement que Jésus-Christ, quand il n'y a qu'une croix ou plutôt, qu'un symbole? Regarde toutes les images qui représentent le Sauveur du monde, et tu verras que, pour faire ce signe, il réunit le pouce, le doigt annulaire, le petit doigt et étend les deux autres; tandis que vous, vous joignez au contraire les trois premiers doigts?*)

*) A propos de ceci je ne puis omettre la conversation qu'eut,

Mr. de C. Le signe de croix, fait par le Christ, n'était qu'un signe de bénédiction pour son peuple; par conséquent lui seul avait le droit de le faire de cette manière. C'est pour cette raison que les évêques et les prêtres l'emploient aussi quand ils bénissent les fidèles au nom de Jésus-Christ. Alors c'est la main de Dieu qui bénit et non la leur. Nous, nous sommes de pauvres pécheurs, qui ne peuvent pas se bénir eux-mêmes. En joignant les trois premiers doigts, symbole de la trinité, nous l'implorons de nous bénir. Regarde, comment font les évêques et les prêtres, pauvres pécheurs, comme nous, quand ils se signent! C'est toujours avec les trois premiers doigts réunis; car alors ils ne se mettent pas à la place du Seigneur.

Le Roskolnik était visiblement embarrassé de répondre. Ne sachant que dire, il s'en prit à la personnalité de son adversaire, beaucoup mieux mis que le reste des paysans, et n'ayant pas de barbe. C'est contre cette dernière circonstance qu'il dirigea particulièrement son attaque, sûr qu'il était de la sympathie des auditeurs.

Dis-moi donc, frère, pourquoi beaucoup d'entre vous se rasent-ils la barbe: ne savez-vous donc pas que c'est un péché? Vous défigurez l'image de Dieu sans aucune raison valable; vous rejetez ce que Dieu a fait croître. Or,

---

avec un Starover, un catholique de mes amis. Ayant demandé au sectaire s'il savait qu'anciennement tous les chrétiens et même les aïeux des Starovers, étaient soumis au pape et le reconnaissaient comme chef suprême de la chrétienneté? Oui, répondit-il, je l'ai entendu dire: mais un pape, nommé Formosus, ayant introduit la coutume de se signer avec les trois premiers doigts, il fut déclaré hérétique par tous les vieux croyants qui, depuis ce temps, ne voulurent plus reconnaître l'autorité du pape. Plus tard son successeur le fit déterrer et lui fit couper les doigts. Quelle singulière histoire! et comment se fait-il que les traditions se perpétuent ainsi de siècle en siècle? Baronius raconte réellement: qu'au IXème siécle le pape Etienne VI fit déterrer le corps de son prédécesseur, le pape Formosus, et ordonna de lui trancher la tête; mais il ne dit rien des doigts; au surplus, il serait possible qu'il l'ait aussi fait.

ne savez-vous donc pas que Jésus-Christ portait une barbe, et que tous les saints, que nous devons prendre pour modèle, l'ont portée aussi?

Mr. de C. J'approuve et je ne trouve pas déraisonnable de ne point raser sa barbe et de laisser croître ses cheveux, surtout quand on croit remplir par cela un précepte religieux; mais la couper aussi n'est pas un péché! Dieu a-t-il donc un corps physique? et peux-tu prétendre à une ressemblance corporelle avec le Créateur? Non, c'est ton âme, ton intelligence qui sont divines, et non cette poussière périssable que tu nommes ton corps. En conviens-tu?

Le Roskolnik. Oui, mais Jésus?

Mr. de C. Jésus avait-il une barbe, quand il n'était encore qu'enfant? Tu dis que le chrétien doit suivre l'exemple de Jésus-Christ, c'est vrai; mais duquel, de l'enfant instruisant dans le temple, ou de l'homme Dieu mourant sur la croix? N'est-ce pas un orgueil démesuré que de chercher à ressembler à Dieu? Et la Vierge, mère du Christ, toutes les saintes et toutes les femmes ne sont-elles donc pas faites à l'image de Dieu, et cependant elles n'ont point de barbe?

Le Roskolnik. Oui, mais il s'agit ici des hommes!

Mr. de C. Eh bien, St. Georges ne portait pas de barbe, comme tu peux t'en assurer ici par son image.

Le Roskolnik. C'était un guerrier, obligé probablement de se soumettre aux ordres de ses chefs!

Mr. de C. Bien, mais St. Laurent, qui n'était pas guerrier, n'en portait pas non plus?

Le Roskolnik. Si fait, il en portait!

Mr. de C. Tu te trompes.

Le Roskolnik. Non, au surplus, dès que la question paschla na da i na niet (roule sur des oui et des non) il n'y a que les livres seuls qui puissent en décider. Néanmoins tu as bien parlé, avec savoir et raison; maintenant adieu, car il est temps de nous séparer.

Mr. de C. Adieu, frère! mais écoutez encore un mot, toi et vous tous, frères. Quand on crucifia le Christ, on dé-

chira ses vêtements pour se les partager. Dites, était-ce bien?

Le Roskolnik. Certainement que non!

Mr. de C. Et cependant, vous frères Starovers, vous le faites tous les jours! Vous faites même cent fois d'avantage; car l'église n'est pas le vêtement du Christ; mais son corps, sa fiancée et vous la déchirez sans cesse!

Ici Mr. de D. et ses amis saluèrent les Starovers et s'en allèrent, suivis par une foule de paysans orthodoxes, qui les reconduisirent jusqu'à la Krasnaja Plostchad devant le Kremlin. Là un paysan de la troupe s'approcha de Mr. de C. et lui dit: Tu as bien parlé, frère: reviens encore le plus souvent que tu pourras pour nous soutenir et nous aider. Maintenant donne à nous tous le baiser fraternel de Pâques! Pendant ce temps un autre avait tiré à l'écart un des compagnons de Mr. de C. et lui avait demandé: „Dis-nous, frère, qui est celui qui a si bien parlé?" Un gentilhomme, comme moi et ces trois autres! „Comment, un gentilhomme, s'écria-t-il, un gentilhomme et il sait tout cela?"

L'habitant de la Grande-Russie est vif, éveillé, jovial, inconstant et léger. Son tempérament semble être en contradiction directe avec la rigueur taciturne de son climat. Mais le plus frais, le plus dispos, le plus dégourdi de tous, est sans contredit le Cosaque! Le Petit-Russien est au contraire méditatif, rêveur, porté à la mélancolie, lent et calme dans ses mouvements. On croirait donc, que le Starovérisme, que la doctrine austère, exclusive et en quelque sorte puritaine des sectaires, a trouvé le plus de sympathie parmi les Petits-Russiens et s'harmonise le mieux avec leur nature, si non mystique, du moins fortement portée vers une religiosité austère. Or, c'est tout l'opposé! Les Starovers qui habitent quelques villages, situés entre Kiew et Tschernigoff, ne sont que des Grands-Russiens et malgré tous leurs efforts ils n'ont pu encore décider aucun Petit-

Russien à embrasser leur doctrine. Néanmoins, ces sectes ne sont nulle part plus nombreuses que parmi les Cosaques.

Le siège principal du Starovérisme se trouve en Sibérie, sur l'Oural, dans le gouvernement de Saratoff et parmi les tribus Cosaques. Le centre en a été pendant bien des années sur le grand Irgis, où se trouvaient jadis quatre grands monastères de Starover, se recrutant sans cesse de déserteurs d'exilés fugitifs de la Sibérie, de prêtres dégradés et de moines, expulsés de leur couvent. En 1838, le gouvernement y fit marcher des troupes, fit démolir ces refuges et en envoya tous les habitants en Sibérie.

Le Starovérisme est principalement répandu dans les campagnes et parmi les marchands et les fabricants, sortis de la classe agricole. L'aristocratie et la petite noblesse lui restèrent toujours étrangères. Leur doctrine se transmet traditionnellement. Dans leurs couvents de femmes, les nonnes s'occupent à copier leurs livres de liturgie; mais je n'ai jamais entendu dire, que, depuis un siècle, ils aient écrit et imprimé un ouvrage à ce sujet. *)

Jusqu'à ce jour, les efforts de l'église orthodoxe se sont brisés contre la ténacité du Starovérisme, toutes les fois qu'elle a cherché à le soumettre à son autorité. Pour atteindre ce but, il faudrait peut-être, que le clergé s'occupât, par une prédication plus fréquente et mieux dirigée, à rectifier les préjugés populaires et à inspirer l'amour de la vraie religion. La confiance dans le clergé et la propagation des vérités religieuses sont la meilleure digue à opposer aux empiètements de ces doctrines nuisibles. C'est par ce moyen qu' Innocent, évêque de Charkoff et prédicateur d'une éloquence entraînante, est parvenu à ramener

*) L'ouvrage imprimé par lequel ils essayèrent de défendre leur doctrine et qu'ils dirigèrent contre un évêque de Nijni-Novgorod, sous le règne de Catherine II, n'était au fond qu'un écrit de circonstance, un plaidoyer sans rapport direct avec leur croyance.

dans le giron de l'église orthodoxe plusieurs milliers de Starovers.

Mais le résultat, que n'ont pu obtenir, ni l'église russe ni le gouvernement, sera probablement atteint par l'introduction de la culture moderne et les progrès d'une civilisation plus générale. Les riches marchands et les fabricants aisés de Moscou ou de Pétersbourg, appartenant à la secte des Starovers, ne restent fidèles à leur croyance que pendant une génération; mais leurs enfants commencent déjà à se raser la barbe, à déposer le caftan traditionnel pour prendre l'habit européen et, avec la barbe et l'habit, ils changent en même temps de moeurs et d'usages. Or, qui ne sait quelle forte influence exerce sur le cours des idées et des opinions le train d'une vie prosaïque et positive? Mais, en disant qu'ils changent, je ne prétends nullement avancer qu'il y ait réellement progrès sous le rapport des moeurs et de la véritable civilisation.

Chez les Starowers on peut étudier les opinions primitives du peuple russe quant aux nations de l'Occident. Ils ne connaissent, à proprement dire, que trois peuples. Les Sloviane (les parlants, ceux qui usant de la même langue peuvent se comprendre) de la même origine qu'eux, les Serviens, les Polonais, les Bohêmes etc. Tous les peuples de l'Occident sont des Nemtzi (muets). Parmi eux on trouve des Nemtzi germanskïé (allemands), des Nemtzi anglitschane (anglais) etc. La troisième catégorie est formée par les Orientaux, baptisés du nom générique de Boussourmane (Musulmans). Ils ne considèrent pas les nations européennes du Couchant comme de vrais chrétiens; car leur baptême n'est qu'une aspersion, au lieu d'être une immersion, comme d'après le rite de l'église grecque. Avant le règne de Pierre I, cette opinion était celle de tout le peuple russe. De nos jours, une grande partie des Starowers ne reconnaissent pas pour suffisant même le baptême, administré par l'église orthodoxe, et baptisent encore une fois les néophytes.

Pour prouver leur attachement à l'ancien ordre des choses, nous citerons l'anecdote suivante. Un paysan de

cette secte devenu soldat, on exigea de lui, comme c'est la règle, de prêter le serment de fidélité à la personne du Souverain; mais il ne voulut pas obéir et persistait dans son refus, malgré l'insistance de ses chefs. Pressé enfin d'expliquer la cause de cette conduite singulière, il répondit: „Ma religion me le défend: mais, si vous me permettez de prêter serment au vrai Tsar, au Tsar blanc (Beloi Tsar), je le ferai à l'instant même, mais non à celui que vous appelez Gossoudare ou Impérator (empereur). Parmi nos images et dans nos livres saints se trouve aussi le portrait du Beloi; aussi sais-je très-bien comment il est fait. Il a sur la tête une couronne, sur les épaules un long manteau doré, dans la main droite un sceptre et de l'autre il tient le globe. Mais celui auquel vous voulez m'obliger de prêter serment de fidélité, porte un uniforme, un chapeau à trois cornes et une épée au côté, comme les autres soldats. Vous voyez donc que je sais très-bien à quoi m'en tenir.

Les Starovers peuvent être divisés en trois classes distinctes, dont la dernière se fractionne encore en une infinité de sectes secondaires.

I. Les Jedinowertzi ou les Blagosslowennie (les uni-croyants ou les bénis). Le premier surnom leur a été donné par le gouvernement, dans un but de conciliation, et le dernier est celui par lequel ils se désignent eux-mêmes. Entre leur doctrine et celle de l'église orthodoxe, il n'y a pas de différence notable: elle ne porte que sur quelques usages symboliques et sur un petit nombre de cérémonies. Par exemple: pour faire le signe de la croix, le Starover réunit le pouce, le doigt annulaire et le petit doigt; les deux autres sont étendus: tandis que les russes orthodoxes ne joignent que les trois premiers doigts. Le Starover regarde comme un péché de se raser la barbe, et je crois qu'au fond du coeur, c'est aussi l'opinion du paysan appartenant à l'église dominante. Les Starovers prétendent qu'en prononçant le nom de Jésus, on doit faire entendre trois syllabes au lieu de deux, comme on le fait ordinairement. Pendant les processions, les Starovers font

le tour de l'église de droite à gauche, au lieu de gauche à droite, comme l'a établi le patriarche Nicon. Pendant l'office de Pâques, les Starovers chantent seulement deux fois l'alleluïa et non trois fois, comme les orthodoxes. Se basant sur le verset: „Ce n'est pas ce qui entre par la bouche, mais ce qui en sort qui est un péché", ils regardent l'habitude de fumer comme contraire aux préceptes de la religion. Selon eux, la pomme de terre est un fruit du diable; ils vont même jusqu'à faire entendre que la pomme avec laquelle Ève tenta le premier homme, était une pomme de terre. Enfin, ces différences sont si puériles ou de si peu de valeur réelle, qu'on ne saurait comprendre, comment elles ont pu produire un schisme. Mais la seconde moitié du 17ème siècle était l'époque des dissidences religieuses! En y reportant les regards, on dirait qu'une atmosphère de disputes théologiques pesait sur toute l'Europe et disposait les peuples, même les moins portés par leur nature, aux discussions de ce genre, à des querelles passionnées et interminables, comme celles des Jésuites et des théologiens protestants.

C'est aussi ce qui arriva en Russie. Alors on ne vivait pas, on discutait. Prêtre et laïque, bojar et serf, homme instruit et ignorant, tous se lançaient à perte de vue dans la controverse et débattaient, dans la rue et sur les places de Moscou, des thèses religieuses de dogme ou de discipline. C'était une véritable manie: la théologie envahissait tout. Bientôt éclata une querelle entre l'école de Moscou et celle de Kieff, qui passait alors pour la plus savante. Il s'agissait d'un point relatif au dogme de l'eucharistie, notamment: de savoir quand a lieu le mystère de la transformation, est-ce au moment, où le prêtre dit: ceci est mon sang etc., ou pendant l'élévation, quand il élève l'hostie au dessus de sa tête. L'école de Kieff, avec les évêques de la Petite-Russie, de la Russie blanche et de la Lithuanie, penchait pour la première opinion, qui est aussi celle de l'église romaine. L'école de Moscou et le patriarche Nicon, approuvé par celui de Constantinople, défendaient l'opinion contraire. Vers la

même époque Nicon commença aussi l'oeuvre d'épuration, dont j'ai déjà parlé. N'est-il donc pas tout naturel, si, dans ce temps de controverse, cette réforme trouva de l'opposition et fit naître le Starovérisme? L'école de Kieff et les évêques occidentaux se déclarèrent contre Nicon, et ainsi que les Starovers le firent par la suite à l'égard de ce patriarche, on commença alors à leur adresser le reproche d'incliner vers le Catholicisme. Plus tard Pierre I fit trancher la tête à Sylvestre Medvedeff, qu'on dit avoir appartenu à cette secte et qui, influencé par Siméon Polotsk, avait pris une direction catholico-romaine. Siméon Polotsk fut le premier, qui introduisit l'usage de la prédication dans les églises en Russie. Le patriarche voulut le lui défendre; mais Pierre I le soutint et le protégea.

II. La seconde catégorie est celle des Starvobriadtzi (ceux qui observent l'ancien rite). Leur doctrine ne diffère en rien de celle des Starovers, seulement ils sont encore plus exclusifs et repoussent, avec encore plus d'énergie, la moindre idée de rapprochement avec l'église orthodoxe. Par conséquent, loin de consentir à faire ordonner leurs prêtres par des évêques orthodoxes, ils ne se servent toujours que de ces transfuges, dont il a déjà été question. Avant de les reconnaître, ils les soumettent à une certaine cérémonie, qu'ils appelent *épuration*, et qui est à la fois le renoncement à l'église orthodoxe et l'admission à celle de la secte. Les Starvobriadtzi sont très-nombreux.

III. La troisième catégorie est celle des Pomorane (établis sur les bords de la mer) ou Bezpoporstschine (sans-prêtres). N'ayant plus de prêtres de la classe des transfuges ou des apostats, et doutant de la validité de l'ordination, conférée par des évêques orthodoxes, ils ont trouvé plus simple de s'en passer totalement. Ils se sont divisés en une foule de subdivisions ou de petites sectes, ne se distinguant ordinairement que par le nom de leur chef ou de leur fondateur: ainsi de Philippe, Théodose, Abakoun, dérivent les Philippons, les Théodosiens et les Abakouniens etc.. Quoique separées les unes des autres,

ces sectes se trouvent en rapports intimes avec la secte principale.

Ayant été violemment privés de prêtres véritables et par conséquent des sacrements, qu'ils peuvent seuls administrer, quelques sectes ont renoncé a tout culte religieux et se regardant comme des chrétiens, jetés sur une île déserte, *sans possibilité* de recevoir les sacrements, ils cherchent à compenser cette privation involontaire par une soumission complète à la volonté de Dieu, et *à participer*, du moins spirituellement par le secours de la prière et de la piété, aux bénédictions qui découlent de ces mystères de la religion. Cependant ils nourrissent l'espérance que leurs autres frères russes se convertiront à eux, abjureront les erreurs de Nicon et qu'en consacrant une nouvelle classe d'évêques et de prêtres, dûment ordonnés et empruntés à l'Orient, ils rétabliront enfin dans tout l'empire la véritable primitive église.

Quelques autres sectaires croient que le règne de l'Antichrist a commencé avec Nicon et l'extinction de leurs anciens prêtres et que pour cette raison tous les vrais croyants errent par le monde comme des brebis égarées et sans pasteur, en attendant l'arrivée resplendissante du Seigneur, venant dissiper les ténèbres et détrôner à jamais l'esprit du mal. Voici ce que me dit un individu de cette secte:

Le monde a eu quatre époques: un printemps ou un matin, depuis Adam jusqu'à la construction du temple de Salomon; un été ou un midi, qui dura jusqu'à la naissance du Christ; un automne ou un soir, jusqu'à la venue de l'Antichrist dans la personne de Nicon, et maintenant, continua-t-il, c'est le froid hiver, la sombre nuit, et elle durera jusqu'à la descente du Seigneur sur la terre, pour sauver les hommes et faire luire à leurs yeux le flambeau éteint de la véritable lumière. Nous cherchons donc à vivre selon les préceptes du Christ et les commandements de son église, croyant aux sept sacrements, mais ne pouvant, malgré notre désir infini, plus les recevoir à l'exception de celui du baptême.

Ces deux sectes principales se divisent encore en une infinité de subdivisions*), qui ne diffèrent entre elles que par quelques usages particuliers, deux ou trois cérémonies peu importantes ou seulement par la manière de lire les livres de liturgie. Il est possible, qu'elles aient été engendrées par les différences dans le culte qui s'étaient introduites dans les principautés indépendantes sous la domination des Tartares et que le patriarche Nicon parvint à abolir. Des circonstances particulières me permirent d'étudier plus particulièrement deux de ces sectes, notamment les Philippons et les Théodosiens.

J'avais eu, encore en 1837, l'occasion de faire connaissance des Philippons, qui au nombre de 400 à 500 âmes emigrèrent, en 1825, de la Pologne pour s'établir dans la Prusse occidentale. Les Philippons n'ont pas de prêtres réguliers et les remplacent par des serviteurs d'église qu'ils nomment Stariki (vieillards). Ces derniers forment un ordre séparé et se recrutent de jeunes garçons, que les pères consacrent dès le bas âge à ce ministère. Dès que cette vocation est arrêtée, l'enfant ne touche plus à la viande, ne prend qu'une fois par jour de la nourriture chaude, renonce aux boissons fortes et reste toute sa vie célibataire. Lorsqu'il a atteint l'âge requis pour entrer en activité, un starik vient le chercher, l'introduit parmi ses collègues réunis, où après, avoir prié pendant quelque temps agenouillé auprès de lui, il l'embrasse et termine de la sorte son ordination et son admission dans la caste des

*) Une de ces sectes, fort peu nombreuse, a introduit parmi les membres qui la composent, la communauté des biens, dans la plus large acception du mot. Au lieu de mariage, ces sectaires ne contractent par écrit que des unions temporaires, fixées d'avance pour un certain nombre d'années. Admettant la communauté des biens, ils ne sauraient reconnaître ni le droit de famille, ni le droit d'héritage, conséquence naturelle de la propriété privée. Tous les enfants appartiennent donc à la commune. Nos Saint-Simoniens et leurs imitateurs, les Socialistes, les Communistes etc. feraient bien de se mettre pour quelque temps à l'école pratique de ces simples paysans.

serviteurs de l'église. Les Stariki sont complètement égaux entre eux; il n'y a ni rang, ni supériorité, ni hiérarchie aucune. Ils portent une longue robe noire, semblable à la soutane d'un moine; sur la tête, un bonnet de la même couleur, bordé de rouge. Ils ne vivent que d'aumônes. Leurs fonctions consistent à lire, à chanter des psaumes, à prier et à desservir la messe. Pour inconduite, ils sont cassés et exclus de l'ordre et de la commune. Les enfants sont baptisés d'après le rite de l'église grecque.

Les Philippons reconnaissent les sacrements; mais, n'ayant pas de prêtres, ils ne peuvent pas les recevoir. Trois fois par an ils se confessent à une sainte image en présence d'un starik qui, au lieu d'absolution, leur dit: „Que tes péchés te soient remis.“ Les mariages se concluent devant l'autel; mais sans starik et sans autre cérémonie que la présence de trois témoins, auxquels les parties contractantes déclarent leur union.

Ils n'admettent que trois causes légales de divorce: l'adultère, l'épilepsie et une tentative d'assassinat; mais la séparation ne peut avoir lieu que par rapport à la table et au lit. Ils ne possèdent de la bible que les parties concernant le culte, traduites par St. Cyrille. Les ouvrages religieux, pour lesquels ils ont un grand respect, sont ceux de Cyrille de Jérusalem et la Kormtschaïa kniga (règlement de l'église). Ce dernier leur sert même de code civil.

Leur confession de foi est à-peu-près la même, que celle de l'église orthodoxe. Ils croient en Dieu, le Père, qui créa la terre *lors de sa réunion avec le Ciel.* Du sein de la Vierge Marie, il a fait naître son fils Jésus-Christ, destiné à sauver le monde et à effacer la tache du péché originel par son sang, versé sur la croix. Le Saint-Esprit procède du père, afin de sanctifier les hommes. Ils adorent la Vierge et les Saints, qu'ils regardent comme leurs intercesseurs auprès de Dieu; et croient au diable et à sa puissance; à une vie future et à un jugement dernier, où il sera fait à chacun selon ses oeuvres. Jusqu'à ce jour, les âmes des trépassés resteront dans un état d'indifférence complète. Au son de la trompette les morts ressusciteront,

pour se présenter au Juge suprême; les méchants avec leur corps pour être éternellement brûlés dans l'enfer par un feu infect, tandis que les âmes des bons respireront dans le paradis d'ineffables parfums.

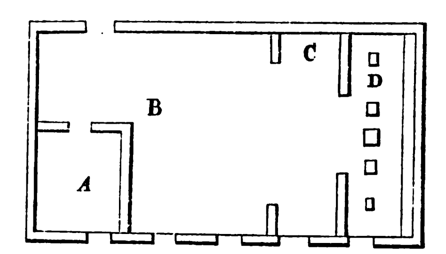
Chaque Philippon est obligé d'avoir un certain nombre d'images et de réciter trois fois par jour plusieurs prières, au nombre desquelles se trouve en premier lieu le Pater. Ils observent tous les jeûnes de l'église grecque; le Mercredi, parce que c'est le jour où Jésus fut trahi, et le Vendredi, en mémoire de sa passion. Leurs carêmes sont: sept semaines avant la St. Pierre et Paul; deux semaines au commencement d'Août, et six semaines avant Noël. L'usage de l'eau de vie et de la bière leur est sévèrement défendu. Pour le vin, ils ne peuvent boire que celui qui a été versé par un adepte ou un Starover quel qu'il soit. Ils ne peuvent prêter aucun serment: ceux qui se sont établis en Pologne et dans la Prusse occidentale, ont accepté, pour le remplacer, la formule suivante: Ei, ei prawda (oui, oui, en vérité) qu'ils prononcent en étendant le doigt du milieu et l'index (symbole de la double nature du Christ) et en y réunissant les trois autres comme symbole de la trinité.

Leur organisation civile est non moins singulière. Ils ne portent aucun nom de famille et n'ont que celui de baptême. Ne possédant pas de Code particulier, ils se soumettent, dans la règle, aux lois du pays qu'ils habitent. Leur droit de famille est basé sur de vieilles coutumes et la tradition. Tous les différends entre les membres et toutes les questions de droit sont décidés par un starik, auquel on adjoint à cet effet quelques pères de familles. Entre les époux, il y a communauté de bien; mais le mari a seul le droit d'en disposer. La partie survivante obtient la totalité du bien. Les enfants naturels n'ont droit qu'à la fortune de la mère. Pour eux cette naissance illégitime n'est pas une flétrissure; mais c'est un opprobre qui retombe sur la mère, et pour cette raison elle doit toujours porter deux tresses descendant sur la poitrine, tandis que

l'épouse irréprochable réunit ses cheveux en une seule qu'elle laisse pendre par derrière.

Ils n'ont aucune loi fixe pour l'héritage, la minorité, la tutelle et la curatelle. Après la mort du père et de la mère, les fils héritent de tous les biens, dont ils jouissent en commun, sous l'autorité de l'aîné. Qelquefois l'héritage reste indivis pendant toute une génération; mais quand il est partagé, chaque frère en obtient une part égale. Les soeurs ne reçoivent que ce que les frères consentent à leur donner. Quand il n'y a pas d'enfants mâles, ce sont les filles qui héritent et à défaut de celles-ci, les ascendants, puis les collatéraux. Quand toutes les branches de parenté sont éteintes, le bien échoit à la commune. Le bien fond, ou la terre, ne fait pas partie de l'héritage. De même que chez tout le peuple russe, elle constitue une propriété communale, dont les membres n'ont que le droit de possession. Je ne puis affirmer, que les lois que je viens de citer soient les mêmes en Russie; car les détails que je viens de donner, m'ont été communiqués de Pologne, depuis un assez grand nombre d'années.

J'ai eu moi-même l'occasion d'étudier les Théodosiens pendant mon voyage en Russie. Par l'entremise de l'ami dont j'ai parlé plus haut, et que sa profession de médecin avait mis en rapport avec les sectaires, je fus engagé par eux à assister un dimanche à leur messe. Nous descendîmes donc à la porte d'une habitation isolée des autres, où nous fûmes reçus par les anciens de la secte, qui nous conduisirent, à travers une large cour, vers un grand bâtiment en bois, ressemblant à une maison de particulier campagnard ou à celle d'un fabricant. Après avoir traversé plusieurs chambres, encombrées de sectaires, qui nous saluèrent à notre passage avec les marques d'un profond respect, nous pénétrâmes dans une vaste salle, arrangée en église, et, comme il ne s'y trouvait encore personne, nous eûmes tout le loisir de la visiter en détail. En voici le plan.



A. Espace réservé aux catéchumènes et séparé de la nef par une cloison en bois de quatre pieds de haut.

B. Espace pour la congrégation. Il n'y avait ni bancs, ni siéges.

C. Place pour les anciens et les choeurs.

D. Espace devant l'ikonostasse où se tenaient les liseurs devant des pupitres, chargés de livres de liturgie, avec un crucifix.

Dans les églises orthodoxes, le sanctuaire est placé derrière l'ikonostasse. Trois portes y conduisent: l'une est placée au milieu, vis-à-vis l'autel, et les deux autres sont latérales. Ici il n'y avait ni sanctuaire, ni autel, ni portes. Ces dernières étaient seulement indiquées sur l'ikonostasse, au milieu duquel on voyait l'image du Christ, bénissant le monde; à sa gauche était placée celle de la Vierge de Smolensk (tenant l'enfant Jésus sur son bras gauche) et plus loin celle de St. Démétrius Priloutzki. A la droite de l'image du centre, se trouvait celle de St. Nicolas et d'un autre Saint du calendrier russe. Au-dessus étaient rangées des images pour les différentes fêtes de l'année, et tout au haut, dans la dernière niche, se voyait le St. Suaire de la légende orientale.

On nous fit asseoir sur un banc assez élevé, placé à côté d'une fenêtre, de sorte que notre vue embrassait toute l'enceinte.

Peu à peu l'église se remplit d'hommes, car les sexes ne se confondent jamais et ont, chacun, leur temple séparé. L'office divin commença. Un lecteur vint se placer devant

le pupitre du milieu et commença une longue prière à la fin de laquelle il répéta au moins quarante fois: *Gospodi pomilui* (seigneur, ayez pitié de nous). Quand il eut terminé, l'ancien de la secte, vieillard à longue barbe blanche et à la chevelure flottante, s'avança vers le pupitre du milieu, se prosterna à plusieurs reprises devant l'ikonostasse et se tournant vers les fidèles leur adressa quelques courtes paroles, auxquelles répondirent, à tour de rôle, les deux choeurs de droite et de gauche. Le chant était grave, monotone et à l'unisson. Après vint la lecture de l'évangile du jour, le Credo, le Te Deum et finalement le Salve Regina, chanté par les choeurs.

La tranquillité la plus complète régnait dans l'église; car tous les sectaires priaient en silence avec une grande ferveur. En sortant, nous traversâmes de nouveau quelques pièces pour nous rendre à l'église des femmes. La distribution et l'arrangement intérieurs y étaient les mêmes que dans la première; seulement les images de l'ikonostasse étaient différentes. Au lieu de celle de St. Démétrius Priloutzki, on voyait celle de St. Jean Baptiste et à la place du St. Suaire, l'image du Jéhovah les bras étendus sur le monde. Le service divin était le même pour les femmes et pour les hommes, du moins dans ses parties essentielles. Excepté nous, il y avait encore dans l'église un homme chargé de lire l'évangile. Toute la messe fut desservie par des femmes ou plutôt de vieilles filles, qui jouissent parmi les Starovers d'un grand respect. Chez ces sectaires et les tribus cosaques, elles portent ordinairement le nom de *Christora néviesta* (fiancée du Christ). C'est certainement plus chevaleresque et plus galant que le surnom de vieille fille, usité à l'occident, et qui n'est pour la plupart qu'une épithète de mésestime ou de réprobation sociale.

La mélodie des chants avait une grande ressemblance avec celle des choeurs de l'église catholique romaine. Un long voile, retombant par derrière, couvrait la tête, le front et la partie inférieure du visage, comme chez les femmes de l'Orient.

Après la messe l'ancien nous conduisit dans une pièce meublée dans le goût moderne, et pour rendre encore plus frappant le contraste entre l'ancienne nationalité russe, dont les sectaires semblent être la personnification vivante, et l'existence européenne, il nous offrit du Champagne et des oranges.

A Moscou, j'ai visité les établissements de bienfaisance appartenant à la secte des Sans-prêtres. Une personne de ma connaissance eut la bonté de me donner une lettre de recommandation pour un sectaire très-influent et me procura par ce moyen la possibilité de me mettre en rapports avec eux. Le 5 Décembre 1843, deux de mes amis vinrent me chercher en traîneau. La matinée, éclairée par un beau soleil, était magnifique et nullement froide. Nous nous dirigeâmes vers un des quartiers les plus éloignés de la ville, où, après avoir traversé à deux reprises d'immenses plaines désertes, nous arrivâmes enfin à un faubourg bâti à la manière des villages russes, avec des maisons à un étage, en poutres superposées. Les habitations étaient isolées et séparées les unes des autres par des murs en planches, communiquant de la cour avec la rue par une porte cochère. Nous fûmes plus d'une heure à chercher la personne à laquelle nous étions recommandés. Ni les passants, ni le boudoshschnik ne purent nous indiquer sa demeure, quoiqu'elle ne fût nullement éloignée ou cachée par d'autres bâtiments. Ce ne fût que lorsque un de mes amis eut montré la lettre à un passant, qu'il nous indiqua du doigt sa demeure. Nous y entrâmes et, grâce à ma lettre, on nous y fit un accueil hospitalier et cordial.

Notre hôte nous conduisit à une petite chapelle, attenante à sa chambre à coucher et servant en même temps de chambre de réception, bien que le mur en fût couvert d'images et remplaçât l'ikonostasse des églises russes. Toutes les images avaient un fond d'or. Les vieux russes orthodoxes les préfèrent à celles d'Occident qui, selon eux, sont d'un goût trop moderne et trop profane. Pour les Starovers, ils considèrent même ces dernières comme hérétiques et ne se servent ordinairement que d'anciennes images à fond

d'or. Ils croient qu'elles n'ont pas été faites de main d'homme et qu'étant tombées du ciel, elles possèdent une puissance miraculeuse. Une planche gravée sur bois, reproduisait toutes les images authentiques de la Vierge, au nombre de 77. On y voit une Vierge de Kazan, de Smolensk, de Wladimir et jusqu'à une Vierge *germanskaïa* (d'Allemagne) et *remiskaïa* (romaine). La première est une image miraculeuse de Saltzbourg, et la seconde celle de la Vierge de Loretto, attribuée à l'évangeliste St. Luc.

Derrière quelques images se trouvait le nom de ses anciens possesseurs, avec les mots: *Gospodi pomilui* (seigneur, ayez pitié de nous) quand elle représentait le Christ, et de *Moli Boga za nasse* (priez Dieu pour nous) quand c'était celle d'un Saint. Parmi ces noms se trouvait celui de la célèbre famille des Strogonoff. Le long des trois autres murs pendaient les portraits de-plusieurs sectaires qui s'étaient distingués ou avaient subi le martyre, en confessant leur foi. On me fit remarquer entr'autres les portraits d'un prince Mestschersky et de ses trois petits-fils, morts tous les quatre sous Pierre I et ayant, à ce qu'on prétend, appartenus à la secte.

Après déjeûner, nous fûmes menés à l'hôpital, qui figure comme cimetière sur les registres de la police. C'étaient deux immenses carrés ressemblant plutôt à des forts, avec de hautes murailles, surmontées de distance en distance par des tourelles et percées de portes cintrées. Au-dessus des murs, on voyait s'élever de nombreuses coupoles et des clochers. L'aspect de ces deux édifices était imposant: l'architecture, quoique originale, d'un goût sévère et noble. Ce qui me frappa surtout, ce fut un portail en pierre, orné de ciselures et de bas-reliefs d'une grande beauté, et ayant probablement appartenu à quelque ancien édifice de Moscou: peut-être même à un palais de Tsar, d'où il avait été enlevé pour venir décorer l'humble entrée d'un hôpital des Starovers. Intérieurement le long du mur d'enceinte, s'étendait une suite de bâtiments, attenants les uns aux autres et servant d'hôpital, d'hospice pour les pauvres, de magasins, de remise, de cuisine etc. Au centre

s'élevaient, l'une à côté de l'autre, deux magnifiques églises, surmontées de coupoles et n'ayant, comme celle dont j'ai déjà fait la description, qu'un ikonostasse et point d'autel.

Nous commençâmes notre visite par les appartements, situés sous le portail et dans lesquels on avait établi une vaste chancellerie, indispensable quand on considère que le nombre des habitants de chaque carré s'élève à plus de mille. Chaque salle contient de 50 à 60 individus. Les lits y sont bons et se composent d'une paillasse, d'un matelas, de coussins et d'une couverture de laine. Les salles se communiquent par un passage donnant des deux côtés sur des chambres, destinées aux maladies graves. Il y a dans chaque carré de 6 à 8 chapelles, sans compter les deux églises du centre.

Les malades et les infirmes sont nourris aux frais de l'établissement; mais les plus jeunes sont obligés de travailler pour subvenir à leur existence. L'office divin, comme celui que j'ai déjà décrit, dure jour et nuit sans interruption: seulement de deux heures en deux heures, on relève les chantres et les liseurs. Le nombre des malades et des infirmes, contenus dans cet établissement, s'élève à 200 hommes et à 7 ou 800 femmes. Je n'y vis point d'enfants, qui, comme on le sait, appartiennent toujours à la commune. Les mendiants y sont nourris gratis; mais ils ne peuvent pas y passer la nuit.

Tout cet établissement, son organisation et son arrangement intérieur laissent encore beaucoup à désirer, surtout quand on le compare aux institutions du même genre à l'Occident; mais il est impossible de ne pas l'admirer, quand on pense qu'il a été fondé par des sectaires, dont la culture intellectuelle n'approche pas même de celle d'un paysan d'Allemagne, et qui ne reçoivent aucun secours du gouvernement. Bien plus, à chaque pas ils ont eu à lutter contre des obstacles de différente nature et cependant ils sont parvenus à créer un établissement qui, par ses proportions colossales, dépasse tout ce qui a été fondé en ce genre par des particuliers à l'étranger. Et qui sont après

tout les fondateurs? De simples paysans russes, de pauvres sectaires, sans prêtres, sans connaissances, sans autre chance de succès que la ferme volonté de réussir: des individus pleins de défiance, de préjugés et de préventions contre toute espèce de progrès. *) Quand on considère tout cela, il est impossible de ne pas s'étonner et de ne pas trouver quelque chose de merveilleux et d'incompréhensible dans l'existence de cet établissement philantropique. Aussi ne peut-on expliquer ce phénomène que par le puissant esprit d'association, dont est douée la race des Slaves de la Grande-Russie!

A la troisième catégorie appartiennent les sectes, qui, par suite de l'influence des idées religieuses venues de l'Occident, se sont développées depuis le règne de Pierre I dans le sein de l'église russe. Les débris de quelques anciennes hérésies, dont le nom s'est perdu, s'étant joints à ces influences modernes, elles se sont confondues dans une même dénomination. Comme les deux premières catégories, cette troisième se subdivise en un grand nombre de sectes secondaires, trop peu marquantes pour mériter une mention séparée et qu'on désigne ordinairement sous les noms généraux de Malakani (mangeurs de lait) et de Douchobortzi (les lutteurs de l'esprit).

Leur église n'a ni personnel ni hiérarchie; mais leur doctrine présente un système théologique et philosophique infiniment plus complet et plus développé que celui de toutes les autres sectes dont il a déjà été question. Néanmoins les préceptes en sont tellement généraux et vagues, qu'il n'est pas rare de trouver dans une commune des principes, regardés comme fondamentaux, et qui dans un autre village, même le plus voisin, sont réprouvés ou pas-

*) J'ai déjà dit que les sectaires, en devenant marchands ou fabricants, et en acquérant de la fortune, finissent peu à peu, c'est à dire à la seconde génération, par se détacher complètement de la croyance de leurs pères. Les fondateurs de cet établissement sont par conséquent des gens d'une condition encore plus modeste.

sent du moins pour indifférents ou d'une importance très-secondaire.

Chez les Starovers nous voyons un attachement servile et presque jaloux à la tradition; un amour tenace, exclusif et fanatique pour l'ancienne organisation de l'église, qu'ils voudraient conserver dans sa pureté primitive: ici, chez ces sectes modernes, nous observons au contraire un esprit réformateur et des idées tendant à détruire les principes fondamentaux de l'église. Les premiers, conservateurs austères de l'ancien régime, veulent immobiliser les formes extérieures, tandis que ceux-ci, ennemis radicaux de toute espèce de culte et sectateurs de l'esprit pur, tendent à la complète spiritualisation de l'église.

Quand on regarde ces idées fondamentales de ces sectes modernes et qu'on en étudie attentivement la tendance secrète, n'est-il pas possible de croire qu'elles donneront lieu à une transformation de l'église orthodoxe? Par le fait seul de leur existence et de leur spiritualité, elles semblent dire: „Pour trouver accès et pénétrer plus aisément parmi les peuples sensuels du paganisme, la religion chrétienne a dû descendre à leur niveau et revêtir une forme palpable et visible, plus propre à frapper les sens que l'esprit. De nos jours, le monde païen est à jamais détruit et oublié, et les raisons qui obligèrent jadis le christianisme à se matérialiser, ont cessé d'exister. Comment s'étonnerait-on, s'il n'offre plus maintenant au chrétien la véritable nourriture spirituelle qu'il a mission de lui fournir? Or, nous, qui recherchons cet esprit, et non la forme, nous devons afin le trouver et le faire renaître, le dégager d'une enveloppe profane et superflue, délivrer l'esprit de ses chaînes et affranchir le dogme de l'oppression du culte.“ On voit donc, que si l'église orientale ne sort pas bientôt de la sphère mystique de ses formes, si elle ne développe pas sa théologie et qu'elle tarde plus long-temps à donner au peuple le pain de l'âme, lequel elle possède comme église apostolique et chrétienne: elle sera enfin entamée par les tendances spéculatives qui germent au fond de ces hérésies, et par en

recevoir de sérieuses atteintes. C'est selon toutes les probabilités le sort qui lui est réservé prochainement en Grèce, alors que la culture moderne y sera plus répandue, événement que les missionnaires américains ont déjà préparé. En Russie cette réforme n'est ni aussi facile, ni aussi prochaine; car l'église s'y est complètement identifiée avec le peuple, et si d'un côté elle semble avoir négligé sa tendance à l'universalité (catholicité), de l'autre elle a revêtu un caractère exclusivement national, qui fait sa force. Mais quel pays peut se tenir toujours à l'abri du contact de la culture moderne et échapper à l'influence irrésistible de ce qu'elle renferme de principes destructeurs?

Au 16ème siécle, l'église catholique moderne se trouvait dans une position analogue; mais elle possédait alors une philosophie indépendante (la philosophie scolastique), un système complet de théologie, une tendance spiritualiste très-prononcée, des institutions religieuses pleines de sève et de vigueur, notamment les communautés monastiques, et sortit victorieuse de la lutte avec l'esprit réformateur, malgré la perte d'un certain nombre de ses disciples. Elle avait d'ailleurs une ancre de salut dans son centre d'unité, qui manque encore à l'église d'Orient. On ne doit pas donc s'étonner, si le gouvernement russe s'efforce de réprimer ces sectes et d'en arrêter le développement, surtout quand on pense aux actes d'atroce barbarie et de fanatisme brutal auxquels conduisent quelques-unes d'entr'elles, comme nous l'avons déjà montré plus haut et comme on le verra encore plus tard.

L'origine de ces sectes est complètement inconnue. Au commencement du 18ème siècle, on trouve déjà les traces de quelques doctrines à peine ébauchées; mais on ne voit nulle part de système complètement développé avant la moitié de ce siècle*). En 1734, le gouvernement prescrivit

*) Procope Loupkin, simple Strélitz, enseignait que le véritable esprit du christianisme s'étant perdu, il avait reçu, lui, la mission de le faire renaître. Il fut condamné à mort et exécuté en 1710. Avant lui, c'est à dire en 1684, un Silésien, nommé

une enquête pour rechercher une secte qui venait de paraître. Les sectaires croyaient à une révélation intérieure et n'admettaient les sacrements: le baptême, l'eucharistie et le mariage etc., que spirituellement. Prétendant être visités et inspirés par l'esprit saint, ils se livraient à des contorsions et à des mouvements et finissaient par tomber en convulsions et par prophétiser. Il est probable, que cette secte était un reste des anciennes hérésies et que leur système encore très-imparfait, purifié et élaboré par les idées empruntées à l'Occident, servit plus tard de base à la doctrine des Malakani et des Douchobortzi.

Je présume que les Malakani sont la secte la plus ancienne et qu'ils firent naître plus tard celle des Douchobortzi. Cependant il n'y a entre eux aucuns rapports; car chaque fois qu'ils se rencontrent, ils sont en guerre ouverte.

Si l'influence exercée en Russie par les Starovers est très-prononcée, celle de ces dernières sectes est encore loin de se faire sentir. Mais, comme je l'ai déjà dit, elles possèdent une tendance de propagande, dont l'effet ne tardera pas à se faire sentir.

Sur le Starovérisme et les sectes modernes de la Russie, j'ai rassemblé une foule de détails capables d'éclaircir la question. Pour le moment, je ne donnerai que quelques renseignements indispensables, me resservant d'en parler d'une manière plus générale et sous un point de vue plus élevé, à l'article sur l'organisation et l'état de l'église en Russie. Indépendamment de mes propres notes, je mettrai encore à profit les données qui m'ont été communiquées

---

Koulmann, s'était rendu en Russie pour y prêcher la doctrine de Jacob Boehme. Il fut brûlé vif. Au commencement du 18ème siècle, un médecin, Dimitri Twaritenew, répandit parmi le peuple des doctrines calvinistes. Son enseignement trouva accès parmi les Strélitz, dont un grand nombre finit par rejeter toutes les cérémonies extérieures du culte, sans toucher encore cependant au dogme lui-même et sans se prononcer sur la révélation intérieure. Le dernier concile qui fut tenu en Russie en 1714, rejeta et condamna ces doctrines comme hérétiques.

par un ménonnite allemand, Jean Kornies (un des hommes les plus intéressants que j'aie rencontré en Russie et qui, ayant vécu pendant bien des années dans le voisinage de ces sectaires, était parvenu à rassembler, chez les Malakani et les Douchobortzi eux-mêmes, une foule de renseignements curieux). Je me servirai aussi d'un opuscule sur la secte des Douchobortzi, écrit par un professeur de Kieff, M. Oreste Novitzki, et inséré dans le journal Opiti (essais), imprimé à Kieff en 1832. Tom. II. Un de mes amis me donna un exemplaire, auquel il eut l'amabilité de joindre une traduction en allemand. Je crois devoir faire observer que toutes les fois qu'il m'arrivera de citer quelque passage, je m'efforcerai de le rendre mot pour mot, en ajoutant devant chaque citation des guillemets *).

Jusqu'à ce jour, aucune personne, appartenant aux classes élevées de la société ou au clergé, n'a fait partie de cette secte, qui ne se compose que de simples paysans. Sur cent d'entre eux, on en trouverait à peine un sachant lire, et sur mille, un qui sût écrire. A l'exception de deux ouvrages extrêmement rares, **) ils ne possèdent aucun livre: tout n'est que tradition. Leur confession de foi n'a pas encore été écrite, même pour l'enseignement religieux. Ce qui a été publié, n'a eu d'autre but que de défendre leur doctrine auprès du gouvernement et de quelques hommes bienveillants pour eux, comme Jean Kornies. Le côté le plus saillant de leur doctrine, c'est la vivacité de l'imagination, unie à la force de la logique, qui prouve combien le peuple russe est doué d'intelligence et de rares facultés, qui n'attendent que leur développement.

---

*) Il existe encore un ouvrage en latin: Commentarius Douchaborcis Theop. Eduard Lenz, 1829; mais je n'ai pu me le procurer.

**) Un ouvrage, dont je n'ai pu apprendre le nom, et celui du professeur Oreste Novitzki. On prétend que pour un seul exemplaire de ce dernier ouvrage, une commune de cette secte paya jusqu'à 500 roub. arg. 550 thalers!

La secte des Malakani, proprement dits, est peu nombreuse. Leur système théologique n'est pas encore entièrement fixé et ne forme pas un corps complet de doctrine. Ce manque de précision et de principes arrêtés fait naître, même parmi les sectaires, des dissentiments fréquents et des discordes intérieures, qui décident souvent quelques-uns d'eux, à passer aux Douchobortzi; cette secte aussi ne jouit pas d'une plus grande union intérieure; mais elle est habituée à poursuivre sa doctrine jusqu'à ses dernières conséquences.

Les Malakani parurent pour la première fois dans le gouvernement de Tambow, vers la moitié du siècle dernier. Le peuple les appela Malakani (mangeurs de lait), parce qu'ils se permettent le laitage pendant les jours de fête et le carême. Le nom par lequel ils se désignent eux-mêmes, est celui *d'Istinié Christiané* (vrais chrétiens). Bientôt la secte se répandit dans le gouvernement de Ckarkoff, où, dans le village d'Ochotsch, vivait, peu d'années après la guerre de sept ans, un étranger qui, au dire de quelques personnes, était un sous-officier prussien fait prisonnier par les russes, et qui, après avoir appris leur langue, s'était établi dans le pays. Doué de qualités propres à subjuger la foule, il sut conquérir l'estime, l'affection et le respect des paysans, dont il devint l'ami, le conseiller, le juge et finalement, le directeur spirituel. Sa doctrine trouva, à ce qu'il paraît, un terrain tout préparé, dans une secte préexistante, sans quoi le clergé russe, gardien vigilant de l'orthodoxie, aurait pu empêcher la propagation de ce nouveau système. N'ayant en propre ni maison, ni ménage, il allait d'un voisin à l'autre, recevant partout un accueil cordial, et le soir il réunissait autour de lui la famille de son hôte, et faisait à haute voix la lecture de la bible, qu'il lui expliquait. Il continua ce genre d'apostolat durant sa vie. Son nom est resté inconnu et l'on ignore à plus forte raison s'il était véritablement Quaker, comme le prétendent quelques personnes. Tout ce qu'on peut dire avec assez de certitude, c'est que c'est de lui que la secte tient son système le plus développé.

Pendant mon voyage, j'ai trouvé dans le district de Melitopol, du gouvernement de Tauride, des Malakani établis dans trois villages, situés sur la Malotschna, entre les colonies Ménnonites et les Tartares Nogais. Ces villages portent le nom de Novo-Wassilkowo, d'Astrachanka, de Novo-Spask et étaient habités par 3000 individus de cette secte. Les habitations avaient un aspect très-agréable et les paysans, qui, au témoignage de personnes bien informées, sont honnêtes et sobres, quoique d'un caractère un peu rusé, se faisaient remarquer par beaucoup d'ordre et par une grande aisance. L'agriculture et l'élève du bétail y prospèrent.

Un des sectaires me donna par écrit leur confession de foi. En voici le résumé. Ils croient à la bible comme étant la parole de Dieu, et à l'Unité en trois personnes. „Ce Dieu indépendant, existant par lui-même de toute éternité, est la cause créatrice de toute chose. Sa nature est un esprit infini, impalpable, invisible et tout-puissant. Il habite une sphère immuable et inaccessible; il sait tout, il voit tout, et gouverne tout; l'univers est plein de sa puissance. Nous croyons aussi, que ce Dieu en trois personnes, a créé d'une seule parole le ciel et la terre, confondus dans le néant, le monde invisible des esprits incorporels et le monde visible, avec toutes ses créatures. A son origine, au jour de la création, le monde était parfait, comme son auteur. Bientôt l'orgeuil perdit une partie des esprits et les fit déchoir de leur première splendeur. Dieu créa Adam à son image, quant à l'âme et non au corps. L'âme, donnée au premier homme, avait la science innée et la pureté céleste; initiée à l'essence divine, elle n'aspirait qu'au bien, et dans les transports d'une sainte liberté ne tendait qu'à la contemplation de son Créateur. Vient la chûte, le péché originel, la disparition de l'empreinte divine, l'expulsion du paradis et l'obligation de vivre sur une terre maudite. Ensuite la compassion du Créateur et sa miséricorde céleste, révélées dans la promesse faite aux hommes d'envoyer un Sauveur, engendré par des entrailles de femme et qui, en écrasant la tête du serpent

tentateur, fera recouvrer aux hommes régénérés leur ressemblance avec Dieu."

„Ce Sauveur était fils de Dieu, conçu par le Saint Esprit, né de la Vierge Marie, le Christ, l'Homme-Dieu. En mourant sur la croix, il scella de son sang la rédemption du genre humain et la vérité sublime de son enseignement divin. Ressuscité le troisième jour, il apparaît pendant quarante jours à ses disciples, avant de monter au ciel, d'où il fait descendre sur les apôtres l'Esprit Saint, qui procède du Père, et fonde avec eux la sainte église, qui est la réunion de tous les vrais chrétiens. Viendra ensuite la fin du monde, l'arrivée du Seigneur et le jugement dernier."

Voici de quelle manière ils expliquent les dix commandements de Dieu. Par rapport au second ils disent: „C'est pour cette raison que nous ne souffrons dans nos maisons la présence d'aucune image, faite de main d'homme et étant censée représenter la divinité. Ne leur reconnaissant aucune vertu, nous ne croyons pas devoir en faire l'objet d'un culte religieux, ni leur adresser nos prières." S'appuyant du troisième commandement, ils regardent comme un péché de prêter serment. Par le quatrième ils reconnaissent le dimanche comme jour de la résurrection du Christ, et non comme celui du sabbat (repos). Ils célèbrent le dimanche et les jours de fête par la prière, par des cantiques et la lecture de la bible. A celui qui ordonne l'obéissance envers les parents, ils ajoutent la soumission à la volonté du Tsar et de l'autorité. Au sixième ils disent: „Il y a deux espèces de meurtre: le meurtre physique que l'on commet au moyen d'une arme, du poison etc., et qui n'est pas un crime lorsqu'il a été consommé pour la défense du trône du Tsar ou de la patrie; et le meurtre moral, lorsque par des paroles trompeuses, des discours séducteurs, on détourne quelqu'un de l'accomplissement de ses devoirs, du sentier de la vérité, et quand par l'exemple on excite son semblable à des actes qui entraînent la damnation éternelle. Celui qui offense, injurie ou hait son prochain, commet également un meurtre; car,

comme le dit St. Jean, celui qui hait son prochain, est un assassin d'homme.“ A propos de la luxure, de l'adultère et des appétits de la chair, ils disent: même les plaisirs, les joies passagères du monde, quand ils prennent un trop grand empire sur nous, peuvent être regardés comme un adultère moral. Par le huitième commandement, ils placent la violence, la friponnerie, la ruse, l'abus de confiance etc. au même rang que le vol et la convoitise. Ils rapportent au neuvième commandement, celui du faux témoignage, la moquerie, la flatterie et le mensonge. Par le dixième, ils ordonnent de maîtriser ses passions. „En résumé, nous croyons fermement que les dix commandements de Dieu se réduisent à deux points principaux: l'amour envers Dieu et l'amour du prochain. Les quatre premiers commandements se rapportent au Créateur, et les six autres à notre semblable. Nous croyons que celui qui remplit ces commandements dans leur plénitude, gagnera la vie éternelle. Nous croyons, que par suite du péché originel, aucun homme ne peut remplir ces commandements par sa seule force; que pour marcher dans le sentier des vertus chrétiennes et pour obéir aux ordres de Dieu, l'homme a besoin avant tout de croire en Jésus-Christ, fils de Dieu, descendu sur la terre pour sauver le monde. Cette foi nécessaire à notre salut, cette foi véritable ne peut et ne doit être cherchée que dans la parole de Dieu; elle seule peut la produire en nous et nous rendre dignes de la bénédiction du Seigneur.“

Jusqu'ici cette confession de foi est rigoureusement orthodoxe et ne diffère que dans l'expression et quelques tournures particulières. La morale en est sévère, et la doctrine irréprochable; mais dès qu'il est question des sacrements, on voit aussitôt apparaître les idées spiritualistes qui se sont développées dans le néo-protestantisme. Voici mot pour mot leur manière de considérer le sacrement du baptême:

„Quoique nous sachions que Jésus a été baptisé dans les eaux du Jourdain et que les apôtres ont aussi baptisé, notamment Philippe le Circoncis, nous ne comprenons pas

cependant par le mot d'eau baptismale, l'eau terrestre qui ne lave que les souillures du corps, sans toucher à celles de l'âme; mais l'eau vivante de la foi, qui fait croire en Dieu et dispose à une complète soumission aux arrêts de sa divine providence; car le Christ a dit: du corps de celui qui croit en moi, jaillira une source d'eau vivante. Jean Baptiste dit aussi: l'homme ne saurait rien prendre par lui-même; tout lui est donné du ciel. St. Paul a dit aussi: le Christ ne m'a pas envoyé pour baptiser, mais pour prêcher. Par cette raison, nous entendons par le sacrement du baptême la purification spirituelle des péchés de l'âme, par la foi en Dieu, la mort en nous du vieil homme avec ses mauvais penchants, afin que nous revêtions le vêtement immaculé d'une vie irréprochable. Quand après la naissance d'un enfant, nous lavons son corps avec une eau terrestre, nous ne prétendons nullement lui avoir donné le baptême. Nous donnons aux enfants leur nom d'après les jours du calendrier."

Ils expliquent dans le même sens spiritualiste les autres sacrements.

Ils ne reconnaissent pas l'onction extérieure ou la confirmation, prétendant que le dogme divin prêché par Jésus-Christ, donne invisiblement d'en haut cette onction spirituelle. Selon eux, le sacrement de l'eucharistie n'est qu'une cérémonie commémorative, et l'évangile est déjà par lui-même le pain spirituel de la vie. „L'homme, disent-ils, ne vit pas de pain, mais de l'éternelle parole de Dieu. Il n'y a que l'esprit seul qui donne la vie: la chair, poussière périssable, n'est d'aucune utilité; par conséquent, il n'est pas nécessaire de manger du pain terrestre et de boire du vin récolté ici bas." Par rapport au sacrement de la confession, ils disent: „Nous observons la parole de l'apôtre Paul, qui dit, que les hommes doivent se confesser les uns aux autres et prier pour leurs semblables. C'est tout ce que nous reconnaissons." Quant au sacrement de l'ordination des prêtres, ils prétendent ce qui suit. „Nous n'avons d'évêque et de prêtres que dans la personne de Jésus-Christ, qui nous a tous également

appelés à lui. Mais nous basant en même temps sur une décision apostolique, nous avons choisi, au milieu de nous, des hommes de bien et d'une vie pure que nous appelons nos anciens, auxquels nous confions la direction de nos devoirs religieux et auxquels nous obéissons comme le prescrit l'apôtre Paul."

Le sacrement du mariage se contracte en présence de toute la commune, devant laquelle les fiancés déclarent leur consentement mutuel de s'épouser. Après certaines prières récitées en commun, l'union est consommée et devient indissoluble. Voici quelle est leur opinion sur le sacrement de la confirmation: „Nous n'avons jamais recours au sacrement de la confirmation, quoique nous sachions très-bien que les apôtres ont guéri des malades en les oignant d'huile sainte. Par ce sacrement, nous comprenons l'effet merveilleux et tout-puissant d'une fervente prière, adressée à Dieu. C'est aussi pour cette raison que nous envoyons toujours quelques-uns d'entre nous pour veiller et prier auprès des malades."

On voit par ceci, que les idées spiritualistes de l'occident ont trouvé accès chez ces sectaires et qu'on rencontre parmi eux jusqu'à des expressions, consacrées par le protestantisme, comme par exemple: „la mort en nous de l'ancien homme avec ses oeuvres, afin de revêtir la robe d'une vie pure." Néanmoins on aperçoit que tout cet échafaudage spiritualiste a pour fondement l'église catholique de l'Orient; car ils comptent encore sept sacrements, tandis que les quakers, nés dans le protestantisme, n'en admettent que deux.

La signification qu'ils donnent au mot église, est celle qui ressort des paroles du Christ: „Là où deux ou trois se réuniront en mon nom, je serai au milieu d'eux." La considérant comme la réunion des fidèles, ils n'admettent pas les églises matérielles, les maisons en bois ou en pierre, consacrées au culte du Seigneur. „Salomon, disent-ils, fit bâtir un temple merveilleux; mais l'Eternel n'habite pas les maisons, érigées par la main des hommes." Par rapport à la prière: „Nous prions et adorons dans toute

l'éternité le Père céleste: dans la plénitude de notre coeur, nous nous prosternons devant Lui, comme Jésus se prosterna jadis devant Lui.“ Ils ne parlent pas des prières pour les morts et de celles que l'église orthodoxe adresse aux Saints, pour implorer leur assistance et leur intercession auprès du Tout-puissant. La fin de leur confession de foi est remarquable par sa tournure protestante: on serait même tenté de croire qu'elle a été traduite de l'allemand. „Outre les saints sacrements, nous prenons à notre aide la parole de Dieu et la foi intérieure. Nous n'avons pas l'orgueil de nous croire purs de tout péché ou d'être saints, et nous poursuivons avec crainte et tremblement l'oeuvre importante de notre salut, n'espérant y parvenir que par une foi vive en Jésus-Christ, fils du Très-Haut, et par l'observation rigoureuse des commandements de Dieu. Tous nos propres efforts pour y arriver, seraient cependant infructueux et vains, si nous n'avions, pour nous soutenir, le secours tout-puissant de la foi que nous avons en notre rédempteur et sauveur, Jésus-Christ.“

Ce qui m'étonna surtout, ce fut de trouver chez les Malakani une traduction des écrits de Jung Stilling. Le passage où il est question du règne de mille ans, est celui qu'ils affectionnent le plus, croyant y voir une allusion certaine à leur secte. Ils croient que pendant cette longue suite d'années, ils règneront sur la terre avec Jésus-Christ. Cette croyance décida, en 1833, un certain Terenti Beloïorew à se faire passer pour prophète ou envoyé de Dieu, chargé de l'auguste mission d'annoncer l'arrivée prochaine du règne de mille ans. Il ordonna donc aux Malakani de faire pénitence et de se préparer dignement à la venue de cette ère de salut par le jeûne, l'abstinence et la prière. Il leur défendit toute espèce d'occupation, hormis les travaux nécessaires à la subsistance. L'événement, comme il l'assurait, devait se réaliser dans deux ans et demi. Interrogé comment il pouvait connaître si bien l'avenir et la volonté du ciel, il répondit qu'il était le prophète Elie, arrivé pour annoncer la venue du Christ, et que son compagnon Enoch s'était rendu dans le même but en Occident.

Il fit aussi connaître le jour pendant lequel il serait transporté au ciel. Effectivement ce jour ne tarda pas à arriver. Des milliers de Malakani, venus de tous les points de la Russie, s'étaient réunis sur le lieu désigné pour le miracle. Bientôt arriva Terenti, assis majestueusement sur une charette et ordonna à la multitude de se prosterner: puis étendant les bras, comme un aigle qui ouvre ses ailes pour prendre son essor, il essaya de se lancer dans l'espace; mais hélas! la foi qui sauve, n'est pas une vertu qui fait voler; notre pauvre prophète retomba pitoyablement à terre, en blessant dans sa chute une pauvre femme, placée trop près du prophète déchu. Il s'en suivit un tumulte épouvantable. Les Malakani pâles et maigres d'abstinence, prirent en mauvaise part son insuccès et sa chute, et s'attaquant sérieusement à lui, l'accablèrent d'injures et de reproches. Enfin pour le dégouter à tout jamais du rôle scabreux de prophète, ils le garottèrent et le livrèrent pieds et poings liés au tribunal du district. Terenti ne se laissa pas abattre et ne perdit nullement contenance, prétendant comme avant sa mésaventure, être Elie, l'envoyé de Dieu. Les chaînes dont on le chargea pour l'empêcher de s'envoler réellement, ne firent que le fortifier dans cette monomanie. Mais après un assez long séjour en prison, maintes tristes réflexions sur les vicissitudes du monde et les difficultés d'un rôle biblique à remplir, il finit enfin par oublier complètement qu'il était Elie, et fut même enchanté d'être rendu à la liberté avec le nom modeste de Terenti, que du moins il n'avait pas usurpé et compromis. Il persista cependant jusqu'à la fin de ses jours à prédire l'arrivée prochaine du règne de mille ans, et laissa après lui un assez grand nombre de disciples, qui se réunissent quelquefois pendant plusieurs jours et plusieurs nuits de suite pour prier et chanter des psaumes. Souvent quelques-uns d'entr'eux, se croyant tout-à-coup inspirés, se mettent à sauter, à gesticuler et finissent par tomber en convulsions et par prophétiser. Ils introduisirent parmi eux la communauté des biens et bientôt après, avec l'autorisation du gouvernement, ils émigrèrent de là en Georgie, et s'éta-

blirent à côté des luthériens wurtembergeois qui y sont colonisés. Là, de concert avec ces étrangers, ils contemplent le sommet du majestueux Ararat, l'arc-en-ciel resplendissant de l'arche de Noé, gage de la réconciliation divine.

On reproche aux Malakani de la Malotschna, de s'appuyer sur le IV livre de Moïse Chap. 36 verset 6, pour faire de leur trois villages un asyle clandestin de gens sans aveu et de malfaiteurs. On y a trouvé des faux monnayeurs, des faussaires en tout genre, des moines enfuis de leurs couvents, et c'est ce qui oblige continuellement la police locale à y faire des perquisitions et des visites domiciliaires.

Les Malakani sont en général d'un caractère tranquille, aimant l'ordre et la paix; mais on y rencontre quelquefois un fanatisme religieux qu'on croirait impossible au sein d'une secte en apparence si tolérante et si spiritualiste. Peu de temps avant mon voyage dans le gouvernement de Saratoff, un Malakan s'était jeté comme un forcené dans les rangs d'une procession, qui avait lieu dans la ville de Nikolaeff, avait arraché une image des mains d'une personne faisant partie du cortège et l'avait foulée aux pieds. Son triomphe fut de courte durée; car, revenu de sa première stupeur, le peuple fit prompte justice et l'assomma sur place.

Parmi les Malakani s'étaient jadis conservées de vagues traditions sur les hauts faits et les exploits merveilleux d'un héros de l'Occident. Quand Napoléon entreprit sa campagne contre la Russie, ils crurent voir en lui le lion de la vallée de Josaphat, dont parlent leurs vieux psaumes, venant pour détrôner le faux Empereur et rendre la couronne au véritable Tsar blanc. Les Malakani du gouvernement de Tambow se décidèrent donc à lui envoyer une députation, qu'ils habillèrent de blanc et qu'ils dirigèrent à sa rencontre pour le complimenter. Ces singuliers envoyés traversèrent la Petite-Russie et pénétrèrent en Pologne jusqu'à la Vistule, où ils furent faits prisonniers. Un seul parvint à s'échapper et à retourner dans

son pays; mais les autres disparurent et depuis lors, on n'en a plus entendu parler. Il serait impossible de ne pas considérer les Malakani comme une secte chrétienne; mais on ne peut pas en dire autant des Douchoborzi, surtout quand on examine ce qu'il y a de leur doctrine.

L'époque à laquelle remontent les Douchoborzi, est aussi peu certaine que celle de la secte précédente*); mais selon toutes les probabilités ils sont plus récents que les Malakani. On peut même admettre que cette secte est née du Malakanisme et que, s'étant développée simultanément en plusieurs parties de l'empire, elle a fini par se fondre en un seul système et par recevoir une seule et même dénomination.

Le nom de Douchoborzi leur a été donné par l'archevêque d'Ekatérinoslaff, Ambroise, qui fut chargé, en 1785, de faire des recherches sur leur doctrine. Voici quelle en est la signification: *Douch* = signifie l'esprit ou l'âme, et *borottsa* = lutter. On voit donc qu'il y a double sens; car il n'est pas dit, s'ils luttent pour ou contre l'esprit. C'est probablement dans cette dernière acception qu'Ambroise leur avait donné le surnom de Douchoborzi (luttant contre l'esprit); mais les sectaires, qui adoptèrent eux-mêmes cette dénomination, la prirent en sens inverse et s'appelèrent: luttant pour l'esprit. Le commun du peuple russe les nomme Yarmaçon (francs-maçons)**). Quelque-

*) Les Douchoborzi ne savent rien eux-mêmes de leur origine et de leur histoire. Ils prétendent simplement descendre en droite ligne d'un des trois jeunes hommes qui, ne voulant pas adorer l'image de Nabucodonosar, furent jetés dans une fournaise. Ils ne possèdent aucun document écrit, aucune chronique à l'appui de ce mythe.

**) Cette circonstanee mérite une sérieuse attention. Vers la même époque, les illuminés signalèrent leur présence à l'Occident. Par quel singulier instinct le peuple arriva-t-il à donner aux Douchoborzi (luttant pour l'esprit, les illuminés) le nom de francs-maçons? Dans l'ouvrage de St. Martin, (des erreurs et de la vérité), livre reconnu pour classique par la franc-

fois même ils furent appelés Otschelniki (reclus) et Ikonoborzi (Iconoclastes).

Les Douchoborzi apparurent pour la première fois dans le gouvernement d'Ekatérinoslaff; mais ils ne tardèrent pas à se répandre dans toutes les parties de l'empire, dans l'ancienne Finlande, sur l'île d'Oesel, à Moscou, Kalouga, Koursk, Woroniej, Charkoff, Tambow, Saratow, parmi les Cosaques du Don, dans le Caucase, à Irkoutsk et jusqu'au Kamtschatka. (Voir. Certains rapports entre le Dnièpre inférieur et la mer d'Asoff, par de Koeppen Pétersbourg 1845 page 56).

Quant à leur doctrine, nous irions beaucoup trop loin, si nous voulions en faire un exposé détaillé. Elle forme un système théologique et mystico-philosophique complet, plein d'aperçus vraiment grandioses, remarquables surtout par la force du raisonnement et la logique rigoureuse, qui les distinguent.

Ne pouvant en faire l'extrait entier, je me bornerai à en donner une légère idée.

En 1791, le gouverneur d'Ekatérinoslaff, Kachorsky, fit une enquête sur cette secte. Obligés de s'expliquer sur leur doctrine et leur croyance, ils répondirent par un écrit vraiment admirable, dont je donne ici le commencement, traduit mot pour mot: „De tout temps nous fûmes malhabiles de langue. Les écrivains sont chers et pour nous, qui sommes enfermés, il n'est pas facile, d'aller les chercher. Notre déclaration ne peut donc être que bien imparfaite. C'est en attirant ton attention sur ces malheureuses circonstances, que nous te supplions, Seigneur, de pardonner à de pauvres paysans, peu habitués à manier la plume, le désordre des idées, l'obscurité et l'insuffisance des expressions, la mauvaise grâce du langage et la cru-

---

maçonnerie de France, l'enseignement sur la chute de l'âme, avant la création du monde, est développé à peu près de la même manière que chez les Douchoborzi. Qui peut savoir quels rapports secrets et quels liens invisibles unissent l'humanité des différentes parties du globe?

dité des mots. Or, si nous habillons de paroles grossières l'éternelle vérité, daigne ne pas la repousser; car par elle-même, sans cette enveloppe, étrangère à son essence, elle est belle de toute éternité.“ Cette citation et l'exposé qui va suivre, prouvent, que malgré ce modeste aveu, ces simples paysans si peu habitués à manier la plume, étaient, sous le rapport du style et de l'intelligence, de beaucoup supérieurs au gouverneur lui-même dont le rapport, annexé à cette déclaration, ne brille ni par les idées, ni par le style.

Voici comment ils parlent de Dieu: „Dieu est un; mais un dans la Trinité. Cette sainte Trinité est un Etre insondable pour l'esprit humain. Le Père est la lumière, le Fils la vie, le saint Esprit le repos. Le Père apparaît et se révèle dans l'homme par la mémoire, le Fils par la raison, et l'Esprit saint par la volonté.“ Les Douchoborzi ne distinguent pas dans la Trinité trois personnes distinctes, existantes simultanément: ils n'admettent qu'un seul Etre, mais qui se révèle de trois manières, sous trois formes différentes *).

„L'âme humaine, image de Dieu, est d'une beauté céleste. Cette image se reproduit en nous par la mémoire, la raison et la volonté. L'existence et la chute de l'âme sont antérieures à la création; elle déchut de sa grandeur première pour tomber avec beaucoup d'autres esprits dans un monde spirituel **). (Les Douchoborzi auxquels je demandai, si, selon eux, l'âme existait de toute éternité ou si elle avait été créée dans le temps, comme une émana-

*) Comment de simples paysans russes, sans éducation, sans aucune instruction, ne sachant pas même lire et écrire, ont-ils fait pour arriver à des idées spéculatives aussi profondes? De quelle manière sont-ils parvenus à ce langage philosophique? N'y reconnaît-on pas des traces effacées de gnosticisme? Les Sabelliens et plus tard les Abrahamites, eurent sur ce sujet des idées à peu près semblables.

**) Cette doctrine est complètement gnostique. Saturninus et Basilidès l'enseignèrent au second siècle de l'ère chrétienne Même Origène semble s'en rapprocher un peu.

tion de Dieu, ne me donnèrent aucune réponse). C'est pour cette raison, disent-ils, qu'il ne faut pas donner à la chute d'Adam la signification qu'on lui reconnaît vulgairement. Le passage de la bible, qui décrit la faute du premier homme, n'est qu'un tableau symbolique, représentant en premier lieu, la chute de l'âme dans le monde éthéré des esprits, avant son apparition sur la terre; secondement, la chute morale et corporelle d'Adam, aux premiers jours de la création, et troisièmement, la chute qui se renouvelle chaque jour dans le genre humain et qui continuera jusqu'à la fin des siècles. La première a été causée par un orgueil démesuré et par un amour effréné de soi-même, qui la détourna de son adoration envers Dieu. Pour punir l'âme coupable, le Créateur l'emprisonna ici-bas dans le corps de l'homme, et ce fut alors, que dans la personne d'Adam elle tombe pour la seconde fois, séduite par le serpent tentateur, symbole des appétits pervers de la chair. Présentement encore la chute se reproduit tous les jours parmi les hommes, que la faute de leur père commun livra à la merci de l'esprit du mal. La perte de l'image divine fut la suite de la première chute, et celle de la seconde, son emprisonnement dans la matière. La mémoire s'affaiblit dans l'homme, il perdit le souvenir de ce qu'il avait été, sa raison s'obscurcit, sa volonté devint perverse. C'est ainsi qu'Adam parut sur la terre, ne se souvenant plus de sa céleste origine et de son ancienne grandeur et n'ayant plus qu'une raison voilée de ténèbres, qu'une volonté faible et dépravée. Néanmoins les suites funestes de sa seconde faute ne se sont point transmises à sa postérité; car chaque homme ici-bas peut pécher et faire son salut par soi-même. Quoique la faute d'Adam ne soit pas la source d'où découle le péché, et que, par conséquent, chaque mortel ait le libre arbitre, la faculté d'agir librement, il n'y a cependant pas d'homme irréprochable ou exempt de péchés; car chacun de nous apporte en naissant le germe inné du mal*). D'un autre côté, son séjour

*) La croyance des Douchoborzi sur la chute de l'âme préexi-

sur la terre est considéré comme un lieu d'épuration, où l'âme, enfermée dans son enveloppe charnelle et guidée par la raison et la volonté, peut obtenir son pardon par la vie du juste, ou aggraver sa faute par de nouveaux méfaits et s'attirer une punition éternelle. Notre corps est le réceptacle ou l'asile donné à notre âme, pendant sa vie terrestre. C'est l'eau limpide des éléments dans l'étuve bouillonnante du monde, de ce monde du Créateur, où notre esprit s'élabore et se purifie pour devenir éternel et parfait. C'est le chérubin au glaive flamboyant qui nous barre le chemin qui conduit à l'arbre de la vie, à Dieu, au foyer suprême, où nous nous confondrons avec la Divinité. Et c'est alors que s'accomplira dans chaque homme la volonté de Dieu.

Prévoyant de toute éternité la chute de la chair et l'insuffisance de l'homme à se relever par ses propres forces, Dieu, dans son amour infini, descendit sur la terre pour y revêtir un corps humain, satisfaire à l'éternelle justice et expier, par ses souffrances et sa passion, les fautes et les péchés de l'humanité.

Jésus-Christ était fils de Dieu et Dieu lui-même. „Il faut observer que dans l'ancien testament il n'est représenté que comme la suprême sagesse de Dieu, pénétrant, lors de la création du monde, la nature pour l'animer, et venant plus tard vivifier la lettre et la parole divine révélée. Le Christ est la voix de Dieu instruisant les hommes par le livre du monde et des saintes écritures; la puissance qui sous l'image du soleil éclaire merveilleusement la Création et les êtres animés; la force qui apparaît dans le poids, le nombre et la mesure; l'esprit de Dieu qui réside et agit en nous depuis le commencement des siècles, tandis que dans le nouveau testament il est l'esprit

---

stante à la création, est un axiome philosophique, accepté comme point de départ, et alors on se demande comment ces simples paysans ont pu arriver à cette idée; ou bien un reste de tradition gnostique, venu, de quelque manière, que ce soit, de l'Occident.

incarné de la divine sagesse et de la vérité; l'essence de l'amour suprême et des plus pures joies célestes, descendue sur la terre, la source visible des consolations, de la paix du coeur, de la modération et de la chasteté."

On voit donc combien les Douchoborzi sont conséquents dans leur doctrine, et avec quelle logique rigoureuse leur idée de la nature divine du Christ s'allie à leur dogme sur la Trinité. Les expressions sont figurées, vagues, quelquefois même obscures; mais parfaitement appropriées à la pensée. Ils étaient en prison, devant un juge sévère, craignant de choquer les opinions reçues, et néanmoins il est aisé de s'apercevoir qu'ils ne regardent pas Jésus-Christ comme une des trois personnes, formant la Trinité. Ils ne voient en lui que la force et l'esprit de Dieu, se révélant d'une manière visible dans la nature et l'humanité. En ce sens, comme ils le disent encore, tout vrai chrétien peut être appelé fils de Dieu; par la raison, qu'étant inspiré d'en haut, il reçoit de l'Être suprême l'esprit de sagesse et de vérité, ou pour nous servir de leur expression: „il reçoit spirituellement l'empreinte du sceau qui l'élève à la dignité de fils de Dieu, comme Jésus l'était dans la chair."

Il paraît qu'en 1791, les Douchoborzi ne voulurent pas s'exprimer plus clairement, ou que depuis lors, leur doctrine, s'étant développée, est arrivée à un plus haut degré de clarté et de précision. Les sectaires de la Malotschna, que j'ai eu moi-même l'occasion de connaître, avaient dit à Jean Kornies, dont il a déjà été question: „Le Christ était fils de Dieu, comme nous pouvons l'être également. Croyez-nous, nos anciens en savent encore plus que le Christ; interrogez-les *). Le Christ était homme, comme nous, car

*) Il serait curieux de faire un parallèle entre la doctrine de ces simples paysans russes et celle de nos anciens philosophes, comme Jacob Boehme d'une part, et de nos jeunes Hegéliens, comme Strauss, Feuerbach et Bauer, de l'autre. Que de contrastes, de points de ressemblance et d'analogies! Quant aux plats rationalistes, ce sont de tristes logiciens en comparaison de ces

il naquit de la chair. Il demeure en nous; car conçu spirituellement, comme dans le sein de la vierge Marie, il naît dans l'esprit de chaque chrétien. Bientôt il se retire dans le désert, c'est-à-dire dans la chair, où il est tenté par le diable qui fait parler en lui les appétits sensuels, l'orgueil et la soif des honneurs et des biens de ce monde. Quand il s'est fortifié en nous, il nous adresse des paroles d'enseignement; et après de nombreuses persécutions, il subit la mort sur la croix; il descend au tombeau de la chair, ressuscite le troisième jour, resplendissant de gloire céleste dans l'âme de ceux qui souffrent jusqu'à la dizième heure du soir; réside en eux quatre jours, embrase leur coeur d'amour divin et conduit l'âme aux cieux, où il la dépose sur l'autel de Dieu, comme une sainte et agréable offrande.“

Il en résulte donc que les Douchoborzi ne renient pas directement le Christ, c'est à dire sa naissance dans la chair ou son incarnation ici-bas; mais ils comprennent par ce mystère sa naissance et sa présence dans l'esprit de l'homme. Par rapport aux miracles qu'il a fait, ils disent: „Nous croyons qu'il a fait des miracles; car nous-mêmes, nous étions aveugles, sourds, et morts, et il nous a rendus

---

prétendus barbares. Je tiens entre les mains un petit ouvrage assez intéressant. Le protestantisme idéal, par Guillaume Hanne, Bielefeldt 1845, contenant un aperçu des différentes doctrines ayant cours de nos jours. Je lui emprunte le passage suivant traduit, mot pour mot, et contenant une ressemblance vraiment singulière avec l'enseignement des Douchoborzi, page 177: „On doit comprendre le dogme de la Trinité dans ce sens, que l'esprit universel de l'humanité est fils de Dieu, de même essence que le Père Eternel, et que, devenant temporairement homme, il tend à faire de chaque individu un fils de Dieu.“ Page 179: „On doit également croire que dans la personne du Christ, Dieu sauve éternellement le monde, et qu'il se réconcilie sans cesse avec lui. Mais le Christ historique ne doit pas être regardé comme le véritable rédempteur et réconciliateur des hommes; c'est l'oeuvre du Christ idéal.“

à la vie. Mais nous ignorons qu'il ait fait quelque miracle extérieur ou matériel.“

S'appuyant sur cette distinction, les Douchoborzi exigent du chrétien la foi en la naissance et l'existence du Christ en nous; mais ils n'admettent pas que la croyance au Christ historique soit indispensable pour faire son salut. Selon eux, le Christ ne réside véritablement que dans les Douchoborzi, et ils sont les seuls qui le connaissent réellement: dans tous les autres hommes de religion différente, il sommeille ou il est mort.

Cette croyance imprime un cachet particulier à l'existence entière des Douchoborzi et les partage en deux directions distinctes. La première est une tendance mystique, austère et presque ascétique, découlant de l'importance qu'ils attachent à se relever de la chute originelle, par la pénitence et une vie d'expiation. La seconde est une certaine propension à la quiétude et à la sérénité de l'âme, produites par la conviction que le Christ réside invisiblement en nous. La morale de la première est sombre et sévère. Selon elle, les passions, bonnes ou mauvaises, sont la source directe du mal dans l'homme et comme la terre n'est qu'un lieu d'exil et le corps humain une prison, imposée à l'âme en châtiment de sa première chute, il faut dédaigner le monde et ses joies trompeuses et mépriser les plaisirs de la chair. C'est pour cela qu'on doit réprouver toutes les passions, même celles qui, n'ayant rien de criminel ou de répréhensible, produisent dans la société un résultat utile ou bienfaisant, comme par exemple rechercher la gloire et les honneurs; car ce désir prend sa source dans l'orgueil, cause malheureuse de la première chute de l'âme. Les Douchoborzi qui s'en tiennent à cette direction austère, condamnent sans exception tous les plaisirs des sens, même les joies innocentes que l'on puise dans la contemplation des beautés de la nature, le goût des fleurs, et le chant des oiseaux. Quelque innocentes et pures que soient ces jouissances, ils croient devoir les défendre, parce qu'en nous séduisant, elles pourraient finir par

prendre un trop grand empire et par nous enchaîner complètement.

Les Douchoborzi de cette direction sévère n'approuvent pas la seconde tendance, qu'ils envisagent comme un degré inférieur de développement. Quoiqu'ils ne réfutent pas la vérité du principe des quiétistes, ils le déclarent superficiel et ne convenant qu'à ceux qui n'ont pu encore arriver au point où ils se sont élevés eux-mêmes. „Quand notre foi est véritable et forte, nous recevons intérieurement le Christ: il se réveille en nous et alors nous devenons nous-mêmes Christ et Dieu. Le péché dès lors devient impossible et tout ce que nous faisons est juste et bon; car c'est Dieu qui agit en nous et non l'imperfection humaine; alors nous devenons impeccables et infaillibles, quand même nos actions auraient extérieurement l'apparence du mal et de l'erreur, et il suffit que nous fassions une chose, pour qu'elle soit équitable et bonne. Et tout ce que font les autres, d'une autre croyance que nous, est au contraire mauvais, même le bien apparent."

Voici quelles sont leurs idées sur les rapports sociaux. „Toutes les distinctions extérieures n'ont aucune valeur et ne signifient rien. Au fond tous les hommes sont égaux; car ils pèchent tous et sont également soumis à la tentation. On peut employer les services des autres, avoir des domestiques et des serviteurs; mais il ne s'en suit pas que celui qui s'est mis à notre service, soit pour cela même, notre esclave ou notre inférieur. Malgré cette soumission volontaire, il n'en reste pas moins notre égal et notre frère." Par analogie avec la famille et l'intérieur domestique, ils étendent les mêmes idées d'égalité et de fraternité sur toute la nation, l'état et les autorités, mais comme de raison, ils ne s'expliquent là-dessus qu'avec circonspection et prudence.

Ils développent avec la même logique l'idée de l'église, par laquelle ils n'entendent que la secte des Douchoborzi, et non la réunion de tous les chrétiens.

Suivant ces sectaires, les saintes écritures sont véritablement d'origine divine; mais elles ont un sens mystérieux

et symbolique, qu'il est donné aux Douchoborzi seuls de connaître. L'histoire du fratricide Caïn est une figure des persécutions, exercées par les fils infidèles d'Adam contre la véritable église, représentée par Abel. La confusion des langues de la tour de Babel, est le schisme survenu dans l'église chrétienne. Pharaon se noyant dans la mer rouge, n'est que l'image de Satan, s'abîmant avec toutes les puissances de l'enfer dans la mer des flammes éternelles, traversées sans péril par les élus, notamment les Douchoborzi. Le nouveau testament n'est aussi qu'images et symboles: par exemple, l'eau se changeant en vin aux noces de Cana, est l'union invisible du Christ avec l'âme, qui se contracte dans le coeur du chrétien et où l'eau des larmes du repentir est subitement changée en vin céleste, en nectar des anges, en breuvage qui procure toutes les béatitudes et toutes les joies du paradis.

„Cela prouve clairement, disent-ils plus loin, que dans l'interprétation des saintes écritures, il n'est pas possible de se guider par sa seule raison, et encore moins par l'opinion généralement reçue ou accréditée par l'église: le seul signe certain, le seul guide infaillible, c'est l'inspiration intérieure, la voix de l'esprit saint nous éclairant et nous mettant sur la voie de la vérité; par conséquent, cette interprétation intérieure, venant pour ainsi dire d'en haut, est supérieure aux écritures elles-mêmes, qui ne sont que le résultat de l'influence exercée par la grâce, et non le produit immédiat de l'esprit divin.

Les Douchoborzi n'admettent pas les sacrements reconnus par l'église orthodoxe, et donnent à ceux qu'ils croient recevoir intérieurement, une acception encore plus mystique et plus symbolique, que les Malakani n'y joignent. Dans leur confession de foi de 1791, les Douchoborzi semblent respecter encore le sacrement du mariage et ne rejeter que les cérémonies extérieures, qui l'accompagnent ordinairement. Les sectaires de la Malotschna en parlaient au contraire, comme d'une chose assez frivole. „La base du mariage étant le consentement des fiancés, et l'amour, dont la nature est divine, la mesure qui règle la durée de

l'union du coeur et de l'âme, il en résulte, tout naturellement, que ces liens peuvent être également rompus par le libre consentement des époux et la cessation de l'amour entr'eux*); car dès que l'amour se refroidit et meurt, la base divine de l'union conjugale croule et se dissout, et alors, la continuation des rapports entre le mari et la femme ne serait plus qu'un commerce immoral et criminel.

A propos du sacrement de l'ordination, ils disent: „Tout homme, véritablement éclairé par la foi et la parole divine, doit offrir lui-même sa prière à Dieu.“ Dans la confession de foi de 1791, on trouve à ce sujet un quatrain remarquable, placé à la fin. Je le donne, traduit, mot pour mot:

Que suis-je donc enfin? Un temple pour glorifier l'éternel,
Étant tout à la fois l'édifice, le prêtre et la victime.
Que notre coeur soit l'autel; notre volonté, l'offrande;
Le Pontife, notre esprit, choisi pour observer cette loi.

En résumant cette doctrine, on voit que les Douchoborzi n'ont point d'église et par conséquent, de culte. Chacun se regarde comme isolé vis-à-vis de Dieu et sans rapport spirituel avec ses co-réligionaires, qui se réunissent, non pour prier, mais pour s'instruire réciproquement. Néanmoins, le besoin de rapprochement, inhérent à la nature humaine, la tendance vers la sociabilité, commune à toute l'espèce, sont plus forts que les principes, et portent ces sectaires, comme malgré eux, à se réunir et à admettre des cérémonies auxquelles assiste toute la commune. Chez quelques Douchoborzi, on trouve même des salles, exclusivement affectées aux prières; mais les murs en sont complètement nus et on n'y voit ni images, ni crucifix. Au milieu est placée une table avec du pain et du sel. Dans

*) Un professeur néo-catholique de Breslau enseigne également cette doctrine; mais avec infiniment moins de logique et de netteté que ces paysans russes. On voit que s'il a le mérite de l'audace, il n'a pas celui de la nouveauté.

le gouvernement de Tambow, les sectaires s'assemblent à certains jours de l'année*); les hommes d'un côté et les femmes de l'autre, placés par rang d'âge, ils entonnent à l'unisson un cantique, dont les paroles ne sont ordinairement que des fragments empruntés aux prophètes. Les prières, les hymnes et les psaumes sont extraits de la bible et ont ordinairement rapport à quelque passage détaché. Jamais par exemple ils ne récitent en entier un psaume de David. Quand le chant est terminé, le sectaire placé en second, se tourne vers le premier, le salue deux fois, l'embrasse et puis le salue de nouveau aussi profondément que les deux premières fois. Le troisième sectaire fait la même chose vis-à-vis du second et du premier, et ainsi de suite jusqu'au dernier. Après vient le tour des femmes. Cette cérémonie purement symbolique, indique leur croyance à la présence de l'esprit divin en chacun d'eux. Quand ils se rencontrent ou se visitent, ils observent le même cérémonial, en prononçant les paroles suivantes: „Je suis le Seigneur ton Dieu: tu n'auras d'autre Dieu que moi.“ Lors de mon voyage, les Douchoborzi de la Malotschna n'avaient déjà plus de salles pour la prière et se rassemblaient en plein air. Pendant ces réunions, les deux sexes sont séparés et ne se rapprochent que pour se souhaiter la bien-venue. Les hommes et les femmes se prennent par la main droite, font trois saluts et prononcent quelques paroles, dont la signification m'est inconnue. Ces trois saluts ont aussi rapport à la Trinité, et le baiser qui les accompagne, est le symbole du lien d'amour et de fraternité qui les unit; un hommage rendu à la sagesse et à l'omnipotence de l'esprit qui réside en eux.

Indépendamment de ces réunions publiques, ils ont encore des assemblées mystérieuses, dont la signification n'est pas encore entièrement connue. Néanmoins il est

---

*) Ils ne célèbrent ni le sabbat, ni le dimanche, ni les fêtes, établies par l'église; mais ils ont des fêtes particulières, dont on ne connait pas la signification. Il est probable qu'elles se rattachent aux mystères de leur croyance.

presque certain, et on possède même à ce sujet des données positives, qu'ils ont des cérémonies secrètes, accompagnées d'atroces coutumes et d'orgies révoltantes. Même ceux qui sont rentrés dans le giron de l'église orthodoxe, ne veulent pas en parler et gardent un silence craintif. Tous les sectaires les connaissent; mais il n'y a qu'un fort petit nombre qui y prenne réellement part. Voici les renseignements que je suis parvenu à obtenir; mais je ne les crois pas suffisants pour faire connaître toute l'immoralité de ces pratiques.

En 1800, quelques personnes de Novgorod, étroitement liées avec des Douchoborzi, obtinrent d'eux la permission d'assister à une de leurs réunions. Pendant la cérémonie, elles remarquèrent avec étonnement que le sectaire, chargé de la lecture de l'évangile, se trouvait être le sous-diacre de l'église de Sainte-Sophie. Il se nommait Ivan Ivanoff et appartenait secrètement à la secte des Douchoborzi. Quand l'évangile fut terminé, les sectaires chantèrent en choeur un hymne, en se frappant le genou*) de la main droite. Cette cérémonie se répéta quatre fois, après chaque évangile; puis ils goûtèrent, l'un après l'autre, d'une liqueur contenue dans un vase, et se séparèrent en silence. Les personnes témoins de cette cérémonie s'étant adressées au lecteur pour savoir de quelle nature était ce breuvage, n'en reçurent qu'une réponse évasive.

Dans quelques communes de Douchoborzi, on place à certain jour de l'année un jeune garçon, habillé de blanc, sur un autel, et toute la congrégation se prosterne devant lui, en l'adorant comme l'image ou plutôt le symbole de l'esprit divin habitant en eux**).

---

*) Cet usage existe aussi parmi la secte des Scoptzi (eunuques), dont il a déjà été question.

**) Pendant la révolution, les Français plus chevaleresques adorèrent la déesse Raison, sous l'image d'une jeune et gracieuse fille. Les Douchoborzi adorent aussi dans cet adolescent le Λόγος, la sagesse divine. On voit donc que rien n'est nouveau sous le soleil et que tout ici-bas n'est que vanité.

On assure que les Douchoborzi possèdent deux ouvrages écrits. Le premier est intitulé: La clef de la raison ou du mystère, et le second contient leur doctrine. Jusqu'à ce jour, personne n'a pu se les procurer. Même monsieur Jean Kornies, qu'ils regardent comme un bienfaiteur et pour lequel ils ont tous le plus grand attachement, n'a pu réussir à se les faire montrer, malgré ses vives instances et les offres considérables d'argent, par lesquelles il espérait les séduire. Ils ne lui donnèrent par écrit qu'un psaume et deux de leurs prières. En voici la traduction:

Psaume.

Qui est-ce sinon Jean, le nouveau Moïse, conçu de la parole divine, dans le sein de la Vierge Marie? Dieu nous donne de profonds enseignements; la chair doit être crucifiée et l'homme racheté, dit le nouveau Moïse; mais il est nécessaire, pour la rédemption éternelle, que le fils de Dieu, Jésus-Christ, se fasse homme, et que nous confessions et croyons que notre Seigneur Jésus-Christ est fils de Dieu et homme en même temps. C'est par la bouche humaine que parle le Tout-Puissant. Maintenant apparaît le règne; regardez vers l'Orient, où est située la montagne de Sion; c'est là que Vous devez aller pour le contempler. Du sein de la montagne jaillissent des sources d'eau vive qui lave les souillures des enfants des filles d'Israël. Les cieux qui s'étendent au-dessus de Sion, sont habités par les bienheureux, couverts d'un vêtement de neige, semé d'étoiles d'or. Ces mêmes cieux célèbrent la gloire de Dieu et la proclament à haute voix jusqu'aux extrémités de la terre. Quand viendra la fin du monde, les cieux s'entr' ouvriront, les éclairs brilleront, la foudre éclatera, les enfants des hommes trembleront de peur et le royaume terrestre sera ébranlé jusque dans ses derniers fondements. Alors, tous les peuples de la terre se réuniront dans le pays du Tsar blanc; alors apparaîtra enfin le trône du nouveau David. La terreur sera grande dans la maison de David quand, sous la forme d'un archange précédé de la trompette

céleste, le Seigneur descendra sur la terre, pour s'asseoir sur le trône du nouveau David et juger les vivants et les morts! Alors l'archange Michel sonnera de la trompette céleste et commencera la lutte avec le vieux serpent qu'il terrassera; Habel le poursuivra avec la parole vivante, le précipitera de son trône et détruira à jamais sa puissance. Alors le Seigneur fera entendre la parole Amen! Ainsi soit-il! Réjouissez-vous, cieux; car le Seigneur règnera dans son royaume d'éternité en éternité.

Interprétation des Douchoborzi.

Que représente le Douchoboretz, sinon St. Jean, Moïse et le Christ? Ce qu'est dit de l'incarnation du Christ, s'accomplit en lui. La Divinité réside dans la chair qui est la parole de Dieu, avec laquelle et par laquelle il signale et exprime sa sagesse infinie. La chair est martyrisée ici-bas par l'homme; mais l'Etre intérieur qui l'habite invisiblement, passe après la mort de l'enveloppe charnelle dans un corps plus parfait, afin d'être racheté. Il est nécessaire que cet Etre supérieur, ce fils de Dieu, Jésus-Christ, ait une bouche pour parler, et soit enfin un homme; car c'est par la bouche humaine que s'exprime l'Eternel. Le royaume d'Orient et la montagne de Sion, sont pris dans un sens figuré, qui représente la commune des Douchoborzi. Le centre de la montagne n'est que l'esprit de sagesse divine et la puissance de l'homme Dieu, habitant en eux. Les sources d'eau vive sont la parole qui donne la vie éternelle, et les bienheureux habillés de blanc, figurent leurs vertus, qui triompheront du monde ou du royaume terrestre, dont la fin approche. Alors les Douchoborzi s'élèveront au grand effroi de l'humanité. Le chef des Douchoborzi sera alors le seul roi respecté, et autour de lui se rassembleront tous les hommes. Mais cette époque de gloire sera précédée par un temps de tristesse et d'épreuves; la lutte sera terrible; mais les Douchoborzi remporteront la victoire, et monteront avec gloire sur le trône du monde pour régner de siècle en siècle.

Prière récitée dans leurs réunions.

Vers qui me tournerai-je, si je Te quitte, ô mon Dieu! où dois-je porter mes pas pour éviter ta sainte présence? M'élèverai-je aux cieux, Tu es là; descendrai-je aux enfers, Tu es encore là; prendrai-je les ailes de l'aurore pour me transporter aux dernières limites de la mer, partout je trouverai ta main pour me conduire et me protéger. Vers qui irai-je et qui puis-je aimer, sinon Toi seul, ma vie éternelle, Toi, mon unique Créateur? Où trouverai-je un refuge, plus sûr que Toi; plus de consolations pour mon âme, plus de joie et de repos? Pour qui T'abandonnerais-je, ô mon Dieu! Toi, qui es la parole de la vie éternelle résidante en moi. Tu es la source de la vie, le dispensateur de tous les biens. Mon âme a soif de Toi; mon coeur ne bat que pour Toi, Dieu de ma vie et de tout mon être. Laisse-moi mourir de béatitude céleste en prononçant ton saint nom; en Te nommant mon doux Jésus. Mon coeur et mon âme sont blessés à jamais, et rien ne peut m'être plus cher ici-bas, que ton esprit divin. Ton nom est plus doux à ma bouche, que le miel le plus doux, et ton approbation, Seigneur, plus précieuse, que l'or et les perles.

Seconde prière.

Auprès de qui irai-je chercher un refuge, et qui aimerai-je sur la terre, sinon Toi, mon Dieu, qui es ma vie? Tu es mon honneur, ma gloire, ma richesse, mon attente, mon espérance et mon éternel trésor. C'est en Toi que je mets ma joie et ma tranquillité. Puis-je aimer un bien périssable plus que Toi, ma vie suprême? Tu es le souffle qui m'anime et Tu es mon salut: en Toi je place ma confiance et mon espoir, tous mes désirs et tous mes voeux. C'est Toi que j'appelle dans la plénitude de mon coeur; c'est vers Toi que s'élance mon âme; c'est vers Toi que tendént toutes les forces de mon esprit. Ma voix s'adresse à Toi; c'est en Toi que mon coeur s'épanche; je veux être en Toi et Tu en moi. J'adore et reconnais en moi

Jésus-Christ, le seul Dieu véritable que Tu as daigné mettre en moi. Dans ta lumière nous reconnaîtrons la grâce de ton esprit divin.

Il paraît que les Douchoborzi n'ont jamais eu de chef suprême de toute la secte. Les communes sont quelquefois en lutte les unes avec les autres, et semblent n'avoir aucun rapport entr'elles. De temps en temps, on voit surgir quelque chef isolé, qui exerce pendant sa vie une autorité complète sur la commune au sein de laquelle il est né ou à laquelle il appartient.

C'est ainsi que, vers la seconde moitié du 18ème siècle, apparut dans le village de Nikolsk, du gouvernement d'Ekatérinoslaff, Sylvain Kollessnikoff. Les Douchoborzi qui, en 1791, furent soumis à l'enquête, dont il a été question plus haut, parlaient de lui bien des années après sa mort avec beaucoup de respect et de vénération. Ils le considèrent même comme le fondateur de leur secte dans le gouvernement d'Ekatérinoslaff. On prétend qu'il savait lire et écrire, ce qui chez un paysan d'alors était bien rare. Doué de beancoup d'esprit naturel et d'une grande éloquence, il menait une vie austère, qui lui valut le respect de tous les sectaires. Possédant assez de fortune, il aimait à faire le bien, et grâce à l'empire naturel que par son caractère il exerçait sur la foule, sa maison devint bientôt le centre, où se débattaient tous les intérêts de la secte. Il employait les dimanches et les jours de fête à enseigner, et ne tarda pas à être reconnu par tous les Douchoborzi des environs comme le maître ou plutôt le chef suprême de toute la secte. En mourant il transmit son autorité à ses deux fils, Cyrille et Pierre, qui la conservèrent pendant toute leur vie.

Mais le plus intéressant de tous les chefs, dont le nom soit arrivé jusqu'à nous, est sans contredit, J. Kapoustin, sur lequel ses voisins, les Mennonites, colonisés le long de

la Malotschna, me communiquèrent une foule de renseignements curieux.

L'obscurité la plus complète enveloppe sa naissance et sa vie jusqu'à son apparition comme chef de secte. S'il faut en croire certains bruits, il avait été serf, et son seigneur l'avait fait soldat pour une faute ou un crime, dont on ne spécifie pas la nature*).

Il quitta St. Pétersbourg pour venir, comme sous-officier en retraite de la garde, s'établir dans le gouvernement de Tambow, au milieu de la secte des Malakani, qui y était très-nombreuse. On ne sait pas positivement s'il appartenait déjà à la secte, ou bien s'il adopta cette croyance après son installation; le fait est, que bientôt après, il s'érigea en prophète et commença ses prédications. Le nombre de ses prosélytes ne tarda pas a devenir très-considérable. Ce nouvel enseignement, introduit parmi les Malakani, fit bientôt naître parmi eux une foule de dissensions et de disputes religieuses, qui décidèrent les partisans du nouveau chef à se séparer de la secte mère et à aller s'établir dans le district de Mélitopol, du gouvernement de Tauride.

Déjà en 1801, le reste des Douchoborzi, du village de Nikolsk, du gouvernement d'Ekatérinoslaff, avait obtenu de l'empereur Alexandre la permission de s'établir, au nombre de 30 familles, sur la Malotschna. Favorisée par la position et se trouvant à l'abri des vexations et de l'arbitraire, la colonie ne tarda pas à devenir trés-florissante et à fixer l'attention des Douchoborzi de toutes les autres parties de l'empire. Ce fut donc à cette colonie que vinrent se joindre les disciples de Kapoustin, après leur sortie du gouvernement de Tambow. L'autorité ne fit aucune difficulté pour leur en donner la permission.

*) Ce serait une exception à la règle; car on a remarqué, que la doctrine des Douchoborzi n'est répandue que parmi les paysans libres de la couronne, les Cosaques etc. et jamais parmi la classe des serfs.

Kapoustin les suivit aussi. Le charme de sa personne, sa belle et imposante figure, ses brillantes qualités, son génie, son éloquence lui subjuguèrent tous les esprits; tous se soumirent volontairement à lui et acceptèrent son autorité: il régna sur eux comme un roi absolu ou plutôt, comme un prophète. En enseignant sa doctrine, il ne négligeait pas cependant ses intérêts privés. Agissant avec une grande prudence, il s'efforçait de fortifier la croyance des Douchoborzi sur la métempsycose. Il enseignait que le Christ renaît dans chaque vrai croyant; que chaque homme est pénétré de l'esprit divin, et que le Verbe, en s'incarnant, était devenu, comme toutes les oeuvres qui sortent de la main toute-puissante de Dieu, une manifestation continue et éternelle, se reproduisant sans cesse sur la terre; mais que chaque homme formait ici-bas, aussi longtemps qu'existerait le monde, un être à part, une individualité séparée et distincte. La première fois que Dieu voulut s'incarner, il choisit le corps de l'homme le plus pur et le plus parfait de la terre, celui de Jésus-Christ, et c'est aussi pourquoi l'âme du rédempteur de l'humanité devint aussi l'âme la plus pure et la plus parfaite du monde. Depuis la réalisation de ce divin mystère, Dieu n'a pas cessé d'habiter la terre et d'animer le corps de tous les fidèles; mais l'âme du Christ, sublime par sa haute origine, en subissant la loi de la métempsycose, a aussi passé dans le corps d'un homme. Jésus, n'a-t-il pas dit: „Je resterai parmi Vous jusqu'à la fin des siècles?" C'est ainsi, que de siècle en siècle, passant de génération en génération, l'âme divine du Christ a résidé dans une suite d'hommes. Mais par son origine supérieure et une grâce particulière de Dieu, elle a conservé, pendant son séjour temporaire dans le corps imparfait d'un enfant des hommes, le souvenir et la conscience de son extraction divine. Pendant les premiers siècles du Christianisme, cette vérité était connue de tous, et chaque fidèle pouvait dire quel était celui dont la dépouille mortelle servait de tabernacle à l'âme du Christ. Respecté de tous, cet homme privilégié était le guide de tous les chrétiens, le juge et l'arbitre

suprême de toutes les dissidences religieuses. L'homme en qui habitait l'âme du Christ, s'appelait alors Pape. Mais bientôt on vit naître de faux Papes, qui, en usurpant cette dignité, montèrent sur le trône du fils de Dieu. Jésus ne conserva auprès de sa personne qu'un petit nombre de fidèles, comme il l'avait dit lui-même dans le nouveau testament: „Il y aura beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.“ Ces élus sont les Douchoborzi, parmi lesquels Jésus réside toujours, animant l'un d'eux de son âme. „Tel était Sylvain Kolesnikoff, du village de Nikolsk, que beaucoup d'entre vous ont peut-être connu. Il était véritablement le Christ, comme moi je le suis maintenant, aussi vrai que le ciel resplendit sur ma tête, et que mes pieds foulent la terre. En vérité, je suis le Christ, votre seigneur, prosternez-vous, vous dis-je, et adorez-moi.“ Et tous tombèrent réellement à genoux pour l'adorer et le servir. Les Douchoborzi s'établirent dans 9 villages, situés sur la Malotschna. En 1833, la population s'élevait à peu près à 4000 âmes.

Kapoustin introduisit parmi eux la communauté des biens. La culture des champs se faisait en commun, il n'y avait que la récolte seule qui fut partagée. On établit des greniers d'abondance; plusieurs branches d'industrie y furent introduites avec succès, entr'autres la fabrication de ceintures et de jolis bonnets de laine. La colonie s'éleva rapidement et devint très-florissante.

Vers l'année 1814, Kapoustin, accusé de prosélytisme, tomba entre les mains de la justice et fut jeté en prison; mais il en sortit bientôt sur caution. A dater de ce jour, le mystère le plus complet enveloppe sa vie. Bientôt après, on le fit passer pour mort et enterré; mais l'autorité qui avait de bonnes raisons pour ne pas prêter foi à ces bruits, fit ouvrir sa tombe et déterrer le cercueil, dans lequel on trouva un cadavre à longue barbe rousse, tandis que Kapoustin était brun et avait toujours rasé la sienne. Le reste de la figure et les autres parties du corps n'étaient déjà plus reconnaissables. Depuis quelque temps, la femme de Kapoustin habitait une île, au confluent de la Malotschna

et de la mer d'Azoff. Elle n'était éloignée qu'à un demi-mille du village de Terpénie, résidence habituelle de Kapoustin. Bientôt, sous prétexte d'aller acheter des chevaux à Louïan, les Douchoborzi les plus influents demandaient sans cesse des passe-ports, et faisaient de longues absences. L'autorité en conçut des soupçons; elle fit une descente dans la maison de la prétendue veuve et ordonna des perquisitions dans les environs; mais elles n'aboutirent à rien. Ce ne fut que plus tard, en 1820, quand Kapoustin était déjà réellement mort, que le jeune Kornies découvrit, près de l'ancienne demeure de ce chef, un souterrain qui lui avait probablement servi de refuge pendant les dernières années de sa vie. Je l'ai visité aussi. Une ouverture très-étroite, fermée jadis à ce qu'il paraît par une porte, conduisait du rivage par un boyau en zigzag à une espèce de grotte, au fond de laquelle étaient placés un lit et un poêle. La lumière pénétrait d'en haut par un conduit en planches, dont l'orifice, à la superficie du sol, était recouvert de broussailles. Après la mort de Kapoustin, la dignité de Christ passa à son fils. Pendant sa vie, Kapoustin avait enseigné que l'âme du sauveur, résidant en lui, avait le pouvoir de passer à volonté dans le corps d'un autre homme, et que c'était son fils qui était appelé à recéler après sa mort cet hôte céleste. Ce fils se nommait Illarion Kalmikoff. Pour exempter son enfant du service militaire, Kapoustin avait envoyé sa femme, pendant qu'elle était enceinte, chez son beau père Kalmikoff, où elle donna le jour au jeune Illarion. Quand ses couches furent terminées, elle revint avec l'enfant chez son mari, qui l'épousa une seconde fois et adopta son fils qu'il fit passer pour naturel. Illarion avait quinze ans, quand son père mourut. Pour avoir le plus tôt possible de sa postérité, les Douchoborzi lui donnèrent, dès l'âge de 10 ans, six jeunes filles pour concubines. Mais le génie du père ne s'était pas transmis au fils. Il s'adonna bientôt à la boisson; le désordre s'établit parmi les sectaires: la communauté des biens perdit son application rigoureuse et sa réalité, et une décadence complète succéda dans la colonie, à l'état de pros-

périté dont elle avait joui sous l'autorité du père. Illarion Kalmikoff mourut en 1841, en exil à Achaltsik, laissant après lui deux enfants en bas âge, dernier espoir des Douchoborzi. Ils espèrent, que parvenu à l'âge de 30 ans, l'un d'eux marchera sur les traces vénérées du grand père et se révèlera comme le Christ.

Le désordre qui éclata dans la colonie après la mort de Kapoustin, fit naître une foule d'abus et de querelles intestines. Les chefs et les anciens de la secte s'emparèrent de l'autorité et en abusèrent jusqu'au despotisme. Pendant sa vie, Kapoustin avait institué un conseil composé de 30 conseillers, parmi lesquels 12 remplissaient auprès de sa personne les fonctions d'apôtre. Quand il ne fut plus là pour imprimer de sa main puissante l'ordre et la régularité au gouvernement intérieur de la commune, le conseil s'arrogea tout le pouvoir et dirigea toutes les affaires; même sous le faible règne de son fils, trop insignifiant et trop nul pour oser et vouloir s'opposer à cet empiétement illégitime. De plus, on avait initié aux mystères et aux pratiques secrètes de la secte un trop grand nombre d'individus: il en résulta naturellement parmi les membres de la défiance et de la crainte. On craignait les intrigues et la trahison, et, afin d'y porter un remède salutaire, le conseil des trente s'érigea en tribunal d'inquisition cruelle et sanguinaire. Il établit pour principe la maxime suivante: celui qui renie son Dieu, doit mourir par le glaive. Or, on conçoit aisément quelle arme terrible ils livraient aux intrigants, aux ambitieux et aux calomniateurs. La maison dans laquelle ce tribunal tenait ses séances, s'appelait *Rai i moùka* (paradis et torture). Pour les exécutions, on avait choisi une île à l'embouchure de la Malotschna. Il suffisait du plus léger soupçon, de la moindre apparence d'apostasie ou de trahison, pour être mis à la torture et cruellement exécuté. Dans le courant de deux années, près de 400 individus disparurent à jamais, sans laisser presque de traces. Une enquête, malheureusement trop tardive, mit l'autorité sur la voie d'une foule de crimes atroces, demeurés impunis. On trouva des hommes

enterrés vivants, des cadavres mutilés et tronqués. La commission, chargée de faire l'enquête, mit quatre années, de 1835 jusqu'à 1839, à compulser et à éclaircir les faits. Enfin l'empereur ordonna, que tous les Douchoborzi de la Malotschna fussent transférés et colonisés dans les provinces du Caucase, pour y être soumis à une surveillance rigoureuse. On ne devait en excepter que ceux qui consentiraient à rentrer dans le giron de l'église orthodoxe. Cet ordre leur fut communiqué par le général gouverneur de la Nouvelle Russie et de la Bessarabie, le prince de Worontzoff, dont voici la proclamation.

Le général gouverneur de la Nouvelle Russie et de la Bessarabie, aux habitants nommés Douchoborzi, du village Efranorka.

Proclamation.

Tous les actes, réprouvés par l'église orthodoxe, ou contraires au bon ordre et à la tranquillité générale, sont sévèrement défendus par les lois de l'empire, qui prononcent une peine sévère et méritée contre tous ceux qui se permettent de les enfreindre. Ces lois découlent de l'autorité instituée par Dieu, et c'est en considération de leur origine divine, que chacun et tous sont obligés de les observer rigoureusement. Celui qui se révolte contre cette autorité, désobéit par conséquent aux ordres de Dieu.

Vous, Douchoborzi, vous avez renié le dogme, adopté depuis des siècles par l'église de l'état, et tant par ignorance que par erreur, vous avez formé et admis une croyance particulière et incompatible avec la paix intérieure de l'église. Non contents de vous être mis en opposition avec la religion, vous avez, par votre conduite et vos actes, troublé la tranquillité publique. Comme réfractaires, résistant aux ordres supérieures, vous avez déjà depuis longtemps mérité un châtiment sévère: mais l'empereur Alexandre, reposant en Dieu, avait espéré, par la douceur et le pardon, vous ramener dans le sentier du devoir et de la vérité. Dans sa mansuétude paternelle et son indulgence, il consentit non seulement à oublier toutes vos fautes et à détourner de votre tête coupable la peine

que vous aviez méritée; mais encore il ordonna qu'au lieu de vous laisser, comme auparavant, disséminés en tous lieux et vivant pour ainsi dire en cachette, on vous réunit dans une seule commune en vous assignant des terres considérables avec toutes les jouissances qui y sont attachées. Pour toutes ces grâces et tous ces bienfaits, il n'exigea de vous que de respecter les lois, de vivre en paix et de ne pas porter atteinte à la tranquillité publique. De quelle manière avez-vous reconnu toutes ces bontés? A peine avez-vous été installés sur votre nouvelle propriété, qu'au nom de votre croyance et d'après les ordres de vos chefs religieux, vous avez commis des crimes atroces: vous avez torturé et martyrisé des hommes qu'ensuite vous avez mis à mort; vous avez donné asyle à des malfaiteurs et à des criminels, échappés aux mains de la justice; vous avez soustrait et caché à la connaissance de l'autorité, les crimes et les méfaits de vos frères et n'avez pas un seul instant cessé d'être rebelles et insoumis au pouvoir. C'est pour ces actes, contraires à toutes les lois divines et humaines, que beaucoup d'entre vous ont été jetés en prison et qu'ils recevront le châtiment mérité.

Tous vos crimes sont découverts, et le sang innocent, versé par vous, appelle sur votre tête coupable la rigueur de la loi. Par vos actions, vous vous êtes rendus indignes de l'indulgence et du pardon, qui vous ont été accordés par Sa Majesté, et vous avez épuisé la patience de l'autorité, qui a fini par se convaincre, que la tranquillité publique exige, que vous soyez transférés dans des contrées éloignées, où vous ne puissiez plus être nuisibles à vos semblables. Informé de tous vos méfaits, Sa Majesté l'empereur a donné l'ordre de coloniser tous les individus, appartenants à la secte nuisible des Douchoborzi, dans les provinces transcaucasiennes. Néanmoins, Sa Majesté vous accorde les grâces suivantes:

1. Il leur sera assigné à chacun dans le district d'Achaltsik, du gouvernement d'Imirétie et de Géorgie, une portion de terre, égale à celle qu'ils ont eue jusqu'à pré-

sent. Ceux qui seront colonisés dans la dite province, ne pourront être exemptés du recrutement.

2. Il sera permis aux émigrants de vendre ou d'emporter avec eux leurs biens meubles.

3. Une commission spéciale sera chargée de faire la taxation et l'estimation des immeubles et délivrera à chaque émigrant une somme en argent, proportionnnée à la valeur des biens abandonnés.

4. Ceux qui possèdent en propre des biens-fonds, peuvent les vendre à des particuliers ou les céder à la couronne, moyennant une rétribution pécuniaire. Ceux qui, vers l'époque fixée pour l'émigration, n'auront pas encore aliéné leur propriété, ne pourront plus y séjourner au-delà du 15 Mai 1841.

Sa Majesté Impériale m'ordonne en même temps de vous faire savoir, que ceux d'entre vous qui consentiront à abjurer leur hérésie, à rentrer dans le sein de l'église orthodoxe, notre mère universelle, et à suivre la croyance fondée par le Sauveur et les apôtres, seront exemptés de cette mesure et pourront rester, comme auparavant, dans leur village. Ils conserveront en outre tous leurs biens meubles et immeubles. De son côté, l'autorité leur promet une protection et une faveur particulière.

Afin de vous faire connaître la volonté de notre très-gracieux Souverain, je vous envoie votre gouverneur civil, le conseiller d'état actuel Mr. de Mouromtsoff et le conseiller de collège Mr. de Kloutschareff. Je vous conseille et vous prie de donner une attention particulière à tous les points sus-indiqués et de me faire tenir votre opinion à cet égard.

Odessa, le 26 Janvier 1841.

(signé.) Général Gouverneur de la nouvelle Russie et de la Bessarabie

Comte de Worontsoff.

Par suite de cette ordonnance, la plus grande partie des sectaires les plus compromis fut transférée au Caucase avec leurs familles, s'élevant en tout à 800 individus. En 1842, on en envoya encore 800 et en 1843, 900. Un grand nombre cependant a préféré rester dans le pays et se soumettre à la condition imposée. Quelques-uns sont retournés du lieu de leur exil, où leur situation est en général assez triste, et ont demandé à passer à la religion grecque. Il est plus que probable, que cette conversion n'est pas sincère et n'est au fond qu'une soumission, plutôt apparente que réelle. Si le gouvernement établissait parmi eux de bonnes écoles et leur envoyait des prêtres capables, pieux et bien intentionnés, il y aurait beaucoup plus de chances de réussir, et au lieu de ne faire d'eux que des hypocrites, il parviendrait à produire des conversions véritables.

Mr. J. Kornies me conta l'anecdote suivante: En 1816 ou 1817, deux quakers, Allan d'Angleterre et Etienne Grillet de Pensylvanie, firent un voyage en Russie. Alors, on prétendait que les Douchoborzi et les Quakers ont à peu près la même doctrine. L'empereur Alexandre, auquel ces deux voyageurs furent présentés, les reçut avec une extrême bienveillance et les engagea à se rendre parmi les Douchoborzi pour vérifier le fait. Ils se rendirent donc sur les bords de la Malotschna, où le directeur de la colonie des Mennonites, le conseiller d'état Contenius, leur ménagea une entrevue avec les sectaires les plus influents. Kapoustin était déjà mort ou caché dans sa retraite. Ils eurent un colloque religieux. La discussion s'établit au moyen d'un interprète et dura une demi-journée. Du côté des Douchoborzi se trouvait un certain Grishka, paysan plein d'esprit et de raison. Toutes ses réponses étaient empreintes d'une grande réserve, quelquefois même évasives et énigmatiques; mais les quakers ne se laissèrent pas décourager; ils tinrent bon et finirent enfin par mettre le sectaire au pied du mur. Il fallut s'exécuter de bonne grâce et répondre catégoriquement par oui ou non. „Croyez-vous que Jésus-Christ est le fils de Dieu et la

seconde personne formant la Trinité?" lui demandèrent enfin les quakers. „Nous croyons simplement, répondit-il, que Jésus-Christ était un homme vertueux et rien de plus." En entendant ce blasphème, les deux étrangers manquèrent tomber à la renverse et se couvrant les yeux de la main, ils s'écrièrent avec effroi: ô ténèbres! Le lendemain ils montèrent en voiture et s'en retournèrent chez eux.

Je profitai du séjour que je fis chez les Mennonites de la Malotschna pour me rapprocher des Douchoborzi, que Mr. Kornies s'offrit de me faire connaître.

Le 26 Juillet vieux style (7 Août) 1843, nous nous rendîmes au village de Bogdanorka, où un Douchoboretz, particulièrement connu de mon compagnon, nous reçut avec une grande hospitalité. Bientôt la moitié du village vint se réunir chez mon hôte et autour de sa maison. L'aspect des habitations, l'arrangement et la distribution intérieurs ne différaient en rien des maisons des autres paysans des environs. Seulement on y remarquait une plus grande aisance, plus d'ordre et de propreté. Les hommes, les femmes et les enfants que je vis, tant dans la rue, que dans les maisons, me frappèrent par la beauté de leurs formes, leur vigueur et un air de santé vraiment remarquable*).

L'intérieur de la maison dans laquelle nous nous étions arrêtés, ressemblait à toutes les habitations des paysans

*) On ne peut pas s'en étonner, quand on sait que les Douchoborzi tuent, sans aucune forme de procès, tous les enfants rachétiques, contrefaits ou malsains. Ils disent: „L'âme, cette image de Dieu, doit toujours habiter un corps noble, sain et fort. La trouvons-nous enfermée dans une enveloppe indigne d'elle, notre devoir est de l'affranchir et de la libérer de cette prison. L'âme ainsi affranchie des liens qui la retiennent captive, peut du moins, par la loi de la métempsycose, choisir un corps plus convenable. Ce n'est pas un meurtre; car l'enfant n'a pas encore la conscience de soi-même. Ce serait autre chose, si nous ôtions la vie à un homme fait: alors, nous commettrions un assassinat."

russes; seulement je n'y vis pas l'image sainte avec une petite lampe allumée, qui orne toujours un des coins de la chambre. La conversation tomba bientôt sur un sujet religieux et quoique mon ignorance de la langue russe ne me permît pas d'en comprendre le sens, je dus néanmoins m'étonner de la facilité et de l'aplomb avec lesquels s'exprimaient les sectaires, et de l'intelligence qui brillait dans le regard des deux principaux orateurs de la troupe dont l'un était un vieillard à barbe blanche, et l'autre un homme âgé, tout au plus, d'une trentaine d'années. Toutes les fois qu'ils durent toucher aux principes d'un ordre élevé et aux croyances fondamentales de leur doctrine, ils le firent avec une adresse, une réserve et un tact, vraiment admirables. Ils s'exprimaient avec une profusion de métaphores, d'allégories, de mots à double sens, qui auraient fait honneur au dialecticien le plus exercé. Craignant de leur donner de l'ombrage et de les effaroucher, je ne pus malheureusement prendre, en leur présence, aucune note. Je ne parlerai donc que de l'impression en général que produisit sur moi cette intéressante conversation. C'était un singulier mélange de pensées vraiment sublimes et d'applications les plus grossières et les plus matérielles, surtout quand descendant de la sphère de l'abstraction, ils arrivaient à la pratique ou à la vie réelle. Ici je compris enfin comment un mysticisme outré peut conduire à l'athéisme! Le culte qu'ils se rendent à eux-mêmes, les conduit à nier l'existence réelle de Dieu. Le bien ou le mal, la vertu ou le crime, n'ont de signification et de valeur qu'en tant qu'ils se rapportent au moi ou au non-moi. Le Douchoboretz est impeccable comme Dieu, et celui qui n'appartient pas à leur secte, est le méchant incapable de bien agir honnêtement et tout ce qu'il fait, même le bien apparent, n'est que crime et péché*).

*) Ne seraient-ils point arrivés au point, où la réconciliation avec l'église chrétienne serait facile? Ayant pour ainsi dire développé leur doctrine jusqu'à ses dernières conséquences et n'y trouvant aucune solution satisfaisante, ne seraient-ils pas

Après ce colloque, nous visitâmes plusieurs habitations afin de nous initier, autant que possible, aux mystères de la vie domestique des Douchoborzi. A cette occasion, Mr. Kornies me fit observer quels singuliers rapports existent chez eux entre les parents et leurs enfants. Cette singularité tient à la nature de leurs principes religieux. L'acte de la procréation ne sert par lui-même de base à aucun lien. L'âme, image de la Divinité, ne connaît pas de père terrestre. La production du corps physique, emprunté à la matière dont il est le fils, n'établit aucune parenté, sinon celle qui existe entre la graine de la plante et le sol dans lequel elle est née. Il est indifférent à l'âme, quelle prison ou quel corps elle doit habiter. Elle n'a qu'un père*), Dieu, et qu'une mère, la matière, la nature ou la terre. C'est pour cette raison que les Douchoborzi ne donnent jamais le nom de père et de mère aux auteurs de leurs jours; ils ne les nomment que le vieux et la vieille. De leur côté, les parents ne disent jamais: mes enfants, mais: nos enfants, c'est-à-dire appartenants à la commune. Les maris appellent leurs femmes sœurs.

Cependant les lois de la nature, l'amour instinctif pour les enfants, prévalent contre les principes et triomphent

---

naturellement portés à revenir au Christianisme, si consolant, si fécond, si bien adapté à tous les besoins de l'âme? Telle est du moins mon opinion. Mais pour atteindre ce but, il faut, comme je l'ai déjà fait observer plus haut, le concours du gouvernement. Quelle noble tâche et quelle oeuvre d'humanité il accomplirait s'il acceptait le rôle de réconciliateur et s'il ramenait dans le sein de l'église orthodoxe ces brebis égarées. Pour y réussir, il suffirait d'instituer de bonnes écoles et d'envoyer parmi eux des prêtres éclairés et sages pour préparer les voies. La Russie ne devrait pas perdre de vue cette grave question; ni fermer les yeux sur les dangers qui peuvent sortir du fond de cette doctrine.

*) Comme ils ont toujours à la bouche des citations bibliques, ils citent à ce sujet le verset suivant: „Vous êtes tous frères et n'appellerez personne sur la terre du nom de père; car vous n'avez qu'un père qui est au ciel.“

des subtilités de l'esprit: aussi ne remarquai-je parmi eux que la plus grande affection pour les enfants et le respect filial, qui caractérise particulièrement la basse classe du peuple en Russie. La seule différence c'est qu'ils évitent soigneusement tous les signes et toutes les démonstrations extérieurs.

Je leur demandai pourquoi ils ne se soumettaient pas aux réglements de l'église russe, vu, que d'après leurs principes, il est parfaitement indifférent d'observer ou non des pratiques et des cérémonies religieuses. Ayant accepté l'autorité séculière et s'étant soumis aux lois politiques du pays, ils auraient pu tout aussi bien admettre le culte établi et reconnaître le pouvoir spirituel. Ils me répondirent que Sylvain Kalmikoff leur avait enseigné à se soumettre aux lois et aux réglements établis dans le pays, et à accepter, du moins pour ce qui a rapport au culte extérieur, les ordonnances de l'église. Il nous prêchait, me dirent-ils, d'être de la religion grecque en Russie, catholiques romains en Pologne, et mahométans en Perse ou en Turquie. Au surplus ils prétendaient savoir de source certaine que quelques-uns de leurs co-religionnaires, établis en Perse, s'étaient soumis au culte de l'islamisme*). Malgré leur superbe dédain des biens de ce monde, les Douchoborzi sont cependant chicaneurs, avides et mal disposés pour leurs voisins d'une autre religion qu'eux. Quand une partie des Malakani du gouvernement de Tambow vint s'établir sur la Malotschna, les Douchoborzi firent tant de plaintes, qu'on fut obligé d'installer les nouveaux venus entre les Mennonites et les Tartares.

La steppe appartenait jadis à la peuplade nomade des Tartares Nogaï. Ceux de la horde Boudjak s'étaient établis,

*) Les Bohémiens ont, comme on le sait, les mêmes principes religieux. En Turquie ils se laissent circoncire; chez les chrétiens baptiser; dans les pays catholiques ils se font passer pour catholiques, et pour protestants dans les contrées soumises au protestantisme.

non loin de la Malotschna. En s'étendant de plus en plus, les Douchoborzi finirent bientôt par envahir les riches pâturages de leurs voisins, qu'ils convoitaient depuis longtemps, et par en expulser les pauvres Tartares. Ceux-ci en portèrent plainte à l'autorité locale; mais adroits et possédant pour la plupart de la fortune, les Douchoborzi parvinrent cependant à force de mensonges, de ruse, de faux serments et peut-être de corruption à se faire adjuger les terres en litige. Les pauvres Tartares que cet acte injuste dépouillait de pâturages nécessaires à l'entretien de leurs troupeaux, furent obligés, au nombre de 600 individus, d'émigrer sur les bords du Danube.

Le 28 Juillet, je visitai avec J. Kornies le village Terpénie, qui pendant bien des années avait été la résidence de Kapoustin et le siège principal du gouvernement intérieur de la secte.

Terpénie est situé dans une contrée très-pittoresque, sur les bords escarpés d'une petite rivière assez rapide. La berge est couronnée d'arbres et d'arbustes. Le village ressemble à tous les villages russes; seulement il avait l'air triste et inhabité; car la plus grande partie des habitants avait été transférée dans les provinces du Caucase. Le petit nombre de paysans qui y étaient restés, avait préféré passer à la religion grecque. Nous nous dirigeâmes vers l'habitation de Kapoustin. Elle se trouvait au centre, sur une petite élévation dominant le village et adossée à un angle, formé par la réunion de deux monticules. Sur la droite de la route et à une centaine de pas de l'entrée principale, se trouvait un puits et vis-à-vis, de l'autre côté de la route, 3 ou 4 petites cabanes en bois, rangées en ligne, l'une à côté de l'autre, avec une porte et une seule fenêtre. Une porte cochère également en bois conduisait à l'intérieur du carré ou de la cour, entourée d'un mur en planches. A gauche, on voyait encore quelques cellules dans le genre de celles que je viens de dépeindre, et à droite, la maison de Kapoustin. Venait ensuite à l'intérieur une seconde cour, avec la maison principale de Kapoustin, devant laquelle étaient placées trois statues informes en

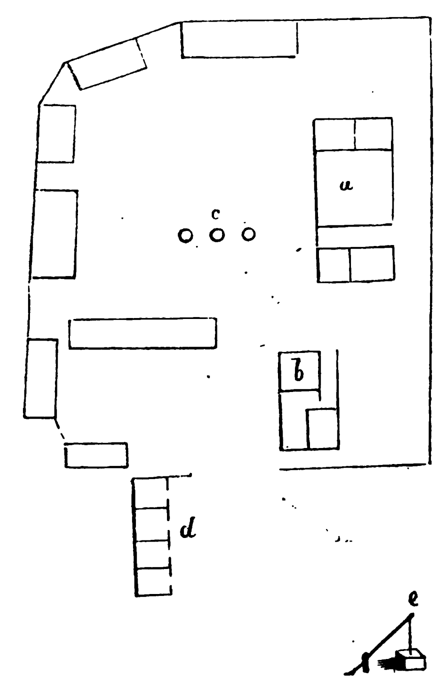
pierre, dans le genre de celles qu'on rencontre quelquefois au milieu des steppes solitaires du midi de la Russie, s'élevant comme de muets témoignages de l'existence d'un peuple effacé de là terre et dont on a même oublié le nom. Vis-à-vis était rangé le reste des cellules, habitées jadis par les douze apôtres et les trente conseillers de Kapoustin. Nous entrâmes avec un Douchoboretz, passé à l'église orthodoxe, dans la maison de leur ancien chef. L'intérieur en était triste et solitaire; les portes et les fenêtres, ouvertes depuis grand nombre d'années, laissaient pénétrer le vent, qu'on entendait siffler de toutes parts. Elle avait deux étages et une longue galerie, en forme de balcon, s'étendait le long du second. C'est sur cette galerie que venait se placer Kapoustin, pour prêcher et parler aux sectaires, réunis dans la cour. Quand il avait fini, la foule tombait à genoux et l'adorait. D'autres fois il venait s'asseoir dans une grande salle: par une porte entraient les hommes et par une autre les femmes; puis tous s'avançaient processionnellement pour venir, l'un après l'autre, lui baiser la main et recevoir sa bénédiction. Ce fut aussi dans cette salle, que siégea plus tard le terrible tribunal de l'inquisition et que fut installé „le paradis et la torture.“ Chaque coin, chaque place, chaque séparation avait, à ce qu'on me dit, un nom et une signification particulière; mais le Douchoboretz, notre cicéroné, que J. Kornies interrogea à ce sujet, ne nous donna qu'une réponse évasive et se retrancha ensuite dans un sombre silence. En bas se trouvait une salle sans fenêtres, destinée aux mystères et aux pratiques secrètes de la secte, et dans laquelle Kapoustin et ses affidés se livraient quelquefois à des orgies dégoûtantes.

La matinée était belle, le ciel pur et serein; mais la vue de cette habitation déserte, oubliée au milieu d'une morne solitude, avec ses trois statues hideuses et le souvenir des scènes lugubres et sanglantes, qui s'y étaient passées, produisirent sur moi une pénible impression.

Ce Kapoustin avait visiblement une grande ressemblance avec Jean de Leiden, le roi des anabaptistes de

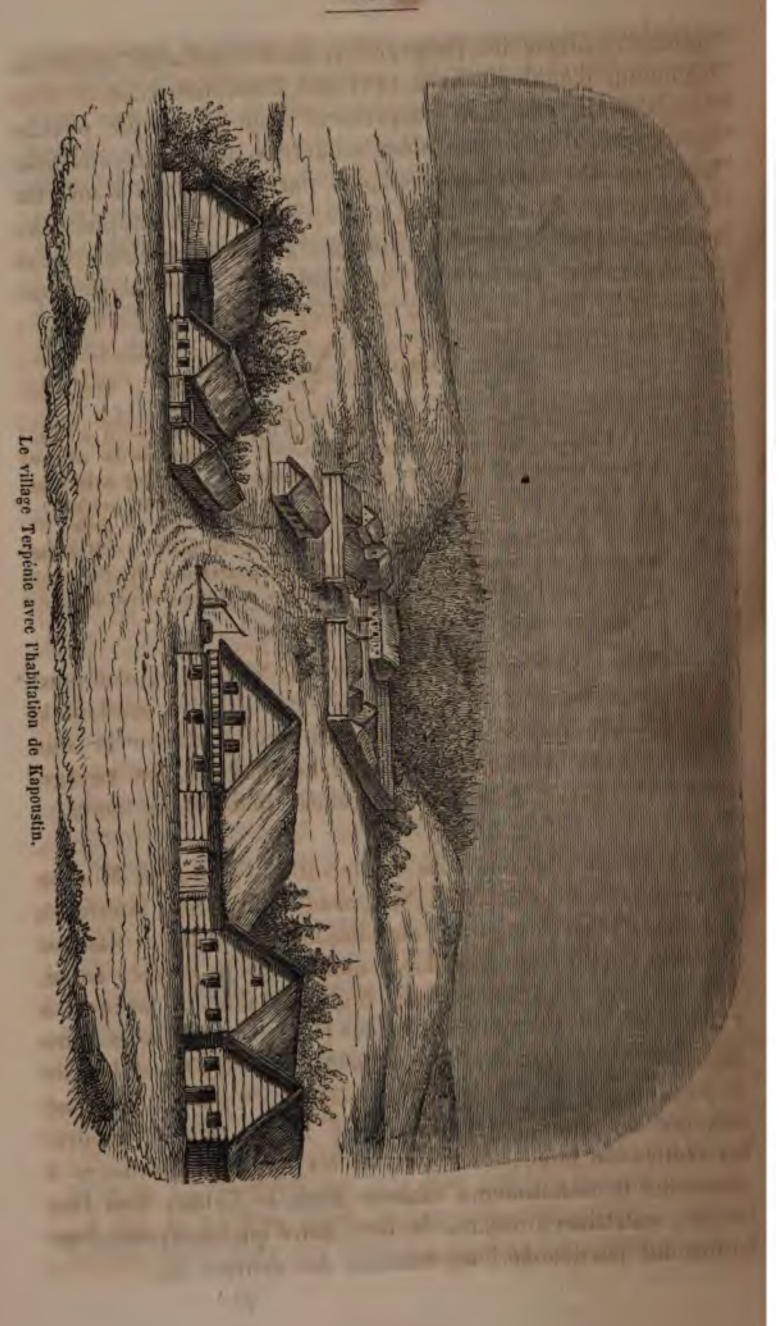
Münster. Même les principes religieux de cette secte ont beaucoup d'analogie avec ceux des Douchoborzi.

N'est-il pas bien surprenant, que ce simple paysan russe, que, d'après nos idées modernes, nous rangeons dans la classe des demi-barbares, soit parvenu à fonder un état théocratique de 4000 âmes, ou à réaliser une utopie platonicienne, basée sur des principes gnostico-chrétiens, et à la maintenir florissante, pendant un si grand nombre d'années !



Habitation de Kapoustin dans le village de Terpénie:
a. Maison principale de Kapoustin.
b. Petite maison de ce chef.
c. Les trois statues ou babas.
d. Maison contenant les cellules.
e. Le puits.

Les autres bâtiments étaient habités par les disciples et les conseillers de Kapoustin, et dans quelques autres se trouvaient les granges, les remises, les écuries etc.



Le village Terpénie avec l'habitation de Kapoustin.

Chapitre XII.

Foire de Nijni-Novgorod, en 1843. — Voyage de Moscou à Nijni. — Villages de la Grande-Russie. — Position de la ville et emplacement de la foire. — Makariew. — Marché extérieur. — Principaux articles de vente. — Le Basar de pierre. — Restaurants, traiteurs et autres établissements de ce genre. — Galeries souterraines. — Succursales de la foire. — Banque. — Poste de Cosaques. — Traits caractéristiques des habitants de la Grande-Russie. — Signification et importance de cette foire.

N'ayant pas eu l'occasion de voir Nijni-Novgorod pendant son époque la plus brillante, c'est-à-dire pendant la foire célèbre qui y a lieu tous les ans, je laisse le soin d'en faire la description à mon compagnon de voyage, Mr. le Dr. Kosegarten, qui y séjourna pendant ce temps.

A la fin du mois de Juillet 1843, je quittai Moscou pour me rendre à Nijni-Novgorod (Novgorod inférieur), par abréviation Nijégorod ou simplement Nijni, et assister à la foire ou à la Jarmarka, comme dit le peuple russe, dont la langue contient une foule de mots empruntés à l'Allemand. Elle commence vers la fin de Juillet et dure jusqu'aux derniers jours du mois d'Août; quelquefois elle se prolonge même jusqu'en Septembre. Nijni est le grand entrepôt du commerce russe avec l'Asie. On y apporte les étoffes de laine, de coton, et les fourrures destinées à alimenter le commerce d'échange avec la Chine, d'où l'on reçoit, entr'autres objets, le thé qui d'ici se répand dans toutes les parties de l'empire.

Je fis le voyage dans une diligence commode, qui va de Moscou A Nijni-Novgorod pendant toute la durée de la foire. Intérieurement la voiture est divisée en plusieurs coupés, chacun pour deux personnes, avec une table et un miroir sur le devant. Les négociants allemands fréquentant peu cette foire, je fus obligé de faire le voyage avec des nationaux; mais le marchand russe, qui occupait la seconde place de mon coupé, avait été en Angleterre et y avait contracté quelques habitudes particulières à ce pays, entr'autres celle de boire de l'excellent Madère. Mais ces goûts anglais ne l'avaient nullement empêché de rester fidèle aux coutumes de sa patrie et de manger, à la russe, force concombres crus, dont il avait dans la voiture une énorme provision. Pendant tout le trajet, c'est-à-dire sur une étendue de 63 milles d'Allemagne, nous ne traversâmes qu'une ville, l'industriel Wladimir, où nous fîmes un excellent repas. Aux autres relais de poste, établis en grande partie dans de simples villages, on ne trouve ordinairement que du thé; mais de l'excellent thé de caravane, qui de jour en jour devient d'un usage plus général en Russie. Mon compagnon de voyage le trouvait aussi fort à son goût; car il ne s'en faisait pas faute et profitait du moindre temps d'arrêt pour en prendre deux ou trois tasses. En Russie il n'y a pas de village, où l'on ne puisse s'en procurer; mais les voyageurs ont ordinairement l'habitude d'en avoir toujours avec eux une petite provision. En arrivant aux relais, ils n'ont besoin que de demander des tasses et un samovar (bouilloire pour l'eau chaude) qu'on leur apporte, moyennant une paie habituelle de 10 copeks argent. Quelques personnes ne voyagent même jamais sans un pogrebetz (petit coffret), contenant les objets les plus nécessaires à la table et au thé. Pourvus de ce nécessaire de route, ils peuvent impunément braver l'impudence des aubergistes, qui mettent les moindres services à un prix exorbitant. Sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres encore, le commun du peuple russe ressemble aux Italiens: comme eux, il demande d'abord beaucoup et comme eux, il rabat facilement pour descendre

enfin à des prix modérés. Parfois l'on trouve aussi des services à bon marché; mais ce ne sont que de rares exceptions.

Sur toute l'étendue de la route, l'aspect que présente le pays, ne diffère presque en rien des contrées du Nord de la Grande-Russie. La partie du Sud, celle qu'on désigne habituellement sous le nom de provinces de terre noire, se distingue par la richesse de sa végétation, la beauté de ses champs et le manque de bois. De tous côtés s'étendent à perte de vue de grands espaces découverts; un terrain ondulé, occupé par des champs, partout une riche moisson; de larges routes, rarement des chaussées et plus rarement encore de bonnes chaussées; des villages aux maisons grisâtres, en bois, rangées en ligne ou groupées sans ordre ni régularité, dépourvus d'arbres et de verdure, à l'exception d'un petit jardin potager adjacent à l'habitation, tels sont en général les traits principaux de la physionomie de ces contrées*).

On aperçoit à une assez grande distance Nijni, admirablement situé dans un terrain fertile et varié, que tra-

*) On a voulu plusieurs fois dans l'instabilité de la propriété foncière trouver la raison qui empêche le paysan russe de planter et de cultiver plus d'arbres fruitiers. Je ne crois pas, que ce soit à cette cause, qu'on puisse raisonnablement attribuer cet usage. La mutation de la propriété foncière n'est pas aussi grande, qu'on le pense: il en est peut-être ainsi en théorie; mais en pratique, dans la réalité, la possession immobilière est moins sujette au changement. L'ogorod, ou le jardin potager, reste invariablement attaché à la maison et ne change de possesseur pas plus souvent, que cette dernière. Il faut plutôt attribuer cette particularité au caractère national. Le Russe ne pense jamais à un avenir lointain et vit trop dans le présent pour entreprendre quelque chose, dont le résultat ne soit pas immédiat. Si, comme le remarque le voyageur Kohl, le paysan russe n'a pas assez de patience pour attendre la maturité des fruits, comment en aurait-il pour planter de jeunes arbres et les soigner jusqu'au moment, où ils portent des fruits?

versent, dans leur cours majestueux, le Wolga et l'Oka. La partie supérieure de la ville est située à 350 pieds au-dessus du niveau des eaux. Sur l'angle de terre, formé par la jonction du Wolga et de l'Oka, s'élèvent les murailles blanchâtres, qui entourent l'élévation presque perpendiculaire, au sommet de laquelle est située la citadelle ou le Kremlin, avec ses nombreuses tours. A ses pieds on voit la forêt de mâts des milliers de barques arrivées pour la foire. Vis-à-vis de cette élévation, le fleuve et la rivière forment, à leur confluent, une vaste langue de terre, occupée par la foire. Nous passâmes devant l'immense basar en pierre, à l'entrée duquel flottaient deux drapeaux, annonçant l'ouverture de la foire. Après avoir longé une grande file de boutiques en bois et une rue également bordée de magasins, devant lesquels s'agitait en tous sens une foule de peuple, de voitures et de cheveaux, nous atteignîmes le pont de bateaux jeté sur l'Oka, et les terres basses qu'elle submerge quelquefois au printemps. Avant d'entrer dans la ville inférieure, nous fûmes arrêtés, pendant quelques instants, par un convoi de charrettes chargées de marchandises, comme on en rencontre sur toutes les routes en Russie. En descendant de diligence, nous montâmes dans un fiacre, qui nous conduisit dans la ville haute, où nous mîmes définitivement pied à terre. La tranquillité qui y régnait, contrastait singulièrement avec l'animation, le mouvement et le bruit de la ville basse. Même ici, à l'est de la Russie d'Europe, je trouvai une congrégation luthérienne. Les membres dont elle se compose, appartiennent en grande partie aux provinces de la Baltique*). Le ministre (le pasteur M. L.) voulut bien se charger de moi et me rendre le séjour de cette ville, où je ne connaissais personne, aussi agréable que possible.

---

*) La plus grande partie des médecins et des apothicaires établis en Russie, sont Allemands. Un des médecins de Nijni, Mr le Dr. J. eut la bonté de se faire mon cicéroné.

Chaque jour je descendai dans la ville basse pour y parcourir la foire. Du chemin qui traverse la forteresse et longe ses remparts, on découvre une vue des plus grandioses. De ce point le regard embrasse, comme à vol d'oiseau, une immense plaine de verdure traversée par le majestueux Wolga, tout le quartier de la foire et une partie de la ville basse. Derrière vous, au sommet d'une montagne presqu' à pic, s'élève l'imposant palais du gouverneur militaire, avec son beau jardin, et plus loin, le monument en granit de Finlande, érigé en l'honneur du prince Pojarsky et du bourgeois Minine, qui, en 1612, sauvèrent la Russie du joug des Polonais. Cet obélisque a une hauteur de 75 pieds.

La foire de Nijni-Novgorod est appelée quelquefois Makarieff. Anciennement elle avait lieu près du couvent de ce nom, situé à 11 milles de Nijni. On dirait que tout ce qui est destiné à devenir durable et à s'implanter dans le sol de la Russie, doit nécessairement se rattacher à l'élément religieux. Il en est du moins ainsi des nombreuses foires de cet empire, comme l'a déjà observé Storch. Celle de Makarieff a été instituée en 1524 par le Tsar Wassili Joannowitsch, après qu'il eut interdit le marché de Kasan aux négociants russes. En 1544, les Tartares détruisirent le couvent, qui ne fut rebâti qu'en 1624. Les moines essayèrent alors, mais en vain, de lui rendre son ancienne splendeur. En 1817, il devint la proie des flammes, et le gouvernement jugea convenable de transférer la foire à Nijni-Novgorod, dont la position, au confluent du Wolga et de l'Oka, présente beaucoup plus d'avantages.

On évalue la population de cette ville, pendant la foire, à 200,000 (un écrivain la fait monter jusqu'à 600,000). Quant à moi, je crois, que dans certains moments donnés, elle ne dépassait pas 20,000; mais il est impossible d'en faire une juste évaluation, à cause de l'étendue immense occupée par la foire.

La rue qui s'étend dans la direction du pont de l'Oka, ressemble à un vaste marché de quincailleries et de vente

en détail; l'affluence y est beaucoup plus grande qu'ailleurs; mais les chalands y sont pour la plupart du peuple. On y voit étalés des objets de toilette, des vêtements à l'usage des paysans, toutes sortes de parures, et, en parcourant ce marché bizarre, j'eus plus d'une fois l'occasion d'admirer l'adresse, avec laquelle le marchand russe sait séduire les acheteurs et débiter ses marchandises. Quelques boutiques attiraient surtout l'attention des femmes, s'arrêtant tantôt pour admirer un sarafan en soie, et tantôt pour contempler en silence une douchegreika en damas rouge, ornée de crépines d'argent ou de fourrures. Les hommes de leur côté se promenaient lentement devant des magasins d'armïakis, de caftans ou de chapeaux pointus à bords étroits selon la mode du pays. Un jeune garçon vient-il à faire l'achat d'un couvre-chef de qualité douteuse, mais parfaitement renoirci, aussitôt l'aimable koupetz (marchand), le sourire sur les lèvres, lui place sous le nez un petit miroir, afin qu'il puisse y admirer sa bonne figure. Plus loin, on aperçoit une troupe de Tartares, établis en plein air avec leur provision de peaux de moutons, complément indispensable de l'habillement du paysan russe. Quelquefois par un soleil de Midi et une chaleur étouffante, le brave habitant des Steppes endosse lestement une peau, se démène, saute et cherche par toutes sortes de gestes à prouver l'excellence de sa marchandise et le belle effet qu'elle ferait sur le dos du chaland indécis. L'espace le plus considérable est cependant occupé par des objets en acier, en fer et en cuivre; par les produits de Toula, toutes sortes d'ustensiles de ménage, tant en bois, qu'en terre; par des briques, des tuiles, des cloches et des cuirs, venant en grande partie du gouvernement de Kasan. Plus loin, le voyageur voit une rangée de boutiques ne contenant que des coffres garnis en fer-blanc ou en fer, pouvant servir de malle pour serrer des effets, et de porte-manteau de voyage. Un coffre de quatre pieds de long, sur un et demi de large, se vend deux roubles argent et on m'assura qu'on en avait apporté pour la somme de 20,000 roubles argent. Cette année ils furent presque tous vendus. Dans

une autre rangée de boutiques, on vend des vins, principalement ceux du pays, notamment du Don ou de la vallée de Soudak (ce vin s'appelle ordinairement demi-Champagne) et du Caucase, comme celui de Kislar. On y trouve également une grande quantité de savon.

Les produits qui servent ordinairement au commerce en gros, se trouvent le long de la rivière et ne sont abrités que par de légers toits ou des nattes. Là on aperçoit des montagnes de peaux non apprêtées, de la potasse, tirée en grande partie des gouvernements d'Orembourg et de Kasan; des cercles de roues, venant du gouvernement de Wiatka; des nattes, produit des forêts de tilleuls du gouvernement de Kostroma; mais les articles les plus importants sont le fer et le cuivre. Les boutiques de ces métaux occupent, j'en suis sûr, une étendue de 1,000 pas. En 1843, la quantité totale de fer, apporté à Nijni-Novgorod, s'élevait à 3,500,000 pouds (à 40 livres russes le poud) sans la fonte, dont on ne comptait que 150,000 pouds. De Nijni le fer se répand par toute la Russie. Sur le nombre des individus, arrivés pour en faire l'achat, se trouvait un ci-devant serf du Comte Schérémétieff, dont la fortune, à ce qu'on me dit alors, s'élevait à 4 ou 5 millions de roubles. La quantité de cuivre était de 48,000 pouds, tirés en grande partie des mines de Mr. de Démidoff, près de Catherinenbourg. En passant, nous entendîmes deux marchands conclure, comme si c'était un rien, un marché pour la somme de 1,200,000 roubles. Parmi les produits étrangers, nous vîmes sur les bords du Wolga d'immenses allées formées par des caisses de thé. Cette année, leur nombre s'éleva à 30,000, sans les 9000 tshibek (caisses) de thé en forme de briques. Les années précédentes, les envois avaient été beaucoup plus considérables; mais une forte partie n'en avait point été vendue. Ce qui m'étonna encore, ce fut de voir la quantité de coton brut apporté de la Chine et des Indes par des Bouchares, et les monceaux de bois de buis, qu'on appelle ici palmier.

Tout le quartier dont il a été jusqu'à présent question, pourrait être appelé la partie extérieure de la foire. On

y comptait cette année 2,333 boutiques et baraques. Il serait impossible d'énumérer toutes les marchandises et tous les produits qui s'y trouvaient; aussi passerons-nous bien vite pour arriver au quartier intérieur. Il se compose du grand bazar en pierre, bâti en forme de parallélogramme et contenant 2,521 magasins, divisés en 60 sections. Des trois côtés il est entouré d'un canal, qu'on fut obligé de creuser pour avoir de la terre et rehausser le terrain sur lequel il devait être construit. Travail gigantesque; mais aussi le résultat en est-il vraiment grandiose. La place carrée qui s'étend devant le bazar, est bordée par une belle église d'architecture grecque, le bâtiment occupé par les autorités, le bureau de la poste, la banque de commerce etc. et une rangée de magasins. Quatre ponts, jetés sur le canal, permettent de communiquer facilement avec les autres quartiers. Ici se trouvent les produits manufacturiers et les objets de prix; les draps, les étoffes de soie et de laine, tant étrangères, que russes; les tissus de Perse, de Boucharie etc.

Quelques boutiques d'une forme particulière portent le nom de magasins chinois; mais on y chercherait en vain un habitant du céleste empire. Ils sont occupés par des marchands de thé, des horlogers, des facteurs de meubles, des orfèvres, des joailliers etc. Dans le bazar en pierre, l'affluence n'est pas aussi grande, que dans les autres quartiers de la foire. Les marchands s'y tiennent tranquillement assis à la porte de leurs magasins, en attendant de rares chalands. Ce qui me frappa d'abord, ce fut la variété de leurs costumes: on en voit d'Arménie, de Tartarie, de Perse et de Turquie. Ce quartier, en apparence si tranquille et si oublié, est la région des grandes affaires et des vastes spéculations commerciales; on y termine quelquefois en deux ou trois mots des arrangements pour la valeur de plusieurs centaines de milliers de roubles.

Près de l'église grecque, mais de l'autre côté du canal, se trouve l'église arménienne et plus loin, la mosquée tartare. On voit donc que le gouvernement s'est efforcé, autant que possible, de pourvoir aux besoins spirituels

d'une grande partie de la population. Il s'est occupé avec une égale sollicitude des besoins du corps. Les apothicaires de Nijni sont établis pour la plupart dans le quartier de la foire, où ils peuvent plus facilement, qu'en ville, terminer les nombreuses commandes, qui leur viennent même de Sibérie. Parmi les visiteurs de la foire se trouvait un pharmacien d'Irkoutsk, venu en personne pour faire un achat de drogues.

Les auberges et les traktirs n'y manquent pas. Ces derniers, fréquentés par le peuple, sont ouverts aux regards des curieux, qui passent dans la rue. On y voit des champignons, des pommes de terre, des poissons, des concombres etc. préparés de toutes les manières, propres à flatter le goût du brave mougik, en général assez philosophe en fait de gastronomie. Les restaurants élégants se trouvent aussi dans tous les quartiers de la foire; seulement l'exécrable coutume d'employer de l'huile au lieu de beurre, n'est pas faite pour tenter un voyageur de l'Occident. Le menu, ou la carte du jour, contient le nom d'une foule de mets étrangers; mais le difficile est de les déchiffrer; estropiés qu'ils sont par un cuisinier du Wolga. Un grand nombre de sommeliers attentifs, en chemise russe, assez semblable à une blouse, s'empressent autour des convives et leur présentent après le dîner de longues pipes allumées. Suivant la coutume du pays, on trouve à la porte d'entrée une aiguière, suspendue au mur par une chaîne et servant aux ablutions *).

La foire offre une foule de réjouissances publiques. On y trouve des carrousels, des baraques de marionnettes, des bouffons, des troupes de musiciens ambulants, un très-beau théâtre russe, occupant un bâtiment de bonne apparence quoique en bois, et finalement, une belle salle de

*) Ce vase, que je me rappelle avoir vu dans chaque maison de paysan, et les bains à vapeur ont été cités, je crois par Storch, pour réfuter le reproche de malpropreté, souvent adressé au peuple russe.

concert et de bal. Cette dernière fait partie de l'édifice occupé par les tribunaux et le bureau de la poste; mais il paraît, qu'on s'en serve fort rarement; car pendant tout mon séjour à Nijni, elle ne servit qu'au concert du violoncelliste Schoubert de St. Pétersbourg: encore n'attira-t-il que fort peu de monde. Il y avait également un magasin d'estampes et de gravures assez médiocres. Les bains, qui sont véritablement une nécessité pour le peuple russe, se trouvent dans tous les quartiers. Ce qui mérite surtout l'attention du voyageur, ce sont les galeries souterraines dans lesquelles viennent aboutir tous les égouts de la foire. Elles sont construites en pierre et se nettoient tous les jours par les eaux du canal, qui, y pénétrant par une sorte d'écluse, emportent toutes les immondices dans la rivière. Pour faciliter le cours des affaires et des transactions commerciales, le gouvernement établit pendant la foire un nombre suffisant d'avoués assermentés, de notaires, d'agents de change et une succursale de la banque de commerce. Le transport des marchandises s'effectue par eau et par terre: c'est ce qui explique le grand nombre de voitures, de charriots et de chevaux stationnants à l'extérieur du marché. On y voit même des charrettes petites russiennes, attelées de boeufs. Sur le fleuve èt la rivière règne une grande activité. Une foule d'embarcations de toutes les formes et de toutes les grandeurs, chargées de marchandises et de travailleurs, les sillonnent en tous sens. Quelques produits, comme par exemple le suif, sont vendus sur les barques mêmes. Je vis aussi le bâteau à vapeur qui fait le trajet entre Nijni et Astrachan. Malgré l'affluence, on remarquait partout un ordre parfait et la plus grande tranquillité. Toutes les questions et tous les différends, qui s'élèvent pendant la foire, sont décidés sommairement et verbalement par la police. Le poste de Cosaques établi sur le marché pour y maintenir le bon ordre, remplit ses fonctions avec ponctualité. Je ne le vis qu'une seule fois, intervenir d'une manière un peu active, et pendant mon séjour à Nijni, qui dura trois semaines, je ne vis donner qu'un seul coup de fouet. Durant mes promenades quoti-

diennes à la foire, j'ai eu maintes fois l'occasion d'admirer la douceur et la bonhommie du peuple de la Grande-Russie. Bien souvent des individus que j'aurais pris pour des mendiants eux-mêmes, s'arrêtaient devant un pauvre et lui donnaient une modeste aumône.

La politesse du peuple russe est vraiment incroyable; car elle s'exerce, non seulement envers des supérieurs, mais encore envers des égaux et des inférieurs. Dans quel pays du monde verrait-on par exemple, comme il m'est arrivé de le voir, un paysan s'agenouiller devant trois autres et leur demander pardon? Mon ignorance de la langue russe ne me permit pas de savoir de quoi il était question; seulement je vis un des trois individus adresser au pauvre agenouillé quelques paroles parfaitement dignes et calmes, probablement pour lui accorder le pardon, et s'en aller, en ôtant son chapeau pour le saluer.

La valeur totale des marchandises et des produits apportés à la foire, s'est élevée, pendant ces dix dernières années, c'est-à-dire de 1833 à 1843, terme moyen, à 40 ou 50 millions de roubles argent.

Chapitre XIII.

Départ de Nijni. — Seconde visite au camp. — Les enfants Cantonistes. — La machine sur le Wolga. — Kosmodémiansk. — Village de Tschérémisses. — Habitation tschérémissienne. — Organisation intérieure de ce peuple. — Caractère national. — Coutumes et cérémonies religieuses. — Départ. — Rencontre d'un convoi d'exilés, en route pour la Sibérie. — Colonisation de la Sibérie. — Démoralisation causée par les orpailleurs ou laveurs d'or. — Tschouwassi. — Leur caractère. — Leur religion et leurs superstitions. — Arrivée à Kazan.

Le 12 Juin, nous nous embarquâmes sur le Wolga, dans le voisinage du couvent Petschorskoi. A un demi-mille de Nijni, nous descendîmes à terre pour visiter le camp du régiment des Carabiniers, formé d'enfants Cantonistes. En Russie, tous les fils de soldats appartiennent à l'état qui les habille, les nourrit et les élève à ses frais. Ils forment une caste militaire héréditaire et sont élevés dans des établissements semblables aux corps de cadets, et où on leur apprend à lire, à écrire, le calcul, le dessin etc. et tous les exercices du corps. Ceux qui se distinguent par leur aptitude au travail et leurs capacités, reçoivent une instruction plus élevée. On en fait des régiments modèles, dans lesquels les enfants de 10 à 12 ans forment des compagnies particulières. Celui que nous visitâmes ici, appartenait aussi à cette classe et n'était composé que de cantonistes, c'est-à-dire de fils de soldats. Un des chefs de bataillon était lui-même cantoniste de naissance et était parvenu, par son seul mérite, au grade important de major.

Il est tout naturel que des soldats formés dès l'âge le plus tendre à la discipline et aux exercices militaires, atteignent un haut degré de perfection; néanmoins je dois avouer que jamais je n'avais encore vu un plus bel ordre, plus de précision et de régularité dans la manoeuvre. Pendant que nous nous promenions dans les rues du camp, les officiers me proposèrent d'entendre chanter les soldats. J'acceptai cette offre volontiers et en moins d'un instant, les choeurs étaient formés, avec le zapérala (le directeur) au centre. Ils commancèrent par des airs nationaux d'une grande originalité. Une voix entonnait le chant; au bout de quelques instants, les autres venaient se joindre à elle et bientôt tout le choeur répétait le refrain ou les paroles finales, prononcées par le soliste. Quelquefois, on entendait une voix s'élever et dominer les autres par intonation plus forte et plus aiguë, puis retomber soudain dans la mélodie, s'y enlacer comme un serpent, et vibrer en s'éteignant dans l'accord général du choeur. Ils chantèrent aussi une mélodie composée par le général Lwoff, en honneur de la bataille de Borodino (de la Moskowa). Cette musique, empreinte du cachet des mélodies nationales russes, me fit un véritable plaisir. Au milieu d'une chanson, le colonel, qui nous accompagnait, se tourna vers nous, pour nous prier de regarder nos montres, et donna le signal de l'alarme. A peine les premiers sons parvinrent-ils jusqu'à nous, que tous les choeurs se dispersèrent comme par enchantement: le régiment disparut sous les tentes, et avant que nous fussions arrivés à la grande place, située devant le camp, nous vîmes déjà passer plusieurs soldats complètement équipés, avec armes et bagage. En une minute et demie, tous avaient quitté les tentes et en deux minutes, le régiment entier était rangé et aligné. Alors commença l'exercice, la marche de cérémonie, le pas de course ou de charge et différentes autres évolutions, exécutées avec une précision et une régularité vraiment surprenantes. On éprouve une singulière impression en voyant une masse informe, éparpillée sans ordre, s'organiser tout d'un coup pour

former en un clin d'oeil un régiment parfaitement aligné, se mouvant avec la régularité d'un seul homme.

La nuit, que nous passâmes sur le Wolga, était pure et sereine, et cependant nous eûmes bien à nous en plaindre; car les cousins, contre lesquels nous ne pûmes pas nous garantir, nous tourmentèrent avec un tel acharnement qu'il nous fut impossible de goûter un instant de sommeil.

Nous passâmes les deux nuits et les deux jours suivants sur le fleuve. Partout la rive droite est élevée à une hauteur de 50 à 150 pieds et le rivage gauche abaissé presqu'au niveau du fleuve, qui, à l'époque des crues printanières, inonde les prairies verdoyantes et les vastes marais qui le longent à perte de vue. L'horizon est ordinairement bordé d'une ceinture de forêts. La berge droite, coupée à pic, est parsemée de petits trous, servant de nids à des milliers d'hirondelles.

Le fleuve est toujours très-animé; on y rencontre des bateaux (remorqueurs, qui se nomment en Russie machines) lourds et informes précurseurs des pyroscaphes. C'est une grande barque sur laquelle est placé un cabestan, mis en mouvement par des chevaux, dont le nombre s'élève quelquefois à plus de 60. Autour de cette roue s'enroule un câble solide, au bout duquel est fixée une ancre, qu'on jette en amont du fleuve; la machine arrive auprès de cette ancre, on en jette une autre au moyen d'une chaloupe qui précède. C'est ainsi, que la machine remonte le fleuve et remorque quelquefois jusqu'à 10 autres barques, chargées de grains.



Machine, sur laquelle il y a ordinairement jusqu'à 60 chevaux.

Depuis notre départ de Nijni, le vent n'avait pas cessé de nous être complètement contraire. De plus, la barque était trop peu chargée, le pilote malhabile et la guerre défensive contre des myrïades de cousins, sans aucun espoir de succès; nous perdîmes à la fin patience et nous décidant à continuer la route par terre, nous débarquâmes à la ville de Kosmodémiansk.

Il y a trente ans, que la navigation sur le Wolga était fort peu sûre; le vol, le meurtre et le brigandage y étaient même assez fréquents. De nos jours, il y règne au contraire la plus parfaite sécurité. Quand on considère l'immense étendue de pays, que parcourt ce fleuve, le nombre de peuples, différents de race, de langage et de moeurs, qu'il porte, il faut savoir gré à la vigilance de la police de cet heureux changement.

A Kosmodémiansk, Mr. Fenenko, chef des domaines du district, voulut bien nous donner l'hospitalité. C'était un homme d'un esprit vif et pénétrant, ayant bien étudié le caractère particulier des différentes nationalités.

A partir de ce district, on rencontre des villages de Tschérémisses, peuplade d'origine finnoise. Mr. Fenenko a rassemblé des détails très-curieux sur leur organisation intérieure, leurs moeurs et leurs coutumes. De plus, il a formé une collection de chansons, de légendes et de contes qui, sous plus d'un rapport, mériteraient d'être connus. La race finnoise ou tschaude, comme la nomment les Russes, est sans aucun doute la plus ancienne des contrées septentrionales de l'Europe et de l'Asie. Originairement, elle s'étendait jusqu'au nord de l'Allemagne, de la Pologne et de la Russie. Refoulée, peu à peu, par les peuples germaniques et slaves, cette race d'aborigènes, à quelques rares exceptions près, comme les Finnois, les Esthoniens et les Syriane, a fini par s'éteindre complètement, sans aucune cause apparente et sans influence étrangère, hostile à leur nationalité. Le gouvernement russe n'est pour rien dans ce fait, analogue à celui de l'extinction de la rare indienne dans l'Amérique du Nord.

C'est aussi pourquoi, dans l'intérêt de la science, on

devrait étudier cette nationalité exceptionnelle, avant que le dernier vestige n'en ait disparu. A Kasan, la femme du conseiller d'état Mr. de Fuchs, guidée par un zèle louable, s'est décidée à séjourner assez long-temps parmi la peuplade des Tschérémisses et des Tschouwasses, dont elle a parfaitement décrit le caractère, les usages et les moeurs. Ses notes, rédigées en forme de lettres à son mari, ont été imprimées en 1840. On en trouve un extrait dans l'Archive d'Erman 1841. Cah. 2 (Berlin, chez Reimer). Mr. Fenenko se proposait également de publier ses notes.

Les détails que je vais donner, ont été recueillis par moi, sur les lieux mêmes, ou empruntés à différents ouvrages.

Le jour même de notre arrivée, je me rendis avec Mr. Fenenko au village tschérémissien, Koulikalowo, situé à 20 verstes de Kosmodémiansk.

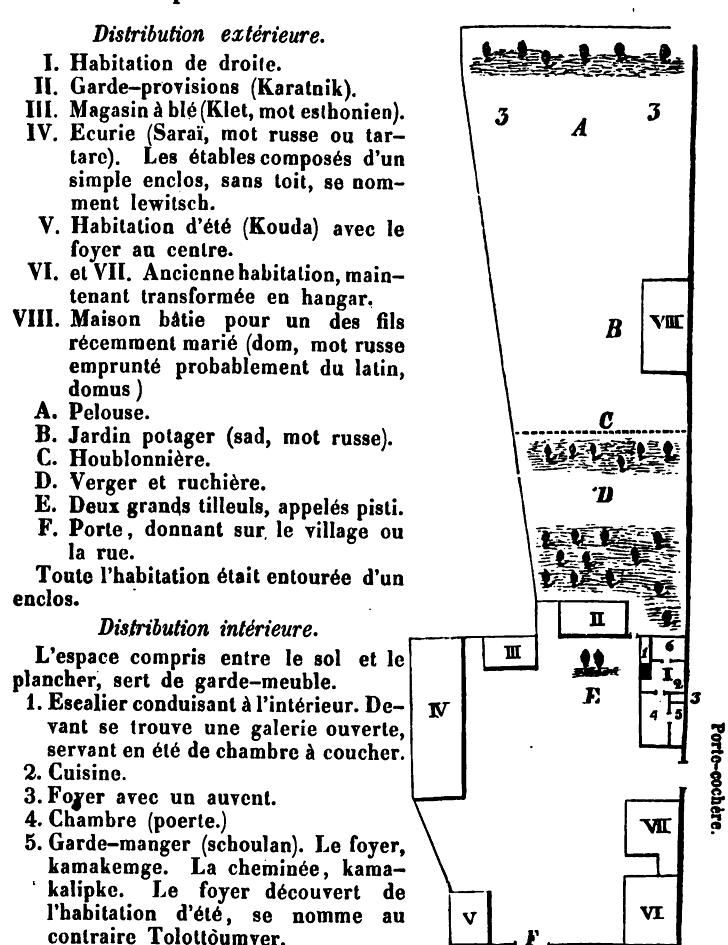
Les villages de cette peuplade donnent à la contrée une physionomie particulière. La population russe est principalement établie sur le Wolga et ses affluents; tandis que les Tschérémisses habitent de préférence l'intérieur des terres, le fond des vallées ou la pente des collines. Par opposition aux villages russes, construits sur une ligne, ceux des Tschérémisses sont bâtis sans ordre ni régularité et ne forment pas de rues. Dans les premiers, on ne trouve ordinairement pas un arbre, pas le plus petit buisson, ou la moindre haie vive: ici au contraire, on ne voit que verdure et ombrage: de tous côtés s'élèvent des bouquets de chênes, de bouleaux et de tilleuls. Aussi l'irrégularité pittoresque des habitations, posées çà et là dans ces masses de verdure, est-elle infiniment plus agréable à la vue, que l'alignement monotone des villages de la Grande-Russie.

Un riche Tschérémisse du nom de Rodionow Youri*) nous reçut dans sa maison.

*) Les Tschérémisses de ce district sont chrétiens et ont pour cette raison des noms chrétiens, seulement ils ne se servent que du nom de baptême. Les Russes ajoutent ordinairement à leur nom de baptême celui de leur père, pour dire, fils d'un tel. C'est aussi l'usage des Tschérémisses; mais au lieu de le placer après, ils le mettent avant.

La journée avait été superbe et la nuit s'annonçant aussi sous les auspices les plus favorables, nous résolûmes de coucher à la belle étoile, au milieu de la cour. A cet effet, nous fîmes jeter de la paille sous un magnifique tilleul en fleurs et apporter nos coussins, nos matelas et nos manteaux. Quelques instants après, nous y étions étendus, en train de boire commodément quelques tasses d'excellent thé.

Voici le plan de l'habitation:



Distribution extérieure.

I. Habitation de droite.
II. Garde-provisions (Karatnik).
III. Magasin à blé (Klet, mot esthonien).
IV. Ecurie (Saraï, mot russe ou tartare). Les étables composés d'un simple enclos, sans toit, se nomment lewitsch.
V. Habitation d'été (Kouda) avec le foyer au centre.
VI. et VII. Ancienne habitation, maintenant transformée en hangar.
VIII. Maison bâtie pour un des fils récemment marié (dom, mot russe emprunté probablement du latin, domus)
A. Pelouse.
B. Jardin potager (sad, mot russe).
C. Houblonnière.
D. Verger et ruchière.
E. Deux grands tilleuls, appelés pisti.
F. Porte, donnant sur le village ou la rue.

Toute l'habitation était entourée d'un enclos.

Distribution intérieure.

L'espace compris entre le sol et le plancher, sert de garde-meuble.

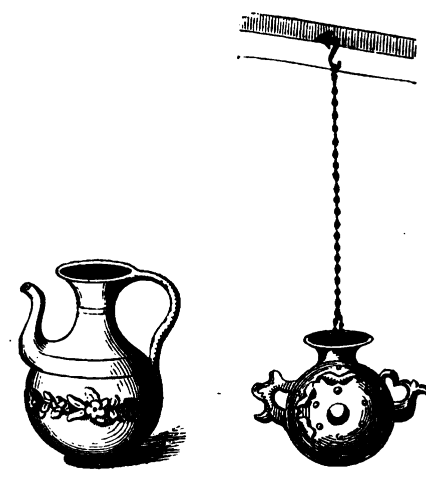
1. Escalier conduisant à l'intérieur. Devant se trouve une galerie ouverte, servant en été de chambre à coucher.
2. Cuisine.
3. Foyer avec un auvent.
4. Chambre (poerte.)
5. Garde-manger (schoulan). Le foyer, kamakemge. La cheminée, kamakalipke. Le foyer découvert de l'habitation d'été, se nomme au contraire Tolottoumver.

Par cette description on voit, que la civilisation a pénétré même chez les Tschérémisses, et que les coutumes russes ont trouvé accès chez eux, comme il est facile de s'en assurer par les mots saraï, dom etc. empruntés à la langue russe, et pour lesquels leur idiome ne possède pas d'équivalents. Dans la cour, on voyait beaucoup de volaille, ce qui ordinairement n'est pas le cas en Russie.

Dans chaque cour on trouve un ou deux tilleuls.

Dans la galerie, près de l'escalier, était suspendu un vase pour les ablutions, et sur la table on voyait une cruche pour la bière. Elles étaient toutes les deux d'un goût délicieux et d'une forme presque antique. Sur un fond d'or, courait, en relief, une légère guirlande de fleurs bleues et rouges.

Vases en terre des Tschérémisses.





Cruchon pour le kwas; de couleur très-éclatante. Fond d'or; ornements jaunes; fleurs bleues, rouges, noires, blanches et jaunes.

Vase pour les ablutions.

Aiguière pour se laver.

Les maisons primitives des Tschérémisses ne contenaient ordinairement qu'une seule pièce, nommée poerte. L'habitation d'été était encore construite de cette manière; mais un certain air d'aisance qu'on y remarquait, indiquait déjà l'imitation étrangère. Les découpures et les ornements sculptés en bois, qui ornaient le châssis des fenêtres et le chambranle des portes, avaient été imités des villages russes. Par suite d'une coutume généralement reçue, la porte d'entrée est toujours tournée vers l'Orient. La même coutume se rencontre chez les Tschouwasses et les Tartares.

Nous vîmes dans le village une espèce de porc à longue queue*), que, pendant tout l'été, on laisse courir en liberté dans les bois. A la fin de l'automne, on les attrape de nouveau et on les partage également entre tous les ménages. On voit donc, que du moins par rapport à ces animaux, les Tschérémisses ne connaissent pas de propriété particulière.

Dans les vergers, il y avait des arbres fruitiers de différentes espèces, des framboises, des fraises, des groseilles, des cerises etc., et dans les potagers: des choux, des navets, des haricots, des pois etc. Depuis trois ans, l'autorité avait donné l'ordre de cultiver la pomme de terre. L'assolement est celui de trois. On ensemence le champ d'hiver de seigle; celui d'été $\frac{1}{3}$ d'orge et de froment, et les $\frac{2}{3}$ restants d'avoine et de lin. En somme, l'agriculture me parut en bon état. Les champs sont très-larges et chaque lot est séparé des autres par une bande de gazon.

A l'entrée du village, nous vîmes, fichés en terre, un grand nombre de pieux, sur lesquels on étale le blé pour être seché. Dessous, on fait du feu et au bout de quelques heures, les gerbes sont complètement sèches. Ces pieux sont appelés Tamjama. A côté se trouvait une aire pour battre le blé. Les prairies sont bonnes et fertiles; le foin y est par conséquent à bon marché et se vend de 5 à 7 copeks (de 5 à 7 pfennings) le poud (40 livres).

---

*) Georgi assure, que les Tschérémisses païens détestent les porcs, et que pour cette raison ils n'en élèvent jamais.

La bière étant la boisson principale des habitants, on y cultive beaucoup de houblon. Le miel, que produisent les abeilles de ces contrées, est délicieux.

Les Tschérémisses sont d'une taille moyenne, mais élancés et robustes. Ils ont le visage large, le nez retroussé, les cheveux et la barbe d'un noir de jais, la bouche grande, les yeux très-foncés, surtout chez les enfants. Les cheveux châtains sont rares; quant aux blonds, je ne me souviens pas d'en avoir vu*). Les femmes sont petites et laides et le costume disgracieux qu'elles portent, ne sert encore qu'à augmenter leur laideur.

Tous les peuples d'origine finnoise sont blonds, mais les Tschérémisses sont décidément bruns, et ce fait est d'autant plus singulier, qu'ils ne se mélangent presque jamais avec des étrangers. Jamais ils ne se marient avec les Russes ou les Tartares du voisinage; ces unions sont même très-rares avec les Tschouwassi, peuplade de la même origine qu'eux.

L'habillement des hommes ne diffère presque plus du costume russe. Celui des femmes se compose d'une longue robe de laine blanche (Meshar), avec une bordure noire en bas; d'une chemise (Togora) et d'un caleçon (Jelash) en toile, dont l'archine se vend à 20 copeks assign., et de Lapti, espèce de sandales en écorce d'arbre (Jedal). L'étoffe de la robe coûte de 6 à 7 roub. assign. Les individus des deux sexes s'enveloppent les jambes d'un vilain morceau de tissu de laine noire (Tschtir). Les jours de fêtes, les hommes portent des bottes (Kehm) et une petite redingote rouge (Kaptal), descendante jusqu'aux genoux. Les femmes ornent leur cou de larges colliers en perles de verre, entremêlées de pièces de monnaie et de rubans (Schirosch). Au doigt, elles portent ordinairement un an-

---

*) Les auteurs comme Pallas, Georgi, Falk, Lepechin, Rittschkow etc. dépeignent les Tschérémisses comme étant blonds avec fort peu de barbe. C'est tout l'opposé de ce que j'ai observé. Il est possible, que les Tschérémisses de l'autre côté du Wolga soient tels qu'ils le disent.

neau d'une forme particulière. J'en ai acheté un d'un jeune garçon, qui l'avait reçu de sa fiancée. Ils semblent être très-anciens et portent, comme les amulettes, quelques caractères inconnus.

La femme qui oserait se montrer nu-pieds, serait deshonorée pour le reste de ses jours. Les filles portent leurs cheveux retombants par derrière en deux tresses. Après le mariage, elles entourent la tête d'un mouchoir (scherdan); car il serait honteux, qu'un homme, et particulièrement leur beau-père, pût voir leur chevelure. Aux grandes occasions, elles se parent d'un bonnet élevé, orné de franges d'or, de coraux, et de monnaies.

Le nom de Tschérémisse leur a été donné par les Russes; quant à eux, ils s'appellent depuis un temps immémorial Méri, Mari (hommes). L'épouse n'appelle jamais son Mari par son nom de baptême; mais Mari, c'est-à-dire homme ou Tschérémisse. De son côté, le Mari appelle sa femme Wata (femme). Anciennement ils étaient nomades, témoin Herberstein, qui les classa parmi les peuples errants, adonnés au vol et au brigandage.

Après la conquête de Kasan, ils résistèrent long-temps aux Russes avant de subir leur domination. Actuellement ils sont sédentaires et s'occupent d'agriculture.

L'intérieur des familles n'est pas aussi patriarcal que chez le peuple russe. La position des femmes, vis-à-vis des hommes, se ressent déjà du voisinage de l'Orient; car le Mari y achète son épouse, moyennant une certaine somme, nommée Olon, et chez les Tartares, leurs voisins, Kalim, et qui s'élève quelquefois jusqu'à 100 roubles argent. La dot des filles consiste ordinairement en un certain nombre de chemises; mais à la mort de leur père, elles héritent encore d'une certaine partie des biens meubles. Les fils se marient le plus tôt possible et forment dès lors un ménage séparé. A moins d'une décision expresse du père, c'est toujours le plus jeune des fils qui hérite de la maison*).

*) Madame de Fuchs dit n'en avoir jamais entendu parler; mais

Par rapport au partage des terres et des prairies, on m'assura qu'ils ont emprunté le mode de partage russe. En s'établissant, chaque fils reçoit de la commune une portion égale à celle de son père. Dans tous les villages que j'ai visités, les travaux des champs se faisaient en commun. A l'époque de la fénaison ou de la récolte, tout le village, hommes, femmes vieillards et enfants se rendent aux champs et y travaillent jusqu'à ce que tout soit terminé. Personne ne peut s'en exempter, rester à la maison ou se reposer pendant que les autres travaillent. Quand la récolte est faite, la commune s'assemble et procède au partage égal des fruits entre les membres.

Les Tschérémisses habitent ordinairement des villages de 10, 20 ou 30 maisons. Deux ou trois villages forment une commune, ayant des champs non séparés. Il paraît que cette division par commune repose sur une ancienne coutume, se rattachant à quelque idée religieuse. Les Tschérémisses appellent la commune Kérémeth, qui est aussi le nom par lequel ils désignent les anciennes places pour les sacrifices, entourées d'arbres sacrés. Le village où nous passâmes la nuit, formait, avec deux autres, une commune et s'appelait Koulikalowo. On y comptait en tout 63 habitations et 161 âmes masculines. Indépendamment de ce nom communal, chaque village a encore un nom particulier; mais par superstition, les Tschérémisses en font un secret et le cachent même aux employés de l'administration. Mr. Fenenko, ayant gagné les bonnes grâces des habitants de ce village, était parvenu à savoir qu'il s'appelait Yémaneïve.

Au dire de mon compagnon de voyage, l'organisation intérieure des Tschérémisses est parfaitement ordonnée. L'autorité la tolère parce que cet état de choses est une garantie de sécurité et puis, parce qu'elle n'en connaît point les détails; car les Tschérémisses opposent à tous les efforts, que fait le gouvernement pour pénétrer dans leur

Mr. Fenenko et les Tschérémisses auxquels je me suis adressé, me l'affirmèrent positivement.

intérieur et régler leurs affaires privées, une résistance passive et tenace, qu'il lui a jusqu'à présent été impossible de dompter.

Malgré leur conversion à la religion grecque, ils sont encore si ignorants des véritables préceptes du Christianisme, qu'on pourrait les regarder presque comme des païens. A une époque très-éloignée de nous, ils avaient des princes de leur nation et Rittschow assure, qu'ils ont encore conservé à ce sujet de vieilles traditions. Mr. Fenenko prétend même, que jusqu'à ce jour ils sont placés sous l'autorité d'un chef suprême, dont l'existence est enveloppée du plus profond mystère. Chaque village a un chef, nommé Kashtan, qu'on choisit ordinairement parmi les plus sages, les riches et les plus considérés de la commune. Après lui viennent les Asbari, élus pour maintenir l'ordre et la tranquillité. Ces Asbari et ce Kashtan forment une hiérarchie parfaitement déterminée, placée sous l'autorité unique du Kashtan suprême de la nation, résidant, à ce qu'on dit, dans le gouvernement de Wiatka.

Chaque Kashtan choisit son successeur; seulement il est obligé de fixer son choix sur celui que l'opinion publique désigne comme le plus digne. Il est obligé de venir en aide à ses subordonnés par son argent, ses conseils et son savoir, comme sorcier ou magicien. Son pouvoir personnel est très-étendu et s'accroît encore de l'influence que lui donne le droit exclusif de faire le commerce et de vendre les produits de la commune, les membres isolés ne pouvant faire pour leur compte aucune affaire de ce genre. On n'excepte de cette règle que les objets de première nécessité, qui ne sont pas livrés au chef. Il en résulte, que parmi eux, le commerce ne se fait qu'en gros; ce qui est très-avantageux; car le paysan, livré à lui-même, se voit quelquefois obligé de vendre ses produits au-dessous de leur valeur réelle et à une époque peu favorable pour la vente. Au contraire, le commerce se trouvant entre les mains du chef, il peut, par ses relations avec tous les autres Kashtan du voisinage, attendre, pour conclure ses marchés, une hausse dans les prix, et profiter

sagement de toutes les circonstances propices. Il a un livret de compte pour chaque paysan, auquel il remet après la vente la somme qui lui revient, en retenant un cinquième pour acquitter l'impôt public, pour frais de commission, pour son salaire etc.

Malgré l'obligation de livrer une grande partie de leurs bénéfices au chef suprême, les Kashtan sont en général très-riches.

Au dire de Mr. Fenenko, que des rapports fréquents avec ce peuple rendent parfaitement digne de foi, les Tschérémisses sont d'un naturel simple, honnête, et peu actif; d'une humeur mélancolique, fantasque, quelquefois même capricieuse*).

Ils considèrent le vol comme le plus grand crime; aussi les chefs le punissent-ils avec une grande sévérité, même sans l'intervention de la police. L'individu qui se rend coupable d'un crime de ce genre, ne tarde pas à être découvert et à subir un rigoureux châtiment. On le fait soldat ou bien on le réduit à la mendicité. Le chef refuse de vendre les produits de ses champs, ses égaux le repoussent et le fuient, personne ne veut l'aider et il tombe dans la misère, suite inévitable d'une réprobation pareille. Quelquefois même, le voleur disparaît subitement, sans laisser de traces, et toutes les recherches de la police pour le découvrir, n'ont jamais eu de succès. Le même sort est réservé au kashtan qui tromperait la commune,

---

*) En parlant des Tschérémisses, Georgi dit (en 1774): „Ils sont entêtés, récalcitrants et n'ont pas la vivacité d'esprit du peuple russe, cependant ils ne sont ni méchants, ni voleurs". Erdmann, dans un excellent ouvrage: Données pour arriver à la connaissance de l'état intérieur de la Russie, 1822, les dépeint de la manière suivante: „Les Tschérémisses sont vifs et prompts; mais craintifs et mous, d'un caractère tracassier, capricieux et trompeur." Ce dernier reproche est évidemment injuste; car ils sont au contraire, autant que j'ai pu m'en assurer moi-même, francs et confiants.

aux voleurs de chevaux et aux grands criminels; mais ces cas sont extrêmement rares.

Je n'ai jamais vu chez eux de cadenas ou de serrure. Dans l'intérieur de la maison où nous nous étions arrêtés, et dans la cour, se promenait une foule d'individus étrangers à la famille, sans que notre hôte ou les siens y fissent la moindre attention.

Madame de Fuchs assure, qu'ils sont vindicatifs avec préméditation. Il y a eu des exemples où, pour se venger d'un voisin, des Tschérémisses sont allés de nuit se pendre dans leur cour, pour leur attirer ainsi les perquisitions de la police. Aux yeux de ce peuple, le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme, est d'avoir quelque chose à démêler avec les tribunaux et la police.

Les maisons tschérémissiennes sont en général fort propres. Observateurs rigoureux des anciennes traditions, ils repoussent avec force toute innovation étrangère. Malheur à celui qui mettrait un habit d'une autre couleur que le blanc, ou ne s'envelopperait pas les jambes de bandelettes noires. Qu'un Tschérémisse ait la fantaisie de badigeonner sa maison, et il peut être sûr, qu'au premier recrutement, la commune le fera enrôler.

Mr. Fenenko assure, que ce peuple possède un alphabet secret, et qu'à Kasan, on avait même imprimé avec ces lettres un petit livre, dont on ne connaissait pas le contenu. J'ai vainement cherché à me le procurer. Un fort petit nombre de Tschérémisses parlent le russe; mais ils se sont toujours refusés à apprendre à lire et à écrire. Les parents d'un jeune garçon que Mr. Fenenko avait pris pour en faire, conformément à une ordonnance ministérielle, un écrivain de commune, ne cessaient de le lui redemander et lui offraient 100 roubles, pour le renvoyer à la maison.

Madame de Fuchs raconte que chez les Tschérémisses il est d'usage que les nouveaux-mariés habitent, pendant les premiers jours de leur union, un magasin à blé. Par ce singulier moyen, ils croient se rendre la fortune favorable et arriver par la suite à la richesse.

A l'époque de la fleuraison du blé, ils chôment par superstition pendant trois semaines. La seule occupation qu'ils croient permise, c'est de sarcler les mauvaises herbes. A la fin de cette fête prolongée, les Tschérémisses, même ceux qui sont chrétiens, se rendent dans la forêt, aux endroits anciennement destinés aux sacrifices, et y immolent des vaches, des moutons et de la volaille. Les victimes doivent avoir été achetées et jamais élevées par celui qui les offre en sacrifice*).

*) Dans son ouvrage sur la Russie, Georgi fait une description détaillée de cette fête. Madame de Fuchs assure, qu'elle est la plus solennelle, et a lieu en l'honneur de Youm, Youma, divinité supérieure des Tschérémisses. Cette fête, qu'ils appellent Youman Baïram et Sschourem, tombe à peu près vers la même époque que la Saint-Jean et semble se rattacher aux cérémonies religieuses qui ont lieu pendant ce temps en Scandinavie et dans le Nord de l'Allemagne, où, dans les pays de montagnes, on a conservé l'habitude d'allumer, pendant la nuit qui précède la Saint-Jean, des feux sur les sommets les plus élevés. Voici qu'elles sont les cérémonies tschérémissiennes. Au milieu d'une clairière de la forêt, se trouve un arbre centenaire, ordinairement un chêne, planté pour désigner le champ sacré, le Kérémeth. Il est entouré d'une petite balustrade, avec trois portes, s'ouvrant, l'une à l'Est, la seconde au Midi, et la troisième à l'Ouest. Le peuple se rassemble sur cette place et y reste trois jours, pendant lesquels il lui est sévèrement défendu de fumer, ou de prendre du tabac, de boire de l'eau de vie ou de la bière. La seule boisson permise, est l'hydromel; encore faut-il qu'il soit préparé sur les lieux mêmes, non loin du chêne sacré. Tous les assistants doivent avoir contribué à l'achat des victimes. Le moushan supérieur ou kart (sacrificateur, prêtre sorcier, médecin etc.) allume sur une ligne, allant du Nord-Oüest au Sud-Est, sept feux et étend devant chaque une nappe sur laquelle on dépose les offrandes, consistantes en gâteaux et en différentes boissons. Le premier feu est consacré à Youma, le second à Youma Awa, sa mére, et ainsi de suite. Le sacrifiçateur supérieur, placé toujours devant le feu de Youma, prend d'une main une assiette avec un pain et de l'autre un bocal avec de l'hydromel, et, les élevant au-dessus de sa tête, commence la prière. Derrière lui,

Ils n'observent pas les carêmes de l'église grecque, et ne jeûnent que le jour où ils pétrissent pour la première

la tête découverte et le visage tourné vers le feu, se tient la commune. De temps en temps elle se prosterne, en disant: Amen. (Ne serait-ce pas là une imitation de la messe chrétienne?) Après, on place les victimes devant les feux et on leur verse de l'eau froide sur le dos. Celle qui frissonne à cette aspersion inattendue, est jugée bonne au sacrifice et agréable à la divinité; mais cette expérience doit se répéter sept fois de suite et avoir toujours le même résultat. Devant le feu de Youma, on place un étalon et devant celui d'Awa, une génisse. Quand ces apprêts sont terminés, les sacrificateurs immolent les victimes en s'efforçant toutefois de faire jaillir le sang sur le feu. Quelquefois ils le receuillent dans un vase et le versent ensuite dans le feu. La chair est placée dans des chaudrons, suspendus sur les foyers. Pendant la cuisson, le moushan supérieur s'approche de l'arbre sacré et y place un cierge allumé; les assistants imitent son exemple et bientôt tout le chêne est illuminé. Puis, toute la commune se prosterne et récite à haute voix une prière composée de 18 demandes, que Madame de Fuchs a consignées dans son ouvrage. En voici la traduction littérale:

1. Que Dieu accorde la santé et le bonheur à celui qui lui offre un sacrifice!
2. Aux enfants qui viennent au monde, donne, ô Youma! la plénitude des biens, de l'or, du pain, du bétail et des abeilles!
3. Pendant la nouvelle année fais essaimer nos abeilles et donne-leur beaucoup de miel!
4. Bénis notre chasse aux oiseaux et aux bêtes!
5. Donne-nous à satiété, de l'or et de l'argent!
6. Permets, ô Youma, que nous nous rendions maîtres des trésors enfouis dans la terre, de tout le globe terrestre! (Quelle naiveté!)
7. Permets que, par la vente, nous retirions trois fois la valeur de nos produits et de nos marchandises!
8. Donne-nous les moyens d'acquitter l'impôt de l'état!
9. Permets qu'aux approches du printemps, les trois espèces de bétail se rendent aux patûrages par trois chemins différents, et préserve-les des ours, des loups et des voleurs!

fois du pain avec de la farine nouvelle. Cette coutume est évidemment païenne ; car le même jour, chez les Tschérémisses non baptisés, établis sur la rive gauche du Wolga, le Kart de la commune entre dans la maison du Moushan supérieur, où se réunissent ordinairement tous les fidèles, et désigne à chacun d'eux la divinité qu'il doit particulièrement implorer ce jour-là. Après, on ouvre la porte qui donne sur le Levant, et tous les assistants, le visage tourné vers la sortie, commencent en silence une prière. Quand elle est terminée, le Kart verse de la bière dans un go-

---

10. Féconde nos vaches!
11. Fais que les vaches maigres s'engraissent pour le bonheur de nos enfants!
12. Accorde-nous la grâce de pouvoir vendre d'une main nos vaches stériles, et de toucher de l'autre un grand argent! (Voilà une prière qu'il serait, à coup sûr, difficile de concilier avec leur probité tant vantée!)
13. Envoie-nous, ô Youma, un ami bien intentionné et sincère!
14. Quand nous voyageons au loin, préserve-nous, ô Youma, des méchants, des maladies, des sots, des mauvais juges et des langues trompeuses!
15. De même que le houblon s'élève et s'emplit de parfum, accorde-nous, ô Youma, la grâce de grandir par le bonheur et d'embaumer par la raison!
16. De même que le cierge brûle en éclairant, daigne, ô Youma, nous faire vivre dans la joie et la santé!
17. Que notre existence soit aussi douce et aussi régulière que les cases d'un rayon de miel!
18. Permets, ô Youma, que celui qui demande, obtienne l'objet de sa prière!

Quand cette prière est terminée, le sacrificateur met sur un plat la tête, le cocur, les poumons et le foie de la victime et en fait l'offrande à sa divinité, en récitant devant le feu une prière. Après en avoir mangé, ils recommencent à prier et ainsi de suite pendant les trois jours et les trois nuits qu'ils passent dans la forêt. Ce qui n'a pas été consommé, est jeté avec les os et les entrailles des victimes dans le feu, qu'on entretient sans cesse.

belet, le présente à chacun, et lui offre ensuite un petit morceau de pain. Puis, les femmes et les enfants s'avancent vers leurs pères et leurs maris et disent: „Nous prions Dieu, de vous donner de longs jours et de nous permettre de prier encore ensemble, à la prochaine fleuraison du blé.“ Le reste de la journée se passe en danses et en plaisirs. Toute cette cérémonie a l'air d'être une imitation incomplète du sacrement de l'eucharistie.

La mythologie des Tschérémisses païens semble encore fort peu développée; au surplus, elle est très-peu connue. Leur Dieu supérieur s'appelle Youma ou Kogou Youma; sa femme ou sa mère, Youmon Awa. On doit observer, qu'ils ne nomment jamais un Dieu sans faire en même temps mention de sa mère. Vient ensuite leur fils et quatre autres divinités secondaires ou demi-dieux, qu'ils appellent aussi enfants de Dieu. Réunis, ils forment la famille divine Youmon Schouktshe. La divinité qu'ils vénèrent le plus, est Terkoul, le Dieu du blé. Le vendredi est chez eux un jour de repos, comme chez leurs voisins, les Tartares de Kasan, auxquels ils étaient jadis soumis et qui semblent leur avoir transmis cette coutume*).

Dans leur mythologie, les divinités bienfaisantes sont opposées et continuellement en guerre avec les esprits du mal, commandés par Schaïtan, dont le véritable nom Tschérémissien est Jö**). Il habite le Levant, et l'heure de midi est celle pendant laquelle il exerce avec le plus de violence son pouvoir destructeur.

Les Tschérémisses croient qu'au-delà du tombeau, les morts continuent à vivre comme ici-bas, et sont heureux ou malheureux, selon la vie, qu'ils ont menée sur la

---

*) Les habitants de la Russie blanche et de la Petite-Russie regardent le vendredi comme un jour néfaste.

**) Le nom de Schaïtan (Satan) semble leur être venu des Mahométans, qui l'ont répandu parmi tous les peuples finnois et de la Sibérie. Du temps de Georgi, les Tchérémisses ne se servaient que du nom de Jö; mais de nos jours, Madame de Fuchs n'a entendu que celui de Schaïtan.

terre. Les hommes méchants deviennent des êtres malfaisants et reviennent pour tourmenter les vivants. Cette crainte est si grande et si générale, qu'ils n'emploient habituellement, comme les Tschouwasses, leurs voisins, que de forts cercueils en chêne, garnis de fer. Plus le défunt est réputé dangereux, plus est solide le cercueil qui contient ses dépouilles. Pour plus de sureté, ils lui enfoncent quelquefois des clous dans la plante des pieds et à travers le coeur. Ces idées superstitieuses semblent avoir de l'analogie avec la croyance aux vampires, généralement répandue parmi tous les peuples d'origine slave. Le cercueil est descendu en terre, ayant le côté de la tête tourné vers le Levant: intérieurement, on place près du cadavre différents ustensiles.

Quand on a fermé la bière, les parents, les amis et les connaissances placent sur le cercueil des cierges allumés et mangent, avec des lamentations, un gâteau dont ils posent toujours trois bouchées sur le couvercle en disant: „Ceci est pour toi.“ Après cette offrande, ils conseillent au mort de rester en paix avec ses voisins et le prient de ne pas venir parmi les vivants, pour les tourmenter. Trois offices des morts ont lieu pour chaque trépassé: le troisième, le septième et le quarantième jour après son décès. Outre le service pour le repos des âmes en particulier, la commune s'assemble une fois par an, pour assister à une cérémonie commémorative en honneur des morts.

La langue parlée par les Tschérémisses, est un dialecte finnois, mélangé d'une foule de mots tartares. Les emprunts faits à la langue russe, sont fort peu nombreux. Mes compagnons de voyage, qui parlaient l'esthonien, comprenaient passablement le Tschérémisse. Les noms de nombre quatre, cinq, six, sept, sont les mêmes.

Dieu en esthonien Youmal, en tschérémisse Youma*),

*) Chez les anciens Biarmes de la Mer Blanche, dont parlent si souvent les mythes de la Scandinavie, la divinité suprême s'appellait aussi Youmala. En Poméranie, les feux de la nuit qui précède la St. Jean, se nomment également Youl. D'après

L'eau	en esthonien	Wett,	en tschérémisse		Witt,
Le feu	„ „	toulte,	„	„	tolte,
Venir	„ „	toulle,	„	„	tolai.

Dans le cours de la matinée, nous traversâmes encore plusieurs villages de Tschérémisses. La contrée est un pays de collines, coupées de délicieuses vallées, au fond desquelles sont pittoresquement groupés les villages. De magnifiques forêts de chênes alternent avec des champs d'une rare fertilité. Nous atteignîmes bientôt la route de Kasan vers la Sibérie. A côté, nous vîmes un bois de chênes, planté sous Catherine II; mais cette plantation artificielle ne pouvait pas se comparer en beauté ou en vigueur aux forêts natives. Au milieu d'une clairière s'élevait un chêne magnifique, qu'à son tronc droit et dépouillé de branches à sa partie inférieure, on aurait pu prendre de loin pour un pin. Un petit monument en pierres, placé au pied de l'arbre, indique l'endroit où s'arrêta pendant une heure l'empereur Paul I, lors de son voyage par ces contrées. De là, la route s'enfonce dans une charmante vallée, au fond de laquelle coule une petite rivière, qu'il nous fallut traverser pour entrer dans un village russe.

Dans l'après-midi, nous atteignîmes le premier village des Tschouwassi et nous nous arrêtâmes au relais de poste, nommé Stari foundir. Ici se trouve une étape pour les condamnés envoyés en Sibérie, et le sort voulut, que peu d'instants après notre arrivée, un convoi d'exilés vint s'y arrêter pour y passer la nuit. Etant arrivés à l'improviste, sans être annoncés et n'étant connus de personne, nous pûmes juger de l'état habituel de l'établissement et voir

---

la mythologie germanique, Youl signifie aussi l'opposé de la St. Jean, c'est-à-dire Noël, le jour le plus court, le solstice d'hiver: tandis que la St. Jean elle-même est le jour le plus long, le solstice d'été. (Voir Mytholog. Grimm.)

la manière dont sont traités les déportés. La maison, destinée à les recevoir, était construite au milieu d'une grande cour. A l'intérieur se trouvaient plusieurs salles spacieuses, garnies de larges bancs, servant de lits et sur lesquels on avait jeté une couche de paille fraîche. Dans la cuisine, on voyait de grands chaudrons pour préparer le Stschi (soupe aux choux) et le Kacha (gruau), nourriture habituelle des condamnés.

Sur l'ordre du commandant, tous les déportés, enchaînés par couple et portant leur bagage sur le dos, entrèrent dans la cour. Les femmes seules n'avaient pas de liens. Deux ou trois voitures suivaient le convoi et servaient au transport des malades et des provisions. Le convoi se composait de 136 individus, parmi lesquels se trouvaient, à ce qu'on me dit, deux officiers supérieurs dégradés. Ils furent rangés en ligne, et alors commença l'appel nominal. Quand il fut terminé, les rangs furent rompus et tous s'établirent en groupes au milieu de la cour, qui ne tarda pas à retentir des éclats de leurs voix. La condamnation, qui les avait frappés, et l'espèce de réprobation, qui pesait sur eux, ne les avaient pas abattus: ils étaient parfaitement calmes, et en regardant ces visages indifférents, presque satisfaits, je reconnus le trait distinctif du caractère de la nation russe, insouciante de nature et se résignant au malheur dès qu'il est irrévocable. La condition des condamnés pendant leur trajet jusqu'à Kasan, n'est pas très-pénible. Les étapes ne sont que de 15 à 25 verstes (de $2\frac{1}{2}$ à $3\frac{1}{2}$ milles), distance beaucoup trop minime pour les fatiguer. Les maisons sont spacieuses et propres. Ils ne manquent de rien; car la bienfaisance et la charité du peuple russe, comme j'ai déjà eu l'occasion de l'observer, ne les abandonne pas. Partout où ils s'arrêtent, ils sont comblés de dons et d'aumônes et à chaque étape, on voit une foule de femmes attendant leur arrivée avec des provisions de toutes espèces. C'est ce que je vis aussi à Stari foundir. A propos de ceci on me dit: autant le paysan russe est charitable et bienfaisant pour les condamnés de quelque contrée qu'ils soient, autant les Tsché-

rémisses et les Tschouwasses sont avares et peu compatissants. A peine donnent-ils de quoi manger à leurs compatriotes, quand il s'en trouve parmi les déportés.

Jadis, le nombre des exilés, qui dans le courant d'une année traversaient Kasan, s'élevait à 60,000. De nos jours, il n'est plus que de 10,000. Alors, à peine la troisième partie arrivait-elle à sa destination: le reste mourait en route. Plus tard, ce chiffre ne dépassa pas la moitié et actuellement, la perte n'est que de 15 à 25 sur 100. Jusqu'à la frontière de la Sibérie, les fatigues ne sont pas grandes; mais de l'autre côté de l'Oural, dans les régions désertes, privées de ressources et de facilités, le voyage devient très-pénible. Les maisons d'étape, qu'il est impossible de bien surveiller, sont mal entretenues et cette agglomération d'hommes y produit des maladies pestilentielles, que les rigueurs du climat ne font qu'aggraver. Le voyage jusqu'au lieu de leur destination dure ordinairement sept mois. Les criminels sont envoyés aux mines de Nertschinsk, dans le gouvernement d'Irkoutsk, à 6400 verstes (914 milles) de Moscou.

On assure que le sort des condamnés y était jadis terrible. Une fois descendus sous terre, ils ne revoyaient plus la lumière du jour. Plus tard, ils sortaient des mines toutes les trois semaines. L'empereur régnant a beaucoup adouci leur condition et y a introduit un grand ordre. Ils ne restent sous terre que 8 heures par jour, excepté le dimanche, qui est pour eux un jour de repos, qu'ils peuvent passer dans leurs maisons.

Le traitement des exilés habitant les villes, est fort doux, surtout quand leurs parents leur envoient quelqu' argent; car dans les villes de la Sibérie, on peut tout se procurer et nulle part, on ne boit plus de Champagne.

Les condamnés à la déportation sont en grande partie colonisés dans le Sud de la Sibérie*), contrée romantique,

---

*) Les plus heureux sont ceux qu'on établit dans la province d'Omsk, où viennent parfaitement tous les fruits du Midi: le raisin, l'abricot, la pêche etc.

d'une fertilité étonnante et dont l'admirable climat est d'une rare salubrité; l'hiver y est froid, mais le ciel y est pur et serein, aussi ne trouve-t-on nulle part plus de centenaires robustes. Les paysans, descendants d'anciens exilés, sont tous dans l'aisance; le plus grand nombre est même riche. Avec un peu d'ordre et d'activité, il suffit de deux ou trois années, pour assurer son avenir. Quant à la position politique ou civile, elle est, sans aucun doute, une des plus favorables. En arrivant au lieu de sa destination, l'exilé rompt avec sa vie passée, qu'il oublie comme un songe pénible, et qui, aux yeux du gouvernement, est comme non avenue; personne n'ose même lui rappeler sa condamnation ou lui donner le nom de criminel. L'autorité, dans ses comptes-rendus et ses rapports avec eux, ne les nomme que les malheureux. Ils sont libres et indépendants; car en Sibérie, la servitude est défendue et n'a jamais existé. Ils ne reconnaissent d'autre autorité que celle de la commune, qui dans cette contrée semble avoir atteint le point culminant de sa puissance, et nulle part ils ne sont moins exposés aux vexations et à l'arbitraire des petits employés qui y sont peu nombreux*).

La Sibérie est encore un pays patriarcal et de moeurs simples. C'est la vieille Russie, avec sa franche hospitalité et son esprit de charité compatissante. Tous les voyageurs non prévenus et tous les observateurs impartiaux en font la même description: malheureusement, depuis quelques années, la moralité du peuple a reçu une profonde atteinte. L'incroyable richesse des sables aurifères est devenue une source de démoralisation. Les anciens mythes qui parlent des régions hyperboréennes où des griffons gardent des monceaux d'or, ne sont plus des fables. Le versant oriental des montagnes, depuis l'Oural jusqu'au Kamtschatka,

---

*) Le convoi des exilés dont nous fîmes la rencontre en cet endroit, a dû naturellement nous amener à dire quelques mots de la Sibérie et de ses colons. Le second volume contiendra les développements les plus étendus sur cette grave et intéressante matière.

est formé de sable d'alluvion, et chaque poignée qu'on ramasse, en contient une quantité plus ou moins grande. Il y a des endroits, où sont amoncelés des trésors vraiment chimériques. D'après le rapport officiel de l'année 1843, le produit total de l'or s'est élevé à 1300 pouds, c'est-à-dire, à 48,000 livres, par conséquent, à une quantité deux fois plus considérable que celle qui provient annuellement des mines du monde entier. Il est même presque certain que l'exploitation réelle a été de 70,000 livres. Jusqu'à présent, ce n'est encore que du sable; où donc est le gisement primitif d'où l'or a été détaché par l'eau? Ne serait-il pas effectivement commis à la garde de quelque griffon ailé et destiné à une génération plus heureuse, plus hardie et plus entreprenante que la nôtre? Depuis quelques années, une foule d'aventuriers parcourent le pays pour y chercher de l'or; mais ils ne trouvent pas de travailleurs, qui veulent les aider dans leur entreprise. De plus, les subsistances y sont si rares, qu'il est impossible de séjourner long-temps dans un même endroit. Dans les parties mieux situées et plus productives en or, le prix de la main-d'oeuvre et des subsistances s'est élevé à une hauteur démesurée, qui devient encore plus considérable par le peu de durée de la saison d'exploitation, qui est de trois mois. Il y a eu des jours, où le salaire d'un homme est monté à 15 roub. arg. (17 thalers). Les suites d'un pareil état de choses sont faciles à deviner. Au lieu de s'adonner au travail de la terre et de chercher sa subsistance dans l'agriculture, la classe travaillante s'est portée en masse vers l'exploitation aurifère, source d'une véritable démoralisation. Jusqu'à ce jour, cette exploitation est restée une industrie libre*). Chaque industriel reçoit un permis de l'autorité, à laquelle il livre ensuite l'or brut, qu'elle lui paie en argent, en décomptant un intérêt de 10 à 25 pCt. Il est impossible de prévoir quelle influence exercera à

*) A St. Pétersbourg, il s'est formé une compagnie d'exploitation aurifère (solotich priiskow). Le prix des actions est de 5000 roub. et elles rapportent déjà un intérêt de plus de 50 pCt.

l'avenir sur le monde entier cette richesse métallique de la Russie. Mais bientôt le gouvernement russe sera obligé de se charger exclusivement de cette exploitation et de la soumettre à une surveillance plus sévère.

Pour en revenir aux exilés de la Russie, je disais que leur position est loin d'être malheureuse. Leur peine principale consiste dans la perte de la patrie et de la famille et dans les fatigues et les dangers de toutes espèces, inséparables d'un aussi long voyage.

Nous visitâmes le village des Tschouwassi. Il ressemblait en tous points à celui des Tschérémisses.

D'après des recherches récentes*), les Tschouwassi ne sont pas de la même famille que les Tschérémisses. Ils sont d'origine turco-tartare; tandis que les premiers appartiennent à la grande famille finnoise ou tschoude. Leur extérieur, et particulièrement leur langue, le prouvent incontestablement. Cependant par leur religion, leurs moeurs et leurs coutumes, ils ne se rapprochent pas de leurs voisins, les Tartares de Kasan, sous la domination desquels ils ont long-temps vécu; mais plutôt des Tschérémisses, quoique d'une origine différente et avec lesquels ils se mélangent rarement. C'est un phénomène historique bien exceptionnel et bien difficile à expliquer. Dans l'habitation que nous visitâmes, l'étable s'appelait Outwidi, la glacière, Neugrepp et la chambre d'été, Lasi; elle ne se distinguait des habitations tshérémissiennes que par la maison principale qui était isolée au milieu de la cour, au lieu d'être sur la même ligne que les dépendances, comme chez les premiers. L'espace entre le sol et le plancher servait également de garde-meuble. L'entrée se trouvait, non sur la facade, mais sur le côté et conduisait par un escalier couvert, sans galerie, comme chez les Tartares, à l'in-

*) Le nom de Tschouwass est celui par lequel ils se désignent eux-mêmes. Les Russes les appellent Wyness: les Tartares, Totar; les Mordvines, Wietke et les Tschérémisses, Kourmari (montagnards).

térieur qui n'était occupé que par la cuisine et la chambre. Les portes de la maison et de la cour étaient tournées vers le Levant. La maison était construite en poutres superposées, mais n'était pas aussi propre que celles des Tschérémisses.



Une métairie des Tschouwasses entre Kosmodemiansk et Kasan.

Près de la porte se trouvait un four sans cheminée (Segouna), et le long des murs, de larges bancs (Nari). Dans cette chambre on voyait une gravure en acier, représentant l'empereur Nicolas I. De quelle manière imperceptible se glissent chez les peuples à demi-sauvages les signes de la civilisation moderne! Un vase pour l'eau, d'une forme charmante et presqu'antique, était posé sur la table.

Les Tschouwasses sont doux, complaisants et soumis. Moins grands et moins bien faits que les Tschérémisses, ils ont le visage pâle et large, les yeux gris et enfoncés dans la tête, la chevelure et la barbe noires, mais peu fournies. Autrefois ils se rasaient la tête, mais de nos jours, cette mode a été abandonnée. Leur costume est à peu près le même que celui des Tschérémisses. La couleur dominante est le blanc. Le bas du vêtement est brodé de couleurs éclatantes. Les jours de fêtes ils portent un

habit de couleur grisâtre, bordé d'un liséré noir. Les femmes réunissent leurs cheveux en deux tresses et les recouvrent d'un mouchoir; mais les filles vont la tête nue. Je vis une femme qui avait des pendants d'oreilles composés d'un grand nombre d'anneaux de cuivre, passés les uns dans les autres et attachés à une lanière en cuir, de deux pouces de long. Ce singulier ornement s'appelle sourpan.

Chez les Tschérémisses, j'avais vu la sakcha (charrue) russe, mais construite de manière à ne pouvoir tracer qu'un sillon de trois pouces de profondeur. On prétendait que sur la rive gauche du Wolga, et notamment dans le gouvernement de Wiatka, leurs compatriotes se servent de la Kossoulia. Chez les Tschouwassi, je ne vis que la sakcha, et dans les villages plus rapprochés des Tartares, la charrue à roues. Les Tschérémisses et les Tschouwassi ont aussi pour principe que toute la terre appartient à la commune, et que les individus ne peuvent avoir que la jouissance temporaire. Cependant, le fils hérite toujours du lot dont jouissait son père. Le partage n'y est pas aussi parfait que parmi le peuple russe; car si les portions de terre sont égales par l'étendue, elles ne le sont pas toujours par la qualité du sol. Les lots sont séparés par de larges bandes de gazon, comme chez les Tschérémisses. Pour se prémunir à temps contre les disettes, qui se font quelquefois sentir, même en Russie, le gouvernement donna l'ordre, il y a deux ans, de cultiver dans cette contrée la pomme de terre. Les employés chargés d'exécuter cet ordre, s'y prirent, à ce qu'il paraît, très-maladroitement; car il fit naître parmi les Tschérémisses et les Tschouwassi des désordres, qu'on fut obligé de dompter par la force et qui coutèrent la vie à 38 d'entr'eux. Depuis ce triste événement, l'autorité n'agit plus qu'avec une grande circonspection.

Chez les Tschouwassi, les communes sont aussi formées de la réunion de plusieurs villages, nommés okolodki. Ils sont situés, comme ceux des Tschérémisses, sur des élévations ou au fond des vallées et toujours entou-

rés d'un joli bouquet d'arbres. La commune que nous visitâmes, se composait de trois villages, formant un total de 34 habitations et de 98 individus du secte masculin. Il me fut également impossible d'apprendre le nom particulier de chaque village; car cette peuplade en fait aussi un mystère.

La nourriture principale des habitants se compose de pain d'orge pétri avec du lait et du laitage. En fait de viande, ils préfèrent celle qu'ils se procurent par la chasse, et mangent toutes sortes d'animaux, le renard, la martre etc. Comme tous les païens, ils ne touchent jamais au porc. Leur nourriture favorite est un poisson dont abonde le Wolga, et que le peuple russe ne mange pas. Ils préparent de l'hydromel et une excellente bière, qu'ils nomment braga. Avant de se mettre à table, les Tschouwassi païens et quelquefois ceux qui ont accepté le Christianisme, disent: „Thora bar tyra“ (Thora donne du pain), et en se levant: „Thora syrlack“ (Thora ne me repousse pas).

Leur principale richesse se compose de blé, de bétail et d'abeilles. Chaque Tschouwasse possède un grand poulailler; car les oeufs sont chez eux l'objet d'un commerce très-considérable. Tous les ans, ils en expédient par le Wolga plusieurs millions jusqu'à St. Pétersbourg.

Les Tschouwassi achètent aussi leurs femmes. Le prix d'achat s'appelle aussi, comme chez les Tartares, Kalim et consiste ordinairement en une somme d'argent, qui varie de 10 à 80 roubles, en un seau d'eau de vie et un poud de miel. Ils ne se marient jamais dans leur village et disaient à ce sujet à Madame de Fuchs: „C'est une honte de marier ses fils ou ses filles dans le village; des étrangers pourraient croire que les jeunes gens se sont connus déjà avant le mariage; or, vous sentez bien quel péché ce serait. C'est fort mal d'épouser une jeune fille qu'on a vue tous les jours; il n'y a pas de bonheur à attendre d'une pareille union. Comment peut-on contracter un mariage sans sortir même des portes du village?“ Les parents concluent toujours le mariage à l'insu de leurs enfants, et s'efforcent de trouver pour leur fils une jeune

fille qu'il n'ait jamais rencontrée. Ce n'est que lorsque la fiancée est déjà introduite dans la maison de son futur et se trouve à sa table, que le père s'approche d'elle, enlève le voile qui la recouvre jusqu'aux pieds, et dit à son fils: „Regarde la lumière! Bonheur en pain et en enfants.“ Jamais la jeune fille n'arrive à pied à la maison de son fiancé; elle ne doit s'y rendre qu'en voiture ou à cheval.

La première fois que la jeune mariée sort de la maison conjugale, elle se rend chez le sorcier (appelé Jomsa chez les Tschouwassi, et Kart chez les Tschérémisses). En arrivant, le Jomsa la fait agenouiller et lui présente une coupe avec de la bière, au fond de laquelle il jette une pièce de monnaie. Après en avoir bu à trois reprises, la jeune femme retire la pièce qu'elle doit garder comme un précieux talisman. Ensuite, elle va faire plusieurs visites et revient une seconde fois chez le sorcier, accompagnée de 7 femmes et de 6 filles. Quand elles se sont mises à genoux (les filles se tiennent debout), le Jomsa pose la main sur la tête de la jeune épouse et lui dit: „Que Thora t'accorde de longs jours et bénisse ton union en te donnant beaucoup d'enfants. Puisses-tu vivre assez long-temps pour voir tes petits-enfants, et que ta belle-fille t'obéisse par la suite, comme tu dois obéir maintenant à ta bellemère. Vis en paix et dans le bonheur, aime et respecte ton époux.“

J'ai bien souvent réfléchi comment des usages et des cérémonies religieuses, quelquefois pleins de profondeur et d'élévation, peuvent naître au sein d'un peuple à demi-barbare? Il n'y a pas de doute qu'ils ne soient d'une grande antiquité. Or, quand on envisage l'état présent du peuple chez lequel ils ont pris naissance, état bien supérieur à ce qu'il était il y a quelques siècles, on se demande, comment des gens, qui, de nos jours, n'ont ni assez d'imagination, ni assez de génie pour rien inventer, ont-ils pu trouver des usages aussi beaux et aussi significatifs? Quelle est la source mystérieuse où ils ont été les puiser? Est-ce que par hasard, à l'époque immémoriale de leur origine, les peuples n'auraient pas été doués d'une plus

grande capacité intellectuelle et d'une somme de culture supérieure?

De même que les Tschérémisses, les Tschouwassi ont aussi une grande peur des morts et des revenants. Pendant l'enterrement, ils déposent sur le cercueil différentes provisions et toutes sortes de vêtements en disant au mort: „Nous célébrons ta mémoire; nous ne te privons de rien et nous prierons pour toi Thora; seulement, reste tranquille, ne te querelle pas avec les autres d'en bas et ne viens pas nous visiter ici. Voici des vêtements et de la nourriture; lève-toi la nuit pour en manger à ton aise, et prends cet essuie-main pour t'essuyer la bouche.“

Madame de Fuchs, qui me donnait ces détails, me dit qu'en revenant d'un de ces enterrements, elle vit, accroupis derrière des buissons, quelques mendiants russes qui attendaient que la nuit fut venue, pour se substituer au mort et emporter toutes ces offrandes funéraires. Cependant, le peuple russe des environs juge ces vols avec une grande sévérité et a même fait une injure flétrissante du nom de: voleur de tombeaux.

Les Tschouwassi ensevelissent leurs morts la tête vers le Levant; mais on assure que dans leurs anciens cimetières, ils ont au contraire les pieds vers le Sud et la tête vers le Nord. Le troisième et le septième jour, ils célèbrent, comme les Tschérémisses, un service pour les morts et tous les ans, à un jour fixe (Georgi prétend que c'est le Jeudi Saint), il y a pour eux dans chaque famille un office funèbre. A cette occasion, chacune d'elles allume autant de cierges qu'elle compte de morts pendant l'année qui s'est écoulée. Le fils ainé prend alors un morceau de pain et le jette dans un plat en disant: „Père, nous pensons à toi; tiens, voici du pain et différents mets; mais ne viens pas nous visiter et ne nous dérange pas.“ La même cérémonie recommence pour chaque mort. Quand elle est terminée, on jette le plat avec les morceaux de pain aux chiens, afin qu'ils pensent aussi aux morts. Les chiens étrangers ne peuvent pas prendre part à ce festin commémoratif.

Depuis l'année 1792, pendant laquelle ils furent exemptés de tout impôt, les Tschouwassi, à l'exception de 2,000 individus, sont chrétiens de nom et du moins baptisés. Cependant, ils ont conservé toutes leurs cérémonies païennes. Ils célèbrent les fêtes chrétiennes par des usages empruntés à l'idolatrie. Ils ont aussi admis le signe de la croix; mais ils ne le font ordinairement qu'après avoir bien dansé: alors, ils se signent avec une dévotion vraiment édifiante.

Les Tschérémisses idolâtres ont la même mythologie et les mêmes cérémonies religieuses que les Tschouwasses païens ; seulement, les noms de leurs divinités sont différents. Le Youma des Tschérémisses s'appelle chez les Tschouwassi Thora. Son épouse se nomme Thora Amisch et représente en même temps le soleil. Ensuite vient leur fils et quelques divinités d'un ordre inférieur, qu'on ne nomme jamais sans nommer leur mère. Georgi prétend qu'ils ont aussi des Saints, et que ces hommes béatifiés portent le nom d'Irisin. Le mot Kéremeth a chez eux deux significations: celle d'une divinité et celle du lieu destiné aux sacrifices. Il s'appelle quelquefois aussi Irsan et se trouve ordinairement dans une forêt près d'une source ou sur une élévation qu'on entoure d'un enclos carré. Les trois portes qui y conduisent, sont tournées, l'une vers le Nord, la seconde vers l'Est et la troisième vers l'Ouest. Par celle du Levant, on fait entrer les victimes; par celle du milieu sont apportés les vases pour le sacrifice, et par la dernière pénètre enfin la commune.

Ils célèbrent, comme les Tschérémisses, la fête Youman Baïram et le solstice d'été. La victime la plus précieuse et la plus chère à la divinité est un cheval blanc. Les Yomsa jouent le principal rôle dans toutes les cérémonies. Ils sont en même temps les prêtres, les médecins, les sorciers et n'apparaissent toujours qu'au nombre de quatre, qui est pour eux un chiffre cabalistique ou mystérieux. Les femmes n'assistent jamais aux sacrifices. Le Vendredi est un jour de repos. Au printemps, avant de commencer la culture de son champ, chaque Tschouwasse fait l'offrande

d'un gâteau et d'une coupe de lait, qu'il dépose devant les 7 feux du Kérémeth. Quand un malheur les frappe, ils conjurent le sort en sacrifiant à Schaïtan un poulain, qu'ils tourmentent d'une horrible manière, et finissent toujours par brûler vif. De ses entrailles à demi-consumées, ils retirent le foie, qu'ils regardent comme un spécifique contre toutes les maladies.

Les Yomsa font des sortilèges avec de la cire, du sel, du pain ou des pièces de monnaie, jetées dans un vase rempli d'eau. Dans un des coins de la chambre principale de chaque maison se trouve le Yérich sacré, composé d'une quinzaine de branches de rosier sauvage, coupées en automne*). On le garde jusqu'à l'automne prochaine, époque vers laquelle on fait un nouveau Yérich et on jette l'ancien dans une eau courante.

Ils ont une coutume qui rappelle les jugements de Dieu du moyen âge. Celui qui doit se disculper d'une accusation quelconque, appelle sur sa tête la justice divine, en mangeant d'un certain mets, composé de farine bouillie et qu'ils nomment Salma.

Georgi prétend que ce peuple n'a pas de manière à lui, pour partager l'année; mais je sais positivement qu'ils comptent aussi douze mois et que l'année commence avec le mois de Novembre (Tschoukoïch), époque de sacrifices et d'offrandes. Alors, ils offrent à leurs divinités les prémices de la nouvelle récolte.

La semaine commence le vendredi.

Les Tschouwassi ont des mélodies et des chants nationaux; mais ils prétendent ne pouvoir les chanter qu'étant

---

*) Les Wotiaki, qui habitent une partie des gouvernements de Kasan, d'Orembourg et de Wiatka, ont une relique à peu près semblable au Yérich; seulement, elle se compose de branches de sapin et porte le nom de Modor. La mythologie de ce peuple ressemble à celle des Tschérémisses et des Tschouwassi. Leur divinité supérieure s'appelle Youmar. D'après leurs idées, le diable habite l'eau. Leurs places de sacrifices se nomment également Kérémeth.

inspirés par la vue de l'objet que mentionne la chanson; par exemple, pour chanter une chanson forestière, il faut être dans une forêt; pour chanter une chanson d'amour, il faut être amoureux etc.

Madame de Fuchs raconte un fait assez curieux. Elle prétend que les habitants d'un village russe, entouré de Tschouwassi, ont complètement perdu leur caractère national et qu'ils ont non seulement pris les coutumes et les usages de ce peuple, mais encore sa langue, qu'ils parlent beaucoup mieux que le russe. Ce fait est probablement unique en son genre; car comme l'observe avec beaucoup de vérité le Journal du ministère de l'intérieur (Cah. Octobre 1838): „La peinture de l'état actuel des Wotiaki, des Mordwines, des Tschérémisses etc. est le dernier document historique; car leur physionomie commence à s'effacer, et partout la colonisation slave absorbe l'élément finnois."

Les Tschérémisses et les Tschouwassi sont libres: parmi ces derniers il n'y a que 2,703 individus, qui soient encore serfs. Aucun de ces deux peuples n'a eu de noblesse ou d'aristocratie.

Dans un excellent ouvrage: Population générale de la Russie en 1838. Pétersbourg 1843. Mr. de Koeppen évalue le nombre des Tschérémisses et des Tschouwassi à:

Tschérémisses.

Gouvernements.	Hommes.	Femmes.	
Kostroma	1,691	1,666	
Nijni-Novgorod	2,060	2,270	
Wiatka	2,275	?	
Kasan	34,476	?	Sur ce nombre, 1,334 ne sont pas encore baptisés.
Orembourg	1,005	?	

Total 41,507 individus masculins et avec les femmes, (en prenant un chiffre rond) 155,000 âmes, faible reste d'une race répandue jadis dans tout l'Orient.

Tschouwassi.

Gouvernements.	Hommes.	Femmes.	
Kasan	12,935	?	Sur ce nombre, 1,895 sont encore païens.
Ssimbirsk	46,490	50,015	Sur ce nombre, 1,285 hommes et 1,430 femmes sont encore serfs.
Ssaratow	3,272	3,580	
Orembourg	28,625	?	
Wiatka	9	8	

Au total 91,331 individus masculins et avec les femmes, le chiffre rond est de 183,000 âmes.

Ces deux peuples n'habitent jamais les villes, qu'ils détestent. C'est le contraire des Tartares qui ne semblent pouvoir vivre que dans les villes, où ils ont souvent des quartiers séparés. On croit que ces deux peuples ont été nomades.

A 30 ou 40 verstes de Kasan, la contrée prend tout à coup un autre caractère. Jusque-là, nous n'avions traversé que des plaines, coupées de vallées et de collines; ici, nous entrions dans une contrée traversée par de petites chaînes de montagnes et des monts isolés, dont les plus hauts n'avaient pas plus de 5 à 600 pieds d'élévation. Entre eux couraient des vallées et des gorges assez profondes. Ici se montrèrent de nouveau les grands villages russes, avec des maisons couvertes en chaume. Dans les champs, on voyait une foule de femmes occupées à sarcler, signe certain d'une bonne agronomie et de l'amour du travail. Bientôt nous atteignîmes les bords du Wolga, qui forme en cet endroit une courbe et change son cours, jusqu'alors de l'Ouest à l'Est, pour prendre une direction du Nord au Sud. Notre voiture descendit rapidement la berge et s'arrêta devant le bac. Il serait difficile de trouver quelque chose de plus défectueux que les bacs jetés sur les fleuves et les rivières de la Russie. Au lieu d'y

monter par un des bouts, on commence par dételer les chevaux; puis, on y place à force de bras la voiture et on amène l'attelage. La même opération recommence sur le rivage opposé. C'est le moyen généralement employé en Russie. Sur le Don, nous vîmes cependant un bac arrangé comme ceux de l'Occident. Il avait été construit par des colons allemands. On y montait par un bout et à cette occasion, je ne pus m'empêcher de songer à l'oeuf de Christophe Colomb. Puisse ce premier essai servir d'exemple et rendre les bacs russes plus commodes et plus faciles à manoeuvrer!

Le 17 Juin vers midi, nous atteignîmes l'ancienne ville tartare, Kasanka, située d'une manière admirable, et après une heure de secousses et de cahots à travers un terrain marécageux, nous entrâmes à Kasan, où nous descendîmes chez un aubergiste allemand.

Chapitre XIV.

Kasan. — Incendie de 1842. — Le conseiller d'état Fuchs. — Insectes et vermine s'avançant de l'Est vers l'Ouest. — L'Université. — La Suisse russe. — Le professeur Kowalewsky. — Notes sur la Chine. — La noblesse de Kasan. — Service divin des Tartares. — Visite dans la maison de deux frères tartares. — Distribution intérieure. — Organisation physique de ce peuple. — Ses capacités intellectuelles. — Son caractère et son genre de vie. — Poësie populaire. — Baptême russe. — Images de saints. — Richesse de la langue russe en diminutifs. — Aptitude des Tartares à être civilisés. — Leur importance politique, s'ils étaient chrétiens. — Le knout infligé à une infanticide. — Abolition de cette peine. — Produits du sol, climat, instruments aratoires et économie agricole du gouvernement de Kasan. — Etablissement d'éducation pour des filles de prêtres. — Sur la nécessité de réformer les couvents de nonnes pour en faire de bonnes maisons d'éducation. — Village tartare, Jepan Achino. — Habitation et distribution intérieure. — Emplacement des villages. — Position des mollahs. — Position des femmes.

Kasan se trouvait encore sous les décombres. Un effroyable incendie avait réduit en cendres cette grande ville, presque en même temps que Hambourg. En Russie, l'organisation des pompiers est excellente; surtout à Pétersbourg et à Moscou. La première, avec ses grandes maisons en pierre et ses larges rues, est la ville qui a le moins à redouter les incendies. A Kasan, sur 4,500 maisons, on ne comptait que 500 bâtiments en pierre, le reste n'était que des constructions en bois. A l'exception de deux ou trois rues, la ville n'était pas même pavée; mais on y avait construit, des deux côtés de la rue, des trot-

toirs en bois, placés sur des chevalets d'un demi-pied de haut. Une fois que le feu y prit, il devint impossible d'arrêter les progrès de l'incendie qui, éclatant en plusieurs endroits à la fois, se propagea d'une rue à l'autre avec une incroyable rapidité.

Une année s'était déjà écoulée depuis ce triste événement; mais la ville ne se relevait que fort lentement de ses cendres. En pareil cas, c'est toujours l'argent qui manque aux villes de la Russie, et cette pénurie se comprend aisément, quand on pense que le taux habituel des prêts d'argent, varie entre 8 et 12 pCt. En apprenant cette nouvelle, l'empereur envoya immédiatement plusieurs millions pour être distribués, en forme de prêt sans intérêts, à tous ceux qui voudraient rebâtir leur maison. On assure que fort peu d'incendiés purent profiter de ce bienfait, à cause du nombre infini des formalités à remplir.

Les écritures bureaucratiques ne sont nulle part aussi multipliées qu'en Russie. Elles y sont d'autant plus nuisibles que, n'ayant pas été produites par les besoins intérieurs du pays ou les nécessités d'une civilisation excessive, elles sont la conséquence de la manie de l'imitation étrangère. En Russie, les moeurs, quoique encore rudes, sont cependant saines et fortes, et partant les rapports sociaux sont simples et peu compliqués. En dotant la Russie des formes bureaucratiques de l'Occident, on n'a fait qu' entraver la marche naturelle des affaires.

Dans le cours de la matinée, nous fîmes les visites d'usage au gouverneur, au président de la chambre des domaines, des apanages, au maître de police de la ville et le soir, je me rendis chez le conseiller d'état, Monsieur de Fuchs, auquel j'étais recommandé. Il était originaire des provinces du Rhin, mais établi en Russie depuis nombre d'années. Docteur en médecine et naturaliste distingué, il avait été pendant long-temps professeur à l'Université de Kasan et s'était enfin retiré du service pour se vouer entièrement à la science et compléter une très-belle collection d'histoire naturelle. Esprit original et observateur, caractère ouvert et confiant, c'était l'homme le plus

hospitalier qu'il fût possible de voir. Pendant tout mon séjour à Kasan, je passai la plus grande partie de mes journées dans sa maison, et c'est aussi dans sa société que j'ai puisé de précieux renseignements sur cette contrée.

Sa femme était la dame dont il a été déjà tant de fois question et qui avait écrit un ouvrage sur les Tschérémisses et les Tschouwasses. Favorisée par les circonstances, elle avait même composé un livre assez remarquable sur les sectes religieuses de la Russie. Ayant long-temps résidé parmi différents sectaires, elle se trouvait à même d'en faire un portrait fidèle. Je doute cependant que la censure permette la publication de cet ouvrage.

Mr. de Fuchs me conta différents faits d'histoire naturelle très-curieux, notamment sur l'invasion et la marche graduelle vers l'Occident de quelques espèces d'animaux. Selon lui, les tarakani (espèce d'orthoptères), fléau des habitations de paysans en Russie, sont venus de la Chine et se sont répandus déjà jusqu'au Wolga. En 1765, ils apparurent pour la première fois chez les Cosaques du Don qui, revenant chez eux de la guerre de sept ans et ne connaissant pas encore ces singuliers animaux, crurent les avoir apportés avec eux de l'Allemagne et les appelèrent pour cette raison Prussaki (Prussiens). Depuis lors, ces insectes se sont répandus par toute la Russie et se sont déjà avancés jusqu'aux frontières de l'ancienne Pologne; de sorte, que dans 20 ou 30 années, ils auront probablement fait leur apparition en Allemagne. Mr. de Fuchs se rappelait également qu'en 1807, on vit subitement paraître le long du Wolga une masse innombrable de gros rats qui, dans l'espace de quatre années, détruisirent tous les rats et toutes les souris du pays et devinrent eux-mêmes une véritable plaie. Ils sont d'un jaune sale, avec une raie noire sur le dos, et de la moitié plus gros que les rats ordinaires. Ils sont d'autant plus dangereux que les chats ne peuvent pas s'en rendre maîtres. Originaires de la Perse, ils semblent être venus des bords de la mer Caspienne et ont déjà atteint, à ce qu'on prétend, Nijni-Novgorod. En 1819 ou 1820 apparut aussi pour la première

fois une petite fourmi, appelée par Fuchs et Eversmann formica fatalis, qui est aussi devenue un fléau pour la contrée, où elle a été apportée, comme on le croit, par des orangers envoyés d'Astrachan.

Nous visitâmes l'Université *). Elle est située sur une élévation isolée et avait été epargnée par les flammes, du moins dans ses parties essentielles, la bibliothèque, les cabinets d'histoire naturelle, l'observatoire, le musée etc. La bibliothèque n'est importante que par sa collection de manuscrits chinois, mongoles et thibétains. Aucune bibliothèque du monde ne possède une collection en ce genre aussi riche; mais jusqu'à ce jour, on n'en a pas encore profité et je crois même qu'on n'a pas encore fait de catalogue complet.

Les collections d'histoire naturelle ont été faites avec le plus grand soin. Elles se rapportent particulièrement à la Russie, à la Sibérie et au Nord de la Chine. L'empaillage et l'exposition sont parfaits.

Nous passâmes la soirée à la maison de campagne du gouverneur. Elle est située près de la ville dans une contrée, que les habitants de Kasan appellent la Suisse russe. La partie Nord-Est qui entoure la ville, se compose d'élévations dans la direction de Kasanka. Elle est coupée de gorges profondes et boisées, d'un aspect tout à fait pittoresque. Pendant la soirée, je rencontrai le professeur Kowalewsky, qui avait fait un voyage en Chine avec le botaniste Bunge.

Il mit une grande complaisance à satisfaire ma curiosité et à me donner tous les renseignements sur l'exploitation agricole de ce pays, sur son organisation etc. Mais je préfère le laisser parler lui-même. Cependant je crois devoir faire remarquer que, n'ayant pas voyagé pour étu-

*) Au commencement, elle n'a eu que des professeurs allemands. En 1810, leur nombre s'élevait à 14; en 1815 il n'était déjà plus que de 8, et actuellement le corps enseignant se compose en grande partie de Russes et de quelques Polonais.

dier l'organisation intérieure de l'empire, il n'a recueilli que des faits partiels et des observations purement locales.

„Nous prîmes la route habituelle par Irkoutsk et Kiachta et nous rendîmes à Pékin, en traversant la Mongolie. Depuis Irkoutsk jusqu'à Jentei-Kamen, situé à 300 verstes au-delà de Kiachta, le terrain va en s'élevant: à commencer de ce point, il descend en pente rapide. Jentei-Kamen se trouve sur les montagnes, au sommet desquelles passe la grande muraille; de sorte que la Mongolie proprement dite, offre l'aspect d'un vaste bassin, dont le sol porte des traces certaines d'alluvions et du séjour prolongé de la mer en ces lieux. Le climat y est tellement rigoureux, qu'au mois d'Octobre, nous fûmes obligés de nous envelopper de deux pelisses; tandis qu'à Pékin, et un mois plus tard, nous étouffions dans nos simples uniformes.

La contrée que nous traversâmes, était couverte d'une multitude de villages, construits, non en ligne comme en Russie, mais à la manière des habitations tschérémissiennes. Néanmoins, on ne rencontre presque pas de maisons isolées. Le manque de terre y est si général, qu'il n'est pas rare de voir des individus qui, pour épargner l'espace, ont préferé se creuser une grotte dans le roc, et mettre toute leur portion de terre en culture. On y cultive le froment d'été, l'orge, le riz et un blé inconnu en Europe, et qu'on nomme en Chine Go-u-lan. La tige a une hauteur de 5 pieds, des feuilles longues et larges et un épi dont les grains ressemblent au millet. On en extrait une farine excellente. Les feuilles servent de légume et la tige est employée en guise de nourriture pour les bestiaux. On ne rencontre dans les campagnes d'autre bétail que porcs et moutons. Les bêtes à cornes et les chevaux y sont extrêmement rares, probablement à cause du manque général de fourrage. Les bêtes de trait, étant sacrées, ne peuvent jamais être tuées. Il en résulte que la viande y est très-chère et que le peuple est réduit à manger toutes sortes d'animaux, chiens, chats, rats etc., dont la chair se vend

au poids et à des prix exorbitants. Il en est de même du bois. Au lieu de lait de vache, on boit celui de chameau et même de chienne. Le manque de bêtes de trait force les cultivateurs à labourer leurs champs à force de bras. L'engrais y est aussi très-rare; mais les irrigations en revanche sont parfaites."

Le professeur Kowalewsky ne put me donner aucun renseignement sur l'organisation intérieure des communes rurales. En Chine, les villes sont ordinairement grandes et populeuses, avec des rues longues et larges, bordées des deux côtés par une rangée de maisons à un étage. La police y est aussi bonne que dans les premiers états de l'Europe. Chaque ville est divisée en quartiers, placés sous la surveillance d'un chef particulier et de plusieurs employés inférieurs. A leur tête se trouve un ministre de la police, qui est une des charges les plus importantes de l'empire. Chaque quartier est séparé des autres par de hautes murailles, percées d'un certain nombre de portes, qu'on ferme soigneusement à la nuit tombante et qu'on n'ouvre jamais avant le jour. En Chine on se plaint, comme chez nous, de la vénalité de la police.

L'empereur est regardé comme le chef naturel des religions dominantes de l'empire, du Lamaïsme, du Boudhisme, du Shamaïsme et de la doctrine de Do-an-si (c'est-à-dire disciple de la raison). On prétend que cette secte s'est développée de la doctrine de Kon-fu-tsi (Confucius). Les Schamans ont des temples, mais point de prêtres; le Lamaïsme a au contraire une hiérarchie complète. Le rite ou les cérémonies du culte y sont parfaitement arrêtés; mais le peuple n'y assiste que fort rarement; car le Chinois est superstitieux, mais peu religieux. Pendant certaines grandes fêtes, on fait des offrandes et l'on célèbre à Pékin et dans les villes des provinces, des sacrifices en l'honneur de l'empereur ou de son représentant.

Le professeur Kowalewsky trouva un excellent accueil auprès des Catholiques, dont la religion se répand de plus en plus dans le Nord de l'empire. A Pékin même, leur nombre s'élève, dit-on, à plus de 40,000.

A la soirée du gouverneur assistaient plusieurs nobles du gouvernement avec leurs familles. Un fort petit nombre d'entr'eux appartenait à la race slave; la plupart étaient probablement des descendants d'anciens mourzas tartares. Cette origine se trahissait par leur physionomie orientale, la couleur des cheveux et la coupe de leurs yeux. Sans ces signes caractéristiques, on les aurait pris pour des Européens; d'autant plus que rien en eux ne dénotait une origine asiatique. La culture moderne en avait fait des Occidentaux. Même l'éducation qu'on donne à la noblesse dans cette contrée limitrophe de l'Asie, est toute européenne, et dans leur intérieur toutes les bonnes familles parlent plus souvent le français que le russe. Il en était tout autrement il y a trente ou quarante ans. Alors, la noblesse de Kasan ne connaissait que quatre choses imprimées: le Swiatzi (espèce de calendrier de saints, avec des prières); la gazette de Moscou, journal qu'on leur envoyait par livraisons hebdomadaires; le calendrier et un livre de songes, composé par un certain Satek, d'après différents ouvrages sur ce grave sujet. Alors, il n'y avait à Kasan qu'une seule petite librairie russe, dans laquelle on ne trouvait que quelques mauvais romans, traduits de l'allemand ou du français.

Le 19 Juin (qui tomba justement sur un Vendredi), nous nous décidâmes à visiter une mosquée tartare pour assister à l'office divin. Un employé de police, tartare de naissance et mahométan, quoique en uniforme et la barbe rasée, vint nous chercher pour nous y conduire. La mosquée (nommée Metsched par les Tartares) était une vaste salle basse très-simple. Une petite chaire et un lustre au milieu composaient tout l'ameublement. Il ne s'y trouvait ni chaises, ni bancs. Dans le vestibule, nous vîmes les babouches, rangées en ligne; car les sectateurs de Mahomet ne pénètrent jamais en pantoufles dans l'intérieur de leurs temples *).

---

*) Voir l'ouvrage: Notices pour servir à la connaissance de l'em-

Quand nous arrivâmes, il était déjà tard: l'Ashantschi (espèce de marguillier ou de déservant) avait déjà psalmodié le verset d'introduction: „Prosternez-vous, vrais croyants; car telle est la loi!" et le mollah avait aussi terminé le discours qu'il récite tous les jours de fêtes. Les prières étaient déjà commencées. La loi de Mahomet défendant aux fidèles de se retourner pendant l'office et de se laisser distraire par des objets étrangers à la prière, nous pûmes entrer sans être remarqués de personne. Une parfaite tranquillité régnait dans l'assemblée. Les assistants se prosternaient à terre, en élevant les mains à la hauteur de la tête, de manière que les pouces touchaient le bout de l'oreille. Ils s'accroupissaient ensuite sur leurs talons, comme c'est la mode en Orient, et dans cette position, ils tombaient la face contre terre, en récitant une prière, dont nous ne pouvions comprendre les paroles, mais que, d'après le mouvement des lèvres, nous jugeâmes être la formule mahométane, si connue: Dieu est grand etc. Tous avaient la tête couverte; quelques individus n'avaient pas cependant de turban. Ceux qui en portaient, le détachaient pendant la prière et en laissaient flotter les deux bouts sur le dos. Quelques-uns tenaient à la main un chapelet, qu'ils cachèrent ensuite dans les plis de leurs turbans. Cette prière dura à peu près un quart d'heure et pendant cet espace de temps, nous comptâmes 26 prosternations à terre. La tranquillité la plus complète régnait dans la mosquée: absorbé dans un pieux recueillement, chaque tartare faisait sa prière en silence et sans se laisser distraire par la vue d'un objet extérieur. Cette adoration muette d'une masse d'hommes, réunis par la même croyance et la même foi, se prosternant devant l'Etre suprême pour lui adresser des prières de repentir ou d'espérance, produit toujours une profonde impression, même sur l'étranger

---

pire de Russie par Jean Fred. Erdmann. Dorpat, 1822, page 85. C'est un des meilleurs ouvrages qui aient paru sur la Russie.

le plus indifférent. A un certain signal, donné par le mollah, tous les assistants s'assirent sur leurs talons et se couvrirent le visage de leurs deux mains, qu'ils placèrent devant leurs yeux en forme de livre ouvert. Alors le mollah commença la lecture de l'Alcoran. Psalmodiée sur une mélodie fort monotone et ne variant que de quelques notes, cette lecture produisait un singulier effet*). Cela dura à peu près dix minutes; puis recommencèrent des prières particulières, alors; chaque Tartare rattacha son turban et sortit tranquillement de la mosquée, après avoir terminé sa prière.

De là nous nous rendîmes avec l'employé de la police chez deux marchands tartares de la ville. Ils étaient frères, jouissaient d'une fortune assez considérable et habitaient la même maison. J'avais exprimé le désir de voir un intérieur tout a fait tartare; mais je ne pus y parvenir; car à Kasan, il n'en existe déjà plus: la culture et la civilisation européennes ont effacé l'empreinte primitive de cette nationalité. L'ameublement de la chambre dans laquelle nous entrâmes, était complètement européen: le sopha remplaçait le divan; des chaises, des tables, des armoires vitrées, pleines de jolies porcelaines chinoises, et deux belles glaces en faisaient une pièce très-élégante et ressemblante à nos chambres. Sur une console, on voyait un superbe vase porcelaine de Perse, d'une forme originale. Dans une armoire se trouvait une coupe en pierre, avec quelques versets de l'Alcoran. Un membre de la famille l'avait apportée de la Mecque, et elle me parut être l'objet d'une grande vénération. Des orangers, des figuiers, des lauriers roses et quelques autres fleurs garnissaient les fenêtres. Au mur pendaient un sabre persan (shashka) et un poignard, dont la gaîne était recouverte en cuir de

*) Le chant des Starovers, des Arméniens et des Juifs a les mêmes intonations discordantes. Les tons nasillards et gutturaux dominent dans tout l'Orient. Néanmoins, quelques ordres religieux chrétiens, comme par exemple les Carmélites, ont aussi emprunté cette singulière mode à l'Orient.

Boucharie. Sur la table se trouvait un calendrier, représentant un serpent, un Coran arabe, un autre en tartare et quelques livres de prières dans la même langue. Un magnifique tapis de Perse, de couleur foncée, recouvrait une partie du plancher, et vis-à-vis de la porte d'entrée, sur la muraille de stuc blanc, était écrit en grosses lettres noires un verset de l'Alcoran. Les portes étaient tendues de marroquin vert, orné de gracieuses arabesques en peau rouge, avec des clous à tête d'or. On nous permit de jeter un coup d'oeil dans la chambre adjacente. Elle servait de chambre à coucher et du côté des fenêtres, courait le long du mur un banc de six pieds de large, servant de lit commun. Dans un des coins étaient entassés jusqu'au plafond des coussins, des couvertures et des plumeaux, que les Tartares aiment presqu' autant que les habitants du Nord de l'Allemagne. Nous ne pûmes pas voir les autres pièces; car elles servaient d'habitation aux femmes, qui sont invisibles pour les étrangers. Néanmoins, curieuses comme de vraies filles d'Eve, elles ne purent s'empêcher de passer, toutes voilées, devant la porte entr'ouverte de leur chambre.

Le costume des Tartares aisés de la ville se compose d'une petite calotte (Kollabouche) très-élégante, brodée d'or et d'argent et prenant la forme de la tête qui est rasée, de larges pantalons en étoffe de laine blanche (slan), enfoncés dans des bottes de marroquin par dessus lesquelles ils portent des babouches (Baschmaki), espèce de pantoufles qu'on ne garde jamais dans la chambre, d'une chemise de toile blanche (Koulmanck), laissant le cou à découvert, et par dessus laquelle ils mettent une petite redingote (archalouch) en soie de couleur rayée, ne dépassant pas le genou. La taille est serrée par une large ceinture (Kouschak), et par dessus la petite redingote sans collet, flotte une large robe de chambre, aussi de couleur claire et ressemblant à celle que portent les Juifs en Pologne. Le costume du peuple est différent. Sur la calotte ils mettent un feutre blanc pointu, sans bords et, au lieu de la robe flottante, une chemise à peu près sem-

blable à une blouse et ornée autour du cou et du poignet de broderies de couleurs, comme chez les Tschérémisses. Un pantalon de toile, des bandelettes de la même étoffe et des souliers en feutre complètent l'habillement. Ils ne portent le turban que pendant les jours de fêtes, en le formant d'un châle blanc roulé autour du feutre, dont la pointe reste à découvert. Dans la mosquée, il n'y avait qu'un seul turban vert.

Les Tartares appartiennent aux peuples les plus hospitaliers de la Russie; aussi trouvâmes-nous chez les deux frères l'accueil le plus cordial et le plus empressé. Aidés d'un de leurs fils, ils remplacèrent même auprès de nous les serviteurs, qui ne parurent pas du tout. Le déjeuner qu'ils nous offrirent, se composait, comme c'est la mode dans le pays de confitures, d'oranges, de noix de cèdres, d'abricots séchés, de figues, de raisin sec sans pépins (Kishmish), de pastilles, de conserves et de gelées etc. Puis vint de l'excellent thé, servi dans un verre avec des tranches de citron, et finalement un superbe melon. On ne nous offrit ni pain, ni gâteaux. La manière résolue avec laquelle nous attaquâmes les friandises placées sur la table, nous gagna les bonnes grâces de ces bonnes gens, et pour nous exprimer le plaisir que leur causait notre excellent appétit, ils nous prirent à différentes reprises les deux mains à la fois pour nous les serrer à la manière du pays.

Ce peuple habite à Kasan un quartier particulier. Jadis, ils étaient les maîtres de cette grande ville et maintenant, ils sont refoulés dans les faubourgs par les Russes, qui occupent les principaux quartiers.

Les Tartares de Kasan s'adonnent au commerce, et parmi eux on trouve des marchands de toutes les guildes, même des bourgeois honoraires.

Par leur organisation physique et leurs capacités intellectuelles, les Tartares de cette contrée appartiennent aux plus nobles races. C'est aussi un peuple mélangé. Vers la fin du 14e siècle, après la destruction du royaume de Kaptschak par Timour, une tribu nomade turco-tartare

e la Sibérie méridionale vint s'établir dans cette vieille ɔntrée de Bulgares, descendants et héritiers de l'ancienne vilisation ougrique. Déjà au 13e siècle, les Mongoles, ɔmmandés par Bati Chan, avaient détruit l'ancien royaume ulgare, sur les ruines duquel ils élevèrent celui de Kapt-:hak. En s'établissant dans ce pays, les Tartares finirent ientôt par absorber la nationalité bulgare et mongole. erberstein les dépeint comme des demi-Mongoles*). J'ai ;alement observé la coupe des yeux, remontant vers les mpes, trait distinctif de la race mongole; mais le reste ı visage ne portait plus de traces de cette origine. La ;ure est ovale, les yeux noirs et pleins de vivacité, le ɜz beau et aquilin, la bouche fine et bien découpée, les ɜnts superbes et le teint blanc et rose, général à toute race caucasienne. Leurs mouvements sont gracieux et ›bles. Les femmes sont ordinairement petites de taille et ›uvertes de fard.

Ce peuple est doué de grandes capacités; malheureu-ment l'islamisme ne permet le développement intellectuel ı'à un certain degré. Les écoles de cette contrée sont ›nnes; presque chaque Tartare sait lire, écrire et calculer r la planche russe. Ils possèdent même une littérature tionale**) et étudient avec zèle le Coran. Dans leurs oles supérieures, on enseigne le Persan et l'Arabe. Leurs ɔllahs se forment en grande partie à Gorgali, à deux lles d'Orembourg, où se trouve une célèbre école de

*) Herberstein, Rerum Moscov. commen. pag. 89: Tartari sunt homines statura mediocri, lata facie, obesa, oculis intortis et concavis, sola barba horridi, cetera rasi. Insigniores tantum viri crines contortos eosque nigerrimos secundum aures habent.

*) En Orient, la langue tartare est comme le français en Occi-dent. A l'Est de la Perse, jusqu'à la Chine; à l'Ouest, dans toutes les provinces de la Turquie et même jusqu'à Tunis, on peut se faire comprendre en se servant de cette langue. Les poëtes arméniens errants et les improvisateurs qui parcourent la Perse et l'Asie mineure, en chantant les hauts-faits des héros, ne se servent que de la langue tartare.

leur nation. Quelques-uns d'entr'eux se rendent à Bouchara où, selon eux, se trouve le siège principal de la science et des lumières. Ils entretiennent en général des relations fréquentes, tant commerciales, que religieuses avec Bouchara*). Pour faire cesser ces rapports, le gouvernement russe a établi à Oufa un moughti particulier auquel, comme à un chef suprême de l'islamisme, il a confié les affaires religieuses de tous les Mahométans de l'empire.

Les Tartares sont aimables, confiants, d'une humeur sociable et enjouée, avides d'honneurs et de distinctions, complaisants, propres et amis de l'ordre. Ils ont encore une grande défiance contre les Russes; néanmoins, ils sont soumis et attachés au gouvernement. Avec des étrangers et surtout des Allemands, ils sont ouverts, bons et hospitaliers. Dans leur intérieur, ils sont doux et bons et élèvent très-bien leurs enfants. Ils mènent en général un genre de vie simple et moral. Sous ce rapport, les mollahs exercent une surveillance rigoureuse et refusent même une sépulture honorable à ceux qui, par leur conduite, ont porté atteinte à la morale publique. Ce châtiment est celui que le Tartare redoute le plus.

Les ouvrages en peau et en marroquin jouissent à juste titre d'une grande réputation, par exemple, les bottes, les coussins etc. Nous en vîmes une paire, brodée d'or et d'argent, qui, sur les lieux mêmes, coutait 65 roub. assign.

Les Tartares de la campagne sont excellents agriculteurs et élèvent très-bien les abeilles. Parmi eux, on trouve encore quelques mourza possédant des terres, concédées à leurs ancêtres par le Tsar Iwan Wassiliewitsch. Les paysans établis sur ces propriétés, sont serfs, quoique d'après les moeurs et les usages de ce peuple, la servitude soit très-douce et puisse à peine porter ce nom.

*) A Kasan, on rencontre beaucoup de marchands de Bouchara, qui y viennent particulièrement pour acheter des femmes. Ce sont ordinairement des filles de 12 à 13 ans.

Les Tartares se nourrissent principalement de viande. La chair de porc leur est défendue, comme à tous les Mahométans; mais en revanche, ils font une grande consommation de viande de cheval, qu'ils placent au nombre des mets les plus délicats. Ils aiment encore beaucoup le lait et le miel, avec lequel ils préparent un excellent hydromel *).

Les plus riches boivent beaucoup de thé, qui est toujours chez eux de la première qualité; car la plus grande partie de ce commerce se trouve entre leurs mains. J'ai entendu plusieurs chansons tartares. C'était un chant bien singulier et fort peu mélodieux. Le sujet en est cependant très-poëtique. La pensée verifiée, comme chez les peuples de l'Orient et notamment dans le vieux testament, roule souvent sur un parallèle ingénieux:

La ceinture de soie rouge est l'ornement des reins.
Le bel adolescent est l'ornement du village.

Ce jour-là, nous dinâmes chez Mr. de Fuchs. Les convives qui y étaient réunis, formaient un singulier mélange. Nous y trouvâmes le conseiller de collège Séménow, qui avait fait le voyage autour du monde avec Kotzebue et Krusenstern; un savant perse, professeur des langues orientales à l'Université, et un mollah tartare qui, au dire de mon hôte, possédait une grande instruction. Le Perse s'appelait Mourza Chassim Bey et avait une tête superbe. Il s'était fait protestant et voulait étudier l'allemand, afin de faire, entre cette langue et les différents

*) Erdmann, page 109, décrit trois mets favoris: le bloef, le dush et le kack. J'ai pu, par expérience, me convaincre de leur excellent goût.

**) Erdmann, dans l'ouvrage dont il a déjà été question, Tom. II, page 10, cite plusieurs vers de ce genre et deux mélodies.

idiomes de la Perse, des recherches et des comparaisons philologiques. M'étant approché après le dîner d'une image suspendue au mur, Mr. de Fuchs me dit que c'était l'Obraz (image) de sa fille cadette. Quand un enfant semble faible et chétif, les parents ont l'habitude en Russie d'en faire prendre la mesure par le pope et de commander au peintre une image de son patron et de ses deux anges gardiens. Cette image doit être de la même grandeur que le nouveau-né. Elle a une puissance mystérieuse et on doit la conserver pendant toute sa vie. Celle qui avait attiré mon attention, représentait sainte Sophie avec ses trois filles: la foi, l'espérance et l'amour. Le baptême a ordinairement lieu immédiatement après la naissance. A cette cérémonie assistent le prêtre, son diacre, le parrain et la marraine. Le nombre des parrains n'est pas déterminé: on peut en appeller deux ou trois; mais ils doivent toujours être par couples, homme et femme. Les parents ne sont jamais présents au baptême.

Je demandai à Mr. de Fuchs comment je devais faire pour me procurer quelques images russes. Ne pouvant me répondre d'une manière satisfaisante, il s'adressa à un de ses domestiques (c'était un de ses serfs) et lui demanda où on pouvait en acheter. Au lieu de répondre, le domestique lui fit observer que les images ne se vendent pas, mais sont seulement échangées ou troquées. Le maître s'excusa avec douceur de s'être servi de l'expression impropre. Ce fait prouve encore la politesse et l'urbanité qui règnent en Russie dans tous les rapports sociaux.

Le grand nombre de noms que Mr. de Fuchs donnait à sa femme et à sa fille, me fit voir la richesse de la langue russe en diminutifs. De Sophia (Sophie) on fait Sofinka, Sonitschka, Sonninka, et Sonka (ce dernier nom cependant a une levis macula). De Maria (Marie), Mascha, Maschinka, Marouscha, Maroussinka etc. Il y a même certaines terminaisons pour grandir et rapetisser les choses. Par exemple le mot dome (maison), au diminutif domok (petite maison), domotschik (jolie et toute petite maison), domik (très-petite maison), domischka (mauvaise petite mai-

son). Le même mot fait, étant agrandi, domina (grande ou vaste maison), domisstsche (immense maison).

Le lendemain, je poussai ma promenade dans le quartier des Tartares. Il ressemble plus à un village non pavé, qu'à une ville. J'y comptai huit mosquées. L'amour des Tartares pour les fleurs se remarque à chaque pas: il n'y a pas de mauvaise chaumière, qui n'ait un pot de fleurs à la fenêtre. Sous ce rapport, le peuple russe est au contraire très-indifférent. Chez les Tartares, c'est un signe certain d'une grande aptitude à se civiliser. Je suis fermement convaincu que, si on parvenait à conquérir à la religion chrétienne ce peuple si heureusement doué, on ne tarderait pas le voir s'élever au rang des nations les plus éclairées, et répandre le christianisme même dans les contrées les plus eloignées de l'Asie et parmi les peuples les plus barbares. Non seulement ils produiraient cette heureuse conversion parmi les quelques millions de Tartares, qui peuplent encore le centre de l'Asie, mais encore parmi toutes les tribus mongoles, avec lesquelles ils eurent, de tous temps, une foule de rapports divers.

Le gouvernement s'efforce depuis long-temps de convertir les Tartares à la religion chrétienne: mais l'antipathie nationale, contre laquelle il a à lutter, et le peu de préparation du clergé russe au rôle de missionnaire ont rendu jusqu'à ce jour ses efforts infructueux.

Sous le rapport intellectuel et moral, les Tartares de Kasan sont encore de beaucoup supérieurs à la population russe, qui les environne: aussi, tant qu'ils ne verront pas dans le peuple, chargé de répandre parmi eux le christianisme, une supériorité incontestable et les germes certains d'une civilisation plus avancée que la leur, ne se décideront-ils jamais à embrasser la religion chrétienne. Quelques popes, encouragés par le gouvernement, s'occupent, il est vrai, de conversion: mais la plus grande partie d'entr'eux ne voient dans cette haute mission que le moyen d'obtenir une récompense et d'arriver aux dignités supérieures de l'église. Une fois qu'ils sont parvenus à obtenir d'un

Tartare la promesse de ne point se raser la barbe, de ne pas manger de la chair de cheval (je doute fort qu'ils puissent arriver réellement à ce résultat), d'adorer les images et de faire le signe de la croix, ils proclament la conversion achevée, et admettent, sans rien exiger de plus, le néophyte baptisé dans le giron de l'église chrétienne, à laquelle une semblable conquête est peu profitable.

En sortant du quartier tartare pour me rendre au bazar, je rencontrai une escorte de soldats, conduisant une femme qui quelques instants auparavant avait subi la peine du knout. Elle marchait d'un pas dégagé, et sur son visage on ne voyait aucunes traces de souffrances ou de larmes. On me dit que le tribunal n'avait pas cru devoir la condamner au maximum de la peine, alléguant qu'une infanticide ne pouvait pas être punie aussi sévèrement que le meurtre d'un enfant étranger. Quand une malheureuse mère se décide à ôter la vie à son enfant, il faut que les raisons qui l'ont portée à commettre ce crime, soient bien puissantes et bien impérieuses. Un accès de démence ou le désespoir seul peut étouffer dans son coeur la voix toujours si forte de l'amour maternel. Il en est autrement du meurtre d'un enfant étranger; alors, c'est l'entraînement d'une passion criminelle, un forfait sans excuses, que les lois ne sauraient punir trop sévèrement. C'est par suite de ce jugement vraiment équitable, que cette malheureuse n'avait été condamnée qu'à une peine assez légère.

Depuis long-temps la peine du knout est devenue bien rare en Russie. Il n'y a que les cours pénales qui puissent y condamner un coupable, et non la police, comme on le croit généralement. Autrefois, le nombre des coups s'élevait à 2 ou 300: plus tard, le maximum a été considérablement réduit. De plus, une loi établissait que, si par la révision d'un procès quelconque, on découvrait que cette peine avait été injustement infligée, le tribunal qui avait prononcé la sentence, était obligé de payer au malheureux condamné 200 roub. argent pour chaque coup de knout. Par conséquent, les juges y regardaient à deux fois

avant de prononcer la condamnation, et n'infligeaient pas à la légère ce terrible châtiment.

Le code pénal de la Russie est infiniment plus doux que celui de la France ou de l'Angleterre. Les abus de la justice criminelle en Russie ne proviennent pas des lois, mais de leur mauvaise application; et s'il y a véritablement quelque chose de blamable, ce ne sont pas les châtiments prononcés par les tribunaux, mais les punitions correctionnelles de la police, plus arbitraire et moins consciencieuse que les instances supérieures. Le mauvais côté de la peine du knout gît dans la latitude qu'elle donne au bourreau, d'en faire à volonté un léger châtiment, ou un supplice cruel. Il peut, ne consultant que son bon plaisir ou des instigations étrangères, tuer un homme en trois coups, ou le laisser valide, même après un nombre dix fois plus considérable. Depuis quelque temps, le knout a été complètement aboli.

La variété des peuples qu'on rencontre sur la place du marché ou bazar, présentait un grand intérêt. On y voyait, s'agitant en tous sens, des Russes, des Tartares, des Tschérémisses, des Tschouwassi, des Wotiaki, des Mordwini etc. Partout régnait la plus grande activité: des hommes aux belles proportions, des femmes grasses et laides, des enfants, des vieillards donnaient à ce bazar un aspect original. La même variété se retrouvait dans les marchandises. Là, on vendait des bottes en marroquin, des pantoufles, des coussins, brodés d'or et d'argent; plus loin, des robes de chambre aux couleurs éclatantes, des tissus d'Asie, des boutiques avec des harnais succédaient à d'immenses magasins avec l'incomparable savon de Kasan, préparé avec du lait de jument.

Je passai le reste de la journée à la campagne, où je m'étais rendu pour étudier la construction des villages de ces contrées, l'arrangement intérieur des habitations tartares, l'état de l'agriculture etc.

Le gouvernement de Kasan appartient à la zone de terre noire, qui, entre l'Oural et les monts Carpathes, s'étend sur une étendue de 20,000 milles carrés. Dans quelques

parties de ce gouvernement, le sol est argileux et même marécageux dans les bas-fonds. On n'y trouve presque pas de pierres. Le terrain est ondulé, parsemé, ça et là, de collines peu élevées. Les forêts sont belles et vigoureuses et présentent une grande variéte d'arbres, dont le plus commun est le chêne. Sur les champs d'hiver, on ne sème ordinairement que du seigle d'hiver; mais sur ceux d'été, de l'orge, du froment, du millet, de l'avoine, du blé sarrasin etc. Les années de sécheresse exceptées, la terre rapporte 10 à 12 fois le grain semé. On y cultive aussi des pois, des haricots, des lentilles, du colza, du lin, du chanvre etc. Les légumes y sont excellents et d'une grande variété.

La latitude de Kasan est à peu près la même que celle de Mémel; néanmoins son climat est beaucoup plus rigoureux. En hiver, le mercure y gèle quelquefois: la neige et la glace durent, sans interruption, depuis le mois de Novembre, jusqu'au mois de Mars. Vers la mi-Avril, le Wolga dégèle et alors commence le printemps.

Parmi les instruments aratoires, je vis la charrue sans roues *). Elle ne se compose que d'un soc et d'une pelle mouvante, et peut être traînée par un cheval. La herse est faite en branches de sapin et n'a que des dents en bois. Le blé est coupé avec la faucille: quant à la faux, on ne s'en sert que pour moissonner le blé sarrasin et les pois. Les gerbes sont mises, non en tas coniques, mais en carrés oblongs, et se conservent ainsi plusieurs années. Pour sécher le blé on emploie le feu.

Dans la matinée du 22 Juin, je visitai avec le maître de police de la ville, Mr. de Krudner, le couvent de la vierge de Kasan. Une tradition rapporte qu'à l'endroit où est bâtie l'église d'hiver, on a trouvé anciennement dans

*) Le baron de Hallberg, dans la description de son voyage, 1844, tome II, page 218, prétend que la charrue qu'on emploie ici, est la même que dans le midi de la France et tout l'Orient.

la terre une image miraculeuse de la vierge, en l'honneur de laquelle fut construit plus tard le monastère. Cette image est très-vénérée en Russie. A Pétersbourg, la belle cathédrale de Kasan lui a été consacrée. Ce couvent est de la première classe et a été fondé en 1579. Lors de la confiscation des propriétés monastiques, sous le règne de Catherine II, il subit le sort général et ne conserva de tous ses anciens biens que quelques parcelles de terre, quelques étangs poissonneux et un moulin, qui lui donne par an un revenu de 500 roub. Il ne reçoit du gouvernement qu'une subvention annuelle de 3000 roub. argent. Cette faible somme, jointe à ses autres revenus, ne suffisant pas à l'entretien du couvent, les religieuses qui l'habitent, sont obligées d'avoir recours aux ouvrages de main, qu'elles vendent au profit de leur communauté, tels qu'images en broderies, vêtements de prêtres etc.; mais ils sont d'une qualité inférieure, et moins recherchés que ceux de la communauté d'Arzamasse, dont j'ai fait plus haut la description. Néanmoins, la vente en est considérable; car elle fournit à l'entretien du couvent, à celui des 52 soeurs qui l'habitent, ainsi qu'aux frais d'un établissement d'éducation, dans lequel 200 orphelines, filles de prêtres et de diacres, sont élevées. En outre, elles ont rebâti, dans le courant de ces dernières quarante années, leurs deux églises, pour lesquelles elles ont dépensé 400,000 roub. argent, et tout récemment encore, elles ont ajouté à leur couvent deux ailes fort élégantes.

Nous y reçûmes un excellent accueil, et la mère économe du couvent se chargea elle-même du soin de nous en faire voir l'intérieur. Nous visitâmes même jusqu'aux cellules, habitées toujours par deux soeurs, et partout nous vîmes l'ordre le plus parfait et la plus grande propreté.

On nous fit aussi voir les salles affectées à l'établissement d'éducation. Les jeunes filles sont classées d'après l'âge. Dans une salle étaient réunies les enfants de 10 à 12 ans, auxquelles on apprend à lire, à écrire et la religion. Dans une autre, l'enseignement était déjà plus élevé. A 16 ans, les jeunes filles ont terminé leur éducation et

peuvent quitter l'établissement, se marier etc. Celles qui préfèrent y rester encore pendant quelque temps, s'y livrent à des travaux de femme, dont elles reçoivent le prix à leur sortie, après en avoir décompté une certaine somme pour leur entretien, leur habillement etc.

La nourriture est la même que dans tous les couvents de la Russie: jamais de viande, rien que des mets de carême. Les jeunes filles dont l'éducation est terminée, et les pensionnaires portent également le costume de religieuse; seulement chez les enfants le bonnet est ouvert par derrière, et les jeunes filles l'ont fermé comme les soeurs, qui y ajoutent un long voile flottant.

Nous visitâmes les églises et le trésor. A midi, nous entrâmes dans la salle à manger, où toute la communauté était déjà rassemblée pour le dîner. A notre entrée, les religieuses se levèrent en silence et nous saluèrent sans jeter les yeux sur nous. Bientôt parurent, en tablier blanc et une serviette à la main, les novices portant chacune une soupière, qu'elles posèrent sur la table, en s'inclinant profondément. Au même instant, une religieuse vint se mettre devant un pupitre et lut à haute voix une légende de saint.

L'idée qui a présidée à cette fondation, pourrait devenir une des plus fécondes et des plus utiles pour la Russie. L'éducation du peuple russe ne peut être faite que par le clergé: malheureusement ce dernier n'y est pas encore suffisamment préparé. Dans les seminaires, on a beaucoup fait pour le développement intellectuel des moines et des prêtres, surtout pendant ces derniers temps; mais que peut produire l'instruction seule, lorsqu'elle n'est point basée sur l'éducation morale donnée au sein de la famille? C'est de la mère que l'enfant reçoit les premiers enseignements, mais actuellement les femmes des prêtres sont encore souvent ignorantes elles-mêmes. Les prêtres et les diacres ne pouvant épouser que des filles d'ecclésiastiques, il faudrait établir des instituts dans lesquelles les jeunes filles pussent devenir, par la suite, de bonnes épouses et de sages mères de famille. Le moyen le plus sûr pour y

arriver, serait de changer les couvents de nonnes en établissements de ce genre, ce qui nécessiterait, il est vrai, une réforme complète de l'état monastique en Russie.

L'exemple du couvent de Kasan prouve que cette idée serait praticable, bien que les jeunes filles y reçoivent une éducation qui ne les prépare pas assez aux simples devoirs de la famille.

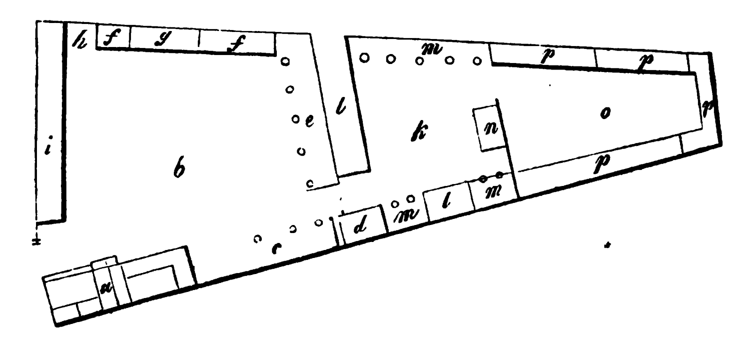
L'hygiène et le régime du couvent dans l'âge de la croissance et du développement ne sont pas favorables à la santé des jeunes filles. Aussi trouvent-elles des difficultés à s'établir. Les bourgeois et les paysans ne recherchent guère des femmes maladives, ne sachant que broder ou chanter des psaumes et des litanies; et les popes ne les épousent pas, parce qu'elles ne possèdent ordinairement qu'une trop faible dot. Il n'y a d'ordinaire que des diacres ou des sousdiacres qui consentent à les épouser.

De retour chez moi, je montai en voiture pour aller voir, à 60 verstes de Kasan, le village tartare de Jepan Aschino, que je voulais visiter plus particulièrement.



Jepan Aschino, village tartare, à 60 verstes du sud de Kasan.

L'habitation (Surt) de notre hôte, paysan tartare, nommé Sachrédi, formait avec ses dépendances un carré oblong, plus large d'un bout que de l'autre. Une porte cochère communiquait avec la rue. Il suffit d'un regard pour se convaincre que dans cette contrée le manque de bois se fait déjà généralement sentir. Les murs de l'habitation principale étaient en poutres superposées; mais les autres bâtiments et l'enclos qui entourait la cour, étaient faits en branchages tressés.



En voici le plan.

L'habitation avec ses dépendances couvrait une superficie de 134 pas de long sur une largeur de 72 pas à un bout, et de 15 à l'autre. Comparée à l'étendue des champs et à la quantité du bétail qui s'y trouvait, cette habitation était beaucoup trop spacieuse et contenait même plusieurs bâtiments tout à fait inutiles. Voici quelle en était la distribution:

a. L'habitation proprement dite (en tartare, Oui).
b. Première cour (Ishigolde).
c. Un auvent soutenu par des colonnes en bois (Ausslik).
d. Le bain (Mountschou).
e. Auvent, servant aussi de remise pour les chevaux, avec un garde-foin (Psen-Sarai). On l'appelle aussi Ausslik, comme le premier.
f. Magasin pour la farine et le grain (Aon-Klet).
g. Hangar, contenant différents instruments aratoires, des harnais etc. (Sourai).

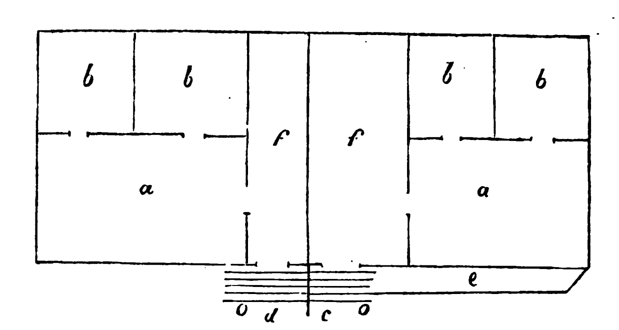
h. Un toit, sous lequel était placée une grande balance (Geer).
i. Magasin pour l'avoine (Klet). Il servait aussi de remise pour les charrues etc.
k. Seconde cour, nommée cour des chevaux (Obsarolde).
l. Ecurie (Otsarai).
m. Un auvent (Ausslik).
n. Glacière (Basklet).
o. Troisième cour pour le bétail (Outar).
p. Etables.

Je ne puis toutefois garantir l'exactitude des mots tartares.

La maison, qui avait 33 pas de long sur 12 de large, était distribuée de la manière suivante.



Maison principale d'une ferme tartare à Jepan Aschino, entre Kasan et Ssimbirsk, sur la rive gauche du Wolga.



Elle était partagée en deux parties, l'une pour les femmes et l'autre pour les hommes. Cette dernière était habitée par mon hôte et ses quatre frères.

a. Chambre principale (Tau boulma).
b. Petites chambres (Skina boulma).
c. Escalier blanc, conduisant à l'appartement des hommes (Agi baskisch).
d. Escalier noir (Aschi baskisch).
e. Banc, élevé de 4 pieds sur 8 de large, posé le long d'un des côtés de la maison. Il était recouvert d'un toit et servait en été de lit aux hommes. (Sckina skeleti).
f. Corridors ou couloirs.

Sous l'appartement proprement dit se trouvait, comme dans les maisons russes, le podpolié (sous-plancher). Entre les habitations du peuple de cette contrée et les maisons des paysans russes, il y a une grande ressemblance. Le long du mur, du côté des fenêtres s'étendait un long banc de 6 pieds de large servant de lit. Dans un des coins étaient entassés les coussins, les plumeaux etc. On y voyait également le Samovar russe, des verres pour le thé, de la porcelaine, des tables, des chaises d'un goût moderne et finalement, une pendule en bois, comme celles de la forêt noire. Des pots de fleurs ornaient le devant des fenêtres. L'habitation était propre et soignée et au-dessus de la porte, on lisait en grosses lettres la formule sacramentale: Dieu est puissant etc.

Notre hôte possédait 12 cheveaux, 5 vaches, 25 moutons et 6 chèvres. Il jouissait de sept lots de terre et ensemençait tous les ans 14 poudorka (environ 500 livres) de seigle. L'orge, l'avoine, le froment, le blé sarrasin, le millet etc. étaient en proportion. Dans le potager, on voyait différents légumes cultivés avec un grand soin.

L'aspect des villages de cette contrée ne diffère presque pas de celui des villages russes. De larges rues, bordées de maisons adjacentes, avec une perche au bout de laquelle est posé un nid d'étourneau, que les Tartares nomment Sirsuik, telle est en général leur physionomie. Il est probable que les Tartares ont emprunté aux Russes la mode d'avoir auprès des maisons un nid d'étourneau.

Le village se composait de 80 habitations, contenant 246 âmes masculines. Le partage des terres s'y faisait à la russe. La récolte du foin a toujours lieu en commun et se partage également entre tous les habitants. Les pâturages et les forêts ne sont pas divisés. Chacun achète son bois de construction.

On prétend que les Tartares ont une organisation intérieure particulière, mais qu'ils en font un secret aux autorités et aux étrangers. Le chef du village ne se nomme pas l'ancien, mais le Wibornoi (l'élu, le choisi). C'est la commune qui paie pour les mineurs la redevance et l'impôt du gouvernement, quand les parents ne veulent pas se charger pour eux d'un lot de terre. Dans chaque village se trouve un mollah et quelquefois deux. Ils reçoivent, comme tous les autres membres, une portion de terre et paient l'impôt, dont sont exemptés les prêtres de l'église orthodoxe. Le mollah reçoit en sus de chaque habitant du village une petite redevance annuelle, consistante en 10 livres de seigle et en 4 livres de froment. Ils forment une caste héréditaire et séparée. Ordinairement, ils remplissent aussi dans leur village les fonctions de juge et décident tous les différends des paysans. Notre hôte, que j'interrogeai plus particulièrement sur ce sujet, ne s'expliqua qu'avec une grande réserve.

Quant à l'agriculture, les semailles, la récolte et les différentes espèces de blé qu'on cultive dans cette contrée, voir l'ouvrage précité d'Erdmann.

Les femmes circulaient librement dans le village, sans être voilées, et se rendaient aux champs, malgré la présence de plusieurs étrangers. Dans les villages tartares, il est rare qu'un homme ait plus d'une femme: mais dans les villes, les marchands aisés en ont quelquefois deux. Les femmes y sont achetées moyennant un kalim qui, même parmi les paysans, s'élève quelquefois à plus de 500 roub. assig. Le mari qui répudie sa femme pour adultère, a le droit de réclamer son kalim; mais il ne peut pas l'exiger, quand il n'a pas de preuves à l'appui de son accusation.

Les habitants d'un village russe passant devant un étranger, ont l'habitude de le saluer profondément: parmi les Tartares, cette coutume n'existe pas.

Par exception, ce village n'avait pas d'école; mais j'en ai trouvé presque dans tous les autres. Elles sont dirigées par le mollah et s'entretiennent aux moyens d'offrandes et de dons particuliers. La méthode adoptée dans ces écoles, est celle de l'enseignement mutuel, comme dans tout l'Orient. Les Jésuites qui l'avaient trouvée chez les Hindous, l'introduisirent dans leurs établissements d'éducation. La méthode de Lancastre n'est donc pas une invention moderne.

Chapitre XV.

Institut forestier de St. Pétersbourg. — Richesse forestière et déboisement de la Russie. — Remarques historiques sur la législation et l'administration forestière en Russie. — Son état présent.

L'imposant édifice de l'institut forestier de St. Pétersbourg est situé hors de la barrière de Pergola, sur la route de Finlande, et occupe un emplacement, d'où la vue s'étend sur l'immense ville qui apparaît à l'horizon avec ses nombreuses coupoles et le dôme doré de la cathédrale d'Isaac. Cet institut est tout à la fois une académie forestière et une école d'arpenteurs et de topographie. Quoique distinctes l'une de l'autre, ces deux branches ont été réunies par la raison que la géodésie constitue une partie essentielle de la science forestière. Le but de l'académie est non seulement de former des employés supérieurs, mais encore des forestiers capables et des gardes forestiers. Les élèves destinés à ce dernier emploi, sont pris parmi les paysans et composent une compagnie modèle, distincte de celle des forestiers proprement dits et des classes d'officiers dont il sera question plus tard. L'enseignement est particulièrement théorique; mais pour y joindre la pratique, le gouvernement a assigné à cet institut une certaine étendue de bois, un emplacement destiné à une pépinière, et une quantité suffisante de champs pour les travaux agronomiques. Le cours des études est divisé en 6 classes. Dans les 5 premières, on enseigne le

russe, l'allemand et le français, la géographie, l'histoire, les mathématiques, le dessin et les sciences naturelles. La sixième est destinée exclusivement à la partie forestière. Les élèves sortant de cette dernière classe, reçoivent le rang d'officier et sont envoyés à l'école de Lissino pour y terminer leurs études pratiques: après cela, ils reviennent encore pour un an à St. Pétersbourg, où, après avoir subi un second examen, ils peuvent déjà se préparer aux emplois supérieurs. D'après le compte-rendu du ministère des domaines pour l'année 1842, 32 cadets ont été faits officiers et envoyés à Lissino. Les élèves de la compagnie modèle apprennent à lire, à écrire, l'arithmétique et la religion. On les exerce spécialement au tir. A leur sortie, ils sont envoyés à Lissino pour être placés à l'école des tirailleurs et y terminer leur éducation pratique. Le directeur de cet établissement eut la bonté de nous le faire voir en détail, et un des professeurs, Mr. Bode, nous communiqua quelques renseignements d'un grand intérêt. L'extrême propreté qui régnait dans tout l'établissement, s'étendait même sur le bâtiment occupé par la compagnie modèle des fils de paysans. Pour se conformer au goût national, on y avait établi un bain russe à vapeur. Cet institut est pourvu de tout ce qui peut servir à l'instruction de la jeunesse: on y voit des cabinets de physique et de chimie; un musée d'histoire naturelle, une collection complète de toutes les espèces d'arbres connus, des cabinets de mineralogie, d'agronomie, de géodésie et un atelier pour la confection des instruments d'arpentage. Cet atelier est placé sous la direction d'un mécanicien connu, Mr. Reissig. Cet institut possède aussi une chapelle, comme tous les établissements d'éducation que j'ai eu l'occasion de voir en Russie.

Nous visitâmes cet institut au moment d'un examen dans l'école d'arpentage; mais notre ignorance de la langue russe ne nous permit pas d'y prendre un grand intérêt. Les questions étaient écrites sur des billets séparés, que les élèves tiraient au sort, de manière qu'il leur était complètement impossible de connaître d'avance les questions

sur lesquelles ils auraient à répondre. Les demandes qui furent adressées en notre présence, se rapportaient principalement à l'estimation des terres et aux différents systèmes de cadastre.

L'entretien de cet institut, réorganisé en 1837, coûte par an, si j'ai bien compris, 500,000 roub. assig. ou 160,000 thalers, somme fort modique, quand on pense que la plus grande partie des élèves, dont le nombre, sans les 160 officiers et soldats de la compagnie modèle, s'élève à près de 500, sont habillés et nourris aux frais de l'état. La section forestière proprement dite, comptait, en 1842, 13 officiers et 202 cadets. La plus grande partie des 702 places d'employés forestiers, existantes en Russie, vaquent encore; car dans les différentes contrées de l'empire, où sont établies des forêts modèles, on trouve des employés de l'institut de Pétersbourg, auxquels on a assigné des cercles qui ont quelquefois jusqu'à 10,000 morgen d'étendue. Les élèves qu'on destine au professorat ou qu'on prépare aux emplois supérieurs, sont envoyés au frais du gouvernement à l'étranger pour y compléter leurs études.

Il suffit de jeter les yeux sur l'immense étendue de cet empire, pour se convaincre que l'administration forestière doit y différer, sous beaucoup de rapports, d'avec celle des autres pays. On ne connaît pas même entièrement l'intérieur des forêts des parties septentrionales; car on y trouve des massifs qui sont, à eux seuls, plus grands que des royaumes. Néanmoins, quand on entend parler de la Russie comme un des pays les plus riches en forêts, il ne faut pas oublier qu'on n'entend pas par-là la totalité de l'empire, ce qui maintenant n'est déjà plus le cas; mais seulement de certaines contrées. Les trésors de la nature, tout considérables qu'ils paraissent, ne sont pas cependant tellement inépuisables que l'homme puisse en user sans consulter la modération et la prudence. Cette vérité, que la science économique néglige malheureusement de mettre assez en lumière, est démontrée d'une manière très-frappante par la diminution continue des forêts. En Russie,

pendant bien des siècles, on a aussi détruit et dévasté les forêts, sans penser que le reboisement d'une contrée n'est pas une oeuvre éphémère, mais lente, difficile et quelquefois même impossible.

Mr. le baron de Brinken (dans son ouvrage: sur le reboisement des steppes du Midi de la Russie, Brunswick, 1783) avance: que la proportion entre les forêts et la superficie du territoire de la Russie d'Europe est de $\frac{228}{1000}$. Selon lui, les forêts particulières s'élèvent à 12,622 milles carrés et celles de la couronne à 8224 milles carrés, formant un total de 20,846 milles carrés; tandis que la superficie de tout son territoire peut être évaluée à 87,000 milles carrés. Mais sur ce total de forêts, combien n'en trouverait-on pas de dévastées? Combien de milles carrés qui, par leur situation, sont des non-valeurs impossibles à exploiter, ne faut-il pas en décompter? Dans l'immense gouvernement d'Archangel, où jusqu'au 67 degré de latitude, on trouve de vastes forêts de pins et de sapins, il y a des landes désertes, privées de population pour les mettre à profit et les faire valoir?

Les gouvernements les plus riches en forêts dans la Grande-Russie sont ceux d'Archangel, de Wologda, de Wiatka, d'Olonetz, de Perm, une partie de Novgorod et de Kostrome, de Minsk, de Grodno, de Wilna et de Gitomir dans la Lithuanie. Après ces gouvernements d'une richesse générale, viennent ceux dont l'abondance n'est que partielle. A cette catégorie appartiennent les provinces de la Baltique, le gouvernement de Pétersbourg, la Russie blanche, la Petite-Russie, les gouvernements de Riazan, de Tambow, de Nijni-Novgorod, de Wladimir, de Penza, et enfin la Crimée. Dans ceux de Moscou et de Tambow, il y a des endroits où la superfluité touche à la pénurie. Un habitant de Moscou parfaitement informé m'assurait qu'une sagène (un peu plus d'une toise) de bois, qu'on achète dans cette ville au prix de 20 roubles assig., se vend tout au plus 2 roubles à 70 verstes (10 milles). Or il est connu, ce calcul a été fait en Allemagne, que le transport du bois

par terre ne peut s'effectuer à plus de 10 milles. Après ces gouvernements riches ou médiocrement boisés, viennent les contrées où les forêts sont rares; telles sont par exemple les steppes du Midi. Dans ces régions d'une grande fertilité, les habitants sont obligés d'employer différents combustibles, la paille, le fumier, les bruyères, les joncs etc.

Les arbres qu'on rencontre dans les forêts du Nord, sont: le pin, le sapin, le mélèse et le cèdre. Dans la partie occidentale de l'empire, c'est le pin qui domine. Cependant les forêts composées d'arbres de cet espèce, sont toujours mélangées, même dans le Nord, de bouleaux, d'aunes et de trembles. Au Sud, ces derniers sont remplacés par des érables, des frênes, des peupliers d'argent et surtout par des tilleuls et des chênes. Il y a même des gouvernements où l'on trouve des forêts exclusivement formées de ces deux dernières espèces, comme par exemple les tilleuls dans le gouvernement de Kostroma et le chêne dans celui de Kasan.

Dans la Russie d'Asie et les provinces du Caucase, les espèces dominantes sont le chêne et le hêtre. Les gouvernements d'Irkoutsk et de Tobolsk contiennent d'immenses forêts; mais elles ne sont pas encore administrées d'une manière régulière.

Les contrées du Nord et de l'Ouest de la Russie d'Europe sont celles, où les industries forestières, comme le goudron, la poix, la potasse, les nattes etc., ont atteint le plus grand développement. On assure que les forêts, sans compter le bois de construction livré à la flotte et le combustible donné à la population des campagnes, ne rapporte à l'état qu'environ 400,000 rb. argent par an. Dans le compte-rendu du ministère des domaines de l'année 1842, il est dit: „Dans le courant de cette année, on a livré du bois de construction à la marine et du combustible aux paysans de la couronne pour la somme de 1,802,058 rb. 25 copeks argent. La vente n'a rapporté que 480,213 rb. 80 copeks argent. Le revenu total de toutes les forêts de

l'empire n'a atteint que la somme de 752,252 rb. 25 copeks argent.“ Mais on n'a pas indiqué les frais d'exploitation.

En 1839, l'administration des forêts a subi une réforme complète et fut annexée au ministère des domaines, qui venait d'être institué. Depuis lors, le corps des forestiers est placé sous les ordres d'un Inspecteur général, qui est en même temps le directeur du département forestier, et des six sous-inspecteurs, dirigeant chacun une des six sections du département. La première section est celle de l'inspection des forêts; la seconde s'occupe des industries forestières; la troisième, de l'exploitation; la quatrième a pour objet l'introduction d'une administration régulière; la cinquième, la conservation des forêts et la sixième a le contrôle. Pour la partie technique et scientifique, on a établi un comité formé d'hommes compétents et spéciaux. Dans les gouvernements, l'administration des forêts est confiée à la chambre des domaines (Palata), qui se divise en deux sections: la section économique et la section forestière. Cette dernière est dirigée par le forestier du gouvernement, ayant voix délibérative dans l'assemblée plénière de la chambre. C'est sous ses ordres que sont placés les forestiers des districts, les gardes forestiers etc.

Dans la Russie d'Europe, y compris le Caucase, on distingue quatre régions ou zones, ayant, chacune, leur caractère particulier. Dans la première, qui est celle du Nord, l'attention du gouvernement est portée sur l'exploitation; dans la seconde, qui comprend l'étendue de pays situé entre les gouvernements de Kostroma, de Penza, les provinces de la Baltique, une partie de la Lithuanie et de la Russie-Blanche, le ministère s'est proposé pour but la conservation des forêts; dans la troisième, formée par les gouvernements où les forêts suffisent à peine à la consommation locale, l'autorité s'occupe du reboisement, et dans la quatrième, qui est celle des steppes du Midi, tous les efforts de l'administration tendent à la doter de forêts. Les officiers forestiers, envoyés dans cette région, connais-

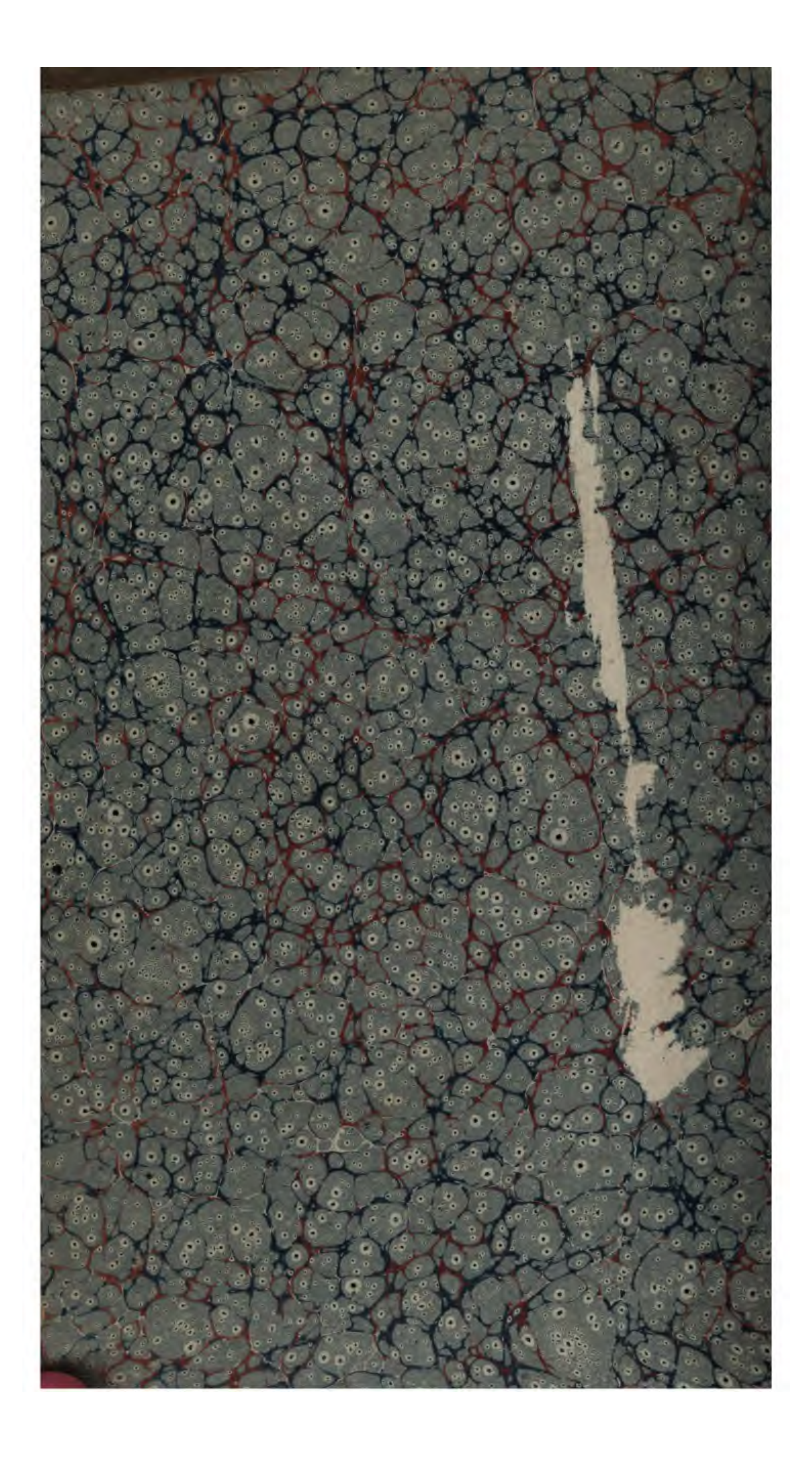
sent non seulement tout ce qui se rapporte à leur partie, mais encore à la météorologie, à la botanie etc. On leur a confié le soin de choisir la meilleure méthode de planter et de faire prospérer les forêts dans cette zone, en apparence si contraire à la végétation; tant le système forestier a acquis une juste importance dans un empire si varié, dont les ressources présentes sont nécessairement liées à la prospérité de l'avenir!

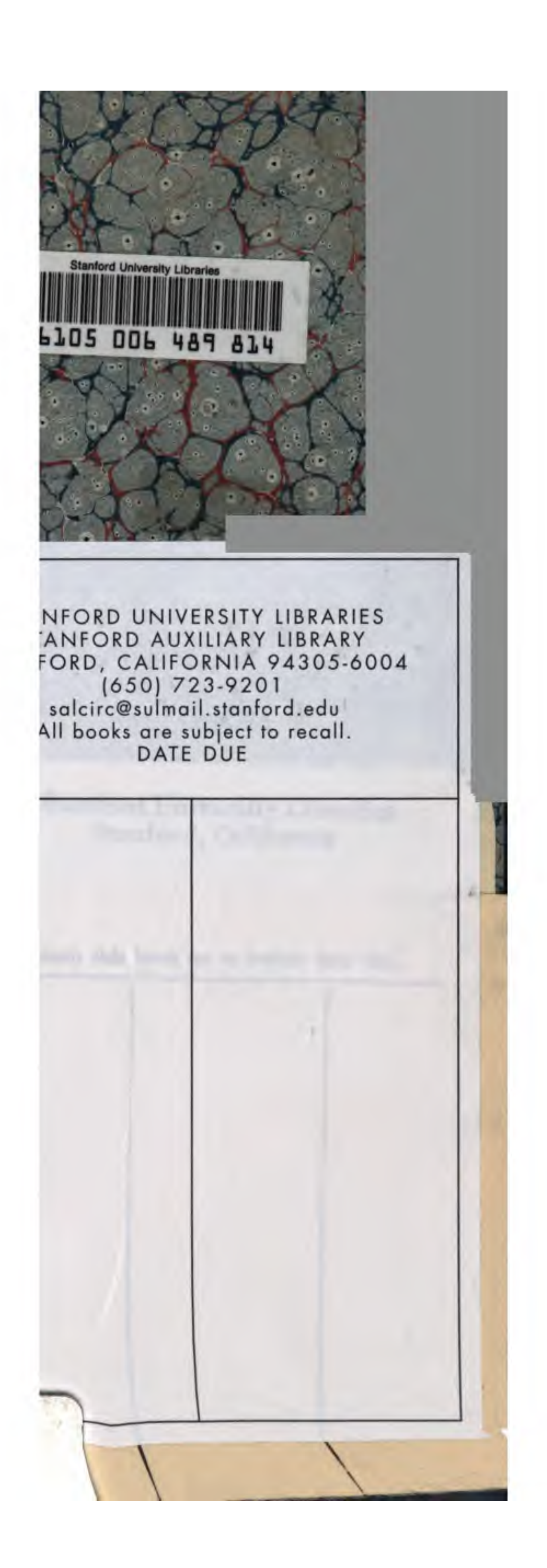
Fin du premier volume.



2.12.27

mn




Stanford University Libraries
6105 006 489 814

